Fredric Brown

Intégrale des Nouvelles

Tome 1

coda

Fredric BROWN

Intégrale des Nouvelles

Tome 1

Traduction Françoise et Emmanuel Jackson

© Coda 2004

ISBN – 2-84967-001-4

Demandez la Lune

Il était presque minuit ; le bord du lac restituait encore la chaleur étouffante d'une journée de plein été. Dépité, le petit homme aux cheveux gris ébouriffés se tenait près de son grand télescope noir pointé vers le ciel, sur lequel était fixé un panneau écrit à la main qui indiquait : « Demandez la Lune. »

Il faisait trop chaud ; les affaires marchaient mal. La Lune, comme un ballon doré, était accrochée au-dessus des eaux ridées du lac Michigan, mais personne ne semblait s'y intéresser. De l'autre côté, au-delà du parc, se dressaient de grands immeubles : de sévères silhouettes noires sur un sombre horizon. Ici et là brillait le rectangle blanc d'une fenêtre éclairée.

On le toucha à l'épaule, le petit homme sursauta. Il n'avait entendu personne approcher. Un homme coiffé d'un chapeau noir à larges bords incliné sur le front se tenait à ses côtés, celui-là même qu'il avait vu traîner dans le coin pendant presque une heure la nuit dernière. Il avait observé le télescope, les immeubles et les gens. Il sortit un billet d'un dollar.

— Va faire un tour dans les bois, papa, dit-il, je veux regarder la Grande Ourse.

Le petit homme fourra le dollar au fond de sa poche. Un dollar, c'est un dollar, surtout en ce moment. Il n'en voyait pas beaucoup d'autres. Il s'éloigna un peu et s'assit sur un banc, assez près pour veiller à ce que le type n'essaie pas de filer avec son télescope. Non qu'il aurait pu y faire grand chose, le gars avait l'air calme mais costaud. En y songeant, le petit homme se sentait mal à l'aise : ce n'était pas courant de gagner un dollar juste pour aller se promener. En fait, ça ne lui était jamais arrivé. Mais un dollar était un dollar, et si seulement il en avait quarante-neuf de plus…

Il observait le mystérieux inconnu du coin de l'œil, mais quelque chose lui déconseillait de se montrer trop intéressé. L'inconnu braqua apparemment le télescope vers l'immeuble le plus proche, de l'autre côté du boulevard qui longe le parc. Il tourna ensuite la bague de mise au point ; enfin, paraissant satisfait du réglage, il fit lentement pivoter le télescope et balaya la façade du regard d'un côté à l'autre, comme s'il scrutait chaque fenêtre. Alors il le leva d'un poil et sembla observer les fenêtres de l'étage supérieur ; puis de l'étage inférieur. Il sortit son mouchoir pour s'essuyer le front mais il l'agita, une fois, avant de le remettre dans sa poche ; il replaça le télescope en direction du lac et s'en alla en vitesse sans un mot. Le petit homme aux cheveux gris ébouriffés retourna sans se presser vers le télescope. Il savait que ce n'était pas ses affaires et qu'il devait bien se garder de s'en mêler, mais il suivit l'inconnu des yeux, qui devenait une ombre noire tandis qu'il traversait le parc. Quand il en sortit, on put de nouveau le voir distinctement sous les réverbères du boulevard. Il prit place à l'avant d'une grosse voiture garée à l'angle. Mais elle ne s'éloigna pas et demeura là, en attente.

Le petit homme se rendit compte qu'il n'était pas dans son élément, que la mort subite était assise à l'avant de cette voiture, ainsi que sur la banquette arrière inoccupée. Et il ne voulait pas se faire tuer maintenant, pas alors que sa femme était si malade, alors qu'elle avait besoin d'une opération et qu'elle comptait sur lui d'une façon ou d'une autre pour trouver l'argent. Mais cinquante dollars lui étaient aussi inaccessibles que la Lune. La Lune… Le télescope devrait être réorienté vers la Lune, au cas où quelqu'un avec une petite pièce viendrait par là. Il remit le télescope en direction du disque, flou et doré ; il leva la main vers la bague de mise au point… puis la rabaissa.

À quoi bon ? Il ferait mieux de rentrer chez lui. Rideau pour ce soir. Le billet d'un dollar avait été l'aubaine nécessaire pour qu'il fût cruellement tenté. Comment, où, quand trouver les quarante-neuf billets supplémentaires pour payer l'opération de sa femme ? Son visage blême parut danser devant ses yeux, superposé au disque flou de la Lune.

Il se retourna et regarda vers le haut de l'immeuble, de l'autre côté du parc. On voyait quelques lumières ici et là : une au quatrième étage, et deux fenêtres adjacentes au huitième. Il essaya de se souvenir de l'exacte inclinaison du télescope, qui avait dû viser, d'après lui, le cinquième ou sixième étage. Soudain, au sixième étage, il vit une lumière briller, disparaître et apparaître faiblement encore une fois. Une lampe de poche, pensa-t-il. Il ne remarqua plus rien. Plusieurs minutes s'écoulèrent. Puis, de l'entrée de l'immeuble deux hommes sortirent d'un pas rapide vers la voiture garée. L'un d'eux portait un petit sac. La curiosité l'emporta sur la prudence ; c'était en partie le mince espoir que s'il pouvait voir le numéro d'immatriculation de la voiture et donner une description des trois hommes, il pourrait obtenir une récompense. Mais c'était surtout la curiosité. Il fit pivoter le télescope aussi vite que possible, manœuvra légèrement la bague de mise au point d'une main sûre, et visa.

La scène éloignée lui sauta au visage comme si elle n'était plus qu'à quelques mètres de lui ; les hommes montaient dans la voiture.

C'étaient de vrais durs. L'un d'eux, au nez long et fin, aux petits yeux méchants, portait une cicatrice blanche et irrégulière juste au-dessus du col. L'autre, qui montait à côté du conducteur, avait un gros visage empâté. Le petit homme pouvait apercevoir les poches ridées sous ses yeux, et presque compter les poils de sa moustache en brosse.

Il se tenait prêt à suivre la voiture avec le télescope pour cadrer la plaque d'immatriculation. Il pourrait déjà identifier les trois hommes n'importe où, n'importe quand. Ils semblaient à portée de main. L'homme qui avait utilisé le télescope démarra. La voiture paraissait si proche qu'il fut surpris un instant de ne pas entendre le moteur. Le conducteur tourna la tête, regarda dans le parc en direction du lac, vers le télescope. Le petit homme parvint à voir ses lèvres dessiner ce qui lui parut être des injures muettes. Le conducteur pointa le télescope du doigt et dit quelque chose aux deux autres types. Visiblement, on avait changé les plans. La voiture fit demi-tour sur le boulevard et se dirigea vers l'allée menant au parc. Elle dut faire un détour

de quelques rues mais elle s'approchait maintenant de l'homme au télescope. Il demeurait pétrifié un moment. La voiture rugissait déjà face à lui avant même qu'il ne bouge. Alors il se mit à courir à l'aveuglette à travers l'herbe, loin de l'allée.

Les freins crissèrent. Un pistolet aboya, et une balle bourdonna comme un frelon énervé près de son oreille droite. Deux individus tiraient à présent de l'allée, sans prendre le risque de sortir de la voiture pour le poursuivre. La lumière était incertaine, et il eut assez de présence d'esprit pour zigzaguer un peu. Et puis un autre son, un son bienvenu vint à ses oreilles : les sirène stridentes des voitures de police. Elles semblaient provenir de trois directions différentes, convergeant vers le parc. Deux des voitures furent en vue sur le boulevard et s'engagèrent dans deux allées. Les pistolets se turent aussi vite qu'ils avaient commencé. La grosse voiture noire gronda lorsqu'elle se remit en mouvement. Mais une voiture de police bifurqua pour se mettre en travers de l'allée et lui bloquer la route. Un revolver en sortit, et tira sur celle des voleurs. Le pare-brise vola en éclats, la grosse voiture s'arrêta dans un grincement de freins. Un deuxième véhicule de police se mit derrière elle. Deux policiers de la troisième voiture s'en approchaient en courant à travers l'herbe, l'un d'eux muni d'une mitraillette. Une salve tirée de la grosse voiture força le porteur de la mitraillette à plonger à plat ventre et à ouvrir le feu aussitôt. Le staccato de la mitraillette noya les détonations sèches et aiguës des pistolets. Une rangée de trous éloignés d'une dizaine de centimètres les uns des autres se forma sur le côté de la grosse voiture. Un seul automatique continuait de tirer ; puis son propriétaire le lança hors de la voiture avant de se rendre. Il ouvrit la portière pour en sortir mais s'écroula et rampa péniblement sur l'asphalte dans une mare de sang.

Dans le silence qui suivit, le petit homme aux cheveux gris ébouriffés se dirigea vers le policier qui avait tiré à la mitraillette.

— Je peux les identifier, dit-il.

Il se rendit compte de l'idiotie de ses propos lorsque le policier le considéra d'un œil perplexe, puis regarda tour à tour

le corps sur l'allée et la voiture avec ses deux passagers silencieux.

— Moi aussi, répondit le policier avec un grand sourire.

— Je veux dire, enchaîna le petit homme, que j'ai vu tout le cambriolage.

Il expliqua comment son télescope avait servi et tout ce qui s'était ensuivi.

— Serait-il possible que j'aie une récompense ? demanda-t-il sans vraiment y croire.

— Et pour quelle raison ? répliqua le policier. Il esquissa un sourire.

— Vous avez de la chance qu'on ne vous accuse pas de complicité, vous avez fourni votre longue-vue à un guetteur impliqué dans le casse d'un joaillier.

Le petit homme tressaillit. Le détective le rassura.

— Non… Ils ont déclenché l'alarme en partant. On les aurait cueillis de toutes façons un peu plus loin sur le boulevard, même s'ils ne s'étaient pas arrêtés pour essayer de vous supprimer.

On plaçait les corps à l'intérieur de l'ambulance de la police. Un policier monta dans la voiture criblée de balles, et se rendit compte qu'elle pouvait encore rouler. Le petit homme retourna d'un air découragé vers son télescope. Une foule s'était formée là. Les bruits de la fusillade en pleine ville avaient attiré une de ces masses gigantesques de badauds qui se rassemblent toujours sur les lieux d'accidents ou de crimes, quelle que soit l'heure. Ils étaient des centaines à traîner par là. L'excitation draine toujours un monde fou. Le petit homme s'anima un peu. La foule peut être bonne pour les affaires.

— Demandez la Lune ! aboya le petit homme debout à côté de son télescope. Voyez la Lune pour une petite pièce.

Mais personne n'avait très envie de voir la Lune ; il ne gagna qu'une pièce en cinq minutes. Son regard erra jusqu'à l'immeuble de l'autre côté du boulevard, où il remarqua la joaillerie pillée brillamment éclairée. Il régla son télescope vers la lumière. Il voyait les policiers et les inspecteurs évoluer dans la pièce comme s'il était sur le rebord de la fenêtre. Il apercevait

le coffre-fort fracturé contre l'un des murs. Un homme à l'allure de bijoutier entra, sans doute le patron.

Le petit homme eut une grande idée.

— Voyez les lieux du crime ! lança-t-il. Un demi-dollar pour voir les lieux du crime à travers un télescope !

Quelqu'un mit un demi-dollar dans sa main et colla son œil au télescope. Et un autre. Un groupe se forma autour de lui. Le petit homme rayonnait, ses poches s'alourdissaient. Il n'avait jamais réalisé qu'il y eût autant de pièces d'un demi-dollar.

Il s'écoula plusieurs heures avant qu'il ne rentre chez lui, lesté de soixante et un dollars qui tintaient au fond de ses poches.

The Moon for a Nickel
Detective Story
Mars 1938

Le « Fromage sur Pilotis »

La première balle atteignit Glittenden en pleine poitrine. Il se redressa à demi, ses yeux devenus vitreux fixèrent la fenêtre ouverte ; il s'affaissa et s'écroula sur le bureau.

Carter Moine n'eut pas le temps de bouger avant le deuxième tir, un claquement étouffé comme le premier brisa l'ampoule. Moine se leva alors et avança à tâtons vers le faible rectangle de la fenêtre ouverte. Il s'en trouvait à mi-distance quand quelque chose de dur et lourd le heurta au front. Il n'en sut pas plus pour le moment.

Lorsqu'il reprit ses esprits avec un mal de crâne, la fenêtre était fermée. Il jeta un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre et constata qu'il n'était resté inconscient que quelques minutes. Il ne prit pas la peine d'aller à la fenêtre, quiconque s'était tenu sur l'escalier de secours ne s'y trouverait plus. Moine alluma son briquet et observa Glittenden, l'avocat. Glittenden était bel et bien mort.

Moine décrocha le téléphone et se mit à composer le numéro du *Daily Blade*, le journal pour lequel il travaillait ; mais avant d'avoir terminé, il y eut des coups violents à la porte. La police, il le savait. Seuls des flics cognent comme ça. Il raccrocha le combiné et ouvrit la porte derrière laquelle, dans le couloir, se tenaient un agent de police et le gardien de l'immeuble.

— Qu'est-ce qu'il se passe là dedans ?

L'agent dirigea le rayon de sa lampe-torche derrière Moine, dans la pièce sombre.

— Que s'est-il passé ?

— Un meurtre, dit Moine.

Le rayon de la lampe s'arrêta sur la silhouette immobile de l'avocat mort, puis se promena dans la pièce et découvrit le

culot hérissé de l'ampoule. La lumière s'immobilisa sur un brillant revolver nickelé muni d'un silencieux. Le revolver était au sol près de l'endroit où Moine était tombé.

« Vous, retournez là-dedans », aboya le policier. Puis au gardien : « allez chercher une autre ampoule dans le bureau voisin ».

La lampe dans une main, le revolver pointé sur Moine dans l'autre, l'agent de police glissa de côté vers le téléphone, mais il hésita. Il ne pouvait libérer aucune de ses mains ; il eut soudain une idée.

— Mettez-vous sur le seuil, commanda-t-il.

Moine se déplaça de bonne grâce jusqu'à ce que sa silhouette se dessine contre la lumière du couloir. Le flic grommela et, la lampe posée, appela le Q.G.

Des hommes de l'équipe de la criminelle étaient arrivés avant même que le gardien n'installe une nouvelle ampoule. Le Sergent Connell, le chef de l'équipe, terminait l'examen préliminaire du bureau. Il revint vers Moine.

— Vous dites vous appeler Carter Moine. Il n'y a pas un type de ce nom qui écrit dans le *Blade* ?

— Il y a un type de ce nom, reconnut Moine, qui tient une rubrique dans le *Blade*. C'est moi.

— Comment se fait-il que vous vous trouviez dans le bureau de Glittenden à minuit ? lui demanda Connell, agressif.

— Je passais par là, j'ai vu de la lumière, alors je suis entré pour bavarder. Je me disais qu'il aurait pu avoir des nouvelles, dit Moine.

— Il en avait ?

— Non.

— Pourquoi pensiez-vous qu'il en aurait ?

Moine eut un sourire sans joie.

— Les infos, c'était son boulot annexe. Il me refilait tous les petits tuyaux qu'il apprenait. Les *petits* tuyaux.

Le sergent Connell mordit dans l'extrémité d'un cigare neuf et en cracha le bout dans la corbeille à papiers.

— Et les gros tuyaux ? demanda-t-il.

— Il vivait au-dessus du niveau de ses revenus d'avocat, observa Moine.

Connell fronça les sourcils.

— Chantage ?

— Je ne sais pas.

Moine haussa les épaules.

— Je ne suis qu'un chroniqueur.

— Et vous dites qu'il y a eu deux coups de feu tirés par cette fenêtre et que le meurtrier vous a lancé le revolver au visage lorsque vous vous êtes approché de lui ?

— Quelque chose m'a durement cogné la tête, grommela Moine. Et le revolver n'était pas là avant ; c'est une bonne déduction.

— C'est n'importe quoi, sergent ! interrompit le flic qui avait appelé le Q.G. Il a pu se cogner lui-même quand il nous a entendus arriver avant qu'il s'enfuie.

Moine eut l'air dégoûté.

— Et maintenant, puis-je appeler le *Blade* ? demanda-t-il d'une voix suave. Et un avocat si vous avez l'idée tordue de me coffrer.

— Allez-y, et vite.

Le sergent Connell se mit de côté pour laisser Moine accéder au téléphone.

— Et vous devriez faire prévenir votre avocat. On vous coffre.

Un autre agent entra dans la pièce.

— Personne n'a été vu sur l'escalier de secours, Sergent, annonça-t-il.

Moine sourit :

— Vous avez trouvé quelqu'un qui était justement en train de regarder par là ?

Il revint à son coup de fil sans attendre la réponse puis se laissa emmener au poste sans protester davantage.

Le policier en uniforme qui avait inspecté l'escalier de secours souriait à travers les barreaux tandis que l'on fermait la cellule.

— C'est votre cloître, M. Moine, dit-il. Matines à 7h.

— Je peux avoir du papier ? demanda Moine. Il faut que j'écrive ma rubrique, que je sois en prison ou pas. Il tendit un dollar. Le flic secoua tristement la tête devant le billet.

— Réveille-toi, dit-il d'un ton laconique. Je ne volerais pas un cornet de glace à ma propre grand-mère. Mais je vais vous chercher du papier.

Il revint une minute plus tard et lui glissa une petite liasse entre les barreaux. Moine s'en empara et sourit pour la première fois depuis minuit. C'était une demi douzaine d'emballages de tablettes de chocolat souillées de traces de doigts. Il sortit un bout de crayon de sa poche et se mit à écrire.

*

* *

Sans se presser, Carter Moine entra d'un pas nonchalant dans les bureaux du *Blade*.

— Salut, poupée, grommela-t-il.

La ravissante blonde derrière la machine à écrire jeta un coup d'œil vers l'horloge et lui fit une grimace. Il était 11 h.

— Quand es-tu sorti ? demanda-t-elle en lui tendant un exemplaire du journal du matin. Moine vit le gros titre.

UN CHRONIQUEUR SOUPÇONNÉ
DE MEURTRE SOUS LES VERROUS

— Ne croie pas tout ce que tu lis dans le *Bladet* poupée, lui dit-il.

— Le patron pique une crise, dit la blonde, et ta rubrique doit être prête dans vingt minutes.

Moine lança les six feuilles de tablettes de chocolat froissées sur son bureau. Elles étaient couvertes d'une écriture serrée. La blonde engagea une feuille de papier dans sa machine.

— Si certains de tes critiques voyaient ça, ils ne manqueraient pas de dire que tu écris sur un support adéquat.

Ses doigts se mirent à danser sur le clavier.

— Le rédac'chef dit que ton avocat t'a fait sortir grâce à un *Habeas Corpus* ; il y a trois heures de cela, dit-elle en tapant. C'est pour ça qu'il a fait une crise. Parce que tu étais absent.

— Fallait que je voie un type pour un meurtre, répondit Moine d'un air vague, mais il n'était pas là.

— C'est toi qui a tué Glittenden ? demanda la blonde d'une voix naïve.

Moine décrocha le combiné et composa un numéro.

— Steve Fargo ? Carter Moine à l'appareil. C'est à propos de Glittenden qui s'est fait abattre hier soir. Vous étiez proches, vous deux et Ditmar. Sur qui travaillait Glittenden dernièrement ? O.K. Bon, si vous entendez parler de quelque chose, appelez-moi, hein ? Au revoir.

La blonde leva les yeux de sa machine.

— Qui est Steve Fargo ?

— Lui et Duke Ditmar tiennent le « Fromage sur Pilotis », dit Moine.

— Le quoi sur qui ?

Le téléphone sonna, Moine décrocha.

— Moine à l'appareil.

— Sergent Connell, dit la voix au bout du fil. J'ai entendu qu'on vous a libéré.

— Et alors ?

— Alors restez dans le coin. N'essayez pas de quitter la ville.

— Je vous enverrai une carte postale au cas où, répliqua Moine.

Il raccrocha sans attendre la réponse.

— C'est quoi un *Habeas Corpus* ? demanda la blonde.

— C'est ce qui m'a sorti de prison, répondit Moine. Écoute, poupée, si jamais on veut le savoir, je vais voir Duke Ditmar, l'associé de Fargo au « Fromage sur Pilotis » ; mais si on te le demande, tu ignores où je suis.

La blonde acquiesça et continua de taper l'article.

Moine descendit par l'ascenseur et alpagua le premier taxi libre qui passait.

— Au « Fromage sur Pilotis », indiqua-t-il.

Il se retourna après le premier virage ; un taxi à damier, vingt mètres derrière eux, tourna au même endroit. Lorsqu'ils obliquèrent vers le nord à la troisième intersection, le taxi à damier en fit autant. Moine tapota sur la vitre de séparation.

— Je crois qu'on nous suit, dit-il au chauffeur. Prenez quelques virages sans prévenir, j'en aurai le cœur net.

Le taxi à damier roulait toujours derrière eux après plusieurs virages. Moine grogna et alluma une cigarette. Il frappa de nouveau sur la vitre.

— Laissez tomber le « Fromage sur Pilotis », dit-il. Prenez la route de Port Arthur, on va sortir et aller… disons jusqu'à l'ancienne carrière. Vous savez où elle est ?

Le chauffeur opina. Une fois hors de la ville, le taxi à damier les suivait de loin, mais toujours en vue. Le taxi de Moine monta le long d'une route abandonnée qui ramenait vers la carrière.

Moine tendit un billet de dix dollars au chauffeur.

— Continuez sur deux ou trois kilomètres et attendez-moi. Restez hors de vue. Je veux voir mon camarade de jeux.

Il marcha d'un pas vif sur la route abandonnée et entendit claquer une portière de voiture sur la nationale au moment où il atteignait la bretelle d'accès à un chemin descendant vers la carrière. Moine sourit et laissa des empreintes évidentes dans la terre pour montrer qu'il avait bifurqué vers le bas. Quand il arriva aux rochers où ses pas ne marquaient plus le sol, il se mit à courir et obliqua vers un sentier abrupt qui montait jusqu'au bord de la carrière. Il se coucha là de tout son long et surveilla le chemin en contrebas.

Quelques instants plus tard, il vit un homme avancer sur ses traces d'un pas rapide. Il portait une casquette rabaissée sur les yeux, les mains fourrées au fond des poches de son manteau. Moine ne parvenait pas à voir son visage et se pencha davantage en avant. Il délogea un morceau de schiste ; une balle venue d'en bas siffla à ses oreilles avant qu'il ait pu se mettre à couvert. Mais il avait vu le visage de l'homme juste en bas. Moine jura doucement, mais avec ferveur ; ce morceau de schiste venait de compromettre son projet de voir sans être vu. Il devrait désormais faire face. Il entendit des bruits de pas escalader avec difficulté le sentier pentu qu'il avait lui-même gravi quelques minutes auparavant. Il souleva un rocher d'une dizaine de kilos et par dessus le rebord le lança sur le sentier. Il s'apprêtait à en saisir un autre mais au bruit il comprit que ce n'était pas nécessaire.

Moine récupéra son taxi vingt minutes plus tard derrière un virage sur la nationale.

— Au téléphone le plus proche dans une cabine privée, dit-il au chauffeur.

Il appela le sergent Connell.

— Carter Moine à l'appareil. Vous cherchez toujours "Bat" Sharpegge ?

— Si on ne peut pas le griller ici, répondit Connell, il y a deux ou trois états qui le peuvent. Vous avez une piste sur lui ?

— Il a eu un accident à l'ancienne carrière, sur la route de Port Arthur, expliqua Moine, un rocher lui est tombé dessus. Il ne se sent pas très bien. En fait… dit Moine d'une voix traînante, il est mort.

Le sergent Connell se retrouva en train de poser des questions à une tonalité de téléphone. Moine remontait déjà dans son taxi.

— On retourne au *Daily Blade*, ordonna-t-il. Et donnez-moi un mètre ou deux du rouleau de papier de votre compteur.

Il pénétra dans son bureau d'un pas rapide vingt-cinq minutes plus tard. La blonde regarda la boue sur ses chaussures et ses vêtements. Elle secoua la tête d'un air désapprobateur.

— Ne me dis pas que tu as rencontré tes copains de Harvard.

— J'ai joué à chat dans une carrière, dit Moine avec le sourire. Voilà l'histoire. Tu la transmettras directement au bureau quand tu l'auras tapée. C'est de l'info brute, c'est pas pour ma rubrique.

Il lança un bon mètre de rouleau du taximètre sur son bureau.

La blonde regarda la bande de papier en vrac.

— C'est quand ton prochain anniversaire ? demanda-t-elle d'un air trop gentil. Je t'achèterai un cahier. Elle fourra violemment une feuille de papier dans sa machine.

— Tu n'as pas vu Ditmar, lui reprocha-t-elle.

— C'est gentil de me prévenir. Moine sourit. Mais qui te l'a dit ?

— Il a appelé il y a trois minutes, répondit la blonde. Il a dit qu'il rappellerait bientôt. Qui c'est ?

— Duke Ditmar, poupée, est un monsieur qui tient un night-club, le « Fromage sur Pilotis » ; en fait, il en détient la moitié, l'autre appartient à Steve Fargo.

— Des amis à toi ?

Moine prit un coupe-papier et se mit à gratter la boue de son manteau.

— Des relations professionnelles, dit-il en haussant les épaules. On n'est pas copains. Duke Ditmar est un loustic intéressant.

— Au téléphone il parlait comme un prof d'université avec un accent de Boston.

Moine acquiesça de la tête.

— Ce n'est pas un style qu'il veut se donner. Il a un D.E.A. de Philosophie et un D.N. d'Arts Plastiques, et s'il continue comme ça, il va décrocher un S.B.

— C'est quoi un S.B. ?

— Un Siège Brûlant. Moine s'assit et sourit. Connu dans les milieux intellectuels comme la Chaire d'Électricité Appliquée ; un très haut degré d'étude. Et rappelle-moi de me rappeler que je dois apprendre ce qu'il faisait quand Glittenden a été empoisonné au plomb la nuit dernière.

— Mieux vaut laisser ces play-boys tranquilles, dit la blonde, ou tu vas gagner un aller simple pour la morgue.

Moine passa du coupe-papier à la brosse et reprit ses activités.

— Je suis béni des dieux, poupée, répondit-il d'un ton dégagé. J'ai démontré ce matin qu'un peu de pierre judicieusement placée vaut mieux qu'un 45 automatique. C'est une question d'élévation et…

Le téléphone sonna. Moine abandonna son ton badin et s'assit à son bureau.

— C'est peut-être important, décroche aussi, dit-il.

— Moine ? dit la voix au téléphone. C'est Ditmar, j'appelle du « Fromage sur Pilotis ». Je veux vous renvoyer l'ascenseur pour la publicité que vous m'avez faite et les détails que vous n'avez pas mentionnés. Je peux vous dire qui a tué Glittenden hier soir.

— Qui ?

— Je. Ça vous va comme histoire ? C'est ce que les journalistes appellent un scoop, hein ?

Moine tourna ses regards vers la blonde. Elle tenait le combiné de la main gauche et prenait des notes en sténo de la droite. Il acquiesça d'un hochement de tête.

— Je ne saisis pas, pourquoi me raconter ça, à moi ou à un autre ?

— Parce que ça n'a plus d'importance. Je vais mettre un terme à une existence qui a cessé de m'intéresser.

— L'existence de qui ? demanda Moine.

— Je ne plaisante pas, Moine. La mienne, bien sûr, et pas plus tard que dans les dix prochaines minutes. C'est votre histoire, à prendre ou à laisser. On raccrocha.

Moine bondit hors de son bureau et prit son chapeau.

— Vérifie l'appel ! cria-t-il.

La blonde parlait déjà à l'opératrice.

— Je l'aurai dans une minute, dit-elle. Est-ce que les gens comme ça se suicident vraiment ?

— Duke Ditmar peut faire n'importe quoi, il a lu Schopenhauer. Et puis il était fou d'une poulette membre de la troupe de son club qui est morte d'une overdose au laudanum la semaine dernière. Il suffit qu'il s'imagine que les flics veulent lui coller l'histoire Glittenden sur le dos et voilà, la coupe est pleine.

— Merci, dit la blonde au téléphone ; puis à Moine : l'appel venait de Burke 6801.

— C'est le « Fromage » ! Salut, poupée. Envoie ce papier sur "Bat" Sharpegge.

Il claqua la porte et un instant plus tard il faisait signe à un taxi. Le premier qui passa était pris. Le second s'arrêta. Moine ouvrit la portière d'un coup et la blonde y entra en se faufilant devant lui. Elle s'assit et se mit à se poudrer le nez.

— Je me suis dit que tu pouvais avoir besoin de moi, dit-elle d'un air radieux en le regardant du coin de l'œil. J'ai pris mon cahier et mon crayon.

— Et l'article sur Sharpegge ? demanda Moine.

— Je l'ai transmis tel quel. Dolley était navré que je me sois blessée à la main et que je ne puisse pas finir de le taper.

— Bah !

Moine s'assit à côté d'elle. Le « Fromage sur Pilotis », lança-t-il au chauffeur. Et ne laissez pas pousser le lichen sur les pneus. Une prime si vous y arrivez en dix minutes.

— C'est pas ouvert avant ce soir, dit le chauffeur. C'est fermé.

— Vous venez de perdre une minute à parler. Maintenant il vous faudra le faire en neuf minutes pour toucher la prime.

Le taxi démarra d'un coup si sec que Moine faillit avoir la nuque démise.

— Si tu appâtes les chauffeurs de taxi, murmura la blonde en replaçant son chapeau. Et au fait, c'est quoi le « Fromage sur Pilotis » ? Pourquoi ce nom débile ?

Moine la regarda d'un air surpris.

— Tu veux dire que tu n'as jamais entendu parler du « Fromage sur Pilotis » ?

— C'est ça.

— Tu es en ville depuis combien de temps ? demanda-t-il, incrédule.

— Une semaine aujourd'hui, reconnut la blonde. Tu m'as embauchée le jour de mon arrivée.

— Tu avais des références locales ! protesta Moine.

— Tu les as demandées, pas vrai ? Tu les as vérifiées ?

— C'est bon, la balle au centre, dit Moine. Tu as gagné.

— Alors ?

— Comment ça, « alors » ?

— Alors, dit la blonde d'une voix patiente, qu'en est-il du « Fromage sur Pilotis » ?

Moine soupira.

— En 29, quelqu'un a commencé à construire un gratte-ciel, puis il y eut le krach, la dépression célèbre. Les boursicoteurs n'ayant plus besoin de nouvelles fenêtres d'où se jeter, ils en ont donc arrêté la construction. Bilan : douze étages de structure métallique. En 34, Duke Ditmar et Steve Fargo ont eu une idée : ils ont pris un bail de dix ans sur le squelette et ont construit un club de grand standing haut de deux étages au sommet de l'édifice.

— Et l'ont appelé le « Fromage sur Pilotis », conclut la blonde. Vraiment futé !

— Fargo est en fait le plus malin des deux, mais Duke Ditmar présente très bien, reconnut Moine. Il se retourna pour la troisième fois et jeta un coup d'œil par la vitre arrière. Ça devient monotone, poupée, dit-il. Ce V-8 se tient à la même distance depuis notre départ du *Blade*.

Le taxi pila si brusquement qu'ils glissèrent presque de la banquette.

— Huit minutes, affirma le chauffeur.

— O.K., Ben-Hur, dit Moine d'un air absent. Il vit que le V-8 n'était garé qu'à trente mètres derrière eux. Écoute, poupée, tu m'attends là une minute. C'est un ordre !

Il claqua la porte d'un coup sec et se dirigea vers la voiture qui les avait filés. Il se détendit lorsqu'il aperçut le visage rougeaud du sergent Connell derrière le pare-brise. Un autre type en civil l'accompagnait.

— Je croyais qu'on me suivait, grogna Moine. Ravi de voir que je me trompais.

Connell fronça les sourcils.

— À propos de "Bat" Sharpegge, Moine, j'ai envoyé une voiture de patrouille là-bas. Ils l'ont trouvé, enfin ce qu'il en restait. C'était bien Bat Sharpegge.

— Vous espériez trouver qui ? Moine s'interrogea. L'archiduc Ferdinand ?

— Écoute, Einstein…

Mais Moine ne voulut pas entendre la suite, il courait déjà vers l'ascenseur automatique qui reliait le « Fromage sur Pilotis » au niveau de la rue. La blonde le suivit.

— La paix est déclarée ? demanda-t-elle. J'essayais d'entendre des coups de feu.

— Tu es trop assoiffée de sang pour une sténo, lui reprocha Moine. C'était la fierté de la ville ; je suis fichu.

L'ascenseur qui passait entre deux poutres d'acier les propulsa jusqu'au club. Ils se retrouvèrent dans un couloir faiblement éclairé par les fenêtres aux vitres teintées. Moine parcourut l'endroit des yeux.

— Je sens les souris, dit-il, mal à l'aise. C'est trop calme, même pour un club en plein jour. Tu restes là pendant que je file au bureau de Ditmar.

Il traversa rapidement le couloir en regardant sa montre. Il s'était écoulé quatorze minutes depuis qu'il avait reçu le coup de fil de Ditmar au *Blade*. Moine suivit le couloir qui tournait deux fois et se trouvait presque à la porte marquée "Privé" lorsqu'il entendit la détonation. Il courut sur les derniers mètres, tourna la poignée et sans hésitation se jeta sur la porte. La serrure céda au deuxième essai.

Moine s'approcha de la silhouette immobile affaissée dans le fauteuil pivotant, derrière le bureau. Il remarqua un trou net juste au-dessus du cœur entouré de brûlures de poudre ; un revolver de petit calibre se trouvait au sol, pile en-dessous de la main pendante. Un rapide coup d'œil dans la pièce apprit à Moine qu'il n'y avait pas d'autre issue que la porte qu'il avait enfoncée, en dehors des fenêtres fermées et verrouillées qui donnaient sur la rue, douze étages plus bas. Il entendit des bruits de pas dans le couloir qu'il venait d'emprunter. La blonde arriva un instant plus tard, essoufflée et les yeux écarquillés, suivie d'un petit homme nerveux. Ses yeux de furet brillaient. Steve Fargo.

— Pas besoin de docteur, dit Moine. Je préviens les flics.

Les traits de Fargo se durcirent, il observa Moine d'un air méfiant.

— Ne touchez pas à ce téléphone. Il peut y avoir des empreintes. Ne touchez à rien – du moins de ce que vous avez laissé intact. Je vais appeler du poste dans le hall.

Moine sourit.

— Pas la peine. Je peux joindre la police plus vite que ça.

Il tourna la poignée d'une fenêtre, l'ouvrit et regarda en bas. Le V-8 était toujours au même endroit. Moine prit un lourd coussin en cuir et le lança. Il tomba sur la route juste devant la voiture. Les deux portières s'ouvrirent ; Moine fit un signe, vit le sergent Connell lui répondre d'un geste et foncer vers l'ascenseur avec son collègue.

Moine revint vers l'associé de l'homme mort.

— C'est plus rapide que le téléphone, remarqua-t-il.

— Moins cher aussi, ajouta la blonde. Vous venez d'économiser une pièce. Elle s'assit sur une chaise près de la porte, ouvrit son cahier et y posa la pointe de son stylo.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Fargo.

— Une secrétaire, soupira Moine. Ça prend en sténo. Ne m'en veuillez pas, c'est venu ; et puis c'est tout.

Fargo sembla abasourdi pendant un instant, puis son visage prit un air agressif.

— De quoi s'agit-il ? Il désigna d'un geste le corps derrière le bureau.

Moine alluma une cigarette. Il en inhala une bouffée.

— Vous avez vu "Bat" Sharpegge dernièrement ? Il a essayé de me coller une balle aujourd'hui.

— J'ignorais qu'il était en ville, dit Fargo. Et si vous ne plaisantez pas, pourquoi voudrait-il vous tuer, vous ?

— Aucune idée. Mais n'oubliez pas celui qui aurait pu payer Sharpegge pour me tuer !

— Qui ? demanda Fargo.

Moine sourit.

— N'importe qui avec cinquante dollars.

Connell arriva essoufflé, suivi de l'autre agent sur ses talons. Il parcourut la pièce des yeux, vit le cadavre. Il foudroya Moine du regard.

— Quand laisserez-vous la brigade criminelle en paix ? Allez-y, c'est quoi votre histoire ?

Moine parla, de manière claire et concise, du coup de téléphone concernant l'aveu du meurtre de Glittenden ainsi que du suicide annoncé, puis mentionna la détonation qu'il avait entendue avant d'enfoncer la porte. Connell secoua la tête.

— J'espère pour vous, grogna-t-il, que cette mauvaise blague à propos du suicide tient debout, sinon vous le regretterez.

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda Moine à brûle-pourpoint.

— Regardez : selon vos dires, vous étiez juste derrière la porte lorsque vous avez entendu le coup de feu. Vous vous précipitez, vous défoncez la porte. Pas d'autre sortie ; votre histoire donne un alibi en béton au monde entier sauf à vous et au cadavre. Pas vrai ?

Moine éteignit sa cigarette dans un crachoir plaqué or et en alluma une autre.

— Attendez une minute, sergent. J'ai une idée… quelque chose vient de se mettre en place.

Il avança d'un pas lent jusqu'au centre de la pièce et fit un tour sur lui-même en regardant les murs. Il tenait toujours son étui à cigarettes dans la main. Il le tendit à Fargo.

— Une cigarette ?

Fargo secoua la tête.

— Je ne fume pas.

— Pas plus, dit Moine, que ce revolver.

Ses yeux étaient rivés sur ceux de Fargo. Il y eut un bref silence.

— Je ne comprends pas, dit Connell, vous voulez dire que Ditmar n'a pas été tué par cette arme ?

— Je crois que c'est bien celle qui l'a tué. Mais pas au moment où j'ai entendu la détonation ! Le meurtrier a tué Ditmar avant mon arrivée ici, et a tout préparé pour que ça ait l'air d'un suicide. Je devais être son alibi, c'était prévu de telle manière que, d'après mon histoire, tout prouve le suicide ; sinon, j'aurais joué le rôle du jeune premier qui se fait condamner à tort.

— Mais le coup de feu que vous avez entendu, dit Fargo, vous avez dit qu'il venait de cette pièce ; c'est pour ça que vous avez enfoncé la porte.

Moine leva le doigt vers une bouche d'aération en haut d'un mur.

— Si quelqu'un, de la pièce du dessus, tirait une balle à blanc dans ce conduit, le bruit semblerait venir de cette pièce. Quelles sont les probabilités, Fargo, pour que l'on y trouve des traces de poudre et, quelque part à l'étage, un revolver avec une douille vide ?

Fargo demeura silencieux un instant, puis dit :

— O.K., Moine, inutile de bluffer. Vous le trouverez quand vous fouillerez.

La blonde avait oublié qu'elle tenait un stylo à la main.

— Je ne comprends rien du tout, de quoi on parle ? C'est pas Ditmar qui a dit au téléphone qu'il allait se suicider ? J'écoutais sur mon poste, dit-elle.

Moine secoua la tête.

— C'était Fargo qui imitait Ditmar. Fargo a fait du vaudeville ; c'est un bon imitateur.

— Et qui a tué Glittenden ? demanda Connell, et pourquoi ?

Moine s'assit sur le bureau et raconta patiemment :

— Glittenden était un avocat véreux qui avait envie de se lancer dans le chantage. Il tenait quelque chose sur Fargo. Est-ce que c'était votre participation dans l'affaire *Third National,* Fargo ? dites-moi si je me trompe. Il jeta un coup d'œil au sergent. Glittenden a essayé de soutirer de l'argent à Fargo, mais ce dernier a engagé "Bat" Sharpegge pour le supprimer. "Bat" a eu peur que je puisse l'identifier – j'ai écrit ma rubrique de telle manière qu'il se montre – mais il a décidé de le faire avant même que le journal paraisse, et a essayé de m'éliminer. C'était une idée à lui, Fargo n'en savait rien. Ditmar en a eu vent d'une manière ou d'une autre et a sans doute annoncé à Fargo qu'il rompait leur association. Ditmar ne voulait pas être mêlé à un crime sérieux, il tenait trop à sa peau. Fargo, de son côté, a eu peur que Ditmar le balance aux flics. Jusque-là, Fargo ?

— C'est quasiment ça.

— Fargo savait qu'on me soupçonnait déjà du meurtre de Glittenden. Il a imaginé ce moyen vraiment malin pour attirer les soupçons sur moi si le truc du suicide avait marché. Il m'a appelé en imitant Ditmar, disant qu'il allait se tuer et a incidemment confessé le meurtre de Glittenden en faisant porter le chapeau à Ditmar. Il s'est dit que comme ça il faisait d'une pierre deux coups. Il savait que je me dépêcherais de venir ici après cette conversation.

— Et, enchaîna Connell, quand il a entendu vos pas dans le couloir, Fargo a tiré un coup de feu dans la bouche d'aération à l'étage ; Ditmar était déjà mort. Et maintenant, tu veux signer des aveux complets, Fargo ?

— Non. Sa voix était assez calme.

— Comment ça, non ? demanda Connell d'un ton agressif. Quatre témoins ici présents t'ont entendu avouer. T'es fait comme un rat.

Fargo agita la main vers la porte. Sur le seuil se tenait un homme grand et mince, avec des yeux froids et un sourire

sardonique ; il tenait une mitraillette, et la tenait d'une façon qui ne donnait pas envie de rire.

— Vous voyez, dit Fargo, j'avais un as dans la manche, au cas où quelqu'un serait devenu trop malin ; vous êtes trop malin pour votre propre peau, Moine.

— Tu crois que tu peux te tirer du meurtre de quatre personnes, Fargo ?

— Pourquoi pas ? Il haussa les épaules. Nous sommes tellement haut que personne n'entendra rien ou ne cherchera à en savoir plus. J'aurai une bonne avance avant qu'on vous trouve et j'ai passé la matinée à convertir en liquide tout ce que je possédais ; au cas où. Des commentaires avant que la musique commence ?

La blonde suffoqua légèrement. Moine la regarda et se rendit compte que c'était plus dû à l'excitation qu'à la peur. Elle avait le visage blême mais elle parvint à sourire à Moine.

— J'aurais aimé que tu n'y sois pas mêlée, poupée, dit-il. Mais tu voulais entendre une fusillade !

Moine s'aperçut que Connell se tenait trop loin pour faire grand chose. Lui et l'autre policier en civil étaient plus près. Comme s'il regardait toujours la secrétaire, il croisa le regard du flic et cligna de son œil du coté opposé à celui du type à la mitraillette. Le policier comprit et acquiesça de manière imperceptible. Il y avait une chance pour que l'un d'eux s'en sorte s'ils y allaient ensemble.

— O.K., Slim, dit-il d'une voix grinçante. Autant y aller…

Moine et le flic en civil bougèrent en même temps. Moine plongea la tête la première au-dessus du bureau et visa les jambes du tueur. Le policier fit un pas de côté en essayant de prendre son arme. Il bougeait très vite pour un type de sa corpulence.

La mitraillette se mit à bégayer d'abord vers l'agent en civil. Son pas de côté le sortit de la trajectoire directe mais une balle le toucha à l'épaule et le fit tournoyer ; son arme tomba au sol. Le tueur n'eut pas le temps de terminer, le plaquage volant de Moine atterrissait sur ses jambes ; il écarta l'arme, le doigt toujours sur la détente, mais Moine arriva par en-dessous et le coup atteignit le tueur au visage. Alors il tomba en arrière avec

Moine qui lui serrait les jambes avec ses bras. Fargo saisit un presse-papiers sur le bureau et visa la tête de Moine. Lui et le tueur roulaient au sol ; Fargo manqua son coup et atteignit Moine à l'épaule. Il leva le presse-papiers pour frapper de nouveau. Alors Connell tira deux fois et ce fut terminé. Moine se releva et se frotta l'épaule.

— Ça va, poupée ? demanda Moine d'un air inquiet. La blonde était penchée sur le policier en civil qui s'asseyait. Elle ne répondit pas.

— Ça va, dit le policier, juste une aile cassée.

Moine saisit la blonde par le bras.

— Ces flics sont des durs… Viens, on peut rentrer à temps pour caser l'histoire dans la dernière édition.

Il courut vers l'ascenseur. Connell était au téléphone, mais il lâcha le combiné.

— Hé, Moine, restez-là, hein ? Il y a deux ou trois choses que vous pouvez m'aider à comprendre, les détails…

Moine s'arrêta un instant à l'angle du couloir.

— Lisez le *Daily Blade,* sergent. Il revint aussitôt. Vous le trouverez dans la rue dans une heure dix, avec tous les détails.

La blonde reprit ses couleurs dans le taxi.

— Mais ce que je ne comprends pas, c'est comment tu as deviné que le coup de fil du « Fromage sur Pilotis » n'était pas de Ditmar, mais de quelqu'un qui l'imitait ?

Moine sourit.

— C'est une question d'inversion en français.

— C'est-à-dire…

— Je t'ai dit que Duke avait un Diplôme National d'Arts Plastiques et un D.E.A… Il est sorti major de sa promotion en français. Je ne l'ai jamais vu faire une erreur de grammaire. C'était pour lui une deuxième nature. Même s'il s'agissait de son suicide, il aurait parlé un français correct ; un réflexe. Fargo était un bon imitateur, mais il a péché à ce niveau. Quand je lui ai demandé qui avait tué Glittenden, il a dit « je » au lieu de « moi ». C'est à ce moment là que je me suis dit que cet appel était bidon ; voilà pourquoi j'ai repéré la combine. Si Fargo avait été meilleur en grammaire, il aurait pu s'en tirer.

La blonde soupira.

— L’éducation est une chose merveilleuse, observa-t-elle.
Moine sourit et passa son bras autour d’elle.
— Surtout la co-éducation, dit-il.

Cheese on Stilts
Thrilling Detective
Janvier 1939

Du Sang de Dragon

L'inspecteur-chef Walworth abattit la main si fort sur son bureau qu'elle claqua comme un coup de feu.

— Je te dis, Deadpan[1], qu'il faut qu'on trouve ces faux-monnayeurs bientôt, très bientôt, sinon le commissaire va me renvoyer faire le piquet aux carrefours ; les journaux hurlent comme des coyotes !

Son meilleur inspecteur et meilleur ami, assis de l'autre côté du bureau, répondit d'un ton calme :

— On a fait tout ce qu'on a pu, Phil. Après tout…

— On sait que les billets sont fabriqués quelque part dans cette ville ou dans ses environs. Chaque fois qu'un trafiquant ou un revendeur de faux biftons se fait coincer n'importe où dans l'État, on remonte sa piste jusqu'à Springdale ! Et pire que tout, on connaît les deux petites frappes qui les fabriquent, on a leurs têtes et leurs empreintes, mais on reste plantés là ! Pas étonnant que les journaux…

— Tu te trompes en qualifiant Harry Fuhrman et Jack Fay de petites frappes, chef. Ce sont des malins, de gros malins. Mais leur chance ne peut pas durer. On les aura.

— Bien sûr, dans trente ans quand ils réclameront leur retraite ! On pourrait être très fiers de les arrêter avant le F.B.I. Mais mes gars et moi, on n'a que des pieds et pas de cervelle. Il agita une main en signe de désespoir. Et pour couronner le tout, j'ai des dragons au déjeuner.

— Hein ? Sa voix marqua son étonnement, mais son expression demeura identique ; elle ne pouvait pas changer. Bien des années auparavant, après qu'un truand eut laissé de la

1 Impassible, de marbre *(N.d.T.)*.

nitroglycérine assez bien située pour qu'un inspecteur la trouve, un chirurgien lui avait donné un visage qui pouvait passer inaperçu, mais qui était aussi ferme et impassible qu'un masque.

— Ouais, des dragons ! grogna le chef. Pour être exact, un dragon, vert et rouge, avec des yeux horribles, des cornes et une longue queue.

— Hmm. Où l'as-tu vu ?

Le chef fixa son subordonné d'un air soupçonneux et réalisa qu'il ne pourrait savoir, d'après le visage de Deadpan, s'il se moquait de lui ou non ; il se détendit.

— Ce n'est pas moi, c'est Dorothy qui prétend l'avoir vu, il l'aurait poursuivie ce matin dans les bois près de la maison.

— À quelle distance de la maison ?

Le chef lui lança un regard noir.

— Écoute, tu crois pas qu'il est déjà bien assez grave que ma fille unique – et à six ans elle devrait être plus raisonnable – commence à voir des trucs comme ça, ou raconte des bobards en prétendant les voir, sans que tu me poses des questions tordues, du genre à quelle distance de la maison l'a-t-elle vu ?

Deadpan Dunn s'enfonça un peu plus dans son fauteuil et mit les pieds sur le bureau du chef au mépris de tous les règlements.

— Arrête donc de faire comme si tu étais assis sur une punaise, Phil, je t'ai posé une question simple. Où l'a-t-elle vu ?

L'inspecteur-chef Walworth prit un moment pour se calmer avant de répondre. Il sortit ensuite un stylo de sa poche et se mit à dessiner une carte détaillée.

— Peut-être, dit-il d'un ton sarcastique, devrais-je commencer par t'expliquer pourquoi je suis rentré déjeuner chez moi au lieu de…

— Tu peux sauter ce passage.

— Merci beaucoup. Voilà, elle l'a vu ici. La propriété que j'ai achetée au printemps dernier a un terrain boisé derrière la maison. Tu vois le chemin qui en part et mène plein nord ? Et bien je dirais que c'était à cinq kilomètres sur ce chemin, juste au pied de la colline où se trouve cette vieille cabane.

Deadpan opina.

— Je comprends. Elle jouait près de ce ruisseau et…

— Elle jouait là-bas depuis à peu près une heure quand le dragon a descendu la colline et lui a couru après. Sa tête, m'a-t-elle dit, était plus grosse qu'un tonneau et il avait de longues oreilles vertes. J'ai oublié la couleur des yeux. Tu veux que j'appelle pour demander ?

— Pas la peine, répondit Deadpan d'un ton magnanime. Qu'est-ce que tu as fait ?

— Qu'est-ce que tu crois que j'ai fait ? Que j'ai sorti une mitraillette pour aller chasser du dragon ? Bah… Qu'est-ce que tu as ce matin, Deadpan ?

L'inspecteur se releva et s'étira.

— J'ai pris un coup de chaud, je pense, bâilla-t-il.

— Pas d'autre petit détail dont tu te souviennes ?

— Tu prends des cours de psychologie ou d'analyse de rêves ? Ou alors t'es juste cinglé ? Si, il y a autre chose : en dévalant la colline, à mi-chemin il s'est séparé au milieu, ou cassé en deux, ou s'est transformé en deux dragons, que sais-je moi.

Deadpan acquiesça comme s'il s'y était attendu. Il bâilla de nouveau et se traîna jusqu'à la porte.

— Tu es sur l'affaire des faux-monnayeurs, n'oublie pas. Et tu resteras dessus jusqu'à ce que Fay et Fuhrman soient…

— Je m'y mets tout de suite, Phil, j'y vais.

— Par où tu vas commencer cet après-midi ? Tu as essayé tous les…

— J'ai commencé il y a dix minutes. Si tu veux le savoir, je vais interroger l'agent du bureau des renseignements, ici dans l'immeuble, juste pour être sûr.

Deadpan parvint à fermer la porte derrière lui avant que le chef ait pu lui demander de quoi il voulait s'assurer ; il n'en savait pas grand chose lui-même.

Deadpan se dirigea d'un pas lent vers Nick Ralpeje, le concierge qui passait le balai à l'autre bout du couloir ; il s'adossa au mur.

— Nick, tu as des gosses, pas vrai ? lui demanda-t-il.

Le concierge s'arrêta de travailler.

— Bien sûr, M. Dunn, bien sûr : mon petit Mike qui a trois ans, Tony, qui a cinq ans et demi, et ma Polly, qui… Ses mains dessinaient un escalier imaginaire.

Deadpan l'interrompit.

— Félicitations Nick… Écoute, et réfléchis bien avant de répondre à celle-là : imagine que tu possèdes un bois à l'extérieur de la ville et que tu vives dans une maison située à une extrémité de ce bois. Ton Tony ou ta Polly va jouer tout seul dans le bois et revient en courant vers midi en disant qu'il ou elle a vu un gros dragon rouge et vert. Que ferais-tu ?

Nick Ralpeje s'appuya sur son balai, méditatif.

— M. Dunn, si c'était mon Tony, il a cinq ans et demi, je lui donne une fessée dont il se souviendra ; si c'était ma Polly, elle a sept ans, je l'emmène chez le docteur.

— Tu n'irais pas voir s'il y a un dragon ?

Le concierge haussa les épaules de façon éloquente.

— Pourquoi je ferais ça, M. Dunn ? Vous essayez de vous moquer de moi, peut-être ?

— Je ne plaisante pas vraiment, Nick. Simple curiosité. Imagine que ton Tony aille jouer dans les bois et ne revienne pas pour le déjeuner. Est-ce que…

— Je sors mon fusil, M. Dunn, celui avec lequel j'ai chassé le lapin l'été dernier ; je sors et…

— Merci, Nick… C'est bien possible, après tout.

— Qu'est-ce qui est bien possible, M. Dunn ? Vous ne voulez quand même pas dire que mon Tony ou ma Polly pourraient…

— Non, non, Nick. Tes gosses vont bien. Peut-être que c'est moi qui suis fou, mais ne te fais pas de bile pour ça.

Il s'éloigna du concierge d'un pas nonchalant, monta laborieusement deux volées de marches jusqu'au service des identifications et s'assit sur le bureau du capitaine Miller.

— Ne me laissez pas vous empêcher de travailler, cap'taine, dit-il d'une voix traînante. Mais si ça ne vous dérange pas trop, dites-moi ce que vous savez des antécédents brumeux d'Harry Furhman et Jack Fay avant qu'ils tournent mal.

Miller repoussa sa chaise et s'arrêta d'écrire.

— Je ne sais pas grand chose de Furhman sauf qu'il n'est pas d'ici. Jack Fay non plus, en fait, mais on en sait plus sur lui. Il vient de San Francisco.

— Il était graveur avant de se mettre à la fausse monnaie. Mais qu'est-ce qu'il faisait d'autre ?

— Il a fait les Beaux-Arts dans sa jeunesse. Il était lié avec deux ou trois théâtres pendant un moment.

— Acteur ?

Miller secoua la tête.

— Dans les coulisses : accessoiriste, décorateur, ce genre de boulots… Mais ce n'est pas une piste sérieuse, Deadpan, il n'y a qu'un théâtre à Springdale, et d'ailleurs…

— Je sais, cap'taine, mais c'est le tuyau que je cherchais. C'est dingue, mais ça colle.

— Qu'est-ce qui colle ?

— Écoutez, cap'taine, si votre gosse, si vous avez un gosse, débarquait et disait qu'un dragon rouge et vert l'a pourchassé dans les bois, que feriez-vous ? Est-ce que vous vous précipiteriez à la fenêtre ?

La mâchoire inférieure du capitaine descendit d'un étage.

— C'est les premières chaleurs, Dunn, ou vous devenez complètement mab… ?

— Arrêtez et répondez à la question, cap'taine. Vous précipiteriez-vous, oui ou non, jusqu'à la fenêtre de la cuisine ?

— Si mon gosse me racontait un bobard comme ça ? Je me précipiterais vers le martinet, voilà où je foncerais.

Deadpan émit un grognement.

— Et si cette histoire de dragon était arrivée à cinq ou six kilomètres, vous ne prendriez pas la peine d'aller voir ?

— Pas si j'étais dans mon état normal.

Deadpan soupira et se dirigea vers la porte.

— On dirait que c'est l'unanimité, cap'taine. Cette police est injuste envers les dragons bien organisés.

Deadpan s'arrêta près de Betty Shire dans le bureau de réception.

— Écoute, mignonne, as-tu déjà eu six ans ?

Elle lui sourit.

— Ça semble probable. Un jour j'ai eu cinq ans, et puis sept. Il a dû se passer quelque chose dans l'intervalle.

— Tu as déjà vu un dragon ?

Elle ouvrit de grands yeux et le regarda attentivement. Elle se souvint qu'on ne pouvait savoir si Dunn plaisantait ou non. Son expression ne changeait jamais.

— Je ne crois pas. J'ai lu des choses sur eux, j'ai vu des images.

— Si tu rêvais d'un dragon, ou imaginais une histoire avec l'un d'entre eux, et qu'il te pourchassait, que ferait-il, d'après toi ?

Elle le regarda de nouveau sans faire exprès et décida de répondre sérieusement.

— Je m'attendrais, peut-être, à ce qu'il crache de la fumée et du feu, ou s'élève du sol et vole, ou…

— Ou se coupe en deux au milieu ?

Elle sembla abasourdie.

— Aucun de mes dragons ne ferait ça. Je crois que si j'imaginais un dragon, ce serait la dernière chose à laquelle je penserais. Les dragons ne se coupent pas en deux.

— Celui-là l'a fait, dit Deadpan.

Il s'éloigna avant qu'elle ne puisse lui poser des questions. Il ralentit et, arrivé au couloir, retourna d'un pas tranquille vers le bureau du chef.

L'inspecteur-chef Walworth fit pivoter sa chaise et le fusilla du regard.

— T'es encore là, toi ?

— Et oui, encore là. Dis Phil, si Dorothy avait vu des êtres humains plutôt qu'un dragon près de cette cabane, est-ce que tu serais sorti voir de quoi il retournait ?

— Grand dieux ! Deadpan, tu délires encore sur ce dragon ? Tu le verras toi-même avant…

— Est-ce que tu serais sorti voir si elle avait vu quelque chose d'autre ? de vraisemblable ?

— Bien sûr, andouille, tu me prends pour qui ?

— C'est pas la question, Phil. Si elle n'était pas revenue, tu serais sorti aussi, pas vrai ? mais pour un dragon, personne ne bougerait. Pas même pour un dragon *rouge* et *vert*…

— Qu'est-ce que le rouge et le vert ont à voir là-dedans ? Écoute, Deadpan, tu as besoin de sommeil ou d'un café chaud, je ne sais pas. Prends ton après-midi et rentre te coucher. J'ai assez de soucis comme ça sans que tu me harcèles à propos de…

Deadpan ferma la porte pour ne pas entendre la suite. Il se dirigea vers son bureau dans la salle principale et sortit de son tiroir un pistolet calibre 32 qu'il glissa dans la poche de sa veste.

Le sergent Claney, qui rédigeait un rapport sur le bureau voisin, leva les yeux et sourit.

— Tu vas à la chasse, Dan ?

Deadpan acquiesça sobrement.

— Au fait, sergent, si vous vouliez trouver un criminel recherché, quel est le dernier endroit que vous visiteriez ?

— Le dernier endroit ? Je sais pas. Je commencerais sans doute par les hôtels et les salles de billards. Comment je saurais où j'irai regarder en dernier ?

— Ce serait certainement dans votre propre jardin, dit Deadpan. Vous avez déjà rencontré un criminel assez malin pour imaginer ça ? Il y en a peut-être un.

— Pt'ête bien.

Le sergent Claney se caressait le menton d'un air pensif.

— J'ai lu un livre un jour…

— C'est une mauvaise habitude, l'interrompit Deadpan qui se dirigeait vers la porte. Attention à l'overdose, sergent.

Une fois hors de l'immeuble, il monta dans sa petite voiture de course, sortit de la ville et se dirigea vers la demeure que l'inspecteur chef Walworth avait achetée l'année précédente.

L'épouse du chef se tenait sous le porche, elle tricotait. Deadpan retira son chapeau en montant les marches du perron.

— Où est Dorothy, Mme Walworth ? demanda-t-il.

Elle leva les yeux vers lui.

— Ça alors, M. Dunn, ça fait un bail que vous… Dorothy est chez sa tante, elle est encore troublée par ses… ses hallucinations. Phil vous en a parlé ? Deadpan aquiesça. Nous l'avons convaincue qu'elle avait tout imaginé, mais elle était encore un peu… Enfin, on l'a envoyée chez sa tante pour le reste de la journée. Je ferai un peu plus attention à ce qu'elle mange désormais.

— A-t-elle déjà joué là-bas, Mme Walworth ? Je veux dire, où elle pense l'avoir vu ?

Mme Walworth le regarda d'un air déconcerté.

— Eh bien, non. On la laisse jouer où elle veut tant qu'elle reste en vue de la maison. C'est la première fois qu'elle désobéit et va si loin.

— À propos de cette cabane là-bas, Mme Walworth, je connais un ami qui veut en louer une dans ce genre pour quelques semaines. Elle est en bon état ?

Elle secoua la tête.

— Ça m'étonnerait. De toutes façons, elle doit être très sale. De ce que je sais, personne n'y a mis les pieds cette année. Nous n'en n'avons aucune utilité et…

— Voyez-vous un inconvénient à ce que j'aille voir si elle est en assez bon état pour être habitée ?

— Pas du tout, voyons, mais asseyez-vous et…

Deadpan finit par s'excuser poliment et s'en alla, certain de n'avoir éveillé ni soupçon ni appréhension chez Mme Walworth.

Il marcha d'un bon pas sur le chemin pendant les quatre premiers kilomètres, puis ralentit et pénétra dans le bois d'où il pouvait progresser en parallèle du chemin. Il s'arrêta et observa à travers les branchages lorsqu'il parvint en lisière de la clairière. Il vit le ruisseau peu profond au bord duquel avait joué Dorothy, et de l'autre côté du cours d'eau, le versant de la colline avec à son sommet, la cabane. Il se tenait assez près du ruisseau pour voir les traces dans le sol sablonneux ; des ruines de châteaux de sable prouvaient qu'elle était restée là un bon moment. Il y avait trois pierres plates qu'elle avait dû utiliser pour traverser le ruisseau et se diriger vers la cabane. Deadpan longea la clairière avec prudence et monta vers l'arrière de la cabane. Il trouva une fenêtre au carreau brisé qui était condamnée par des planches, et une autre si poussiéreuse qu'il ne pouvait y voir à travers. Il prêta l'oreille assez longtemps mais n'entendit rien ; il fit ensuite le tour de la cabane et s'approcha de la porte. Elle s'ouvrit sans peine. Il n'y avait qu'une seule pièce dans la cabane, et de l'endroit où il se tenait, il pouvait se rendre compte qu'elle était vide ; vide d'êtres humains. Son contenu inanimé prouvait suffisamment que son

flair ne l'avait pas trompé. Il y avait une petite presse à main dans un coin et, à côté de deux lits de camps et du poêle à mazout, deux tables couvertes d'outils de graveur, de piles de papier, de boîtes… Deadpan avança un pied vers le seuil, et le retira. Ses yeux exercés repérèrent un fil tendu à hauteur de genou en travers du chambranle de la porte, un fil noir si fin qu'il était presque invisible. Il se pencha en avant et suivit le fil des yeux : il passait autour d'un clou et montait vers le plafond au-dessus de la porte. Alors, se tenant bien à l'extérieur, il rompit le fil d'un coup de pied, entendit un choc et vit chuter un gros sac de sable du plafond au-dessus du seuil. Il le fit rouler de côté et entra dans la cabane, vers une des tables où l'éclat de plaques de cuivre avait accroché son œil. Il examinait avec attention la beauté complexe de la gravure sur ces plaques de cuivre lorsque deux silhouettes se projetèrent sur l'encadrement de la porte dessiné au sol par le soleil. Il lâcha la plaque et tourna sur lui-même, mais un « n'essaie même pas ! » prononcé d'une voix calme en plus de la gueule du revolver pointé vers lui, droit sur sa boucle de ceinture, trop proche pour manquer, arrêtèrent net son geste vers sa poche.

Deadpan leva les bras. Le plus petit des deux hommes se glissa derrière lui et enleva l'automatique de la poche de sa veste. Des mains expertes le palpèrent à la recherche d'une autre arme et prirent une paire de menottes de sa poche arrière.

— Je t'avais bien dit que de faire peur à la gosse ne marcherait pas, dit le plus grand des deux hommes.

Sa voix était calme, mais amère. Nous voilà avec un flic qui rôde dans le coin l'après-midi même. L'autre haussa les épaules.

— Qu'est-ce qu'on avait à perdre ? Si on avait laissé la gamine venir ici, ou si on l'avait tuée comme tu le voulais, eh bien, on aurait dû filer en vitesse. Qu'est-ce qu'on a perdu ?

Le grand grogna.

— Bon, eh bien cet endroit nous est inutile maintenant. Si on bute celui-là, d'autres viendront enquêter ici. Ramasse les plaques pendant que je le tiens en respect.

L'autre tendit les menottes.

— Faut faire vite. Mets-les lui et aide moi à emballer ce qui a de la valeur. On l'attachera solidement quand on aura fini et on le laissera garder le reste.

— D'accord, passe-lui les bracelets et récupère la clef.

Deadpan baissa les bras et tendit les mains pour qu'on lui mette les menottes. Le plus petit des deux hommes s'avança et se plaça hors de la trajectoire de la balle. Deadpan ne bougea pas pendant qu'on lui passait le premier bracelet, puis le second. Il comptait sur…

Et il anticipa avec justesse ; au moment où le deuxième bracelet produisit un déclic, la vigilance de l'homme au pistolet se relâcha un instant. Les mains de l'autre étaient toujours autour de ses poignets. L'inspecteur, aussi vif qu'un serpent qui frappe, saisit l'occasion pour agir. Ses mains attachées saisirent les revers du manteau de l'homme qui venait de le menotter, le placèrent face à lui, dans la ligne de mire, puis il le poussa soudain de tout son poids, l'envoyant en arrière sur celui qui tenait l'arme. Le premier homme tomba. Le policier se trouva à son niveau en un instant, et avant que le pistolet dévié pût de nouveau être braqué vers lui, ses poings entravés frappèrent le menton de l'homme armé. Il s'écroula par terre et son revolver heurta le sol avec fracas. Le talon de l'inspecteur écrasa les doigts de l'homme qui tentait de s'emparer de l'arme ; il la prit lui-même et tira sur son propre automatique dans la main du plus petit des faussaires qui venait de le sortir de sa poche. L'automatique tomba au sol, l'homme se tenait le poignet droit, cassé. La pièce devint silencieuse d'un seul coup.

— O.K., les gars, dit Deadpan, Allez-y, emballez les plaques comme vous comptiez le faire. On les emmène.

Il fit un geste menaçant avec l'arme.

L'inspecteur chef Walworth leva les yeux vers Deadpan qui tendait le bras au-dessus de son bureau pour lui prendre un de ses Havanes.

— Je vois le tableau, admit le chef, sauf sur un point : la gosse jouait près du ruisseau en vue de la cabane. Ils savent que si elle y va, c'est fini pour elle ou pour eux… ou les deux. Ce Jack Fay est un artiste, il a fait des décors et d'autres trucs et se dit que s'il peut effrayer les enfants de telle façon qu'ils racontent

une histoire que personne ne croira, il n'y aura pas d'enquête… Ils peuvent donc continuer à utiliser la cabane.

Deadpan alluma le cigare odorant et inspira profondément.

— Bien sûr, c'était un endroit idéal, chef. Qui aurait songé à aller les chercher dans ton jardin, ou presque ? Fay vient de San Francisco. Il a certainement vu des dragons de parades à Chinatown. Les Chinois en font en papier mâché, ils s'en servent les jours de fête.

Le chef acquiesça lentement.

— Tout colle. Mais ce que je ne saisis pas, c'est ce qui t'as mis la puce à l'oreille. Tu as dû faire un lien quelconque entre l'histoire du dragon et…

— Ouais. C'est juste une idée quand tu as dit que le dragon était vert et rouge. Tu te souviens ? Eh bien, des faux-monnayeurs doivent avoir beaucoup d'encre verte, pas vrai ? Quant au rouge…

Deadpan sortit une enveloppe de sa poche et la vida sur le bureau d'un peu de poudre rouge sombre.

— Les vernisseurs, dit-il, ont besoin de ça pour colorer le vernis, et tous les graveurs l'utilisent abondamment. Mélangé à l'eau, on obtient un beau pigment rouge.

Le chef observait ce petit tas de poudre rouge.

— D'accord, mais où est le truc ?

Deadpan laissa échapper un nuage de fumée et bâilla.

— C'est juste une coïncidence, chef. Cette poudre se vend dans le commerce sous le nom de « Sang de Dragon »…

Blood of the Dragon
Variety Detective
Février 1939

Des Traces de Sang dans l'Allée

Steve Cooper nettoyait son pistolet lorsque le téléphone sonna. Il essuya ses doigts tachés d'huile et décrocha le combiné.

— Allô… oui, sergent, je pars tout de suite. Dans l'allée, et avec un stylet dans le ventre…

— Désolé, Steve… poursuivit la voix à l'autre bout de la ligne, mais nous sommes tous très occupés sur cette autre affaire. Je n'aime pas te déranger un soir de repos, mais tu sais comment c'est…

— Quand, dis-tu, est-il sorti ?

— Ils l'ont libéré aujourd'hui à midi. Il a purgé sept mois sur douze. S'il est venu en ville directement de la prison, il a dû arriver en fin de journée. O'Hara a trouvé le corps dans l'allée à minuit et il était mort depuis environ deux heures.

— O.K., j'y vais.

— On mettra l'équipe dessus dès demain matin, après avoir reçu le rapport du légiste et que sais-je encore. Commence par le restaurant de son beau-frère situé dans le même pâté de maisons et parle avec tout le monde tant que c'est frais.

— J'y vais, sergent. Steve raccrocha et rassembla les pièces de son automatique démonté dans un tiroir.

Il se rendit d'abord à l'endroit où le policier de ronde avait découvert le corps. Il y avait un peu de sang sur les pavés. Rien d'autre. Il quitta l'endroit, contourna l'immeuble et pénétra dans le restaurant de Wheeler par l'entrée principale. Le restaurant, ouvert toute la nuit, était presque vide. Un ivrogne assis dans un coin observait, comme un hibou, un bol d'huîtres cuites à l'étouffée. Louie Wheeler se tenait assis derrière la

caisse et ne semblait pas débordé. Steve s'étala sur le comptoir à cigares, il remit son chapeau sur le front.

— Je démarre tout juste sur cette affaire, dit-il, c'est quoi l'histoire ?

— Eh bien, Jake est venu…

— C'est ton beau-frère, pas vrai ?

— Je ne m'en vante pas, dit Wheeler. Je ne suis pas fier d'avoir un voleur minable dans la famille. De mon point de vue, ça vaut mieux pour tout le monde qu'il soit mort, mais j'aurais aimé qu'ils choisissent de l'abandonner dans une autre allée. Steve sourit.

— Deuil adéquat pour le défunt. Je ne t'en veux pas pour ça, Jake était une épine dans le pied pour nous aussi ; mais continue.

— Il est arrivé ici vers 20 h. Il a fait le gentil pour que je lui donne de l'argent ; je lui ai dit pas question et il est parti. À minuit, O'Hara, le flic du secteur, entre ici pour appeler le Q.G. Il dit qu'il a trouvé Jake dans l'allée, presque à l'autre bout du pâté de maisons.

— Tu as vu le corps ?

— Je suis sorti l'identifier quand l'ambulance de la police arrivait pour l'emmener, ce qui m'a évité un voyage à la morgue.

— Le sergent dit que le corps avait un peu roulé, comme si on l'avait jeté d'une voiture.

— Je ne peux pas dire, admit Wheeler. On le mettait sur le brancard lorsque je me suis pointé.

— Jake est parti par la porte de devant ? Il n'est pas sorti dans l'allée par la porte arrière au fond de la cuisine ?

— Il ne s'est pas approché de l'arrière. Il n'est resté que quelques minutes, à l'endroit où vous vous tenez, derrière le comptoir à cigares.

— Et c'était plusieurs heures avant qu'il ait dû se faire tuer, dit Steve. Il a dit où il allait en partant ?

— Il n'a même pas dit au revoir.

— T'étais seul tout le temps ?

— En dehors des clients de passage, oui. J'ai un cuisinier et un caissier le jour, et les soirs où il y a du monde j'ai un cuisinier

jusqu'à minuit. Le lundi soir, c'est mort ; je peux m'en sortir tout seul.

Steve acquiesça.

— O.K., je reviendrai peut-être.

Il sortit dans la rue déserte et se mit à marcher autour du pâté de maisons. Sa montre indiquait 2 h. Il s'arrêta devant un magasin, du côté opposé au restaurant, dont la vitrine était décorée de trois grosses boules en métal terne. Il s'enfonça dans la ruelle qui conduisait aux appartements situés sur l'arrière. Il frappa du poing à la porte.

— Qui est là ? La voix était lente et circonspecte.

— Steve Cooper, Moe. Ouvre, je veux te parler.

Le verrou glissa, Steve entra. Le petit prêteur sur gages recula, visiblement nerveux, et s'assit sur le bord du lit.

— Qu'est-ce que tu me veux ? j'ai rien…

— Je sais que t'as rien, Moe, reconnut Steve. T'as jamais rien fait de pire que d'acheter des bijoux volés et de les revendre ; et peut-être d'engager deux ou trois gars pour faire ton sale boulot à chaque fois que quelqu'un a essayé de te doubler.

— T'as rien du tout sur…

Steve sourit.

— Pas encore, Moe ; un jour. Est-ce que Jake Celphas est venu te voir ce soir ?

— Ce petit voleur ? Je croyais qu'il perdait encore son temps en prison.

— Et bien maintenant il n'a plus rien à perdre. On l'a découvert dans l'allée de l'autre côté.

Le prêteur sur gages pâlit d'un coup.

— Sérieux, je l'ai pas vu depuis…

— Je ne crois pas que tu l'aies vu ; mais je veux des infos, des tuyaux sur ses affaires. Jake Celphas entretenait une femme : qui est-ce, où est-ce qu'elle vit ? Il avait aussi un pote du nom de Dorgan avec qui il travaillait régulièrement ; où est-il maintenant ?

Moe agitait ses bras de manière frénétique.

— Comment le saurais-je ? je sais rien.

Il tremblota et rajusta sa robe de chambre usée sur ses maigres épaules.

— Tu as fait des affaires ce soir ?

— Non ; le lundi soir, c'est mort.

— C'est ce que Wheeler m'a dit, ça doit être vrai. Moe, si tu as reçu un truc quelconque ce soir, je parie qu'il est encore par ici. Son regard pénétrant parcouru la pièce et s'arrêta sur une pile de vaisselle sale dans l'évier. Il la mit de côté et trouva une petite broche en platine sous l'assiette du bas.

— Sors de là, sale flic, t'as pas de mandat de perquisition, et… cria Moe d'une voix perçante.

La main de Steve, sur sa poitrine, le repoussa en arrière jusqu'à ce qu'il soit assis contre le bord du lit.

— C'est le dernier endroit où l'on regarderait. Cette broche ressemble à celle qui a été déclarée volée par un joaillier à Harby hier. Tu veux parier que c'est pas celle-là ?

Moe haussa les épaules.

— Je l'ai achetée de bonne foi. Je…

— Oui, je sais, mais dans ce métier, ça suffit pour t'envoyer en cabane. Tu veux parler ? Peut-être que je la rapporterai sans commentaires. Où habite le pote de Jake, Dorgan ?

Il nota l'adresse que lui donna le petit prêteur sur gages devenu maussade. Et la fille ?

— Jake entretenait une femme qui se fait appeler Estelle LaRue. Elle crèche à l'hôtel *Flamingo* ; elle y était quand Jake a été condamné l'année dernière. Je n'ai pas entendu parler d'elle depuis.

Steve mit la broche dans une poche de sa veste.

— Un jour on viendra te parler, Moe, et ce ne sera pas à propos d'une autre affaire. Garde les mains propres.

Il avançait vers la sortie et s'arrêta un moment pour tendre attentivement l'oreille. Il ouvrit soudain la porte d'un geste et se jeta au sol en même temps. Une détonation retentit et une balle passa juste au-dessus de sa tête alors qu'il plongeait en avant pour effectuer un plaquage dans lequel il mit tout son poids. Le tireur partit en arrière, le choc de sa tête contre le mur claqua comme un deuxième coup de feu. Steve ne prit même pas la peine d'ôter le pistolet de sa main inerte. Il se dirigea vers le téléphone mural.

— Ton chien de garde était presque en retard, dit-il avec le sourire à Moe, tout tremblant, alors qu'il appelait le quartier général. Ou alors il attendait depuis le début ? Ceci annule ce que j'ai dit en ce qui concerne mon silence sur cette broche… Allô, sergent, Steve Cooper au rapport, depuis l'arrière-boutique du clou de Moe ; oui, dans le même pâté de maisons. Je suis tombé sur un coup annexe. Envoie le panier à salade… Quoi ? oh, tentative de meurtre, résistance à un agent de police, recel de biens volés, tu as le choix pour les garder jusqu'au matin. Ils sentent peut-être pas très bon, mais ça ira. Je veux poursuivre l'affaire de Jake.

Il attendit que la fourgonnette ait emmené Moe et l'homme au pistolet encore inconscient puis marcha jusqu'à l'hôtel *Flamingo*, six rues plus loin. Le réceptionniste dormait derrière le comptoir. Steve le réveilla en tapotant doucement sur l'étendue brillante de son crâne chauve et exhiba sa carte.

— Il y a eu beaucoup d'allées et venues ici ce soir ? demanda-t-il.

Le réceptionniste bâilla et lui jeta un œil prudent.

— Pas beaucoup. On est lundi. Le lundi soir…

— Ouais, le lundi soir, c'est mort. Vous êtes le troisième à me le dire. Il y a une Miss LaRue qui vit ici. Quand est-elle rentrée ou sortie, sinon revenue ou partie ?

— Elle s'est absentée toute la journée jusqu'à 21 h environ. Elle a reçu un coup de fil vers 22 h et elle est partie avec ses affaires ; elle a dit qu'elle quittait l'hôtel pour de bon.

— Une adresse où faire suivre ?

— Non. Je lui ai demandé et elle m'a répondu que si quelqu'un la réclamait, elle allait chez sa mère.

Le réceptionniste sourit et tendit la main sous le comptoir vers un paquet de cigarettes.

— Elle a appelé un taxi ?

— Non. Elle portait deux valises mais elle a dit qu'elle allait marcher un peu et prendre un taxi quand elle en verrait un. Je crois qu'elle ne voulait pas qu'on sache où aller la chercher.

— Jake Celphas est venu ici ce soir ?

Le réceptionniste se mit debout.

— Je croyais que ce voyou était à l'ombre. La petite Estelle a eu un autre copain ces derniers temps.

— Qui ?

— Je ne l'ai jamais vu. Il est malin. Il sait qu'Estelle est à prendre avec des pincettes. Jake n'est peut-être qu'un pique-assiettes, mais il mettrait une balle à quiconque toucherait à Estelle. Il est comme ça ; du coup ce type la retrouvait ailleurs. Elle n'a pas passé plus d'un tiers de son temps ici le mois dernier.

Steve essaya d'en apprendre davantage, mais le réceptionniste chauve semblait ne pas en savoir plus, ou ne voulait rien ajouter. Selon Steve, il avait tout dit.

Il appela un taxi de l'hôtel et lui donna l'adresse que le prêteur sur gages lui avait assuré être celle de Dorgan, ancien partenaire de la victime.

— Arrêtez-vous d'abord à un drugstore ouvert 24 h/24 h. Il faut que je passe un coup de fil, ajouta-t-il. Une fois au drugstore, il appela le Q.G.

— Allô, sergent ; dites aux gars de chercher une fille du nom d'Estelle LaRue. Elle a quitté un boui-boui, l'hôtel *Flamingo*, à peu près à l'heure où il a été assassiné. Ouais, c'est la femme dans l'histoire. Elle était avec Jake Celphas, mais elle l'a trompé. Des nouvelles du légiste ? Ouais… Et qu'est-ce qu'on a trouvé sur lui, dans ses poches ? Hein ? Vous plaisantez pas, sergent ? Pas si vite, faut que je copie cette liste.

Steve était plongé dans ses pensées lorsqu'il quitta le drugstore et retourna vers son taxi. Pourquoi les poches de Jake étaient-elles pleines de… Il monta cette fois à l'avant, à côté du chauffeur.

— Vous n'avez pas pris une femme ce soir vers 22 h, avec deux valises ?

— Non, répondit le chauffeur. J'ai fait à peine une course ce soir, les affaires marchent mal. Le lundi soir, c'est mort.

Steve sourit.

— C'est ce que j'ai cru comprendre, dit-il.

Le taxi se gara devant un immeuble miteux de cinq étages qui ne comptait qu'un appartement par étage. Steve régla sa course et leva les yeux vers l'immeuble. Les lumières étaient

allumées aux deuxième et quatrième étages. Dorgan vivait au second. Steve avança dans l'entrée et appuya sur le bouton du quatrième étage. Lorsque la porte s'ouvrit avec un déclic, il gravit les deux volées de marches d'un pas léger et rapide ; il frappa à la porte de l'appartement du deuxième étage.

Un petit homme pas rasé à l'air mauvais entrouvrit à peine la porte. Steve la poussa d'un geste et entra.

— M. Dorgan, je suppose, dit-il en exhibant sa carte. Il faut qu'on parle.

Le petit homme recula.

— Benny ! appela-t-il, Dutch ! On a un visiteur.

Deux hommes arrivèrent dans la pièce. Steve souhaita avoir emporté le flingue qui avait failli le tuer chez Moe. Les deux gars qui rejoignaient Dorgan n'avaient pas l'air très engageants. L'un était petit, trapu, puissant, avec un visage simiesque sans front dont les yeux identiques à ceux d'un porc le fixaient méchamment ; l'autre type était gros, gros de partout, avec des épaules épaisses et musclées. Il avait un nez cassé et ressemblait à un boxeur professionnel.

— Les gars, dit Dorgan, je vous présente un ami à moi ; je ne connais pas son nom. Il veut nous parler.

— Il veut *te* parler, Dorgan, dit le costaud. C'est *ton* affaire.

Mais son regard envers Steve était hostile. Steve s'adossa à la porte fermée avec insouciance.

— Où étais-tu à 22 h ce soir, Dorgan ? demanda-t-il.

— Je jouais aux billes, dit-il d'un ton hargneux. Qu'est-ce que ça peut te faire ?

— Il est arrivé quelque chose qui devrait t'intéresser, dit Steve d'un ton léger. Jake Celphas a été tué. On l'a poignardé.

— Je n'ai pas vu Jake depuis qu'on l'a envoyé en taule, dit Dorgan. Il semblait moins inquiet, comme si d'être accusé du meurtre de Jake le soulageait.

Steve réfléchit à une nouvelle piste. Si Dorgan était innocent…

— Est-ce que tu prenais du bon temps avec Estelle ? demanda-t-il.

Dorgan sourit de travers.

— Celle-là ? pas moi. Tu me connais mal, mon gars.

— Alors qui ? La question, soudainement lancée en l'air surprit le petit homme à tête de rat.

— C'est pas vos oignons ! cria-t-il. Pourquoi je donnerais des tuyaux à un sale flic ? Barrez-vous d'…

Steve avait sorti de sa poche la broche qu'il avait prise au petit fourgue et la faisait tourner entre ses doigts. En l'observant, il attira le regard de Dorgan dans la même direction. Dorgan eut une inspiration brutale et se tut ; la tension montait dans la pièce.

— Moe a pas mal parlé quand on l'a emmené ce soir, mentit Steve. Dorgan fixait la broche comme un oiseau fixe un cobra. On n'a pas besoin d'un meurtre pour te mettre à l'ombre ou te donner perpète. Une centaine de vols, additionnés…

Aussi vif qu'une vipère, Dorgan sortit un calibre 32 de sa poche et le pointa sur le troisième bouton de la veste de Steve. Le petit homme trapu s'avança et se mit à le fouiller.

— Il n'a pas d'arme, dit-il l'air surpris.

Il avait tiré un automatique noir et épais de sa poche et faisait le tour pour se placer derrière Dorgan.

— Eh bien les gars, dit Dorgan, emmenons-le faire une ballade. Une belle et longue ballade.

— C'est ton affaire, dit le gros type. Il n'a rien contre nous, pourquoi on irait tuer des flics ?

— Merde, Dutch ! cria Dorgan. Tu m'aideras avec ce type, sinon… Je crois que les flics de Saint Louis te cherchent pour le casse de la *Banque du Planteur*, et si tu me files pas…

Dorgan ne termina jamais sa phrase. Sans effort apparent, Dutch tendit le bras et, d'un long mouvement en arc de cercle, abattit la crosse de son pistolet sur la tête de Dorgan. Il chuta en silence ; du sang se mit à ternir ses cheveux ébouriffés et à former une petite flaque sur le tapis râpé.

Le pistolet tenu par Benny, le petit épais, n'avait jamais dévié de la boucle de ceinture de Steve. À présent, les yeux rivés sur lui, il se pencha en avant et mit la main sur la poche supérieure gauche de la veste de Dorgan.

— Tu as arrêté sa montre, remarqua-t-il doucement.

— Il était à deux doigts de se faire arrêter, répondit Dutch. S'il n'avait pas tout balancé, il l'aurait fait plus tard quand ça lui serait vraiment arrivé.

— T'as raison, dit Benny. Maintenant faut finir ce qu'on a commencé. Il s'adressa de nouveau à Steve. T'en sais trop, poulet. Faut qu'on trouve un joli trou pour toi.

Steve se reposait encore contre la porte, mais son cerveau avait travaillé dur. Jake Celphas avait-il entendu des mots de ce genre dans la soirée entre 20 h et 22 h, ou avait ?... Soudain tout se mit en place. Il comprit pourquoi les poches de Jake contenaient ce qu'on y avait trouvé, et il vit une occasion d'en tirer profit ; il claqua soudain des doigts. Les deux tueurs le fixèrent avec des yeux ronds.

— T'es fou ? demanda Benny, ou tu aimes te faire tuer ?

Steve sourit.

— Écoutez, vous ne voulez pas me tuer. Je viens de découvrir qui a tué Jake Celphas, l'ex-partenaire de votre ex-copain teigneux ici présent. Je sais comment vous pouvez en tirer, disons, au moins cinq cent dollars, peut-être mille dollars.

Benny regarda Dutch.

— Il parle d'argent, dit-il. Et on est fauchés.

— Crache ! dit Dutch. Mais vite. Les flics ne nous inspirent pas confiance.

— Vous m'emmenez au restaurant de Wheeler, dit Steve, laissez-moi lui parler 10 minutes et il vous paiera ; il vous paiera bien pour le débarrasser de moi. Ensuite vous me laissez à un endroit à l'écart de tout téléphone et vous quittez la ville.

— Tu comptes peut-être faire le malin.

— Vous êtes armés tous les deux. Pas moi. Le restaurant sera désert, vous êtes deux contre un.

Steve observa attentivement les regards que s'échangeaient Benny et Dutch, des regards lourds de sens qui ne lui échappèrent pas.

Il sut qu'une fois qu'ils auraient touché l'argent promis, il serait de toutes façons bon pour cette ballade. Enfin, il s'en préoccuperait le moment venu, il ne perdait rien à en reculer l'échéance.

— C'est bon, dit Dutch. On surveillera quand même la combine, mais si ça dérape, on te tue d'abord et on avise après.

La grosse voiture de tourisme de Dutch était garée une rue plus loin. Benny s'assit derrière, l'arme pointée sur les côtes de Steve. Dutch, qui suivait les indications pour aller au restaurant de Wheeler, fit deux fois le tour du pâté de maisons sans s'arrêter ; il se gara prudemment trois portes plus loin et y alla en éclaireur. Il revint :

— Il n'y a qu'un type là-dedans, dit-il, et on dirait que c'est le patron. Allons-y.

— Fais vite, flicaille, dit Benny d'une voix féroce. Parle vite ; un seul faux mouvement, c'est un de trop.

Steve entra, suivi de Benny et Dutch, chacun attentif à ses moindres gestes, chacun avec un pistolet dans la poche du manteau et le doigt sur la détente. Wheeler se leva, surpris.

— Salut Wheeler. Steve sourit. Je te présente des amis à moi, juste deux de mes gars. Ils veulent parler avec toi, après.

— Après quoi ? demanda Wheeler, observant les trois hommes avec prudence.

Steve se pencha sur le comptoir à cigares.

— Après que j'aurai expliqué comment j'ai compris que tu avais tué Jake ce soir.

— T'es cinglé, poulet, lâcha Wheeler d'un coup. Steve lui sourit.

— Des types mieux que toi ont été de cet avis. Voici comment je vois les choses : Jake est entré ici à 20 h, comme t'as dit, mais il n'est jamais parti. Dès l'instant où tu l'as vu, tu savais que tu devais le tuer avant qu'il découvre que tu l'avais remplacé auprès d'Estelle LaRue, sinon c'est lui qui te supprimait.

— T'es à la masse, poulet. Dégage d'ici avant…

Dutch fit entr'apercevoir son pistolet au patron du bar.

— Tout doux, mon gars, dit-il. Laisse le flic finir ce qu'il a à dire.

Wheeler se tut.

— Donc, tu as inventé une histoire pour qu'il se cache dans la cuisine : peut-être que ses anciens ennemis le cherchaient et que tu le couvrirais. En tout cas, plutôt que de s'en aller, il est

resté dans la cuisine jusqu'à la fin de ton service, quelques minutes avant 22 h. Tu l'as conduit dans l'allée pour lui montrer une planque ou je ne sais quoi, et tu l'as poignardé. Tu l'as fait rouler de côté pour faire croire qu'on l'avait balancé d'une voiture ; t'es ensuite revenu téléphoner à Estelle pour lui dire de ne pas se montrer.

— Une très belle histoire, dit Wheeler, si elle est vraie.

— Tu as commis une erreur, sourit Steve. Tu as dit qu'il n'avait pas dépassé ce comptoir. Tu as dit qu'il n'avait pas mis les pieds dans la cuisine.

— C'est vrai, répondit Wheeler du tac au tac. C'est ce que j'ai dit aux policiers qui l'ont trouvé. Il n'a pas dépassé ce comptoir.

— C'est là que tu as commis une erreur, poursuivit Steve, en disant ça. Quand tu l'as installé dans la cuisine pour qu'il t'attende, t'as oublié qu'il était fauché et que c'était un voleur, un voleur miteux en plus. Je ne pigeais pas jusqu'à ce que j'apprenne il y a une demi-heure ce qu'ils ont trouvé dans ses poches à la morgue…

Wheeler se passa la langue sur ses lèvres sèches et demeura silencieux.

— Ils ont trouvé… Steve sortit un morceau de papier de sa poche, les notes qu'il avait prises au téléphone avec le sergent… trois petits pots en verre de caviar, une boîte de sardines dans chacune de ses poches arrière, douze cuillers marquées d'un "W", et ses poches de manteau bourrées d'amuse-gueules pour l'apéritif.

Steve voyait le visage de Wheeler devenir livide à mesure que la signification de cette liste commençait à lui apparaître clairement. Steve se redressa et s'adressa à Dutch et à Benny. Il agita une main vers Wheeler.

— Il est à vous maintenant, les gars. Il leur servit un sourire désarmant. Pour parler affaires.

Pendant une fraction de seconde très tendue, la cupidité l'emporta sur la prudence, les yeux des deux tueurs se fixèrent sur le visage déformé du patron du restaurant ; cette fraction de seconde que Steve attendait. C'était la seule chance qu'il aurait. Rapide comme l'éclair, il fit deux choses à la fois. Il attrapa le poignet droit de Benny des deux mains et le ramena

brusquement contre lui. Il projeta sa jambe latéralement et du pied alla frapper Dutch dans l'aine. Le gros type, en proie à une douleur brusque et insupportable, desserra la prise sur son pistolet et s'assit lourdement avec une plainte étouffée. Benny assenait des directs courts de la main gauche et sa main droite, à présent sortie de sa poche, essayait de pointer l'arme vers Steve. Il tira deux fois et brisa la vitre du comptoir à cigares.

D'un geste éperdu, Steve lui tordit le poignet, l'arme tomba sur le sol carrelé, et le projeta à deux pas en arrière d'un uppercut bien asséné. Dutch avait récupéré l'automatique dans sa poche et, gémissant toujours de douleur, le levait pour tirer. Les mains de Steve tombèrent sur un dossier de chaise qu'il fit tournoyer et qui percuta le pistolet dans la main du gros tueur. Un lourd plateau fusa à ses oreilles et s'écrasa contre le mur, Wheeler entrait en piste. Steve poursuivit son mouvement circulaire avec la chaise et lâcha prise. Elle dégomma la caisse et renversa un gros broc à café derrière Wheeler. Le patron du restaurant hurla quand le liquide bouillant dégoulina sur son épaule droite et son bras.

Le tueur trapu revenait à l'assaut, les bras battant l'air. Steve fit un pas de côté pour éviter la charge et n'essaya pas de le frapper. Il poussa Benny d'un coup de bras tendu contre le comptoir pulvérisé. Puis, avant qu'il ne se passe quoi que ce soit d'autre, Steve récupéra le pistolet que Benny avait perdu quand il lui avait fait une violente clef au bras. Il les tenait tous les trois en respect.

On entendit des bruits de pas précipités sur le trottoir. O'Hara, le flic de ronde, fit irruption avec son pistolet de service dégainé. Il regarda Steve, puis les tueurs et Wheeler.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il. Un pique-nique ? J'ai entendu les coups de feu.

Steve lui sourit et mit le pistolet dans sa poche.

— Surveille-les tous les trois, Mike, je dois téléphoner, dit-il.

Il retourna vers le téléphone et appela le Q.G.

— Allô, sergent. Si vous envoyez le panier à salade chez Wheeler, j'en ai trois de plus pour vous, y compris le meurtrier de Jake Celphas cette fois… Merci… Et, ah oui, si vous en envoyez un autre au 241 Cass Street, deuxième étage, vous aurez

une autre pièce à conviction pour la morgue. Oui, j'ai ici le gars qui l'a tué… Dites, sergent, et si vous me laissiez la soirée du mercredi à la place du lundi ? Le lundi soir, c'est mort. Quatre personnes me l'ont déjà dit ce soir…

There are Bloodstains in the Alley,
Monday's an Off-Night
Detective Yams
Février 1939

Meurtre à 10 h 15

Quoiqu'en disent certains manuels, on peut rarement distinguer un tueur en série à la forme de ses oreilles ou à sa physionomie.

Lorsque Benny regarda attentivement l'homme qui demandait à voir Gerritt, le chef de la police, il ne vit qu'un type épais, puissant, mais d'apparence banale et de taille moyenne. Ses vêtements lui allaient assez mal, il portait un chapeau de paille deux tailles au-dessus qui pivotait sur ses oreilles et penchait un coup en avant, un coup en arrière à mesure qu'il avançait.

L'étranger sourit lorsque Benny lui annonça que le chef était occupé, si un agrandissement horizontal de la bouche peut être considéré comme un sourire.

— Pas d'urgence, assura-t-il à Benny. J'attendrai.

Il s'assit sur un banc contre le mur du bureau sans ôter son chapeau démesuré, mais avec la mine de quelqu'un qui n'a rien à faire, et beaucoup de temps pour le faire.

Benny s'était rendu compte qu'en tant que secrétaire d'un poste de police, on rencontre parfois des gens bizarres. Comme Benny pesait huit kilos de moins que le poids minimal pour intégrer la police proprement dite, il se disait que de se retrouver le suivant en lice pour devenir secrétaire-chef serait sa prochaine bonne nouvelle.

Mais, quoi qu'il en soit, il retourna vers la machine à écrire quelque peu écœuré. Si "Iceberg" Gerritt n'était pas aussi à cheval sur le règlement, lui, Benny Boyle, serait en uniforme en ce moment, en train de bûcher sur la formation nécessaire avant de commencer à espérer intégrer le corps de la police. Il avait passé haut la main toutes les épreuves, sauf une… huit kilos en

dessous des minima, et il devait continuer de taper sur une machine à écrire. Il s'habillerait en civil aussi, il savait qu'il en avait l'étoffe. Tous les gars l'aimaient bien, même s'ils l'appelaient « Benny le clou », sauf Gerritt. Lui n'aimait personne, il suivait le règlement. Gerritt était capable de transporter un glaçon dans sa poche toute une journée sans le faire fondre.

Le regard de Benny glissa de sa machine à l'horloge. Il était 9 h 05. Il jeta un nouveau coup d'œil vers le type au chapeau trop grand. Benny, sans raison particulière, avait un mauvais pressentiment à son sujet. Quelque chose n'allait pas, pas du tout. L'homme aux vêtements mal ajustés semblait trop patient, trop sûr de lui. Benny se leva et se dirigea vers la porte du bureau privé du chef, qui avait donné des ordres pour ne pas être dérangé pendant encore une demi-heure. Mais Benny, sans savoir pourquoi, allait essayer d'obtenir une entrevue à cet inconnu suffisant. Le capitaine Dungarvan entra dans le bureau du chef par la porte opposée au même moment que Benny. Gerritt fit pivoter sa chaise pour d'abord faire face à Dungarvan ; Benny attendit. Dungarvan était dégoûté.

— Une sale affaire, chef, sans rime ni raison. On a cogné sur la tête de l'épicier jusqu'à ce qu'elle soit complètement en bouillie. Ça doit bien être le fou évadé. La criminelle est encore sur place.

— Un vol ?

— Il n'a même pas touché au tiroir-caisse, il a juste déshabillé l'épicier et a pris ses vêtements. Il n'a pas piqué d'argent, sauf ce qui devait sans doute se trouver dans les poches. Pour l'instant, rien d'autre n'aurait été emporté ; personne n'a vérifié le magasin.

Le chef écrasa un cigare à demi consumé dans le cendrier.

— Les fous homicides sont infernaux, dit-il d'un air irrité. Dieu seul sait ce qu'il fera ensuite.

— Peut-être qu'il viendra vous voir. Dungarvan sourit. Vous vous rappelez, quand vous l'avez mis à l'ombre, il a juré qu'il vous aurait, même si c'était la dernière chose qu'il ferait de sa vie. On dirait qu'il ne vous portait pas dans son cœur, chef.

— Bah ! fit Gerritt.

Il se tourna vers Benny et aboya :

— Qu'est-ce que tu veux ?

Benny souhaita ne pas avoir essayé d'intercéder en faveur de l'inconnu.

— Il y a un type qui veut vous voir, chef. Il a un drôle d'air.

— J'ai pas la tête à la rigolade. Le sarcasme suintait de la voix de Gerritt. La question est, qui est-ce et qu'est-ce qu'il veut ?

— Il n'a rien dit, mais…

Gerritt agrippa les bras de son fauteuil.

— Un fou évadé, un meurtre au petit déjeuner, pour moi. Une police demeurée, et vous, vous qui ignorez mes ordres et entrez ici me dire…

Il en restait encore. Benny battit en retraite. Voilà ce qu'on gagnait à essayer d'aider. Voilà qui avait bien augmenté ses chances d'être enrôlé dans la police, ça oui. Il traversa le hall d'un air morose jusqu'à la salle de réunion. Le sergent Klaney, assis sur le bord de l'estrade, se nettoyait les ongles de manière laborieuse.

— C'est quoi cette histoire de meurtre, sergent ? demanda Benny. On dirait que le vieil Iceberg est assis sur une punaise.

— George Katz, répondit le sergent ; il est sorti de l'université des cinglés la nuit dernière.

— Qui est George Katz ?

Le sergent leva les yeux d'un air étonné puis replia son canif avant de le glisser dans sa poche.

— C'est vrai, dit-il, t'étais pas là il y a environ un an et demi quand on l'a arrêté. Katz est un tueur en série, du genre intelligent. On s'est gardé trois meurtres non résolus sur les bras avant que le chef ne l'arrête. Il s'est révélé plus malin que lui alors que personne ne le suspectait ; bien sûr, l'autre a haï le chef quelque chose de grand.

— J'ai entendu Dungarvan dire qu'il avait menacé de tuer Gerritt.

— Avec un fou, on ne peut jamais dire…, répondit le sergent d'un ton sibyllin. Des fois ils oublient, des fois l'idée se transforme en ob… ob…

— Obsession ?

— Une obsession, Benny. Katz est un maboul que je n'aimerais pas voir me poursuivre dans une ruelle sombre. Mais les allées sombres, c'est pas son style. Il était fin, Benny. Fou ou pas, il est fin !

— Il doit être fort, dit Benny, pensif, pour s'échapper de l'asile d'Hampstead. J'ai entendu dire que personne ne s'en était jamais évadé.

— C'est vrai. Jusqu'à ce matin après 3 h. Il était là pendant les rondes de 3 h du matin ; il manquait à celles de 6 h et ils nous ont appelés. L'épicier mort a été trouvé à 7 h.

— Il faut que je retourne au bureau, dit Benny. Et à propos de l'épicier ?

— Pas grand chose. Une épicerie de nuit à cinq rues de l'asile, juste après la carrière au pied de la colline. Katz avait besoin de vêtements. Il entre et tue l'épicier comme si de rien n'était avant de le déshabiller, entre 5 h et 6 h. Il ne s'est trouvé personne pour y entrer et le découvrir avant 7 h.

— Hm, Hm. Benny oubliait qu'il devait retourner à son bureau. Alors peut-être qu'à l'heure qu'il est il porte des vêtements qui ne lui vont pas bien. Dites, sergent, à quoi ressemble Katz ?

Benny essaya de conserver une voix calme ; il ne voulait pas passer pour une andouille s'il se trompait.

— Nous avons déjà fait une centaine de copies de son portrait.

Le sergent plongea la main dans sa poche intérieure et tendit une photo à Benny.

— Il n'a pas l'air très impressionnant mais… Hé !

Benny était déjà dans le hall. Un coup d'œil lancé par la porte vitrée du bureau de réception lui apprit que le visiteur mal habillé était toujours patiemment assis sur le banc.

Sans doute jamais auparavant on ne fit une entrée aussi peu protocolaire dans le bureau du chef par la porte qui donne dans le hall.

Dungarvan, sur le point de partir, failli être renversé ; Benny ne s'arrêta pas pour s'excuser.

— Chef, le type dans la salle de réception, c'est George Katz !

Je viens de voir une photo et c'est le même homme !

Gerritt allumait un cigare. Il fit calmement tourner l'allumette jusqu'à ce que le tabac fut bien embrasé, et souffla un nuage de fumée sans se presser.

— Ne sois pas si émotif, Boyle, dit-il. Attends, Dungarvan.

Il se leva et sortit un automatique d'un tiroir de son bureau et l'empocha. Il avança jusqu'à la porte, marqua un arrêt et se retourna.

— Il a peut-être une bouteille de nitroglycérine ou une autre surprise pour nous. Si c'est le cas, il la garde pour moi. Je présume qu'il ne te connaît pas, Benny. Retournes-y et fais n'importe quoi à quelques pas de lui. Tiens-toi prêt.

— O.K., chef, et si…

— S'il sort un pistolet, une bombe ou n'importe quoi au moment où j'entre, saute-lui dessus. Bloque son poignet ou l'arme jusqu'à ce que Dungarvan et moi arrivions. On veut l'attraper en un seul morceau.

Benny retourna tranquillement vers le bureau de réception avec sa meilleure expression, digne d'une partie de poker. Il contourna son bureau par l'extérieur, et fit comme s'il cherchait quelque chose dans une pile de papiers tout en observant le fou du coin de l'œil. Il entendit la porte s'ouvrir et se retourna, prêt à bondir.

— C'est un plaisir inattendu, Katz, dit le chef. Laisse tes mains où elles sont. T'es piégé.

Le tueur montrait un visage livide et sans émotion alors qu'il faisait face à Gerritt.

— Je suis venu te dire que je vais tuer ton fils à 10 h 15.

— Debout. Garde les mains loin de ton corps. Fouille-le, Dungarvan.

Le capitaine s'exécuta de manière efficace.

— Il est net, chef. Il ne porte même pas une épingle ! dit Dungarvan, étonné.

Le regard de Katz alla jusqu'à l'horloge murale.

— Il est 9 h 15. J'ai promis que je me vengerai de toi, Gerritt. Dans une heure, ton fils meurt.

— Amène-le dans mon bureau, Dungarvan, ordonna le chef. Benny, juste pour être sûr, appelle l'école, tu sais laquelle. Assure-toi que Billy va bien.

— Billy est déjà mort, dit Katz pendant que Dungarvan lui saisissait le bras et le propulsait dans le bureau. Mais il ne le saura pas avant 10 h 15.

— Tu restes ici, mon gars, dit le capitaine. Tu vas le manquer, ton rendez-vous de 10 h 15. T'es cinglé.

— C'est ce qu'ils disent, reconnut le fou. C'est un bon point. Que peut-on faire à un fou qui commet un meurtre de plus ? Rien.

Il riait alors que la porte du bureau se refermait. Ce n'était pas un rire agréable à entendre. Benny composait un numéro mais son doigt glissa et il dut recommencer. La conversation fut brève. Il appela un autre numéro juste après et la discussion fut encore plus courte. Il se dirigea ensuite vers le bureau du chef avec des pieds de plomb.

L'image du petit Billy Gerritt planait devant ses yeux, une image mentale d'un garçon rieur aux cheveux ébouriffés, qui passait au poste de temps en temps, qui se perchait sur un coin de son bureau pour parler de l'école, de maquettes d'avion, de sa collection de timbres et de devenir un inspecteur de police quand il serait grand.

Les yeux de Gerritt se tournèrent vers lui d'un air interrogateur lorsqu'il entra dans le bureau. Katz, le fou, était avachi sur une chaise, Dungarvan et Gerritt se tenaient devant lui.

— Votre fils a quitté l'école il y a une demi-heure, chef.

Benny se rendit compte qu'il avait la bouche sèche et qu'il lui était difficile de trouver les mots justes.

— Il a reçu un coup de fil là-bas. Il a dit au proviseur que sa mère s'était blessée lors d'un accident et qu'on le réclamait tout de suite à la maison.

Le visage de Gerritt était livide.

— Tu as appelé…

— Oui, j'ai appelé chez vous. J'ai fait croire que vous aviez quitté le poste et que je vous cherchais. J'ai appris que votre femme va bien et qu'elle n'a pas appelé l'école.

Katz, le fou, affaissé sur la chaise, semblait respirer lentement et avec peine ; mais il se redressa et ricana.

— Tu vas peut-être me croire, maintenant, Gerritt. J'ai juré que je t'aurais et je le fais. Ton garçon meurt à 10 h 15, et tout ce que tu peux faire est de me ramener d'où je viens. Ça ne me dérange pas, j'y suis habitué et j'aime bien l'endroit.

Dungarvan arma son poing en arrière, le visage noir de colère.

— Où est le gosse ?

— Tu le sauras… après 10 h 15, pied plat. Je suis venu ici pour te le dire par avance, pour que tu prennes plaisir à y penser, Gerritt.

Katz semblait parler avec difficulté, sa respiration se faisait laborieuse.

En l'observant de près, Benny vit que ses pupilles se contractaient à la taille d'une tête d'épingle. Le sergent Klaney se tenait sur le seuil et écoutait. Il regarda sa montre.

— Il est 9 h 25, chef. Dans moins d'une heure, s'il dit la vérité. On lui fait cracher le morceau ?

Gerritt montrait un visage de granit.

— Je suis contre ces méthodes de bas étage, sergent.

— C'est la seule solution, chef. Laissez-moi une chance. Je peux le casser en quinze minutes. Il faut que je le fasse, chef.

Les grosses mains de Klaney travaillaient, les jointures blanchissaient à chaque crispation de ses poings. Il avança d'un pas vers le tueur et fit de nouveau face à Gerritt.

— Il est 9 h 26, chef, signala Dungarvan d'une voix sinistre. Laissez-nous dix minutes. Bobby…

Gerritt s'assit.

— Emmenez-le, les gars, dit-il. Vous avez gagné.

La paluche de Dungarvan agrippa l'épaule de Katz et le remit sur pied. Le fou tituba et se cogna contre une table comme s'il ne voyait rien.

— J'ai encore un coup d'avance sur toi, haleta-t-il. À plus tard, Gerritt.

Klaney l'avait saisi de l'autre côté. On le poussait pour le sortir quand il s'effondra, faisant presque lâcher prise aux policiers.

— Le docteur Parr, vite, dit Dungarvan. Il était là quand je suis arrivé. S'il est encore ici…

On le transportait vers le hall, le corps mou, les pieds raclant le sol.

Gerritt se ravisa et décrocha le combiné. Il aboya des ordres pour qu'une description et une alerte soient envoyées aux voitures de patrouille. Il se retourna brusquement vers Benny.

— Vois si la compagnie de téléphone peut savoir d'où a été passé le coup de fil à l'école.

Benny revint dans son bureau pour téléphoner. Visiblement, le chef se raccrochait à un semblant d'espoir : il n'y avait aucun moyen de remonter à la source d'un appel vieux de quarante-cinq minutes dans un secrétariat d'école. Mais, tant qu'il y a de l'espoir…

Benny fut de retour deux minutes plus tard et secoua la tête.

— Fiasco. Il n'y a aucune chance pour qu'ils puissent même essayer de le trouver.

Dungarvan réapparut, le visage empourpré.

— Il a été plus malin que nous, chef. Le docteur Parr dit qu'il a pris de la morphine, peut-être deux pilules dans une capsule insoluble qu'il gardait dans la bouche. Il a dû la casser et avaler les cachets dès qu'on l'a conduit ici.

— On ne peut pas le ramener à la conscience assez longtemps pour… ?

— Le toubib a fait chercher du café chaud, il lui a injecté une seringue de caféine et on le force à marcher. Quand le café sera prêt, il essaiera avec de l'enteroclose, quoi que cela puisse être. La dose n'est pas mortelle tant qu'elle est rapidement administrée. C'est une question de temps.

— Combien de temps ?

— Deux heures, au mieux ; et il sera trop faible pour qu'on s'occupe de lui ensuite.

Dungarvan s'assit lourdement sur une chaise. Il essaya d'allumer une cigarette et y parvint à la deuxième allumette.

— J'ai envoyé deux hommes à l'école, dit-il, pour essayer de remonter sa piste à partir de là. Ils pourront peut-être apprendre par où il est allé, mais vu le moment où ils s'y mettront, ce sera…

Il ne termina pas sa phrase ; ce n'était pas nécessaire.

Le tic-tac de la petite horloge sur le bureau de Gerritt semblait envahir la pièce. Les aiguilles indiquaient 9 h 35. Benny, gêné, se tenait toujours près de la porte. En voyant les visages de Dungarvan et de Gerritt, il se demanda s'ils pensaient comme lui, que c'était sans issue, que quel que soit le piège mortel que ce malade mental avait préparé, il ne semblait pas y avoir une chance au monde qu'on le découvre… avant 10 h 15.

Katz s'était montré confiant et déterminé ; si sûr de lui qu'il s'était livré pour jubiler, par anticipation, de sa vengeance. Dungarvan se mit à faire les cent pas comme un animal en cage. L'action était son point fort, combattre des ombres le dépassait. Et l'ombre de l'inconnu recouvrait cette pièce comme un linceul noir. Gerritt demeurait assis, aussi immobile qu'une statue.

— Peut-être, chef, dit Dungarvan spontanément, qu'il a juste appelé le gosse et l'a envoyé se promener n'importe où et s'est rendu ici pour vous faire passer une sale heure. Peut-être que tout ça n'est qu'une blague. Peut-être…

La voix de Gerritt le coupa comme un couteau.

— Tu te souviens des meurtres que Katz a commis il y a presque deux ans, Dungarvan ?

Dungarvan se tut. Benny ne connaissait pas les détails horribles des affaires passées de Katz, mais il se dit qu'il avait tué l'épicier de sang-froid ce matin, un homme qu'il n'avait sans doute jamais vu. Cela ne collait pas avec la théorie de la blague ; non plus que l'ingéniosité diabolique de l'homme, de prévoir et contrer par avance le passage à tabac, s'arrangeant pour profiter du spectacle et s'évanouir jusqu'à ce qu'il soit trop tard pour l'interroger. Gerritt se tourna vers Dungarvan.

— Appelle l'épicerie et voit ce qu'a trouvé la brigade criminelle.

Il y a peut-être une piste, ou un indice à développer.

Il n'y avait aucun espoir dans sa voix. Le capitaine sembla reconnaissant qu'on lui donne quelque chose, n'importe quoi à faire. Il sortit brusquement de la pièce et regarda sa montre à la dérobée : 9 h 45.

Le chef parut se rendre compte de la présence de Benny.

— Retourne à ton bureau, Boyle, dit-il si tu penses à un truc, on peut essayer…

Benny acquiesça et sortit en fermant doucement la porte. Quelle que soit la conclusion de tout ceci, pensa-t-il, il n'appellerait plus jamais Gerritt "Iceberg." Lors de la dernière demi-heure, il avait assez vu ce qu'il y avait derrière le masque pour… et Benny savait aussi qu'il ne pouvait imaginer qu'en partie ce que le chef devait ressentir. Attendre. Attendre sans savoir ce qu'on attend, sans qu'il y ait le moindre chemin à suivre ; attendre dans le noir.

Il y avait une feuille blanche sur la table de Benny. Il prit un stylo et le fit tourner entre ses doigts. Il essaya de mettre de côté, hors de son esprit, l'image du petit Billy qui, quelque part, d'une façon ou d'une autre, allait joyeusement, en aveugle, vers sa mort ; ou quelque part, attendait que la mort vienne à lui.

Mais où, comment ? Voilà sur quoi il fallait se concentrer. Comment Katz pouvait-il sans assistance – car comment un fou à peine évadé de l'asile et sans ami pourrait-il engager quelqu'un sur un projet aussi dément et cruel ? – s'organiser pour qu'un garçon meure une heure après que lui-même, Katz, vienne se rendre pour qu'on le ramène à l'asile ?

Comment, en si peu de temps ? Le temps… c'était la clef. Quel piège fatal pouvait être monté aussi vite et se révéler si inéluctable que Katz n'avait même pas besoin d'attendre qu'on le découvre ? Il s'était échappé après 3 h du matin ; il avait tué l'épicier, prit ses vêtements, la morphine et la capsule insoluble vers 6 h. Il avait téléphoné à l'école et trouvé un prétexte pour que Billy parte vers sa mort ; il était certainement entré dans le poste de police immédiatement après ce coup de fil. En comparant les heures, Benny se rendit compte qu'il avait dû appeler l'école depuis le téléphone du magasin en face du poste de police, de l'autre côté de la rue !

Il ne restait donc que trois heures – entre 6 h, quand il a tué l'épicier, et 9 h, quand il est arrivé au poste – pour préparer son piège ; lequel avait dû être calculé avant son évasion, mis au point par un type sans contact avec le monde extérieur et exécuté en trois petites heures un samedi matin. Comment ?

Benny traça un carré dans un coin de la feuille de papier sur son bureau. C'était l'asile, sur la colline. Au pied de la colline, il y avait la carrière et juste après, la scène du premier meurtre.

Par la fenêtre ouverte du bureau entra le premier coup puissant et profond de l'horloge du tribunal qui sonnait 10 h – B*ong – Bong* – Benny essaya de fermer ses oreilles à ce bruit, de ne pas compter. Il avait vu l'asile une douzaine de fois. Il tenta de s'imaginer à l'intérieur, en train de regarder par une de ses fenêtre en essayant de combiner un piège diabolique. Quel genre de piège pouvait être préparé en si peu de temps ? Des explosifs ?

La cabane à dynamite dans la carrière ! Elle doit être visible depuis l'asile ! Aujourd'hui on est samedi et personne ne travaille là-bas. Oui, il y avait assez de temps, bien assez de temps après avoir tué l'épicier, pour que Katz revienne vers la carrière afin de tout arranger pour provoquer une explosion au moment où la porte de la baraque s'ouvrirait, en sortir par la fenêtre, prendre une voiture jusqu'en ville et passer le coup de fil à l'école. Mais quel prétexte pourrait faire que Billy Gerritt… Benny réalisa qu'il s'était écoulé une poignée de minutes depuis le dernier coup de 10 h ! Pourquoi se soucier de ce que Katz avait dit au téléphone ? C'était une intuition, la seule solution possible selon Benny pour que Katz ait pu, en si peu de temps…

Benny déboula dans le bureau du chef, cette fois sans protocole aucun.

— Chef, j'ai un pressentiment ! la cabane à dynamite dans la carrière près de l'asile ! On peut y arriver à temps avec le panier à salade.

Gerritt se mit debout d'un bond. Benny remarqua qu'il semblait avoir vieilli lors de ce dernier quart d'heure. Gerritt ne perdit pas de temps à parler ; il sortit dans le hall avec Benny sur ses talons. Dungarvan entendit les bruits de pas, sortit de la salle de réunion et suivit le mouvement, éberlué. Gerritt ne perdit pas un souffle pour parler avant que le véhicule ne fut en route.

— J'ignore comment tu as imaginé ça, Benny, dit-il d'une voix rauque, mais même si c'est pas ça, c'est mieux que ce à quoi nous autres nous avons pensé.

Sur le trajet de l'asile, le fourgon de police prenait les virages sur deux roues tandis que Benny achevait un rapide résumé des

étapes qui l'avaient conduit à désigner la carrière comme endroit le plus probable pour le piège.

Dungarvan regardait sa montre en pressant le conducteur d'accélérer. Il était 10 h 15.

— J'ai le pied au plancher, gueula le chauffeur. Si vous voulez aller plus vite, faudra descendre et pousser !

Benny vit Strobel et Dobbs, de la brigade criminelle, sortir en vitesse d'une épicerie d'angle et rester les yeux écarquillés alors que le fourgon leur passait devant en hurlant. Cette épicerie, donc, était celle où avait eu lieu le premier meurtre.

Un garçon, tête nue, les reflets du soleil dans ses cheveux dorés, marchait vers la baraque en bois sur laquelle un panneau indiquait « Danger – défense d'entrer ». Sa main atteignait presque la poignée, lorsque le fourgon passa le dernier virage. Dungarvan se pencha en travers du chauffeur pour appuyer sur le bouton de la sirène, ce qui manqua de les envoyer dans le fossé.

Au hurlement perçant de la sirène, le garçon se retourna et attendit. Benny se rendit compte qu'il avait cessé de respirer depuis une demi-minute. Jusqu'à cette dernière seconde, jusqu'à ce que la sirène lance son alerte, il avait retenu sa respiration ; il la relâcha maintenant. Les pneus crissèrent sur les pavés lorsque le fourgon s'arrêta.

Gerritt ne passa pas le bras autour du garçon mais le saisit à l'épaule ; Benny vit le garçon tressaillir légèrement avant de se retourner et sourire. Benny évita d'observer le visage du chef. Dungarvan regardait par la fenêtre de la cabane. La vitre avait été brisée de l'intérieur. Le sergent Klaney ramassa un cadenas cassé dans l'herbe près de la porte.

— Il y a une chaise coincée contre la porte, chef, entendit-on Dungarvan crier depuis l'arrière de la baraque, face à la fenêtre. Et…

Le niveau de sa voix baissait à mesure que le chef revenait vers lui pour le rejoindre, et Benny n'entendit pas la suite.

Dungarvan pénétra par la fenêtre ; on perçut des mouvements prudents dans la cabane et, de l'intérieur, il ouvrit la porte. Il essuya la transpiration sur son front.

— J'ai eu chaud…

Il jeta un coup d'œil à Billy et changea de ton.

— ...là-dedans, alors j'ouvre la porte pour aérer un peu.

Strobel et Dobbs, de la criminelle, arrivaient en courant ; ils avaient suivi le fourgon.

— On avait terminé là-bas, chef, dit Dobbs. Qu'est-ce qu'il se passe ici ?

— Rien du tout, coupa Gerritt, les forçant à garder le silence. Si vous avez terminé, vous ne voulez pas prendre le reste de la journée ?

— Hein ?

— Allez vous balader en voiture quelque part... à Kerwin Park ou à la plage, et emmenez Billy avec vous. Je préférerais qu'il reste avec vous jusqu'à ce qu'on renvoie un certain monsieur nommé Katz où il devrait être.

Strobel comprit le message.

— Super, chef. Viens, Billy, on va essayer les montagnes russes à Kerwin Park, Hein ?

Sur le trajet de retour, Gerritt résolut le problème qui tracassait Benny.

— Je demanderai au gosse plus tard, dit-il, mais je ne pense pas tomber loin sur ce que Katz lui a dit au téléphone. Il a probablement raconté qu'il appelait de ma part, que j'avais une occasion pour lui de m'aider sur une affaire, une acrobatie quelconque faisable pour un gosse mais impossible pour un homme.

Benny acquiesça. Il semblait assez probable qu'une histoire de ce genre attire un garçon de l'âge de Billy.

— Il lui a dit d'aller quelque part, poursuivit Gerritt. J'ignore où, et d'attendre là jusqu'à ce qu'on l'appelle, mais si personne ne l'appelait, il devait aller à la carrière et nous y attendre dans la cabane, hors de vue. Il avait calculé qu'il faudrait quinze minutes à Billy pour aller du faux point de rendez-vous à la baraque.

— Mais, chef, protesta Dungarvan, est-ce que le proviseur ou les profs...

— Katz a dû se rendre compte qu'il ne serait pas aussi convaincant face à un proviseur d'école que face à un gosse, alors il a dit à Billy de raconter un bobard aux responsables de

l'école, d'inventer un accident à la maison et leur dire que je réglerai ça plus tard.

Dungarvan grogna.

— Ça tient debout, chef. C'est une histoire que n'importe quel gosse de son âge aurait gobé, avec ligne et hameçon ; et il aurait coulé avec.

Gerritt tapota sur l'épaule du conducteur.

— Arrête-toi au dépôt de charbon d'Honest Joe Wilbur, ordonna-t-il.

Dungarvan le regarda, ébahi.

— Hein ? Cette affaire est quasiment classée, chef. Il…

— Peu importe, Dungarvan, coupa Gerritt d'une voix sèche. Si je veux voir M. Wilbur…

— *Voir* Wilbur ? Mais, il est…

— La ferme. Tu donneras ton avis quand je te le demanderai.

Benny souriait intérieurement. Gerritt reprenait du poil de la bête, mais il était aussi perplexe que Dungarvan quant à la volonté du chef de s'arrêter chez Wilbur.

Ce dernier était poursuivi par le service des poids et mesures ; c'était un petit marchand de charbon qui en vendait au quintal aux gens qui venaient avec des paniers ou des chariots. Mais le chef ne s'intéressait pas à un petit trafic de ce genre. Dungarvan était plongé dans un silence affligé au moment où le panier à salade s'immobilisa.

— Je crois savoir, Boyle, dit Gerritt alors qu'ils s'approchaient du dépôt d'Honest Joe, que tu as réussi toutes les épreuves pour faire partie de la police, mais que tu es bien en-dessous du poids minimum.

Benny acquiesça. Son espoir décolla comme une fusée.

— C'est malheureux, dit Gerrit. Bien sûr, tu comprends que l'on ne puisse faire aucune exception. Le règlement, c'est le règlement.

Sa voix était sèche et nette.

Le visage de Benny s'affaissa. Enfin, après tout, pour avoir eu un pressentiment heureux, il ne pouvait s'attendre à… Et sans doute qu'il pouvait espérer prendre huit kilos d'ici l'année prochaine, s'il…

— L'endroit a l'air désert. Gerritt observait les alentours.

— J'ai essayé de vous dire, chef, que Joe Wilbur est…

— Mais, poursuivit Gerritt qui ignora la protestation chagrinée de Dungarvan, tant qu'on est là, je vois une balance. Si tu veux monter dessus, on verra ton poids. Peut-être que tu as forci depuis que tu as passé les épreuves.

Dungarvan s'interposa encore.

— Cette balance, chef… Vous ne savez pas qu'Honest Joe est poursuivi par le service des poids et mesures pour…

— Dungarvan ! Gerritt lui parla d'une voix acide. Occupe-toi de tes affaires et ne révèle aucune information qu'on ne t'a pas demandée, sinon je récupère ta plaque.

Benny monta sur la balance et Gerritt manœuvra le poids sur la tige.

— Quatre-vingt onze kilos, annonça-t-il. Largement plus que ce que nous exigeons. Tu es témoin, Dungarvan, et il ne sera pas nécessaire que Boyle soit de nouveau pesé au poste.

Dungarvan prit la couleur d'une tomate mûre.

— Je crois que je serai toujours un couillon de flic, chef.

Il sourit de plaisir et tendit la main pour féliciter son nouveau subordonné.

Murder at 10:15
Clues
Mai 1939

Un sale Meurtre

Henry Minton rêvait à ce moment-là, et c'était vraiment un chouette rêve ; tant qu'il durait, en tout cas. Lui et Mary Field, la jolie petite secrétaire blonde dont le bureau était voisin du sien, là où en journée il était comptable, avaient échoué sur une île tropicale.

Une île bien agréable, où il y avait suffisamment de fruits succulents et un grand lagon à l'eau pure et fraîche. Mary Field était vêtue d'un pagne et portait des fleurs de lotus dans les cheveux. Mais pour on ne sait quelle raison, son bureau se trouvait là, sur l'île, et elle tapait une lettre à la machine tout en souriant à Henry.

Henry lui dictait une lettre, ce qui en soi aurait dû le convaincre qu'il s'agissait d'un rêve, « Messieurs », commença-t-il ; il fit une pause tandis que la machine cliquetait et que les perruches piaillaient au sommet des arbres au-dessus d'eux, en réponse à votre courrier du 4 courant, concernant la livraison d'une quantité considérable de noix de coco, que les singes de cette île ont… »

Oui, c'était vraiment un chouette rêve, jusqu'à ce que l'orage éclate. Et parce que les rêves ne font pas les choses à moitié, c'était un orage terrible, avec un tonnerre assourdissant, des éclairs violents et aveuglants… Quelque chose clochait avec ces éclairs ; plutôt que d'éclairer la scène par intermittence, ils ne s'éteignaient pas et lui blessaient les yeux. Il les ferma pour arrêter la douleur mais la lumière persistait, même à travers ses paupières. Le tonnerre gronda de plus belle ; l'île entière en fut secouée, et…

Bon sang, il était réveillé. Sa chambre était allumée, c'est ça qui lui faisait mal aux yeux, et on le secouait. Tout le rêve

s'évanouit, il ne restait que l'orage. Le tonnerre grondait toujours, et au milieu du vacarme, une voix perçante et familière disait :

— Henry, réveille-toi ! Henry, réveille-toi ! Henry, réveille-toi !

Ô comble de malchance, ce n'était pas la voix de Mary Field, c'était celle de Paula Minton, l'aînée de ses deux sœurs, et elle sonnait comme un crissement de pneus sur du goudron humide. Henry se redressa et demeura assis, un œil à moitié ouvert.

— Qu'est c'y a ? C'quell'heure ?

— La porte, Henry, la porte ! Quelqu'un…

Non, ce n'était pas le tonnerre ; on frappait. Quelqu'un tapait avec le heurtoir comme un beau diable sur la porte d'entrée, en bas. L'autre sœur d'Henry, qui serrait le col de son peignoir, était debout dans l'entrée, la main encore sur l'interrupteur. Henry, toujours à moitié endormi, dit :

— S'lut Berta. C'est quoi ce bazar ?

— Henry ? Quelqu'un est presque en train de démolir la porte, à une heure du matin ? Fais quelque chose. Oh ! doit-on appeler la police, ou… ?

Henry Minton, qui venait enfin de comprendre qu'elles attendaient qu'il fasse quelque chose, balança ses jambes hors du lit et resta assis ; il avait une silhouette plutôt balourde et peu glamour dans ce pyjama en flanelle que ses sœurs lui faisaient porter. Il passa une robe de chambre faite de la même matière et enfila ses mules qui étaient au pied du lit. Il se leva non sans efforts.

— Qu'est-ce que vous voulez que je fasse ?

— Va à la porte ; va voir… dit Paula.

— Non, non, la voix de Berta tremblait, c'est peut-être des cambrioleurs ou je ne sais quoi. Appelle la police…

Ces rares moments de conflits d'autorité donnaient du courage à Henry. Quatre-vingt-dix-neuf fois sur cent, ses sœurs étaient d'accord sur ce qu'il devait faire. Il avait rarement cette occasion grisante de faire pencher la balance de son côté.

— Hola, Berta. Des cambrioleurs ne feraient pas un tel raffut. Je vais descendre et…

Il était déjà dans les escaliers ; les deux femmes le suivaient, mais à distance cependant.

Il y eut une volée de coups à la porte. Dès qu'Henry alluma la lumière dans l'entrée, ce fut le silence, hormis des bruits de frottement de pieds à l'extérieur. Henry ouvrit la porte et vit qu'ils n'auraient pas à appeler la police parce qu'elle était déjà sous le porche. Au premier coup d'œil, ils lui semblaient être tout un régiment, mais à y regarder de plus près, leur nombre se réduisait à trois : deux d'entre eux en uniforme et un lieutenant en civil.

— Henry Minton ? demanda le lieutenant.

Henry répondit :

— Ou… oui, je crois. Euh, je veux dire, oui, c'est moi. Qu'est-ce qu'on peut…

Il se mit de côté pour laisser entrer les policiers. Le lieutenant s'adressa à lui :

— Habillez-vous tout de suite. On vous emmène au poste. Smitty !

Il se tourna vers un des hommes en uniforme.

— Monte avec lui pendant qu'il se change.

Il revint sur Henry qui, pour la bonne raison que ses pieds semblaient être collés au sol, n'avait pas bougé d'un poil, et lui dit :

— À moins que vous vouliez aller en ville comme ça. C'est pas nos oignons.

Henry déglutit.

— Je… je vais m'habiller. Mais qu'est… de quoi s'agit-il ?

— Jouez pas au plus fin avec nous. Allez vous habiller, sinon on vous emb…

Henry, qui s'imagina soudain dans son pyjama de flanelle au tribunal, déglutit de plus belle et se mit à monter les escaliers.

— Henry !

Le bruit venait des deux femmes, mais c'est Paula qui enchaîna.

— C'est quoi cette histoire ? Qu'est-ce que tu as bien pu faire ?

Henry regarda le policier d'un air désespéré depuis la troisième marche de l'escalier et espérait sincèrement que ses

sœurs n'allaient pas lui dire de ne pas aller avec eux, sinon il serait dans un pétrin pas croyable.

— Paula, je ne sais vraiment… commença-t-il à dire.

Le lieutenant lui coupa la parole :

— Laquelle de vous deux est son épouse, mes belles ? Cette question innocente formulée de manière quelque peu cavalière soulagea Henry en détournant la colère de ses femmes. Si les regards pouvaient tuer, il y aurait eu un policier mort sur le tapis.

— Aucune de nous, dit Berta d'un ton coupant. Nous sommes ses sœurs. Et je me dois de vous dire…

— Le devez-vous ? demanda le lieutenant.

Henry resta pétrifié, mort, sur la troisième marche, le regard parcourant la pièce parce que, aussi incroyable que cela puisse paraître, le policier adressait un grand sourire à Berta et *vivait toujours*.

— Écoutez, les filles, poursuivit-il, si je vous pose quelques questions et que vous répondez franchement, je vous éviterai un séjour au poste. À moins que vous vouliez venir avec nous. À quelle heure votre frère est-il rentré ce soir ?

— Plutôt tard, répondit Berta d'une voix sèche. Il était presque 11 h, alors que nous lui avons souvent dit…

Quelque chose s'enfonçait dans le dos d'Henry, la matraque du policier qui devait veiller sur lui pendant qu'il se changeait.

— Vous avez toutes les deux passé la soirée entière ici ? entendit-il le lieutenant leur demander.

— Absolument.

C'est Paula qui venait de répondre d'un ton hargneux.

— Et maintenant, est-ce que je peux savoir…

Henry franchissait le seuil de sa chambre, mais la forte voix du policier porta jusqu'à lui alors qu'il répondait à la question de Paula.

— Bien sûr, dit-il. On l'embarque pour un meurtre. Un sale meurtre.

Au hurlement strident de Paula, le flic du nom de Smitty ferma la porte de la chambre d'Henry de l'intérieur. Il bâilla et s'adossa au chambranle.

— Grouillez-vous, m'sieur.

— Mais… Mais je n'ai rien…

— Gardez ça pour le poste, répondit le flic en bâillant de nouveau.

Henry remettait sa cravate lorsqu'on ouvrit la porte ; le lieutenant entra et la laissa ouverte ; Paula et Berta demeuraient sur le seuil.

— Henry, cet homme prétend que tu… commença à dire Berta.

— Bouclez-la, coupa le policier. Minton, ça vous dérange si je jette un coup d'œil ?

— Henry. Dis à ce… cet homme que tu n'as pas tué M. Arbuthnot.

Berta parla d'une voix ferme.

— Hein ? M. Arbuthnot ? Mais, il allait très bien quand j'ai quitté le bureau à…

— Donc vous étiez au bureau ce soir ? Le policier le regardait comme un chat fixe une souris. Vous l'admettez donc ?

— Bien sûr, j'ai travaillé…

Henry se souvint que c'est ce qu'il avait dit à ses sœurs, mais il n'y avait pas vraiment travaillé ; il y avait fait un saut de quelques minutes vers 22 h. Il se corrigea :

— Eh bien, pas précisément. Je veux dire que… En fait…

Il regardait ses sœurs.

— Nous savons que tu n'es pas resté au bureau tout ce temps-là, Henry, dit Berta. Ne crois pas que tu nous as bernées, on voulait t'en parler demain matin. On a téléphoné à ton bureau vers 20 h, mais personne n'a répondu. Où étais-tu à ce moment-là ?

Le lieutenant s'interposa :

— C'est moi qui mène l'interrogatoire, les filles.

Mais il semblait préférer fouiller la chambre que de poser des questions. Il avait passé la commode en revue, soulevé le matelas et inspecté tout autour du lit ; il farfouillait à présent dans le placard. Henry enfila sa veste de costume.

— Je suis prêt. Maintenant, est-ce que vous pouvez me dire ce qui vous fait croire que je…

— Henry ! l'interrompit Paula, tu ne vas pas sortir par une nuit pareille sans ton pardessus. Tiens, je vais le…

— Bon, d'accord, répondit-il d'un ton impatient.

Maintenant qu'il avait le temps d'y songer, il avait encore un peu peur, mais n'était plus sérieusement inquiet. Il savait qu'il n'avait commis aucun meurtre et que, tôt ou tard, la police reconnaîtrait son erreur et lui présenterait des excuses.

Avec tout ça, il n'avait pas encore tout à fait pris conscience de la mort de M. Arbuthnot, le plus vieil associé de la société Arbuthnot & Wheeler, qui employait Henry comme comptable. Maintenant qu'il y pensait, il se dit que M. Arbuthnot ne devait pas en être tellement désolé. Il s'était montré très abattu ces derniers temps à cause de la société qui périclitait dangereusement. Lorsque Henry avait démissionné la veille parce qu'on lui proposait un meilleur poste dans une autre entreprise, M. Arbuthnot lui avait dit : « Minton, ça me fait mal de vous dire ça, mais c'est très prudent de votre part. » En y repensant, il observait le lieutenant qui sortait juste du placard.

— Dites… peut-être que M. Arbuthnot aurait pu… peut-être qu'il s'est suicidé ; enfin, s'il est vraiment mort.

— Ouais. Peut-être ; ou peut-être qu'il a mangé le couteau, répondit le policier.

— Huh ? Couteau ? On l'a…

Mlle Paula hurla alors que quelque chose tomba à ses pieds avec un bruit sec. Elle tenait le pardessus d'Henry par le bas, l'ayant ôté d'un bras de chaise près de la fenêtre. Ce qui était tombé par terre était sorti d'une poche du pardessus. C'était un couteau, un mince stylet, avec du sang sur la lame.

Le lieutenant sourit et traversa lentement la chambre pour s'en emparer.

— On n'en n'avait pas vraiment besoin, mais…

Paula devint livide, elle se tourna vers Henry :

— Henry, tu l'as vraiment… Oh ! elle sortit de la pièce en courant. Berta resta plantée là, les yeux écarquillés, tandis que le lieutenant s'adressait à elle :

— Votre frère portait-il ce pardessus ce soir ?

— Absolument ! répondit-elle d'une voix méchante avant de disparaître dans le couloir.

Henry prit la parole.

— Eh bien, pas exactement. Elles m'ont forcé à le prendre, mais je l'ai gardé sur le bras. Écoutez, je ne sais pas comment ce couteau s'est retrouvé là. En fait, c'est le coupe-papier de M. Arbuthnot.

— Et ce truc rouge dessus, j'imagine que vous allez me dire qu'en fait c'est du ketchup ? C'est bon, Minton, vous êtes fait comme un rat.

— Mais je n'ai tué personne.

— D'accord, d'accord. Vous raconterez ça à l'inspecteur. Il m'a dit de vous emmener chez Arbuthnot & Wheeler avant de vous boucler.

Une fois dans la voiture, Henry Minton se rendit compte qu'il avait de sérieux ennuis. Jusque-là, il avait eu peur, mais n'avait pas été inquiet. Après tout, il n'avait tué personne. Comment un innocent pouvait-il être inculpé pour meurtre ? La police se rendrait compte de son erreur, ce n'était qu'une question de temps.

Il durent monter à pied, car l'ascenseur ne fonctionnait plus après 18 h. Tous les bureaux d'Arbuthnot & Wheeler étaient brillamment éclairés, et l'antichambre où ils entrèrent était bondée, ou semblait l'être. Il n'y avait en fait que M. Wheeler, l'associé de M. Arbuthnot ; Elaine Abbott, du service de facturation, et Mary Field. Toutes ces personnes, avec Henry et M. Arbuthnot, formaient le personnel au grand complet.

Il y avait aussi un homme grand et mince au visage sévère à qui le lieutenant s'adressait en l'appelant inspecteur Bâtes, et deux hommes en civil qui semblaient faire partie de la police puisque l'un d'eux préparait son appareil photo et l'autre prenait des notes en sténo sur un bloc, assis derrière le grand bureau.

— Ouais, inspecteur, disait le lieutenant, c'est Minton. Et on a trouvé ça dans sa poche !

Il y eut un hoquet au moment où l'on vit le couteau. C'était Mary Field. Elle croisa le regard d'Henry et dit :

— Henry, comment…

Mais l'inspecteur Bates commença à le questionner, l'agent qui notait tout en sténo écrivait.

— Minton, vous étiez le dernier à quitter le bureau, ce soir ?

Henry sortit un mouchoir de sa poche et se mit à s'essuyer le front.

— Eh bien, ou… oui. En dehors de M. Arbuthnot, bien sûr. Mlle Abbott et Mlle Field sont parties à 5 h pile, et M. Wheeler…

Il jeta un coup d'œil au visage maussade du jeune associé de la société.

— M. Wheeler n'était pas en ville aujourd'hui. On ne l'attendait pas avant demain, mais je vois que…

— C'est exact, inspecteur, coupa Wheeler. Mais, comme je vous l'ai dit, je suis revenu en avion, il a atterri à 20 h. J'ai appelé le bureau depuis l'aéroport au cas où Arbuthnot aurait encore été en train de travailler, mais personne n'a décroché…

— D'accord, ça va, M. Wheeler. L'inspecteur semblait impatient.

— Tout ça est plutôt hors sujet puisque le meurtre a été commis à… Hum… M. Minton, vous alliez nous dire à quelle heure vous êtes parti d'ici…

— Aux environs de 18 h. Les comptes ne tombaient pas juste, alors je suis resté pour y chercher l'erreur. Pour tout vous dire, je n'ai pas trouvé, mais j'ai décidé d'arrêter à 18 h et de tout revérifier demain matin.

— Et à 18 h ?

— Eh bien, je suis parti. C'est tout.

— Je veux dire, qu'est-ce qu'il s'est passé ? Vous êtes entré dans le bureau de M. Arbuthnot en passant, ou êtes-vous parti sans lui parler ?

— Hem… J'ai… voyons, la porte de son bureau était entrebâillée, j'ai annoncé que je partais, il m'a dit au revoir, mais je n'ai pas regardé à l'intérieur.

— C'est là tout ce que vous vous êtes dit ? vous n'avez pas parlé des erreurs dans les comptes ?

— Mais non, il ne s'agit pas d'un trou ou d'une somme importante, c'est juste un problème de calcul que je réglerai tôt ou tard. Inutile de rajouter des soucis, il avait assez d'ennuis comme ça ; j'imagine que vous savez que…

— Oui. On sait au sujet des affaires de l'entreprise. Mais qu'avez-vous fait après être parti d'ici, à 6 h ?

Henry se passait la langue sur les lèvres. Pourquoi est-ce que l'inspecteur Bâtes insistait sur 6 h ? Est-ce que M. Arbuthnot a été… ? Il répondit :

— Eh bien, j'avais appelé mes sœurs à 5 h pour leur dire que je ne serais pas là pour le souper, alors je suis allé au cinéma. J'ai un peu traîné pour regarder les photos en vitrine et me décider sur un film ; ensuite je suis allé voir *Broadway*.

— Vous n'avez pas mangé ?

— Ah, si, j'avais oublié. J'ai pris une bricole dans un distributeur vers 6 h 30 environ.

Il jeta un coup d'œil sur le stylo qui grattait le papier. Il déglutit et demanda :

— Quand est-ce que le meur… enfin, à quelle heure est mort M. Arbuthnot ?

— On le saura bientôt. Le légiste est là-dedans en ce moment.

L'inspecteur désigna du pouce la porte fermée du bureau de M. Arbuthnot.

— En attendant, parlons de ce couteau. Qu'avez-vous à dire sur le fait qu'on l'a trouvé dans votre poche ? Pourquoi l'avez-vous emporté ?

— Je… je ne sais rien sur ce couteau, inspecteur. Ce n'est pas moi qui l'ai mis là, et je ne pouvais même pas savoir…

Le visage de l'inspecteur ne changea pas d'expression lorsqu'il demanda :

— Et pourquoi êtes-vous revenu au bureau vers 21 h ?

Henry Minton ferma les yeux pendant une seconde et se demanda s'il y avait un moyen pour lui d'éviter de répondre à cette question, celle qu'il redoutait depuis le début, sans subir l'humiliation de sa vie. Quelqu'un avait dû le voir entrer dans l'immeuble, voilà donc pourquoi on l'avait suspecté avant même que le coupe-papier ne soit découvert. Et à présent, uniquement parce qu'il souhaitait que Mary Field l'accompagne au concert demain soir et qu'il n'avait pas eu le cran de le lui demander en face, il était dans le pétrin.

— C'est… c'est pour une raison personnelle. Ça n'a absolument rien à voir avec… avec M. Arbuthnot.

L'inspecteur durcit le ton de sa voix.

— Laissez-nous en juge, Minton. Nous en avons déjà plus qu'assez pour vous accuser de meurtre. J'essaie de vous donner une chance de vous expliquer. Si vous ne voulez pas parler, nous devrons…

Il laissa sa phrase en suspens.

Henry soupira péniblement.

— Bon…

Il sentit une bouffée de chaleur envahir son visage et son cou ; il savait qu'il rougissait et décida d'en finir le plus vite possible.

— J'ai… j'ai laissé un message sur le dictaphone de Mlle Field.

— Mais, Henry… c'était la voix de Mary Field, surprise, quel genre de message ?

— Je… je vous demandais si vous accepteriez de passer la soirée de demain avec moi, Mlle Field. Vous l'auriez entendu demain matin en mettant votre dictaphone en route.

Mary Field se mit à glousser dans ce lieu pourtant morose. Le visage empourpré, Henry se força à la regarder.

— Mais Henry, pourquoi est-ce que vous ne me l'avez pas demandé ? Bien sûr que j'irai avec vous.

L'inspecteur Bâtes toussa sèchement.

— Je doute que Minton puisse être en état de tenir son rendez-vous, Mlle Field. Je crains que nous ayons à l'arrêter pour meurtre.

Mary, en colère, lui répondit :

— Ne soyez pas idiot, M. Bates, Henry est incapable de tuer qui que ce soit.

Wheeler s'était avancé :

— Mlle Field, ceci est une enquête sur le lieu d'un meurtre, pas une soirée pour club de rencontre. Tenez-vous tranquille, dit-il d'un ton glacé. Si vous nous interrompez encore, vous serez…

— …Virée, conclut Mary. Merci. Ce n'est pas mon irruption dans la conversation qui vous énerve, M. Wheeler, c'est parce que je viens de dire à Henry que je sortirai avec lui alors que vous essayez de m'inviter à dîner depuis un mois. En plus, vous êtes marié.

— Hé là ! ça va bien maintenant… Bates s'interposa, le sourire aux lèvres.

— Je parie que c'est vous qui l'avez tué !

Bates ne souriait plus.

— Mlle Field, ça suffit comme ça ; sauf, bien sûr, si vous avez quelque élément à nous fournir…

Ils tournèrent alors tous la tête vers le bureau privé : on ouvrait la porte ; un homme portant un pince-nez en sortit.

— Alors, Doc ? demanda Bates.

— Mort instantanée due à un coup d'arme blanche qui a perforé le ventricule gauche. L'hémorragie externe a été moindre que ce à quoi on pouvait s'attendre. La lame de l'arme était fine, moins d'un centimètre et demi de large.

— C'est ça ?

Le légiste observa le stylet posé sur la table à côté du cahier du sténographe. Il acquiesça :

— Sans aucun doute, si c'est du sang que je vois sur la lame. Vous voulez que je l'emporte pour le comparer avec la blessure en même temps que le rapport d'autopsie complet ?

— Hem. J'aimerais qu'on laisse les gars des empreintes essayer d'abord. La poignée est gravée, il n'y aura probablement rien, mais on peut essayer. En tout cas, il ne semble pas y avoir de doute que ceci est l'arme du crime. À présent, l'heure de la mort ; c'est un point important.

— Vous aviez presque deviné, inspecteur. 18 h me semble très probable, mettons une demi-heure avant ou après, mais en aucun cas avant 17 h ou après 19 h. Je pourrai affiner l'estimation après l'autopsie.

— 18 h, alors ? répéta l'inspecteur.

— Environ. Vous vous chargez du corps ?

— Ouais. Le fourgon de la morgue sera là dans une petite heure. Inutile pour vous d'attendre, Doc. À plus tard.

Bâtes se retourna vers Minton alors que la porte se refermait.

— J'ai bien peur que cela ne règle la question, dit-il. Jusqu'à ce que l'heure du crime me soit officiellement confirmée, eh bien, je tâche de rester aussi impartial que possible…

— Impartial ? Mary Field le fusillait du regard. Et quand je propose un autre suspect, vous me rembarrez !

— Mlle Field, s'il vous plaît ! vous accusez M. Wheeler et ça ne tient pas debout un instant. Nous avons pointé son emploi du temps : il a parfaitement raison lorsqu'il dit qu'il a pris l'avion pour Chicago à 16 h cet après-midi. Nous avons la preuve de son arrivée à l'aéroport à 20 h 06. La femme de ménage a découvert le corps à 22 h 30 et lorsque je l'ai vu à 23 h, on voyait aisément qu'il était mort depuis cinq ou six heures. M. Wheeler n'aurait pu arriver ici qu'aux environs de 8 h 40.

— Mais si Henry avait tué M. Arbuthnot vers 18 h, pourquoi aurait-il pris le risque de revenir ici à 21 h ?

L'inspecteur soupira.

— J'imagine qu'il a oublié quelque chose. C'est fréquent chez les meurtriers.

— Henry Minton n'est pas un meurtrier !

— S'il vous plaît, Mlle Field. L'inspecteur Bates se dirigea vers la porte ouverte du bureau de la comptabilité et y passa la tête.

— Comment sont les comptes ?

L'agent qui s'y trouvait leva les yeux d'un grand livre.

— J'sais pas. Mais il y a quelques corrections bizarres sur les dernières pages. Il faudrait reconstituer une partie des comptes pour arriver à deviner si elles signifient quelque chose.

Bates retourna dans l'antichambre.

— M. Wheeler, vous y connaissez-vous assez en comptabilité pour faire cette vérification ?

Wheeler acquiesça.

— Je le fais ce soir même si vous voulez. Mlle Abbott restera ici pour m'aider, j'en suis sûr ; et si Mlle Field se considère encore comme faisant partie de la société, je serai ravi de profiter de son assistance.

Bates se tourna vers la jeune femme.

— Alors ?

— Eh bien…

— Écoutez, Mary, dit Wheeler, visiblement, vous ne m'aimez pas et vous préférez Minton, mais vous feriez mieux de voir les choses en face. Vous saviez qu'il nous quittait pour aller travailler ailleurs. Et s'il y avait un trou dans la comptabilité, il lui fallait l'arranger avant de partir. Il a reconnu lui-même qu'il

est resté travailler ce soir pour y rechercher une erreur ! Et si Arbuthnot l'a surpris en train de…

— Je ne veux pas croire ça, dit Mary. Mais enfin, pourquoi aurait-il ramené le couteau chez lui et l'aurait-il gardé dans sa poche ?

Wheeler sourit.

— Il était nerveux, voilà tout. Voilà visiblement ce qui s'est passé : il l'a mis dans sa poche pour s'en débarrasser plus tard et l'a oublié. Il portait son imperméable sur son bras plutôt que de l'enfiler ; il a donc très bien pu ne pas le sentir ou le remarquer. Mais il s'est souvenu de quelque chose d'autre qu'il avait oublié.

— Quoi donc ?

Wheeler haussa les épaules.

— Comment le saurais-je ? Peut-être quelque chose en rapport avec la compta. Mais il avait forcément une raison de revenir ici pour le cas où on l'aurait vu, et c'est alors qu'il a l'idée de vous laisser une invitation pour le concert demain soir sur votre dictaphone.

— On vérifiera ce dictaphone, bien sûr. On ne l'a pas encore vu, dit l'inspecteur.

Henry Minton se passait un mouchoir sur le front.

— Il est là, dit-il d'un ton maussade.

Le téléphone sonna, l'inspecteur Bates décrocha. Il dit « Oui » deux ou trois fois, puis :

— C'est pour vous, Minton. Vous pouvez le prendre, si vous ne voyez pas d'inconvénient à ce que j'écoute en même temps. Prenez l'autre poste.

Henry voulut protester mais se ravisa avant de décrocher le combiné.

— Allô ?

— Henry ?

On aurait dit que la voix venait de traverser des kilomètres de câbles gainés de glace.

— Oui, Paula ?

— Nous partons à Buffalo. Notre cousine Margaret a suggéré que l'on utilise l'argent que Père nous a laissé pour acheter une librairie avec elle. Et nous comptons bien le faire. Nous prenons

le train dans une demi-heure. Nous… Nous ne passerons même pas le reste de cette nuit sous ton toit. On raccrocha.

— Voilà qui est réglé. Et maintenant, Minton, acceptez-vous de signer des aveux, qu'on en finisse ? demanda l'inspecteur.

— Mais je n'ai rien fait !

L'inspecteur soupira.

— Lieutenant, vous pouvez l'emmener au poste. Je reste ici jusqu'à ce que les livres de comptes soient vérifiés et que l'équipe vienne chercher le corps.

— En avant, mon gars, dit le lieutenant en tenant Henry par le bras.

— Attendez ! Henry protestait. Je viens de penser à un truc.

Le lieutenant tira fermement sur son bras.

— T'as entendu ce qu'a dit l'inspecteur !

Il le secoua de nouveau et manœuvra Henry comme s'il s'agissait d'un fouet. Henry ne put placer qu'un « Je vous en prie… » et n'eut pas le temps de terminer sa phrase.

On entendit un choc sur le sol et, à la stupéfaction de tous, le lieutenant se retrouva face contre terre, le bras droit tordu dans le dos. Henry était assis sur lui et maintenait le poignet du policier en regardant l'inspecteur d'un air de regret.

— Je suis navré. Mais… mais je viens de comprendre ce qui s'est passé. Je ne voulais pas résister, je veux juste qu'on m'écoute.

Tant d'expressions variées se succédèrent sur le visage de l'inspecteur qu'elles s'annulèrent toutes et le laissèrent impassible.

— D'accord, videz votre sac. Lieutenant, libérez Minton – je veux dire, Minton, aidez-le à se relever. Et laissez-le parler.

Le lieutenant se releva en grommelant ; il se frottait le coude.

— Qu'est-ce que vous m'avez fait, bon sang ?

— C'est une prise classique que j'ai apprise au cours de gym, lieutenant. J'espère que je ne vous ai pas fait mal. Écoutez, inspecteur, je n'ai pas tué M. Arbuthnot. Personne ne l'a tué. Il s'est suicidé parce que les affaires marchaient mal et qu'il était ruiné. Il a attendu d'être seul ce soir, juste après mon départ, à 18 h, puis a sans doute laissé un mot et s'est suicidé.

Le lieutenant renifla.

— Et ensuite il a lancé le couteau par la fenêtre et il est tombé dans votre poche.

— Non, dit Henry avec le plus grand sérieux. Le couteau est resté où il était. Le légiste a dit qu'il y avait moins de sang à l'extérieur que ce à quoi on pouvait s'attendre, pas vrai ? Eh bien, je lis plein de romans policiers, et ça veut dire que le couteau est resté planté dans la blessure. Vous voyez, je me suis fait cette réflexion lorsque le légiste en a parlé, parce que vous aviez dit chez moi que c'était « un sale meurtre » alors que le légiste prétend le contraire.

— Peu importe ! dit l'inspecteur d'un ton sec. Comment est-ce que vous expliquez la présence du couteau dans votre poche ?

— M. Wheeler l'y a mis, à 9 h. Il est venu ici de l'aéroport et a vu que M. Arbuthnot était mort, avec une lettre expliquant son suicide. Il s'est sans doute souvenu de la police d'assurance qui couvre leur association, et de la clause du suicide. Elle lui assure dix mille dollars si c'est un meurtre, et zéro si c'est un suicide. Il a vu que M. Arbuthnot était mort depuis quelque temps, donc qu'il avait un alibi avec son voyage, et…

— M. Wheeler, interrompit l'inspecteur, existe-t-il une telle assurance ?

Wheeler haussa les épaules.

— Le chiffre est exact, mais je ne l'ai pas lu assez à fond pour me souvenir d'une telle clause. De toute manière, cette accusation est stupide, je n'ai pas mis les pieds ici jusqu'à ce que vous m'appeliez aux environs de minuit.

— Vous étiez là peu avant 9 h, dit Henry. Vous avez enlevé le couteau du corps, emporté la lettre et éteint les lumières avant de partir lorsque vous m'avez entendu revenir. Vous vous êtes alors caché, sans doute dans ce placard-ci. Vous m'avez entendu aller dans le bureau de la comptabilité et enregistrer l'invitation sur le dictaphone. Or, en arrivant, j'avais laissé mon pardessus sur le porte-manteau dans le hall. Vous avez glissé le couteau dans ma poche. Vous vous êtes dit qu'avec l'arme sur moi, la police serait convaincue de ma culpabilité, qu'ils ne penseraient jamais au suicide. Vous ne m'avez jamais apprécié, de toutes façons, alors c'était pour vous une occasion de…

— Inspecteur, dit Wheeler d'un ton impatient, est-ce que je dois vraiment écouter ces élucubrations ?

— Eh bien, cette hypothèse tient compte des faits et semble possible, surtout si ce que prétend Minton au sujet de cette assurance se révèle vrai. Mais une question, Minton, c'est juste une supposition que vous faites ? demanda Bates.

Pour la première fois depuis que les coups à la porte l'avait réveillé, Minton sourit.

— Non. Il y a la preuve de ce que j'avance ici même, dans les notes en sténo que prend votre homme, en plus de ce qu'il y a d'enregistré sur le dictaphone. Lorsque Wheeler a expliqué comment j'avais fait les choses, il a dit que j'avais utilisé ce dictaphone pour inviter Mlle Field au concert. Eh bien, c'est vrai ; mais quand j'ai raconté la même chose, j'ai juste dit que je l'invitais à passer la soirée avec moi. Il devait être là lorsque je dictais l'invitation, sinon il n'aurait pas pu le savoir. Ce qui prouve qu'il était là à 21 h.

L'inspecteur siffla doucement et se tourna vers Wheeler.

— C'est effectivement ce que vous avez dit. Je m'en souviens, même si ça n'apparaît pas dans les notes. Nous allons vérifier ce dictaphone.

Wheeler parvint à demeurer lui-même sous les regards de toute l'assistance, puis eut subitement l'air effrayé.

— J'ai… j'ai juste supposé qu'il s'agissait d'un concert. Même si l'enregistrement le confirme, ce n'est pas une preuve.

L'inspecteur s'adressa au lieutenant :

— Arrêtez-le pour meurtre.

— Pour meurtre ? lança Wheeler, presque hystérique. C'était pas un meurtre ! il était mort lorsque…

Bates ricana.

— Non, Wheeler, ce n'étais pas un meurtre. Mais on peut vous coller d'autres motifs d'inculpation qui feront l'affaire. Pour commencer, tentative de meurtre : vous avez délibérément mis Henry Minton en danger de mort. Lieutenant, emmenez-le et inculpez-le.

— Henry !

Mary Field ne put se retenir davantage.

— C'est merveilleux. Je savais que vous étiez innocent.

— Merci. Mlle … je veux dire, Mary.

— Heu, M. Minton, je ne peux vous dire combien je suis désolé de l'erreur que nous avons failli commettre. Et, heu… pour vos sœurs ; elles ont appelé il y a moins d'une heure, si nous partons maintenant nous pourrons peut-être les rattraper à la gare et leur expliquer…

Pour la deuxième fois de la soirée, Henry Minton eut un sourire, un beau sourire. En fait, on pouvait dire qu'il souriait de toutes ses dents.

— Inspecteur, si jamais vous faites ça, je vous tords le cou. Viens, Mary, on s'en va.

Bloody Murder
Detective Fiction
10 janvier 1940

L'Indice préhistorique

Je quittai Lake Park Drive à minuit moins dix et m'avançai dans l'allée qui conduit au musée ; sous la lune pâle, c'était un monstre ramassé sur lui-même avec un gros œil jaune. Je savais que l'œil jaune était la lumière dans la pièce où Jerovic assemblait le nouveau dinosaure. Je sentais revenir l'étreinte glacée de cette terreur que j'avais combattue pendant dix nuits consécutives, depuis que j'avais accepté ce boulot de veilleur de nuit au musée ; c'était une main froide qui se refermait sur ma gorge, je veux dire que c'est littéralement ce que j'éprouvais.

J'essayai de me ressaisir. « Barry West, me disais-je, tu sais que tu n'as aucune raison d'avoir peur. Il ne t'arrivera rien. Tu le sais. »

Oui, je le savais. Il n'empêche, j'étais parti pour une nouvelle nuit de lutte contre moi-même qui me laisserait dans un état déplorable au petit matin. Je suis nécrophobe, vous voyez ; et s'il y a quelque chose d'absolument absurde pour un jeune homme tout juste diplômé en sciences et qui souhaite devenir chercheur en anthropologie, c'est bien la nécrophobie. Si vous ignorez (j'espère pour vous que c'est le cas) ce qu'est la nécrophobie, je vais vous éviter de vous déplacer jusqu'au dictionnaire. C'est la peur des morts, la peur des corps morts – humains ou animaux, mais surtout humains – qu'ils soient frais, empaillés, momifiés ou ce que vous voudrez.

Est-ce que ça ne ressemble pas à une blague, pour un diplômé en sciences ? Ce serait le cas si la peur était ordinaire. Mais une *phobie* est quelque chose d'au-delà de la peur. C'est aveugle, irraisonné, quelque chose dont on ne peut se persuader du contraire et qui n'a rien à voir avec la logique ; elle domine votre esprit plus fortement que votre esprit domine votre corps.

Durant les cours au lycée, en plein jour et entouré d'étudiants, j'avais besoin de rassembler chaque once de mon courage pour rester assis quand le professeur sortait un squelette du placard afin d'illustrer un point de structure osseuse.

Et la nuit, seul – seul dans un musée qui ressemble à une sombre sépulture, rempli de l'odeur de moisi des choses mortes, avec tout autour de moi des silhouettes d'horreurs… Eh bien, ce n'est déjà pas marrant pour une personne normale. Pour un nécrophobe, c'est un avant-goût personnel de l'enfer.

Tout ceci, en plus du fait qu'il faut bien que je mange, est la raison pour laquelle j'avais accepté ce boulot au musée. C'était la guérison ou la mort, et ce n'était pas aussi éloigné de la mort que vous pourriez le penser. J'avais perdu quatre kilos depuis le début de ce travail. Mes mains tremblaient tellement que je pouvais à peine soulever une tasse de café sans en renverser dans la soucoupe.

Dix nuits dans ce musée avaient à elles toutes seules transformé un ancien arrière de football américain en une bonne imitation de drogué un jour de manque, et je ne pouvais pas encore dire que j'avais gagné. La terreur était toujours aussi forte. Ma seule victoire était que j'avais jusqu'alors réussi à maîtriser mon envie de partir en courant.

Toutes les nuits je tenais bon ; je tenais bon face à quelque chose de pire que la peur, pire que la douleur, qui grignotait l'intérieur de mon corps jusqu'à ce que je me sente comme la coquille vide de ce qu'un homme devrait être.

J'en étais obsédé ; voilà pourquoi je ne remarquai la sombre silhouette devant la porte d'entrée du musée réservée au personnel qu'au moment où je parvins près d'elle. L'homme passa à côté de moi en courant. Je fis demi-tour pour le poursuivre, par pur réflexe. Je ne m'arrêtai pas pour me demander pourquoi je devais le rattraper, ni ce qu'il faisait là. Je ne me trouvais qu'à une demi-douzaine de pas derrière lui lorsqu'il sortit du sentier et s'enfonça dans les arbres et les fourrés. Je le suivis sur une dizaine de mètres, guidé par le son de ses pas sur les feuilles mortes, avant de percuter un arbre que je n'avais pas vu.

Lorsque je me remis du choc, le fuyard était hors de portée de mon ouïe. Je dus utiliser ma clef pour ouvrir la porte ; je m'étais à moitié attendu à la trouver forcée. Le fait qu'elle était toujours fermée à clef me portait à croire que j'étais arrivé alors qu'il essayait d'entrer, et que je lui avais fait peur à temps. Ensuite, je refermai de l'intérieur, et une pieuvre d'horreur suintante se mit à resserrer l'étreinte de ses tentacules sur mon esprit. Je cessai de penser à autre chose. Le combat commençait. La petite partie de moi qui résistait encore à la phobie me disait : « Barry, maintenant tu fais la première ronde. Contente-toi de mettre un pied devant l'autre et *ne fais rien d'autre* ; n'oublie pas qu'il y a quelqu'un dans le bâtiment ce soir. Jerovic travaille sur le dinosaure. Lorsque tu auras terminé ta ronde, tu pourras aller bavarder un peu avec lui. Démarre, et *ne cours pas.* »

Oui, je devais me parler comme ça toute la nuit, pas à voix haute ; mais au fond de la gorge je formais des mots en silence. Je devais me concentrer sur chaque pas, surveiller chaque muscle de mes jambes pour empêcher que cette marche ne cède à la panique et ne se transforme en fuite éperdue. C'était aussi grave que ça. Ce monologue intérieur s'interposait entre moi et la folie. J'imagine que si quelqu'un m'avait vu faire ces rondes, il aurait eu l'impression de regarder un robot. Je connaissais le chemin à présent, chaque pas terrorisé du parcours, et les choses devant lesquelles je passais étaient des monstruosités sorties d'un cauchemar.

« Tu es presque au hall des dinosaures, Barry. Tu es presque arrivé jusqu'à un être humain vivant. Tu pourras parler à Jerovic. » Cette pièce éclairée était pour moi un oasis dans un désert d'horreur. Oui, j'avais une lampe torche, mais je ne l'utilisais pas beaucoup, sauf pour la maintenir dirigée vers le sol devant moi. Vous comprenez certainement pourquoi.

« Encore une centaine de pas, Barry. Un à la fois. Tu vas être impeccable. Tu sais comme c'est idiot pour un adulte d'avoir ce genre de sentiments. Marche, ne cours pas. Tu as besoin de ce boulot, tu en as besoin pour une chose plus importante que de t'acheter des crêpes fourrées. *Marche et ne cours pas.* »

J'ai tourné l'angle du couloir sombre vers la pièce éclairée des dinosaures. J'ai levé les yeux pour voir si Jerovic était sur l'échafaudage. Il n'y était pas ; puis mes yeux sont tombés sur ce qui était étendu sur le sol en marbre, sous la tête du dinosaure.

C'est un pur réflexe qui a fermé mes yeux ; mais je crois que seul l'entraînement au self-control pratiqué pendant ces dix nuits m'a permis d'accrocher mes pieds au sol jusqu'à ce que la vague de terreur nauséeuse diminue. J'ignore combien de temps je suis resté planté là. Il aurait pu s'écouler une minute ou une demi-heure avant que je sois capable d'ouvrir les yeux et de regarder encore cette chose morte, cette chose poisseuse, cette chose horrible qu'avait été Jerovic.

Je ne veux pas dire qu'il y avait quoi que ce soit de plus que ce corps recroquevillé pour effrayer une personne normale ; mais je n'étais pas une personne normale. Je me dis : « C'est Jerovic. Il est tombé de l'échafaudage et sa tête a heurté le sol. Il n'y a rien à craindre. C'est seulement Jerovic. » Je n'ai pas avancé davantage. Sa tête avait éclaté comme une coquille d'œuf contre le sol en marbre. Je n'avais donc pas besoin, Dieu merci, de me forcer à m'assurer qu'il était mort. Je ne crois pas que j'aurais pu le faire.

J'ai fait demi-tour, j'ai marché comme un somnambule en faisant à chaque pas un effort terrible vers le bureau d'où je pourrais passer un coup de téléphone. « Tu vas le faire, Barry. Il n'y a rien à craindre. C'était juste un accident. Cette chose est Jerovic. Tu connaissais Jerovic. Son cœur a cessé de battre, mais il n'y a aucune raison d'avoir peur, Barry. »

Oui, voilà comment je me parlais en allant vers le téléphone. Je marchais dans le noir. Je n'avais plus ma lampe-torche. Je ne l'avais pas entendu heurter le sol lorsque j'avais regardé dans le hall des dinosaures, mais j'avais dû la lâcher à ce moment-là, ou pendant cette affreuse éternité où j'étais resté sur le seuil. Mais je connaissais le chemin dans le noir. La peur avait si bien imprimé le plan de ce musée dans mon esprit que j'aurais pu le traverser les yeux bandés sans effleurer un mur.

« Barry, tu vas bientôt entendre une voix humaine. Dès que tu auras appelé le Dr. Kennescott, il viendra. Il n'habite qu'à quelques centaines de mètres. Cinq, dix minutes de plus, et tu

ne seras plus seul avec Jerovic et l'*Ennosiopmeameus Rex*. » J'ai bifurqué dans le bureau et me suis dirigé vers la table sans hésitation, comme si la pièce avait été inondée de lumière au lieu d'être aussi sombre qu'un mausolée.

L'esprit humain est un mécanisme étrange. J'avais utilisé le nom du dinosaure en me parlant pour essayer de rester calme, et je ne l'avais jamais entendu auparavant. C'était une nouvelle espèce, et j'ignorais qu'on lui avait déjà donné un nom. Mais je m'en souvenais. Ce nom avait été placé sur la pancarte fixée sur un côté du socle sur lequel se tenait le squelette incomplet, à trente centimètres du sol. Cette pancarte était vierge hier soir, et ce soir elle portait ce nom. Pendant que je regardais dans la pièce mes yeux l'avaient lu, et mon esprit l'avait assimilé sans que je le sache ou que je le veuille. J'ai dû décrocher le combiné et l'amener à mon oreille machinalement. Il n'y avait aucune tonalité sur la ligne, aucun petit grésillement que l'on entend toujours lorsque le téléphone fonctionne. Il était hors service, coupé ou déconnecté, et je me trouvais seul avec ma terreur, isolé du monde ; avec des choses mortes autour de moi.

C'est alors que j'ai lâché prise. Je ne me souviens pas de ce qui s'est passé, de ce que je pensais ou ce que je faisais. Mon esprit est heureusement vierge. Lorsque je revins à moi, je me trouvais en dehors du parc, à deux rues du musée. J'avais des éraflures qui saignaient sur mon visage et mon corps était couvert de bleus. J'avais dû courir en aveugle à travers les fourrés et les arbres pour traverser le parc. Je me tenais devant un petit magasin de musique, et je me souviens, plus que toute autre chose de cette terrible nuit-là, qu'il y avait un harmonica exposé en vitrine avec une affiche qui disait :

JOUEZ DE L'HARMONICA EN 10 LEÇONS.
POUR DÉBUTANTS.
SEULEMENT 50 CENTS.

Je lisais l'affichette encore et encore ; grâce à elle je récupérais ma santé mentale. Je répétais ces mots jusqu'à ce qu'ils tournent dans ma tête comme un chœur grec et noient

tout le reste, jusqu'à ce que je me sente suffisamment apte à m'en aller.

Je me dirigeai ensuite vers la maison du Dr. Kennescott, le conservateur ; il vivait en face du musée, de l'autre côté du parc.

« Barry, je me disais, peut-être que ceci est le moment décisif. Il n'arrivera pas grand chose de pire, à présent. » Je savais, car je la sentais encore, que ma nécrophobie n'était pas morte, mais je me forçais à me dire qu'à partir de maintenant il me faudrait fournir un effort constant.

J'appuyai sur la sonnette de la maison du Dr Kennescott ; j'attendis sous le porche jusqu'à ce qu'une ampoule s'allume dans le hall et qu'on m'ouvre la porte. Dorothy Kennescott se tenait sur le seuil. Elle avait enfilé un peignoir bleu sombre par-dessus son négligé, ses yeux étaient aussi bleus que son vêtement en laine. Je récupérai mon calme en regardant ses yeux, si bien que je parvins à expliquer de façon concise et cohérente que Jerovic avait chuté de son échafaudage et en était mort. D'après mes vêtements déchirés et mon visage en sang, elle a dû voir que je ne lui avais pas tout dit, mais elle m'invita à entrer sans hésitation.

— Papa a le sommeil lourd, dit-elle. Il n'a pas entendu la sonnette. Je vais le réveiller et appeler la police. J'imagine que c'est nécessaire. Attendez dans le salon, il est inutile que vous y retourniez seul. Nous serons prêts dans quelques minutes.

Dorothy Kennescott était visiblement une fille aussi intelligente que belle. Je l'entendis appeler Andrew Sue, l'assistant du Dr Kennescott, et monter les escaliers. Le salon chaud et éclairé fit des merveilles pour apaiser mes nerfs à vifs. Je me sentais presque normal lorsque Dr Kennescott, les cheveux argentés, habillé sommairement et en vitesse, entra dans la pièce. Sa fille était avec lui, joliment vêtue, paraissant aussi fraîche et pimpante que si c'était le matin et non le milieu de la nuit.

Le conservateur me considéra d'un œil sévère mais ne fit aucun commentaire quant à mon apparence.

— Venez, dit-il, on retrouve Andrew Sue là-bas ; et à Dorothy : D'accord, si tu tiens à venir, mets un manteau.

Andrew Sue arrivait en voiture alors que nous remontions l'allée vers l'entrée principale, celle qui était la plus proche de la maison de Kennescott. Le docteur sortit sa clef, et par-dessus son épaule s'adressa à son assistant :

— Tu as prévenu la police, Andrew ?

M. Sue secoua la tête.

— Je pensais aller y jeter un œil avant, et appeler du musée. Rien ne presse, il est déjà mort.

Le Dr Kennescott fronça les sourcils mais ouvrit la porte ; nous le suivîmes. Il appuya sur un interrupteur, une lumière éclaira le hall d'entrée. On voyait, au bout du couloir le carré lumineux de la porte de la salle des dinosaures. Nous avancions vers cette clarté. Lorsque nous entrâmes dans la pièce de la mort, ma phobie revint, mais ne semblait plus aussi forte qu'auparavant. Je pense avoir été capable d'agir presque normalement ; la présence d'autres personnes la diminuait certainement. Je réussis même à jeter un regard rapide vers le cadavre.

— Aucun doute, il est mort, dit le Dr Kennescott d'une voix solennelle.

— Tu devrais aller téléphoner, Andrew. West dit que le téléphone du musée est hors service. Appelle depuis chez moi, c'est le plus près.

Lorsque M. Sue fut parti, il y eut un silence gêné pendant quelques instants ; et le silence était mauvais pour moi. Je sentais de nouveau cette pieuvre visqueuse en train d'immiscer ses tentacules dans mon esprit. « Saint Joseph ! si c'est aussi mauvais que ça en présence d'autres gens et la lumière allumée, je n'ai pas progressé d'un poil. »

J'aurais pu regarder Dorothy Kennescott afin d'en tirer quelque amélioration de mes lambeaux de santé mentale, mais elle m'observait, m'étudiait de temps en temps ; je ne voulais pas qu'elle voie mes yeux et y lise ce qu'elle aurait pu y lire. Je parcourais donc la pièce des yeux, les mains dans les poches pour les empêcher de trembler. Le Dr Kennescott considérait une boîte en fer blanc qui contenait un casse-croûte, ouverte sur le sol à côté de l'échafaudage du dinosaure.

— Bizarre, dit-il, le repas de Jerovic est à moitié terminé. Je me demande s'il a arrêté de manger au milieu de son souper pour grimper à l'échafaudage ?

Il y eut ensuite un autre silence. Comme si elle voulait le briser, Dorothy Kennescott dit :

— La police va bientôt arriver.

Je me demandais encore si elle avait deviné dans quel abîme de terreur je me trouvais et si elle essayait de me tendre une main secourable, lorsque les lumières se sont éteintes, toutes en même temps. Un instant auparavant, nous nous trouvions dans une grande salle brillamment éclairée, et subitement dans une obscurité totale. Je retins un cri ; je crois et j'espère que je l'ai retenu, mais je n'en suis pas sûr. J'entendis la voix du Dr Kennescott quelque part dans le noir, qui disait d'un ton calme :

— Reste où tu es, Dorothy. Ne bouge pas… West, il y a une lampe de poche dans le bureau ?

Je n'avais pas bougé, je ne pouvais compter sur ma voix pour répondre. Avant, quand je m'étais tenu dans cette pièce avec un cadavre, il y avait de la lumière. Maintenant, j'étais dans le noir absolu. Mes muscles et mes cordes vocales étaient paralysés. Bizarrement, au fin fond de mon esprit une partie de moi se réjouissait de cette obscurité qui empêchait Dorothy Kennescott et son père de voir mon visage. Dieu merci, moi-même je ne saurai jamais quelle expression il avait à ce moment-là. Puis quelque chose me frappa par derrière ; pas un coup, mais une violente poussée ; je titubai, trébuchai et tombai. Je chutai sur quelque chose de doux, ma main toucha de la chair froide et humide : le visage du cadavre de Jerovic. Je crus mourir sur-le-champ. J'ai pu crier ; je l'ignore et ne le saurai jamais. Mais le contact physique, dans cette obscurité totale, avec un cadavre froid… Oui, c'est *la bête noire*[2] d'un nécrophobe, ce qui le hante jour et nuit, la représentation exacte qui symbolise l'horreur.

Je me remis sur pieds tant bien que mal et entendis la voix de Dorothy :

— Barry, est-ce que ça va ?

---

2 En français dans le texte (*N.d.T.*).

J'ignore encore comment elle connaissait mon prénom à ce moment-là, à moins qu'elle l'ait lu dans les archives du musée. Mais je répondis « oui. » Et je disais la vérité ! Ma phobie avait disparu.

Je laisserai les psychiatres expliquer le pourquoi. Je comprenais seulement que le pire était arrivé, pire que ce que je pouvais imaginer. Et j'avais survécu. Quelque chose en moi se débloqua, le monstre qui s'acharnait sur mon esprit, qui me torturait avec ses tentacules frémissants, se retira. En même temps que ma santé mentale me revenait, ma vraie santé mentale cette fois, vint la conscience qu'il y avait, ou qu'il y avait eu, une autre présence dans la pièce avec nous. On m'avait poussé fort par derrière, le conservateur et sa fille se trouvaient dans une autre direction par rapport à moi.

— Restez où vous êtes, Dr Kennescott, dis-je d'une voix dont le calme me ravissait, je vais chercher une lampe.

Car je me souvenais à présent que j'avais vu ma lampe, que j'avais lâchée près de la porte, au moment où nous étions entrés dans la pièce des sauriens. Je marchai jusqu'au seuil, et tâtonnai jusqu'à ce que je la trouve. Elle fonctionnait encore en dépit de sa chute sur le sol en marbre. J'envoyai son rayon parcourir la pièce.

Dorothy se tenait là où je l'avais vue la dernière fois, avant que les lumières ne s'éteignent ; le Dr Kennescott l'avait rejointe et lui tenait la main dans le noir. Il n'y avait personne d'autre dans la pièce. Ma lampe balaya le cadavre et passa devant le socle bas du dinosaure. La carte où figurait son nom avait disparu, elle avait été enlevée durant ce moment passé dans les ténèbres. C'est alors que je sus, par une révélation soudaine, que Jerovic n'était pas tombé de l'échafaudage. On l'avait assassiné et je connaissais le nom de son assassin. Nous entendîmes Andrew Sue venir du hall et demander en marchant :

— Tout le monde va bien ? Qu'est-ce qui est arrivé aux ampoules ?

J'orientai le rayon de la lampe sur lui, alors qu'il franchissait le seuil.

— Vous avez fait disjoncter les plombs pour qu'elles s'éteignent, afin de pouvoir vous emparer de l'indice prouvant

que vous avez tué Jerovic, lui dis-je. Vous avez mis du poison dans le casse-croûte de Jerovic ; vous vous êtes caché tout près d'ici jusqu'à ce qu'il soit mort, vous l'avez hissé au sommet de l'échafaudage, d'où vous l'avez lâché pour faire croire à un accident. C'est vous que j'ai vu ce soir en arrivant au musée.

J'entendis derrière moi le docteur Kennescott qui prenait une inspiration. Je poursuivis avant qu'il ne m'interrompe :

— Vous avez neutralisé le téléphone : lorsqu'il s'est rendu compte qu'il était empoisonné, il était dans l'impossibilité de joindre quelqu'un avant de mourir. Alors vous êtes revenu pour préparer la mise en scène de l'accident, et vous avez cherché partout pour vous assurer qu'il n'avait laissé aucun message. Mais là il vous a eu. Alors qu'il était à l'agonie, Sue, il vous a eu, il a laissé un message. Il était écrit sur cette carte, qui mentionnait le nom de ce nouveau dinosaure.

Le visage de Sue était impassible.

— Ce que vous dites est absurde, non ? demanda-t-il.

— Ce sont de sérieuses accusations, dit la voix du Dr Kennescott derrière moi dans l'obscurité.

— Je peux les prouver, monsieur, répondis-je. Lorsque Sue est entré ici avec nous, il a remarqué cette pancarte et s'est rendu compte qu'il avait oublié quelque chose ; il devait s'en emparer. De retour du bureau d'où il a téléphoné à la police, il a fait disjoncter le compteur, puis il est revenu ici pour s'en emparer. Il n'a pas eu le temps de s'en débarrasser. Il n'imaginait pas qu'il serait suspecté. C'est une accusation, de la main de Jerovic, qui est inscrite sur cette carte ; et je parie qu'elle est dans sa poche.

Le sourire sur le visage d'Andrew Sue disparut. On entendait, au loin, des coups à la porte d'entrée du musée ; la police. Je m'avançais d'un pas en gardant le rayon de la lampe sur l'assistant du conservateur. Je tendis la main gauche :

— Donne-moi cette carte, ou je la prendrai.

Il était rapide. Il n'y eut, sur son visage, aucun avertissement qu'il allait bouger, pas le moindre coup d'œil vers le sol tandis que son pied se détendait et frappait la lampe qui m'échappa des mains. Je l'entendis filer à toute vitesse. Je me ruai à ses trousses et poursuivis ses bruits de pas dans le noir. Je vous ai

dit que je pouvais prendre tous les virages de ce musée les yeux bandés. À travers la salle égyptienne, les expositions de tertres, il courait sans faux pas. Je l'entendis ensuite heurter quelque chose et s'étaler par terre. J'étais assis sur lui lorsque la police entra.

Une heure plus tard, j'étais assis dans la cuisine de la maison des Kennescott. Dorothy versait du café à son père et à moi. On voyait les premières faibles lueurs de l'aube par la fenêtre, tout était terminé.

Confronté à la carte accusatrice trouvée dans sa poche, Andrew Sue avait avoué. Il falsifiait les comptes d'achat du musée et en avait tiré des milliers de dollars de profit. Jerovic avait incidemment découvert une de ses malversations et menacé d'aller le dénoncer dès le lendemain. Andrew Sue savait que la suspicion conduirait à la découverte et à la mise au grand jour de sa série de vols.

— Dites-moi, pourquoi vos coupures au visage, West ? demanda le Dr Kennescott alors qu'on buvait le café. Et vos vêtements déchirés ? Vous n'avez pas expliqué ça, ni pourquoi vous aviez l'air si bizarre et si pâle lorsqu'on vous a vu pour la première fois.

Je pris une profonde inspiration et leur racontai toute l'histoire. Le Dr Kennescott opina d'un air compréhensif.

— Je constate que votre guérison est totale, dit-il. C'est probablement au moment où vous êtes tombé sur le corps de Jerovic que tout s'est joué ; soit vous deveniez complètement fou, soit vous guérissiez. Dieu merci, ça a marché dans le bon sens. Mais avec votre éducation et vos expériences, vous n'avez rien à faire comme gardien de nuit. Les événements de ce soir ont fait de la place dans mon équipe. On a besoin de sang neuf, de toutes façons. Voulez-vous nous rejoindre ?

Si je voulais ? Je crois que mon visage répondit mieux que mes paroles. Dorothy dut se rendre compte de ma gêne, car elle interrompit ma réponse embarrassée.

— Barry, dit-elle, je ne comprends toujours pas le message que Jerovic a laissé sur la carte en mourant. Il l'a écrit au dos et l'a remise en place ?

Je secouai la tête et lui souris.

— Non. Directement sur la carte vierge. Le dinosaure n'avait pas encore été baptisé, et Jerovic en a profité pour laisser un message visible par tous, qu'Andrew Sue, espérait-il, ne remarquerait pas. *Ennosiopmeameus Rex* était scientifiquement impossible. Des spécialistes l'auraient remarqué tôt ou tard. Rex veut dire roi, et ce saurien n'était pas assez important pour mériter ce titre. C'est un dinosaure herbivore de taille moyenne, et de troisième ordre dans leur hiérarchie. Le Rex était là pour attirer l'attention. Maintenant si on prend le premier mot, « *Ennosiopmeameus* », lisez-le à l'envers, et il donne : « Sue m'a empoisonné ! »

The Prehistoric Clue
Ten Detective Aces
Mars 1940

Une Question de Goût

Mlle Minton se présenta en avance, comme d'habitude. Une demi douzaine d'enfants, arrivés tôt, demeuraient aussi peu bruyants que possible en attendant le début de cette journée de catéchisme. Le pasteur était encore dans son bureau.

Mlle Minton se débarrassa de son manteau et de son chapeau puis resta sur le seuil du vestiaire à regarder vers l'intérieur de la grande salle de classe. C'était amusant d'observer des enfants sans qu'ils le sachent. La petite Mary West, avec son sachet de bonbons, était le centre d'intérêt. Mlle Minton se demanda si elle avait dépensé une partie des sous pour le catéchisme à acheter des bonbons. Connaissant Mary West, elle ne trouvait pas cette idée déplacée.

Mais à présent la petite Mary West vivait un moment de gloire entourée d'un cercle d'admirateurs masculins. Elle se montrait capricieuse avec coquetterie en distribuant ses faveurs acidulées. Est-ce que Mary, à un âge si tendre, était en train de découvrir que le chemin qui conduit au cœur d'un homme passe par l'estomac ?

Mlle Minton soupira. Elle aurait dû passer plus de temps à préparer son cours pour la classe, mais elle connaissait le sujet et se débrouillerait. Ce n'est pas pour rien qu'elle enseignait depuis cinq ans déjà au collège. Elle aurait pourtant dû parcourir le livre de cours pendant le trajet en tramway, plutôt que l'autre qui traitait de la psychologie du goût. Mlle Minton rougissait, non du contenu même du livre, mais des motifs personnels qui la poussaient à le lire.

Le véritable motif de cette lecture franchissait justement la porte et traversait la salle dans sa direction. Le jeune Dr Langley, professeur de psychologie au collège, n'était en ville

que depuis une semaine mais avait déjà emmené une classe de garçons à l'église. Mlle Minton baissa vite les yeux pour vérifier que son livre de cours couvrait celui, plus petit, dont le Dr Langley était lui-même l'auteur ; puis elle sourit.

— Bonjour, Mlle Minton, lui dit-il avec un sourire d'enfant, aujourd'hui nous allons passer la journée à travailler. Cinq jours par semaine ne nous suffisent pas, on dirait.

Mlle Minton, qui méprisait son cours de latin parce qu'elle adorait le latin, acquiesça. Il ne lui semblait pas qu'elle se comportait en hypocrite, car en fait elle ne l'était pas. Elle se montrait juste aimable, et comme il importait pour elle d'être gentille avec le Dr Langley !… même s'il lui semblait de la plus haute improbabilité qu'il…

— J'imagine que vous êtes anxieux de voir les élèves de votre classe, dit-elle. Il y en a déjà quelques-uns de présents ; je peux…

— Cela peut attendre. Je crois que je préférerais les rencontrer tous d'un coup. J'ai largement le temps de faire leur connaissance.

Sous-entendait-il qu'il préférait lui parler, à *elle* ? Mlle Minton mit cette pensée de côté. Il était trop dangereux de se laisser espérer y croire.

— Vous aurez bien des occasions de les connaître, approuva-t-elle. Nos activités ici ne se déroulent pas que le dimanche. Il y a beaucoup de groupes et nous organisons souvent des repas de poulet grillé le soir, ce qui semble être la nourriture préférée dans le coin. Ma mère et moi en mangeons ce soir.

Elle aperçut la petite Mary West du coin de l'œil avec ses bonbons et ses soupirants admiratifs. Est-ce que le chemin vers le cœur d'un homme passe vraiment par l'estomac ? Tendait-elle la perche ou discutait-elle sans arrière-pensée ?

— Du poulet grillé ? dit-il. Hmm, mon plat préféré. Roulé dans la farine et frit au beurre…

Mlle Minton sentit ses genoux fléchir un peu.

— Est-ce que… Nous serions très heureuses de vous avoir à souper. Qu'en dites-vous, Dr Langley ?

— Et bien, je ne me rendais pas compte que je disais ça comme si je voulais être invité. Mais… du poulet grillé ? Eh bien, volontiers. Je viendrai.

Il eut un si beau sourire que Mlle Minton crut que son cœur venait d'exécuter une pirouette au fond de sa gorge avant de se remettre en place.

Le pasteur, comme s'il avait attendu l'instant critique, sortit de son bureau et emmena le Dr Langley pour lui montrer les salles de cours.

Mlle Minton s'assit à l'endroit habituel au bout de la rangée qui serait bientôt occupée par sa classe. Elle passa le temps en comptant les feuilles pour les élèves.

Elle se fit du mal pendant un moment ; elle se disait, et sans pouvoir y répliquer, qu'elle n'avait pas à s'autoriser ce genre de sentiments envers un homme pour lequel elle n'était qu'une femme enseignante de plus, une sur la douzaine que compte l'école ; qu'il n'y avait aucune chance pour que le nouveau professeur de psychologie la remarque, elle, et qu'elle aurait bien mieux fait de rester dans son coin.

Quel homme, presque encore étranger en ville, ne serait pas tombé dans le panneau avec du poulet grillé ? Ces stratagèmes fonctionnent encore bien avec la petite Mary West (avait-elle vraiment dépensé l'argent pour les dons à payer des bonbons ?) mais avec un professeur de vingt-sept ans, est-ce que ce n'était pas un peu…

Elle salua chaque élève en leur donnant une feuille tandis qu'ils passaient devant elle en file indienne et allaient s'asseoir. Le pasteur prenait sa place au bout de la salle ; elle voyait la tête sombre et douce, les larges épaules du Dr Langley de l'autre côté de l'allée centrale, trois rangées plus loin.

Mlle Minton, négligemment et sans prêter attention à ce que faisaient ses mains, tournait les pages du livre qu'elle lisait actuellement, *La Psychologie du goût*. Un petit livre joliment écrit, se dit-elle. Elle le feuilleta jusqu'à dépasser son marque-page à la fin du chapitre trois et parcourut la suite.

Au bout de la salle, le pasteur prenait un exemplaire du livre de cantiques. Deux mots dans le texte captèrent soudain son

attention si fort qu'elle n'entendit pas le nom du cantique et lut tout le passage.

… stimulation du goût éclôt, ainsi affectée par une expérience oubliée. Pour ma part, je n'aime pas un aliment que la plupart des gens trouvent excessivement savoureux, le poulet grillé.

La voix de Mlle Minton s'éleva avec les autres et chanta automatiquement les paroles et la mélodie familières, mais son esprit était ailleurs. Avec un de ces rares flashes d'intuition véritable qui permet aux femmes de prévoir une conclusion lointaine à partir d'un fait présent et banal, Mlle Minton sut que cette histoire était réglée, sauf en ce qui concerne les fleurs d'orangers… Elle se demanda s'ils allaient acheter une petite maison ou vivre dans un appartement près de l'école.

A Matter of Taste
The Layman's Magazine
Juin 1940

La Tasse de Thé récalcitrante

Bonjour, M. Gupstein. Je m'appelle Wilson. Quelques amis au commissariat me surnomment Bourde Wilson ; vous savez comment ces histoires démarrent.

Vous voyez, M. Gupstein, mon avocat habituel m'a donné vos coordonnées et m'a conseillé de vous voir si j'avais un problème pendant son absence. Et j'ai besoin d'un conseil de juriste. Non, mon avocat n'est pas en vacances, ou pas vraiment. Il est en prison, M. Gupstein.

Mais voilà ce qui m'amène : j'ai une épingle à cravate avec un diamant de la taille d'une ampoule de lampe de poche. Je veux savoir si je peux le négocier pour sa valeur ou presque, sinon je vais devoir le confier à un fourgue pour ce qu'il m'en donnera. La différence risque de se chiffrer à environ deux mille dollars, M. Gupstein.

Comment je l'ai eue ? Eh bien, pour ainsi dire, c'est une tasse de thé qui me l'a donnée. Mais c'est difficile à comprendre pour vous, alors je vais peut-être commencer par le début.

J'ai vu ce type pour la première fois dans l'ascenseur chez *Brandon*. C'était un grand gaillard d'environ un mètre quatre-vingt, de ses boutons de guêtres au ruban de son chapeau melon, et costaud de partout. Il n'avait pas plus de vingt-cinq ans, en plus. Mais je l'ai remarqué à cause de ses mirettes. Il avait les plus grands, les plus doux yeux bleus de bébé que j'avais jamais vus. Sérieux, avec ça il ressemblait à un chérubin sorti d'un vitrail. Je crois que je veux dire un petit ange, vous savez, un de ces petits moutards grassouillets avec des ailes qui leur sortent de derrière les oreilles ?

Non, M. Gupstein, il n'avait pas d'ailes derrière les oreilles. Je veux juste dire qu'il avait ce genre d'yeux et ce genre de

regard dans le visage. On est tous les deux sortis au rez-de-chaussée et j'ai machinalement fourré la main dans ma poche pour prendre une sèche. Elles n'étaient pas là. Je venais juste d'y mettre mon étui à cigarettes quand je suis entré dans l'ascenseur ; alors j'ai plongé la main vite fait dans ma poche intérieure.

Ouais, mon portefeuille avait disparu lui aussi.

Je ne sais pas si vous pouvez imaginer ce que ça m'a fait, M. Gupstein. Moi, Bourde Wilson, qui se fait ratisser net comme un touriste ! Je n'avais même pas été bousculé et l'ascenseur n'était pas bondé. Et je me disais que j'étais bon !

Hein ? Ouais, M. Gupstein, c'est mon métier. Jusqu'à ce que je sorte de cet ascenseur, j'étais le meilleur tire-morlingue de ce côté du tunnel de l'Hudson. Vous imaginez ce que j'ai ressenti : moi, Bourde Wilson, récuré pire qu'un hareng dans un abri pour chats mal nourris.

J'ai filé un coup d'œil aux alentours et j'ai repéré mon camarade d'ascenseur qui disparaissait à la porte de sortie. J'ai foncé derrière lui. À l'intersection suivante, où il n'y avait pas autant de monde, je l'ai rejoint et je lui ai demandé du feu. J'avais oublié sur le coup que je n'avais plus de cigarettes ; je n'avais rien du tout à allumer avec, mais il ne semblait pas remarquer l'erreur.

J'ai sorti une vanne sur la météo, et comme on allait visiblement dans la même direction, l'amitié s'est transformée en soif et je lui ai proposé de boire un coup dans une taverne.

En plus, il a réglé la note en sortant un portefeuille qui avait besoin d'exercices amaigrissants. On était d'accord pour dire que le whisky était minable, alors je l'ai invité chez moi pour le faire profiter des qualités de ma marque préférée. Marrant, mais depuis le début, on semblait bien s'entendre tous les deux, comme le bacon et les œufs.

En arrivant, il a fait comme chez lui, il s'est effondré dans mon fauteuil favori et a failli en détruire les ressorts.

— Au fait, mon vieux, nous ne nous sommes pas présentés. Mon nom est Cadwallader Van Aylslea, qu'il me dit.

Eh bien, M. Gupstein, vous avez entendu parler des Van Aylslea. Ils possèdent la moitié de cette île et ont une

hypothèque sur plus encore. À chaque fois que le vieux Van Aylslea se cogne un orteil en sortant du lit le matin, le marché perd dix points. Alors je lui ai fait un sourire sarcastique.

— Enchanté de te connaître, Cadwallader. Je suis le rajah de Rangoon.

Sans même sourciller, il me sort qu'il est content de faire ma connaissance, et comment vont les choses dans mon pays ? Pour la première fois, M. Gupstein, je commençais à flairer le coup.

J'étais en train de le regarder droit dans ses mirettes bleues de bébé et je voyais qu'il ne blaguait pas. Il était très sérieux et prenait ce que je lui disais pour argent comptant. Je me suis mis à additionner quelques bricoles qu'il avait dites et je me suis rendu compte qu'il avait déraillé. Mais rails ou pas, je voulais récupérer mon argent, alors j'ai comme qui dirait versé quelques gouttes que j'ai mélangées à son whisky suivant. J'ai évité les sujets de conversation douteux jusqu'à ce qu'il s'installe au fond du fauteuil, cligne des yeux avant de les fermer et expose ses amygdales à la douce brise de l'après-midi. J'ai attendu quelques minutes pour être sûr, puis j'ai disposé tout ce qu'il avait dans les poches en un petit tas bien net sur la table.

Écoutez, M. Gupstein. Il avait sept portefeuilles dont quatre bien gras, cinq montres, mon étui à cigarettes et divers trucs qui allaient d'une paire de jarretières roses à un sachet de billes en verre, sans parler des bijoux. Les portefeuilles contenaient au total presque mille dollars, et on pouvait encore au moins en tirer la moitié en vendant ce qui avait de la valeur parmi les autres trucs chez n'importe quel fourgue de ce côté de Maiden Lane. Pour couronner le tout, il portait un caillou sur sa cravate qui avait l'air de valoir dix fois tout le reste du butin additionné. Je l'avais évidemment remarqué plus tôt, mais il ne m'était pas venu à l'esprit que ce pouvait être un authentique diam. Pourtant quand je l'ai regardé de près, on aurait pu me mettre K.O. avec une plume. C'était pas un diamant quelconque, M. Gupstein : c'était un blanc/bleu zéro défaut.

Je l'ai mis avec le reste et suis resté assis là les yeux exorbités. Si ça, c'était le butin d'une journée, ce type était une des sept merveilles du Bronx !

Je n'avais qu'à le laisser dormir, emballer ma brosse à dents, me remplir les poches avec l'oseille et les bijoux étalés sur la table, et en avant pour les Bermudes ! Avec mille dollars en liquide, je pouvais m'acheter des crêpes fourrées jusqu'à ce que je trouve un marché pour le caillou.

Je n'avais qu'à me barrer ; mais non.

Je crois que la curiosité a piégé des types mieux que moi, M. Gupstein. Je voulais savoir de quoi il s'agissait. J'ai sorti un flingue de la naphtaline, je ne le prenais jamais. J'ai vérifié les munitions et me suis assis. J'étais déterminé à savoir qui ou ce qu'il était, et tant pis pour les bastos.

Je suppose que sa forte carrure l'a aidé à évacuer le somnifère plus tôt que la moyenne. Moins d'une heure plus tard, il s'est redressé dans le fauteuil et s'est massé le front.

— Bizarre… marmonna-t-il. Désolé, mais j'ai dû décrocher. Terriblement malpoli.

Il a maté le tas d'oseille sur la table, j'ai serré la prise sur mon flingue ; il a juste cligné des yeux.

— D'où vient tout ça, rajah ? Sa voix paraissait aussi étonnée que ses yeux. Eh ! Il y a des choses à moi là-dedans.

Il a tendu le bras, pris le plus épais des portefeuilles, l'épingle à cravate et d'autres bricoles.

— Tout ça est sorti de tes poches, mon bel ami, je lui ai dit. Et on dirait que ces affaires viennent de différents endroits avant ça.

Il a soupiré et m'a regardé comme un chien qui sait qu'il a besoin d'une correction.

— D'accord, rajah, qu'il me dit. Autant l'admettre. Je suis kleptomane. Je prends des choses sans le savoir. Voilà pourquoi l'on ne m'autorise pas à sortir de la maison. Je les ai quittés ce matin.

Ses yeux me faisaient encore le coup. Il disait la vérité et ressemblait à un gosse qui s'attend à être envoyé au piquet. Et si ça, c'était vrai…

Je me suis redressé d'un coup. On aurait dit qu'une ampoule venait de s'allumer dans ma tête.

— Fais-moi voir ce portefeuille qui est soi-disant à toi, que j'ai aboyé.

Oui, M. Gupstein, Cadwallader Van Aylslea, et plein de papiers qui le prouvaient.

— Écoute, rajah. Il suppliait. Ne me renvoie pas. Ils me gardent prisonnier là-bas. Laisse-moi rester ici avec toi pendant quelques temps au moins, avant que je ne reparte.

Je faisais déjà les cent pas dans la pièce. J'avais une idée, et mon idée faisait des petits. Je l'ai regardé pendant une longue minute avant de l'ouvrir.

— Écoute Cadwallader, je lui ai dit, je te laisse rester là à quelques conditions : 1. Tu ne sors jamais à moins qu'on soit ensemble. Si jamais tu piques un truc, je m'en occuperai et je veillerai à ce qu'il retourne d'où il vient. Je suis un génie pour savoir où doivent aller ces choses-là, Cadwallader.

— Ouah ! C'est sympa de ta part. Je…

— Et autre chose. Je continuais : si jamais t'es retrouvé par ta famille, ou quand ils te retrouveront, tu ne parleras jamais de moi. Tu leur diras que tu ne savais pas où tu étais. Idem s'il s'agit des flics, O.K. ?

Il m'a serré la main si fort que j'ai cru y perdre un doigt. J'ai emmené le magot qui était sur la table, sauf ce qu'il disait lui appartenir, à la cuisine. J'ai mis tous les billets dans mon portefeuille et les bricoles et les trucs inutiles dans l'incinérateur ; j'ai placé les bijoux à l'endroit où je range habituellement ces choses-là. Tout compte fait, on arrivait presque à mille dollars, et je me disais qu'il avait ramassé le total en deux heures environ. Je m'étais mis à additionner des chiffres et à faire des projets jusqu'à ce que la tête me tourne.

— Cadwallader, je lui ai dit en retournant au salon, j'ai une course à faire en ville. Tu veux venir avec moi ?

Il voulait. Je l'ai piloté dans des magasins bondés quasiment jusqu'au soir. Je lui ai laissé toutes les chances pour s'en sortir avec noblesse, le tenant à l'écart des comptoirs où il pouvait remplir le précieux espace de ses poches avec des broutilles.

Au moment où je suis monté dans le taxi pour le ramener à la maison, ça a été comme un choc pour moi de m'apercevoir que mon portefeuille avait encore disparu, de même que mes cigarettes. Mais j'avais assez de monnaie dans les poches de mon pantalon pour régler la course. Je souriais intérieurement,

M. Gupstein, mais d'un sourire jaune. Je m'étais fait dépouiller deux fois dans la même journée sans m'en rendre compte.

— Et maintenant, Cadwallader, mon garçon, je lui ai dit dès qu'on a été en sécurité dans mon appartement, je vais encore t'embêter avec mon larfeuille, et si par hasard tu as fait main basse sur d'autres choses, donne-les moi. Je veillerai à ce qu'elles soient rendues à leurs propriétaires.

Il s'est mis à fouiller ses poches. Un air embarrassé envahissait son visage. Il souriait, mais d'un pâle sourire.

— Je crains de ne pas avoir ton portefeuille, rajah, dit-il après avoir fait le tour de ses poches. Si tu dis qu'il a disparu, j'ai dû le prendre en y allant, mais je ne l'ai plus à présent.

Je me rappelais de l'oseille dans ce morlingue ; et alors, M. Gupstein, j'ai dû pousser un hurlement qu'on aurait entendu à Staten Island si la nuit avait été claire. J'oubliais qu'il faisait deux fois ma taille, je me suis levé d'un bond pour le fouiller ; j'ai rien laissé de côté.

Et puis j'ai recommencé. Chacune de ses poches était plus vide que la boîte de cigares d'un conseiller municipal un soir d'élections. Je n'y croyais pas, mais pourtant…

Je l'ai repoussé dans un fauteuil. Je songeais à prendre mon flingue mais je ne pensais pas en avoir besoin. Je me sentais assez furieux pour dépecer un tigre à mains nues.

— C'est quoi le truc ? Je lui demande. Parle vite !

Il ressemblait à un gamin de quatre ans surpris avec un pot de confiture.

— Parfois, rajah, mais pas souvent, ma kleptomanie fonctionne comme qui dirait à l'envers. Je mets les objets qui sont dans mes poches dans celles des autres. C'est quelque chose que je n'ai fait que rarement, mais là, ça a dû être le cas. Je suis terriblement désolé.

J'ai soupiré, je me suis assis. Je le regardais et je crois que je n'étais plus énervé. Ce n'étais pas de sa faute ; il disait la vérité ; même borgne et myope, je m'en serais rendu compte. Mais je réalisais, surtout, qu'il était trois fois plus déjanté que je me l'étais imaginé.

En fin de compte, M. Gupstein, il me plaisait encore bien ce type. Je commençais à me demander si je ne devenais pas un

peu coquet moi-même. Enfin, je me disais que je pouvais récupérer l'argent en le promenant plusieurs fois. Il avait dit que sa kleptomanie ne s'inversait pas souvent, et si je partais les poches vides à chaque fois, ça pouvait pas faire de mal.

On en était donc là, mais après avoir fait tous ces projets, la soirée était déprimante. Vous pouvez imaginer ça, M. Gupstein. J'ai sorti un jeu de canes et lui ai appris à jouer à la crapette ; il m'a battu à chaque fois, jusqu'à ce que j'en ai marre. Je voulais le faire parler un peu. Je commence :

— Écoute, Cadwallader.

— Cadwallader ?

Il me répond d'un coup.

— Ce n'est pas mon nom.

Il m'a pris par surprise.

— Hein ? T'es Cadwallader Van Aylslea !

— Qui est-ce ? Je crains qu'il n'y ait un quiproquo.

Il se tenait assis le dos droit, me regardait de manière intense, sa main droite était glissée entre les troisième et quatrième boutons de sa chemise. J'aurais dû deviner, bien sûr, mais non.

J'ai décidé de lui faire plaisir.

— Qui es-tu, alors ?

Une étincelle d'astuce brillait dans ses yeux tandis qu'il enlevait de son front une mèche qui n'y était pas.

— Ceci m'échappe pour l'instant. Il a pris son temps. Mais non, je ne te mentirai pas, mon ami. Je m'en souviens, bien sûr, mais il vaut mieux que je demeure incognito.

Je commençais à me demander si je n'en n'avais pas plus sur les bras que ce que je pouvais assumer, et s'il avait souvent ces crises ; et si oui, comment est-ce que je devais le prendre ?

— En ce qui me concerne, tu peux rester tout ce que tu veux. Je vais acheter le journal, je lui ai dit.

C'était l'heure de parution des journaux du matin, 11 h 30, et je voulais voir si on mentionnait un avis de recherche pour un fou évadé du clan Van Aylslea. Il n'y en avait pas.

Ça me fait mal de vous parler du lendemain matin, M. Gupstein.

À peine réveillé, j'ai vu Cadwallader debout en maillot de corps en train de regarder par la fenêtre. Sa main droite était fourrée sous le maillot et il avait un accroche-cœur méticuleusement recourbé sur son front. Il s'est retourné majestueusement lorsqu'il m'a entendu me redresser dans le lit.

— Mon bon ami, il a dit, j'y ai réfléchi et j'ai décidé que je peux me défaire de l'anonymat et te révéler ma véritable identité en confiance.

Ouais, M. Gupstein, vous avez trouvé. Pourquoi est-ce qu'autant de dingues croient être Napoléon ? Pourquoi est-ce que certains d'entre eux ne choisiraient pas Eddie Cantor[3] ou Mussolini ? Je ne sais pas, et bien sûr, il aurait été inutile de lui demander si son illusion était un état temporaire qu'il avait déjà traversé ou s'il l'avait pour de bon. Je me suis vite habillé et après le petit déjeuner, je l'ai enfermé pour le protéger des espions anglais ; je suis sorti m'asseoir dans le parc pour réfléchir.

Bien sûr, je pouvais le promener pour le perdre quelque part et me laver les mains de cette histoire. Les flics l'auraient cueilli, il leur aurait dit qu'il vivait avec le rajah de Rangoon, au cas où il aurait tenu un discours lucide. Des affaires de ce genre inondent les Q.G. Mais je ne voulais pas faire ça, M. Gupstein. Ça peut paraître curieux mais j'aimais bien ce type et j'avais l'impression qu'avec un traitement approprié, il sortirait de cet état et reviendrait à la bonne vieille kleptomanie. Et je me souvenais aussi que si je le ramenais à la normale, enfin, tel qu'il était, je pouvais ratisser assez d'oseille en une semaine ou deux pour prendre ma retraite. En l'état actuel des choses, j'en étais de deux cent dollars de ma poche.

C'est alors que j'ai eu mon idée géniale.

On discute pas avec un fou. Enfin, peut-être que *vous*, vous pouvez, M. Gupstein, parce que vous êtes avocat. Mais moi, je peux pas. Mon idée était la suivante : comment deux types peuvent-ils être tous les deux Napoléon ? Si on met deux Napoléons dans la même cellule, est-ce qu'il n'y en a pas un qui convaincra l'autre ? Et est-ce que celui qui a l'illusion d'être

3 Comédien et humoriste américain des années 30 (*N.d.T.*).

Napoléon depuis plus longtemps que l'autre ne sera pas le plus persuasif des deux ?

Je suis allé jusqu'à la banque tirer du blé et j'ai cherché un hôpital psychiatrique privé. Un peu de bla-bla m'a permis d'avoir un rendez-vous en tête à tête avec le grand manitou.

— Est-ce que vous avez des Napoléons, ici ? je lui demande.

— Trois, admit-il en me regardant comme s'il se demandait si j'allais leur contester le droit de revendiquer cette identité. Pourquoi ?

Je me suis penché en avant, l'air de lui faire une confidence :

— J'ai un ami très cher qui a la même illusion. Je crois que s'il était enfermé avec un autre type qui a l'antécédent sur la même idée, il pourrait en être détrompé. Ils ne peuvent pas être tous les deux Napoléon, vous savez.

— Une telle procédure irait à l'encontre de l'éthique médicale. Vraiment cela ne pourrait…

J'ai sorti un rouleau de billets de ma poche et le lui ai mis sous le nez.

— Cent dollars, je proposais, pour un essai de trois jours : on gagne, on perd, on pioche.

Il a eu l'air choqué. Il a ouvert la bouche pour me rembarrer, mais je voyais ses yeux fixés sur les talbins.

— Plus, bien sûr, j'ai ajouté, le tarif normal de l'hôpital pour trois jours. Les cent dollars sont vos honoraires parce que vous portez de l'intérêt à cette expérience.

— Vraiment, cela ne pourrait…, qu'il commence à me dire en me regardant, comme s'il espérait que je l'interrompe et augmente la mise.

Je n'en ai rien fait. Je ne voulais pas investir plus. Il y a eu un silence pendant que je lui tendais les billets.

— … pas faire de mal, a-t-il conclu en prenant l'argent. Pouvez-vous amener votre ami aujourd'hui ?

Cadwallader était sous le lit quand je suis arrivé chez moi. Il disait que les espions encerclaient l'appartement. Il a fallu que je le baratine pas mal pour le faire sortir. J'ai dû aller lui acheter une fausse moustache et des lunettes à verres fumés pour le déguiser. J'ai baissé les pare-soleil du taxi qui nous emmenait à l'hôpital psychiatrique.

J'ai eu besoin de toute la puissance de ma volonté torturée par la curiosité, M. Gupstein, pour attendre ces trois jours pleins. Mais j'ai tenu bon.

Le docteur m'a jeté un regard triste quand on m'a conduit dans son bureau.

— Je crains que l'expérience n'ait été un échec funeste, admit-il, je vous avais prévenu. Le patient souffre encore de paranoïa.

— Je me moque de savoir s'il a un panaris au doigt comme de ma première liquette. Et j'ai continué, est-ce qu'il croit toujours être Napoléon, oui ou non ?

— Non, dit-il. Ce n'est pas le cas. Venez, vous verrez par vous-même.

Nous sommes montés à l'étage, le doc est resté à l'extérieur pendant que j'entrais dans la chambre pour parler à Cadwallader. L'autre Napoléon avait déjà été emmené. Ma merveille aux yeux bleus était allongée sur un lit, la tête sur les pognes, mais il s'est levé d'un coup avec le sourire quand il m'a vu.

— Rajah, vieil ami. As-tu une soucoupe ? me demanda-t-il avec empressement.

— Une soucoupe ?

Je l'ai regardé l'air étonné.

— Une soucoupe.

— Pourquoi est-ce que tu veux une soucoupe ?

Le début n'était pas prometteur, mais je m'acharnais. Il y avait une chose qui m'intéressait beaucoup.

— Es-tu Napoléon Bonaparte ? je lui ai demandé.

Il a eu l'air surpris.

— Moi ?

J'en avais marre.

— Oui, toi, je lui ai dit.

Il ne répondait pas, et je voyais bien que son esprit, ce qu'il en avait, n'était pas à la conversation. Ses yeux parcouraient la pièce.

— Qu'est-ce que tu cherches ?

— Une soucoupe.

— Une soucoupe ?

La discussion m'échappait.

— Mais pourquoi diable est-ce que tu veux une soucoupe ?

— Pour m'asseoir, bien sûr.

— Hein ? J'étais abasourdi.

— Bien sûr, qu'il me répond. Tu ne vois pas que je suis une tasse de thé ?

Ma gorge s'est serrée ; je suis tristement retourné vers la porte. Puis, pendant un moment, il a paru recoller des morceaux de sa santé mentale.

— Au fait, rajah !

J'ai fait demi-tour.

— Si je ne te revois pas, rajah, je voudrais que tu aies quelque chose pour te souvenir de moi.

Il a porté la main à sa cravate et en a sorti l'épingle avec le caillou de la taille d'un timbre-poste. Sans rire, je l'avais oublié. Il me l'a tendu, je l'ai remercié ; j'étais sincère.

— Tu reviendras quand même ? il m'a demandé, l'air mélancolique.

— Bien sûr que je reviendrai, Cadwallader.

Je me suis de nouveau dirigé vers la porte. Que je sois maudit si j'avais pas envie de chialer, M. Gupstein.

J'ai dit au docteur que j'enverrai quelqu'un le chercher et suis sorti de l'hôpital sans encombre ; puis j'ai attentivement regardé le diam'. Je me suis dit qu'il valait au moins cinq mille dollars. Finalement, je me dépêtrerai plutôt bien de cette affaire si j'arrivais à le revendre. D'abord, il fallait faire estimer la pierre. J'ai trottiné jusqu'à l'un des plus luxueux bijoutiers de la ville. Je savais que je devais choisir une boutique très chic pour y exhiber un caillou de ce genre sans trop éveiller les soupçons.

Il n'y avait qu'un employé derrière le comptoir et un autre client se trouvait devant moi. J'ai commencé à regarder partout, mais après avoir saisi une partie de la conversation, je me suis figé.

— … et depuis, vous n'avez plus entendu parler de votre frère, M. Van Aylslea ?

Le client secouait la tête.

— Pas un mot. Nous évitons bien sûr de prévenir les journaux.

Je l'ai regardé de près. Le gars était plus vieux et moins lourd, mais je me rendais compte qu'il ressemblait à ma tasse de thé kleptomane. Alors, aussi doucement que si je marchais sur des œufs, je me suis éclipsé du magasin. Mais j'attendais à l'extérieur. Je me disais que je pouvais rendre un dernier service à Cadwallader. J'ai alpagué Van Aylslea dès qu'il est sorti.

— M. Van Aylslea, j'ai chuchoté. Je suis l'agent 53. Votre frère est à l'hôpital psychiatrique des pas perdus.

Son visage s'est éclairé, il m'a serré la main et tapoté l'épaule comme un frère depuis longtemps perdu de vue.

— Je vais le chercher sur-le-champ.

— Vous devriez vous arrêter pour acheter une soucoupe ! j'ai crié au moment où sa voiture démarrait, mais je crois qu'il ne m'a pas entendu.

J'ai poursuivi mon chemin. Si cette pierre avait appartenu aux Van Aylslea, et s'ils l'avaient achetée à cette même boutique, ils auraient pu la reconnaître. Je me suis dit que j'étais vraiment pas passé loin de la cata. Je me suis rappelé qu'elle était épinglée sur ma cravate lorsque je parlais au frère de Cadwallader, ce qui était un risque idiot à prendre, mais j'imagine qu'il ne l'a pas reconnue. Il était trop ému.

Voilà, ceci nous ramène à quelques minutes en arrière, M. Gupstein. J'ai décidé de me passer de l'estimation de la pierre et de venir directement vous voir pour un conseil.

Acceptez-vous d'entrer en contact avec les Van Aylslea pour moi afin de savoir s'ils proposent une récompense pour la pierre ? Je crois savoir, M. Gupstein, que vous avez déjà conclu des accords de ce genre avec succès, et je préférerais ne pas tenter de la vendre à un fourgue s'ils offrent une bonne récompense. Le Van Aylslea que je viens de quitter a l'air d'être un type raisonnable qui…

Hein ? Vous dites que vous connaissez la famille et que le frère est aussi timbré que Cadwallader, qu'il est également kleptomane parfois ?

Négatif, M. Gupstein. Vous ne me ferez pas croire qu'il est plus doué de ses doigts que son frère. C'est impossible, M. Gupstein. Personne ne peut être plus efficace que… Enfin, ne

nous occupons pas de ça. La question est, acceptez-vous de vous occuper de cette négociation pour moi ?

L'épingle à cravate ? oui, elle est là, sur ma cravate, bien sûr, où elle est depuis…

Huh…

… Eh bien, M. Gupstein, je suis navré d'avoir pris sur votre temps, mais je suis bien décidé à présent, M. Gupstein. Lorsque deux pickpockets amateurs me nettoient dans la même semaine, j'abandonne.

J'ai un beau-frère qui est bookmaker, il veut me filer du boulot, un travail honnête. Je vais l'accepter. Je viens de lever mon dernier morlingue.

Et comment que je suis décidé, M. Gupstein ! et pour le prouver, voilà votre portefeuille. Au revoir, M. Gupstein.

Trouble in a Teacup, Teacup Trouble, The Amazing Dip.
Detective Fiction Weekly
13 juillet 1940

Le Crime attire la Foule

L'homme pauvrement vêtu et aux lunettes à montures d'écaille s'arrêta à l'angle de la 14ème rue et de Rusk Avenue, promena ses regards autour de lui, s'appuya contre un poteau téléphonique et attendit. Il fut bientôt rejoint par un type ressemblant à un courtier en bourse, par une secrétaire avec un journal plié sous le bras, par d'autres encore. De temps en temps, ils portaient leur regard sur l'horloge encastrée dans la façade de l'immeuble de l'*Herald News*, de l'autre côté de la rue. Il restait dix-sept minutes avant 14 h. Certains jetèrent un coup d'œil distrait à l'aveugle assis contre un mur, sur le trottoir à quelques mètres de là. Un homme lança une petite pièce dans la tasse en fer, avant de consulter l'horloge du regard.

À 13 h 55, la foule commença à s'agglutiner ; l'angle des deux rues était surpeuplé et quelques personnes durent descendre du trottoir. Quelqu'un du journal finit par regarder par la fenêtre de la salle de rédaction du *Herald News*, prévint une autre personne et bientôt, une douzaine de têtes apparurent aux fenêtres pour regarder la foule réunie de l'autre côté de la rue.

À une autre fenêtre, un flash de photographe lança un éclair, la foule aperçut le nez épais d'un appareil photo. Un grouillot de rédaction entra dans la salle et sourit au rédacteur en chef.

— Je viens de m'renseigner dit-il, il y avait une info dans le *Tribune*… Movietone[4] va tourner une scène de foule à 2 h, et tous ceux qui veulent voir leur bobine au cinoche étaient invités à se pointer ici. Le *Tribune* nous a raflé un scoop ?

4 Société qui tournait les actualités diffusées dans les cinémas (*N.d.T.*).

Le rédacteur en chef grogna, se tourna vers Bates, son meilleur reporter débutant et lui lança un regard noir. Bates qui s'approchait du bureau, le prit de vitesse.

— Dis, Harry, ils sont fous au service des « offres d'emploi » ? Accepter une annonce dont n'importe quel crétin pourrait tirer un papier, et sans nous prévenir ?

— Quelle annonce, Bates ?

— Elle demande qu'une centaine d'hommes et de femmes se présentent sur le trottoir opposé à 2 h pour distribuer de la littérature de campagne électorale ; on offre dix dollars par tête de pipe. C'est un canular. Pourquoi est-ce qu'on paierait dix dollars pour un truc pareil ?

Le rédacteur en chef écarquilla les yeux et se redressa sur son siège.

— Fous le camp d'ici et va voir de quoi il retourne. Le *Trib'* a dit que Movietone voulait une scène de foule à cet endroit. Il se passe quelque chose. Fonce et ramène une histoire.

Le reporter courut jusqu'à l'ascenseur, déboula dans la rue où il tomba nez à nez avec le sergent Garvan. Le sergent considérait le rassemblement d'un air abasourdi.

— Que se passe-t-il, sergent ? demanda le reporter.

— Je ne sais pas si je dois les faire circuler ou non.

Garvan ôta son chapeau melon et gratta vigoureusement son crâne chauve.

— Ils bloquent la circulation, mais un badaud m'a dit que la radio WLAR a passé une annonce dans le *Sentinel*. Elle offre vingt billets à toute personne qui participe à leur émission « L'Homme de la Rue ». Il est 2 h, où est le camion régie ?

Le reporter écarquilla les yeux.

— Venez par là avec moi, sergent. Il y a quelque chose de très bizarre en train de…

Au milieu de la masse, une femme hurla ; un hurlement de pure terreur, et avant qu'il ne s'éteigne, Garvan et Bates avaient traversé la rue, et jouaient des coudes dans la foule.

Lorsque Roger B. Langtry, propriétaire de l'agence de détective Langtry, mieux connu sous le nom de Deadpan Langtry, descendit du train et sortit de la gare, il était inquiet. Il

déplorait d'avoir dû, pour les besoins d'une enquête bouclée avec succès, il est vrai, quitter la ville à un moment inopportun ; très exactement cinq minutes avant que J.D. Burchard téléphone à l'agence en demandant qu'on le contacte au plus vite. Et Langtry savait qu'on ne refuse pas de mener une enquête, à plus forte raison quand c'est un banquier aussi important que J.D. Burchard qui sollicite votre aide. Il avait dû envoyer Bill Ford et se demandait comment il s'en était sorti. Bill travaillait mieux des jambes que de la tête. Peut-être lisait-il trop d'histoires policières ; toujours est-il qu'il essayait systématiquement d'agir de manière spectaculaire plutôt que sensée. Si seulement il avait pu rester en ville assez longtemps pour écouter l'histoire de Burchard et envoyer Bill dans la bonne direction, il se sentirait bien mieux. Quatre jours, c'est long, il peut se passer tant de choses.

Enfin, il était content d'être de retour. Il parcourut d'un pas alerte les six pâtés d'immeubles entre la gare et le bureau. Lorsque Deadpan Langtry tourna le coin de la 13ème rue et de Rusk Avenue, il remarqua la foule sur le trottoir une intersection plus loin ; c'est à ce moment que la femme hurla. Il vit le sergent Garvan et le journaliste, qu'il connaissait bien, traverser la chaussée en courant. Ils avaient atteint la foule avant qu'il n'ait couvert la moitié du chemin au pas de course. Une femme ne crie pas ainsi parce qu'on lui a marché sur les pieds. Il se rua dans la masse sans ménagement. Les badauds au cœur de la mêlée reculaient en poussant ; ceux du dernier rang, désireux de mieux voir, avançaient en poussant. La cohue était effroyable. Langtry atteignit le centre d'intérêt presque en même temps que Garvan et le reporter. C'était le mendiant aveugle. Il était encore assis, dos au mur, tête penchée en avant ; ses mains inertes avaient lâché une tasse en fer et des stylos.

L'avant de sa chemise était trempé d'un rouge désagréable.

Le sergent Garvan posa une main sur le front de l'aveugle et lui redressa la tête. Sa gorge avait été proprement tranchée. Ses lunettes tombèrent ; Garvan remarqua que le verre en était noir, mais pas opaque.

— Il est mort il y a cinq ou dix minutes, dit-il, et c'est du boulot de pro.

— Vous le connaissez, sergent ? demanda le journaliste.

Garvan secoua la tête. Il observa encore les lunettes de soleil transparentes, puis souleva une des paupières du mort avec son pouce.

— Ses yeux me paraissent normaux.

— Ils étaient normaux, dit Deadpan qui regardait par dessus son épaule.

Garvan se retourna vivement, surpris de voir le détective derrière lui.

— Vous le connaissez ?

Langtry acquiesça.

— Mon meilleur détective, Bill Ford.

Deadpan accompagna le sergent dans le bureau du chef dès que la brigade criminelle arriva sur les lieux. Ils semblaient sceptiques.

— Allons donc, Langtry, vous ne savez pas pour qui travaillait votre homme ?

— En effet, mentit Deadpan. J'ai quitté la ville pendant quatre jours. Vous pouvez vérifier. Ford n'était pas chargé de mission quand je suis parti. On lui a peut-être proposé une affaire sur laquelle il a commencé à enquêter en attendant mon retour.

— Il avait le droit de faire ça ?

Le détective privé haussa les épaules.

— Pas vraiment, mais il a très bien pu passer outre.

Devant l'impossibilité de deviner s'il bluffait ou non, le chef renonça, et lui lança un regard furieux ; c'était sans espoir.

Deadpan Langtry portait bien son surnom. Il avait eu un jour la chance, ou la malchance, de coincer un dynamiteur qui avait de la coke jusqu'aux yeux et une bouteille de nitroglycérine dans la poche.

Les flics avaient procédé à l'arrestation avec du papier buvard ; après un mois à l'hôpital où il reçut les soins d'un chirurgien esthétique, Langtry en sortit avec un visage marqué mais synthétique, un visage dont les muscles n'étaient plus

coordonnés avec les émotions. C'était une tête sur mesure pour un joueur de poker… ou un détective privé.

Le chef s'adressa à Garvan.

— Accompagne Langtry à son agence et interroge sa secrétaire. Ford lui a peut-être parlé, ou lui a dicté des rapports, *ne le lâche pas d'une semelle*. Laisse-le enquêter à sa guise mais reste avec lui.

Ils prirent un taxi jusqu'au bureau de Langtry. June Smith, sa secrétaire, leva les yeux et leur sourit lorsqu'ils entrèrent.

— Sur quoi travaillait Bill Ford, June ? demanda Deadpan dont la main droite vint effleurer le stylo dans la poche de sa veste : message reçu.

— Je n'en ai aucune idée. Il traînait par là jusqu'à hier midi. Je ne l'ai pas vu depuis. Tu as fait un bon voyage ?

Deadpan lui apprit sans tarder la nouvelle.

— June, Bill est mort, dit-il d'une voix douce. Quelqu'un l'a tué il y a une heure.

La fille pâlit légèrement mais ne pipa mot. Langtry poursuivit :

— Si quelqu'un propose une affaire, pas question de l'accepter tant que cette histoire n'est pas réglée. Voilà ce que tu vas faire : procure-toi tous les journaux des quatre derniers jours, épluche chaque article, chaque annonce. Tu me feras un rapport sur tout ce qui te paraîtra inhabituel.

Lorsqu'ils furent dans le hall de l'immeuble, Garvan demanda :

— Vous croyez vraiment qu'elle va trouver quelque chose de nouveau ? On sait déjà comment l'assassin a rameuté la foule : annonces farfelues et fausses infos.

— Elle ne trouvera rien d'autre, mais je voulais lui éviter une crise de nerfs ; ça va lui occuper l'esprit, et l'aider à encaisser le premier choc ; elle aimait beaucoup Bill.

Garvan marmonna.

— Vous commencez où ?

— Au *Herald News*. Je veux jeter un coup d'œil sur la photo que quelqu'un a eu la bonne idée de prendre depuis la fenêtre.

Le photographe, grand et roux, portait des lunettes à montures d'écaille et déclara s'appeler Willis.

— Voici un tirage de la photo, dit-il, elle sera sur quatre colonnes à la une dans la dernière édition, mais cette épreuve sur papier brillant est plus claire qu'un stéréotype, naturellement.

— Avec le soleil qui frappait directement la foule, comment se fait-il que vous ayez utilisé un flash ? demanda Deadpan. Il ne servait à rien à cette distance.

— Le flash, expliqua Willis, était programmé pour se déclencher une seconde avant l'obturateur. Ils n'étaient pas synchronisés. Le flash a attiré le regard des gens dans sa direction et m'a permis de les photographier presque tous de face. C'est un vieux truc, mais il marche.

Deadpan acquiesça.

— Pourquoi avez-vous décidé de prendre la foule en photo ?

— J'ai reçu un coup de fil anonyme. Un type qui zozotait volontairement pour maquiller sa voix a appelé ici peu avant 14 h ; si vous voulez un bon cliché, m'a-t-il dit, soyez à la fenêtre à 14 h. Et il m'a dit de prendre une photo à 14 h par la fenêtre si je voulais un bon cliché. Elle a été prise depuis le laboratoire ; il est équipé d'un store spécial hermétique à la lumière, mais on peut le relever et le point de vue y était meilleur. C'était une prise de vue programmée ; j'ai réglé l'appareil pour 14 h pile.

— Pourquoi ne pas l'avoir prise normalement ?

— J'ignorais ce qui allait se passer. Quand j'ai reçu le coup de fil, j'ai regardé dehors ; j'ai vu la foule mais après tout… ça ne signifiait rien. L'appel laissait supposer qu'il allait se produire un événement peu ordinaire, et si tel était le cas, je ne voulais évidemment pas le rater.

— L'appel anonyme… il y a un moyen de remonter sa piste ?

Le photographe secoua la tête.

— On a essayé. La fille du service des petites annonces se souvient de l'appel qui concernait son service, mais celle du standard ne se rappelle absolument pas de l'autre appel. Elle en reçoit douze à la minute.

Langtry étudiait la photo que Willis lui avait remise. Elle était excellente, très nette, presque chaque visage était reconnaissable. Garvan y jeta un coup d'œil par-dessus son épaule et demanda :

— Mais pourquoi diable le tueur tenait-il à ce qu'une photo soit prise ? Sa bobine est peut-être là-dessus. Les gars de la Criminelle doivent déjà étudier cette piste.

Deadpan lui rendit le document.

— Ils perdront leur temps. Le tueur savait qu'une photo serait prise à 14 h ; mais il est possible que Bill Ford ait été égorgé au moment précis où l'appareil s'est déclenché.

Le sergent Garvan retira son melon et se gratta pensivement le crâne.

— Si je suis votre raisonnement, le tueur aurait prévu d'égorger votre homme à la seconde exacte où le flash fait tourner toutes les têtes vers la fenêtre !

Le détective privé acquiesça.

— Je le crois. Je crois aussi qu'il n'a jamais regardé par ici ; il s'est approché de Bill, et un peu avant 14 h, il s'est peut-être penché vers lui comme s'il lui parlait, c'était peut-être le cas, ensuite *flash* ! tout le monde sauf lui regarde ailleurs : c'est maintenant ou jamais.

Garvan opina lentement.

— Ouais. Et dans une foule aussi compacte, qui aurait pu le remarquer ? À plus forte raison s'il était penché sur l'aveugle, je veux dire Bill Ford. Mais ça nous mène où ?

— Pour l'instant, nulle part, dit Langtry. On va causer avec la fille du service des petites annonces.

Il se tourna vers le photographe.

— Au fait, Willis, pourquoi avez-vous programmé le déclenchement ? Vous auriez pu la prendre manuellement à 14 h, pas vrai ?

— Il n'y a pas que celle-ci. J'ai reçu l'appel quelques minutes avant 14 h, mais j'ai eu le temps d'installer l'appareil sur trépied dans le labo. Ensuite j'ai pris l'autre appareil et je suis allé me poster dans le bureau désert de l'autre côté du hall, j'ai pris un ou deux clichés de là-bas. Quand le flash s'est déclenché, je suis revenu développer tous les films. Les photos du deuxième appareil ne sont pas aussi bonnes que celle-ci. Je ne les ai pas tirées en grand format.

Il tendit deux petites épreuves à Langtry qui en donna une au sergent et examina attentivement la sienne.

— Bon sang ! s'exclama Garvan. Elles sont sans doute plus importantes que l'autre. Le tueur ignorait qu'on les prenait. Il ne pouvait pas prévoir d'être photographié sous cet angle-là.

Langtry hocha doucement la tête.

— Nous les étudierons plus tard à la loupe ; à première vue, elles ne révèlent rien de particulier. Venez, sergent, on va voir la fille aux petites annonces. Merci, Willis.

Une des filles du service des petites annonces avait le bord des yeux rouge. Lorsqu'ils s'approchèrent, son regard parcourut Garvan du chapeau melon à ses chaussures à bouts carrés. Elle soupira de fatigue.

— Vous ne pouvez pas me laisser tranquille, se plaignit-elle. J'ai déjà dit tout ce que je savais ! Au patron du service, au rédacteur en chef, au chef de la police et à je ne sais combien d'autres inspecteurs ou journalistes. Il ne manquait plus que vous !

Deadpan sortit un billet de dix dollars de sa poche et le ficha dans son bloc de feuilles.

— Voilà de quoi t'acheter des glaces et noyer ton chagrin après la fermeture. Je ne suis pas un flic, mais le type qui a été tué travaillait pour moi. Je m'appelle Langtry.

Le ressentiment de la fille disparut, peut-être à cause du billet, ou de la manière de le donner ; sans doute des deux.

— L'appel est arrivé tard, au moment où on bouclait l'édition du matin. Le type a dit qu'il appelait de la part d'Harry Ganz, il a dicté l'annonce telle qu'elle est parue. Il a dit qu'il la voulait dans la première édition.

— Tu refuses les annonces d'inconnus quand elles ne sont pas réglées d'avance, pas vrai ? demanda Langtry.

— Oui, mais comment je pouvais savoir que c'était bidon ? Harry Ganz n'est pas qu'un homme politique important, il détient des parts dans le journal. Je n'avais pas le temps de me renseigner. Je l'ai envoyée à la salle de composition avec le tampon "impératif". Ils l'ont incluse et personne n'y a plus songé jusqu'à…

— Et la voix au téléphone ?

Deadpan se pencha en avant pour prêter attention à la réponse.

— Celle d'un homme ; haut perchée. En y repensant, je crois qu'elle était bel et bien déguisée. Il zozotait.

— Dix dollars sszi vous la passzzez…

— O.K., môme, dit Deadpan en repartant. Ne force quand même pas trop sur les glaces ce soir.

Dès qu'il eut franchi la porte, Garvan le bouscula en sortant à son tour.

— Et maintenant, Langtry ? On va vérifier les autres informations ? La petite annonce de la radio dans le *Sentinel* et l'autre pour Movietone dans le *Tribune* ?

Le détective privé secoua la tête pensivement.

— Pas la peine. S'il y a la moindre information là-bas, les gars de la criminelle l'auront ; mais tout ce qu'ils apprendront, c'est que dans les deux cas un type a appelé peu de temps avant le bouclage pour donner une info avec une voix déguisée et un zozotement ; ne perdons pas de temps là-dessus.

Il se remit en marche et atteignit l'ascenseur au moment où la porte s'ouvrait. Langtry poussa Garvan à l'intérieur, s'écarta poliment pour laisser entrer une grosse dame et piqua un sprint vers le hall au moment où l'ascenseur se fermait avec un bruit métallique.

Il retourna dans le bureau du photographe ; la porte du laboratoire s'entrouvrit et Willis passa la tête dans l'entrebâillement.

— Je peux utiliser votre téléphone une minute ? demanda Deadpan en décrochant le combiné.

Le photographe acquiesça avec le sourire.

— Passez-moi Delaware 4224, et vite ! aboya-t-il au téléphone. Perry National Bank ? Passez-moi votre vice-président, J.D. Burchard, vite… Allô, Burchard ? c'est Langtry. Vous connaissez les nouvelles ? Je viens de rentrer… Oui, j'éviterai de citer votre nom, dans la mesure du possible. Est-ce que je peux vous voir à la banque, ou chez vous ?… Très bien, alors à 20 h.

Il reposa le combiné et retourna dans le couloir. Garvan venait à sa recherche en descendant pesamment les escaliers.

— Ohé, sergent, l'appela-t-il. Il montait, vous n'aviez pas remarqué ? De toutes façons, on n'est qu'au premier. On va descendre à pied.

Garvan le regarda d'un air soupçonneux et trottina à ses côtés jusqu'à la rue.

— Vous avez pris vos patins, sergent ? on va bouger.

— Où ? demanda Garvan tandis qu'ils se dirigeaient rapidement vers la 14ème rue.

Langtry ne répondit pas : il ne le savait pas. Avant de rencontrer Burchard à 20 h, il voulait marcher et réfléchir, digérer les quelques faits qu'il avait appris et les laisser se mettre en place. Il marchait vite mais sans but. Plusieurs kilomètres plus tard, ils se retrouvèrent presque à leur point de départ. Garvan commençait à haleter.

— Écoutez, Langtry, si vous tournez en rond, prenons un taxi. On y sera plus vite, se plaignit-il.

Deadpan regarda sa montre ; le temps passait, il lui faudrait bientôt se débarrasser de Garvan s'il voulait honorer son rendez-vous avec Burchard. Il repartit, au pas de charge, droit vers les faubourgs de la ville. À 19 h 30, ils se trouvaient dans des rues calmes et sans circulation. Le détective s'arrêta à un carrefour, Garvan le rejoignit. On aurait dit qu'il venait de passer à l'essoreuse.

— Vous ne mangez jamais ? se lamenta-t-il.

Deadpan ignora la question.

— Vous avez votre arme ? demanda-t-il. Le sergent secoua la tête. Comment va votre souffle ?

Garvan s'essuya le front et parvint à inspirer assez pour répondre :

— Mon quoi ?

Langtry pivota et se mit à courir.

— Allez, sergent, lança-t-il par dessus son épaule, restez avec moi.

Il regarda derrière lui à l'intersection suivante ; le sergent, assis sur le bord du trottoir, avait abandonné et parlait tout seul.

Langtry poursuivit sa course, regagna une artère passante trois rues plus loin et héla un taxi. Il donna l'adresse personnelle de Burchard au conducteur et jeta un coup d'œil à

sa montre. Il était 19 h 50. Chez Burchard, un serviteur l'accueillit.

— M. Burchard vous attend, dit-il après avoir entendu le nom de Langtry. Il est dans son étude, deuxième porte à gauche.

— O.K.

Deadpan passa à côté de lui et se dirigea vers le bureau. La porte en était entrebâillée de quelques centimètres, il frappa, l'ouvrit et resta sur le seuil, le regard fixe. Le corps de Burchard, tassé au fond de son fauteuil, montrait un impact de balle en pleine poitrine, auréolé d'une large tache rouge. Il se précipita vers le banquier et chercha un signe de vie, en vain. Le corps était froid. Burchard était mort depuis quelques temps, plus d'une demi-heure, estima Langtry qui ne perdit pas de temps à s'accuser de sottise ou d'imprévoyance ; lorsque, dans le taxi, il avait eu une soudaine illumination, et commencé à ajuster les pièces du puzzle, Burchard était déjà mort ; il aurait été trop tard pour le sauver.

Il inspecta méticuleusement, quoique prudemment, les alentours. Il n'y avait rien qui pût l'aider ; une fenêtre ouverte par où le projectile avait pu pénétrer ; des papiers éparpillés autour de lui et des tiroirs étaient ouverts. Rien d'autre.

Il repéra, sur un côté du bureau, le bouton d'appel du domestique, tendit le bras, hésita. Il lui restait à effectuer une dernière vérification avant de demander à ce qu'on prévienne la police. Il s'empara d'un annuaire, chercha un nom avec l'adresse et le numéro de téléphone et les nota. Il composa ensuite le numéro.

Willis, le photographe du *Herald News*, répondit.

Deadpan lui expliqua :

— Je me demande encore pourquoi le tueur voulait qu'on prenne cette photo. Ces clichés pris avec l'appareil portatif… à quelle heure les avez-vous pris ?

— Peu avant 14 h. Je n'ai pas noté précisément.

— Et l'appel, Willis. Est-ce que vous vous souvenez exactement des paroles du type ?

— Parfaitement. Je me souviens de ses mots exacts. Il a dit :

« T'es un photographe du *Herald* ? Au cas où tu voudrais une bonne photo, regarde par la fenêtre à 14 h. » Et il a raccroché.

— Merci, dit Deadpan. Vous ne vous souvenez de rien d'autre qui pourrait m'être utile ?

— Rien de plus. C'est tout ce qu'il a dit.

Le détective privé raccrocha et composa le numéro de June. Il attendit impatiemment qu'elle décroche.

— Écoute, June. J'ai semé le sergent Garvan. Il m'a filé toute la journée. Il va certainement te contacter pour savoir où me retrouver ; s'il le fait, dis-lui de se rendre au plus vite à l'angle de la 28ème et Burleight et de m'y attendre. Je risque d'avoir besoin de lui cette fois.

Il stoppa le flot de questions que lui posait June.

— Ouais, l'affaire est résolue. Si Garvan ne se manifeste pas, laisse-lui la consigne au Q.G. On est sûr qu'il appellera là-bas. Ah, autre chose : est-ce que Bill Ford t'as dit quoi que ce soit concernant l'enquête pour Burchard ?

— Pas grand chose, chef. On faisait chanter Burchard, une histoire avec lui et une femme. C'est pas elle qui le faisait chanter, il ignorait qui c'était, mais on avait une piste que Bill a suivie pour connaître l'identité du maître-chanteur…

— O.K., June, ça concorde. Va te coucher.

Il reposa le combiné et appela le serviteur. Il n'avait pas traîné, il ne s'était pas écoulé plus de cinq minutes depuis son arrivée ici. Le serviteur apparut sur le seuil, blêmit.

— Votre patron a été assassiné, lui dit calmement le détective privé. Vous devriez prévenir la police. Je file sans attendre.

Puis, voyant l'expression horrifiée sur le visage de l'homme, il ajouta :

— Non, ce n'est pas moi. Regardez, vous verrez qu'il est mort depuis presque une heure.

Le serviteur se dirigea vers le téléphone ; Deadpan retourna dans la nuit, et héla le premier taxi rencontré au carrefour. Il se fit déposer à l'angle de la 28ème rue et Burleigh Avenue. Là, il s'intéressa à une petite maison de deux étages située à proximité. Il y avait de la lumière au deuxième étage. À l'angle du trottoir se trouvait un immeuble de quatre étages. Deadpan monta jusqu'au dernier, il y trouva ce qu'il espérait : une fenêtre sur le palier du 4ème d'où il avait un point de vue imprenable sur le quartier et sur la petite maison qui l'intéressait. Ses yeux

s'allumèrent lorsqu'il découvrit une verrière sur le toit de la maison, une verrière au-dessus d'une pièce éclairée, ce qui lui permettait, depuis son point d'observation, de voir une photo affichée sur un mur de la pièce. Il revint sur ses pas, descendit les quatre étages et se retrouva sur le trottoir. Il surveilla attentivement les alentours pour voir si on l'observait, puis traversa la pelouse et parvint à l'arrière de la maison à deux étages, dotée d'une véranda, ainsi qu'il avait pu le constater depuis la fenêtre de l'immeuble voisin. Sans bruit, Deadpan monta sur la balustrade, escalada un pilier, agrippa fortement le bord du toit et se hissa jusqu'à pouvoir facilement achever l'ascension vers le toit proprement dit. Quelques instants plus tard, il s'agenouillait à côté de la verrière et plongeait son regard dans le studio du photographe.

Willis, le photographe du *Herald News*, travaillait à une table. Du matériel était soigneusement aligné le long des murs. Un revolver muni d'un silencieux était posé sur la table à côté de lui. À présent, Deadpan était sûr et certain que son raisonnement était juste, et le silencieux expliquait pourquoi les serviteurs de Burchard n'avaient pas entendu de détonation. Sans quitter des yeux le photographe, Langtry récapitula les éléments qui l'avaient conduit à Willis. Ils suffiraient à l'inculper, pensa-t-il, surtout si on y ajoutait les preuves qu'il ne manquerait pas de trouver dans le studio et la contribution du service de balistique. Une fois établi le lien entre ce revolver réduit au silence et la balle dans le corps du banquier, il pourrait clore cette affaire avec succès. Il descendrait bientôt pour attendre le sergent Garvan et lui demander, explications à l'appui, de procéder à l'arrestation. Garvan était peut-être déjà là.

Une partie du mobile du meurtre était encore obscur, mais il n'était pas difficile de l'imaginer. Bill Ford vérifiait visiblement les allées et venues d'un employé du *Herald News*. Sans doute, Burchard avait-il lors de leur première entrevue glissé à Ford un indice sur l'identité du maître-chanteur. Willis avait repéré Ford, à cause d'une filature maladroite ; l'avait reconnu sous son déguisement de mendiant aveugle posté en face du *Herald News*. De toutes façons, Willis devait être sur ses gardes.

Démasqué, il avait minutieusement établi un plan pour éliminer Bill Ford, plan qui lui assurait de multiples occasions d'agir, protégé par une foule agitée et nombreuse. La chronologie des faits telle que Deadpan se la représentait était la suivante : Willis règle le déclenchement de l'appareil pour 13 h 55 environ, laisse l'appareil sur pied en place dans le laboratoire où personne n'y prêtera attention, prend rapidement plusieurs photos de la foule avec son appareil portable, gagne la rue et, debout devant Bill, attend le flash. Éclair. Tous les regards de la foule se tournent vers la fenêtre, il se baisse, égorge Bill avec un couteau ou un rasoir et retourne dare-dare dans l'immeuble. Il développait ses pellicules lorsque le crime fut découvert.

Willis travaillait à présent sur plusieurs épreuves. Langtry se pencha en avant pour mieux voir et s'appuya sur un croisillon de la verrière. Il y eut soudain un fracas de verre brisé lorsqu'elle céda sous son poids.

Il ne perdit pas conscience, bien qu'au début il fut un peu étourdi. Il était étendu sur le sol du studio, un bras cassé et inutile coincé sous lui et des coupures sanguinolentes au visage. Willis, derrière la gueule du revolver muni du silencieux, le regardait d'un air inflexible. Le détective privé secoua la tête pour s'éclaircir les idées. S'il réussissait à faire parler Willis, il trouverait peut-être un moyen de s'en sortir.

— N'ajoute pas un meurtre à ton C.V., dit-il, la maison est encerclée.

— Des clous ! T'es venu tout seul pour m'espionner, sinon t'aurais ramené les flics. Qu'est-ce qui t'a conduit ici ? interrogea Willis, le doigt toujours crispé sur la détente, mais la voix empreinte de curiosité.

— Qui d'autre que toi pouvait savoir que le flash se déclencherait avant l'appareil ? Qui d'autre que toi savait que j'avais rendez-vous à 20 h avec Burchard ? Tu m'as devancé, tu ne voulais pas que Burchard me communique ses soupçons.

Willis grommela. Il releva le revolver pour viser. Deadpan tenta une nouvelle parade :

— Tu ne veux pas me tuer, tu serais obligé de quitter la ville, d'abandonner le joli réseau de chantage que tu as mis au point. En tant que photographe de presse, tu en as eu des occasions,

non ? Tu es recherché, hein ? Tu ne te risqueras pas à solliciter un boulot de photographe, où que ce soit dans ce pays.

L'argument avait porté, la balle s'attarda une minute de plus dans ce revolver silencieux.

— C'est quoi la solution ? demanda Willis. Qu'est-ce qui se passe si je file sans te tuer ? Même si tu n'as aucune preuve de ce que tu avances, je suis foutu. Mes empreintes sont fichées à Chicago, et pas pour excès de vitesse. Si on m'arrête ici pour ça, je suis cuit, avec ou sans preuves.

Le mobile du meurtre de Ford était clair à présent ; si on le coffrait ici pour chantage, on enquêterait sur son passé et on exhumerait le crime de Chicago. Il était bon pour la chaise électrique.

Il n'avait plus rien à perdre. Deadpan voyait monter la gueule du revolver.

— Il te reste une chance de t'en tirer sans que tu aies à me tuer. Elle te permet même d'échapper à ton passé.

Deadpan avait réussi à se redresser sur son coude valide. C'était maintenant ou jamais. Willis réfléchissait ; dans une minute il demanderait : « alors, c'est quoi la solution ? » Et Langtry l'ignorait ; il avait seulement cherché à gagner du temps. C'était un coup risqué, certes, mais qu'il avait déjà utilisé avec succès. Il balança ses jambes vers Willis, cala son pied gauche derrière la cheville du photographe et de son talon droit, il lui défonça la rotule. Le revolver claqua méchamment. Deadpan ressentit une douleur cuisante au cou, comme si on venait de le marquer au fer rouge. Le revolver tomba avec fracas, Willis s'écroula, le genou brisé. Langtry récupéra l'arme le premier, se releva avec peine et clopina jusqu'à la fenêtre donnant sur la rue. Garvan était-il là ? Il ne le voyait pas mais il s'empara d'un appareil photo posé sur une étagère et le lança sur le trottoir à travers la vitre.

Le sergent arriva en courant, leva les yeux vers la fenêtre cassée. Deadpan lui fit signe.

Willis rampait vers la pièce attenante ; voyant qu'il s'agissait de la salle de bains, Deadpan le laissa faire. Il se hâta du mieux qu'il put vers la table et rassembla les photos que Willis était en train de classer ; il en trouva d'autres dans le tiroir du bureau.

Le sergent cognait à la porte d'entrée, essayait de l'enfoncer. À présent, Deadpan n'était pas pressé de le voir. Il examinait les photos, et trouva celle concernant Burchard parmi d'autres clichés similaires, preuves que Willis s'assurait ainsi un à-côté fort lucratif. Il empila les photos sur la table et grattait une allumette au moment où Garvan entra en trombe dans la pièce. Il regarda Langtry écroulé au fond d'une chaise, remarqua ses blessures au visage, la verrière brisée et la pile de photos et de négatifs en train de brûler sur le bureau. Deadpan tendit le bras vers la porte de la salle de bains.

— Il est là-dedans. Allez-y, enfoncez-la. Il a eu le temps.

— Le temps de quoi ?

Le sergent essaya la poignée, puis donna un grand coup d'épaule contre la porte. Elle s'ouvrit brutalement au deuxième essai ; il fonça bille en tête dans la salle de bains. Il en ressortit un peu secoué.

— Il a pris un rasoir et s'est enlevé un morceau de gorge. Pourquoi ne l'en avez vous pas empêché ?

— Pourquoi l'aurais-je fait ? demanda le détective d'une voix amère.

— C'est sans doute avec ce rasoir qu'il a tué Bill Ford. Allez-y, appelez la Criminelle. En attendant, je vais vous raconter ce qu'il s'est passé. Dites-leur de venir avec une ambulance, il faut que je me fasse soigner le bras.

Il terminait son histoire au moment où les voitures de police arrivèrent. Garvan leur fit signe depuis la fenêtre et revint vers Langtry.

— Je comprends le principal, dit-il, mais tout ça ressemble encore à une hypothèse. C'est un coup de fil à Willis qui vous a convaincu de sa culpabilité, dites-vous. Comment ?

— Je lui ai demandé de me répéter au mot près le message qu'il avait reçu au téléphone. Sa réponse a été : « T'es un photographe du *Herald* ? Au cas où tu voudrais une bonne photo, regarde par la fenêtre à 14 h. » Il m'a affirmé que c'était les paroles exactes que le type a prononcées avant de raccrocher. Vous saisissez maintenant ?

Garvan le regarda sans comprendre.

— Pas du tout. Qu'est-ce qui cloche là-dedans ?

Deadpan se pencha en avant et souffla les cendres sur la table avant de répondre. Des pas pesants montaient les escaliers.

— Willis a été le premier à mentionner le zozotement de la voix déguisée. Il n'y a pas de "s" dans ce baratin. Essayez donc de le dire en zozotant, pour voir.

Murder draws a Crowd
Detective Fiction Weekly
27 juillet 1940

Des Empreintes de Pas au Plafond

La blonde secrétaire de Carter Moine lui mit la main sur l'épaule pour le secouer ; le journaliste ouvrit les yeux et la regarda d'en bas. Il ôta les pieds de son bureau, prit une cigarette.

— Poupée… dit-il d'un ton de reproche, c'est pas des manières pour réveiller un type qui a une gueule de bois carabinée ; ma chronique du jour est à jour, na ! Il y a le feu ?

— Il y a un type qui t'attend.

Moine remit ses pieds sur le bureau.

— Je ne suis pas là. Dis-lui que je suis parti à Hong-Kong. Il ressemble à quoi ?

— Grand et beau gosse, comme toi ; avec des cheveux. Et une gueule de bois, comme la tienne, en pire. Peut-être un de tes copains de java d'hier soir.

Moine rouvrit un œil.

— On dirait Barton Webster. Il est beau comme moi, c'est vrai, mais ce ne sont pas des cheveux, c'est une moumoute. C'est un acteur, il lui faut quelque chose qui ressemble à des cheveux. Et puis moi je suis juste un peu dégarni sur le dessus. Fais-le entrer.

Moine ouvrit l'autre œil lorsque Barton Webster entra dans son bureau.

— Salut, Bart. Prends une chaise et pionce. Vous avez continué la partie de poker après mon départ de l'hôtel ? Au fait, la première d'hier soir a eu de bonnes critiques.

L'acteur s'assit avec précaution, comme s'il voulait éviter les mouvements trop brusques pour sa tête. Il avait des cernes sous les yeux. Bah, se dit Moine, une bonne couche de fard avant d'entrer en scène, et il n'y paraîtra plus.

— Écoute, Moine ; il y a un truc qui cloche. Viens à l'hôtel avec moi, je voudrais te montrer quelque chose. Si je t'en parle maintenant, tu vas dire que je me fous de toi.

Moine s'alluma une cigarette.

— Bart, je sais que tu ne me ferais pas marcher. Je suis capable de gober six trucs incroyables avant le petit déjeuner ; je n'en suis pas encore à cinq et je n'ai toujours pas mangé. Vas-y.

Barton Webster fit glisser sa chaise près du bureau.

— Moine, il y a des empreintes de pas sur mon plafond. Elles n'y étaient pas quand je me suis couché après le poker hier soir, et ma porte était fermée de l'intérieur toute la nuit. C'est peut-être un gag, mais dans ce cas, je ne comprends pas comment on a procédé.

Moine referma ses yeux et s'enfonça dans son fauteuil pivotant.

— Bart, mon gars… les blagues, c'est marrant, mais j'ai la casquette en plomb. Tu tiens le rôle principal dans une pièce intitulée *Des Empreintes de Pas au Plafond* qui démarre du tonnerre, ça va être un gros succès. Pourquoi vous fatiguer à monter un canular pareil ? Vous n'avez pas besoin de publicité !

— Tu parles d'une pub ! lança le comédien. Moine, si jamais tu fais un papier là-dessus, je t'emporte jusqu'au sommet de l'Empire State Building et je te balance dans le vide. Tu crois que je cherche à obtenir un papier sur un truc aussi cinglé ?

— Mais regarde le titre de la pièce, Bart ! T'es peut-être pas dans le coup, mais c'est une farce. Des empreintes de pas au plafond, houah !

— Écoute, trafiquant de potins, je vais tout te raconter ; ensuite tu me diras qui a monté ce coup et comment il a fait. Voilà : après avoir quitté Joe Riber hier soir à la fin de la partie, je suis allé dans ma chambre tout seul. J'étais un peu vaseux, d'accord, mais j'avais toute ma tête. Je n'arrivais pas à m'endormir, je suis resté un bon bout de temps allongé dans le lit en pensant à la pièce de théâtre. Il n'y avait pas d'empreintes au plafond à ce moment-là. Je me réveille ce matin, et elles y sont. Ma porte est restée fermée de l'intérieur toute la nuit, la fenêtre aussi. Je ne suis pas un acharné de l'air frais. Comment ces empreintes sont-elles arrivées là ?

Moine écrasa sa cigarette à demi consumée et s'en alluma une autre. Une lueur d'intérêt brillait dans son œil.

— Décris-moi ces empreintes, Bart. Leur forme, couleur, emplacement…

— Elles démarrent au milieu du mur côté nord. Elles traversent le plafond et s'arrêtent contre le mur opposé. Elle sont de taille moyenne, à distance convenable les unes des autres, et il y a l'alternance pied gauche, pied droit. Elles sont peintes.

— Tu veux dire qu'elles ont été peintes ?

— Non, dit l'acteur d'une voix traînante. Je ne crois pas. On dirait qu'elles ont été faites par des chaussures dont la semelle était recouverte de peinture. Les dernières empreintes sont plus pâles que les premières. Une peinture légère.

Moine sortit une bouteille du tiroir inférieur de son bureau et deux verres du tiroir supérieur.

— Buvons un coup. Ça m'aidera peut-être à comprendre à quoi tu fais allusion quand tu parles d'une peinture pâle.

Barton Webster prit le remontant avec reconnaissance. Il passa le verre de liquide ambré sous son nez, frissonna et le but d'un trait avant d'expliquer :

— Je parle d'une peinture de teinte pâle. Je suis daltonien, je ne peux pas dire s'il s'agissait de bleu clair ou de rose pâle ou quoi…

— Tu es sûr que ces traces n'étaient pas là lorsque tu t'es couché ?

— Je me suis allongé sur le lit, Moine, et j'ai regardé le plafond un bon moment. Je n'aurais pas pu ne pas les voir, même si ma vision était un peu imprécise…

— Imprécise à quel point ?

— Eh bien, peut-être un peu faible ; la pièce elle-même semblait un peu terne, embrumée, en fait. Mais pas trouble. J'avais l'esprit clair et je voyais bien, pas double en tout cas.

Moine replaça la bouteille dans le tiroir. Il bâilla profondément.

— Bart, faut-il que je sois assez idiot pour vouloir jeter un coup d'œil à ces empreintes ! Quelqu'un t'a fait une farce visiblement inspirée par le titre de la pièce. Par contre, je suis

curieux de savoir comment on a pu procéder dans une pièce fermée.

Le téléphone sonna alors qu'ils arrivaient dans le hall ; Moine s'arrêta un instant, le temps que la blonde décroche. Elle écouta et dit :

— Un instant. Je vais voir.

Elle plaça sa main sur le combiné.

— T'es encore là, Carter ? C'est le sergent Connell. Il a l'air pressé.

Moine retourna dans son bureau.

— Je le prends. Rien ne peut plus me pourrir la journée, pas même le sergent. Allô, sergent, dit-il après avoir décroché. Qu'est-ce qui me vaut l'honneur ?

— Vous étiez à une partie de poker hier soir à l'hôtel *Corey,* Moine ?

— J'essaie d'oublier que j'y étais, sergent. On jouait des jetons, vous savez ; vous n'avez rien contre nous.

— Les autres joueurs étaient Joe Riber, Bill Corey et Barton Webster ?

— Exact. Tim Blaine est resté un petit moment jusqu'à ce qu'il soit fauché ; vous connaissez Tim ? C'est celui qui joue le méchant dans *Des Empreintes de Pas au Plafond*. Il tient le rôle d'un sergent de police qui en fin de compte se révèle être l'escroc de l'histoire. Vous devriez le rencontrer.

— Oui, eh bien écoutez, Moine. Il faut que vous veniez ici.

— J'y suis presque. Mais pourquoi des empreintes de pas au plafond intéressent-elles un flic aussi respectable que vous ? Vous avez reçu des plaintes pour tapage nocturne ?

— Moine, c'est sérieux. Bill Corey a été tué. Si vous savez où se trouve Barton Webster, amenez-le ici.

Carter Moine siffla entre ses dents.

— Bart est ici avec moi. On arrive tout de suite. Comment a-t-on tué Corey ?

Moine raccrocha le combiné, l'air éberlué.

— Est-ce que j'ai bien entendu, Moine, Bill Corey est mort ? Mon Dieu ! On l'a tué ?

Moine le fixa du regard.

— Si l'on en croit les indices, Bill est tombé du plafond et s'est cogné la tête par terre, dans la chambre contiguë à la tienne.

Sur le trajet entre son bureau et l'hôtel *Corey*, Moine viola tellement les règles du Code de la route qu'il battit un record. Deux agents étaient en faction dans le hall. Moine leur fit signe et prit l'ascenseur avec Webster jusqu'au septième étage. Le sergent Connell se trouvait sur le seuil de la chambre 711, voisine de celle de l'acteur.

— C'est là, Moine. Visez-moi ça, et dites-moi si vous y comprenez quelque chose.

Moine s'arrêta sur le seuil. Webster regardait par-dessus son épaule. Bill Corey, propriétaire de l'hôtel *Corey,* était étendu presque au centre de la pièce. Il portait un pyjama rayé et une paire de chaussures beige clair. Les semelles des chaussures faisaient face à la porte, elles étaient recouvertes de peinture bleue, une peinture bleu pâle.

Moine leva les yeux et vit les empreintes au plafond. Elles aussi étaient bleu pâle. Elles débutaient à l'angle du plafond adjacent par rapport à la chambre de Webster, se poursuivaient jusqu'à un point situé pile au-dessus du corps et s'arrêtaient là.

— C'est dingue, dit le sergent. Ou alors c'est moi qui le suis. Ça ne rime à rien, à moins qu'il ne s'agisse d'un canular idiot inspiré par la pièce dans laquelle votre ami joue le rôle principal. C'est une piste qu'on commence à explorer. Moine, que savez-vous sur Bill Corey ?

— Bill Corey était un de mes amis. C'était un type bien. Cet hôtel lui appartenait, mais sa vie c'était le jeu. Bill était un flambeur, le genre de type à parier mille dollars sur une carte.

— Est-ce qu'il dormait toujours dans cette chambre ? Il y a quelques vêtements à lui ici, mais pas assez pour un homme de sa classe.

Moine secoua la tête.

— Il avait une maison à Long Island City, mais cette chambre lui était réservée ; il y passait la nuit quand il voulait rester en ville. La superstition du joueur, vous voyez : chambre 711.

— On dirait qu'elle ne lui a pas porté chance.

— Il a eu de la chance hier soir, intervint Barton Webster. Il a ramassé mille dollars, principalement grâce à Joe Riber. C'est après la partie qu'il n'a pas eu de chance, pas vrai ? Vous avez vu ma chambre, sergent ?

— Votre chambre ? Pas encore. Pourquoi ? Il y a quelque chose qui ne va pas ?

L'acteur acquiesça.

— D'autres empreintes. J'en parlais à Moine quand vous avez appelé. Je vais vous montrer.

Webster ouvrit la porte de sa chambre, numéro 709. Depuis le seuil le sergent leva les yeux, l'air étonné. Moine passa devant lui. Il alluma et éteignit plusieurs fois de suite la lampe de chevet.

— C'est la lampe que tu as allumée hier soir, Bart ? demanda-t-il.

— Oui, le plafonnier ne fonctionnait pas. L'ampoule doit être grillée.

Moine retourna près de la porte et appuya sur l'interrupteur.

— Il ne fonctionne toujours pas. Dis-moi Bart, est-ce que la lumière de cette lampe te semble plus forte que cette nuit ?

— Hmm… Oui, en effet. Je t'ai dit que la chambre avait l'air brumeuse.

Moine saisit une chaise, la plaça au centre de la pièce et monta dessus. Ainsi juché, il touchait à peine le plafonnier. Il ôta l'hémisphère de verre dépoli, effleura l'ampoule.

— Elle est dévissée, grogna-t-il, essayez l'interrupteur à présent.

Le sergent Connell l'actionna, l'ampoule s'alluma.

— Laissons-la comme ça, lui dit Moine. Tant que je suis là-haut…

Il examina de près les empreintes bleues.

— C'est bel et bien de la peinture mais elle n'a pas été déposée avec un pinceau ; quelqu'un a utilisé les chaussures de Bill, sans doute enfilées au bout d'une perche. Pour ta gouverne, Bart, elles sont bleu pâle.

L'acteur remarqua l'expression étonnée sur le visage de Connell ; il lui expliqua pourquoi il ignorait la couleur des empreintes. Moine descendit de la chaise, aperçut Hank

Murgatroyd, le détective de l'hôtel, debout sur le seuil de la chambre.

— Ah vous êtes là, sergent ! dit Murgatroyd, vos gars sont encore en train d'interroger Joe Riber.

— Ils ont appris quelque chose ?

Murgatroyd s'effondra sur une chaise.

— J'ai les nougats en feu, gémit-il. Quelle journée ! On a eu les détails de cette partie de poker. Ce type, Tim Blaine, n'y est resté qu'une heure environ ; il a abandonné après avoir perdu à peu près soixante-quinze dollars. M. Webster a paumé dans les cent cinquante dollars.

L'acteur prit la parole.

— Cent soixante-cinq dollars pour être précis.

— D'accord, cent soixante-cinq. Carter Moine a gagné à peu près autant. Le gros perdant a été Joe Riber : presque mille dollars, qui sont allés à Bill Corey sur deux gros coups que les autres joueurs ont laissé filer.

— Ce Joe Riber, c'est un auteur de pièces de théâtre, pas vrai ? demanda le sergent.

— Il a écrit *Des Empreintes de Pas au Plafond*, ce qui lui avait permis d'encaisser un chèque de mille dollars d'avance sur ses royalties. *Avait encaissé*, répéta Moine. J'utilise volontairement le passé. Hier soir, il a appris deux choses : qu'au poker, un flush bat une suite, et qu'une suite bat un brelan de rois.

Le sergent contemplait encore le plafond.

— C'est l'affaire la plus tordue que j'ai eue à résoudre, Moine. Qui a mis ces empreintes, et pourquoi ?

— Je dirais Bill Corey lui-même, dit Moine, pensif.

Il s'assit sur le bord du lit.

— Il est parti aux environs de minuit et demie en expliquant qu'il avait à faire à la réception. Bart commençait à ne plus être très frais et il a voulu lui faire une blague ; c'est mon avis.

— Vous voulez dire qu'il est venu ici, qu'il a mis ces empreintes au plafond avec des chaussures aux semelles peintes plantées au bout d'un bâton ?

Le sergent le fixait, incrédule.

— Mais pourquoi est-ce que Webster ne les a pas vues hier soir ? à moins qu'il les ait vues ?

— Non. Moine le rassura. Il est daltonien. Bill le savait, pas vrai, Bart ?

L'acteur acquiesça.

— Joe Riber aussi, de même que Tim Blaine ; c'est pour ça qu'on utilisait seulement des jetons bleus et blancs au poker. Je peux différencier le blanc de la couleur, mais pas les bleus des rouges.

Le sergent semblait encore plus perdu qu'avant.

— Mais il les voit bien, maintenant, non ?

— Bien sûr. Mais cette nuit, Bill, s'il est bien l'auteur de cette blague, a dévissé l'ampoule du plafonnier et en a mis une bleue sur la lampe de chevet. D'après Bart, la chambre était « brumeuse » et « terne » hier soir : c'est exactement l'impression que donne un éclairage bleu… à quelqu'un qui ne le voit pas. Par ailleurs, dans ces conditions, les traces bleu clair sont invisibles même pour une personne dotée d'une vision normale. C'était joliment combiné. Bart se réveille et aperçoit des traces de pas au plafond le lendemain de la première de la pièce dont il interprète le rôle principal. Et quel est le titre de cette pièce ? *Des Empreintes de Pas au Plafond*. Il y aurait pensé pendant des semaines, à ces traces apparues pendant la nuit.

Le sergent jeta son mégot de cigare éteint dans la corbeille et en remit un entre ses dents.

— C'est bien joli, mais si c'est l'œuvre de Bill Corey, qui a remplacé l'ampoule bleue par la blanche ? Parce qu'elle est blanche maintenant. Et Bill a été assassiné cette nuit.

— Le responsable de ce changement n'est autre que le meurtrier. Peut-être Corey a-t-il évoqué la farce à une personne qui l'aura retournée contre lui avant d'achever la mise en scène prévue. N'importe qui a pu venir changer l'ampoule après le départ de Bart.

Le sergent cligna des yeux ; il secoua la tête comme pour s'éclaircir les idées.

— Je vais dans la chambre de Joe Riber. Vous pouvez rester ici ou venir avec moi, mais personne ne quitte l'hôtel. C'est valable pour vous, Moine, et vous, M. Webster.

Il sortit dans le couloir, suivi par Moine.

— Hé, sergent, attendez-moi ; j'ai la gueule de bois, je ne peux pas marcher aussi vite !

Il rattrapa Connell qui l'attendait devant l'ascenseur, le doigt sur le bouton d'appel. Il lui fit face.

— Moine, qu'est-ce que vous savez sur Joe Riber ? On n'a trouvé aucun chèque de mille dollars dans la chambre de Corey. À votre avis, il aurait pu le tuer pour récupérer son chèque ?

Moine réfléchit à la question.

— Je ne crois pas, mais sait-on jamais. Je vois les choses ainsi : Bill Corey monte la farce. Après s'être assuré que Barton Webster s'est couché sans avoir rien découvert, il en parle à quelqu'un, quelqu'un qui a une raison de tuer Bill et lui fracasse le crâne avec un objet lourd. Il laisse ensuite des traces de pas au plafond identiques à celles de la chambre de Bart, mais avec un sens de l'humour macabre : les traces s'arrêtent juste au-dessus du cadavre. Il met les chaussures aux semelles peintes aux pieds de Bill ; c'était effectivement les siennes, je les ai reconnues. C'est ce qui me fait dire qu'il est bien à l'origine du canular.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit, il y entrèrent. Alors qu'ils descendaient vers le quatrième étage, le sergent émit une objection :

— Enfin, Moine, pourquoi se donner tant de mal ? Il faut être complètement fondu pour faire preuve d'un tel sens de l'humour après avoir commis un meurtre.

Moine acquiesça.

— Ce n'est pas seulement de l'humour, sergent. Il fallait brouiller les pistes. N'oubliez pas que si je n'avais pas pigé le truc de l'ampoule bleue, on n'aurait jamais élucidé le cas des empreintes dans la chambre de Bart. On aurait tourné en rond jusqu'à ce que l'affaire se tasse.

Le sergent tapa à la porte de la chambre de Joe Riber et l'ouvrit sans attendre la réponse. Moine lui emboita le pas.

Joe Riber était assis sur une chaise près de la fenêtre, entre deux agents de la Criminelle qui le questionnaient à tour de rôle. Moine sourit à Joe Riber.

— Ne te laisse pas impressionner, Joe. J'ai déclaré qu'on avait joué avec des jetons, pas de l'argent. C'est notre version, ne lâche pas le morceau.

Sous le regard furieux des policiers, il se rendit dans la salle de bain, prit un gant de toilette, le trempa dans l'eau froide avant de l'essorer à moitié, puis le plaça au sommet de son crâne, sous le chapeau. La fraîcheur du gant apaiserait peut-être son mal de tête. Murgatroyd, le détective de l'établissement, était entré pendant que Moine se trouvait dans la salle de bains. Il tenait une ampoule bleue dans la main.

— ... dans la chambre de Tim Blaine, disait-il, au fond de la corbeille. On s'est dit que c'est une ampoule bleue qui empêchait Barton Webster de voir ces empreintes bleu clair.

Moine lui jeta un regard mauvais.

— Ouais, Murgatroyd. C'est ce que *nous* avons découvert.

Il se dirigea vers la fenêtre ouverte et tendant le cou à l'extérieur, inspira un peu d'air frais. Son regard se posa sur la grande enseigne *Hôtel Corey* accrochée au-dessus de la fenêtre. Il l'observa longuement, rentra la tête et traversa la chambre en disant :

— Faut que je voie quelqu'un, sergent.

— N'essayez pas de quitter l'hôtel, Moine. On ne vous a pas encore interrogé à fond.

Moine tapa à la porte de la chambre 709. Il entendit Barton Webster demander : « Qui est-ce ? » et entra dans la pièce. Webster était allongé sur le lit, en train de lire. Moine s'approcha d'une des deux fenêtres, celle qui se trouvait le plus près du pied du lit.

— Je voulais vérifier un truc, Bart. Je crois me souvenir que le store de cette fenêtre est cassé, non ?

— Il est cassé depuis plusieurs nuits. Je pleure pour qu'on en installe un neuf ; la lumière de cette foutue enseigne dehors...

— La lumière de cette enseigne d'hôtel, enchaîna Moine, clignate, elle éclaire cette chambre par intermittence la nuit. Et à peu près toutes les minutes, il y a une *lumière rouge*. Pour un

daltonien comme pour toute personne normale, ces empreintes auraient dû se voir comme le nez au milieu de la figure une fois qu'on a éteint la lampe de chevet.

L'acteur posa son roman et s'assit lentement.

— Cette lampe est restée allumée jusqu'à… peu avant que je m'endorme.

— Et tu n'as jamais regardé vers le plafond pendant que tu étais allongé ? C'est du pipeau. Écoute, Bart, il y a plusieurs choses qui me déplaisent : tu as pris le chèque de Joe Riber pour qu'on le soupçonne ; tu as mis l'ampoule bleue dans la corbeille de Tim Blaine pour qu'on le soupçonne aussi, et tu as tué Bill Corey. Bill était un de mes meilleurs amis. Combien est-ce que tu lui devais ?

Webster posa ses pieds par terre, resta assis au bord du lit.

— Qu'est-ce qui t'a mis des idées pareilles dans la tête ?

Moine se pencha sur la commode.

— Laisse-moi reconstituer les faits, veux-tu ? Bill Corey est venu ici pendant la partie de poker pour préparer sa blague. Tu t'es couché sans rien remarquer, tu as éteint la lumière avant de t'endormir, et lorsque l'enseigne a éclairé la chambre, tu as vu les empreintes. T'as dû avoir un choc ! Jusqu'à ce que tu en devines l'auteur. Tu étais furieux d'avoir eu si peur, tu es allé régler tes comptes avec lui qui dormait dans la chambre voisine. Vous vous êtes battus, il s'est peut-être emporté, lui aussi ; il a fait état des reconnaissances de dettes signées de ton nom. Tu as profité d'un moment d'inattention de sa part pour lui défoncer le crâne avec un presse-papier ou autre chose. Avais-tu décidé de le tuer un jour ou l'autre pour échapper à tes dettes ?

L'acteur se leva lentement, sans cesser de fixer Moine d'un regard acéré, mais son visage ne montrait rien d'autre qu'un intérêt soutenu.

— Continue, dit-il, tu ferais un bon auteur de théâtre, Moine. Tu as raté ta vocation.

— J'aime mieux penser que tu ne voulais pas tuer Corey. Que tu as agi sous le coup de la colère ou de l'alcool. T'as vite dessoûlé : tu as cherché un moyen de t'en sortir. Tu ne pouvais pas effacer les empreintes dans ta chambre mais tu as gardé la technique de Corey, et tu l'as améliorée pour mystifier la police.

Les soupçons se sont portés sur Joe Riber et Tim. Tu es venu me parler de ces empreintes avant que les flics ne les trouvent.

Moine avança vers la corbeille.

— Il y a là un bout de papier brûlé, Bart. Ce meurtre a perturbé le service de l'hôtel, la corbeille n'a pas été vidée. Si ce bout de papier est un morceau du chèque que Joe Riber a donné à Bill, la police pourra l'identifier grâce à son filigrane. J'ai entendu qu'on avait découvert des empreintes sur cette ampoule bleue. Tu y as pensé en la maniant ?

Les yeux rétrécis, l'acteur recula vers le lit et sortit un petit revolver nickelé de sous l'oreiller. Moine n'avait rien vu venir.

— Reste où tu es, Moine, gronda-t-il, et ne bouge pas. Je vais devoir m'éclipser. Tu en sais suffisamment pour assurer ma condamnation ; tu es sur la bonne piste.

Il ouvrit la porte de l'armoire à côté du lit, et de sa main libre en sortit de vieux vêtements de femme. Moine sourit.

— *La tante de Charlie* ! Je ne pensais pas revoir ce costume un jour. Bon, il est un peu daté, mais il peut t'aider à duper les flics de faction dans le hall, ce que je ne souhaite pas.

Moine se retourna face au mur, selon les ordres de l'acteur qui put ainsi poser le revolver à portée de main le temps de se changer. Alors qu'il finissait de se vêtir, il ordonna :

— Va me chercher du maquillage, Moine. Il est dans l'armoire de la salle de bains.

Moine lui apporta du rouge à lèvre, un crayon pour les yeux et du fard à joues, et se remit face au mur pendant que l'acteur se maquillait en gardant un œil sur le journaliste par-dessus le miroir de poche.

— Ne bouge pas, Moine.

L'acteur avait modifié sa voix pour coller au costume. Moine sut ce qui l'attendait ; il entendit les talons hauts s'approcher de lui ; il n'osa pas se retourner ; Barton n'hésiterait pas à tirer à bout portant. Il ne put que fléchir les genoux pour accompagner le coup de crosse et espéra que le gant de toilette sous son chapeau amortirait assez le choc pour rester conscient…

*

* *

Le sergent Connell lui jetait de l'eau au visage. Moine se remit en position assise et se prit la tête dans les mains. Le sergent avait ôté le chapeau de Moine et observait le gant trempé qui s'y trouvait.

— Mazette, il n'a pas ménagé ses forces, s'il a réussi à vous assommer malgré ça. On l'a alpagué dans le hall.

Moine s'agrippa à une chaise et parvint à se lever.

— Ce coup était censé me tuer, sergent. Bart était coincé. Pour une fois, je dois la vie à une gueule de bois. Sans le gant…

Moine se pencha sur le bureau, attira le téléphone vers lui, porta le combiné à son oreille et donna le numéro de téléphone du *Blade* au standardiste de l'hôtel.

— Écoutez bien, sergent. Parce que je vais raconter ce qu'il s'est passé, et que je ne veux pas le répéter ; dès que j'aurai raccroché, je loue une chambre ici-même et je dors trois jours pleins.

— Bureau de Carter Moine, entendit-il au bout du fil.

— C'est moi, poupée. T'as un crayon ? Faudra donner ça au rédac'chef. C'est un papier sur le meurtre de Bill Corey, en exclusivité. Il dicta rapidement pendant dix minutes.

— Tu as tout ? demanda-t-il.

— Bien sûr, Carter, répondit sa secrétaire. Mais comment ont-ils réussi à mettre la main sur Webster ? Tu n'as pas pu donner l'alerte.

Malgré son mal de crâne, Moine parvint à sourire.

— J'avais tout prévu, poupée. Quand je suis allé chercher le maquillage, je me suis rappelé qu'il était daltonien. Il y avait un crayon gras de couleur noire dans la salle de bains : j'en ai cassé le bout et je l'ai enfoncé dans le tube de rouge à lèvres ; et j'avais dans ma poche un crayon rouge de la même taille que celui pour les yeux. Je n'avais pas le temps de prévoir quelque chose pour le fard, mais je me suis dit que les flics de garde auraient la présence d'esprit d'interpeller une femme qui se préparait à sortir… avec des lèvres noires et les sourcils rouges.

Footprints on the Ceiling
Ten Detective Aces

Septembre 1940

En Quête d'une Ville

En arrivant, j'ai jeté un œil dans l'arrière-salle. Les gars étaient là. Il y avait une pile de jetons bleus devant Alderman Higgins, dont la bouille graisseuse arborait, en dépit de ses efforts, une parfaite expression d'imbécile heureux. Le lieutenant Grange était là aussi, à moitié soûl. Des taches de bière maculaient sa chemise bleue d'uniforme. Sa main tremblait en soulevant la chope.

Le conseiller municipal a levé les yeux.

— Salut Jimmy, ça boume ?

Je lui ai fait un grand sourire et je suis monté à l'étage. Sans frapper, j'ai poussé la porte du bureau du patron.

Il m'a regardé curieusement.

— Tout va bien ?

— Ils le trouveront quand le lac sera asséché, je lui ai répondu. Et à ce moment-là, on aura fichu le camp.

— T'as tout prévu, Jimmy ?

— Prévu quoi ? je lui ai demandé. Personne ne va enquêter. Un type ne paie pas pour sa protection : *il n'y a plus d'abonné à ce numéro*. Les autres vont casquer rubis sur l'ongle.

Il a sorti un mouchoir et essuyé la transpiration sur son crâne chauve. Il n'était pas tranquille, ça se voyait à l'œil nu. Ce n'est pas comme ça qu'on mène sa barque, ai-je pensé. Mais tout ça va changer, attendez que je sois aux commandes.

Je m'assis et allumai une cigarette.

— Écoute, cette ville vaut deux fois plus que ce qu'on ramasse. On s'occupe de qui maintenant ?

— On va laisser passer un peu de temps, Jimmy. C'est risqué en ce moment.

Je me suis levé ; je me suis dirigé vers la porte.

— Assieds-toi, Jimmy, il me dit d'une voix douce.

J'ai fait demi-tour et me suis planté devant lui, sans m'asseoir.

— Eh bien ? j'ai fait.

— Si on parlait des gars que tu as payés pour me buter, Jimmy ; quand est-ce que tu espères prendre ma place ?

Je l'avais sous-estimé. On ne peut pas organiser des rackets et être un tocard. Je me suis assis.

— Je comprends pas, patron.

J'essayais de gagner du temps.

— Réglons cette histoire maintenant, Jimmy, dit-il.

Il y avait encore des gouttes de sueur sur sa calvitie, il les a essuyées. Je me gardais bien de l'ouvrir. C'était à lui de jouer. Il a continué :

— T'es un bon élément, Jimmy. Tu m'as bien aidé.

C'était pas du baratin, mais ce n'était que le début. Je me suis calé au fond de la chaise et j'ai attendu de voir où il voulait en venir.

— Il y a six mois j'ai compris que ça ne durerait pas, Jimmy. Tu as de l'ambition. Ce patelin n'est plus assez grand pour toi et moi. Et tu ne veux pas rester mon second, pas vrai ?

Je l'ai laissé poursuivre.

— Tu crois avoir acheté quatre des gars : tu n'en as que deux. Les autres ont craché le morceau. Ils sont prêts à bousiller tes plans.

J'ai pas apprécié ; il *savait* vraiment. J'avais en effet arrosé quatre sous-fifres. Lesquels s'étaient déballonnés ? C'est bon, je me disais, on va percer l'abcès.

— Continue. Je t'écoute.

— T'es trop gourmand pour moi, Jimmy. Je me contente des machines à sous et des boîtes de nuit ; un peu de racket de temps en temps. Tu veux diriger la ville, ramasser des taxes, et tu as la gâchette trop sensible. Je n'aime pas que l'on tue, sauf quand il le faut.

— Laisse tomber la séance d'analyse. Tu as commencé, maintenant dis-moi ce que tu en conclus.

— Tu peux me tuer, peut-être. Mais t'as aucune chance de t'en tirer ; et t'es trop malin, Jimmy, pour risquer ta peau à

moins d'être sûr de toucher le gros lot. Je compte là-dessus ; je suis prêt. Réfléchis ; tu ne sortiras pas vivant d'ici, et même si tu y arrives, tu seras obligé de quitter la ville vite fait. Si tu mets les bouts, qu'est-ce que tu y gagnes ?

Je me suis approché près de la fenêtre, j'ai regardé dehors. Il ne me mentait pas ; pourquoi le ferait-il ? C'est lui qui menait la danse, je le voyais bien. Il a compris ce qui se passait un peu trop tôt à mon goût.

— Tu m'as été d'une grande aide, Jimmy. Je veux qu'on se sépare proprement. Grâce à toi, j'ai fait plus de blé cette dernière année que tout ce que j'ai pu gagner sans toi. Je veux que tu partes ; mais je veux te donner un coup de main. Choisis une ville, va y faire ton trou. Laisse-moi celle-là.

Je regardais toujours par la fenêtre. Je savais pourquoi il ne voulait pas me buter. Il y avait eu trop de morts, les flics commençaient à l'avoir mauvaise. Le patron devait se faire discret. Et de son point de vue, je comprenais bien. Il pouvait même laisser tomber les contrats de protection. Les machines à sous, les bars, les combines semi-légales lui suffisaient. Il préférait jouer petit mais sur du velours. Je ne suis pas du genre à me contenter de si peu. Je me suis retourné, je lui ai fait face. Après tout, pourquoi pas une autre ville ? J'étais sûr de réussir, si j'en choisissais une déjà mûre.

— Combien ? ai-je demandé.

Il a énoncé un chiffre.

Nous étions d'accord.

*

* *

Vous voyez pourquoi je suis à Miami. J'ai décidé de me payer des vacances avant de choisir une ville. Une suite superbe avec vue sur l'océan. Des femmes, des fêtes, la roulette et tout le toutim. On peut vraiment s'éclater ici si on est partant pour claquer quelques milliers de dollars.

Mais je me lasse. Je préférerais voir le pognon rentrer.

Je sais exactement comment procéder une fois que j'aurai sélectionné ma ville : je prends un bar comme couverture et je

cherche quels politiciens sont susceptibles d'être achetés. Je veille à ce que les autres se barrent ; avec de l'argent on peut faire changer d'avis n'importe qui. Je ramène l'artillerie lourde et je me mets au boulot.

Les machines à sous, voilà ce qui rapporte le plus vite. Je place le magot dans des tripots clandestins, des bordels et autres… et quand j'ai les reins assez solides, je mets en place le marché de la protection, quand les commerçants vous paient pour être tranquilles.

C'est là qu'est le vrai pognon si on n'est pas frileux. Ça rapporte très gros parce qu'on ramasse ce qu'on veut sans rien dépenser. Si on connaît les combines et qu'on magouille pour ne pas avoir à liquider la concurrence avant de prendre le contrôle, c'est du gâteau. Et les combines, je les connais.

Un tas de villes feraient l'affaire mais certaines sont plus faciles que d'autres. Si j'en prends une qui est mûre, ça va vite. Si j'achète tous les gars à la mairie, j'ai pas besoin d'en virer d'autres.

J'en visite plusieurs. J'en ai marre de traîner.

Elle est comment, votre ville ? Je le saurai si vous répondez à une question.

La dernière fois qu'il y a eu des élections, avez-vous vraiment lu les deux programmes ? Avez-vous voté pour le meilleur candidat ou pour celui qui a les plus grandes affiches ?

Hein ? Vous ne vous êtes même pas déplacé pour voter ?

C'est la ville que je cherchais, mon pote !

À bientôt !

Town Wanted
Detective Fiction Weekly
7 septembre 1940

Les petits Hommes verts

La secrétaire blonde de Carter Ronk leva les yeux du téléphone, la main sur le combiné. Elle lança un regard interrogateur au journaliste.

— Tu connais un petit homme vert ? demanda-t-elle.

— Pas quand je suis sobre, Jane. Pourquoi ?

— Il y en un qui veut te parler. Il dit que c'est important.

Ronk ôta ses longues jambes de son bureau et s'empara mollement de l'appareil.

— Écoute en même temps ; il y a peut-être quelque chose. Prends des notes si c'est intéressant.

La voix au bout du fil était étouffée, visiblement déguisée.

— Ne vous occupez pas de Mary Harper. Elle va vous attirer des ennuis.

— Qui est à l'appareil ?

— Un des petits hommes verts. Mais n'en parlez pas.

Il y eut un déclic lorsque que l'on raccrocha.

Carter Ronk reposa le téléphone sur le bureau, s'enfonça dans son fauteuil pivotant et observa le plafond.

Jane White posa son crayon.

— Qui est cette Mary Harper avec qui tu fricotes ? demanda-t-elle.

Ronk se leva lentement et étira ses bras maigres.

— C'est ce que tu peux chercher pour moi pendant que je vais déjeuner, bâilla-t-il.

— Établis la liste de toutes les Mary Harper qui sont dans le bottin et vérifie leurs adresses et numéros de téléphone.

Lorsqu'il revint de déjeuner, la blonde était en train de poudrer son nez en trompette. Ronk suspendit son chapeau à la patère et tendit une main vers elle.

— Où est la liste ?

— La liste ? Jane le regarda d'un œil naïf. Ah, ça ! Je me suis dis que tu n'en avais pas besoin, alors je ne l'ai pas faite.

Ronk se passa la main sur le sommet du crâne, où les cheveux commençaient à être clairsemés ; il se retint d'arracher une poignée de ce qu'il restait.

— Poupée, dit-il, un jour je vais perdre mon sang-froid ; je vais te retourner sur mes genoux et…

— Mais, Carter, protesta Jan, aux yeux grands ouverts dans une expression exagérément innocente, lorsque cette petite brune m'a dit qu'elle attendrait dans la salle d'accueil, j'ai naturellement pensé…

— Quelle petite brune ?

— Mary Harper.

Ronk s'assit avec un soupir d'exaspération.

— Un jour, poupée, je *vais* te mettre une fessée. Envoie-la-moi et ferme la porte de l'extérieur. Tu sortiras déjeuner.

Jane White quitta la pièce, le nez en l'air.

Ronk se leva pour accueillir la petite brunette qui entrait.

— Mlle Harper ?

La fille l'observait comme si elle le jaugeait. Son regard semblait indiquer qu'elle en avait vu bien d'autres, malgré son apparence enfantine. Elle parcourut des yeux le mètre quatre-vingt de Carter Ronk et parut apprécier ce qu'elle voyait.

S'étant assise sur la chaise qu'il lui proposait, elle sortit de son sac une enveloppe pliée qu'elle lui tendit. Ronk examina d'abord le cachet de la poste. On l'avait postée du centre ville la veille dans l'après-midi. Elle était adressée à Mary Harper, N° 7, Wilshire Appartments. Le mot tapé à la machine était bref et ne portait aucune signature :

Oui, vous avez tourné en rond. Si vous voulez gagner vos deux cent dollars, allez voir Carter Ronk dans les bureaux du Daily Blade. Ronk leva les yeux vers la fille lorsqu'il eut fini de lire le mot.

— Eh bien, avez-vous préparé les deux cent dollars ?

Ronk ouvrit le tiroir supérieur de son bureau et y fit tomber l'enveloppe. Avant de parler, il tendit son étui à cigarettes à la fille de l'autre côté du bureau et alluma leurs deux cigarettes.

— Ces deux cent dollars, ils sont censés payer quoi ? demanda-t-il pour voir venir.

— Les deux semaines que j'ai passées à Elkton, bien sûr.

La fille souffla un rond de fumée.

— En même temps, j'aimerais savoir de quoi il s'agit. Mais si vous ne voulez pas me le dire, je prendrai les deux cent dollars et je me ferai une raison.

— Écoutez ma grande ; j'aimerais vous donner les deux cent dollars mais je n'avais jamais entendu parler de vous jusqu'à ce matin, dit-il d'un ton sérieux.

Mlle Harper écrasa sa cigarette dans le cendrier, se leva.

— Dans ce cas je ne vais pas vous faire perdre votre temps, M. Ronk, ou le mien.

Ronk s'enfonça de nouveau dans son fauteuil.

— Combien de personnes étaient au courant de ce mot vous enjoignant de venir me voir ? demanda-t-il d'un ton neutre.

— Personne. Et je voudrais le récupérer, si vous voulez bien.

— Vous voulez dire personne, sauf celui qui l'a envoyé, Mlle Harper. Et comme cela limite les possibilités à un, ce doit être le même type qui m'a téléphoné pour me conseiller de ne pas m'occuper de vous. À l'évidence, il veut que nous soyons ensemble ; pourquoi ? je l'ignore.

— J'espérais que c'était pour récupérer ma paye, dit la fille. Mais si c'est pas le cas…

— C'est pas le cas. Commençons par là. Je suis journaliste, je fais imprimer ce que je trouve intéressant. Quelqu'un voulait que vous m'appreniez quelque chose d'assez intrigant pour figurer dans ma rubrique ou dans la colonne des faits divers.

La brunette secoua la tête.

— Je ne vois pas de quoi il peut s'agir. Mais… enfin… j'imagine que je n'ai rien à perdre à vous raconter ce qui s'est passé.

Elle se rassit et prit une nouvelle cigarette que Ronk lui proposait.

— Il y a deux semaines, juste après avoir démissionné de mon travail, j'ai reçu une lettre tapée à la machine comme celle qui se trouve dans votre tiroir. Rendez-la-moi et je vous dirai ce qu'il y avait dans la première.

Ronk sourit en connaisseur. Il rendit l'enveloppe et la petite brune poursuivit après l'avoir rangée dans son sac.

— Le premier message m'offrait deux cent dollars par semaine pour un travail à Elkton. On me demandait d'aller là-bas et de descendre dans un certain hôtel où j'attendrais que l'écrivain se présente. On précisait que le travail n'était pas illégal et que si je n'aimais pas les instructions quand je les recevrais, je pourrais renoncer, et…

— Et, coupa Ronk, l'enveloppe contenait deux cent dollars pour payer la première semaine.

La fille le regarda.

— Comment pouvez-vous le savoir si vous n'avez jamais entendu parler de moi avant ce matin ?

Ronk grimaça en ôtant la cendre de sa cigarette.

— Ma tendance à l'esbroufe, s'excusa-t-il. Vous ne seriez pas partie sur une simple lettre anonyme s'il n'y avait pas eu de l'argent dedans, pas vrai ? Vous étiez embauchée pour quinze jours au tarif de deux cent dollars par semaine alors que vous venez chercher ici le salaire d'une seule semaine ; vous aviez donc reçu la moitié de l'argent.

La brunette lui lança un regard perçant et sourit pour la première fois.

— Oui, il y avait deux cent dollars en billets de vingt. À la fin de la semaine j'ai reçu une autre lettre m'ordonnant de rester une semaine de plus et que si l'écrivain n'était pas arrivé, je devais revenir en ville où je toucherais l'argent.

Ronk acquiesça.

— Bien sûr, comme vous aviez vu la couleur des billets, vous étiez partante pour essayer en deuxième semaine ; rien d'autre ?

— Non. Je suis rentrée hier. Le message qui me disait de venir vous voir est arrivé au courrier du matin.

Ronk extirpa son corps dégingandé du fauteuil et se mit à faire les cent pas dans le bureau, les mains fourrées au fond des poches.

— Vous travailliez pour qui avant ces deux semaines ? voulut-il savoir.

— James Roger Bloedell, le producteur.

Ronk claqua des doigts.

— Et l'Agence pour le Commerce Propre essaie de le coincer pour racket ! Les choses vont se préciser dans un instant, ma petite. Tenez bon. Qu'est-ce que vous savez sur Bloedell ?

La brunette réfléchit un moment avant de répondre.

— Je crois qu'il fait tout dans les règles. Rien de ce que je pourrais savoir n'intéresserait l'Agence.

— Pourquoi avez-vous démissionné… à moins qu'on vous ait virée ?

Mary Harper répondit d'une voix morne.

— Des raisons personnelles. Pas la peine de s'étendre là-dessus. Ça n'a rien à voir avec le fait qu'on m'a envoyée hors de la ville.

Ronk la regarda intensément, vit qu'elle fermait les paupières. La porte du bureau s'ouvrit. Jane White entra dans la pièce d'un air dégagé. Il arrêta de faire les cent pas et se tourna vers elle.

— Tu as mangé vite. Et… tu ne frappes jamais à la porte ?

— Elle n'était pas fermée, dit-elle en rangeant sagement son chapeau dans le tiroir de son bureau.

Ronk revint vers la demoiselle.

— Si vous voulez bien attendre ici, je vais voir si je peux vous obtenir vos deux cent dollars d'une façon ou d'une autre. Cette histoire commence à m'intéresser.

Mary Harper hocha la tête. Ronk s'arrêta sur le seuil et ordonna par-dessus son épaule :

— Et ne parlez à personne pendant mon absence. À *personne*. Jane lui lança un regard qui aurait fait frire un œuf. Ronk sourit et ferma la porte.

Il trouva le bureau de Bloedell au dernier étage de l'immeuble *Métro Trust*. Le secrétariat d'accueil était occupé par un type râblé d'âge moyen et au visage revêche qui ne ressemblait pas à un sténographe.

— Bloedell est là ?

— Il sera là dans dix ou vingt minutes.

Ronk s'assit sur la petite barrière en bois délimitant l'accueil. Il sortit un billet de dix dollars de sa poche, le plia en quatre et le posa sur un coin du bureau du secrétaire trapu ; ce dernier le

vit mais n'essaya pas de le prendre. Il ôta le casque Ediphone de ses oreilles et observa Ronk, l'air curieux.

— Vous avez déjà rencontré des petits hommes verts ? demanda Ronk.

Le secrétaire sourit soudainement. Il prit le billet de dix dollars et l'empocha prestement.

— C'est tout ce que vous voulez savoir ? dit-il. Si vous êtes prêt pour payer pour ça, ça vous regarde ! Bien sûr, des petits hommes verts m'ont poursuivi toute une soirée mais ils ne m'ont jamais attrapé.

Ronk sortit son étui à cigarettes et le remit dans sa poche sans en prendre une.

— Récemment ?

— Il y a trois ans. Je jouais l'acolyte du méchant. *Les Petits Hommes verts* a été joué une soirée au *Bijou* avant qu'il ferme ses portes. C'était nul. Je n'ai pas eu un seul rôle depuis.

Ronk eut un bref hochement de tête, il voyait maintenant pourquoi l'expression « les petits hommes verts » lui était vaguement familière ; il avait entendu parler de la pièce, sans l'avoir vue.

— Et les autres acteurs ? Vous en connaissez certains ?

— Les acteurs ? Dick Barker est à Hollywood, la plupart des autres doivent être à la W.P.A.[5], je suppose. Westphal est toujours en ville mais il ne produit plus de pièces.

— Qui est Westphal ?

— Tom Westphal. C'est un producteur, comme Bloedell. Ils travaillaient parfois ensemble. Ils ont produit *Les Petits Hommes verts*.

— C'est là qu'ils ont appris que l'honnêteté ne payait pas ? s'enquit Ronk.

Le sourire du secrétaire s'évanouit.

— Je ne comprends pas, monsieur. C'est tout ce que je vous dirai pour dix dollars. Si vous voulez parler d'honnêteté, attendez le patron.

---

5 W.P.A. (Works Progress Administration) est une administration qui chapeautait différents grands programmes d'État ; chacun de ces programmes fournissait du travail aux chômeurs lors de la grande dépression aux États-Unis (*N.d.T.*).

Ronk se leva de la barrière et se dirigea vers la porte.

— Je reviendrai le voir plus tard. Vous pouvez inclure votre nom dans cette discussion à dix dollars ?

— Pourquoi pas ? C'est George Caldwell. Et pour trente dollars je vous donne le titre de trois autres pièces qui ont fait un four.

Une fois dans le hall du bâtiment, Ronk chercha dans l'annuaire l'adresse du bureau de Tom Westphal. Il se trouvait deux rues plus loin.

Il trouva Westphal affalé derrière une table en désordre dans un bureau à peine plus grand qu'un placard. Ronk épousseta une chaise avec son mouchoir et s'assit avec précaution.

— Je travaille à l'Agence pour le Commerce Propre, dit-il au gros producteur qui l'observait d'un regard qui se voulait accueillant. Vous avez été associé avec James Roger Bloedell.

— Pas longtemps. C'est un escroc. Dès que je m'en suis rendu compte, je l'ai laissé monter tout seul ses combines douteuses.

Une cendre de cigare s'écrasa sur le gilet prêt à éclater de Tom Westphal. Il ne se donna pas la peine de la balayer de la main.

— Vous avez travaillé avec lui lors de la production des *Petits Hommes verts*.

Westphal haussa les épaules.

— Bien sûr. C'était il y a longtemps.

— Quand avez-vous entendu parler de lui pour la dernière fois ?

Les yeux rétrécis par l'effort, le producteur réfléchit.

— Il y a trois mois, environ. Il lançait l'affaire sur laquelle il bosse en ce moment. Le projet de copropriété, un vieux truc dans un nouvel emballage.

— Il n'a commencé que le mois dernier et non il y a trois mois. On travaille justement sur cette affaire.

— C'est parfaitement exact, reconnut le producteur, mais il m'a écrit il y trois mois pour me demander d'y participer. À ce moment-là il préparait les détails du montage.

Westphal se dandina jusqu'à une armoire d'archivage et farfouilla dans le tiroir supérieur, d'où il exhuma une lettre.

Ronk la prit et la parcourut en vitesse. Elle contenait la preuve qui manquait à l'Agence pour le Commerce Propre pour poursuivre Bloedell et le coincer : elle attestait de sa volonté délibérée de monter une arnaque.

Lorsque Bloedell avait dicté cette lettre, il ne s'était pas méfié des mots utilisés. Ajoutée à la preuve de sa machination en cours, cette lettre l'enverrait derrière les barreaux. Ronk plia la lettre et la glissa dans sa poche. Le producteur se leva à moitié de sa chaise, le regard mauvais.

— Vous ne pouvez pas faire ça ! protesta-t-il d'un ton furieux.

— Faux, corrigea Ronk. Je l'ai fait ; et c'est ce que vous vouliez. Ne me dites pas que vous ignorez ce que signifie cette lettre. Sinon vous ne m'en auriez jamais parlé, vous ne me l'auriez pas montrée.

Westphal soutint quelques instants le regard de Ronk puis haussa les épaules. Ronk lui sourit d'un air sardonique avant de quitter le bureau.

Il retourna au *Daily Blade* d'un pas rapide. Un détail l'incitait à s'assurer au plus vite de la sécurité de Mary Harper. En effet, sous la signature *James Rogers Bloedell* figurait un petit « par M. H… », preuve irréfutable que Mary Harper était un témoin-clé dans cette enquête ; elle seule pouvait jurer, sous la foi du serment, que Bloedell lui-même avait dicté cette lettre.

Jane White leva les yeux à son entrée. Ronk montra du pouce la chaise vide où Mary Harper s'était assise.

— Où est-elle ? Je lui ai dit d'attendre.

Voyant Ronk sur le point d'exploser, Jane cessa de mâcher son chewing-gum.

— Elle s'ennuyait à ne rien faire, elle est allée au cinéma. Remarque, je peux aller la chercher ; elle m'a dit dans quelle rangée elle serait assise.

— Vas-y, et fissa ! Je vais affronter Bloedell dans sa tanière. Tu récupères Mary Harper et tu l'inscris dans un petit hôtel sous un faux nom avec pour instruction de rester tranquille jusqu'à ce qu'on la contacte.

Jane parût intéressée.

— Tu veux dire qu'elle est en danger ?

— Peut-être. Je n'en sais rien, mais je joue la sécurité, répondit Ronk en claquant la porte.

Lorsqu'il retourna aux locaux de Bloedell dans l'immeuble *Métro Trust,* le bureau d'accueil était désert. Ronk enjamba la barrière et se dirigea vers la porte marquée *Privé*. Il tapa du doigt sur la vitre dépolie. Aucune réponse. Il tourna la poignée, entrouvrit la porte. Le corps d'un petit homme soigneusement vêtu, aux cheveux grisonnants, était étendu par terre près du bureau en acajou. Un mince filet de sang formait une petite flaque sur le sol.

Ronk prit une inspiration, s'avança pour examiner le cadavre et reçut sur le crâne un coup violent qui lui fit aussitôt perdre tout intérêt pour le producteur véreux, Mary Harper et ses deux cent dollars, et pour les petits hommes verts.

Lorsqu'il revint à lui, il porta la main à sa tête endolorie et s'assit avant d'ouvrir les yeux, et de découvrir par la même occasion qu'il regardait de près l'extrémité dangereuse d'un lourd pistolet automatique, surmonté du visage tendu de George Caldwell, le secrétaire de Bloedell qui ne ressemblait pas à un secrétaire.

— Ne tentez rien, dit Caldwell, j'ai prévenu les flics. Ils vont arriver d'une minute à l'autre.

Ronk indiqua le corps étendu par terre.

— C'est Bloedell, pas vrai ?

Les yeux de Caldwell se rétrécirent.

— Est-ce dans vos habitudes de tirer avant de vous enquérir de l'identité de vos victimes ? demanda-t-il d'un ton sarcastique.

Ronk ne prit pas la peine de répondre. Il ferma de nouveau les yeux pour essayer de rassembler ses esprits. Qui pouvait avoir une raison de tuer Bloedell ? La lettre ? Il la chercha en vitesse, elle était toujours dans sa poche.

La porte du bureau d'accueil s'ouvrit et trois policiers, le sergent Connell en tête, entrèrent, escortés par un homme plus âgé et bien habillé dont le visage avait un air vaguement familier.

— C'est lui qui a fait le coup, lança le secrétaire avant que le sergent Connell eût posé une question. Il était là il y a une heure environ, il se renseignait sur des petits hommes verts.

Connell jeta un regard aigre au journaliste qui se remettait sur pieds. Il se tourna alors vers les deux flics l'accompagnant.

— Contentez-vous de garder l'œil ouvert jusqu'à l'arrivée de la Brigade Criminelle. Tu restes près de la porte d'entrée, Harvey. Que personne ne touche à rien.

Ronk s'adossa au montant de la porte.

— Ne croyez rien avant de l'avoir lu dans les journaux, sergent. Bloedell était mort lorsque je suis arrivé. Le tueur se tenait derrière la porte et m'a assommé.

Connell le regarda une longue minute en silence avant de s'adresser à Cadwell :

— Posez ce pistolet. Qu'est-ce que vous avez à dire ?

— Je suis le secrétaire de Bloedell. J'ai été absent pendant une demi-heure –, à mon retour j'ai trouvé le patron mort et ce type par terre. Je vous ai téléphoné et j'ai pris le pistolet pour le tenir en respect jusqu'à votre arrivée.

Caldwell posa l'automatique sur un coin du bureau.

Ronk lui décocha un grand sourire.

— Bien sûr, sergent. Je l'ai tué, je me suis assommé moi-même avant de m'allonger pour attendre que l'on me découvre. Et j'ai mangé le flingue avec lequel je l'ai tué.

— C'est sans doute cette arme, dit Caldwell en désignant le pistolet du doigt. Il était par terre près de sa main lorsque je suis rentré dans la pièce. Je l'ai utilisé pour le tenir en joue.

— Super, voilà qui aura effacé les empreintes que j'aurais laissées dessus. Je n'ai plus de soucis à me faire à présent, lança Ronk.

— Je vous jure, Ronk, dit le sergent Connell d'un air résolu, vous pouvez rigoler si ça vous chante, mais j'espère pour vous que vous n'aviez aucun mobile pour tuer Bloedell !

Le monsieur âgé au costume gris avança d'un pas.

— Je viens d'entendre le sergent vous appeler Ronk. Êtes-vous Carter Ronk, le journaliste ? Je suis Rawlings, de l'Agence pour le Commerce Propre.

Ronk lui tendit la main.

— Je savais bien que votre tête me disait quelque chose, j'avais vu une photo quelque part. Je présume que la mort de Bloedell clôt votre enquête, n'est-ce pas ?

— Pas vraiment.

Le type de l'agence secoua la tête avec une ironie désabusée.

— En fait, elle la fiche plutôt en l'air. Certes, elle met un terme aux agissements de Bloedell, mais nous devrons prouver son intention de monter une arnaque avant de pouvoir exiger la restitution de ses biens. Il y a beaucoup d'argent en jeu.

Ronk sortit de sa poche l'enveloppe qu'il avait prise à Tom Westphal.

— Cette lettre vous intéressera, M. Rawlings.

Le monsieur de l'Agence pour le Commerce Propre lut la lettre ; ses yeux s'éclairèrent.

— Voilà qui peut nous permettre de classer l'affaire, dit-il d'un ton calme, avant d'ajouter :

— Mais ces initiales, M. H., sous la signature, j'imagine que ce sont celles de sa dernière secrétaire, Mary Harper ?

Ronk acquiesça. Le Sergent Connell tendit la main.

— Puis-je voir cette lettre, Rawlings ?

Il la lut, sourcils froncés.

— Mary Harper a été mise à l'abri, déclara Ronk à Rawlings. On lui avait promis deux cent dollars. Ce n'est pas hors de prix, n'est-ce pas ?

Le type de l'Agence secoua la tête en souriant.

— Pas du tout. Je veillerai personnellement à ce qu'elle les obtienne. Nous aurons seulement besoin qu'elle nous signe une déclaration sous serment attestant que c'est bien Bloedell qui a dicté cette lettre.

— Merci. C'est bien, dit Ronk.

Le sergent Connell acheva de lire la lettre, la rendit à Rawlings et se tournant d'un coup vers Ronk, il l'apostropha d'un ton rogue.

— Où l'avez-vous eue ?

— Auprès de celui à qui elle est adressée : Westphal. Pourquoi ?

— Vous vous en serviez pour faire chanter Bloedell ?

— Elle m'a été donnée il y a une heure environ ; voyons, sergent, utilisez vos méninges : pourquoi aurai-je fait chanter Bloedell ?

— Pourquoi quelqu'un fait-il chanter quelqu'un d'autre ? demanda le sergent, inflexible.

L'arrivée de la Brigade Criminelle mit fin aux questions de Connell. Les nouveaux arrivants prirent possession des lieux avec des appareils photos et du matériel divers. L'un d'eux emmena Caldwell à part et enregistra sa déposition.

Il y eut un coup à la porte, le policier en faction l'ouvrit. Jane White se tenait sur le seuil. Ronk la fixa des yeux.

— Qu'est-ce que tu fais là ?

— J'ai d'abord fait ce que tu m'as demandé. Je savais où tu étais, alors je suis venue voir si je pouvais t'être utile à quelque chose.

Elle fit un sourire désarmant et entra dans le bureau, sous le regard furibond de Connell.

— Dehors ! dit-il d'un ton brusque, c'est pas un endroit pour les filles. Il y a eu un meurtre et tout laisse penser que votre patron est en mauvaise posture.

— Où as-tu mis Mary Harper, poupée ? interrompit Ronk. C'est bon, tu peux le dire maintenant, l'Agence pour le Commerce Propre va lui donner son argent.

Elle posa sur Ronk un œil soupçonneux.

— Pourquoi est-ce que ça t'intéresse tellement de trouver de l'argent pour une fille comme elle ? demanda-t-elle d'une voix acide.

Puis voyant le sourire railleur de Ronk, elle se calma et ajouta :

— Elle est à l'hôtel *Brevoort,* sous le nom de Mary Smith.

— Très original, poupée, murmura Ronk.

Il parcourut la pièce des yeux. Quelque chose avait changé depuis sa venue précédente. Quelque chose manquait. De quoi s'agissait-il ?

Son regard effleura la machine Ediphone sur le bureau du secrétaire, s'y attarda. Il n'y avait pas de cylindre, ni sur la machine elle-même ni dans le casier inférieur où se trouvaient des cylindres une heure plus tôt. Il alla jusqu'à la porte légèrement entrebâillée du bureau intérieur.

— Dites, les gars, est-ce qu'il y a un rouleau sur la machine enregistreuse là-dedans ?

Il y eu un moment de silence dans la pièce.

— Pas un seul, répondit-on.

Perplexe, intrigué, Ronk fronçait les sourcils. Qui avait nettoyé les locaux de tout enregistrement Ediphone ? Le meurtrier, bien sûr ; pourquoi ?

Le sergent Connell l'interrompit.

— Vous dites avoir obtenu cette lettre de Westphal il y a environ une heure ? Où est son bureau ?

— À quelques rues d'ici, répondit Ronk. Vous voulez aller vérifier avant qu'il ait oublié l'heure de ma visite ?

Le sergent avait l'air pensif.

— Pourquoi pas ? La Brigade Criminelle s'occupe de tout ici, et c'est un point que je peux régler maintenant.

Ronk fixait encore le casier vide sous la machine Ediphone. Pourquoi le meurtrier avait-il emporté tous les cylindres du bureau ? Eh bien, à moins que…

Il se tourna ; satisfait de constater que Jane était toujours là, il griffonna quelques mots au dos d'une vieille enveloppe récupérée au fond d'une poche et la lui tendit.

— Tiens, poupée, vas-y, dit-il.

Un instant plus tard, elle était sortie en passant devant le flic de faction à la porte et l'on entendait ses bruits de talons diminuer dans le couloir.

— Hé ! cria le sergent, qu'est-ce qu'il se passe ?

Il se dirigea vers la porte. Ronk le retint en lui posant une main sur le bras.

— Calmez-vous, sergent, lui dit-il en souriant. Un gars de votre âge qui se met à poursuivre les nanas ? tsttt… C'est bien vous qui lui avez dit de déguerpir d'ici, non ?

Il s'adressa au type de l'Agence pour le Commerce Propre.

— Rawlings, vous voulez venir avec nous chez Westphal ? On trouvera peut-être une piste.

Le type de l'Agence s'empressa d'acquiescer.

— Techniquement, cette affaire de meurtre ne me regarde pas. Mais à titre personnel, c'est autre chose.

Dans l'ascenseur qui les conduisait jusqu'à l'étage du bureau de Westphal, Ronk interpella le sergent Connell.

— Si vous obtenez une preuve, vous pourrez épingler Westphal pour chantage. Il a essayé d'utiliser cette lettre pour soutirer de l'argent à Bloedell. Et comme la valeur de cette lettre dépendait du témoignage, donc de la survie de Mary Harper, il l'a expédiée en pleine cambrousse avec un faux contrat d'embauche.

— À supposer que vous ne racontiez pas de salades, Ronk, est-ce qu'il a touché de l'argent ?

Ronk secoua la tête.

— Non, sinon il ne m'aurait pas donné la lettre. Il s'est arrangé pour que Mary Harper me contacte, me mette sur une piste, et que j'aille le rencontrer chez lui. Il ne voulait pas prendre l'initiative de donner cette lettre ; comme ça il gardait les mains propres.

Ronk ouvrit la porte du bureau de Westphal et y pénétra, suivi de Connell et Rawlings. Le producteur tourna vers eux son corps informe tassé dans son fauteuil pivotant. Ronk l'attaqua bille en tête.

— Les jeux sont faits, Tom, tu veux que je te dise pourquoi tu as fait ça ?

— Fait quoi ? demanda le producteur en faisant mine de se lever.

Connell, qui ne quittait pas Ronk du regard, alla occuper une position stratégique près du bureau de Westphal ; Ronk s'assit dessus.

— Lorsque Bloedell a refusé de payer, tu as exhumé la lettre ; tu lui as ensuite téléphoné, histoire de te vanter et de lui filer la frousse. Peut-être est-ce lui qui t'as appelé, je ne sais pas. Toujours est-il que tu as découvert qu'il avait enregistré ta tentative de chantage et qu'il allait s'arranger pour que tu tombes aussi. D'autant que le chantage est plus durement sanctionné que les malversations financières. Il ne t'a laissé aucune échappatoire, ou plutôt une seule. Il te fallait récupérer cet enregistrement, sinon c'était la taule. La seule façon d'y arriver, c'était de tuer Bloedell. Je suis arrivé là-bas alors que tu ramassais encore les enregistrements.

Le teint terreux, Westphal se leva ; il contournait le bureau lorsque Jane White entra dans la pièce, un petit paquet plat sous le bras.

— C'est tout ce qu'il y avait dans le coffre, à part des papiers, dit-elle à Ronk.

Il prit le paquet, déchira le papier sur un côté et révéla les sillons d'un disque phono.

— Voilà qui règle la question, sergent. Tom ignorait qu'on ne peut pas enregistrer une conversation avec un Ediphone. Un dictographe est une machine spéciale. Bloedell n'aurait pas conservé l'enregistrement dans son bureau.

Sans attendre la réponse du sergent abasourdi, Ronk fit face au producteur, dont le visage était gris de peur.

— C'est toi qui décides, Tom, dit Ronk d'un ton sinistre, si tu veux, tu peux tout mettre par écrit. Tu connais le procureur, tu connais ses idées. Si tu es raisonnable et que tu passes aux aveux, c'est la perpétuité. Si tu tiens à un procès, c'est la chaise électrique.

Wesphal considéra le paquet, se passa la langue sur ses lèvres sèches. La simple mention de la chaise électrique lui avait démoli le moral. Il s'effondra soudain dans son fauteuil et prit un stylo.

— O.K., dit-il d'une voix à peine audible.

Il restait assez de temps pour la dernière édition. Ronk décrocha le téléphone. Son coup de fil au journal et la rédaction des aveux de Westphal s'achevèrent simultanément.

Ronk prit Jane par le bras ; ensemble ils se dirigèrent vers la sortie.

— Hé !

Le sergent les interpella.

— Le disque… laissez-le moi.

Ronk se retourna sur le seuil et lui lança un sourire.

— Des clous, sergent ! J'ai payé pour ce disque. Ma secrétaire, selon mes instructions, vient de l'acheter et je tiens à l'écouter. C'est Kate Smith qui chante *God Bless America*.

Little green Men
Masked Detective

Automne 1940

Herbie suit son Intuition

Les chariots n'étaient pas nouveaux pour Herbie Austin ; surtout avec de la boustifaille dans des sacs de grosse toile, surmontés d'un sachet de farine en papier sur lequel était mentionné : « Ne doit pas être vendu ». Ce qui explique qu'il n'ait prêté aucune attention au petit chariot tracté le long du trottoir d'en face, jusqu'à ce qu'il s'arrête à hauteur du 2869 Gorham Street.

Herbie trouva ce détail plutôt intéressant, et il suivit des yeux l'homme vêtu d'un pull sans manches sur un bleu de travail qui faisait le tour de la maison en tirant le chariot. C'était intéressant parce que Herbie Austin savait qu'aucun résident du 2869 Gorham Street ne percevait d'aide du comté.

Trois ans de « visites » lui avaient appris quelles maisons recevaient de l'aide dans le secteur qui s'étendait de Center Street à Howard Avenue, et depuis la rivière au nord jusqu'aux limites de la ville. Le 2869 Gorham Street n'en faisait pas partie.

Il faudra que je vérifie au bureau qu'aucune demande n'y a été déposée récemment, songea Herbie. Trop récemment pour avoir reçu les documents. Sinon il lui incombait de signaler le fait pour que l'on mène une enquête, afin de déterminer si quelqu'un se livrait à un trafic de denrées alimentaires.

Il effectua la dernière visite prévue dans son agenda ce mardi matin-là et prit le tramway pour rentrer déjeuner. En passant dans Central Street devant la banque *North Side Branch,* Herbie remarqua un attroupement sur le trottoir. Comme il habitait à l'intersection suivante, il remonta jusqu'à la banque dès qu'il descendit du tramway. Il pouvait se permettre d'arriver chez lui avec quelques minutes de retard ; il avait terminé sa tournée plus tôt que d'habitude.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il à un badaud.

— Un hold-up, il y a moins d'une heure. Ils ont embarqué un gros paquet de pognon.

Herbie écarquilla les yeux.

— Ils ont tué quelqu'un ?

Son informateur secoua la tête.

— J'ai entendu dire qu'ils ont tabassé un caissier, mais je crois pas qu'ils l'aient tué.

Les portes de la banque avaient été fermées, les stores baissés. Il n'y avait rien à voir, la foule diminuait rapidement, et Herbie réussit à se frayer un chemin jusqu'au premier rang. Le flic en faction devant l'entrée de la banque était Johnny Breen. Un cousin de Johnny était l'un des beau-frères d'Herbie Austin.

— Oh là, gros fainéant ! lança Breene lorsqu'il aperçut Herbie.

Herbie lui sourit.

— Fainéant, hein ? J'aimerais bien avoir un boulot où je n'aurais qu'à rester debout et paraître important. Et je ne pèse que quatre-vingt-six kilos ; je parie que t'es plus lourd que ça.

— Bien sûr, Herbie, mais moi je mesure plus d'un mètre soixante. Rentre chez toi. Cette banque n'est pas en faillite, même si elle s'est fait faucher à peu près dix mille dollars.

Herbie souffla doucement.

— Dix mille ! Et moi qui ai besoin de dix dollars pour payer les intérêts de l'emprunt pour ma molaire. Tu crois que je pourrais attaquer une banque, Johnny ?

— Il paraît que tu as traversé une mauvaise passe ; comment va Dorothy ? interrogea le policier, soudain sérieux.

— Stationnaire, dit Herbie d'une voix lente. Si seulement je pouvais gagner assez de fric pour l'envoyer quelques temps dans un sanatorium, elle irait mieux ; mais bon sang…

Breen hocha la tête, le visage compatissant.

— J'aimerais pouvoir t'aider. Tu te rends compte, je faisais ma ronde, je suis arrivé devant la banque cinq minutes après le hold-up. À cinq minutes près, je touchais cinq cent billets !

— Hein ? Comment ça ?

— L'association des banquiers. Elle offre une récompense de cinq cent dollars pour les bandits, morts ou vifs, avec ou sans le butin.

— Ouais, et tu aurais aussi pu te faire tirer dessus. Ils étaient combien ?

— Deux. Ils ont réussi à s'enfuir. Ils avaient des masques, personne ne peut les identifier, personne ne les a vus sortir. On n'a pas l'ombre d'une piste.

— Personne n'a déclenché l'alarme, Johnny ?

— Si, bien sûr, dès qu'ils ont mis les bouts avec un sac de toile plein de biftons. Deux voitures de la brigade ont reçu le signal, relayé par le Q.G. L'une d'elle a alpagué un break avec deux types qui se barraient d'ici, mais ça devait pas être les bons. Ils n'étaient même pas armés, et je ne parle pas du butin.

— Un sac de grosse toile ? C'était peut-être un de mes clients, conclut Herbie avec un grand sourire. Si l'un d'entre eux devient subitement riche, à moi, les cinq cent dollars !

Lorsque Herbie arriva chez lui, Dorothy préparait le déjeuner dans la cuisine. Elle était plus pâle que d'habitude, sa toux avait empiré. Il l'obligea à s'allonger et prit sa place devant le fourneau. Ils mangèrent face à face, de part et d'autre de la table.

— Qu'a dit le docteur ce matin, chérie ?

— Pareil.

Elle évitait ses yeux. Il était un peu plus… confiant.

Elle ne lui disait pas la vérité.

— Demain je me rendrai dans un de ces établissements qui accordent des prêts sur salaire. Je vais me débrouiller, il faut que tu passes un mois dans ce sanatorium.

Quelques minutes plus tard, la cuiller de compote de prune à mi-chemin vers sa bouche, Herbie s'immobilisa. *Pourquoi les braqueurs avaient-ils mis l'argent dans un sac de grosse toile ?* Il y avait des sacs de toile sur le chariot qui était entré au 2869 Gorham Street ! Avait-il rêvé ou le sac du dessus était-il presque vide ?

— Qu'est-ce qu'il se passe, Herbie ?

Ramené à la réalité, il répondit :

— Rien, chérie. Une idée en passant, c'est sans importance ; je t'en parlerai ce soir.

Mais voilà que l'idée prenait de l'importance, s'incrustait. Tout en retournant en tramway jusqu'au secteur qui lui était dévolu, Herbie ressassait les faits en sa possession. On avait arrêté deux types dans un break qui quittait en hâte la scène du hold-up ; ils n'avaient ni argent, ni masques, ni armes. Imaginons qu'ils aient fourré les autres preuves dans le sac contenant le butin et qu'ils l'aient confié à un complice, lequel a récupéré, Dieu sait comment, un chariot plein de nourriture fournie par la ville.

Pourquoi pas ? Ce genre de chariot avec son sac de farine *ne doit pas être vendu*, pouvait traverser la ville aller-retour dix fois de suite au nez et à la barbe des flics. Le facteur temps coïncidait presque parfaitement. Une demi-heure à l'homme qui tirait le chariot pour venir des environs de la banque au 2869 Gorham Street, où personne à cette adresse ne bénéficiait de l'aide du comté, Herbie en aurait mis sa main au feu.

Est-ce qu'on lui remettrait la récompense promise ? Cette seule pensée le mettait K.O. Lui qui ne pouvait pas espérer obtenir plus de deux cent dollars d'un prêt sur salaire qu'il aurait du mal à rembourser, et pendant longtemps, récolter cinq cent dollars non remboursables, quelle aubaine ! Tous ses problèmes envolés, Dorothy soignée !

Debout sous l'auvent du 2869 Gorham Street, la main levée vers la sonnette, Herbie récapitula ce qu'il allait dire. Il raconterait qu'il vérifiait si quelqu'un dans cette maison recevait l'aide du comté. Ensuite il irait faire son rapport à la police plutôt qu'à ses supérieurs, et leur ferait part de son intuition.

Qui était, il devait bien l'admettre, un peu tirée par les cheveux, mais qui ne le serait plus autant si personne ici ne recevait d'aide. Herbie enfonça le bouton, entendit la sonnette retentir à l'intérieur et frissonna soudain de la tête aux pieds lorsque des raclements de pieds sur le plancher lui signalèrent qu'on venait lui ouvrir. Ces types étaient peut-être dangereux ! Il risquait sa peau !

Le battant s'entrouvrit ; Herbie faillit détaler. Est-ce qu'il avait besoin de fourrer son nez dans une histoire pareille ? Bon

sang, il n'était pas un détective ou un héros, il n'était qu'un petit gros qui avait tant bien que mal réussi à éviter les ennuis sa vie durant. C'est tout.

Un type grand et maigre avec des lunettes à montures d'écaille posées sur un nez fin ouvrit la porte.

— Oui ? dit-il.

— Je… je travaille au bureau d'aide sociale, répondit Herbie. J'ai un dossier pour une demande d'aide à cette adresse. Je… Est-ce que vous…

— Entrez, dit le grand homme.

Brusquement pris de panique, Herbie manqua décamper, hésita, eut peur d'être ridicule. À tous les coups un locataire avait réclamé et obtenu une aide d'urgence, sinon pourquoi le gars lui aurait-il proposé d'entrer ?

L'homme ferma la porte derrière Herbie.

— Je partage le logement, suis pas au courant d'une demande quelconque, mais…

Il se tourna vers les escaliers.

— Pete !

Des pas lourds descendirent les escaliers ; un type trapu aux épaules larges, au nez aplati et aux oreilles en chou-fleur se montra dans le hall.

— Pete, ce gars se renseigne sur une demande d'aide sociale à cette adresse. Tu en sais quelque chose ?

Le type épais secoua lentement la tête. Il ne quittait pas Herbie des yeux, comme s'il le jaugeait.

— Vous devez vous tromper d'adresse, m'sieur.

Le grand type claqua soudain des doigts, sourit.

— Pete, lança-t-il en ricanant, je te parie qu'il n'y a pas de dossier, je parie que ce monsieur a vu un chariot entrer ici et qu'il vient vérifier s'il n'y a pas détournement des aides du comté.

Il s'adressa à Herbie.

— M. Maunchman ici présent est un entrepreneur en bâtiment. Les ouvriers qui travaillent pour lui s'arrêtent ici parfois pour savoir s'il y a de l'embauche. L'un d'eux est passé ce matin, il avait les sacs reçus de l'aide sociale. On lui a dit qu'il n'y avait rien, il est rentré chez lui.

Herbie se détendit un peu ; évidemment, voilà l'explication ! Il sourit d'un air un peu embarrassé.

— Vous avez raison, reconnut-il, j'ai vu ce chariot en effet, et je me suis dit que peut-être… enfin j'espère que vous ne m'en voudrez pas. C'est mon boulot de veiller à ce qui circule dans ce secteur.

— Pas du tout, pas du tout, dit l'homme large d'épaules et aux oreilles en chou-fleur.

Lui aussi souriait.

— Vous voulez boire un verre avant de partir ?

Il désigna une carafe sur la table. Herbie refusa à regret d'un geste de la tête.

— Hé non, à cause de l'haleine, vous comprenez ! Y'a des gens capables de me dénoncer, comme la dame d'en face. Ça vous dérange si je coupe par votre terrain ? Ça m'évitera de contourner le pâté de maisons.

— Pas du tout, dit le grand type, par ici. J'allais moi-même au garage.

Herbie attendait au bas des marches que le grand type ait fermé la porte de derrière lorsqu'il aperçut les traces en travers du petit terrain. C'était des traces de chariot, bien visibles dans le gazon trempé, les traces d'un chariot lourdement chargé. Elles allaient du bord du chemin en ciment à la porte de la cave. Et elles n'avaient fait qu'un trajet. Un chariot avait franchi la porte de cette cave et n'en était pas sorti ; tout récemment. Ce matin sans aucun doute, car il avait plu la nuit dernière. Herbie, les yeux ècarquillés, trop stupéfait pour bouger sentit alors quelque chose de dur dans son dos tandis qu'une voix lui chuchotait doucement à l'oreille :

— Reviens à l'intérieur, mon gars.

*

* *

Herbie était attaché sur une chaise dans une chambre à l'étage, hors de vue de l'extérieur ; son regard s'attardait sur le carré de la fenêtre, il faisait nuit dehors. Le jour était couché

depuis un bon moment. Pete entra dans la pièce par la porte restée ouverte et s'adressa à lui :

— Ce ne sera plus très long, Bouboule. On va t'emmener prendre l'air. Ça sent le renfermé ici.

Il ôta le bâillon de la bouche d'Herbie, le jeta dans un coin. Herbie ne jugea pas utile de parler ; il avait passé de longues heures à cogiter et il en était arrivé à la conclusion qu'il était inutile de gaspiller sa salive à se plaindre ou à négocier sa libération. Peu à peu, le calme l'avait envahi, un calme qui ne devait rien au courage mais tout à la résignation. S'ils l'emmenaient faire un tour… Eh bien, il faut bien mourir un jour. Il avait été assez prévoyant pour souscrire une assurance, de quoi subvenir aux besoins de Dorothy, du moins jusqu'à ce qu'elle aille mieux. Il entendit des pas dans les escaliers ; le type grand et mince les rejoignit.

— Prêt, doc ? demanda le costaud. Peut-être que Bouboule en a marre de rester assis.

Le grand acquiesça.

— On va emmener le chariot et nous en débarrasser aussi, nourriture comprise, comme ça on sera nickel. Le pognon est dans le coffre.

Se baissant, Pete entreprit de détacher les chevilles d'Herbie. Il demanda par-dessus son épaule :

— Tout va bien, alors ?

— Oui, j'ai effacé les traces du chariot. Je suis tranquille, Bouboule est venu ici de lui-même, sinon on aurait déjà eu de la visite. On peut se débarrasser de lui tranquillement.

— Tu as payé le type qui tirait le chariot ?

— Bien sûr. Pas avec le pognon recherché. On le laissera reposer un moment.

Doc glissa une main dans sa poche pendant que Pete s'activait sur les poignets d'Herbie, qui ramena ses bras devant lui et se les frictionna pour rétablir la circulation ; ils étaient froids, aussi froids, se dit-il, que son corps tout entier dans quelques heures. Aussi froids que son esprit l'était déjà. Pete lui passa une main sous l'aisselle et le remit sur pied d'un coup sec.

— Allez, Bouboule ; on va pas y passer la nuit.

Ils l'encadrèrent pour descendre jusqu'au garage.

— C'est toi qui conduis, doc, lança le type aux oreilles en chou-fleur. Je me mettrai à l'arrière avec Bouboule et le chariot.

Le chariot prenait presque toute la place à l'arrière du break. Herbie s'assit, posa ses pieds sur les sacs chargés et regarda avec attention les lumières de la ville, les maisons, les voitures qu'ils croisaient en quittant la ville par la route de Port Washington.

Toutes ces choses aussi banales soient-elles, qu'il voyait pour la dernière fois, prenaient un relief extraordinaire ; l'imminence de sa mort leur conférait une réalité monstrueusement crue, comme des objets en trois dimensions collés sur un paysage peint.

— T'es bien installé, Bouboule ? s'enquit Pete, plus moqueur qu'attentionné.

Herbie demeura silencieux. Pete s'adressa alors au conducteur.

— Tu sais où on va, doc ?

— Bien sûr. Au puits asséché au sommet de la colline, à deux ou trois kilomètres d'ici. Il est assez large pour deux, le chariot et Bouboule.

Pete sourit à son prisonnier.

— T'as vu ça, Bouboule ? On est prévenants, non ? On ne te mettra pas dans un puits plein d'eau ; on en a choisi un chouette, tout sec. Voilà ce qui arrive aux petits gros qui enfourchent leur intuition au lieu de s'occuper de leurs affaires.

Ce Pete, quelle ordure ! pensa Herbie, toujours muet et fermement décidé à ne pas leur procurer le plaisir de l'entendre gémir ou supplier. Le break s'immobilisa enfin au sommet d'une longue côte.

Doc descendit le premier, du côté droit. Pete s'en extirpa par la gauche et fit signe à Herbie.

— Allez mon gars, on va te laisser sortir le chariot.

Herbie enjamba le chariot, le saisit par les limons, entreprit de le tirer hors du break ; il était lourd. L'un des sacs s'était ouvert, des paquets et des boîtes de conserves s'en étaient échappés. La nuit était noire, très calme. Le doc faisait quelques pas sur la route, Pete se tenait derrière lui à six mètres environ.

Par-dessus son épaule il vit le long et sinueux ruban de la route accroché à flanc de colline.

Qu'est-ce qu'il avait à perdre ? Mourir sur-le-champ d'une balle dans le dos ou plus tard d'une balle en plein cœur, quelle différence ? Ainsi, il avait *enfourché son intuition*, selon l'expression de Pete ! Eh bien, autant continuer ! Et s'en remettre une fois de plus au chariot !

Le chariot était sur la chaussée. Herbie, penché au-dessus des limons, tournait le dos à Pete ; il prit une petite bouteille de concentré de tomate et la lança par-dessus son épaule aussi loin et fort qu'il put.

Elle explosa sur la route quelque part devant le break. Pete fit volte-face et se rua vers le bruit. C'était maintenant ou jamais.

Le chariot était orienté vers le bas de la colline ; Herbie le poussa, courut à côté le temps qu'il prenne de la vitesse, puis se hissa dessus et ajouta son poids à celui des marchandises.

Le vacarme du chariot lancé à toute allure noya presque les détonations derrière lui ; si des balles sifflèrent au-dessus de lui, il ne les entendit pas ; en tout cas aucune d'entre elles ne le toucha. Le chariot dévalait la pente raide comme un boulet de canon. Ce n'était pas le moment de songer aux poursuivants. Le goudron défilait comme un ruban noir et flou, le chariot tanguait, multipliait les embardées. Le grincement des essieux malmenés étouffa un bruit qu'il aurait autrement reconnu : celui de la voiture qui, au sommet de la colline, faisait demi-tour.

Vu ce qu'il resterait de lui lorsqu'il se serait écrasé, pensa Herbie, ses poursuivants n'auraient plus qu'à ramasser les morceaux. Le chariot qui prenait de la vitesse à chaque seconde allait quitter la route d'une minute à l'autre. Les phares d'un camion se dirigeaient vers lui. Il entrevit les yeux écarquillés du chauffeur qui se déporta brutalement pour l'éviter, au risque de verser dans le talus. Il approchait du virage. Il manœuvra la barre de direction. Le chariot oscilla, se pencha, prit le virage sur deux roues, mordit sur le bas-côté extérieur. Aveuglé par le vent qui lui fouettait le visage, Herbie se vit perdu, distingua entre deux rafales de vent un chemin qui montait et coupait le virage. Il ramena la barre de direction ; le chariot retomba sur

ses quatre roues, quitta le bas-côté, franchit le remblai et se retrouva sur le chemin. Herbie, dont le cerveau fonctionnait à plein régime, n'avait pas peur. Il savait déjà comment utiliser à son profit le remblai, à condition de parvenir à immobiliser le chariot sans le briser.

Ralenti par le remblai, le chariot entama la montée ; Herbie sauta à terre et l'arrêta. Sans prendre le temps de souffler, il lui fit faire demi-tour et enfila un sac de toile sur la barre de direction pour maintenir les roues avant dans l'axe. À présent que le chariot était arrêté et silencieux, il entendait rugir le break des voleurs qui dévalait la colline à sa poursuite. Lorsqu'il arriva en vue, Herbie était prêt : il poussa le chariot pour l'envoyer sur la route devant la voiture.

Un crissement de freins aigu, la roue avant heurta le chariot chargé. Le véhicule bondit, zigzagua, sembla se rétablir et quitta la route. La voiture fit un tonneau par-dessus une clôture dans un bruit effrayant de tôle froissée.

Une minute plus tard, Herbie jetait un coup d'œil aux occupants du véhicule. Il n'aurait aucun mal à les tenir en respect, même sans arme. Ils étaient vivants… mais inactifs.

Tout en se précipitant vers la route pour faire signe à la voiture dont il voyait les phares au pied de la colline, Herbie songea pour la première fois de la journée à l'inquiétude de Dorothy en ne le voyant pas rentrer. À cette heure de la nuit elle devait être folle d'angoisse.

La voiture prenait son temps. Des heures selon Herbie, qui trépignait d'impatience. Bien sûr il l'enverrait chercher la police et une ambulance ; mais surtout il voulait que le conducteur appelle Dorothy, la rassure doublement. Il allait bien et il toucherait sous peu une récompense de cinq cent dollars qui lui permettrait de payer les soins dont elle avait besoin.

Herbie rides his Hunch
Detective Fiction Weekly
19 octobre 1940

L'Étranger de Trouble Valley

Don Marston découvrit un homme à l'œil sévère en s'approchant de la silhouette qui l'attendait sur la piste ; il tenait une courte carabine en travers de la selle, sur le pommeau.

La main de Marston demeura légèrement au-dessus de la crosse de son six-coups jusqu'à ce qu'il soit suffisamment près pour distinguer le badge du shérif sur la poche de chemise. Et même alors, il se tint prêt à dégainer, car il savait qu'un hors-la-loi peut aussi porter une étoile à six branches.

— Vous êtes le frère de Jeff Marston ? demanda le shérif lorsque Don fut à portée de voix.

Il acquiesça. Le shérif jeta un coup d'œil aux alentours et enfonça la carabine dans son étui fixé à la selle. Il tendit la main.

— Je suis Bill Wheeler, mais peu importe ; ici je suis aussi connu que le loup blanc, dit-il en souriant.

Don Marston vit que ce n'était pas un sourire de joie mais de sympathie. Il serra la main qu'on lui tendait.

— Je me disais que vous viendriez en ville mais je n'aurais pas pu vous parler là-bas. Écoutez Marston, vous devriez emmener votre frère et mettre les bouts tous les deux. Ce qui est arrivé à Jeff n'est que le début. Et je ne peux rien y faire.

Don sentit que le shérif était sincère. Il ne le menaçait pas, il lui adressait un avertissement loyal.

— C'est vrai que Jeff est plutôt mal en point, répliqua Don. Il ne doit pas voyager, pas avec un trou comme ça dans la cuisse. Quant à moi, Wheeler, j'en suis de ma poche : je possède ce ranch autant que Jeff ; la moitié de l'argent qui lui a servi à l'acheter est à moi. Je ne lâcherai pas.

Un sourire facile pondéra l'aspect provocant de ses propos.

— Vous voulez dire…

— Je veux dire que nous restons, quoique Hymie Smith cherche des noises à Jeff. Je crois qu'il s'est fait rouler quand il a acheté Trouble Valley… Mais maintenant qu'on y est, on verra ce qu'il sortira de tout ça.

Wheeler secoua la tête.

— Vous ne pouvez pas gagner. C'est dur de vivre à Trouble Valley, regardez jusqu'où doivent aller vos vaches pour chercher de l'eau, et une eau pas terrible. Et Jeff en froid avec Hymie, qui dirige tout le pays, ou qui se l'imagine… pourquoi…

La phrase s'arrêta soudain avec la détonation d'une carabine. Elle semblait venir du haut de la colline, derrière le shérif. Don sautait déjà de son cheval lorsqu'il entendit l'impact de la balle et une petite plainte à peine audible du shérif. Il plongea à plat ventre dans la poussière et se mit face à la direction de laquelle avait semblé venir le coup de feu.

Au loin, au bout de la piste, il perçut un éclat métallique sous le soleil du Texas, hors de portée de son revolver. Don avait vivement sauté de sa selle mais Wheeler se tenait toujours sur son cheval, le bras droit ballant, impuissant ; la manche de sa chemise, près de l'épaule, était marquée d'une tache de sang qui s'élargissait. Le choc de l'impact avait provisoirement paralysé ses facultés. Wheeler n'avait pas même essayé de se mettre à couvert et ne s'était pas non plus retourné vers le coup de feu.

Marston se remit sur pieds d'un bond. Il ignora la seconde détonation et la plainte dangereusement proche de la balle. D'un bras il saisit Wheeler par la taille et le descendit de cheval ; de l'autre main il récupéra la carabine du shérif rangée dans son long étui.

Le tireur embusqué le manqua miraculeusement deux fois, et un instant plus tard ils se trouvaient tous deux en relative sécurité derrière un tertre sablonneux en bord de piste. La carabine à la main, Don rampa presque jusqu'au sommet du monticule. Il aperçut furtivement un cavalier partir sur sa monture derrière la crête ; il n'eut pas le temps de viser. Soit. Le tireur ne voulait pas d'un duel à chances égales. Don décida de ne pas le poursuivre ; le gars avait une bonne avance et se trouvait probablement en terrain aussi connu pour lui qu'il était inconnu à Don Marston. Et puis il y avait Wheeler.

Don retourna vers le shérif blessé qui se remettait du choc. Il parvint à s'asseoir mais il avait le teint gris. Don posa sur la blessure un pansement improvisé ; le shérif lui parlait, s'exprimant en phrases courtes et hachées.

— C'est mon arrêt de mort, Marston. Je ne parle pas de la blessure, mais on m'a vu vous parler. Hymie va me faire assassiner… à moins que je quitte la ville, peut-être.

— Dites-moi tout ce que vous savez sur Hymie Smith, demanda Don. Je suis arrivé hier de l'Oklahoma, dès que j'ai entendu dire que Jeff était blessé. Jusqu'à ces événements je comptais terminer la saison là-bas et rejoindre Jeff ici l'an prochain.

— Hymie vit à Wiota mais il possède et fait tourner les ranches au sud de votre vallée ; le terrain y est meilleur, il y a de la bonne eau. Jeff est alors arrivé, il a acheté Trouble Valley. Il a dit à Hymie vers où faire passer son bétail, ou quelque chose dans ce genre. Hymie n'a rien voulu savoir. Il a dit qu'il allait le faire déguerpir du Texas.

— Smith ou pas, je vais aller faire un tour à Wiota. Si je vous file un coup de main, vous pourrez aller jusqu'à la cabane de Jeff ?

Wheeler opina.

— Ne tentez pas le diable à Wiota, c'est la ville de Hymie.

Don aida le shérif à se remettre en selle.

— Tant que vous serez là, je m'inquiéterai moins pour Jeff. Sa jambe va mal, il ne peut pas trop se déplacer. Comme vous avez un bras blessé, à vous deux vous faites un homme entier. On parlera de ce que vous devriez faire à mon retour.

Wheeler hocha la tête d'un air sombre.

— Ça passe ou ça casse, mais je suis avec vous maintenant. Je voulais rester à l'écart, mais comme on m'a vu vous parler, c'est terminé.

Il grimaça de douleur lorsque le cheval se mit en route et chevaucha jusqu'à Trouble Valley sans se retourner.

*

* *

Les gars qui se tenaient sous le porche de l'unique saloon de Wiota, qui faisait aussi office de dancing, ne bougèrent pas lorsque Don arriva sur son cheval, Comanche. Au moment où il l'attachait, il se rendit compte qu'ils étaient parfaitement au courant de son arrivée ; les conversations s'étaient tues au moment où il était parvenu à portée d'oreille. Don comprit que certains des yeux qui le fixaient, éblouis par le soleil, appartenaient sans l'ombre d'un doute à des tueurs ; des yeux qui parcouraient son corps souple et dégingandé d'un mètre quatre-vingt, qui notaient chaque détail de ses charapajos poussiéreux et de son quarante-cinq porté bas le long de la cuisse. Leurs regards porteurs d'une menace froide finirent par croiser le sien. Marston mit son chapeau en arrière d'une chiquenaude, puis se retourna pour observer la douzaine de bâtiments en bois qui constituaient la ville. Il trouva celui qu'il cherchait et, ignorant les traînards devant le saloon, y pénétra.

Un homme aux cheveux blancs et au regard perçant était assis les pieds sur le bureau. Il leva les yeux vers Marston à son entrée mais attendit que ce dernier prit la parole.

— Vous êtes M. Blair ? Je suis le frère de Jeff Marston.

L'homme aux cheveux blancs acquiesça.

— Ouaip, c'est moi, Blair. Si c'est au banquier que vous voulez parler, je reste là ; si c'est au shérif aussi, on ira à l'autre bureau.

Don sourit.

— Vous pouvez rester là, alors. Jeff et moi avons besoin d'un prêt gagé sur notre terrain à Trouble Valley ; ou si vous préférez, on peut mettre nos vaches en gage, ce sera suffisant pour couvrir les impôts de la première année, le temps qu'on démarre.

Le vieil homme prit le stylo derrière son oreille et se mit à gribouiller sur une feuille de papier.

— Impossible, Marston ; mes fonds sont bloqués, dit-il lentement.

— Que ce soit le terrain ou les vaches, ça couvre au moins trois fois le montant du prêt. Vous le savez, Blair.

— Désolé, Marston. Je ne peux pas.

Don sortit la blague à tabac de sa poche et se roula une cigarette tout en observant le banquier.

— Sur les ordres de Hymie ? demanda-t-il doucement. Je peux obtenir l'argent à Laredo.

— Ils me contacteront pour vérifier. Et ce sera refusé si je leur dis que c'est risqué, répondit Blair en ignorant la remarque de Don au sujet d'Hymie.

Don garda le silence pendant qu'il allumait la cigarette qu'il venait de rouler. Il prit une profonde inspiration.

— Parfois, jeune homme, on a affaire à trop forte partie. Je vous prêterais l'argent si je pouvais.

Don souriait.

— Et s'il arrivait quelque chose à Hymie, vous pourriez.

Le vieil homme leva les yeux, effrayé. Il se dirigea jusqu'à la fenêtre pour la fermer et revint s'asseoir. Il se mit à parler d'une voix basse comme s'il avait peur que quelqu'un puisse l'entendre.

— Ne tentez rien, jeune homme ; et pas seulement parce qu'il a des porte-flingues, mais il est rapide comme l'éclair. Il a tué…

Le vieil homme se tut soudain, réalisant qu'il parlait trop pour sa propre sécurité.

— Vous ne savez pas pourquoi il essaie de se débarrasser de Jeff et de moi ?

Blair secoua lentement la tête.

— Pour autant que je sache, fils, par méchanceté. Jeff s'est mis en travers de son chemin.

Don se dirigea vers la porte et se retourna.

— Je veux pas faire d'histoires, mais si on me cherche, je me battrai. Si Hymie Smith devait mourir lors d'un combat loyal, Blair, je ne serais pas inquiété ?

Le vieil homme leva les yeux doucement.

— Fils, ne va pas chercher des poux dans la tête d'Hymie. Mais si c'est lui qui commence et que vous vous en sortez, en ce qui me concerne, vous ne craignez rien.

*

* *

Une fois dehors, Marston regarda le panneau au-dessus du saloon ; il portait le nom de « H. Smith. » Il décida pourtant de suivre les conseils du vieux shérif et de ne pas être l'initiateur du grabuge. Après tout, il n'avait aucune preuve tangible que les balles qui avaient blessé Jeff et Bill Wheeler venaient des hommes de main de Hymie. Il fit néanmoins un saut au magasin local et acheta une Winchester avec son étui de selle. Hymie apprendrait qu'il l'avait achetée, ce qui lui indiquerait l'état d'esprit des Marston.

Il ne s'attarda pas à Wiota. Il devait retourner voir son frère, pour ainsi dire seul puisqu'il était avec un type presque aussi mal en point que lui. Il décida de ne pas prendre de risque ; il ne fuyait pas les ennuis, mais il était inutile de se montrer téméraire. Apparemment, tendre des embuscades était une des méthodes favorites des hommes de Hymie. Don quitta la piste et passa par le côté nord de la vallée : il cherchait des signes de bagarre dans la vallée depuis une position avantageuse le long du chemin au pied des montagnes Quitmans. Au loin, telle une tache à l'horizon, il reconnaissait la cabane que Jeff avait construite. Il parcourut le lit à sec de la rivière. Elle avait creusé Trouble Valley au pied du mont Quitmans lorsqu'elle était une véritable rivière. Il ressentit un frisson de fierté à réaliser que cette vallée appartenait pour moitié à Jeff et pour moitié à lui. Elle était à eux s'ils arrivaient à payer les impôts dans le mois à venir. Don était persuadé qu'il parviendrait à emprunter de l'argent. L'influence du patron de Wiota n'allait certainement pas jusqu'à Sierra Blanca ou à Yava.

L'émotion devant la beauté de la vallée disparut d'un coup dès qu'il eut conscience qu'elle semblait déserte. Il ne voyait pas le troupeau.

Bien sûr ses bêtes pouvaient être sur une pente ou dans une ravine où il ne pouvait les voir depuis le côté nord, mais… mais compte tenu du fait qu'ils avaient un ennemi puissant, leur absence était très inquiétante.

Quelques heures auparavant, elles paissaient près du petit ruisseau qui coulait dans le lit de la rivière au milieu de la vallée, leur unique et précieux approvisionnement en eau. Il semblait peu probable que le troupeau se soit déplacé autant en si peu de

temps. Don eut soudain une appréhension ; il descendit rapidement dans la vallée, l'œil aux aguets, à la recherche de son troupeau et d'un éventuel danger. Sa bonne nature s'évaporait ; peu lui importait alors lequel des deux il trouverait.

Il força Comanche à gravir une dune d'où il aurait une meilleure vue. Alors qu'il s'approchait du sommet, il tira brusquement sur les rênes, ravi que le sable de la dune ait amorti le bruit des sabots du cheval. À moins de quinze mètres de lui un tireur, à plat ventre derrière un buisson, pointait son fusil vers la piste menant à la cabane. Aussi silencieux qu'une ombre, Don descendit de sa monture, avança vers le tireur embusqué. Ses pas ne firent aucun bruit sur le sable ; le tireur se retourna alors qu'il était à moins de quatre mètres de lui et se retrouva face à la gueule d'un quarante-cinq au-dessus duquel les yeux de Don le fixaient froidement. L'homme lâcha le fusil mais ne leva pas les mains en l'air. Il y eut un moment de silence. Le tireur parla le premier :

— Si tu comptes tirer, vas-y, qu'on en finisse.

— Où sont les vaches ? demanda Don.

Le tireur le regarda d'un air hésitant.

— Qu'est-ce qu'il m'arrive si je le dis ?

— Tu files vers la frontière. Je te donne une demi-heure d'avance. Passé ce délai, je te crucifie sur place si je te revois.

Le type eut un sourire contraint.

— Ça marche. Si je te cause, faudra que je dégage de toutes façons parce que Hymie me fera la peau.

— Où sont les vaches ? répéta Don.

— Box Canyon, à quinze kilomètres environ vers l'ouest après le col. Faut faire gaffe, sinon tu le rates. Plein ouest jusqu'à deux roches qui ressemblent à des flèches ; c'est au milieu.

— Il y a combien de gars là-bas ?

— Deux, Whitey Yates est l'un d'eux.

— Alors comme ça la bande d'Hymie se met à piquer du bétail ?

Le tireur secoua la tête.

— Ils comptent bloquer l'entrée du canyon avec des rochers pour y laisser crever tes vaches.

Don avança d'un pas, s'empara du revolver dans le holster du tireur et l'enfonça dans sa ceinture. Il baissa alors son quarante-cinq.

— Où est ton cheval ?

Le type tendit le bras.

— Dans la ravine, là-bas.

Don lui fit signe d'y aller. Le tireur se mit en route d'un pas hésitant, comme s'il s'attendait à recevoir une balle dans le dos à tout moment. Don le surveilla jusqu'à ce qu'il le voit chevaucher dans la bonne direction, puis il enterra la Winchester dans le sable. Il enfourcha Comanche, murmura quelques mots à son oreille tendue et, tel un cyclone noir, le cheval emporta Don vers l'ouest en direction du col et au-delà. Une fois sur la piste caillouteuse, Don tira les rênes pour ralentir l'allure, remettre au pas son hongre ; il aimait trop son cheval pour lui faire courir le moindre risque.

Le soleil était posé sur l'horizon lorsqu'il aperçut les deux rochers en forme d'aiguilles. Il passa entre eux sans s'arrêter, lâcha les rênes, prit le revolver du tueur dans une main et le sien dans l'autre. Box Canyon était de petite taille, moins de cent mètres de long. Le bétail énervé grouillait, mugissait. Couvert par le vacarme des bêtes, Don s'approcha des deux gars, immobiles sur leur selle, à l'entrée du canyon. Ils se tournèrent d'un bond au bruit des sabots de Comanche sur les rochers. Ils saisirent leurs armes, Don tira des deux mains : l'un d'eux tomba de cheval, emporté en arrière par l'impact de la balle. Don, moins précis de la main gauche, rata le deuxième qui, le revolver à moitié sorti du holster, vit l'arme que Don tenait dans la main droite pointée vers lui. Il laissa tomber son revolver et leva les mains en silence.

— Descends de cheval, ordonna Don, et va voir ton pote.

Le tueur désarmé jeta un coup d'œil sur son ami, l'examina rapidement et dit :

— L'épaule. Elle est en bouillie ; il est K.O., mais j'imagine qu'il s'en remettra.

— C'est pas plus long d'aller d'ici jusqu'à Laredo que de retourner à Wiota. Si on l'attache sur son cheval, tu peux l'emmener là-bas ?

Le type opina.

Le soleil avait presque disparu lorsque Don conduisit son troupeau hors du canyon. Il avait aidé à panser le type blessé et s'était assuré qu'ils étaient bien partis vers l'ouest. Le crépuscule s'épaississait lorsqu'il parvint au col. Une fois les vaches menées jusqu'à la lisière de la vallée, il contourna le troupeau et fila droit devant. À partir de là elles se débrouilleraient.

La lune levée tôt brillait et éclairait la piste. Don donna une tape à Comanche pour presser le pas. Il se hâtait de retourner à la cabane pour raconter à Jeff tout ce qu'il s'était passé. Il savait une chose, c'est que cette histoire n'était pas terminée. Il s'était débarrassé, d'une façon ou d'une autre, des hommes de main d'Hymie, mais ce dernier pouvait très facilement en recruter. Et si tout ce qu'il avait entendu sur Hymie était vrai, le patron de Wiota ne s'avouerait jamais vaincu. Il n'y avait eu que des escarmouches aujourd'hui.

Il songeait tant à Hymie qu'il ne fut pas surpris par le cavalier solitaire qui venait à sa rencontre. Don n'avait jamais vu Hymie Smith, mais d'après les descriptions de Jeff, il le reconnut aussitôt. Impossible de se méprendre : cette silhouette si massive, ce corps si lourd qu'aucun cheval ordinaire ne pouvait le porter, cet énorme étalon blanc qui suffisait à l'identifier, cette chevelure rousse en bataille débordant du sombrero blanc.

Don immobilisa Comanche pour attendre l'arrivée de son ennemi. Il se trouvait sur une étroite corniche surplombant le lit asséché de la rivière.

Don qui occupait une position stratégique sur cette corniche trop étroite pour deux chevaux décida de laisser parler Hymie mais garda la main sur la crosse polie de son six-coups. Hymie s'approcha, arrêta sa monture à quelques mètres de lui.

Hymie rompit le silence d'un ton affable. Sa voix semblait bien douce pour un corps aussi grossier.

— Vous n'avez pas vu les gars que j'avais envoyés par ici ? Vous êtes le frère de Jeff Marston, non ?

La seconde question était une affirmation. Visiblement il l'avait reconnu de manière aussi catégorique que Don l'avait reconnu. La première question n'était que pure effronterie. Don

eut un mince sourire, dépourvu d'humour. Si Hymie voulait bluffer, c'est un jeu auquel on peut jouer à deux.

— Je n'ai vu personne de la journée, et je me suis promené dans tout le secteur.

Même sous le clair de lune, Don remarqua le léger frémissement des narines de son ennemi. Le nez d'Hymie était long et courbé comme un bec de perroquet. Les narines formaient un contraste grotesque de part et d'autre de cette vilaine proéminence ; elles étaient si fines qu'elles semblaient presque transparentes. Ses yeux profondément enfoncés demeuraient invisibles dans l'ombre du sombrero blanc.

— Bizarre. Je les ai chargés d'une affaire importante dans les environs. Bah ! Je rentre à Wiota, ils reviendront plus tard.

Don surveillait les mains d'Hymie ; elles ne s'approchèrent pas de son revolver. D'un geste tranquille Hymie tira les rênes de son étalon pour faire demi-tour, mais il y eut un mouvement soudain de sa main gauche et un bref reflet d'acier brilla dans le clair de lune : il planquait un revolver dans sa manche. Hymie avait dégainé un Derringer sous couvert d'un geste ordinaire.

Don Marston dégaina, trop tard. Le coup de la manche l'avait surpris.

Hymie déchargea son Derringer.

Don Marston vit le monde tourner autour de lui dans une brume rouge, au-dessus et au-dessous de lui tandis qu'il dévalait la pente. Du sable mou arrêta sa chute dans le lit de la rivière.

Il se remit sur pied en dépit de la douleur dans son épaule gauche. Sa main droite serrait toujours le revolver, son bras droit pendait, inutile ; mais heureusement son épaule s'engourdissait. Il leva les yeux vers la crête qui se dessinait contre le clair de lune. Hymie descendrait certainement à cheval ou à pied jusqu'au bord pour jeter un œil et l'achever d'un coup de feu. Quels que soient ses défauts, Hymie ne devait pas être du genre à faire les choses à moitié.

La silhouette d'un homme apparut presque aussitôt au sommet de la crête. Don aperçut de nouveau l'éclair métallique de l'acier, le canon d'une carabine. Hymie avait changé d'arme pour s'assurer de la précision de son coup de grâce.

Don vit le bout du canon se diriger vers lui ; il braqua le revolver et tira. Le patron de Wiota s'affaissa lentement et dégringola le long de la pente. Don recula pour éviter le corps en chute libre accompagné par des éboulis de terre et de pierres, heurta du pied un rocher, chancela et s'affala. Il lâcha le revolver pour amortir sa chute de la main droite. Une fois debout tant bien que mal, il posa la main sur la poche de chemise d'Hymie. Le cœur ne battait plus. Hymie Smith ne ferait plus la loi à Wiota.

Don récupéra son revolver, le remit dans son holster, leva les yeux et vit la tête de Comanche dessinée sur le ciel derrière la crête. Le cheval hennit doucement, et lorsque Don siffla il se mit à descendre la pente raide.

Don considérait sa main droite. Il avait vu ce qu'il y avait dessus lorsqu'il l'avait posée sur la chemise d'Hymie. Il avait senti ce qu'elle avait touché lorsqu'il était tombé juste avant. Mais il fut à présent frappé par la signification de cette boue fraîche. Il n'avait pas plu depuis des semaines, pourtant dans le lit du ruisseau sa main avait rencontré de la boue détrempée.

Il observa le sol et repéra un mince filet d'eau qui allait en s'élargissant. Au niveau de la courbe après laquelle il ne pouvait plus rien voir, il y en avait dix centimètres de large. Le cheval, à présent à ses côtés, hennissait doucement. Don prit Comanche par les rênes et remonta le ruisseau à pied ; il se posait des questions en suivant ce ruisseau qui n'aurait pas dû être là. Son épaule blessée était toujours trop engourdie pour faire mal. Don oublia sa lassitude et ses bleus en remontant lentement le petit ruisseau en direction des monts Quitmans.

Plus d'un kilomètre plus loin, il comprit pourquoi Hymie Smith avait tout fait pour que Jeff et lui quittent Trouble Valley. Le lit de la rivière formait un embranchement, et en travers du bras qui se dirigeait vers Trouble Valley se trouvait un monticule haut d'un mètre fait d'argile et de rochers. Ce barrage illégal renvoyait toute l'eau vers la rivière qui coulait dans les terres d'Hymie. Avec un cri de joie Don se mit à ôter les rochers du sommet de cette petite digue, élargissant ainsi la brèche accidentelle qui laissait déjà filtrer le filet d'eau. Il découpa l'argile prise entre les rochers comme du beurre avec son

couteau. En dix minutes, il avait fait une brèche jusqu'au sol : l'eau tourbillonnait, elle lui arrivait en haut des bottes et remplissait le lit de la rivière de ce côté du barrage. Il savait que l'eau vive arracherait le reste d'argile ; inutile pour lui d'en faire plus.

Alors qu'il remontait sur Comanche et l'incitait à prendre la direction de la maison, son esprit fonctionnait de manière un peu incohérente à cause de la fatigue, mais cette confusion était joyeuse et légère. Il avait hâte d'annoncer à Jeff que leurs ennuis touchaient à leur fin, que Trouble Valley ne serait plus une terre aride, qu'elle fournirait assez d'eau et de pâturages pour un troupeau bien plus nombreux que ce qu'ils avaient imaginé dans leurs rêves les plus fous.

The Stranger from Trouble Valley
Western Short Stories
Novembre 1941

Les étranges Sœurs Étrange

Carey Rix pénétra dans le bureau marqué *Carey Rix, détective*, et lança son chapeau sur la patère d'un geste désinvolte.

— Salut, mon ange, dit-il à Sue Moran.

Elle cessa de taper à la machine et mit un doigt sur ses lèvres.

— Chut, prévint-elle, une cliente. Elle attend dans ton bureau ; ne lui fais pas peur, andouille !

— Hein ? une femme ?

Carey redressait machinalement son nœud de cravate lorsqu'il aperçut le sourire machiavélique de Sue. Il fronça les sourcils à son adresse, entra dans son bureau.

Assise au bord d'une chaise se tenait une grande femme à la silhouette anguleuse et à l'âge incertain. Ses cheveux, qui auraient dû être gris, étaient d'une teinte particulièrement atroce de henné orange qui variait sur les extrémités. Sa peau ressemblait à un parchemin tendu. Elle avait les yeux fermés mais son attitude rigide indiquait qu'elle ne dormait certainement pas. Carey s'éclaircit la gorge ; elle ouvrit les yeux et se leva.

— Je crois que quelqu'un essaie de nous assassiner, dit-elle.

Elle avait une voix douce et agréable, ce qui créait un contraste étonnant avec son apparence bizarre. Elle s'exprimait aussi calmement et de manière aussi dégagée que si sa remarque avait trait à la météo. Carey Rix cligna des yeux.

— C'est…, il allait dire « bien », mais se reprit à temps.

Il contourna son bureau et lui dit alors :

— Voulez-vous vous asseoir, Mlle …

— Mlle Étrange, termina-t-elle en se perchant de nouveau sur le bord de sa chaise. Mlle Clarice Étrange. J'imagine que vous voulez mon adresse. J'habite au 5225 Woodlawn Avenue.

— Je crois comprendre que vous me proposez une enquête, Mlle Étrange ? Dans ce cas, poursuivit-il alors qu'elle acquiesçait, j'espère que vous ne verrez pas d'inconvénient à ce que j'appelle ma secrétaire qui prendra des notes. Je lui fais confiance, cela va sans dire.

Sans attendre sa réponse, il pressa le bouton posé sur son bureau ; Sue Moran, carnet et crayon en main, entra dans la pièce avant même que la sonnerie n'eut retenti.

— Mlle Étrange, dit Carey, Mlle Moran. Assieds-toi, Sue. À présent, Mlle Étrange, vous avez dit quelqu'un essaie de *nous* assassiner. Qui est l'autre personne ?

— Ma sœur Dorothy. Elle a quelques années de plus que moi. Nous vivons ensemble, seules, à l'adresse que je vous ai donnée.

— Bon, dit Carey en observant Sue du coin de l'œil pour s'assurer qu'elle prenait bien des notes, mais pourquoi est-ce que quelqu'un souhaiterait vous… euh… éliminer, vous et votre sœur ? Est-ce que… euh… avez-vous suffisamment d'argent pour justifier…

Elle secoua la tête d'un air assuré.

— Nos revenus additionnés, qui viennent des biens de notre frère – il travaillait à Wall Street avant de mourir il y a vingt-cinq ans – est de neuf dollars par semaine.

Carey eut l'air surpris.

— Vous arrivez à vivre avec ça ? Payer le loyer… et tout le reste ?

— La maison nous appartient ; elle faisait partie de l'héritage, avec les quelques bons du Trésor qui nous assurent cette rente. Nous arrivons à payer nos impôts, nous élevons des pigeons et des lapins et nous avons notre propre jardin. Nous nous débrouillons. Mais… non, nous ne sommes pas assez riches pour que quelqu'un soit tenté de nous tuer.

— Hum… Bon, oublions le mobile pour l'instant. Qu'est-ce qui vous fait croire que quelqu'un essaie de vous assassiner ?

Elle se leva encore et sembla dominer Carey Rix. Sa voix n'était plus aussi douce et agréable à présent. Elle était grinçante mais toujours bien élevée.

— Dorothy, ma sœur, est médium. Elle sait parfois des choses. Et elle voit du sang… du sang. Quelqu'un essaie de nous assassiner.

Elle s'assit de nouveau sur la chaise, le corps encore plus tendu qu'avant. La lumière de fin d'après-midi qui entrait par la fenêtre derrière elle créait, à travers ses cheveux teints au henné, un halo orange sur son visage.

Du coin de l'œil, Carey Rix capta le regard que Sue Moran lui lança. Il le comprenait aussi bien que si elle avait dit : « Carey Rix, pauvre abruti, débarrasse-toi d'elle. Une cinglée qui a un complexe de persécution et pas assez d'argent pour payer les notes d'un détective. Ça va te coûter du temps et de l'argent, et tu n'arriveras à rien avant un bon moment. »

Il s'agita un peu, mal à l'aise. Sue avait raison, bien sûr. Il faut être raisonnable et mercenaire pour tenir une agence de détective. On ne peut pas se permettre de se laisser embarquer par curiosité sur un coup foireux. Sue avait cessé de prendre des notes et avait refermé son carnet de manière décidée.

— Mlle Étrange, est-ce qu'il s'est passé quelque chose de spécial ? Vous voyez ce que je veux dire, des tentatives réelles contre vos vies ?

Elle secoua la tête.

— Non, mais…

Elle hésitait. Il aperçut le regard irrité et furtif de Sue. Bien sûr, il le cherchait. Maintenant, elle allait lui raconter l'histoire de la fenêtre qu'elles avaient toutes les deux oublié de fermer la nuit dernière, et lui apprendre que le livreur de l'épicerie les avait regardées de façon curieuse, que…

— … mais hier soir, on a trouvé quelque chose de bizarre dans la cuisine, par terre. C'était une sangsue. Une sangsue blanche et visqueuse.

— Vous n'en n'avez jamais eu chez vous pour vos soins médicaux ?

Elle secoua lentement la tête mais ses yeux ne bougèrent pas ; ils étaient fixés sur un point quelque part derrière Carey Rix, son regard le traversait.

— Jamais, dit-elle. Il lui manquait la tête, à cette sangsue. Je l'ai ramassée avec un bout de papier pour la jeter à la poubelle et j'ai vu que sa tête avait été coupée net, comme si on avait utilisé un couteau ou une paire de ciseaux.

— Mlle Moran, dit Carey d'un ton ferme, veuillez rouvrir ce carnet, s'il vous plaît. Je veux des notes précises là-dessus. Elle obtempéra.

— Rien d'autre ? demanda-t-il en revenant vers sa cliente.

— Eh bien… je ne sais pas si vous trouverez ça bizarre ou non, M. Rix, mais l'un de nos lapins était mort aussi, comme s'il avait été vidé de son sang.

Carey Rix se leva, arpenta la pièce en tous sens.

— Quelle genre de blessure avait-il, Mlle Étrange ?

— Une petite éraflure sur une patte, pour autant que nous ayons pu voir. En tout cas il n'y avait rien d'autre. Mais le clapier était couvert de sang et le lapin semblait avoir été saigné à blanc ; il a dû tourner en rond dans le clapier lors de son hémorragie.

— Mlle Étrange… qui gère vos affaires, la rente qui vient des bons que votre frère vous a laissés et tout le reste ?

— Notre conseil est J. Arthur Crowell, à l'Empire State Building. J'ai ici une liste de ces bons et obligations. Je me suis dis que vous voudriez les voir.

Elle sortit de son sac un bout de papier, vieux et jauni, qu'elle posa sur le bureau de Carey Rix.

— J'aimerais vérifier tout ça plus tard, Mlle Étrange, lui dit-il, d'un ton empreint d'un soudain respect.

Visiblement, l'étrange Mlle Étrange se montrait plus fine que ce qu'il avait cru.

— C'est votre écriture ou celle de votre conseil ?

— Ni l'une ni l'autre, c'est celle de mon frère. Elle était attachée à son testament.

— Et qui hériterait de vos biens, je veux dire s'il vous arrivait quelque chose, à vous ou à votre sœur ?

— Un cousin, Wesley Sloane, qui est notre parent le plus proche. Il est pharmacien. Il tient une petite échoppe sur la treizième rue.

— Vient-il souvent vous voir ?

— Très rarement, M. Rix. Il est pourtant passé nous dire bonjour vendredi dernier.

Elle sourit pour la première fois depuis que Carey Rix l'avait rencontrée ; un sourire forcé.

— Il voulait nous emprunter de l'argent. Nous lui en aurions prêté si nous avions pu, mais…

Carey opina d'un air entendu. Avec un revenu de neuf dollars par semaine, elles ne pouvaient pas vraiment prêter de l'argent sauf à entamer leur maigre capital, ce qui en retour diminuerait d'autant leur faible rente.

— J'accepte l'affaire, Mlle Étrange, dit-il. Je vais commencer par rencontrer votre avocat. Vous devriez peut-être me remettre un mot pour lui.

— Ce ne sera pas nécessaire, M. Rix. J'arrive juste de son bureau et il sait que je venais ici. À présent, pour vos honoraires, je crains que nous ne puissions nous permettre…

Sue Moran l'interrompit.

— Le tarif minimal de M. Rix, Mlle Étrange, est de dix dollars par jour, payables en…

— Payables si j'arrive à quelque chose, Mlle Étrange, termina Carey d'un ton affable. Nous travaillons sur la base des résultats, bien entendu.

Sa cliente acquiesça d'un mouvement de tête avant de se lever et glissa vers la porte aussi majestueusement que si ses vêtements n'étaient pas des restes élimés d'une mode passée depuis dix ans. Sue l'invita à sortir puis se tourna et fusilla son patron d'un regard assassin.

— Carey Rix, c'est bien un de tes coups tordus. *Nous travaillons sur la base des résultats, bien entendu ?* alors que nous n'avons pas encore réglé les deux dernières semaines de loyer, que le magasin de Porter voulait t'engager pour une filature que tu as refusée, et…

— Mon ange, qu'est-ce que tu sais des sangsues ? demanda Carey. Est-ce que tu as déjà entendu parler de l'hidraline ? C'est fabriqué avec des têtes de sangsues.

— C'est plus, Carey Rix, que ce qu'on pourrait fabriquer avec la tienne ! Mais… Enfin nous y voilà. On commence par où ?

Il sourit.

— *On* va voir, Arthur Crowell, mais *tu* restes ici dans ce bureau. Prends cette liste, essaie de connaître la valeur approximative de chaque bon et obligation, tâche de savoir la rente qu'ils peuvent procurer. Je la consulterai ultérieurement.

Il avait mis son chapeau et se trouvait à la porte avant qu'elle n'ait pu *trop* protester.

J. Arthur Crowell était un petit homme sec dans la quarantaine. Il accueillit Rix sans enthousiasme ni froideur.

— Certainement, M. Rix, répondit-il à la première question de Carey, voici le portefeuille de titres de mesdemoiselles Étrange. Le revenu actuel est d'environ quatre cent cinquante dollars par an. Il était plus important, bien sûr, mais elles ont su adapter leur train de vie à cette rente réduite.

Carey copia la liste sur son carnet.

— Il y a sept valeurs inscrites ici. Il y en avait huit sur la liste que Mlle Étrange m'a confiée. Je ne l'ai pas sur moi… A-t-elle vendu un titre ?

Le conseil réfléchit un instant avant de répondre.

— Non, rien n'a été vendu. Mais si vous comparez votre liste avec celle-ci, vous verrez, je pense, que les valeurs manquantes sont cinquante actions de *Marquette Automobile*. Elles ne rapportent pas de dividendes et leur valeur est actuellement d'environ quatre cent dollars – huit dollars par action. Elles conservent cette partie de leurs biens dans un coffre ; je crois qu'elle est prévue pour couvrir leurs frais d'enterrement.

Rix opina.

— Toutes les autres valeurs paient régulièrement ? Je vois. Qu'est-ce que vous savez de Wesley Sloane, leur cousin ?

Crowell eut un pâle sourire.

— Un type plutôt gentil. Mais à mon avis, il jette sa gourme un peu tard.

Il ricana.

— Vous ne le croiriez pas en le voyant, mais en ce moment il est avec une danseuse de bar ; ou alors c'était la semaine dernière.

— Il a des problèmes d'argent ?

L'avocat haussa les épaules.

— Pas spécialement, je pense ; il gagne bien sa vie avec sa pharmacie. Il dépense parfois plus que ce qu'elle lui rapporte mais il peut toujours réduire ses dépenses et se remettre à flots, entre deux bars.

Carey se leva et se dirigea vers la porte.

— Merci, M. Crowell. Au fait, vous ne savez pas de quand date l'émission de ces actions *Marquette*, pas vrai ?

— Je ne les ai jamais eues entre les mains. Il vous faudra demander à Mlle Étrange. Je veux dire Clarice, c'est elle qui s'occupe de leurs affaires.

Rix prit un taxi jusqu'à l'angle de la rue Lloyd et de la treizième. Il avait trouvé l'adresse de la pharmacie de Sloane dans un annuaire, elle était à quelques portes de là.

— Hou-hou ! Carey !

C'était la voix de Sue Moran. Carey Rix pivota de surprise alors qu'il récupérait la monnaie du chauffeur de taxi. Au coin de la rue, Sue était en pleine conversation avec une dame à l'allure familière : les cheveux oranges passés au henné, la peau parcheminée, des vêtements démodés…

Carey se dirigea vers elles.

— Sue ! qu'est-ce que tu fais…

— Chut ; Mlle Étrange, voici Carey Rix. Carey, je te présente Mlle Étrange.

Carey posa sur elle un regard éberlué. Sue qui s'amusait beaucoup finit par avouer.

— Mlle Dorothy Étrange, Carey. C'est à sa sœur que tu as parlé au bureau.

Carey poussa mentalement un soupir de soulagement : ni Sue, ni lui, n'avaient perdu la tête.

— J'ai juste fait un saut pour rencontrer Wesley, expliqua Mlle Étrange. Votre secrétaire m'a vue sortir du magasin et m'a prise pour ma sœur. Elle s'est alors présentée. Je savais, bien sûr, que Clarice comptait trouver un détective aujourd'hui.

— Vous veniez voir M. Sloane pour affaires ? demanda Carey. Je veux dire, est-ce que vous veniez chercher des médicaments, ou…

— Non, pas aujourd'hui. Bien évidemment, nous prenons nos médicaments chez lui. Il prépare même mon sérum pour mes injections contre le rhume des foins. Il est très bon pour…

Les yeux de Carey se rétrécirent soudain. Il n'attendit pas qu'elle termine sa phrase.

— Vous voulez dire, Mlle Étrange, que vous vous faites des injections contre l'allergie au pollen ? Et votre sœur, le fait-elle aussi ?

— Non, pas Clarice ; mais j'en fais une par semaine. Clarice n'a pas de problème de rhume des foins. Pourquoi, M. Rix ?

Il ignora la question.

— Quand avez-vous fait votre dernière injection ? sa voix se faisait pressante.

— Il y a presque une semaine.

— Ne me demandez pas pourquoi, Mlle Étrange, mais *ne faites pas* d'injection ce soir ou jusqu'à ce que je vous revoie !

Avant qu'elle ne proteste ou n'exige des éclaircissements, il enchaîna :

— Et le lapin, celui qui a saigné à cause d'une égratignure, l'avez-vous gardé pour qu'on l'examine ?

Elle le regarda par-dessus son épaule.

— Voilà mon tramway, M. Rix. Si c'est tout ce que vous voulez savoir, je le prends. Le lapin ?…

Son sourire tordu ressemblait à celui qu'il avait vu sur les lèvres de sa sœur une heure plus tôt.

— Le mieux que je puisse faire est de vous garder une portion du ragoût.

Mlle Étrange monta à bord du tramway en les saluant de la main. Carey saisit Sue par le bras et l'éloigna de quelques mètres.

— Dis-moi, mon ange, qu'est-ce que tu fais là ? Parle vite, lui demanda-t-il sévèrement.

— J'ai l'information que tu voulais pour les obligations. Je me suis dit que tu viendrais ici après avoir vu cet avocat, et je pensais t'éviter…

— Ouais… tu pouvais pas t'empêcher de mettre ton nez là-dedans ; un jour quelqu'un va marcher dessus. Bon, pour cette fois ça va. Il y a quelque chose que tu peux faire. Es-tu capable de passer une nuit blanche ?

Elle baissa les paupières.

— Mais, Carey, c'est tellement…

— Tais-toi. Il y a un restaurant un peu plus bas dans la rue. Vas-y et attends-moi. Je te rejoins dans dix minutes, dès que j'aurai fait le nécessaire pour préparer un meurtre.

— Charmant ! Celui de qui ?

— Le mien, dit Carey d'un air sombre. Et ce n'est pas charmant ; je n'aime pas cette affaire, c'est pourquoi je veux la clore ce soir.

Elle mit une main sur son bras alors qu'il commençait à s'en aller.

— Carey !

Ses yeux étaient très sérieux à présent.

Je crois que tu ne te moques pas de moi. Écoute, est-ce que tu vas prendre de vrais risques pour dix dollars par jour seulement si tu obtiens des résultats ? Si tu crois qu'il se passe vraiment quelque chose de bizarre, pourquoi ne pas aller voir les flics ?

Carey lui fit un grand sourire.

— Écoute, mon ange : file d'ici. Va signaler le meurtre d'une sangsue blanche et visqueuse par décapitation. Vois ce que ça donne. Mais avant, fonce dans ce restaurant. Commande-moi un café et un gros steak sans arsenic.

Quelques instants plus tard il pénétra dans la pharmacie. Un petit homme gros et dodu, chauve comme un œuf, s'approcha de lui derrière le comptoir.

— M. Sloane est-il ici ? demanda Carey.

— Je suis M. Sloane, dit le petit homme grassouillet.

Rix se retint de sourire. Il avait peine à imaginer le pharmacien à la tête de lune en train de pourchasser des danseuses de bar.

— Avez-vous des sangsues ? demanda-t-il.

Le type chauve secoua la tête.

— On ne m'en demande pas souvent. Je peux vous en avoir une, si…

— Ce serait formidable, lui dit Carey. Pas une, mais une douzaine. Envoyez-les chez moi demain si vous les avez d'ici là. Carey Rix, 914, 26ème rue.

— Une douzaine ?

Carey opina.

— C'est pour une expérience. Vos cousines, les demoiselles Étrange, m'ont incidemment conseillé de venir m'approvisionner chez vous. J'enquête pour elles.

Wesley Sloane écarquilla les yeux.

— Une enquête ? Vous voulez dire que vous êtes détective ? Mais quelle genre d'enquête ? Pourquoi est-ce qu'elles voudraient une…

— Mince ! Je pensais qu'elles vous l'auraient signalé. Si elles ne vous ont rien dit, j'aurais mieux fait de me taire. Ce n'est pas très grave, remarquez ; ne vous inquiétez pas. Vous m'envoyez ces sangsues demain, n'est-ce pas ?

Une fois à la porte, il se retourna. Le pharmacien ne l'avait pas quitté des yeux.

— Au fait, dit Carey d'un air dégagé, Mlle Étrange m'a signalé qu'elle avait des actions *Marquette*. J'ai oublié de demander de quand elles dataient. Est-ce que vous le sauriez, par hasard ?

Wesley Sloane secoua la tête sans se départir de son regard figé. Carey le remercia et sortit de là avant qu'il ne se remette de sa surprise.

Quelques minutes plus tard, il s'assit à une table face à Sue Moran.

— O.K. Les chiffres, vas-y.

Elle prit une feuille de papier pliée dans son sac et la lui tendit.

— Tout concorde. Tous les chiffres étaient dans le journal de ce matin ; il y avait une liste spéciale des bons du Trésor. Le revenu de ces bons serait inférieur à cinq cent dollars par an. Et les actions *Marquette* sont à huit dollars pièce. Aucun dividende récent.

Carey grogna et glissa le bout de papier dans sa poche.

— Voilà le plan, mon ange : la maison des sœurs Étrange est dans un secteur où il y a des chambres à louer. On va y aller maintenant avant qu'il fasse nuit pour te trouver une chambre avec une bonne vue sur la maison et un accès rapide au téléphone. Tu vas rester assise à la fenêtre toute la nuit, et si tu vois quelque chose d'inhabituel, comme une lumière en mouvement ou quoi, tu me téléphones fissa, compris ?

— Bien sûr, Carey. Mais si tu comptes rester là-bas à ne rien faire, pourquoi ne pas attendre devant…

— Parce que j'en sais trop, mon ange. Je ne pense pas qu'il arrivera quoi que ce soit chez les sœurs Étrange. Mais parce que j'ai des soupçons, quelqu'un pourrait essayer de me tordre le cou ce soir avant que je n'aie le temps de les confirmer et d'en faire part aux sœurs.

— Et si tu te trompes ?

— Je vais louer une voiture et la garer à proximité, où je la récupérerais vite. On n'est pas loin ; je peux arriver à Woodlawn Avenue en cinq ou six minutes. Si tu appelles.

Il vit qu'elle fronçait les sourcils.

— Quelque chose te chiffonne ?

Elle secoua la tête.

— C'est à propos de ton steak, Carey. Ils n'avaient pas d'arsenic, j'ai dû le commander sans acide cyanhydrique. Ça t'embête ?

Le sourire de Carey disparut lorsqu'il vit des larmes, de vraies larmes dans les yeux embrumés de Sue. Sans tenir compte de la demi-douzaine de personnes présentes dans le restaurant, il se leva, se pencha au-dessus de la table et l'embrassa.

— Mon ange, ne prends pas tout ce que je dis au pied de la lettre. J'aime bien donner dans le dramatique et en rajouter un peu. Je ne prendrai aucun risque ce soir, promis. Fais-moi un sourire, maintenant.

— Menteur.

Mais le sourire se dessinait, hésita un peu puis apparut.

*

* *

Carey Rix entendit l'horloge sonner 2 h. Il étira encore une fois ses jambes perdues de crampes. Il aurait aimé pouvoir s'asseoir sur une chaise un peu plus confortable, mais s'il le faisait il s'endormirait à coup sûr. Il avait choisi la chaise la plus dure et la plus droite. Il l'avait placée dans un angle de la pièce d'où il voyait la porte qui s'ouvrait sur le couloir et la fenêtre qui donnait sur l'issue de secours.

L'horloge avançait… Ces trois heures d'attente lui semblaient avoir duré trois ans. Il bâilla pour la centième fois ; il allait atteindre la cent-unième lorsqu'il se figea, à l'écoute. Des pas s'approchaient dans le couloir.

Se levant avec précaution, il alla se plaquer contre le mur à côté de la porte, attendant qu'elle s'ouvre. De la main droite, il tenait fermement un revolver, au fond de la poche.

Les bruits de pas s'arrêtèrent devant la porte. Carey tendit l'oreille pour entendre le premier déclic de la poignée ; mais on tapa franchement à la porte.

Carey jura entre ses dents. Il avait fait le mort toute la nuit pour se prémunir d'une attaque en douce. Son facteur surprise était fichu maintenant. S'il répondait, la personne verrait qu'il était habillé et qu'il avait patienté. La personne qui avait frappé à la porte trouverait très probablement une excuse plausible pour justifier sa venue et ne pas se dévoiler.

Et s'il ne répondait pas ? En silence, l'œil sur la porte, ou plutôt sur la zone d'obscurité dans laquelle il savait qu'elle se trouvait, il recula à pas mesurés vers la fenêtre ouverte. S'il pouvait filer par là et aller jusqu'à l'entrée, il verrait sortir son visiteur. Lui, Carey, saurait alors qui était son visiteur et ce dernier ignorerait qu'il savait. Alors…

— Bouge pas, mon pote.

Quelque chose de dur le heurta dans le dos alors qu'il s'apprêtait à enjamber la fenêtre donnant sur l'escalier de secours. Ils étaient deux ! Quel abruti il faisait ! Pendant que l'un des deux l'attirait en frappant à la porte, l'autre le surprenait en entrant par la fenêtre.

Une main peu caressante s'empara du revolver et le palpa hâtivement sur tout le corps à la recherche d'autres armes. L'objet dur contre son dos ne relâchait pas la pression.

L'homme derrière lui parla de nouveau, assez fort pour que son acolyte l'entende depuis le couloir.

— C'est bon, Al, je le tiens.

On ouvrit la porte, la faible lumière du couloir pénétra brièvement dans la pièce. L'homme qui venait d'entrer avait le visage dans l'ombre mais Carey se rendit compte qu'il était imposant, plus grand et plus large que lui. Il ne pouvait s'agir ni de Crowell ni de Sloane. La voix du type derrière lui n'appartenait pas davantage à un des deux suspects possibles. Bien sûr, pensa Carey Rix avec dégoût, pourquoi n'avait-il pas songé à la possibilité qu'on louât les services de deux malfrats pour s'occuper de lui ? Il était resté assis là à se tourner les pouces en attendant, confiant, que le criminel tombe dans son piège. Au lieu de ça… Le cône brillant d'une lampe de poche surgit de la main du type près de la porte, fixa Carey et l'aveugla. Visiblement, ils ne comptaient pas allumer la lumière.

— Et bien, demanda le costaud en s'adressant non pas à Carey mais à celui qui se tenait derrière lui, qu'est-ce que tu attends ?

La pression contre la colonne vertébrale de Carey se relâcha soudain. Carey devina ce qui allait se passer et comprit que c'était sa dernière chance. Ils ne le tueraient pas d'un coup de feu s'ils pouvaient s'en passer… ils préféraient éviter le raffut. Le type devait lever le revolver ou le pistolet automatique pour lui abattre sur le crâne et le mettre K.O. Une fois inconscient, il leur resterait à vérifier que le coup avait porté ses fruits : une fraction de seconde pour essayer de rester en vie.

Dès qu'il ne sentit plus la pression de l'arme sur son dos, Carey recula de tout son poids ; il entendit le bruit d'une expiration soudaine quand sa tête heurta la poitrine du type, et les bras levés il agrippa son agresseur et l'amena de force devant lui. Ils s'écrasèrent tous deux au sol mais Carey se trouvait dessous, ce qui lui donna une seconde de répit face à la menace représentée par celui qui tenait la lampe de poche. Le cercle lumineux s'élargit, le type s'approcha un revolver à la main,

attendant que les mouvements des deux autres lui permettent de porter le coup fatal.

Le téléphone sonna sèchement, couvrant les bruits de lutte. La sonnerie soudaine surprit son adversaire, qui relâcha un instant sa prise. Carey posa ses pieds contre le corps de son adversaire, banda ses muscles et de toutes ses forces le projeta contre l'œil brillant de la lampe de poche. Il y eut un choc, des injures et l'obscurité ; un coup de feu partit, brève flamme dans le noir. Carey, qui s'était recroquevillé, se propulsa en avant sous le feu du revolver. Ses bras se refermèrent sur une paire de genoux qu'il souleva… et abattit sur le sol. L'impact de la chute secoua la pièce, l'arme tomba avec fracas. Carey, à quatre pattes, la cherchait à tâtons. Un autre pistolet près de la porte tira une rafale de coups en éventail, ratant Carey qui avait enfin retrouvé l'arme et se plaquait à terre ! Le téléphone sonna de nouveau. Carey visa les flashes lumineux des coups de feu, tira trois fois. Il entendit un corps buter puis glisser contre la porte dans un lent frottement…

Carey, l'arme à la main, trouva l'interrupteur. Le type près de la porte était mort ou mourant ; l'autre était K.O.

Le téléphone sonna une troisième fois, il enjamba un corps pour l'atteindre. C'était la voix de Sue Moran.

— Carey, un type vient juste d'entrer par la porte principale, avec une clef. Un petit gros. Est-ce que…

— Bouge pas, mon ange, j'arrive.

Il raccrocha, appela l'opératrice.

— Envoyez les flics ! aboya-t-il avant de laisser pendre le combiné.

Il savait qu'elle remonterait l'appel, préviendrait les flics. On s'occuperait des deux tueurs.

Il ne lâcha pas la pression sur l'accélérateur durant le trajet jusqu'à la maison des sœurs Étrange. Tant mieux si une voiture de patrouille le repérait, il pourrait avoir besoin de la police.

Carey pila pour s'arrêter, leva les yeux vers la fenêtre d'où Sue avait assuré sa surveillance. Elle n'y était pas. Est-ce qu'elle avait été assez idiote pour…

Oui. Sue penchait sa tête blonde à l'extérieur d'une fenêtre ouverte du rez-de-chaussée et agitait la main dans sa direction.

Il courut à travers la pelouse et la rejoignit en enjambant l'appui de la fenêtre.

— Celui qui est entré, quel qu'il soit, murmura Sue, se trouve à l'étage.

— Attends ici, lui ordonna-t-il avant d'avancer à tâtons à travers la pièce obscure, se reprochant d'avoir oublié de prendre une lampe torche tant il était pressé d'arriver ici.

Il entendit les pas de Sue qui le suivait, se retourna pour la chasser, la retint par le bras au moment où elle heurta une chaise qui se renversa avec fracas entraînant dans sa chute une petite table et un vase. Dans le silence total de la maison, on aurait dit une explosion. On descendait les escaliers depuis le premier étage ; une lumière quelque part éclaira faiblement le hall. Carey, le revolver brandi, atteignit la porte en trois enjambée. La lumière venait du couloir en haut des escaliers, et à mi-chemin de ceux-ci se tenait une petite silhouette trapue. L'homme tira lorsque Carey apparut sur le seuil ; les moulures volèrent en éclat au-dessus de la tête du détective qui se baissa et visa les jambes du tireur. Une balle entailla l'oreille de Carey… Alors son deuxième coup de feu atteignit sa cible : une jambe supportant la masse informe dans les escaliers. Le rôdeur se dirigea vers la sortie en gémissant, heurta de la tête la boule de la rampe d'escalier, et toute la maison fut secouée par le bruit de sa chute.

Carey avança avec précaution, il tâta la poitrine de l'homme, sourit et ôta la main. Il leva les yeux et vit deux femmes bizarres aux cheveux oranges passés au henné enroulées dans des châles jaune vif, les yeux fixés sur le bas des escaliers.

— Tout va bien, mesdemoiselles, leur dit-il avec un sourire. C'est terminé maintenant. Vous pouvez descendre.

Sue Moran sortit du salon.

— Qui est-ce, Carey ? Et pourquoi…

— Crowell, l'avocat, lui dit Carey. Il a un coussin gonflable sous ses vêtements, une manière comme une autre de tromper un éventuel témoin et de l'innocenter en orientant les soupçons sur le gros Wesley Sloane.

Les deux demoiselles Étrange descendaient doucement les escaliers.

— Mais, M. Rix, pourquoi est-ce que M. Crowell…

— Préparez-vous à un choc, mesdemoiselles, dit Carey. Ces actions *Marquette Automobile* que vous avez déposées dans un coffre pour vos frais d'obsèques valent presque un demi-million de dollars. Oui, elles sont indiquées sur la liste à huit dollars l'action… mais il s'agit de la quatrième mise sur le marché. Les vôtres ont été achetées bien avant, lorsque l'entreprise démarrait. Le capital a été divisé selon une base de un pour dix, trois fois depuis cette époque. J'avais l'intuition qu'il s'agissait d'une affaire de ce genre quand vous m'avez appris que cette liste était de la main de votre frère mort depuis vingt-cinq ans. Crowell a découvert que les actions valaient un demi-million… mais il ne pouvait se les approprier. Si l'une de vous deux était morte, l'autre lui aurait donné ces actions à vendre. Il les aurait gardées pour lui contre les quatre cent dollars que vous en attendiez par an. C'était un gros coup.

Carey se baissa de nouveau sur l'homme inconscient et se redressa.

— Je pense qu'il en a encore pour quelques minutes. S'il y a autre chose que vous voudriez savoir, mesdemoiselles.

Les visages pâles sous les cheveux oranges semblaient encore abasourdis, mais Sue s'interposa.

— Carey, est-ce que tu savais que c'était Crowell ?

Carey secoua la tête.

— Je savais que c'était soit Crowell, soit Wesley Sloane. J'ai informé chacun d'eux que je m'intéressais à la date d'émission des actions *Marquette*. Je savais qu'ils prendraient les devants pour essayer de me faire taire pour toujours avant que je pose la même question à ces demoiselles. Ce que je n'avais pas prévu, c'est que quel que soit le coupable, il pouvait utiliser les services de deux tueurs pour me liquider et venir lui-même ici.

— Mais, M. Rix, *qu'est-ce* qu'il venait faire ici ? À quoi rimait cette idée au sujet de la sangsue, et…

— Vous voyez, Mlle Étrange, il était nécessaire pour son plan qu'une seule de vous deux meure ; si cette mort passait pour naturelle ou accidentelle, c'était l'idéal. Je me dis qu'il faudra vérifier, bien sûr, que le sérum contre le rhume des foins de Mlle Dorothy contient de l'hirudine. N'importe qui peut

fabriquer de l'hirudine, à partir de têtes de sangsues. C'est la sécrétion d'une glande dans la tête des sangsues qui empêche le sang de leurs victimes de coaguler. Si on l'injecte dans votre sang, il ne coagule plus et vous pouvez saigner à mort à partir d'une simple blessure, comme un hémophile. Il a laissé la sangsue ici et a injecté de l'hirudine dans le lapin lors de sa première tentative de cambriolage, afin qu'en cas de doute sur la cause du décès et découverte de l'hirudine dans le sang, les soupçons se portent sur Mlle Clarice. Tout indiquerait qu'elle menait des expériences avec des sangsues ici-même.

Sue Moran le regardait, les yeux grands ouverts d'admiration.

— Carey, tu es…

— … merveilleux, finit-il à sa place. Je sais. À présent, comme ces mesdemoiselles n'ont pas le téléphone, pourrais-tu aller de l'autre côté de la rue et appeler la police…

L'une des sœurs Étrange, Carey ne sut pas dire laquelle des deux, se leva d'un air déterminé.

— Ne vous dérangez pas, Mlle Moran. Nous pouvons joindre la police. Comme nous n'avons pas le téléphone, nous nous sommes demandé que faire en cas d'urgence. Attendez.

Avant qu'ils puissent deviner ses intentions, elle se dirigea vers la fenêtre, sortit la tête et poussa un hurlement aigu qui faillit déchirer les tympans de Carey. De l'autre côté de la rue, une douzaine de fenêtre s'ouvrirent.

— Est-ce que quelqu'un pourrait appeler la police, s'il vous plaît ? demanda-t-elle.

— Ils vont arriver, dit-elle en revenant dans le couloir.

Carey la regarda d'un air éberlué.

— Quel système ! Mesdemoiselles, ce que mes oreilles ont enduré va doubler mes honoraires. Ça ne me dérange pas de me battre avec des tueurs pour vous, mais…

— À propos de vos honoraires, M. Rix. Aviez-vous dit dix dollars par jour ?

Carey déglutit.

— Eh bien, oui… mais…

— Mais ça ne réglerait vraiment pas tout ce que vous avez fait lors de cette enquête. Maintenant que je n'ai plus d'avocat,

acceptez-vous de vendre ce paquet d'actions à un demi-million de dollars vous-même, avec la commission habituelle de deux pour cent ?

Carey fit rapidement le calcul et déglutit de nouveau.

— Deux pour cent d'un demi-million ? Mais, ça fait dix mille dollars ! Vous êtes sérieuse ?

Elle jeta un coup d'œil à sa sœur, elles opinèrent toutes les deux. Sue Moran s'adressa à Carey.

— Est-ce qu'il ne faut pas une autorisation pour vendre des actions ?

Il lui sourit.

— Mon ange, pour mille dollars ou pour dix mille dollars, j'obtiendrais les autorisations de faire n'importe quoi.

— N'importe quoi, Carey ?

Il sourit et passa un bras autour d'elle.

— On ira chercher une bague demain, mon ange…

— Arrêtez ça, vous deux, dit l'une des sœurs Étrange, la police arrive !

The Strange Sisters Strange
Detective Fiction Weekly
Décembre 1940

Le Mort en fuite

Les corps morts ne sont que de la matière ; au bout d'un moment on s'habitue à les fréquenter et on n'y prête plus attention. Mais aussi blasé que l'on puisse être à leur égard, ils n'incitent pas à la discussion. Voilà pourquoi être gardien de nuit chez un entrepreneur de pompes funèbres est sans doute le boulot le plus solitaire qui soit.

À une heure du matin tout mon travail était terminé ; j'avais fait le ménage, passé le balai, nettoyé les cathéters, trocarts et autres ustensiles, et déballé les deux nouveaux cercueils qui venaient d'arriver. Il ne me restait plus à présent qu'à m'asseoir, souhaiter avoir quelqu'un avec qui converser et attendre que ces derniers trois mois d'apprentissage touchent à leur fin pour que j'obtienne mon diplôme d'assistant. Et comme d'habitude à cette heure-ci, je somnolais en me demandant pourquoi les gens n'avaient pas le bon goût de mourir le jour, de telle sorte que nous n'ayons pas à assurer une permanence de nuit…

La sonnette retentit.

Je sursautai, les yeux grands ouverts, et remarquai que les aiguilles de l'horloge avaient avancé d'une demi-heure durant la dernière minute. J'avais donc dû m'assoupir. Je boutonnai mon manteau et replaçai ma cravate en me dirigeant vers la porte.

C'était certainement un client, et quand on veut être croque-mort il faut apprendre à se tenir dignement devant les clients – les vivants, je veux dire.

À l'instant où j'ouvris la porte, un type entra, et me braqua un pistolet sur les côtes. Puis il m'observa et avec un sourire désagréable remit l'arme dans sa poche. À me voir il avait déduit qu'il n'en aurait pas besoin, et je crois qu'il avait raison.

C'était un gros malabar d'une tête de plus que moi avec des épaules de gorille, des poils qui lui sortaient de ses oreilles en chou-fleur et des petits yeux sans expression. Il suffisait de le regarder pour l'imaginer en train de mettre une rouste à un grizzli, mais jamais de résoudre une équation mathématique. C'était visiblement un ancien boxeur, et si jamais j'avais eu des doutes sur le sens des mots *sonné par les coups*, ils se dissipèrent dès que je le vis.

Il recula pour refermer la porte et dit d'une voix rauque et âpre :

— Ouvre la porte, mon gros.

Je reculai d'un pas, peut-être de deux, en le fixant d'un air ébahi. Comment est-ce que je pouvais ouvrir la porte alors qu'il venait juste de… Son visage devenait mauvais, il leva le bras, le poing fermé.

— M… mais… mais vous venez de la fermer ! bégayai-je en reculant encore d'un pas.

Ce poing serré était gros comme une maison. S'il me frappait, j'étais sûr d'atterrir et de rebondir.

Il se détendit un peu.

— Pas cette porte. Celle du garage, grogna-t-il. En route.

Je ne me posai pas de question. Tout en observant Feuille de Chou du coin de l'œil, je me dirigeai vers la porte de la salle de réception, et de là vers le garage. Il ne me lâcha pas d'une semelle.

J'appuyai sur le bouton, les portes coulissèrent en silence. Une grosse conduite intérieure grise entra dans le parking et descendit la rampe à vive allure pour aller se mettre hors de vue depuis l'entrée.

— Referme-les, me dit Feuille de Chou.

J'appuyai sur le bouton, elles reprirent leur place initiale.

J'entendis qu'on ouvrait et claquait une portière de la voiture. Un type grand et mince, habillé presque comme un dandy, remontait la rampe à pied. Je le reconnus tout de suite d'après les photos publiées dans les journaux. Son visage était aussi séduisant que sur les photos, sauf qu'elles ne révélaient pas le caractère particulier de ses yeux. C'était des yeux de

poisson, d'un poisson mort, en plus ; gris, froids et absolument inexpressifs.

Le gars qui remontait la rampe se nommait Duke Hall, braqueur de banques et tueur de flics. Un type qui avait tué cinq hommes et une femme lors d'une demi-douzaine de braquages de banques ces deux dernières années, qui était sorti indemne d'une fusillade la semaine passée dans le Michigan en laissant un policier mort et deux autres blessés derrière lui. Duke Hall qui s'était vanté de pouvoir atteindre n'importe quel bouton de la veste d'un policier à quinze mètres, avant de préciser qu'il ne visait jamais un bouton du haut parce que le flic aurait une mort trop douce. Duke Hall, le criminel le plus recherché, craint et détesté du pays. Duke Hall, ici même, dans le salon funéraire Fenimore & Frères ! J'ignorais de quoi il s'agissait, je ne voyais vraiment pas ; mais je commençais à avoir froid dans le dos, et ce froid me montait et descendait le long de l'échine.

Il s'adressa au gorille à côté de moi.

— Balourd, Bouboule est le seul gars ici ?

Sa voix était aussi grise et glaciale que ses yeux. Le gorille se mit à sourire.

Marrant, Duke, lui c'est Bouboule et moi Balourd. Bouboule et Balourd.

Il éclata d'un gros rire enroué. La voix du tueur l'interrompit, sèche comme un coup de fouet.

— Va jeter un œil, espèce de singe demeuré ! Qu'est-ce qui te fait croire qu'il est seul ici ?

Il avança d'un pas vers le gorille, la mort dans les yeux.

Balourd fit demi-tour, le visage blanc comme un linge, et retourna vers les salons. Mais son hilarité l'emporta sur la peur : je l'entendis ricaner tout seul jusqu'à ce qu'il atteigne la première porte. Il marchait curieusement, il posait lourdement chaque talon et soulevait ses pieds sans souplesse, comme s'il marchait avec des échasses. Mes yeux revinrent sur Duke Hall. Il m'observait, et je n'aimais pas ce regard.

— Bouboule, on veut acheter de la viande.

J'ignore si c'est ce qu'il venait de dire ou sa façon de le dire, ou alors son expression en parlant, mais je ne répondis pas. J'en étais incapable.

— Environ soixante-quinze kilos de viande, Bouboule, plus ou moins cinq, six kilos. On en veut un morceau long d'à peu près un mètre quatre-vingt. De la viande froide fera l'affaire.

— Vous voulez dire que vous voul… voulez… bégayai-je.

— T'as l'air d'un type intelligent, Bouboule. Tu comprends vite. C'est ce que je veux ; un macchabée. Ce serait bien s'il était pas encore raide. Tu vois ce que je veux dire, Bouboule ?

Il s'adossa contre l'aile de la plus belle voiture de Fenimore & Frères, alluma une cigarette et m'observa à travers la flamme de l'allumette. De la glace sur le feu.

Le gros réapparut sur le seuil avec un sourire torve.

— Y'a plein de gens ici, Duke. Mais ils vont pas nous embêter. Ils sont tous rectifiés, il repartit d'un grand rire.

Le regard de Duke se braqua dans sa direction, le rire s'arrêta net.

— Emmène-nous dans le bureau, Bouboule, ou une autre pièce sans fenêtre. Tu as l'air d'être un type sensé ; c'est bien, tant que tu n'essaies pas de faire le malin. Tu seras plus efficace si tu comprends ce que je veux et pour quelle raison je le veux, pas vrai ?

Je parvins à acquiescer malgré la raideur de mon cou, même sans savoir de quoi il parlait. Je les conduisis jusqu'au bureau de M. Fenimore. J'avais les jambes en coton.

Je me laissai tomber sur une chaise. Duke Hall s'assit sur le bord du bureau sans me faire face. J'aimais mieux ça. Feuille de Chou était appuyé contre la porte.

— Écoute, petit. Tu sais qui je suis, pas vrai ?

— Euh… oui.

— Ils savent que je suis ici, à Elkton.

Inutile pour lui de préciser qui étaient les "ils" ; je savais, bien sûr, qu'il parlait des flics.

— Ils encerclent la ville. Ils bloquent toutes les sorties, une douzaine de flics sur chaque route. Et il faut que je file d'ici ce soir.

Sa voix demeurait aussi plate et inexpressive que s'il parlait du beau temps.

— Ils connaissent ma voiture. Je pourrais en prendre une autre mais ils les arrêtent toutes. Tu saisis ?

Je comprenais. Derrière cette explication sans état d'âme, je commençais à voir le tableau. Il n'y avait pas un seul policier dans le pays qui ne risquerait sa vie pour coincer Duke Hall, le tueur de flics. Dehors, sur les routes, ils attendaient ; certains en embuscade, d'autres à découvert.

Oui, il allait faire vilain temps dans la région : la police savait que Duke se trouvait en ville et qu'il essaierait de passer entre les mailles du filet. Dehors il y aurait des mitraillettes, des bombes lacrymogènes, peut-être même des barricades. Tous les flics de l'État convergeraient vers Elkton, en plus des agents fédéraux qui se trouveraient dans les environs. Duke Hall, c'était un Gros Poisson, avec des majuscules.

— Ils ont même des vigiles dans les champs, poursuivit-il. Il n'y a pour moi qu'une seule façon de m'en sortir ce soir, Bouboule. Figure-toi qu'ils vont trouver mon cadavre et débloquer les routes.

Je commençais à entrevoir, mais comment…

— La route 41 est bloquée à hauteur de Bender Road. À un kilomètre et demi de là il y a une grange. Lorsqu'elle brûlera, d'ici une heure environ, ils verront les flammes ; certains d'entre eux se déplaceront pour en savoir plus, tu piges ? Ils découvriront ma voiture cachée pas loin. Et un cadavre brûlé dans la grange ; ils croiront que c'est moi. Avec quelques bouteilles pour faire croire que je me suis saoulé en poireautant dans la planque, et…

— Mais est-ce qu'ils ne peuvent pas savoir…

Il opina.

— Ouais, mais sur le coup c'est ce qu'ils se diront. Lorsqu'ils ramèneront le macchabée à la morgue pour faire leurs analyses, ils découvriront la vérité, mais ce sera demain…

Le plan me semblait jouable ; pas infaillible, bien sûr, mais avec suffisamment de chances pour qu'un type comme Duke Hall soit prêt à tenter le coup. Il me fixait des yeux et lorsque je tournai mon regard vers son complice près de la porte, il sembla lire mes pensées.

— Balourd est du coin. Je l'ai recruté ici pour me filer un coup de main. Les flics ignorent qu'il est avec moi ; on n'aura donc pas besoin de cadavre pour lui.

Il demeura silencieux. Pendant une minute on n'entendit que le tic-tac de l'horloge. Puis Duke Hall s'adressa à moi.

— Alors ?

Et je compris que c'était à moi de jouer.

J'avais eu si peur que pendant son discours je n'avais pas pigé à quel moment j'intervenais. Maintenant, c'était clair : je devais fournir le corps. Et avec un tueur comme Hall, si je refusais ou si j'échouais, inutile de se casser la tête pour savoir comment je finirais.

Il fit un signe à Balourd ; le gorille traversa la pièce dans ma direction.

Vite, je me mis à parler.

— Il y en a six dans la morgue, M. Hall. Mais je ne sais pas… Trois d'entre eux sont des femmes, ils ne feront donc pas l'affaire, naturellement. Puis M. Cordovan, mais il… non, c'est pas bon. Et M. Rogers est une vieille crevette toute rabougrie ; je ne me souviens pas du nom de l'autre, mais il… il est bien plus lourd que moi. Et c'est tout ce que nous avons…

Le gorille se tenait derrière ma chaise à présent. J'ignorais ce qu'il comptait faire. J'essayai de me tortiller pour le voir de face, mais les yeux gris de Duke Hall me retenaient comme un cobra retient un oiseau. Jusqu'alors j'ignorais ce que voulait dire être mort de peur.

— Combien mesures-tu, Bouboule ? demanda Duke d'une voix calme.

Ma gorge refusa de fonctionner. Je déglutis un bon coup.

— Un mètre soixante-cinq, parvins-je à dire.

Je pensais que j'allais peut-être m'en sortir. Mais les yeux de Duke ne se détachèrent pas des miens.

— Tu mens, Bouboule. Tu fais un mètre soixante-dix, au moins. Une fois allongé, les quelques centimètres d'écart ne se voient plus tellement, et si le feu brûle vraiment bien et ne laisse pas grand chose d'autre qu'un squelette, Bouboule, peut-être…

Comme si j'avais des yeux derrière la tête, je devinais le sourire sur le visage de Balourd tandis qu'il plaçait ses mains autour de mon cou.

— C'est bon, Duke ? demanda-t-il.

Il riait tout en resserrant peu à peu la prise.

Je parvins à beugler un *attendez !* d'une voix étranglée avant que ses mains gigantesques n'eussent serré suffisamment pour me couper le sifflet.

Duke fit un signe, la pression se relâcha. Il me fixa et demanda :

— Alors ?

— Écoutez… dis-je pour gagner un peu de temps.

Mon esprit tournait à toute allure. Je n'avais pas d'idée mais j'essayais d'en avoir une, sinon j'allais mourir. Ces gars ne jouaient pas. Je mourrai peut-être plus tard, quelle que soit l'idée que je sorte de mon chapeau, mais ce serait plus tard ; or là c'était *maintenant*.

Ils m'utiliseraient peut-être comme doublure pour le cadavre qu'ils voulaient, mais ça me semblait peu probable. Ils iraient sans doute dans un autre salon de pompes funèbres ou ramasseraient dehors un type qui conviendrait mieux. Mais peu importait pour moi. Ils n'allaient pas quitter les lieux et me laisser vivant, en état d'appeler les flics. À moins de trouver une solution, j'étais déjà mort.

— Je… je cherchais à gagner du temps… On a un cadavre qui fera l'affaire.

Je sentis Balourd enlever les mains de mon cou.

Je poursuivis.

— Il fait environ un mètre soixante-quinze et je dirais qu'il a presque votre corpulence. Nous ne l'avons pas embaumé, il doit être incinéré demain. J'ignore comment les embaumements réagissent au feu.

— Fais-nous voir, Bouboule.

Mes jambes faillirent me lâcher lorsque je me levai. Je les conduisis de nouveau jusqu'à la morgue et ouvris le cercueil gris qui se trouvait toujours sur le chariot.

Duke Hall le regarda d'en haut, estimant la taille et l'apparence du cadavre.

— Super, dit-il. Même couleur de cheveux et tout. Il suffit que le visage crame et il fera un parfait sosie.

Il tendit le bras et appuya du doigt sur une des mains repliées.

— Rigidité cadavérique, par contre.

— Elle est sans doute en train de disparaître. Il n'est pas embaumé. De toutes façons, je crois que le feu la dissipe.

J'attrapai un des revers du pantalon et tirai doucement. La jambe se leva.

— Ouais, elle disparaît.

Duke se tourna pour appeler Balourd par-dessus mon épaule.

— Hé, file un coup de main au gosse pour mettre le macchabée dans la voiture, dans cette bagnole noire là-bas.

Le gorille étant plus fort que moi, il souleva le corps par les épaules et moi par les pieds. Nous l'avons porté jusqu'à la voiture. Duke inspectait de près la voiture ainsi que les plaques d'immatriculation pour s'assurer que rien ne signalait son appartenance à un établissement de pompes funèbres.

Nous avions assis le corps à l'arrière lorsqu'il eut fini.

— O.K., Bouboule va conduire cette voiture, j'irai avec lui. Toi, Balourd, tu nous suis avec la mienne. Quand on y sera je te dirai où la garer pour faire comme si on l'avait cachée, mais à un endroit où les flics la trouveront quand ils viendront voir le feu.

Les rues de la ville et les routes aux alentours étaient désertes. Duke voulait que je maintienne une vitesse de cinquante kilomètres à l'heure afin d'éviter d'attirer l'attention des flics.

L'ex-boxeur et moi avons charrié le corps dans la grange, nous l'avons déposé dans un angle sur un tas de paille. Duke surveillait tout, les moindres détails. Je lui en rappelai un qu'il avait failli oublier.

— Et l'arme ? Ils vont s'attendre à en trouver une sur le corps.

Il porta une main hésitante vers son holster, puis se ravisa.

— Toi, Balourd, mets la tienne dans la poche du gars.

Balourd voulut protester ; le regard de Duke l'incita à sourire et à obéir. Balourd et moi nous avons attendu dans la voiture que Duke ait mis le feu avec son briquet. Il arriva en courant et s'installa à la place du conducteur, à côté de moi.

C'était limite. Nous avons quitté la route principale pour aller planquer la voiture alors que le ciel flamboyait derrière nous ; on entendait le grondement des motos et des voitures de police

converger vers la grange enflammée. Au milieu des arbres où nous étions garés, la voiture était en sécurité, hors de vue. Un camion de pompier passa près de nous à toute allure, toutes sirènes hurlantes. Duke observa le ciel rougeoyant vers l'ouest et opina avec satisfaction.

— Il leur faudra une demi-heure pour l'éteindre, et c'est déjà beaucoup.

Il s'installa au fond du siège, alluma une autre cigarette.

— Je leur accorde une heure de plus pour trouver mon corps dans la fournaise, la voiture dans les fourrés, et ils n'auront plus qu'à lever les barrages.

— Ça alors, Duke, t'es fortiche, y'a pas à dire ! Et le gamin, est-ce qu'on le…

— Il est futé, lui aussi, répondit Duke. Presque trop futé ; mais il nous a dégoté le cadavre qu'il fallait, alors peut-être qu'on va se montrer sympa. C'est lui qui conduira pour quitter la ville.

Il se tourna vers moi. Comme les phares de la voiture étaient éteints, bien sûr, je ne voyais pas ses yeux, mais je les sentais. Je me souvenais d'eux. À ce moment précis je me suis dit que lorsque tout ceci serait terminé, ils me buteraient. S'ils me laissaient en vie, il ne me faudrait pas longtemps avant de trouver un téléphone, à moins qu'ils ne s'occupent de moi pour le compte.

Malgré tout ce que j'avais fait pour eux, il restait une très bonne chance que ma fin soit proche. Mais on ne peut pas trembler de peur toute sa vie ; ça provoque des durillons. Je n'étais plus aussi effrayé. D'avoir vécu le moment où Balourd avait mis ses mains grosses comme des battoirs autour de mon cou et avait commencé à serrer, m'avait immunisé contre les peurs à venir quelles qu'elles soient.

Nous avons entendu les véhicules des pompiers retourner bruyamment vers la ville ; d'autres voitures aussi, mais de là où nous étions on ne pouvait savoir vers où elles allaient. Aucun de nous n'ouvrit la bouche. Duke enchaînait les cigarettes. Balourd ne fumait pas. De temps en temps, il riait tout seul ou commençait à pouffer à cause d'une de ses blagues. Duke se retournait alors et le regardait ; le ricanement s'arrêtait net.

J'avais matière à réfléchir ; je me demandais ce que M. Fenimore penserait du fait que j'avais donné le cadavre de M. Cordovan à Duke Hall, mais je crois qu'il n'y trouverait pas grand chose à redire. Je n'avais pas eu le choix. Par ailleurs, M. Cordovan avait désiré être incinéré. Son souhait était exaucé, juste quelques heures plus tôt. Comme il n'avait plus de famille, le seul couac viendrait du crématorium parce qu'il aurait perdu un client.

À présent, le ciel que nous pouvions voir à travers les arbres grisonnait vers l'est. Duke Hall consulta sa montre.

— Presque 4h. Allons-y. Tu conduis, Bouboule. Pas plus de soixante à l'heure tant qu'on a pas quitté la ville. Je prendrai le volant à ce moment là.

J'emmenai la voiture sur la route. Le compte à rebours avait débuté : dans les cinq minutes à venir, je saurais si mon stratagème avait fonctionné ou non. Même dans ce cas, je pouvais quand même finir avec une ou deux balles dans le corps. Duke Hall gardait la main près du revers de son manteau.

Que ferais-je si quelqu'un me faisait signe d'arrêter la voiture ? Si je m'arrêtais, Duke me tuerait ; sinon quelqu'un d'autre le ferait. Charmante position.

Nous arrivions à l'intersection avec Bender Road, droit devant. Je ralentis jusqu'à cinquante kilomètres à l'heure. Duke se tourna vers moi ; je fis comme si je n'avais rien remarqué.

Je levai encore le pied jusqu'à quarante.

— Hé ! Ne fais… gronda Duke.

Alors deux silhouettes vêtues de bleu se plantèrent au milieu de la route, devant nous. Une voiture garée hors de vue se plaça en travers de la chaussée ; j'aperçus l'extrémité d'une mitraillette à la fenêtre arrière.

Un des policiers leva une main en l'air pour nous arrêter. Son autre main était posée sur la crosse de son arme à la ceinture, mais son revolver n'était pas dégainé. Ils ignoraient encore à qui ils avaient à faire.

Duke les insulta crûment tout en sortant son arme du holster. Il leva le canon pour tirer à travers le pare-brise. Je le savais assez adroit pour faire mouche à chaque coup.

Je freinai brusquement, en enfonçant la pédale de tout mon poids. Même à quarante kilomètres à l'heure, ça secoue ! Duke partit en avant ; le pare-brise se fissura, non à cause d'une balle, mais son revolver le heurta de plein fouet. J'entendis crier Feuille de Chou lorsqu'il se cogna contre le dossier du siège avant. Je savais qu'il n'avait pas d'arme.

Je m'étais agrippé au volant en enfonçant la pédale ; je m'attendais à la secousse. Je me jetai contre Duke et lui saisis à deux mains le bras droit qui braquait à nouveau l'arme. Il me frappa au visage de sa main libre, je vis trente-six chandelles mais je tins bon.

La voiture finit par s'immobiliser et fut aussitôt encerclée de flics armés jusqu'aux dents. L'un d'eux sauta sur le marchepied et désarma Duke en lui arrachant son revolver des mains… c'était fini.

En sortant de la voiture, je reconnus le chef Jerry Harrison qui me connaissait aussi. Il m'interpella :

— Charlie ! Qu'est-ce que tu fous avec…

Je lui débitai toute l'histoire.

Il me répondit avec un sourire :

— Charlie, tu vas toucher une bonne récompense ! Ou plutôt, des récompenses : il y en a une bonne douzaine.

Il se mit à ricaner.

— Alors comme ça, Duke s'imaginait qu'on le croirait mort dans la grange, hein ?

J'opinai.

— Je lui ai dit qu'aucun cadavre ne correspondait, mais comme il comptait me donner le rôle, j'ai pensé que celui-là serait parfait, en tout cas pour moi, même avec deux jambes artificielles.

Fugitive Impostor
Ten Detective Aces
Janvier 1941

Un Roi chez soi

— C'est du poison, doc, ou quelqu'un l'a drogué ?

Les deux hommes qui venaient d'apporter le gros berger allemand dans le bureau de Bill Taylor semblaient inquiets.

— Je ne vois pas pourquoi quelqu'un lui administrerait l'un ou l'autre, mais…

Bill Taylor, grand et dégingandé, était agenouillé près du chien et l'examinait avec un œil et des mains expertes. Il contrôla, non sans appréhension, ses battements de cœur et ses réactions musculaires. Il souleva une paupière pour examiner la pupille.

— Ce pourrait être du poison ou de la drogue, mais s'il s'agissait de poison, la dose était insuffisante pour le tuer. À vue de nez je dirais pourtant que c'est de la morphine. Il va se remettre. Qu'est-ce qu'il est beau !

Le plus grand des deux types émit un soupir de soulagement.

— O.K., doc. On va vous le laisser. Je quitte la ville pour quelques jours. Mon nom est John Barr, si vous en avez besoin pour vos archives.

Taylor opina mais ne leva même pas les yeux lorsqu'ils s'en allèrent.

Il réveilla le chien dans la demi-heure qui suivit et l'aida à marcher jusqu'à l'allée devant le chenil. Taylor le força à faire plusieurs allers et retours jusqu'à ce que sa tendance à vaciller diminue.

— Tu vas mieux à présent, mon gars.

Avant de retourner dans son bureau il lui donna une tape amicale.

— Quelqu'un t'a drogué mais je t'ai filé de l'émétique. Je vais bientôt te donner à manger, tu te sentiras comme neuf.

Le lendemain, le jeune vétérinaire passa plus de temps dans l'allée face au chenil que dans son cabinet. Le gros berger allemand était le chien le plus intelligent que Taylor ait jamais rencontré.

— Mon gars, lui dit-il le troisième jour, il vaut peut-être mieux que tu ne restes pas ici trop longtemps. Encore un mois et tu en saurais autant que moi ; qu'est-ce que je deviendrais ?

Il donna une chiquenaude amicale sur l'une de ses oreilles alertes, et sortit un sifflet de sa poche.

— Tu peux m'aider à tester ce truc, mon gars. Je ne l'entends pas du tout, mais la société qui le fabrique prétend que les chiens y sont sensibles. C'est ce qu'ils appellent un *sifflet silencieux*, le son est trop aigu pour mes oreilles.

Il désigna au chien un angle éloigné du chenil.

— Va là-bas, ordonna-t-il.

Le chien trottina docilement jusqu'à l'angle et s'assit. Taylor attendit que le chien regarde ailleurs, et donna un coup de sifflet. Le chien se retourna immédiatement, s'approcha de lui.

— Ouais, ça marche ! dit-il avec un grand sourire.

Il remercia le chien d'une tape affectueuse puis retourna dans son bureau en fredonnant doucement. Il s'assit et se mit à feuilleter le journal du jour. Il put lire entre autres : « La Bourse en hausse ce week-end » – » Une jeune femme se jette par la fenêtre d'un hôtel » – » Les recherches pour retrouver King Rango se poursuivent. » Ce dernier titre en page trois retint son attention. Il lut l'article jusqu'à la fin, d'abord d'un œil distrait, ensuite avec une émotion qui lui faisait puiser le sang dans les oreilles :

Los Angeles, Calif. (Nord) – King Rango, le chien vedette d'Hollywood, n'a toujours pas été retrouvé. Nous entrons aujourd'hui dans la quatrième journée de recherche pour retrouver King. À l'heure actuelle, aucun indice ne permet d'indiquer si le fameux berger allemand a été kidnappé ou s'il s'est perdu alors qu'il errait sans but.

Le Chien du Nord, le dernier film presque achevé de King Rango, a vu sa production suspendue. Les studios Rogers Brothers offrent une récompense de mille dollars pour le retour

de King. La police pense que des ravisseurs gardent le chien et qu'une demande de rançon devrait arriver prochainement.

Bill Taylor tendit la main vers le téléphone mais se ravisa. Tout collait. Le chien avait été drogué, le facteur temps coïncidait et le chien avait une intelligence au-dessus de la normale. Il plia le journal et lut l'article une deuxième fois avec attention.

Oui, tout semblait concorder mais mieux valait vérifier son intuition avant de se manifester et d'appeler la police. Il décrocha le combiné pour appeler la maison de la presse la plus proche.

— Harry ? c'est Bill Taylor. Je voudrais que tu me fasses porter un exemplaire de chaque magazine de cinéma que tu as… Quinze minutes ? O.K… Non, j'ai pas eu un coup de foudre pour la dernière pin-up du ciné. Je t'expliquerai plus tard.

Alors qu'il raccrochait le combiné, une voix menaçante dit derrière lui :

— Tu ne chercherais pas des photos de chien, pas vrai mon gars ?

Taylor se retourna lentement sur sa chaise. Sur le seuil se tenaient les deux hommes qui lui avaient amené le chien. Le plus mince des deux avait la main dans la poche, et la poche était bombée.

Le grand type qui s'était présenté sous le nom de Barr s'approcha du bureau de Taylor. Il ramassa le journal ouvert à la page de l'article, le lut, le glissa dans sa poche sans sourire ni froncer les sourcils.

— Dommage que tu sois tombé là-dessus, doc, dit-il, viens. Il faut qu'on file avant que le livreur ne se pointe avec ces magazines.

Selon leurs instructions, Taylor prit un collier et une laisse avant de quitter son bureau.

— Occupe-toi du cabot. On est armés tous les deux et on est prêts, alors ne fais pas le malin.

Une petite camionnette de livraison était garée dans le virage devant la maison ; on fit monter King Rango à l'arrière. Le mince fit signe à Taylor d'y grimper aussi.

— Hein ? Pourquoi voulez-vous que je vienne ? Vous pouvez être à des kilomètres d'ici avant que j'envoie quelqu'un à vos trousses.

— On ne veut personne à nos trousses du tout, doc, dit Barr. Et puis un véto peut s'avérer utile : tu sais t'occuper du chien, pas nous. On serait peut-être obligés de le droguer en permanence.

Du canon de son arme, il incita Taylor à monter dans la camionnette. Les portes claquèrent, le vétérinaire s'aperçut que les vitres avaient été peintes. Ils fermèrent la portière au verrou de l'extérieur.

King Rango gronda sourdement au moment où la camionnette s'ébranla. Le chien s'affolait ; Bill Taylor tempéra son excitation croissante de la voix.

— Calme, mon gars… tout doux.

Ils roulèrent tranquillement pendant des heures sur une route goudronnée, puis sur un chemin de plus en plus caillouteux ; le véhicule brinquebalait ; il avança en cahotant pendant un moment, puis s'arrêta net.

Lorsque l'on ouvrit les portes, Taylor remarqua qu'ils se trouvaient en pleine campagne, dans une zone forestière. La camionnette était garée près d'une petite cabane prolongée par un appentis adossé au mur arrière. Les deux types attendaient, debout, les armes en main.

— Viens, doc, toi et le chien, dans l'appentis.

Taylor qui avait détaché la laisse de King Rango, descendit de la camionnette, en retenant le chien par le collier. Il le lâcha dès qu'il toucha le sol.

— Cours !

King détala comme l'éclair. D'une seule enjambée, le gros type s'approcha de Taylor et lui colla le canon de son revolver dans les côtes.

— Rappelle-le, doc, et vite, sinon je te corrige ici et maintenant.

En entendant une détonation, Barr se retourna, sans relâcher la pression de son arme contre Taylor. L'homme mince s'apprêtait à tirer une deuxième fois sur le chien en fuite. D'un coup de flingue, Barr dévia l'arme et la balle…

— Arrête ça, crétin ! grogna Barr. Pourquoi tu tires sur le chien ?

Par-dessus l'épaule de Barr, Taylor avait vu King trébucher, atteint par le premier coup de feu, rouler par terre et se remettre à courir… sur trois pattes.

Le chien était à présent hors d'atteinte, presque hors de portée de voix lorsqu'il disparut au milieu des arbres. Barr revint sur le vétérinaire, le visage rouge de colère.

— O.K., toubib. Rappelle-le ou encaisse !

Le coup de crosse qui accompagna ses paroles prouvait qu'il ne plaisantait pas. Pourvu que King soit trop loin pour entendre ! Il perdit encore quelques secondes.

— O.K. Puis il cria : Rango !

Il n'avait jamais appelé le chien par ce nom, et doutait fortement que son propriétaire l'utilisât aussi. Mais les ravisseurs n'y verraient que du feu.

— Plus fort, ordonna la voix derrière le revolver.

Certain que King, bien à l'abri au loin, ne répondrait pas même s'il l'entendait, Taylor donna de la voix à plein volume.

Après une demi-douzaine de vains essais, Barr jura d'un air dégoûté et s'adressa à son complice.

— Mais qu'est-ce qu'il t'a pris de tirer sur le chien ?

Le comparse haussa les épaules, l'air un peu embarrassé.

— Je me suis emporté, voilà tout, bougonna-t-il.

— Peut-être est-ce aussi bien, dit Barr, tu l'as blessé, il n'ira pas loin.

Il regarda le disque rouge du soleil disparaître derrière une lointaine colline.

— On le retrouvera demain matin. Il va rester dans le coin pour soigner sa patte.

Il se tourna vers le vétérinaire. Taylor se sentit à deux doigts de la mort. Avec ce revolver braqué sur ses côtes, inutile de tenter quoi que ce soit. Le type mince vint se planter à côté de Barr.

— Et pourquoi on le dérouillerait pas ? Il l'a cherché, dit-il d'un ton glacé.

Le gros type secoua lentement la tête.

— Il peut nous être utile. On s'occupera de lui demain matin avant de rechercher le chien. En attendant, je vais le corriger un peu. On va lui montrer ce qu'on gagne à faire le malin.

Taylor vit le type serrer les dents et lever son revolver. Il essaya d'esquiver, sans résultat. L'arme le heurta violemment à la mâchoire avec un bruit sourd. Il sentit une douleur atroce, puis un néant miséricordieux…

Il s'éveilla dans les ténèbres. La douleur lui déchirait la tête, du sang emplissait sa bouche. Étendu à même le sol, Taylor essaya de lever les mains vers son visage mais découvrit qu'elles étaient solidement attachées dans son dos, ainsi que ses chevilles.

Il se contortionna pour se retrouver en position assise. Le clair de lune entrait par un rectangle dans le mur en pente auquel manquait une planche. Ses yeux s'habituant à l'obscurité, il comprit qu'il se trouvait dans l'appentis.

Rassemblant toutes ses forces, il tenta en vain de se libérer de ses liens. C'était sans espoir. Impossible d'atteindre les nœuds ou de desserrer les cordes en gigotant un peu.

Il roula jusqu'à l'ouverture dans le mur et observa la nuit dans le clair de lune. La faible lueur d'aube naissante lui indiqua qu'il devait être environ 3 h du matin. Les ravisseurs dormaient certainement dans la cabane mitoyenne. S'il comptait s'échapper, il devait le faire tout de suite. Au matin, ce serait trop tard ; quelque part là-bas, il y avait King Rango, le chien le plus merveilleux qu'il ait jamais rencontré, avec une patte blessée, peut-être cassée.

Lorsqu'il avait roulé sur lui-même, il avait senti quelque chose contre sa hanche ; il se souvint soudain du sifflet silencieux enfoui dans la poche de son pantalon. C'était sa seule chance ; il amena ses poignets liés sur le côté et parvint à glisser un doigt dans un coin de la poche. Ce fut laborieux, mais il réussit par retourner la poche et le sifflet tomba au sol. Il se remit à plat ventre, tâtonna le sol du menton et finit par le saisir du bon côté entre les dents.

Il souffla encore et encore. Aucun son ne parvenait à ses oreilles, mais il savait que la note, trop aiguë pour les oreilles humaines, se répandait au loin dans l'air immobile de la nuit.

Les ravisseurs, dans la cabane, ne l'entendraient pas, mais les oiseaux de nuit et les animaux de la forêt percevraient cette note stridente, qui serait comme un réveil au clairon pour des oreilles canines.

Peu après, il y eut de faibles grattements de l'autre côté du mur, une douce plainte impatiente, et la tête de King apparut dans l'ouverture. Bill Taylor parla doucement au chien. Il se tortilla ensuite jusqu'à être presque plié en deux et sortit ses poignets attachés par l'ouverture derrière lui. Une truffe humide le renifla, une langue râpeuse lui lécha les mains, puis les canines pointues se mirent au travail sur les cordes nouées. King Rango avait détaché bien des liens sous les spots d'un plateau de cinéma, devant l'œil d'une caméra qui ronronnait en enregistrant ses moindres gestes ; mais là c'était une autre paire de manches. Dans les films, les nœuds étaient assez lâches, prévus pour être déliés par ses crocs. Obligé de tourner une scène recréant la situation présente, même King Rango aurait été incapable de défaire ces terribles nœuds. Cependant le chien paraissait juger sainement les conditions du travail demandé : ni lumière, ni réalisateur, la douleur atroce de sa patte cassée, l'odeur de sang dans l'appentis. Autant d'éléments qui, additionnés à son intelligence et à sa vivacité d'esprit, le poussaient à s'acharner sur ces nœuds inhabituels. Il s'écoula une demi-heure avant que Bill Taylor pût retirer ses poignets du trou dans le mur ; libérés de leurs liens, il se les frotta pour rétablir la circulation, tendit la main pour donner à King une tape de gratitude et l'avertit à voix basse de rester tranquille jusqu'à ce qu'il ait détaché ses chevilles, et força la porte en faisant le moins de bruit possible ; il n'entendit aucun bruit de panique dans la cabane. Il examina vite fait la patte brisée de King. « Les salauds ! » s'exclama-t-il d'une voix étouffée en jetant un regard haineux vers la cabane. La balle avait fracturé le fémur ; King avait des éclats d'os dans les chairs.

— Faudra attendre qu'on soit à mon bureau, mon gars, dit-il d'une voix lugubre, je ne peux rien faire pour toi ici.

Taylor contourna la cabane jusqu'à la camionnette, le chien sur ses talons.

— Couche-toi, mon gars, chuchota-t-il. Je vais court-circuiter le démarreur pour mettre le moteur en route.

Il plongea la main dans le compartiment de la porte pour y chercher des outils, entra en contact avec la crosse froide et dure d'un pistolet. Il le sortit, vérifia le chargeur et la chambre. Le pistolet était chargé à bloc. Un léger sourire se dessina alors qu'il revenait vers le chien.

— Et si on se vengeait, mon gars ? demanda-t-il. Il y a assez de place à l'arrière si on les attache aussi bien qu'ils m'ont ficelé.

Il y eut un éclat dans son œil alors qu'il s'approchait en silence de la cabane, qui aurait semblé étrange à ceux qui le connaissaient comme jeune vétérinaire, paisible et tranquille…

*

* *

« Puisque notre agent vérifie votre déclaration selon laquelle le chien va boiter pendant un an, peut-être deux ou trois, nous avons conclu que cela changeait les données de la situation. »

Bill Taylor lisait la lettre à voix haute. Il s'était écoulé trois semaines depuis la nuit passée à la cabane.

« Dans ces conditions, nous ne pouvons, bien sûr, l'utiliser au cinéma. Nous entraînons un autre chien, Foudre Noire, pour lui succéder. Nous avons coupé et arrangé certaines scènes de manière à achever le dernier film de King Rango. Nous signalons à votre attention que la récompense offerte stipulait que le chien devait nous être rendu en parfaite santé. La personne qui l'a trouvé ne peut y prétendre s'il boite. Vous n'avez aucun motif susceptible d'entamer une poursuite légale. D'un autre côté, comme nous n'offrons aucune récompense, nous ne tenterons pas de vous réclamer King Rango. Si vous le désirez, vous… »

Bill Taylor s'interrompit pour pousser un cri parfaitement inconvenant eu égard à la dignité d'un chirurgien vétérinaire. Il ne se donna pas la peine d'achever la lecture de la lettre. Et avant que la missive n'ait rejoint d'autres papiers dans la corbeille, il se trouvait dehors, un bras autour du cou de King.

— T'es à la maison, mon gars. Fini les projecteurs et les caméras. Avec moi tu seras un honnête chien ; ça te va ?

Ça devait lui aller, même s'il ne comprenait pas les mots, mais il sembla saisir le sens général. Le profil du visage souriant de Bill fut trempé par l'agitation frénétique d'une longue langue rose.

The King comes home
Thrilling Detective
Janvier 1941

Les Fauves entre eux

Il était minuit passé lorsque je retournai vers le chapiteau. Les parois de la tente étaient dans l'ombre tandis que les lampes à arc brillaient au-dessus de la piste centrale. Hank Hafemeister, le chef dompteur, avait fait monter la cage et travaillait avec King Death.

Je voyais à travers les barreaux le gros lion nubien debout sur son piédestal. Hank ne pouvait pas lui en imposer plus, King Death refusait tous les autres ordres. Il n'était pas idiot mais il utilisait ses méninges pour trouver de nouvelles façons de tuer des gens.

Je serrai les poings et me forçai à m'approcher de l'arène. À trois pas de la piste je m'immobilisai. Même avec des barreaux entre eux et moi, les félins me paralysent. Ce n'est pas facile à expliquer parce que je les adore, mais en même temps ils me terrorisent. C'est curieux comme certaines choses peuvent vous marquer de façon contradictoire. Au cours de cette année de travail dans le cirque j'avais traîné mes guêtres près des félins à la moindre occasion, j'avais sympathisé avec chaque dompteur, faisant preuve de gentillesse envers le jeune gars chargé de déchirer les billets. Je m'y connaissais sans doute plus en félins que quiconque ayant jamais osé en regarder un en face, sans barreaux entre eux, je veux dire.

Hank m'aperçut du coin de l'œil ; du coin de l'œil parce qu'il ne détachait pas son regard de cette dynamite fauve avec laquelle il travaillait ; il sourit et me cria :

— Salut, mon gars. Tu veux venir me filer un coup de main ?

Hank sachant à quoi s'en tenir sur ma peur des félins, je n'eus pas à répondre. En revanche, je songeai à lui demander

des nouvelles de sa sœur, l'épouse d'Earl Wilkins. Elle était dans l'Est, dans un sanatorium, à deux doigts de la mort.

Avant de me répondre, Hank recula vers la porte, la franchit et la referma au verrou. King Death gronda, fit mine de se diriger vers la porte, resta en place. Peut-être que vous ne comprendrez pas, mais pendant le bref instant où la cage fut ouverte, je retins ma respiration, l'estomac au bord des lèvres, obsédé par une seule idée : et si King Death bondissait vers la sortie pour m'attraper ? Même avec le meilleur dompteur du pays entre ce fauve et moi, ma crainte était si forte, comme sortie tout droit d'un cauchemar, que mes genoux plièrent lorsque la porte claqua et faillirent céder sous moi.

J'avais oublié ma question lorsque Hank y répondit.

— Ils ne savent pas, Jerry. Elle peut ne vivre qu'une semaine ou reprendre le dessus et tenir des mois. Earl…

Il s'interrompit, comme s'il allait évoquer un sujet trop personnel. Mais j'étais au courant des problèmes entre Hank et son beau-frère, Earl Wilkins. Earl était également dompteur, Hank lui avait obtenu un boulot : il s'occupait des félins dans l'une des petites arènes. Depuis lors il y avait des tensions entre eux.

Il ne s'agissait pas vraiment de problèmes familiaux. Hank, bien que convaincu qu'il aurait dû rester chez lui dans l'Est avec Martha, comprenait le point de vue de Earl, qui ne pouvait se permettre de perdre une saison complète. Wilkins avait évidemment besoin d'argent.

Non, c'est le traitement que Earl infligeait aux animaux avec lesquels il travaillait qui déplaisait si fort à Hank. Earl pensait que la cruauté peut rapporter. Je vis Hank étudier King Death.

— Jerry, ce lion est à manier avec des pincettes. Si je ne l'ai pas dompté dans une semaine, il restera dans les cages de la ménagerie. C'est un tueur. Tom McMurdie l'a payé cher mais il est quasiment d'accord avec moi.

J'observai le félin et acquiesçai de la tête.

— C'est un sale coup. Il est très beau.

— Très beau ? regarde-le, dit-il d'un ton admiratif.

En regardant King Death, je compris ce qu'il voulait dire, je ressentais la même émotion. Quand on en vient à la beauté,

même une femme n'arrive pas à la cheville d'un félin. Enfin, même un chat domestique a plus de grâce et de dignité que n'importe quel autre quadrupède de sa taille.

Et les grands félins… eh bien, il y a ce plus que confèrent la taille et cette puissance considérable ainsi qu'une chose impossible à nommer ; peut-être est-ce un résidu de la crainte que nos ancêtres éprouvaient envers les tigres à dents-de-sabres ; peut-être est-ce plus encore, peut-être est-ce lié à la terreur et à la mort, à la grâce et à la beauté parfaites.

Et King Death était le plus gros, le plus méchant et le plus beau de tous. Il avait tout.

Hank jeta son mégot de cigarette et l'écrasa sous le talon de sa botte.

— Enfin…

Il repartit vers la porte de la cage. Je ne pus me retenir. Je tendis la main, je lui saisis le bras.

— Attends !

Mais je ne savais pas comment continuer. Hank comprit ; d'un regard et d'un sourire en coin, souvenir du premier félin avec lequel il avait travaillé, il me rassura :

— T'inquiète pas, Jerry. Ça va aller.

Il passa un bras sur mes épaules.

— Tu vois, mon gars, je n'ai pas peur de lui et il le sait. Voilà ce qui fait la différence. Même s'il devait me tuer, je ne… enfin, un dompteur doit savoir comment mourir. Une fois que l'on sait cela, on n'a plus peur et le félin le sent. Tu comprends ?

Je comprenais et je ne comprenais pas. Je savais que j'aurais tout donné pour avoir le cran d'entrer dans la cage aux fauves, et je savais aussi que j'en étais incapable. Si j'essayais, mes jambes ne me porteraient pas.

Je me retournai en entendant des pas derrière moi. Earl Wilkins arrivait en paradant comme à son habitude. Il m'ignora, sourit à Hank.

— Tu ferais mieux de me laisser m'occuper à ta place de ce chaton, dit-il.

Je vis Hank Hafemeister se raidir involontairement ; je m'écartais. S'il devait y avoir une autre dispute sur la manière de dresser les fauves, il valait mieux que je l'ignore, et que je

n'intervienne pas pour soutenir Hank. C'était ses affaires, pas les miennes.

À Hank de se débrouiller ; si je me querellais avec Wilkins, j'en subirais les conséquences. J'ai le cirque dans le sang, je ne veux pas risquer de perdre mon boulot, même sur un sujet pareil. Je commençai à m'éloigner lentement. Nous devions rester ici deux jours et pour une fois nous n'aurions pas à dormir en route. J'entendis le bruit du loquet lorsque Hank retourna dans la cage. Cette fois j'étais assez loin pour ne pas me sentir mal, mais je regardai derrière moi. Apparemment il n'y aurait pas de dispute. Wilkins s'éloignait dans la direction opposée.

J'avançai d'un pas, j'entendis hurler Hank. Je pivotai sur place et je courus vers la piste en hurlant aussi.

King Death avait sauté du piédestal et bondi sur Hank, à présent étendu sur le sol, inanimé. Sa tête reposait contre un barreau de la cage, qu'elle avait heurté lorsque le lion l'avait renversé.

Earl Wilkins qui se tenait à quelques pas de la cage ramassa un bâton et fonça vers les barreaux. Il le passa au travers et le planta dans la gueule ouverte du fauve rugissant. King Death oublia un instant son dompteur et envoya un méchant coup de patte sur le bâton. Il grondait maintenant après son attaque silencieuse et sournoise.

D'autres personnes se ruaient vers le lieu de l'accident, mais j'étais le plus proche.

— Prends ce bâton, petit, me cria Wilkins, pâle comme un linge. J'y vais et je le ramène.

Je saisis le bâton par sa poignée, un violent coup de patte le fit s'entrechoquer contre les barreaux de la cage. J'assurais ma prise et l'enfonçai de nouveau dans la gueule du lion pour le forcer à reculer.

Il se retourna sous le choc, écrasa entre ses crocs le bâton qui se brisa et faillit m'être arraché des mains ; mais le lion s'était détourné de Hank. La porte de la cage s'ouvrit dans un bruit métallique ; je vis du coin de l'œil Wilkins y entrer, un revolver dans la main gauche et dans la droite un aiguillon qu'il avait ramassé quelque part.

Le lion fit volte-face lorsque la porte claqua et bondit hors de portée de mon bâton, loin des barreaux.

Avant que le fauve n'ait pris son élan pour sauter, Wilkins avança, visa sa tête et tira un coup de revolver. Il était chargé à blanc, bien sûr, mais la lumière, la fumée et la détonation aveuglèrent le lion. Profitant de sa cécité momentanée, Wilkins le repoussa avec l'aiguillon, avança d'un pas et tira de nouveau.

Quelques instants plus tard, King Death était renvoyé vers le tunnel qui menait à sa cage ambulante. Wilkins haletait en refermant la porte du passage.

Alors je me rendis compte que des gens s'étaient regroupés aux alentours. Tom McMurdie était là, il se précipitait vers Hank en criant :

— Prévenez Doc Hall !

Plusieurs d'entre nous partirent sur le champ, mais comme j'étais en tête, les autres s'arrêtèrent. J'étais ravi d'avoir quelque chose à faire. Je n'avais pas osé regardé Hank. Le fait de me rendre utile était plus facile que de gamberger, attendre ou observer.

Je trouvai Doc dans la tente aux chevaux en train de bander la patte avant d'un percheron. Je l'obligeai à courir. Hank s'asseyait à notre arrivée. Une de ses manches était déchirée et rouge de sang, mais je faillis crier de soulagement lorsque je vis que ses vêtements n'étaient pas déchirés ailleurs.

Doc Hall découpa la manche et grogna.

— C'est pas trop mauvais. Je vais éponger le sang et nettoyer la plaie, Tom. Il vaudrait mieux le conduire dans un hôpital avec votre voiture. Ils lui feront des points de suture et lui administreront un antitétanos.

Le visage du dompteur était pâle pendant que le doc s'activait sur sa blessure, mais à son expression on aurait pu croire qu'une manucure lui faisait les ongles. Il me vit l'observer, il sourit.

— Salut, gars. Il paraît que tu as aidé. Merci.

Je déglutis sans répondre. Ça me faisait mal d'être remercié alors que je savais que j'aurais été incapable de faire plus que ce que j'avais fait. J'étais en sécurité en dehors de la cage, à une

extrémité d'un long bâton. Sans les barreaux, j'aurais fui en sens inverse.

Lorsque Tom McMurdie eut emmené Hank, je retournai vers la tente-dortoir, mais je n'arrivais pas à dormir. Je finis par me lever pour aller me balader. Je mis une lampe torche dans ma poche.

J'allai vers l'emplacement où McMurdie gare sa voiture pour voir s'il était revenu de l'hôpital, mais elle n'était pas là.

Je savais que je ne pourrais pas dormir tant que McMurdie ne m'aurait pas donné des nouvelles de Hank. J'errai de ci, de là, et je pénétrai dans la tente de la ménagerie. Il y aurait dû y avoir un type de garde, mais sa chaise était vide.

Les lumières éclairaient faiblement l'endroit, je parcourus la tente, jetai un coup d'œil aux animaux ; la plupart d'entre eux dormaient. King Death se trouvait dans sa voiture spéciale. Même endormi, il avait l'air mauvais.

Il portait une blessure rouge sur la poitrine, là où Wilkins l'avait piqué avec son aiguillon. Désormais King Death serait encore plus rétif qu'avant. La façon dont Wilkins l'avait traité n'avait pas suffi à le mater mais elle suffirait pour lui donner envie de se rebiffer.

Je poursuivis mon chemin devant les autres félins ; je passais devant l'entrée du grand chapiteau lorsque je vis la lumière d'une torche sur la piste centrale. Dissimulé derrière la toile, je jetai un œil à l'intérieur. En dehors du cercle lumineux que la lampe torche formait sur la sciure, le chapiteau était plongé dans le noir. On avait enlevé la cage de la piste centrale.

Il me fallut un moment avant que mes yeux ne s'habituent à cette pénombre, puis je reconnus l'homme qui tenait la lampe. C'était Earl Wilkins, il cherchait quelque chose dans la poussière de la piste, à l'endroit précis où se trouvait le piédestal de King Death.

Je demeurai là à l'observer, à m'interroger. Qu'est-ce qu'il pouvait bien rechercher ? Avait-il quelque chose à voir avec l'attaque de King Death contre Hank Hafemeister ? Je ne voyais pas comment. Mais je me souvenais des choses que j'avais apprises sur Hank, et je commençais à me dire que Wilkins aurait bel et bien eu un mobile.

Il était entré dans la cage pour sauver Hank… mais qu'aurait-il pu faire d'autre avec tout le monde autour ? Et en y repensant, il avait sans doute cru que Hank était mort ou mourant. C'est ce que moi-même je m'étais dit sur le moment.

Mais je ne pigeais toujours pas. Lorsque j'avais fait demi-tour, Wilkins était à quelques pas de la cage et King Death en plein milieu. Wilkins n'aurait pas pu le toucher à l'insu de Hank, qui avait les yeux rivés sur le félin.

Wilkins scruta l'entrée, l'endroit où je me trouvais, mais j'étais certain qu'il ne pouvait pas me voir dans la pénombre, aplati contre le mur de toile. Il avança de quelques pas dans ma direction, s'arrêta, fit demi-tour et reprit ses recherches.

Mais son faux départ était révélateur : s'il ne trouvait pas ce qu'il cherchait sur la piste, il viendrait jeter un coup d'œil dans la ménagerie. Où ? Dans la cage de King Death ?

Je reculai lentement, et courus jusqu'à la roulotte de King Death en sortant ma lampe-torche. Je m'approchai par l'autre côté afin que ma lumière ne réveille pas le lion. Je me dis que le peu de bruit que je faisais importait peu ; les lions de cirque y sont habitués.

Le rayon de ma lampe parcourut la cage ; je découvris presque tout de suite l'objet que selon moi Wilkins était en train de chercher. Presque dissimulé dans la toison de King sur l'épaule gauche, mais brillant sous le rayon de la lampe, se trouvait un petit objet doré. Quelque chose qui ressemblait à un demi-trombone.

L'épaule de King ne se trouvait qu'à une quinzaine de centimètres des barreaux et sa tête était tournée de l'autre côté. Je passai la lampe dans ma main gauche et, les mâchoires contractées, je me forçai à glisser la main droite entre les barreaux. Je faillis en mourir, mais je m'emparai de l'objet doré.

J'étais trempé de sueur. King Death se réveilla, mais je me trouvai à un mètre de la cage lorsqu'il tourna la tête. Il poussa un grognement profond et guttural en me regardant avec des yeux maléfiques.

Mais je savais, à présent que l'objet était dans mes mains, de quoi il s'agissait et ce qu'avait fait Wilkins. Ce que je tenais dans la main était ou avait été une épingle à cravate. La tête en avait

été arrachée et l'épingle proprement dite recourbée en U. Exactement la forme des demi-trombones que je m'amusais à lancer avec un élastique il n'y a pas si longtemps. Wilkins, je m'en souvins d'un coup, utilisait des élastiques pour maintenir les manches de ses chemises de soie relevées.

Je bouillais intérieurement de rage ; j'étais plus énervé que je ne l'avais jamais été envers quelque chose ou quelqu'un. J'entendis Wilkins s'approcher mais j'étais trop en rogne pour avoir peur de lui. À présent j'avais tout compris.

Qui d'autre que moi présent au bord de la piste aurait pu jurer sur la foi du serment qu'Earl Wilkins se trouvait loin de la cage et ne pouvait être tenu pour responsable de la mort de Hank ?

C'était un plan mûrement réfléchi. Profitant du fait que je m'éloignais, il était passé à l'action. Il avait cassé la tête et tordu son épingle à cravate, avant de prendre un élastique de sa manche. Un tel missile peut faire mal, tiré à quelques mètres de distance. Parfois il se retourne en l'air et les pointes viennent frapper les premières. Hank n'avait pas remarqué que l'épingle recourbée avait atteint le lion ; il avait vu seulement le bond soudain du fauve, enragé par la douleur subite et inattendue ; un bond d'autant plus impossible à esquiver qu'il n'avait pas été précédé des signes avant-coureurs qu'un dompteur expérimenté sait reconnaître chez un félin prêt à lui sauter dessus.

À ce jeu-là Wilkins n'avait rien à perdre : si le lion tuait Hank, tant mieux. Si Hank ne mourait pas, comme c'était le cas, Wilkins passait pour le héros salvateur.

À présent, Wilkins cherchait son épingle pour supprimer la dernière chance que son stratagème soit découvert. Peut-être pourrait-il y travailler encore, s'il en avait le temps.

Je contournais l'extrémité de la cage lorsqu'il arriva.

— Vous cherchez quelque chose ? demandai-je.

J'avais mis l'épingle dans une poche et la lampe dans une autre. Les poings serrés, j'avais envie de me battre.

À me voir, Earl Wilkins comprit que j'avais retrouvé son épingle à cravate et que je l'avais percé à jour. Il sauta sur moi d'un bond aussi soudain et féroce que celui d'un fauve. Il tenait encore sa lampe-torche qu'il brandit comme une massue.

Je n'avais pas le temps de l'esquiver. J'avançai sous le coup et lui plantai mon droit dans l'estomac ; je l'entendis grogner. Il me heurta l'épaule du poignet mais rata ma tête avec sa lampe, qui lui échappa des doigts et tomba au sol avec un bruit sourd.

Il essaya de m'attraper, je levai mon gauche et lui envoyai la tête en arrière d'un uppercut. Il faiblissait ; son poing droit me frôla le menton, faillit m'arracher l'oreille. Je le fis reculer d'un coup de poing dans l'estomac. Nous nous trouvions à l'écart des cages, dans la grande allée circulaire. Les félins autour de nous se réveillaient, accompagnant notre lutte de leurs grondements et grognements. Je m'approchai de lui en sautillant, le touchai encore et reculai à temps pour éviter la riposte.

Il était plus grand et plus fort que moi mais il était lent. J'étais sûr de le fatiguer si je parvenais à me maintenir assez longtemps hors de portée de son droit. Il s'essoufflait déjà.

Je revins à la charge, lui fis lever sa garde d'une feinte du gauche, et enfonçai mon poing droit juste au-dessus de la ceinture avec tout le poids du corps en mouvement. Il suffoqua, battit en retraite les bras ballants, contre un coin de la cage de King Death.

Il était cuit et il le savait. Mais, j'ignore comment, il trouva la force de réagir. Il pivota sur lui-même – je crus qu'il allait s'enfuir – leva le bras et déverrouilla la cage de King Death dont il entrouvrit la porte, sauta au-dessus de la barre d'accrochage du wagon et ouvrit la cage de la roulotte voisine, celle de Simla.

Pendant un instant, la petite partie de mon cerveau qui continuait de fonctionner après que la porte de la cage de King Death fut ouverte décréta qu'il était devenu fou et qu'il allait libérer tous les lions.

Mais il n'était pas fou. Il bondit à l'intérieur de la cage et ferma la porte derrière lui. Simla était dompté.

Je reculai d'un pas. La tête massive de King Death se faufila par la porte entrouverte. Je fis encore un pas en arrière lorsqu'il sauta au sol avec grâce. Je ne me retournai pas pour détaler, non parce que je savais que cela exciterait encore plus son instinct de chasseur, mais parce que j'en étais incapable.

Il avança d'un pas souple dans l'allée, se déplaçant comme de la lave en mouvement. Il tourna sa grosse tête ébouriffée et m'aperçut.

Il émit un grondement profond, le bout de sa queue se mit à remuer. Dans un instant il se mettrait en position d'attaque… et foncerait sur moi.

Là, dans la faible lumière de la ménagerie, il était superbe. Ses yeux fixés sur moi, il grogna de nouveau comme s'il me reconnaissait et se souvenait de mes manœuvres avec le bâton à travers les barreaux de la cage dans l'arène. Peut-être qu'il me reconnaissait effectivement ; je l'ignore.

King Death avança d'un pas. Mon corps – il me semblait n'y être pour rien – recula d'un pas. Mes jambes entrèrent en contact avec quelque chose. C'était la chaise du gardien de nuit.

Je me mis à la contourner, les yeux rivés sur la mort qui s'approchait. J'aurais éprouvé un vrai soulagement à faire demi-tour et à fuir à toutes jambes, même en sachant que je ne franchirais pas plus de dix mètres. Mais je ne pouvais pas me retourner.

La mort – King Death – se tenait à une demi-douzaine de pas de moi. J'apercevais chacun de ses muscles onduler sous son pelage luisant. Il n'allait pas me foncer dessus ; il allait bondir. Ses oreilles se plaquèrent en arrière ; ses yeux semblaient être des braises.

La mort me regardait dans les yeux. Du sombre gouffre de terreur dans lequel se débattait mon esprit jaillit le souvenir soudain de ce que Hank Hafemeister m'avait dit quelques heures auparavant. C'est comme si j'entendais sa voix : « Un dompteur doit savoir comment mourir. Lorsqu'il le sait, il n'a plus peur de la mort et les félins le sentent. Tu comprends ? »

D'un coup, je voyais ce qu'il voulait dire. Il n'y avait qu'une seule bonne façon de mourir, c'était d'avancer vers elle et de voir ce qu'elle vous réservait. Ne pas se contenter d'attendre qu'elle arrive. Oui, avancer vers la mort était la seule bonne façon de mourir. Comme si l'on n'avait pas peur.

J'avais la main sur le dossier de la chaise du gardien. Je la soulevai et l'amenai devant moi en un arc de cercle, les pieds

pointés vers le lion, puis je me mis en marche. Il s'accroupissait à présent, prêt à bondir, les muscles tendus.

À mon approche, lorsque les pieds de la chaise frôlèrent sa gueule, ses muscles se détendirent. Un lion ne charge pas une chaise tenue ainsi. Les pieds de la chaise le déconcertent.

Il gronda et envoya un coup de patte dans la chaise. Je la laissai suivre le coup et la ramenai vers sa gueule.

Je n'avais plus peur de lui !

J'entendis des bruits et du coin de l'œil j'aperçus Tom McMurdie, le patron, entrer dans la tente, suivi par d'autres membres du cirque, et progresser dans notre direction. L'un des dompteurs, un fouet à la main, s'interposa devant McMurdie. Il était encore à une douzaine de pas. Je voyais que King Death était indécis ; j'amenai la chaise à mes côtés d'un mouvement circulaire, je levai la main gauche vers la porte ouverte de sa roulotte, et d'une voix basse et sèche j'ordonnai :

— Saute !

Le lion tourna la tête vers la cage, vers moi, puis fit demi-tour avant de sauter dans la cage. Je claquai la porte.

McMurdie me regardait ; il avait le teint pâle.

— Joli boulot, gars. Comment est-il sorti ? me demanda-t-il.

— Wilkins. J'ai découvert qu'il avait provoqué King pour l'inciter à sauter sur Hank. Il est là, dis-je en désignant la cage fermée de Simla.

McMurdie suivit mon geste. De l'endroit où il se tenait, il pouvait voir à l'intérieur de la cage. Lorsqu'il ferma brièvement les yeux, je compris et je contournai la cage pour regarder. Mais j'avais deviné. Si j'avais songé à Wilkins pendant que je m'occupais de King Death, j'aurais su ce qui allait se passer.

Simla connaissait Wilkins, bien sûr. Mais le Wilkins battu et effrayé qui avait soudainement sauté dans sa cage sans prévenir lui était un parfait étranger. À présent Simla était accroupi à l'angle, le plus loin possible de cet objet flasque sur le sol de sa cage.

— N'en veuillez pas à Simla, M. McMurdie. Il ne connaissait pas le Wilkins qui a fait irruption dans sa cage. Regardez-le à présent ; il a honte. On pourrait lui donner des lapins, il ne les toucherait…

McMurdie m'interrompit.

— T'inquiète pas pour Simla. Pourquoi est-ce que Wilkins voulait que King Death tue Hank, et comment a-t-il fait ?

Je commençai par lui décrire le comment, avant de lui expliquer le pourquoi :

— Vous voyez, Hank a plusieurs milliers de dollars d'économie à la banque, et une police d'assurance de cinq mille dollars à laquelle il avait souscrit avant de travailler avec des animaux. Il a désigné sa sœur comme bénéficiaire, l'épouse de Wilkins, et ses économies suivent le même chemin. Sa sœur est mourante, Hank aurait modifié son testament et le bénéficiaire de l'assurance si sa sœur venait à décéder, parce qu'il n'aime pas son beau-frère. Mais Wilkins le savait, il voyait aussi que si Hank disparaissait avant sa sœur, elle toucherait l'assurance et les économies dont il hériterait à son tour dans quelques mois tout au plus. À propos, qui va s'occuper des félins de Wilkins à présent ?

McMurdie me considéra.

— Tu veux dire que tu veux essayer ? Hmm… tu as l'air de les aimer et d'en connaître pas mal sur eux, mais…

— Laissez-moi essayer demain pour que les félins de Wilkins s'habituent à moi… Dites M. McMurdie, comment va Hank ?

— Il sera de retour dans deux jours. Tu n'amènes aucune bête dans l'arène avant que Hank ait eu le temps de te former. Après ça, peut-être la semaine prochaine, on verra.

Mais je savais que c'était dans la poche. Je saisis le regard de King Death à travers les barreaux… et lui fis un clin d'œil.

Big Top Doom, Lesson in Death
Ten Detective Aces
Mars 1941

Les Vaches mécontentes

Ray Arneson leva les yeux d'un air ennuyé en entendant frapper à coups répétés à la porte de son studio. Il acheva de ranger ses pinceaux et enfonça son chapeau sur la tête. Il voulait sortir pour manger un morceau depuis des heures, et personne ne l'en empêcherait. Il traversa la pièce, ouvrit la porte d'un geste brusque.

— Êtes-vous Ray Arneson ?

Le premier des deux types était costaud. Il portait un costume d'au moins cent cinquante dollars mais qui n'avait jamais été repassé depuis son achat. Et quelque chose dans ses yeux, au milieu de son visage impassible, vous faisait douter qu'il l'ait effectivement acheté.

— Oui, je suis Arneson. Que puis-je…

Le costaud le bouscula et entra dans le petit studio en désordre. Derrière le lion vint le chacal, un type fin et pâle avec une moustache et une cigarette éteinte coincée entre ses lèvres blanches. Il portait un paquet plat enveloppé dans du papier brun.

Ray Ameson se retourna pour faire face au premier des deux hommes. Le mince ferma la porte du studio. Il posa le paquet et, les mains dans les poches, s'adossa contre le mur à côté de la porte.

— Écoutez, qu'est-ce qu'il vous prend de… commença Arneson.

Le costaud s'assit sur le bord d'une des chaises.

— Calme toi, fiston. D'après le décor, tu dois avoir besoin d'oseille. On a du boulot pour toi.

Le peintre l'observa d'un air curieux. Il ne ressemblait pas à un éventuel mécène mais des gens bizarres ressentent parfois

une furieuse envie de posséder un portrait d'eux ou de leur famille.

— Eh bien, dit-il prudemment, s'il s'agit d'un portrait, bien sûr. Mais si quelqu'un m'a recommandé à vous comme copiste, ça ne m'intéresse pas. J'ai laissé tomber ce genre de boulot lucratif dans des galeries, parce que ça perturbait mon propre style.

Le costaud grogna.

— L'art pour l'art, hein ? Et bien, peut-être que tu n'aimeras pas le style de peinture qu'on te prépare, mais on paye bien. Ça t'intéresse ?

Ray sourit.

— Ne vous faites pas de fausses idées. Je repeindrais volontiers votre maison à votre place, sauf qu'il vous faut un permis pour ce genre de chose. J'ai besoin d'argent, c'est vrai. Je n'ai rien vendu depuis un mois, et le dernier en date ne m'a rapporté que vingt dollars. Je vis en peignant les numéros sur les maisons des gens. Soixante-quinze cents pour un jeu de numéros qu'on peut lire…

Il s'interrompit net devant le regard approbateur de ses invités.

— Tu sembles raisonnable en plus. Ça rapporte plus que les numéros des maisons. Et ce n'est pas un job ponctuel, c'est un travail plutôt stable.

— Je vous écoute.

— Ça ne perturbera même pas tes trucs artistiques. Tu pourras faire le boulot qu'on te propose en deux heures, un jour de temps en temps. C'est vingt-cinq dollars chaque fois. Il s'agit de faire de petits changements dans un tableau que nous avons déjà.

— Quel genre de modifications ?

— Elles valent vingt-cinq dollars. On te dira à chaque fois ce qu'il faut changer. Intéressé ?

Ray eut l'air indécis.

— C'est trop bien, finit-il par dire. Vous n'avez même pas demandé à voir ce que je faisais. Il y a un truc.

— Un léger. Tu ne dis mot à personne de cette affaire.

— Pourquoi ?

Le grand type sortit une cigarette de sa poche, l'alluma sans cesser de fixer les yeux de Ray Arneson, tira une profonde bouffée et dit :

— Écoute, fiston, moins tu en sais, mieux c'est. On ne te demande rien qui puisse t'attirer des ennuis. Une fois par semaine environ, tu peins quelques vaches. L'autre type faisait ça en une heure ou deux. Il n'y a rien d'illégal à peindre des vaches, pas vrai ?

— Pas si ce sont vos vaches. Mais si c'est légal, pourquoi devrais-je ne rien dire ?

Le chacal grogna de dégoût et se redressa. Il parla sans enlever la cigarette de sa bouche.

— Ce type est trop curieux, Boss. Cassons-nous. On peut trouver un tas de…

— Ta gueule, Slim. Je m'en charge. Le grand type n'avait pas détaché son regard des yeux d'Arneson.

— D'accord, dit-il lentement. Voilà l'histoire. Je vois que tu ne veux pas passer pour une andouille, même pour de l'argent. T'es malin. En fait, nous travaillons pour un riche monsieur qui ne regarde pas à la dépense. Il a un tableau d'animaux – une scène de campagne : des pâturages, des vaches, des clôtures et un arbre. Ce richard est un peu cinglé ; disons excentrique. Il aime ce tableau, il aime le voir varier. Tous les quelques jours ou une fois par semaine, il trouve qu'il y a trop de vaches dans le pré du nord, et peut-être pas assez vers le sud. Ou peut-être qu'il veut une modification dans la clôture ou dans l'arbre.

On t'apporte le tableau, tu fais les modifications et on te donne vingt-cinq dollars. Aussi simple que ça.

Il claqua des doigts.

— La raison pour laquelle il faut rester discret, c'est qu'il ne veut pas que son excentricité soit mentionnée dans les journaux, que les journalistes en rigolent entre eux. Et maintenant, Arneson, tu prends ou tu passes. Si t'es aussi malin que tu en as l'air, tu vas accepter.

Ray sourit.

— Vous ne vous attendez pas à ce que je gobe pareille foutaise. C'est juste ce que je dois raconter à la police si jamais

on m'interroge, pour me blanchir. Vous me donnez une histoire bidon, pas vrai ?

Le costaud acquiesça.

— Content de voir que tu es raisonnable. Alors, c'est bon ?

— Non, dit Arneson d'un ton décidé. Je ne veux rien avoir à faire avec ça. Si ces vaches sont mécontentes et veulent changer de pré, trouvez quelqu'un d'autre pour les y conduire. Elles puent.

L'homme à la porte remua d'un air impatient et avança de quelques pas dans la pièce mais le costaud ne bougea pas. Il aspira goulûment une bouffée de la cigarette qu'il venait d'allumer et qu'il écrasa aussitôt du talon. Les yeux levés sur Arneson, il réitéra sa proposition d'une voix unie.

— Écoute, je vais aller jusqu'à cinquante dollars par semaine, que tu bricoles le tableau une, deux, trois fois ou pas du tout. Faire tout le boulot te prendra moins d'une journée par semaine. Le reste du temps, tu peux peindre des jonquilles ou des…

Ray l'interrompit.

— Vous m'avez mal compris, monsieur. Je peindrais vos satanées vaches pour dix dollars par semaine s'il n'y avait pas d'embrouille. J'ai vraiment besoin de l'argent. Je me suis fait virer de chez moi, je me débrouille tout seul parce que mon père et moi ne voyons pas les choses de la même façon en ce qui concerne la peinture des jonquilles, comme vous dites. Mais cette histoire que vous me donnez à raconter à la police au cas où je serais interrogé, c'est trop louche.

Il eut un bref éclat de rire.

— Même si j'acceptais votre travail, je m'imagine en train de dire à mon père que j'ai gobé un bobard pareil…

L'homme plissa les paupières sur ses yeux soudain semblables à deux fentes minces et se redressa sur sa chaise.

— Ton paternel ? demanda-t-il. Arneson ? Dis, il n'y a pas un capitaine de police de ce nom-là ?

Du coin de l'œil, Ray capta un mouvement discret du type mince. Sa main s'était vite déplacée de sa poche de pantalon à celle de son veston. La poche était bombée.

Ameson fit comme s'il n'avait rien remarqué. Il n'avait plus qu'à crâner un peu.

— Bien sûr, dit-il d'un air de confidence. Quel est le rapport avec cette histoire ? Je ne peindrais toujours pas vos vaches même si mon père était un danseur d'opérette.

Il discerna le frémissement d'incertitude sur le visage du costaud qui se levait. La voix de Slim s'interposa, presque implorante :

— Écoute, boss, tu ne peux pas le laisser raconter tout ça au poste de police. Tu en as trop dit. Un des employés des monts-de-piété va finir par additionner deux et deux quand ils verront ce… tu vois ce que je veux dire.

Sur le visage du costaud, Ray Arneson lut que l'argument avait porté. La décision avait remplacé l'incertitude, et Ray savait quelle serait la réponse. Il lui restait une chance ténue d'échapper au sort promis ; à condition primo que le costaud ne soit pas armé, deuxio, d'agir sans tarder. Ray pivota soudain sur ses pieds, balança une chaise hors de son chemin et plongea vers le chacal qui jura de surprise et sortit sa main de sa poche. Il n'eut pas le temps d'utiliser son arme, Ray la lui arracha des mains, le saisit à la gorge et le repoussa violemment en arrière. Le chapeau s'envola, la cigarette tomba des lèvres du tueur, puis Ray trébucha et s'effondra sur lui. Il se releva, commença à se retourner, et sentit un petit cercle d'acier froid pressé contre sa tempe.

— Oublie ça, mon gars.

Ray lâcha l'arme qu'il avait récupérée. Le cercle d'acier s'éloigna et Ray fit doucement demi-tour. La gueule du pistolet était pointée sur le troisième bouton de sa veste. Une haine froide se dégageait des yeux du type mince tandis qu'il ramassait son arme et se remettait sur pieds. Il avança d'un pas, le pistolet tenu par le canon. Le costaud lui attrapa le poignet.

— Du calme, Slim. Regarde par terre… sur quoi tu es tombé. Il nous en faut un autre tout neuf à présent, et tout de suite.

Le tueur jura lorsque ses yeux tombèrent sur le paquet plat qu'il avait amené dans le studio. Le pied de quelqu'un, le sien ou celui de Ray, avait crevé le papier et le tableau.

— Il va falloir qu'on t'emmène, fiston, dit le grand type. Il nous faut une copie de ce tableau. À moins que tu ne préfères…

Arneson fronça les sourcils.

— Et si je vous le peins ?

La brute le coupa d'un ton sec :

— Il n'est plus temps de parler de ça, Michel-Ange. Songe à ce qu'il va se passer ici et maintenant si tu refuses. Prends tes peintures, et tout ton fourbi. On a une voiture en bas.

*

* *

Par la fenêtre de la grande pièce, dans la maison située sur Bond Street qui était sa prison depuis maintenant deux jours, Ray Arneson vit qu'il faisait nuit. Il n'y avait aucune horloge dans la pièce mais il estima qu'il devait être presque minuit. Il fit les cent pas entre la fenêtre et le mur opposé jusqu'à ce que Slim, qui le surveillait assis dans un coin, ne l'interrompit.

— Assieds-toi. Tu vas finir par creuser une tranchée.

Ray s'assit sur le lit et lança un regard noir à son geôlier. Sa patience s'émoussait. Passer un jour et demi à copier cet affreux tableau champêtre, des vaches maladives dans un pré d'un vert inquiétant c'était déjà pénible ; ne rien faire du tout était encore pire.

Son gardien lui sourit, un sourire déplaisant. Slim n'avait pas oublié cet épisode dans le studio et caressait le pistolet augmenté d'un silencieux posé sur ses genoux.

— Haut les cœurs, Arneson, dit-il, peut-être qu'on aura plus besoin de changements dans le tableau. Le patron cherche un nouveau système.

— Et après ?

— Pile poil ce que tu attends. T'en sais trop. T'espérais pas t'en sortir, non ?

— Puisque vous allez me tuer, je n'ai aucune raison de retoucher ce foutu tableau, si vous l'exigez.

— Tu le feras, dit Slim, quelques heures de plus, c'est toujours quelques heures de plus, et tu crois toujours que ton

paternel viendra te chercher ici. Il te trouvera pas mais tu joueras notre jeu tant qu'il y a une petite chance.

Ray eut un léger sourire.

— T'es malin, pas vrai Slim ? Pas assez pour t'empêcher de vendre de la came, ou d'en consommer. Que ce soit à cause de la vente ou de l'usage, tu finiras par couler à pic.

— Pas de la façon dont on s'y prend.

— Vous tiendrez jusqu'à ce qu'un de vos revendeurs vous balance.

— Ils parlent tous quand ils se font coffrer.

Ray acquiesça.

— Tu veux dire qu'ils donnent l'adresse où ils se fournissent en came. Et lorsque la police arrive, l'endroit est vide, vous avez déménagé. Mais un jour quelqu'un parlera *vraiment*, et racontera quel système vous utilisez pour les prévenir. Comme le tableau dans la vitrine de Corey.

Le sourire disparut du visage de Slim, le laissant inexpressif et terreux.

— Corey… Comment t'as su…

— Dès que vous m'avez montré le tableau avec les vaches… Je l'avais déjà vu dans la vitrine d'un de ces monts-de-piété du centre ville. J'ai fini par me souvenir duquel. Qui tire vraiment les ficelles de ce trafic ? Corey ou le malabar ?

Slim se pencha en avant, et crispa ses doigts sur la crosse du revolver à s'en faire blanchir les jointures.

— Dis… Tu veux que je te refroidisse plus vite ou quoi ?

Ray rit.

— J'essaie de passer le temps en bavardant. Qu'est-ce que je risque à essayer de savoir si mes suppositions sont bonnes ? Tu ne me tueras pas avant le retour de ton patron. Il a peut-être encore besoin de moi.

Les yeux du tueur s'étrécirent.

— T'as du cran, fiston, dit-il à contrecœur. Dommage que ton père soit flic, sinon on aurait pu…

Ray se leva du lit, s'étira et s'assit sur le tabouret près du chevalet qui supportait une toile vierge. L'air maussade il se mit à étaler sans conviction de la peinture sur la surface blanche.

Slim l'observait attentivement. Au bout d'un moment, il demanda :

— J'imagine que tu as pigé le truc du tableau, hein ?

Ray opina sans tourner la tête.

— C'est enfantin. Il permet à vos revendeurs de trouver votre bureau, quel que soit le nombre de vos déménagements. Trois vaches dans un pré, cinq dans un autre, deux barres sur la clôture. Ça fait 352. Une demi-douzaine de feuilles sur l'arbre, c'est la Sixième rue.

Il prit la palette et se mit à touiller un pâté de peinture verte. Il pouvait presque sentir le regard de Slim sur sa nuque.

— Fiston, t'es trop malin pour…

Des bruits de pas, des pas lourds montaient les marches. Slim se tut. Ray les reconnut. Le costaud était de retour. Il avait aussi entendu une voiture s'arrêter dehors, plusieurs maisons plus loin. Mais cela ne voulait certainement rien dire.

Le costaud se tenait sur le seuil de la pièce, la main encore posée sur la poignée de porte.

— Viens, Slim, lui ordonna-t-il. Toi aussi, Arneson. On va se promener.

Ray descendit du tabouret, le tueur au visage pâle se leva aussi, regarda Ray, le sourire aux lèvres.

— Pourquoi pas ici, boss ? demanda-t-il. Après on l'emmène à la voiture comme s'il était saoul ou malade.

Sans quitter le pistolet des yeux, Ray Arneson effectua un demi-pas discret qui plaça le tabouret exactement entre Slim et lui. Le coup était risqué, mais…

Des pas sur le trottoir… Les malfrats n'y prenaient garde. Ces pas atteignirent le parquet du porche, et l'air effaré du costaud montra qu'il les entendait à présent.

On sonna. En même temps quelqu'un cogna à la porte, tourna la poignée.

Le costaud fit demi-tour, plongea sa main dans la poche.

— Les flics ! Slim ! Taillons-nous par derrière. Mais d'abord…

Il pointa Ray du doigt et sortit de la pièce.

Arneson vit le silencieux remonter vers lui. En équilibre sur le pied gauche, d'un coup de pied droit il propulsa le tabouret en arc de cercle sur les trois mètres qui le séparaient de Slim.

Plongeant à la suite du tabouret, il aperçut Slim qui esquivait en se jetant de côté et tirait, un tir mal ajusté qui rata sa cible et fit entendre le *plop* étouffé du silencieux. Ray écrasa sur le visage terreux un poing que son poids et la force d'inertie due au plongeon avaient rendu très dangereux.

Tandis que Slim s'affalait au sol, Ray s'empara du pistolet et se rua vers le hall.

Le fuyard avait atteint le sommet des escaliers.

— Fonce, Slim ! cria-t-il.

Il jeta un coup d'œil au-dessus de son épaule, chancela un instant sur la dernière marche en essayant de se retourner et de sortir son arme. En levant le pistolet pris à Slim, Ray se souvint soudain du jour où il avait essayé de tirer au revolver sur le stand de tir de la police.

Il n'avait même pas atteint la cible. Mais le pistolet était assez lourd dans sa main, et il avait lancé des balles de base-bal dans son équipe au lycée. Plutôt que de tirer, il fit un pas en avant et lança le pistolet.

On dut tirer au sort pour savoir ce qui fit le plus de bruit : la chute cul par dessus tête du costaud dans les escaliers, ou la porte d'entrée que l'on enfonçait.

Soudain pris de faiblesse, Ray s'adossa au chambranle tandis que des pas gravissaient les escaliers. Son père était en tête, suivi de deux policiers en uniforme.

Ray sourit lorsqu'il les aperçut.

— Salut p'pa. Ils sont au frais, ils vous attendent.

Tandis que les flics en uniforme descendaient récupérer la chose aplatie au pied des escaliers, Ray suivit son père dans la pièce où le tueur maigrichon, plus pâle que jamais, essayait de s'asseoir.

— Ton boss parlait d'une promenade, Slim, lui dit Ray. Viens, on y va tous. Mon message a atteint son but.

Slim se palpait doucement la mâchoire.

— Un message ? j'ai surveillé tes moindre gestes. Comment est-ce que tu…

— J'ai piqué votre idée du tableau, Slim. J'ai parié que le flic de ronde près des monts-de-piété jetterait un œil dans la vitrine lors d'un de ses passages une fois la nuit tombée.

— Tu… quoi ? j'ai regardé le tableau, moi. Il n'y avait…

Ray sourit.

— Tu l'as vu dans la lumière. Ces numéros de maison que je peignais pour gagner ma vie, ils étaient lumineux – c'est grâce à ça que je les vendais. Alors quand j'ai peint ce tableau pour vous, j'ai mélangé de la peinture phosphorescente avec une partie du vert des prés. Cette adresse et mon nom écrits en travers des pâturages étaient lisibles dès que le tableau se trouvait dans l'obscurité.

Capitaine Arneson ricana.

— Je me suis demandé comment tu pouvais avoir de la peinture lumineuse sous la main. Fiston, c'est un joli coup. Toute la police cherchait ces types depuis des mois ; et toi, non seulement tu nous les balances mais tu les neutralises au moment où on arrive.

Il passa le bras autour des épaules de son fils.

— Des numéros de porte, hein ? gloussa-t-il. Dis, et si tu venais à la maison en mettre chez toi ?

Ray sourit.

— Mais tu m'as dit…

— Ouais, je t'ai dit que je ne voulais plus te voir peindre des trucs insipides ; mais si tu avais encore de cette peinture lumineuse – il haussa les épaules et fit un large sourire – tu ne désobéirais pas, pas vrai ?

The Discontented Cows
G-Men Detective
Mars 1941

La Vie et le Feu

M. Henry Smith appuya sur la sonnette. Il demeura ensuite face à son reflet dans la vitre de la porte d'entrée. Un store vert étant baissé de l'autre côté, le reflet assez clair lui montrait un petit homme, aux lunettes cerclées d'or de type pince-nez, portant un costume gris banquier de coupe classique.

M. Smith sourit cordialement au reflet, qui le lui rendit. Il remarqua que le nœud de cravate du petit homme sur la surface vitrée était décentré d'un centimètre ; il remit sa cravate en place, le reflet en fit tout autant.

M. Smith appuya une deuxième fois sur la sonnette, décida de compter jusqu'à cinquante, estimant qu'aucune réponse passé ce délai, prouverait que la maison était vide. Il en était à dix-sept lorsqu'il entendit des pas derrière lui. Il tourna la tête.

Un Costume-à-Damier éclatant montait les marches du porche. L'homme à l'intérieur du costume, conclut M. Smith, avait dû venir d'un des côtés ou de l'arrière de la maison, trop isolée, à plus d'un kilomètre de ses plus proches voisins, pour que Costume-à-Damier ait pu surgir d'ailleurs…

M. Smith souleva son chapeau, révélant une calvitie de taille moyenne mais très brillante.

— Bien le bonjour, dit-il, mon nom est Smith. Je…

— En l'air, ordonna sèchement Costume-à-Damier, une main dans la poche droite de son veston.

— Pardon ? La voix du petit homme reflétait une incompréhension totale. En l'air ? Je suis navré, vraiment, mais je ne…

— Ne fais pas semblant, dit Costume-à-Damier. Mets les paluches en l'air et entre dans la maison.

Le petit homme au pince-nez doré sourit, leva les mains à hauteur d'épaule et remit soigneusement son chapeau en place. Costume-à-Damier avait à moitié sorti la main de sa poche, le pistolet de gros calibre qu'elle tenait ressemblait, du point de vue de M. Smith, à un petit canon.

— Je suis sûr qu'il y a un malentendu, dit M. Smith, la voix joyeuse mais le sourire indécis. Je ne suis ni cambrioleur, ni…

— La ferme, baisse une main pour tourner la poignée et entre. Elle n'est pas fermée. Mais vas-y lentement.

Il suivit M. Smith dans le vestibule.

Un homme trapu avec une tignasse noire et un visage graisseux les attendait. Il lança un regard mauvais au petit homme et interrogea Costume-à-Damier par dessus l'épaule de M. Smith.

— C'est quoi cette idée de ramener ce type ici ?

— Je crois que c'est le privé qu'on attendait, patron. Il dit s'appeler Smith.

Visage Graisseux fronça les sourcils en fixant d'abord le petit homme au pince-nez, puis Costume-à-Damier.

— Bon sang, c'est pas un détective. Des tas de gens s'appellent Smith. Et tu crois qu'il utiliserait son vrai nom ?

M. Smith s'éclaircit la voix.

— Bien, messieurs… dit-il en insistant légèrement sur le deuxième mot, vous semblez être en proie au doute. Je suis Henry Smith, agent de la compagnie d'assurance Vie et Incendie *Phalanx*. Je viens d'être muté dans cette région et j'effectue en ce moment une tournée de routine. Nous proposons, messieurs, les deux principaux types d'assurances : Vie *et* Incendie. Et pour le propriétaire de cette maison, nous avons une police combinée qui représente une réelle innovation. Si vous m'autorisez l'usage de mes mains afin de prendre mon carnet de tarifs dans la poche, je me ferais un plaisir de vous montrer ce que nous proposons.

Visage Graisseux qui regardait alternativement l'agent d'assurance et Costume-à-Damier marmonna *cinglé* d'un air dégoûté puis, le regard dur, la voix mauvaise, il s'adressa au porte-flingue :

— Pauvre demeuré, t'es aveugle ? Est-ce que ce type ressemble à… ?

Sur la défensive Costume-à-Damier geignit :

— Comment j'pouvais savoir, Eddie ? se plaignit-il.

L'agent d'assurance sentit la pression de l'automatique dans son dos se relâcher.

— Tu m'as dit qu'on planquait pour ce privé, Smith, et que c'était un nabot. Il aurait pu se déguiser, pas vrai ? Et s'il se pointait vraiment, il montrerait pas ses papiers et tout le toutim.

Visage Graisseux grogna.

— O.K., O.K., maintenant c'est fait. Faudra qu'on attende le retour de Joe, pour être sûrs. Joe, il connaît ce Smith dont on nous a signalé la venue.

Le petit homme aux lunettes dorées souriait d'un air confiant.

— Puis-je baisser les bras ? Il est assez inconfortable de les maintenir ainsi.

Le type trapu opina. Il s'adressa à Costume-à-Damier.

— Palpe-le quand même, juste pour vérifier.

M. Smith sentit une main légère et experte le contourner et tâter ses poches, d'abord d'un côté, puis de l'autre. Le contact était si léger qu'il n'aurait sans doute rien senti du tout s'il n'avait été prévenu de la fouille.

— C'est bon, dit la voix de Costume-à-Damier derrière lui. Il est nickel, patron. Je crois que j'ai fait une bourde.

Le petit homme baissa les bras et prit un carnet relié en cuir noir dans la poche intérieure de sa veste grise. C'était un carnet de tarifs tout écorné. Il tourna quelques pages et leva les yeux en souriant.

— Je subodore, messieurs, que l'activité qui vous occupe, quelle qu'elle soit, est sujette à fluctuations. Pour cette raison, je crains que notre compagnie ne rechigne à vous vendre les assurances vie. Mais nous proposons les deux types d'assurance, Vie et Incendie. L'un de ces messieurs est-il le propriétaire de cette maison ?

Visage Graisseux le considéra d'un air incrédule.

— Tu te moques de nous ?

M. Smith secoua la tête ; le mouvement fit tomber ses lunettes pince-nez qui pendirent au bout d'un cordon de soie noire. Il les remit en place, les ajusta avec précision avant de reprendre la parole et de vanter d'un air convaincu les mérites de sa police d'assurance.

— Bien sûr, il est vrai que mon accueil ici a été des plus inhabituels mais au cas où cette maison appartiendrait à l'un d'entre vous et ne serait pas couverte contre les incendies, ce n'est pas une raison pour que je ne tente pas de vous amener à souscrire une police. Votre activité, tant que je ne vous vends pas un contrat sur la vie, ne me regarde pas et n'a aucun rapport avec l'assurance d'une maison. Pourtant, j'ai cru comprendre qu'à une époque, notre compagnie avait assuré contre l'incendie, pour un montant faramineux, une propriété en Floride détenue par un certain M. Capone qui, il y a quelques années, était assez connu comme…

— C'est pas notre maison, dit Visage Graisseux.

Avec regret, M. Smith remit le carnet dans sa poche.

— Je suis désolé, messieurs.

Il fut interrompu par une série de coups étouffés mais bruyants, venant de quelque part à l'étage, comme si quelqu'un cognait frénétiquement contre un mur.

Costume-à-Damier contourna M. Smith et se dirigea vers les escaliers.

— Kessler a une main ou un pied de libéré, grogna-t-il en passant devant Visage Graisseux. Je vais…

Il remarqua le regard furieux de Visage Graisseux, se remit sur la défensive.

— Et alors ? on peut pas laisser partir ce type, de toutes façons, pas vrai ? D'accord, c'était de ma faute mais maintenant il sait qu'on attend les flics et qu'il y a un truc dans l'air. Et si on peut pas le laisser partir, pourquoi est-ce qu'on devrait faire attention à ce qu'on dit ?

Les yeux du petit homme étaient écarquillés derrière le pince-nez. Le nom de Kessler avait éveillé un souvenir, et pour la première fois il réalisa qu'il se trouvait lui-même en sérieux danger.

Les journaux ne parlaient que de l'enlèvement du millionnaire Jérôme Kessler, retenu en otage contre une rançon. M. Smith suivait l'affaire avec d'autant plus d'attention qu'il n'ignorait pas que le millionnaire avait souscrit auprès de sa compagnie une police d'assurance colossale. Impassible, M. Smith ne broncha pas lorsque Visage Graisseux fit volte-face, s'approcha et le scruta de très près, comme un myope.

M. Smith lui sourit.

— Je vous prie de m'excuser, susurra-t-il d'une voix douce, mais je m'aperçois que vous avez besoin d'une paire de lunettes. Je le sais car j'étais moi-même plutôt myope. Jusqu'à ce que je me dote de ces lunettes, je ne pouvais différencier un cheval d'une automobile à vingt mètres, alors que j'arrivais à lire sans problème. Je peux vous recommander un bon optométriste à Springfield, il pourra vous…

— Mon gars, si tu joues la comédie, n'en rajoute pas ; et si c'est pas le cas… Il secoua la tête.

M. Smith sourit derechef et répondit d'un air contrit :

— Ne m'en veuillez pas. Je sais que je suis d'un naturel bavard mais c'est nécessaire pour vendre des polices d'assurance. Si l'on n'est pas bavard, on le devient, si vous voyez ce que je veux dire. Je souhaite donc que vous ne me teniez pas rigueur de…

— La ferme !

— Certainement. Me permettez-vous de m'asseoir ? Je suis venu à pied depuis Springfield, je suis épuisé. J'ai une voiture, bien sûr, mais…

Tout en parlant, il s'assit sur une chaise dans un coin du vestibule, mais avant de croiser les genoux il ajusta soigneusement une jambe de son pantalon pour ne pas en contrarier le pli parfaitement repassé.

Costume-à-Damier redescendait les escaliers.

— Il cognait sur le mur. Je lui ai rattaché les pieds, puis il regarda M. Smith et sourit à Visage Graisseux. Il t'a déjà vendu une assurance ?

— La prochaine fois que tu laisses entrer… répliqua-t-il d'un air haineux.

Des pas remontaient l'allée. Le type trapu alla vivement coller son œil devant l'espace entre le store et le bord de la vitre, puis sortit en hâte un revolver de la poche droite de son pantalon ; il se détendit et le remit en place.

— C'est Joe, lança-t-il à Costume-à-Damier par-dessus son épaule. Il ouvrit la porte lorsque les pas résonnèrent sur le porche.

Un grand type aux yeux noirs profondément enfoncés dans un visage de cadavre pénétra dans le vestibule et repéra immédiatement le petit agent d'assurance et, surpris, s'arrêta pour demander :

— Mais qu'est-ce que… ?

Visage Graisseux ferma la porte et tourna la clef.

— C'est un agent d'assurance, Joe. Tu veux t'acheter une police ? Ben il t'en vendra pas, parce que tu bosses dans une activité sujette à fluctuations.

Joe siffla.

— Est-ce qu'il sait… ?

— Il en sait trop.

Le type trapu désigna Costume-à-Damier du pouce.

— Gros malin a même balancé le nom du type à l'étage. Mais écoute, Joe, il s'appelle Smith – je parle de ce type-là, bien sûr. Regarde-le bien. Est-ce qu'il pourrait être ce Smith de mèche avec les fédéraux, dont on nous a dit qu'il était à Springfield ?

Le type au visage de cadavre examina l'agent d'assurance et sourit :

— À moins qu'il ait perdu dix kilos et deux centimètres de nez, c'est pas lui.

— Merci, dit le petit homme d'un ton grave. Il se leva. À présent que vous êtes sûrs de ne pas commettre de méprise et puisque je ne suis pas celui que vous pensiez, me permettez-vous de m'en aller ? J'ai l'intention de couvrir une certaine portion de ce secteur avant de terminer ma journée.

Costume-à-Damier le repoussa sur la chaise et implora :

— Patron, je peux le cogner ? Je crois que ce petit mec est en train de nous chambrer.

— Attends. Il s'adressa à Joe. Et à propos de… de ce que tu es allé voir ? Tout va bien ?

Le grand type acquiesça.

— On touche la paye demain. Tout est réglé. Il lança un regard de côté à l'agent d'assurance. Et on va avoir ce type sur les bras jusqu'à demain ? Débarrassons-nous de lui maintenant.

M. Smith ouvrit de grands yeux.

— Débarrasser ? Vous voulez dire m'assassiner ? Mais qu'auriez-vous à gagner à me tuer ?

Costume-à-Damier sortit l'automatique de la poche de sa veste.

— Maintenant ou demain, quelle importance, patron ?

Visage Graisseux secoua la tête.

— T'emballe pas. Il vaut mieux ne pas avoir un machab' sur les bras, au cas où.

M. Smith s'éclaircit la gorge.

— La question semble être de savoir si vous me tuez demain ou aujourd'hui. Mais pourquoi ce dilemme-là devrait-il nécessairement se présenter ? Je veux bien admettre que j'ai reconnu le nom de M. Kessler, j'en ai déduit que vous le retenez prisonnier ici. Mais si vous percevez sa rançon demain, vous pouvez parfaitement partir en me laissant ligoté ici. Ou me libérer en même temps que lui. Ou…

— Écoute, dit Visage Graisseux. T'es un petit gars qui a du cran ; je te laisserais partir si je pouvais. Mais tu peux nous identifier, tu vois ? Les flics te montreront des photos, tu repéreras nos bobines ; et ils savent où nous trouver. On a été photographiés, tu comprends ? On n'est pas des amateurs. Mais on va te laisser vivre jusqu'à demain à condition que tu la boucles et…

— Mais, est-ce que M. Kessler ne vous a pas vus lui aussi ?

Le type trapu opina.

— Il y aura droit lui aussi, dès qu'on aura touché le paquet.

M. Smith écarquilla les yeux.

— Ce n'est pas très correct, vous ne trouvez pas ? Toucher une rançon sous réserve que vous le libériez, et ensuite rompre votre partie du contrat ? Le moins que l'on puisse dire est que ce n'est pas très commercial. Je croyais que l'honneur existait chez les… heu… Les gens n'auront plus confiance en vous.

Costume-à-Damier leva son revolver, la crosse en l'air.

— Patron, laissez-moi au moins le cogner une fois, dit-il d'un air suppliant.

Visage Graisseux refusa d'un geste.

— Toi et Joe, emmenez-le dans la cave. Attachez-le à ce petit lit en fer, il sera bien. D'accord, colle-lui en une s'il se rebiffe mais ne le tue pas pour l'instant.

Le petit homme se leva avec empressement.

— Je vous assure que je ne protesterai pas. Je n'ai aucun désir de me faire…

Costume-à-Damier l'attrapa par le bras et le poussa jusqu'aux escaliers qui descendaient à la cave. Joe les suivait. M. Smith s'arrêta si brusquement aux pieds des escaliers que Joe faillit lui rentrer dedans. Il désigna une pile de bidons rouges.

— Est-ce de l'essence ? Il regarda de plus près. Oui, je vois bien que c'est de l'essence ; je le sens aussi. Garder de tels bidons dans un endroit pareil constitue un sérieux risque d'incendie, surtout lorsque l'un des bidons fuit. Observez le sol, voulez-vous ? Il est détrempé.

Costume-à-Damier le tira par le bras. M. Smith se laissa entraîner, non sans protester.

— Un plancher en bois, en plus ! Dans toutes les maisons que j'ai visitées avant d'y conclure un contrat d'assurance, je n'ai jamais vu…

— Joe, dit Costume-à-Damier, si je le cogne, je risque de le tuer et le patron sera pas content. T'as ton mastard ?

— Mastard ? demanda le petit homme. C'est un nouveau mot, n'est-ce pas ? Qu'est-ce qu'un… ? La matraque de Joe ponctua la réplique.

Il faisait très sombre lorsque M. Smith ouvrit les yeux. Au premier abord, il lui sembla que l'obscurité tourbillonnait, trouble et orageuse. Peu à peu elle redevint une très banale pénombre de cave ; un carré de clair de lune perçait par une fenêtre au-dessus de sa tête. Quant au tonnerre, lui aussi perdit progressivement sa complexité, se simplifia jusqu'à n'être que l'ordinaire résonnance de pas au-dessus de sa tête.

Il avait très mal à la tête ; M. Smith voulut lever ses mains vers elle. L'une d'elles bougea de quelques centimètres, fit

entendre un cliquetis métallique, fut coincée. De son autre main libre il tâtonna pour identifier l'obstacle et découvrit qu'il était attaché à un montant du lit par d'épaisses menottes.

Il se rendit également compte qu'il n'y avait pas de matelas sur le lit et que les ressorts en métal étaient aussi froids qu'inconfortables. Lentement et non sans douleur M. Smith parvint à s'asseoir au bord du lit afin d'examiner les différentes possibilités que lui offrait sa situation.

Ses yeux étant à présent habitués à la pénombre, M. Smith vit qu'il était attaché à un lourd lit en fer au pied duquel s'en trouvait un autre du même modèle, debout contre le mur, prêt à s'écraser sur sa tête mais dont il vérifia la stabilité en l'effleurant de sa main libre.

Il entendit s'ouvrir la porte de la cave, des pas descendre les marches. Une ampoule s'alluma près des escaliers, une autre à côté d'un établi sur le mur opposé. Costume-à-Damier apparut, traversa la pièce vers l'établi et lança un regard vers le coin sombre où gisait M. Smith calmement allongé sur le lit.

Il resta un certain temps devant l'établi et s'en fut sans éteindre la lumière.

M. Smith se remit en position assise, lentement, pour éviter que les ressorts ne grincent trop. Une fois assis il se mit à l'œuvre sans perdre de temps. Ce qu'il s'apprêtait à faire était, il le savait, un coup risqué. Mais il n'avait rien à perdre.

De sa main libre il poussa et tira sur le lit en fer debout contre le mur, d'abord en le saisissant aussi haut qu'il le pouvait, puis aussi bas que possible. Bien qu'il soit lourd et pas commode à manipuler, il finit par le déséquilibrer, prêt à lui basculer dessus s'il ne le maintenait pas ; puis il le repositionna en équilibre précaire. Il lâcha le lit, pour voir. Ce dernier tint droit, épée de Damoclès au-dessus de sa tête.

Il posa un pied sur le bord du lit et ôta le lacet de sa chaussure dont il noua d'une seule main, non sans difficulté, une extrémité au montant du lit en équilibre. Puis il se recoucha, l'autre extrémité du lacet en main.

Il avait travaillé plus vite que nécessaire. Il s'écoula dix minutes avant que Costume-à-Damier ne redescende à la cave.

À travers ses yeux mi-clos, l'agent d'assurance le vit déposer différents objets, une boite à cigares, un réveil, des piles sèches sur l'établi et se mettre au travail.

— On fabrique une bombe ? demanda M. Smith d'un ton agréable.

Costume-à-Damier se retourna et le regarda d'un air mauvais.

— Tu causes encore ? Boucle-là, sinon je vais…

M. Smith fit mine de ne pas avoir entendu.

— J'imagine que vous comptez placer cette bombe près de ces bidons d'essence demain ? Oui, je vois bien à présent que je m'étais montré un peu hâtif en estimant que ces bidons offraient un risque d'incendie. Tout dépend du point de vue, bien sûr. Vous voulez qu'il y ait un incendie. En tant qu'agent d'assurance, je ne peux que désapprouver. Mais de votre point de vue je comprends parfaitement…

— La ferme ! aboya Costume-à-Damier d'un ton exaspéré.

— Je présume que vous allez attendre de recevoir l'argent de la rançon de M. Kessler puis, en nous laissant lui et moi dans la maison, sans doute déjà morts, vous placerez cette petite bombe et partirez d'ici.

— Joe aurait dû frapper plus fort. T'en veux un autre ?

— Pas spécialement, répondit M. Smith. En fait, j'ai encore mal à la tête à cause du premier coup de… avez-vous appelé cet objet un mastard ? Il soupira. Je crains que ma connaissance de l'argot du milieu auquel vous autres appartenez n'ait quelques lacunes…

Costume-à-Damier abattit la boite à cigares sur l'établi, sortit son pistolet automatique de la poche et traversa la cave en le tenant par le canon. Les yeux du petit homme semblaient clos mais il poursuivit.

— N'est-ce pas une coïncidence que je frappe à votre porte pour vous vendre des assurances – Vie et Incendie – alors que vous êtes si peu qualifiés pour en contracter aucune des deux ? Votre situation est vraiment sujette à fluctuations. Et…

Costume-à-Damier avait atteint le lit. Il se pencha, leva le pistolet, crosse en l'air. Mais apparemment, le petit homme n'avait pas les yeux fermés. Il para le coup de sa main libre,

celle-là même qui tenait le lacet. Le lourd lit en fer en équilibre instable oscilla et bascula.

Il avait déjà acquis une certaine force d'inertie au moment où l'un de ses coins vint heurter la tête de Costume-à-Damier. Une force d'inertie suffisante. Le coup risqué avait porté ses fruits. Il émit un *ouf !* de soulagement lorsque Costume-à-Damier l'écrasa sous son poids, auquel le lit vint encore rajouter le sien propre.

Il rattrapa de justesse l'arme de l'assommé, et dès qu'il eut repris son souffle, il glissa sa main, non sans difficultés, entre son corps et celui du gangster, trouva la clef des menottes dans une poche de sa veste et se libéra.

Il se tortillait pour s'extraire le plus silencieusement possible de sous cet enchevêtrement de corps et de lit, quand le lit du dessus glissa dans un fracas de métal entrechoqué.

Des pas résonnaient au-dessus ; M. Smith fonça vers la chaudière ; il l'atteignait lorsqu'on ouvrit la porte de la cave. Une voix s'éleva qui semblait être celle du type appelé Joe, et cria « Larry ! », puis les pas dévalèrent les escaliers.

M. Smith accroupi derrière la chaudière visa le gangster avec le pistolet de Costume-à-Damier.

— Veuillez lever les mains, s'il vous plaît, dit-il.

Il remarqua alors le ruban de fumée qui montait d'une cigarette que Joe tenait dans la main droite.

— Et faites bien attention avec cette…

Le type au visage cadavérique plongea la main vers son holster en jurant et lâcha la cigarette.

M. Smith ne suivit pas la trajectoire de la cigarette jusqu'au sol car le pistolet de Joe avait jailli dans sa main presque comme par magie ; il crachait bruyamment du feu dans sa direction. Une balle érafla la chaudière tout près de la tête de M. Smith.

Ce dernier pressa la détente du pistolet, en vain. Il appuya de plus belle ; toujours rien…

Au pied de l'escalier une nappe de feu montait du plancher imbibé d'essence, bondit vers la pile de bidons et trouva celui qui fuyait. M. Smith eut à peine le temps de rentrer la tête derrière la chaudière avant l'explosion.

Bien qu'il fût protégé de l'impact, la secousse le projeta au sol près des escaliers conduisant à la porte extérieure. Le temps qu'il se remit, la moitié de la cave derrière lui n'était plus qu'un enfer de flammes. Il n'aperçut pas Joe, ni Costume-à-Damier.

Il gravit les marches en courant et essaya d'ouvrir la porte inclinée. Elle semblait verrouillée de l'extérieur mais voyant où se trouvait la tige du verrou, il la colla à cet endroit-là et pressa la détente sans résultat. Il serra la crosse à deux mains, tira encore. Le pistolet ne fonctionnait pas.

Il jeta un autre coup d'œil derrière lui. Les flammes emplissaient presque entièrement la cave. Il se crut piégé, sans espoir de survie. Il devina alors, à quelques mètres de lui, à travers les flammes et la fumée, un vasistas et une chaise qui lui permettrait d'y accéder.

Agrippant toujours le pistolet qui refusait de tirer, il ouvrit la fenêtre et grimpa pour sortir de la fournaise. Un rideau de feu, attiré par l'appel d'air de la fenêtre ouverte, le suivit jusque dans la nuit, dehors.

M. Smith demeura là un instant pour profiter de l'air frais et s'assurer que ses vêtements n'étaient pas en feu. Il contourna la maison au pas de course jusqu'au porche. Les flammes léchaient déjà la façade. Il voyait la lueur rougeoyante du foyer par les fenêtres du rez-de-chaussée.

Il gravit les marches du perron à toute vitesse. Le pistolet rétif se révéla très utile pour briser la vitre de la porte d'entrée déjà fêlée à cause de l'explosion, pour y passer le bras et tourner la clef.

Alors qu'il pénétrait dans le hall, M. Smith entendit claquer la porte qui donnait sur l'arrière de la maison, en déduisit que Visage Graisseux filait à l'anglaise mais préféra se concentrer sur ce qu'il se passait à l'étage ; il doutait que le criminel en fuite ait préalablement délié son prisonnier.

L'escalier était en feu, mais entier. M. Smith sortit un mouchoir de sa poche, se le plaqua contre la bouche et le nez avant de s'élancer à travers les flammes.

La fumée tourbillonnait dans le couloir du premier étage encore préservé par le feu. Il s'arrêta pour étouffer la petite flamme qui escaladait une jambe de son pantalon puis ouvrit à

la volée les portes donnant sur le couloir. Dans une pièce, vers le milieu du passage de gauche, se trouvait un homme ligoté et bâillonné sur un lit. M. Smith lui ôta le bâillon et, sans perdre une seconde, se mit à l'ouvrage sur les nœuds enserrant les poignets et les chevilles.

— Êtes-vous M. Kessler ? demanda-t-il.

L'homme aux cheveux gris inspira profondément et opina faiblement.

— Êtes-vous de la police, ou…

M. Smith secoua la tête.

— Je suis un agent de la compagnie d'assurance *Phalanx*, *Vie & Incendie*, M. Kessler. Il faut que je vous sorte de là, la maison est en feu et nous avons un gros contrat sur votre vie. Deux cent mille dollars, n'est-ce pas ?

Les liens qui serraient les poignets du prisonnier finirent par lâcher.

— Massez-vous les poignets pour rétablir la circulation, M. Kessler ; pendant ce temps, je me charge de vos chevilles. Il faut faire vite pour sortir d'ici. J'espére que nous n'avons pas assuré cette maison, parce qu'elle ne sera plus là d'ici quinze ou vingt minutes.

Les derniers nœuds furent déliés. M. Smith entendit par-dessus le craquement du feu tousser un moteur de voiture. Il se précipita vers la fenêtre ouverte et jeta un coup d'œil à l'extérieur tandis que M. Kessler se levait. Il distingua le chef du trio derrière le pare-brise du véhicule qui sortait du garage. L'allée qui menait vers la route passait sous la fenêtre.

— Le dernier survivant de vos trois amis se prépare à nous quitter, dit-il par-dessus son épaule. Je crois que la police apprécierait que nous retardions un peu son départ.

Il s'empara d'une lourde lampe à socle métallique sur le secrétaire tout proche, en débrancha le fil d'un coup sec, et se pencha de nouveau à la fenêtre ; la voiture prenait de la vitesse et se trouvait presque à l'aplomb de M. Smith qui leva la lampe et la projeta en dessous de lui.

Elle s'écrasa sur le capot, juste devant le pare-brise. Il y eut un bruit de verre brisé, la voiture fit une embardée avant de

heurter la maison et de s'encastrer dans le mur. Une roue continua de rouler, mais sans la voiture.

Visage Graisseux sortit du véhicule ; il portait une longue estafilade rouge en travers du front. Il recula, le visage grimaçant, le regard torve, tira en direction de la fenêtre. M. Smith se mit à couvert, une balle se ficha dans le mur près de lui.

— M. Kessler, je crains d'avoir commis une erreur. J'aurais dû lui permettre de nous quitter. Nous devrons quitter la maison par l'autre côté.

Kessler tapait des pieds par terre pour se dégourdir les jambes.

M. Smith passa en courant à côté de lui et ouvrit la porte sur le couloir.

Un mur de feu s'engouffra dans la pièce ; il recula et claqua la porte ; des flammes pénétraient dans la pièce enfumée entre les lattes du plancher.

— Ce couloir est infranchissable. De toutes façons, je crains que les escaliers ne soient détruits à l'heure qu'il est. Je redoute que nous ayons à…

Il toussa, irrité par la fumée, et parcourut la chambre des yeux.

Il n'y avait pas d'autre issue.

— Et bien, dit-il d'un air enjoué, peut-être que notre ami s'est…

Deux détonations claquèrent lorsqu'il se pencha à la fenêtre : Visage Graisseux était toujours là. L'une des balles avait traversé la vitre supérieure de la fenêtre.

M. Smith fit un petit saut et se plaça de l'autre côté avant de risquer un autre coup d'œil discret. Le chef des ravisseurs se trouvait à deux mètres cinquante de là, revolver en main, derrière la voiture emboutie. Il avait le visage déformé de colère.

— Sors que je te règle ton compte ! hurla-t-il, sinon reste griller là-dedans !

L'homme aux cheveux gris toussait violemment à présent.

— Qu'est-ce qu'on peut…

M. Smith sortit le pistolet de sa poche et l'observa avec regrets.

— Si seulement cette chose… M. Kessler, savez-vous combien de balles peut contenir un revolver ? Il a tiré trois fois, et il est myope. Peut-être que…

— Il me semble que c'est six, pour la plupart, mais… Il déglutit.

M. Smith prit une inspiration, s'approcha de la fenêtre et se mit à l'enjamber. S'il pouvait contraindre le gangster à vider son revolver, il pourrait sans doute le bluffer avec le pistolet qui ne tire pas.

Le ravisseur appuya sur la détente, une balle termina sa course dans le montant de la fenêtre, puis une autre ; M. Smith jugea inutile de savoir où elle s'était fichée. La troisième passa juste au-dessus de sa tête au moment où il se laissait tomber sur le toit de la voiture. Il pivota mais il se méprit sur la distance à franchir et s'affala par terre, la main toujours agrippée au pistolet. Il se trouvait à plat ventre dans l'herbe à quelques mètres du ravisseur.

Visage Graisseux ne perdit pas de temps à recharger son arme. Tenant le revolver par le canon la crosse en l'air, il s'approcha. M. Smith roula sur lui-même en brandissant à deux mains le pistolet.

— Levez les…

Dans son désespoir, il serrait l'arme de toutes ses forces ; les doigts tellement crispés autour de la crosse qu'un de ses pouces entra par hasard en contact avec le cran de sûreté et le débloqua. L'automatique hurla si fort et de façon si inattendue que le recul imprévu le fit jaillir des mains de l'agent d'assurance. Le type costaud eut un air ébahi, et un trou dans la poitrine. Il s'écroula lentement en tournant sur lui-même ; M. Smith eut la nausée en voyant qu'il y avait un autre trou, mais bien plus gros, dans le dos.

M. Smith se redressa tant bien que mal et courut aider M. Kessler à sauter de la voiture. Par-dessus les craquements du bois ils entendirent hurler les sirènes de plus en plus proches.

L'homme aux cheveux gris regarda d'un air inquiet le ravisseur étendu par terre.

— Est-il…

M. Smith opina.

— Je ne voulais pas tirer… je leur avais bien dit qu'ils avaient une activité risquée. Quelqu'un a dû apercevoir le feu et prévenir les autorités. Certaines de ces sirènes ressemblent à celles de la police. Ils seront contents d'apprendre que vous êtes sain et sauf, M. Kessler. Ils ont…

Cinq minutes plus tard l'homme aux cheveux gris se trouvait encerclé de policiers enthousiasmés.

— Oui, disait-il, ils étaient trois. Le type de l'assurance dit que les deux autres sont morts dans la cave. Oui, il a tout fait. Non, j'ignore encore son nom, mais la récompense…

Le chef de la police fit demi-tour et traversa l'herbe vers le petit homme au costume gris froissé et au pince-nez doré. Sa silhouette se dessinait contre la lueur rougeoyante de la maison en flammes ; il parlait avec faconde au pompier qui tenait la plus grosse lance à incendie.

— Et parce que nous vendons des assurances Vie *et* Incendie, nous avons un profond respect pour les pompiers. Alors au lieu de leur proposer des polices plus chères que pour les autres comme font la plupart des autres compagnies, nous proposons une police très spéciale à cotisations légères avec une prime doublée, sans compter…

Le chef attendait poliment. Au bout d'un moment, il finit par se tourner vers un sergent hilare.

— Si jamais ce petit gars arrête un jour de parler, mentionnez la récompense et relevez son nom. Il faut que je retourne en ville avant demain matin.

Life and Fire
Detective Fiction Weekly
22 Mars 1941

Une Arnaque de Champion

Quatre disques de Benny Goodman étaient prêts à passer en continu sur ma radio tourne-disque lorsqu'on a frappé à la porte. J'ai juré, j'ai ouvert. C'était sans doute encore un touriste qui se demandait quelle route prendre pour aller à Dartown. Ce ne pouvait être que ça, personne ne savait que j'étais ici.

En tout cas, c'est ce que je croyais.

— M. Andrews ? m'a demandé le grand type mince à lunettes dès que j'ai entrebâillé la porte.

Il portait un *Speed Grafex* autour du cou, un crayon sur l'oreille et arborait un sourire qui allait du marbre à la première base.

Je l'ai fixé un instant plein de dégoût, et j'ai repoussé la porte. Il a glissé un pied entre le chambranle et la porte, j'ai levé le mien pour lui écraser les orteils. Il dit alors un truc sensé qui a arrêté net mon geste.

— Vous ne voulez pas que l'on sache où vous êtes, n'est-ce pas M. Andrews ? Et bien, personne ne le sait à part moi. Et si vous m'accordez une interview de dix minutes ça restera secret. Je peux vous interroger sans révéler votre planque, cette interview va tomber à pic pour l'ouverture du championnat tout à l'heure.

J'ai rouvert la porte de quelques centimètres.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que mon nom est Andrews ? ai-je dit d'un ton de défi. En d'autres termes, comment…

— Comment est-ce que j'ai appris où se cachait le plus grand lanceur au monde ? un pur accident, l'ami. Je passais en voiture par ici ce matin et je vous ai vu dehors. Comme j'avais cru vous reconnaître, j'ai vérifié dans les archives du journal.

Je me détendais un peu.

— À combien de personnes en avez-vous parlé ?

— Pas une âme. Écoutez, Andrews, une interview de vous est un scoop suffisant pour moi. Il souriait d'un air confiant.

J'ai ouvert la porte en grand et je l'ai laissé entrer, lui et son sourire.

— Asseyez-vous, je vous prépare un whisky. J'espère qu'il vous étouffera. C'est bon, allez-y, quelle est votre première question ?

— Comment va votre bras ? Est-ce que vous pourrez bientôt rejouer ?

— Le bras va bien, presque remis. Je pense pouvoir rejoindre l'équipe dans trois jours. Pour tout vous dire, j'ai envoyé un câble à Barney pour qu'il m'inscrive au match de jeudi.

— Alors Barney Graw sait où vous êtes ?

Je secouais la tête.

— J'ai envoyé le télégramme de Chicago hier lorsque je suis allé faire quelques courses. Même les voisins ne savent pas qui je suis ; de toutes façons mon plus proche voisin se trouve à presque un kilomètre par la route.

— Personne ne sait ? insistait-il. Pas même un membre de votre famille ?

— Ma plus proche famille est une grand-tante en Australie. Elle ne sait peut-être même pas que je joue au base-ball, ai-je répondu avec un large sourire.

C'est une espèce de phobie que j'ai. Durant la saison de baseball je réussis à sourire en serrant les dents aux gens qui m'appellent « le bras à un million » et en font tout un plat ; j'arrive à me boucher le nez en lisant les journaux. Mais entre deux saisons, je me replie dans cette petite ferme, un authentique havre de paix et de solitude. Tant que j'ai ma collection de disques de swing, un petit ruisseau juste derrière les champs plein de rats musqués et quelques connaissances qui croient que mon nom est Robinson, je suis satisfait.

— Et bien, vous voulez savoir autre chose ? ai-je demandé.

— Rien d'autre, l'ami. Mais je voulais m'assurer de ce point là.

Quelque chose avait changé dans sa voix. Elle était toujours familière et impudente mais elle avait acquis une dureté qui ne

s'y trouvait pas auparavant. Et son sourire avait glissé de travers.

Je l'ai fixé et je me suis levé. Mais je n'avais pas fait un pas que j'ai entendu se refermer la porte donnant sur l'arrière et quelqu'un traverser la cuisine.

J'ai jeté un coup d'œil dans cette direction, puis sur le type qui me souriait toujours en brandissant maintenant un méchant petit pistolet dont il a ôté le cran de sûreté avec un léger déclic qui a coupé net mes velléités de combat.

— Relax, Andrews ; on ne va pas te faire de mal sauf si on est obligés. Étant moi-même un supporter des Green Sox, j'aimerais pas qu'une balle abîme ce bras à un million, parce que sans lui l'équipe ne remportera pas la coupe cette année.

La porte de la cuisine s'ouvrit et laissa le passage à un homme qui faisait une tête de plus que moi, et je suis plutôt dans la moyenne supérieure. Il était bâti comme un destroyer.

— Comment ça se passe, Slim ? a-t-il demandé au faux journaliste. On le garde ici ou on met les bouts ?

Slim a empoché son pistolet.

— Tout roule, Butch. Personne ne sait qu'il est là, inutile de se casser la tête pour l'emmener ailleurs.

Le grand type s'est laissé tomber sur ma chaise préférée ; j'ai bien cru qu'il allait la briser.

— Détends-toi, Andrews. Tu auras des invités pendant quelques jours, c'est tout. Ça ne te coûtera rien. Mais Graw devra se passer de ses chances de gagner la coupe, à moins qu'il nous lâche dix mille dollars.

— Qu'est-ce qu'il vous fait croire qu'il paiera cette somme ?

— Il t'a signé un contrat pour trente-cinq mille, pas vrai ?

Slim me souriait.

— C'est pas cher, t'aurais pu obtenir bien plus. Et puis c'est un de tes copains, Andrews. Pour dix mille il te récupère à temps pour le match, dans le cas contraire il récupère quand même ce bras à un million… mais par la poste.

— La ferme, Slim, grogna Butch. Passe derrière lui et fouille-le. S'il est pas armé, on sera pas obligé de le surveiller de si près.

— Pourquoi est-ce que j'aurais une arme ? C'était un quartier tranquille… jusqu'à ce que vous rameniez vos trombines. À côté de vous, les journalistes c'est du gâteau.

Slim a tâté mes poches avec des mains expertes, hoché la tête pour rassurer le costaud.

— Surveille tes paroles, mon gars, Butch parlait d'une voix traînante. On s'entendra mieux et tu nous éviteras d'avoir à te cogner pour te calmer. Slim, va dire à Pete que tout va bien et qu'il reste à son poste d'observation.

Ils étaient donc trois. Eh bien, ce n'était pas pire que deux, si Butch était l'un des deux. Il me faisait l'effet de pouvoir déménager un éléphant à mains nues et je me retrouvais là sans même un pistolet à eau dans la maison. Je n'étais pas prêt à recevoir ce genre de visites.

Je me suis donc assis et détendu, physiquement du moins, mais les engrenages tournaient comme si je devais faire le lancer décisif en fin de neuvième manche.

La journée s'est écoulée sans autre péripétie.

C'était le jour d'ouverture du championnat. Sans cette crampe au bras j'aurais été en ce moment même dans les vestiaires en train de me chauffer. Graw avait voulu que je sois le lanceur au premier jeu pour que l'équipe démarre le match sur les chapeaux de roues. Et me voilà avec trois gorilles sur le dos dans l'impossibilité d'agir. Je commençais à l'avoir mauvaise, mais j'évitais de le montrer. Une nuque endolorie ou un coup dans le bide n'aurait résolu ni mes problèmes, ni ceux des Green Sox.

On s'est mis à parler de base-ball ; je me suis pas mal ouvert à eux pour qu'ils baissent leur garde. Les relations devenaient informelles ; je m'occupais de tout dans la maison. Je n'avais pas le téléphone et ils m'estimaient incapable de tenter quoi que ce soit susceptible de ruiner leur plan. Ils n'avaient pas tort : je ne voyais pas comment m'en sortir. Au cas où j'aurais réussi à m'échapper cette sale gueule de Pete me guettait quelque part dehors ; je ne savais même pas où. Je n'avais pas pu le localiser depuis la fenêtre.

Alors j'ai écouté mes disques de Benny Goodman, puis la radio. On jouait aux cartes sur la table de la cuisine quand l'idée m'est venue.

D'un air indifférent j'ai regardé la pendule et annoncé :

— C'est l'heure du match. Allez-y, distribuez, je vais mettre la radio, on pourra écouter en jouant.

J'ai failli perdre mon calme en retournant dans le salon, mais je me suis secoué et dépêché. Je n'avais pas beaucoup de temps si je ne voulais pas qu'ils flairent quelque chose. Butch était en train de battre les cartes. J'ai ôté à toute vitesse l'ampoule de la lampe sur la cheminée, j'ai placé une pièce de monnaie au fond du culot avant de la revisser. Dès qu'on toucherait à l'interrupteur, la pièce provoquerait un court-circuit et ferait sauter les plombs. J'ai ensuite disposé sur la cheminée près de la lampe plusieurs trucs qui pourraient s'avérer fort utiles le moment venu. Ces préparatifs achevés, j'ai allumé la radio. Mais pas question de retourner à la cuisine.

Je me suis accoudé à la cheminée, aussi décontracté que possible, et j'ai attendu que les événements suivent leur cours.

— La partie commence, les gars ; on n'a qu'à suivre la première reprise avant de se remettre au jeu.

Butch s'est avancé d'un pas pesant jusqu'au seuil.

« *… Premier batteur pour les Lions, Granville.* »

La voix du commentateur emplissait la pièce.

« *Il fait tourner trois battes ; il en laisse deux au sol et se met en place près du marbre… il attend le premier lancer de la saison… Le voilà… Strike ! La balle a fait l'extérieur de la zone de tir, les amis, elle a vraiment enrhumé le batteur. C'était un strike à un poil de nez près. Granville n'a même pas bougé sa batte. Andrews se prépare pour son deuxième lancer…* »

Butch a sursauté.

— Quoi ? Est-ce qu'il a dit *Andrews ?* Hé, Slim, il n'y a pas deux Andrews dans le championnat, pas vrai ?

Slim s'est faufilé derrière lui, les yeux durs, l'air ahuri.

« *… a essayé de faire un amorti. Andrews s'approche de la balle, elle arrive pile dans son gant en roulant, il pivote pour la lancer en première base. Ouah ! C'est la première exclusion ! Je parie que le receveur en première base a la main endolorie*

d'avoir arrêté cette balle. C'était le bras à un million, les amis, et il a battu Granville de trente centimètres ! On dirait que Pop Graw savait de quoi il parlait quand il voulait parier avec moi il y a une demi-heure que les Lions ne dépasseraient pas la troisième base dans cette partie. Bill Andrews est en pleine forme. Le deuxième batteur, West… Andrews se prépare… »

Le visage impassible, j'ai tendu le bras aussi naturellement que possible vers la lampe sur la cheminée, et j'ai actionné l'interrupteur. Il y a eu un éclair dû au court-circuit, le poste s'est éteint.

— Bon sang ! Un plomb !

Je ne pense pas qu'ils m'aient entendu ; Butch a posé sur l'épaule de Slim une main semblable à une patte de gorille, dont il imitait de façon convaincante le grognement, quand il a apostrophé son acolyte.

— T'as dit que ce mec était Andrews ? C'est quoi ce jeu ?

D'une secousse Slim s'est débarrassé de la prise de Butch, a enfoncé sa main dans sa poche. Je devenais nerveux ; Butch, d'un revers de main en pleine tronche, a balancé au tueur une mandale qui l'a renvoyé illico dans la cuisine.

J'ai lu le meurtre dans ses yeux lorsqu'il m'a regardé.

J'avais déjà passé la main droite derrière moi sur la cheminée ; elle s'est refermée sur un lourd serre-livres en métal. Je n'avais pas vraiment le temps de peaufiner mon geste mais je le lui ai envoyé avec toute la force dont j'étais capable. Il a essayé d'esquiver mais il reçut sur le nez le projectile lancé à moins de deux mètres. Il pissait le sang par son ex-appendice nasal ; il a vacillé sur ses talons, traversé la pièce à reculons et s'est effondré.

Slim s'est manifesté en tirant une fois, une seule. Le deuxième serre-livres avait été aussi efficace que le premier. Il a lâché le pistolet, s'est écroulé face contre terre ; je savais qu'il ne se relèverait pas de sitôt.

Mon bras de lancer était en forme. Ce serre-livres avait atteint exactement le plexus solaire, aussi rapide qu'une fusée. J'ai traversé la pièce en trois enjambées, j'ai ramassé le pistolet et j'ai fait face à Butch qui se démenait pour se relever ; son visage était en sang.

Je lui ai planté le canon de l'automatique dans les côtes ; il a suivi mon conseil et m'a calmement aidé à vider ses poches. Je n'ai trouvé qu'un joli petit revolver calibre 32, une arme ridicule pour un éléphant comme lui. À mon avis il comptait sur ses bras.

Il ne restait que Pete. Des pas remontaient l'allée.

J'ai ouvert d'un coup la porte d'entrée et découvert enfin ce que j'avais raté depuis la fenêtre : une voiture garée à une trentaine de mètres sur la route.

Un petit type trapu avec une tête de bouledogue courait lourdement. Le coup de feu tiré par Slim n'avait réussi qu'à alerter Pete qui fonçait à la rescousse.

En me voyant il s'est arrêté net, m'a mis en joue. J'ai frissonné.

Comme une andouille j'étais planté sur le porche. Il aurait largement le temps de tirer avant que je puisse me mettre à couvert. J'avais un automatique dans la main droite et le revolver de Butch dans la gauche, mais le type se tenait à une dizaine de mètres de moi et je n'avais jamais utilisé une arme de ma vie. Je n'aurais même pas atteint une grange à mi-distance entre Pete et moi.

Je fis un prompt chassé latéral pour éviter la balle qui m'a sifflé aux oreilles, et un lancer magistral avant le deuxième tir. L'automatique était plus lourd qu'une balle de base-ball, mais à vue de nez j'avais visé droit. En plein front ; j'ai fait tomber son chapeau en plus du reste.

Ouf ! Mes genoux tremblaient un peu lorsque je suis allé ramasser Pete pour qu'il tienne compagnie à ses potes au salon. Il était K.O. mais encore vivant.

Butch s'était remis sur pieds mais semblait avoir abandonné l'idée d'en découdre encore.

— Vous avez tous les trois besoin d'un docteur, ai-je dit après l'avoir observé. Tu conduis, je garde ce pistolet à bouchon armé et on va en ville.

Il a acquiescé faiblement. Slim était revenu à lui ; assis sur le seuil il me fixait d'un air éberlué.

— Mon pote, peut-être que t'es pas Bill Andrews mais tu sais lancer un foutu serre-livres. Tu devrais te mettre au base-ball.

J’ai souri sans réserve.

— Je *suis* Bill Andrews. Pendant le match d’ouverture du championnat l’année dernière, j’ai battu le record de balles non frappées ; j’ai filé cinquante dollars à la radio pour qu’ils me fassent un jeu de disques à partir des cylindres de transcription du studio. Comme ça, en cas de découragement je pouvais toujours me remonter le moral avec le record que j’avais établi lors de cette partie. Voilà pourquoi j’ai tout arrangé pour provoquer un court-circuit et arrêter la radio-phonographe avant qu’on n’arrive à la fin de la face, ce qui vous aurait indiqué que vous ne suiviez pas la retransmission du match d’ouverture de cette année.

Big-League Larceny
Ten Detective Aces
Avril 1941

Client : Inconnu

Carey Rix lança un regard de surprise à l'homme derrière le comptoir de l'hôtel.

— Vous dites que la chambre 208 est vide ? répéta-t-il. Vous êtes sûr ?

L'employé opina en regardant Rix d'un air étrange.

— Si vous savez quoi que ce soit sur le type qui est arrivé ici hier, vous feriez mieux de monter, dit-il, la police est là-haut. Il s'est passé un truc bizarre… sacrément bizarre.

Carey Rix avait besoin d'un instant de réflexion avant de monter à la chambre 208. Il alluma donc une cigarette et se tourna vers l'employé.

— Comment s'appelait le type ?

— Frank. Un instant. Il feuilleta son registre sur le bureau jusqu'à la page de la veille et pointa un nom, F. Frank. Le jeune type qui était avec lui n'a pas signé. Il a dit qu'il ne restait pas.

Rix monta jusqu'au deuxième étage, avança dans le couloir et passa devant la 204 et la 206. La porte suivante était légèrement entrebâillée. Il aperçut, sur la porte, le dessin du numéro 208, plus clair que le bois. Les chiffres en bronze avaient disparu.

Carey Rix tapota doucement et poussa la porte. Deux inspecteurs se tenaient dans la pièce ; il reconnut l'un d'eux comme étant le sergent Stanger. La pièce était absolument vide.

— Salut, Rix, dit le sergent. Vous savez quelque chose là-dessus ? C'est dingue.

Rix balaya la pièce du regard. Il n'y avait pas le moindre élément de décoration. Des taches claires sur le mur prouvaient qu'on avait enlevé les tableaux. On avait ôté les rideaux et les stores des fenêtres. S'il y avait eu un tapis par terre, il n'y était plus à présent. Ses yeux revinrent sur le sergent Stanger.

— Qu'est-ce qu'il se passe, sergent. Des termites ?

Le sergent fronça les sourcils.

— C'est peut-être drôle pour un détective privé, mais je suis censé faire un rapport là-dessus. Qu'est-ce que vous savez de ce F. Frank ? Qui était-ce ?

Rix secoua la tête.

— Hier après-midi vers 17 h un type a appelé à mon bureau. Je n'y étais pas. Sue a pris rendez-vous pour moi, je devais me rendre à la chambre 208 de l'hôtel *Avalon* à 10 h ce matin. Le gars n'a pas donné de nom. Bref, me voilà.

Le sergent le regarda de près.

— Vous ne vous moqueriez pas de moi, pas vrai Carey ? En vous voyant entrer j'ai cru qu'on aurait une piste.

— Je ne plaisanterais pas là-dessus, sergent. Qu'est-ce que vous pensez de ça ? Il doit y avoir un veilleur de nuit ici. Comment est-ce qu'on a pu enlever tous ces trucs-là sans qu'il n'en sache rien ?

Stanger cracha dans un angle avec un air dégoûté.

— Ils l'ont drogué. Le jeune qui accompagnait le vieux lui a offert un verre. Il a eu un coup de barre, il a dormi comme un loir jusqu'à 4 h du matin. Il a bu ce coup vers minuit.

— Il y a une porte sur l'arrière qui donne dans l'allée, ajouta l'autre policier. Il n'y a que quelques mètres d'ici aux escaliers, et la porte est en bas. Ils ont très bien pu vider la pièce en une demi-heure. Mais pourquoi auraient-ils fait ça ?

— Vous avez enfin une affaire, Rix.

Le sergent Stanger sourit soudainement.

— Une chouette affaire, quelle qu'elle soit. Comment marche la nouvelle agence ? Je suis désolé que vous ayez quitté l'agence *Argus*.

— Non. Pas encore. Les affaires vont super, sergent. Mais peut-être que je vais pouvoir trouver un moment pour rechercher le client de celle-ci. J'imagine que vous avez des signalements, génial. Faites voir…

Il recopia les descriptions de F. Frank et de son jeune compagnon inscrites sur le carnet de Stanger. Les renseignements n'étaient pas très précis. L'employé de l'hôtel avait décrit le type qui avait pris la chambre comme un homme

d'une soixantaine d'années, de taille moyenne, d'apparence frêle avec une mauvaise toux. Le jeune était plus grand, plus lourd, semblait mieux vêtu et paraissait pratiquer une profession libérale ; un avocat peut-être, ou un docteur.

— Merci sergent, lui dit Rix lorsqu'il eut fini de recopier les notes. Si je trouve quelque chose je vous le ferai savoir dès que possible.

Il retourna lentement à pied à son bureau. À moins qu'il ne lui vienne une idée, il n'avait aucune raison de se dépêcher. Il ignorait ce qu'il allait faire une fois là-bas.

Sue Moran leva les yeux vers lui lorsqu'il entra. Elle ôta une feuille de papier de sa machine à écrire. Elle était couverte de haut en bas d'une sentence selon laquelle cet instant était le moment idéal pour que tous les hommes de bonne volonté se portent au secours d'une certaine personne non nommée.

— Ne me dis pas que nous avons enfin une affaire après deux mois d'attente, laissa-t-elle échapper.

— Bien sûr que nous en avons une, mon ange. Je t'avais dit que j'en trouverais une si je tenais assez longtemps. Et ce n'est que le début.

Elle ouvrit un tiroir du bureau, en sortit un formulaire en deux parties, glissa un carbone entre les deux feuillets et les introduisit dans la machine.

— O.K., dit-elle. Allons-y. Le premier champ est pour le client.

Carey Rix s'assit sur un coin du bureau et lui sourit.

— Client : inconnu, dicta-t-il. Et voilà le reste des infos. Montant de la provision : néant. Tarif journalier : hautement improbable. Objet de l'enquête : absolument aucune idée. Inscris tout ça, mon ange.

Elle ne le fit pas. Elle se laissa aller contre le dossier de sa chaise et le regarda avec un froncement de sourcils lourd de reproches et d'inquiétude.

— Carey, est-ce que tu te rends compte que l'ouverture de cette agence et le fait de la maintenir vaille que vaille t'a coûté presque mille dollars avec les meubles et tout le reste ? Tu crois qu'on pourra tenir encore combien de temps sans enquête ?

Il se pencha en avant et passa un index en travers de son front pour en gommer le froncement de sourcils.

— J'ai une affaire. Sue. Quelqu'un dont le nom est peut-être F. Frank m'a appelé ; je vais essayer de savoir ce qu'il voulait. Ensuite, j'obtiendrai ce qu'il veut et je lui enverrai la facture.

Il lui fit un bref compte-rendu des événements survenus à l'hôtel qu'elle écouta, les yeux écarquillés.

— Mais Carey, tout cela n'a aucun sens. Le mobilier de cette chambre ne devait pas valoir assez pour que…

— Tu rates le principal, mon ange. Les plaques numérotées en bronze de la chambre ont aussi disparu, ainsi que la feuille des tarifs accrochée derrière la porte. On a tout emporté, que cela vaille grand chose ou non. Maintenant additionne le tout, qu'est-ce que tu obtiens ?

— Une migraine, répondit Sue, le regard songeur. À moins que quelqu'un ait une pièce de cette taille quelque part, et qu'il veuille en faire une copie de la chambre d'hôtel, complète, avec la fiche des tarifs et tout le reste.

— Tu peux venir au premier rang de la classe, mon ange. Voilà notre piste ! Mais à quoi ça nous avance, je n'en sais rien.

Il se leva et se mit à faire les cent pas.

À la fin du cinquième aller-retour, il s'arrêta devant le bureau de Sue, et d'un doigt ouvrit l'annuaire à la section professionnelle.

— Quiconque a embarqué tout ça a dû utiliser un camion. Le lit, même démonté, et la commode ne tiendraient pas dans une voiture classique. Je me demande combien il y a de loueurs de camions en ville.

— Plein, lui répondit Sue d'un air sombre. Il faudrait une semaine pour en passer la moitié en revue.

Elle se pencha sur son bureau et aida Rix à trouver la bonne page.

— Regarde cette liste !

Les listes se trouvaient sur les colonnes intérieures du bottin. Les colonnes extérieures affichaient des publicités pour les plus grosses entreprises de ce genre. Carey Rix posa son doigt sur le plus gros encart dans la colonne droite de la page de droite.

— Regarde, mon ange. Société de camionnage Timothy Trank.

— Et alors ?

— Alors peut-être rien, mais vise un peu. Carey Rix sortit son carnet et son stylo de la poche. Voilà à quoi ressemble T. Trank. T. Trank est Timothy Trank. À présent observe.

Il traça une ligne horizontale sur chaque T. À présent, le nom se lisait F. Frank.

— Ça pourrait marcher. Ou bien c'est une coïncidence. Mais si le vieil homme s'est enregistré comme étant T. Trank et si quelqu'un avait voulu changer ce nom, il lui aurait suffi de prendre le stylo du bureau et de faire deux petits traits. Sue, appelle la Chambre de Commerce et trouve-moi ce que tu pourras sur cette société de camionnage Timothy Trank.

Quelques minutes plus tard Sue raccrocha le combiné et lut les notes en sténo qu'elle avait prises.

— Timothy Trank est à la retraite. Il a soixante ans. Son fils, Roger Trank, dirige la société à sa place. Un autre fils, John, est docteur. Il a aussi des actions ; c'est une affaire de famille, en quelque sorte.

— Des adresses ?

— Timothy Trank vit à Wyandotte, à une quarantaine de kilomètres de la ville, ainsi que son fils, John Trank. Roger vit ici, 1675 Kane Place.

Carey Rix alla à la fenêtre et regarda dehors. Sue, qui l'examinait à son insu, nota que depuis son retour de l'hôtel *Avalon* son employeur semblait transformé. Lui qui broyait du noir depuis deux mois, dont la mine s'allongeait et les épaules s'affaissaient un peu plus après chaque journée sans qu'aucun client se présentât à l'agence, semblait à présent monté sur ressorts. C'était le Carey Rix dont elle avait presque oublié l'existence. Lorsqu'il se remit à faire les cent pas dans le bureau, elle sourit de son impatience. Quelle importance s'il n'y avait pas d'argent en vue ?

— Appelle Timothy Trank, mon ange, dit-il en claquant des doigts. S'il est là, passe-le moi, sinon essaie d'apprendre tout ce que tu pourras.

Timothy Trank n'était pas chez lui. Sue eut quelques difficultés à tirer les vers du nez du domestique qui décrocha le téléphone, mais elle finit par être satisfaite des informations recueillies.

— M. Trank est venu en ville hier après-midi. Son fils John l'y a conduit. Il devait entrer en contact avec eux et leur dire où il allait s'installer, mais il n'a pas encore téléphoné chez lui. Il pensait être en ville pour plusieurs jours. Peut-être que ton flair est tombé juste. Tu veux que j'appelle Roger Trank ?

Carey Rix prit son chapeau et se dirigea vers la porte.

— Pas la peine, mon ange. Je veux y aller moi-même.

En arrivant près du 1675 Kane Place il ralentit, repéra l'immeuble en brique d'un étage. Alors qu'il prenait le virage pour se garer, il vit s'ouvrir la porte de chez Roger Trank.

Un homme grand et mince quittait l'immeuble, son chapeau baissé sur les yeux. Rix attendit qu'il ait dépassé l'angle et disparu dans la foule avant de sortir de voiture. Le type lui avait semblé vaguement familier. Il l'avait déjà vu quelque part… dans une rangée de personnes suspectes, au poste de police ?

Au 1675 Kane Place une domestique vêtue d'un uniforme amidonné répondit au coup de sonnette de Carey.

— M. Roger Trank est-il là ?

L'employée de maison l'inspecta du regard et parut apprécier ce qu'elle voyait, car elle sourit un court instant avant de répondre :

— Il est sorti pour le moment. Il sera bientôt de retour, monsieur.

— Le monsieur qui vient juste de partir, dit Carey. Je l'ai reconnu mais je n'arrive pas à mettre un nom dessus. Savez-vous qui c'est ?

— Oui, monsieur, répondit la domestique. Désirez-vous entrer et attendre M. Trank ? Le monsieur qui est parti il y a un instant est M. Rix… M. Carey Rix.

— Oh ! oui, j'ai rencontré M. Rix. C'est bizarre que j'aie été incapable de le situer en le voyant. Oui, je vais attendre M. Trank.

Elle prit son chapeau et l'emmena au salon.

— Au fait, demanda Rix au moment où elle s'apprêtait à quitter la pièce, M. Timothy Trank est-il ici ?

Elle opina.

— Je crois qu'il dort en ce moment. C'est dommage.

— N'est-ce pas ? sourit Carey d'un air engageant. Est-il… euh… complètement…

— Dr John dit qu'il y a de l'espoir si on se plie à ses caprices. C'est ce qu'ils font, comme arranger cette chambre et tout le reste.

— J'espère qu'il a raison. Ça doit représenter beaucoup de soucis de maintenir l'illusion.

Il choisit une chaise confortable et s'assit face à la porte de la pièce. La domestique s'éloigna, ses pas se fondirent peu à peu dans le silence vers l'arrière de la maison.

Carey attendit de l'avoir entendu fermer une porte derrière elle. Il se leva ensuite doucement, se dirigea vers le couloir sur la pointe des pieds et monta les escaliers. Ils étaient couverts d'un épais tapis, ses pas ne firent aucun bruit.

Il ne pouvait pas se tromper sur la pièce qu'il cherchait. Le numéro 208 en chiffres de bronze sur l'extérieur de la porte au bout du couloir ne laissait planer aucun doute.

Il ne doutait pas non plus que la porte s'ouvrait vers l'intérieur, sinon pourquoi prendre la peine de fixer les numéros sur le côté extérieur si un homme alité dans cette chambre pouvait les voir.

Il tourna la poignée en silence, entrouvrit la porte et scruta l'obscurité de la pièce. Les couvertures sur le lit dessinaient la mince silhouette d'un homme âgé dont les cheveux gris étaient posés sur l'oreiller. Il respirait péniblement, plongé dans un lourd sommeil.

Carey Rix entra rapidement, ferma la porte. Le store était baissé sur la seule fenêtre de la petite pièce, mais il entrait assez de lumière pour lui permettre de voir correctement la chambre qu'il parcourait des yeux. Elle avait presque la même taille que la chambre 208 de l'*Avalon*. Les meubles et le tapis provenaient sans aucun doute de l'hôtel. La fiche des tarifs et instructions aux clients était clouée sur le dos de la porte.

Pour un homme qui ne doit pas quitter son lit, qui est incapable d'aller jusqu'à la fenêtre ou à la porte pour savoir dans quel environnement il se trouve, la chambre était une imitation presque parfaite de celle que Timothy Trank avait prise à l'*Avalon*. Rix s'approcha doucement du lit et observa l'homme endormi. Il semblait dormir profondément, et d'un sommeil naturel, mais Carey ne pouvait en être certain.

Alors que debout près du lit il se demandait s'il devait ou non réveiller Timothy Trank, il entendit une porte proche s'ouvrir et se refermer. Des pas s'approchaient de la chambre de l'homme malade.

Rix regarda autour de lui en vitesse. Il fonça vers un placard et s'y cacha au moment précis où l'on poussait la porte de la chambre. Carey maintint le placard entrebâillé.

L'homme grand et costaud qui entra dans la pièce tenait une bouteille et une cuillère dans la main gauche. Il alla jusqu'au lit et posa une main sur l'épaule de Timothy Trank.

— P'pa. Réveille-toi, c'est l'heure de ton médicament.

Le vieil homme fit un effort pour ouvrir les yeux.

— Salut, John, marmonna-t-il.

Il se redressa sur un coude. Ses yeux se refermèrent. John Trank ôta le bouchon de la bouteille et l'inclina pour verser un peu du liquide dans la cuillère.

Carey Rix ouvrit le placard et traversa la pièce en trois enjambées rapides. Sans se soucier d'être entendu ou non, il fut sur John Trank avant que celui-ci ait eu le temps de se retourner.

— Restez où vous êtes, docteur ! ordonna-t-il en enfonçant un index tendu sur le dos de John Trank. Et je ne donnerais pas ça à votre patient, si j'étais vous.

Timothy Trank écarquillait les yeux. Carey Rix s'adressa à lui par dessus l'épaule de John.

— Je suis Carey Rix, M. Trank, le vrai Carey Rix. Vous avez parlé à un imposteur que vos fils ont appelé pour vous. Vous êtes victime d'une conspiration. Dans quel but, je l'ignore.

John Trank ne se tourna pas, il protesta d'un ton colérique.

— C'est absurde, p'pa ! Qui que soit cet homme, il ment. Je…

Carey Rix, trop absorbé par ce qui se passait dans la pièce, n'avait pas porté attention aux bruits de pas qui se rapprochaient. Lorsque la porte s'ouvrit et qu'un homme chauve et d'âge moyen qu'il n'avait jamais vu entra dans la pièce, il fut pris par surprise. Estimant inutile de prolonger plus longtemps la feinte consistant à planter un index dans le dos du docteur comme s'il s'agissait d'une arme, il laissa retomber sa main et pivota pour faire face au nouveau venu.

— Qui est-ce, John ? demanda le chauve. Il plongea la main dans la poche de son manteau et en sortit un petit revolver nickelé calibre 32. Qu'est-ce qu'il fait là ?

Carey sentit qu'on lui bloquait les bras dans le dos au moment où le docteur avança brusquement vers lui. Il n'osa pas se battre avec le revolver pointé sur son ventre.

— J'imagine que vous êtes Roger Trank, dit-il. Je suis Carey Rix. Je veux savoir pourquoi vous êtes…

John derrière lui le propulsa en avant d'une méchante bourrade qui lui coupa la parole en milieu de phrase.

— C'est un imposteur, Roger, hurla le docteur, furieux. Je ne sais pas à quoi il joue mais on va le livrer à la police ; ce sera à eux de tirer ça au clair.

— La police, ricana Rix pendant que les deux hommes lui faisaient descendre les escaliers, c'est exactement ce qu'il nous faut.

— La ferme ! coupa Roger Trank d'un ton rogue.

Une fois hors de portée d'oreille du vieil homme, ses manières changèrent complètement.

— La police ne va pas s'occuper de ça. Attache-le, John. On verra ce qu'on fait de lui quand Spike reviendra.

Spike ! Rix se souvint à présent où il avait vu le grand type au chapeau qui quittait la maison lorsqu'il était arrivé. Le faux Carey Rix était Spike Gordon, joueur et arnaqueur. Carey l'avait vu dans bien des défilés de suspects au poste de police.

Dr John Trank trouva une corde, attacha les bras de Carey dans le dos, lui lia les chevilles.

— Dans le placard !

Roger Trank saisit Carey par un bras et fit signe à son frère de prendre l'autre.

— Quand Spike reviendra on décidera que faire de lui.

Les frères l'emportèrent, un de chaque côté, jusqu'au placard dans le couloir. Avant de fermer la porte, Roger lui dit d'une voix menaçante :

— Si tu fais le moindre bruit, on saura s'occuper de toi.

Il claqua la porte, tourna la clef dans la serrure. Carey Rix ne perdit pas de temps à se mettre à l'ouvrage. Il savait quelle issue on lui réservait. Elle était déjà prévue, en fait. Les frères n'avaient besoin de Spike que pour les aider à se débarrasser du corps.

Il avait les chevilles attachées mais le placard était trop étroit pour qu'il puisse tomber tant qu'il maintenait ses genoux et son corps rigides. Il se balança latéralement en tâtonnant derrière lui, jusqu'à ce qu'il ait trouvé ce qu'il cherchait : une tête de clou dépassant du mur, assez bas pour qu'il puisse l'atteindre.

Bien qu'il soit planté à environ un mètre vingt du sol, il pouvait y porter ses poignets en se penchant sur le côté. Un vieux pull pendait au clou. Il le fit tomber au sol et se mit à l'œuvre sur le nœud, essayant de coincer le bon bout de corde sur la tête du clou.

Ce fut un travail long et ardu. La douleur dans ses bras devenait fréquemment intolérable, l'obligeant bien malgré lui à se reposer un peu. Il n'avait aucune idée du temps qui passait mais il lui avait fallu au moins une demi-heure pour délier le nœud, faire glisser la corde le long de ses poignets et délivrer ses chevilles.

La serrure était facile. Ils ne l'avaient pas fouillé, en dehors d'une palpation rapide pour vérifier qu'il n'avait pas d'arme. Il ne se séparait jamais d'un petit rossignol dans une poche de sa veste avec lequel il put attraper le bout de la clef dans cette serrure à l'ancienne. Il la tourna en silence.

Il tendit la main vers la poignée, la retira. Il avait entendu le bruit de la porte d'entrée qu'on ouvrait, et celui de pas lourds qui venaient du salon.

— Content que tu sois de retour, Spike.

C'était la voix de John.

— Il y a du nouveau. Carey Rix est ici.

Il y eut une exclamation étouffée du truand, puis encore des pas, et le léger claquement de la porte du salon que l'on fermait.

Rix n'avait plus guère de temps. Il se baissa en vitesse, défit ses lacets, ôta ses chaussures, ouvrit la porte et s'extirpa du placard.

En traversant le couloir en direction des escaliers, il entendit des voix murmurer dans le salon.

Parvenu à l'étage, il tourna la poignée de la porte marquée 208 et mit un doigt sur ses lèvres pour intimer le silence dès qu'il entra dans la pseudo chambre d'hôtel. Le malade était éveillé ; il observait Rix avec perplexité mais ne cria pas.

Carey referma la porte derrière lui et parla doucement pour que sa voix ne porte pas jusqu'en bas.

— Je suis réellement Carey Rix, M. Trank. Il faut que je vous explique tout en vitesse, et il faut que vous me croyiez.

Il se dirigea vers la fenêtre, leva le store.

— Venez ici à la fenêtre, M. Trank, regardez dehors ; alors vous saurez. Vous pouvez y arriver, vous n'êtes pas aussi malade que ce que votre fils vous fait croire.

Timothy Trank fixa le détective d'un air incertain pendant un instant, puis écarta les couvertures et traversa la pièce à pas prudents. Il vacilla un peu au moment où il atteignit la fenêtre. Carey passa un bras autour de lui pour le soutenir pendant que le vieil homme regardait au dehors.

— La maison de Roger, dit lentement Trank, dont le visage devenait morne et gris.

Rix l'aida à retourner au lit et s'assit sur le bord du matelas.

— Pourquoi est-ce que vous vouliez me voir, M. Trank, lorsque vous avez pris notre premier rendez-vous ?

Le vieil homme s'allongea sur le dos et ferma les yeux avant de répondre.

— L'affaire perdait de l'argent alors qu'elle n'aurait pas dû. Je suspectais Roger de taper dans la caisse de la société mais je voulais m'en assurer. Je ne soupçonnais pas John. Et pourtant il a dû travailler avec Roger.

Carey acquiesça.

— Et lorsque John a appris que vous vouliez enquêter là-dessus, il a compris que Roger et lui étaient cuits à moins qu'ils

ne détournent l'enquête. Ils auraient tous les deux été déshérités, peut-être poursuivis en justice, si vous aviez découvert le pot-aux-roses.

— J'avais confiance en John, dit le vieil homme d'une voix faible. Mais Roger…

— Ils vous ont drogué, ils vous ont amené ici. Ils comptaient vous garder ici pendant qu'un ami de Roger, se faisant passer pour moi, prétendrait conduire une enquête. Bien sûr, il vous aurait assuré que tout allait bien. Vous auriez donc été satisfait ; ils prévoyaient de vous droguer encore une fois et de vous ramener chez vous. Ils auraient affirmé vous y avoir transporté pendant que vous étiez dans le coma. Après ça, John vous aurait laissé recouvrer la santé, ou pas.

— Je crois qu'il l'aurait fait, répondit le vieil homme. Le gros de ma fortune va à des œuvres de bienfaisance. Apparemment mes fils pillent la société tant qu'ils en ont le contrôle pendant que je suis encore vivant. Je vaudrais bien moins pour eux une fois mort.

La plupart des pensées de Carey Rix étaient fixées sur cette conversation. Mais une partie de son esprit surveillait les bruits du rez-de-chaussée, et il y en avait maintenant : une porte qu'on ouvre, des piétinements dans le couloir, une conversation à voix basse entre les trois hommes au bas des escaliers, puis leurs pas lorsqu'ils se mirent à les gravir.

Il n'avait pas une seconde à perdre sinon il serait piégé. Il fonça par la porte de la chambre de Timothy Trank et piqua un sprint dans le couloir. Ses pieds sans chaussures ne firent aucun bruit.

Il s'arrêta un instant à l'angle du palier supérieur et patienta jusqu'à estimer que le premier se trouvait à une demi-douzaine de marches du sommet. C'était le moment ! L'avantage de la position et de la surprise devrait contrebalancer ses chances à trois contre un.

Il sauta et quitta le sol en un plongeon qui atterrit sur John Trank au niveau de la ceinture. Le docteur tomba déséquilibré en arrière, s'écrasant sur les deux hommes qui le suivaient. Le palier trembla sous le choc. Carey Rix se retrouva au-dessus des trois hommes et sut qu'il n'était pas blessé.

Il envoya son poing dans le visage de Roger Trank qui s'était à moitié relevé et cherchait le revolver sans sa poche. Spike Gordon, l'imitateur de Carey, était dans les pommes ; sa tête avait heurté le mur au cours du vol plané arrière. John était toujours allongé face contre terre regardant autour de lui d'un air hébété.

Roger, que le direct de Rix avait rejeté en arrière, réussit à sortir son arme. D'un coup de pied en plein poignet Carey dévia la trajectoire de la balle qui alla se ficher dans le mur derrière lui.

Il s'allongea en avant, saisit à deux mains le poignet de Roger et le lui tordit. Le revolver tomba au sol. Carey bondit et le récupéra.

— Est-ce que vous allez bien, M. Rix ?

Carey leva les yeux. Le vieux Timothy Trank, dans sa chemise de nuit, était debout au sommet des escaliers. Il se tenait à la rampe. Il semblait avoir vieilli de cinq ans depuis que Carey lui avait révélé la conspiration. Carey recula, le rejoignit.

— Tout est fini, M. Trank. Est-ce que j'appelle la police ?

Le vieil homme avait le teint aussi gris que ses cheveux lorsqu'il regarda le trio sur le palier. Deux d'entre eux étaient ses fils. Ils avaient prévu de le dépouiller et ils n'auraient pas hésité à commettre un meurtre pour parvenir à leurs fins.

— Oui, M. Rix, répondit-il lentement, vous pouvez appeler la police.

Il vacilla et serait tombé si Carey Rix ne l'avait retenu.

Une semaine plus tard, à l'agence, Sue Moran agita l'enveloppe au moment où Carey arrivait.

— La voilà ! exulta-t-elle. L'adresse de Timothy Trank est sur l'enveloppe. Est-ce que je l'ouvre ou est-ce que tu veux profiter du plaisir ?

— Vas-y, mon ange, dit-il d'une voix de martyr.

Elle ouvrit avidement l'enveloppe et en sortit un bout de papier qui ressemblait exactement à un chèque.

— Mille dollars ! Ça paye les meubles, tous les frais, nos salaires et ça nous laisse un peu d'avance !

Carey s'assit, songeur, sur le bord du bureau de Sue.

— Combien d'avance ? demanda-t-il d'un ton sévère.

Elle fit un rapide calcul mental.

— Environ soixante-cinq dollars, finit-elle par dire.

Rix lui fit un sourire et, la voix mi-sérieuse mi-amusée, lui dit :

— Mon ange, ce que je ressens en ce moment, c'est que je ne veux jamais être riche. Un homme avec de l'argent ne peut faire confiance à personne, pas même à sa propre famille. Alors ce soir tu vas mettre ta plus jolie robe et je passe te prendre à 9 h. On va voir combien de night-clubs il nous faudra pour nous débarrasser de ce surplus de soixante-cinq billets.

Client : Unknown
Phantom Detective
Avril 1941

Homicide Sanitarium

Un tueur en liberté

Je posai le journal.

— Il est temps, dit Kit.

Je me levai.

— Oui, chérie. C'est exact.

Ses grands yeux noisette s'élargirent, s'assombrirent.

— Que veux-tu dire, Eddie ? je parlais juste du fait que tu lis ce foutu journal depuis des heures et des heures.

Je jetai un coup d'œil à l'horloge.

— Depuis onze minutes.

Je me rassis et lui fis signe ; elle vint vers moi et s'installa sur mes genoux. Je faillis flancher.

— C'était une belle lune de miel, dis-je. Mais je suis un travailleur, je pensais que tu le savais.

— Tu veux dire que tu prends une nouvelle affaire ?

— Non. Une des anciennes. Paul Verne.

— Qui est Paul Verne ?

— Le monsieur que je suis venu chercher à Springfield.

Elle parut vraiment choquée.

— Tu es venu ici pour… Oh ! Eddie, nous sommes là pour notre lune de miel ! Tu ne vas pas me dire que tu as choisi Springfield à dessein.

— Allons, allons.

— Mais Eddie…

— Chhh, lui chuchotai-je.

Elle se blottit dans mes bras.

— D'accord, Eddie. Dis-moi ce que tu vas faire. Est-ce dangereux ?

— Prenez-les jeunes, menez-les à la baguette, ne leur dites rien, répondis-je.

— Eddie, est-ce que c'est dangereux ?

— Le monde est un endroit dangereux. Il faut être chanceux pour s'en sortir vivant.

— Oh, bon sang, j'imagine que tu *vas* faire quelque chose de dangereux. Je t'en empêcherai !

Je me levai ; elle en fit autant. De toutes façons c'était ça ou tomber par terre. Je décrochai une cravate pendue à côté du miroir au-dessus de la commode et me la passai autour du col de chemise.

— Qu'est-ce que tu vas faire, Eddie ?

— Répondre à une annonce que je viens de lire dans le journal.

— Tu veux dire, une offre d'emploi ?

J'acquiesçai, tout en nouant la cravate. Je voyais Kit dans le miroir, elle m'observait.

— Quelle idée, un type minuscule comme toi qui fait le détective, dit-elle.

— Napoléon n'était pas très grand, répondis-je par-dessus mon épaule.

— Napoléon n'était pas détective.

— D'accord ; et Peter Lorre ? il n'est pas plus grand que moi.

— Peter Lorre se fait descendre dans les deux derniers films que j'ai vus avec lui.

Elle ramassa le journal et balaya les petites annonces du regard pendant que j'enfilais mon manteau.

— C'est celle-ci ?

Elle la lut : « Recherche : Homme avec des connaissances en psychiatrie pour travail confidentiel. »

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est ça ? lui répliquai-je.

— Je sais que c'est ça, Eddie. C'est la seule qui sorte du lot habituel d'offres d'emploi : recherchons vendeurs, plongeurs etc. Mais pourquoi t'habiller pour y répondre ? Elle donne un numéro de téléphone, et il y en a un juste là sur la table.

— Tu m'y fais penser ; prends ce téléphone et appelle les renseignements, veux-tu ? demande à qui appartient ce numéro. À mon avis c'est la clinique Stanley. Mais autant s'en assurer.

Elle passa le coup de fil.

— Tu as raison, Eddie. Clinique Stanley. Elle me regarda avec respect. Comment le savais-tu ?

— Le flair. En page trois, il y a un article au sujet d'un nouvel établissement pour malades mentaux qui ouvre ses portes ici. Un docteur du nom de Philemon Stanley en est le directeur.

— Mais pourquoi est-ce que tu ne peux pas appeler d'ici pour le boulot ?

— D'un hôtel ? Niet. Il faut que je me crée un passé local et une adresse fixe. Je vais aller louer une chambre et utiliser le téléphone de la propriétaire. Comme ça, qu'il me rappelle ou qu'il m'écrive, il ne sera pas intrigué par des coordonnées bidons.

— Qu'est-ce qu'il y a de bidon avec l'hôtel *New World* ?

Je lui souris.

— À dix dollars par jour, voilà ce qui est bidon. Ceux qui vivent dans un hôtel comme ça ne postulent pas pour un boulot qui paie moins que ce que les notes d'hôtel leur coûtent.

Je l'embrassai longuement, car il se pouvait bien que ce fût *la* dernière fois avant longtemps, si j'étais embauché sur-le-champ. Je m'en allai.

Une demi-heure plus tard, depuis le téléphone d'une maison de rapport, j'appelai le numéro donné dans l'annonce.

— Avez-vous déjà travaillé dans un établissement pour malades mentaux ?

— Oui monsieur. Deux ans à la clinique Wales de Chicago. Ils ne s'occupaient pas des cas vraiment graves, vous savez, juste des psychoses légères, des phobies, des alcooliques chroniques, ce genre de choses.

— Oui, répondit le docteur Stanley. Je connais bien le travail de la clinique Wales. Que faisiez-vous là-bas ?

— Surveillant, quartier des hommes.

— Je pense que vous ferez parfaitement l'affaire. Pas… euh… comme surveillant, cependant. J'ai en tête un emploi de nature… euh… plus confidentielle.

— C'est ce que j'avais cru comprendre en lisant l'annonce, docteur. Mais quoi que ce soit, je serais heureux d'essayer.

— Très bien, M. Anderson. J'aimerais vous parler en personne, bien sûr, mais si notre entretien est satisfaisant pour nous deux vous pourrez commencer sur-le-champ. Préféreriez-vous avoir cette entrevue ce soir ou demain matin ? L'un ou l'autre sera parfait.

J'y réfléchis, et j'eus un instant de faiblesse. Après tout, je n'étais marié que depuis deux semaines et j'aurais très certainement à vivre au sanatorium pendant la durée de mon embauche. Je lui répondis : « demain matin ».

Je revins au *New World* ; Kit et moi descendîmes souper au restaurant de l'hôtel. Tout en buvant quelques cocktails, je lui rapportai la conversation téléphonique.

— Mais imagine qu'il appelle la clinique Wales pour vérifier tes antécédents ?

— Ils ne le font jamais.

— Quel genre de travail confidentiel peut-on faire dans un asile de fous ?

— Je l'ignore. Mais tant que ça me met en contact avec les malades, peu importe. D'ailleurs, ce n'est pas un asile de fous, chérie. C'est une clinique pour riches oisifs. Des gens qui deviennent gentiment cinglés à force de chercher comment dépenser leur argent. C'est pour ça que j'ai utilisé Wales comme référence. C'est le même genre d'endroit.

— Ce n'était pas mentionné dans l'article du journal.

— Bien sûr que si ; entre les lignes.

— Mais Eddie, est-ce que tu ne vas pas me dire *pourquoi* tu fais ça ?

Comment lui répondre sans qu'elle s'inquiète exagérément. Il faudrait bien qu'elle s'habitue à vivre dans les soucis, mais progressivement, doucement. Pas question pour elle d'apprendre dès notre lune de miel que je recherchais un tueur en série qui avait assassiné plus d'une douzaine de personnes, peut-être davantage.

— Je cherche un type du nom de Paul Verne. Il est fou mais malin comme un renard. Il s'est évadé d'un institut de Californie il y a trois ans. C'était dans les journaux mais ça t'a peut-être échappé parce que sa famille avait assez d'argent et d'influence pour qu'on n'en fasse pas tout un plat.

Les yeux de Kit s'élargirent.

— Tu insinues qu'elle ne veut pas qu'il soit rattrapé ?

— Elle tient absolument à ce qu'il soit repris. Elle a offert une récompense de vingt-cinq mille dollars pour le trouver et le renvoyer dans l'institut d'où il s'était évadé.

— Mais est-ce que de la publicité n'aiderait pas ?

— Si, il y a eu un peu de publicité. Si le nom ne te rappelle rien c'est que tu n'as pas lu les bons articles au bon moment. Mais elle a bâillonné les journaux tout en dépensant des milliers de dollars en circulaires aux postes de police et aux agences de détectives pour qu'ils gardent un œil ouvert sur lui. C'est plus efficace et ça rejaillit moins sur le nom de la famille. Chaque flic du pays sait qui est Paul Verne et cherche à toucher ces vingt-cinq mille dollars de récompense ; ainsi que chaque détective privé.

— Vingt-cinq mille dollars ! Eddie, pense à ce qu'on ferait avec ça !

— Ouais. Ils ne seraient pas de trop. Mais ne te monte pas la tête, parce que je tente juste un coup hasardeux. Aidé par un tuyau et mon flair.

Les plats arrivaient ; je remis donc à la fin du repas la suite des explications. Quand je suis à table, je mange.

— Le tuyau, lui dis-je une fois le dessert avalé, c'est Springfield. Ne demande pas comment exactement, parce que c'est compliqué, mais j'ai eu un tuyau selon lequel Paul Verne était à Springfield. C'est pour ça que j'ai suggéré que nous venions ici pour notre lune de miel.

— Après tout, il fallait bien qu'on aille quelque part, et…

— Vingt-cinq mille dollars ; c'est pas de la gnognote, terminai-je à sa place. Quant au flair… c'est pas grand chose, mais personnel. Quel est le dernier endroit où tu chercherais un fou évadé ?

— Je ne sais pas… tu veux dire un asile ?

— Excellent. Quelle meilleure planque ? Un établissement privé, bien sûr, qui offre ce qu'il y a de mieux ; un patient peut y entrer volontairement et s'en aller quand il le souhaite. J'ai étudié le cas de Paul Verne, et je crois que c'est exactement le genre d'idée qui aurait pu le séduire.

— Est-ce qu'il a de l'argent ? Il peut s'offrir une planque comme ça ?

— L'argent n'est pas un problème. Il est plein aux as.

— Mais pourquoi cet asile-là, plus particulièrement ?

Je haussais les épaules.

— Parce qu'il me semble le plus qualifié : primo, je crois que Verne est à Springfield, deuxio, il n'est certainement pas dans un autre asile.

— Comment le sais-tu ?

— Il n'y en a que deux autres ici. L'un s'occupe de fous criminels. Il ne se rendrait certainement pas là volontairement, trop dur d'en ressortir, et trop d'enquêtes à la clef. Le deuxième est réservé aux femmes. Stanley est l'endroit idéal. Tout neuf, il reçoit de riches patients qui ont l'esprit un peu tordu, confortable… il a tout.

Kit soupira.

— Eh bien, j'imagine qu'il ne te faudra pas plus d'une journée pour rencontrer tous les patients et en avoir le cœur net.

— Plus que ça. Je n'ai aucune idée précise de ce à quoi il ressemble.

Elle me fixa du regard.

— Tu veux dire que tu travailles là-dessus et que tu ne t'es même pas donné la peine de chercher à obtenir une photo ?

— Il n'en n'existe pas. Paul Verne a littéralement disparu de la clinique dans l'Ouest. Il a vidé le bureau de tous les papiers le concernant : empreintes digitales, photographies, tout. Il a embarqué leur argent, aussi.

Je jugeai préférable de ne pas préciser qu'il avait également réduit le bâtiment en cendres.

— Il est ensuite allé chez ses parents. Ils étaient partis en vacances ou je ne sais quoi. Il a détruit toutes les photos de lui, même celles où il est enfant. Il a également emporté l'argent et les bijoux qui traînaient là, de quoi tenir dix ans.

— Mais tu as une description de lui, pas vrai ?

— Oui, tel qu'il était il y a trois ans. Un type peut pas mal changer en trois ans, et si tu n'as pas de photo, tant pis. Mais je sais qu'il a les cheveux marron, à moins qu'il ne les ait teints ou décolorés, qu'il pesait quatre-vingt kilos à ce moment-là. Bien sûr, il a pu prendre du ventre, ou mincir à cause de ses soucis. Je sais qu'il a les yeux marron, sauf s'il s'est donné la peine d'acheter des lentilles de contact teintées pour changer leur couleur.

Avec un sourire j'ajoutai :

— Mais je sais qu'il est à cinq centimètres environ du mètre soixante-huit. Il pourrait sembler quelques centimètres plus petit en se voûtant ou se faire passer pour plus grand de quelques centimètres en portant ces chaussures spéciales à semelle compensée.

Kit fit la grimace.

— Donc tout homme d'une taille comprise entre un mètre soixante-trois et un mètre soixante-treize pourrait être lui. C'est d'une grande aide. Comment le reconnaîtras-tu ?

Je reconnus que je n'en savais rien.

— S'il suffisait de le repérer grâce à une photo ou une bonne description il se serait fait embarquer depuis longtemps. Je pourrai d'emblée éliminer quelques patients mais je devrai sans doute étudier les autres et me creuser la cervelle à leur sujet ; ce qui peut durer plus de quelques jours.

— Eh bien dans ce cas, je suis contente que tu ne sois pas sorti ce soir.

— Ce soir, je vais travailler. Il y a sur Grand Avenue une librairie ouverte le soir. Il faut que je trouve quelques livres de psychologie et de psychiatrie à potasser un peu afin que mon histoire tienne debout devant le docteur Stanley et que je sache quelques rudiments du métier. Je ne veux pas me faire virer le premier jour parce que j'ignore la différence entre la pyromanie et la pyorrhée.

Nous sommes allés chercher les bouquins et Kit m'a aidé à travailler. Par chance ou non, dans le lot il y avait un Kraft-Ebbing auquel nous avons consacré la majeure partie de la

soirée. J'ai quand même réussi à lire quelques pages des autres, assez pour glaner un peu de jargon.

Un nouveau boulot

La clinique Stanley se trouvait en périphérie de la ville comme toutes les cliniques respectables devraient l'être. Elle était ceinte d'un haut mur en briques surmonté de fil de fer barbelé.

Ce détail m'a plutôt surpris ; ainsi que la taille et le caractère imprenable du portail en fer dans le mur. Pour y pénétrer, je dus faire sonner la cloche située sur un montant de la porte.

Un type à l'air revêche, avec d'épais sourcils noirs et des cheveux ébouriffés vint y répondre. Il me fixa comme si j'avais la lèpre.

— Eddie Anderson. J'ai un rendez-vous avec le docteur Stanley.

— Un instant. Il contacta l'établissement depuis un téléphone dans une guérite près de la porte, puis me dit : « O.K. », et ouvrit le portail.

Il m'accompagna jusqu'à la maison, un peu plus amical.

— J'imagine que vous êtes le nouveau patient. Je m'appelle Garvey. Les autres pensionnaires vous diront que vous pouvez me faire confiance, M. Anderson. Alors s'il y a des petites courses qui vous seraient utiles ou quoi que ce soit à vous apporter, et bien, adressez-vous à moi et l'affaire est entendue.

— Très bien. Et si jamais je deviens fou, je m'en souviendrai.

— Hein ? vous voulez dire que vous ne l'êtes pas ?

— Si je le suis, je ne m'en suis pas encore rendu compte. Mais ne vous inquiétez pas, ça ne prouve rien.

Je l'ai laissé avec son air dubitatif se demander s'il avait trop parlé.

Le docteur Philemon Stanley avait une moustache blanche à la gauloise et ce genre de lunettes qui pendent au bout d'un ruban de soie noire. Il les faisait tournoyer en rond tout en

parlant. Il fallait que mon regard évite ce cercle brillant pour ne pas avoir le tournis. Je me demandais vaguement s'il les utilisait pour hypnotiser les patients.

— Euh… M. Anderson, avez-vous une quelconque expérience en… euh… enquêtes confidentielles ? C'est-à-dire, à faire des rapports confidentiels ?

— Je ne peux pas dire que j'en ai, lui dis-je ; non sans mentir, bien sûr. Je ne pouvais pas lui avouer mon vrai métier. Mais je serais heureux de pouvoir m'y essayer.

— Très bien, M. Anderson. Je compte expérimenter une nouvelle théorie à moi sur l'étude des aberrations mentales. Une méthode, non de traitement, mais de diagnostic plus précis et d'étude du patient. Je tiens qu'une personne qui souffre d'une légère maladie mentale n'est jamais totalement franche ni totalement à l'aise en présence d'un docteur, ou même d'un surveillant. Il y a une tendance, presque invariable, à exagérer les symptômes ou à les minimiser et de dissimuler.

— Cela semble logique.

— Mais…, reprit le Dr Stanley qui, sous l'excitation, faisait tourner ses lunettes un peu plus fort, ils agissent sans doute très différemment devant les autres patients. Vous voyez où je veux en venir ?

— Pas vraiment…

— Je souhaiterais qu'un surveillant, quelqu'un qui a l'expérience comme vous des cas pathologiques, se fasse passer pour un patient, devienne ami et joue aux cartes avec eux, gagne leur confiance comme étant l'un de leurs compagnons de misère, et qu'il me fournisse des rapports secrets sur leurs progrès. Ce travail, je le crains, vous contraindrait à une certaine promiscuité.

Il s'interrompit, surveillant ma réaction.

Elle fut d'abord hostile. Avant qu'un éclair de lucidité ne me montre les avantages de ce travail. Faux malade parmi les vrais, je bénéficierais de conditions idéales pour enquêter et découvrir ce que je venais chercher.

Mais je ne devais pas me montrer empressé. Je discutai du salaire, et lorsqu'il énonça une somme plus élevée que ce qu'un surveillant espère obtenir, je le laissai me convaincre.

— Mes vêtements, est-ce que si je sors ça ne va pas paraître étrange à quiconque m'a vu entrer ici de me voir revenir ultérieurement avec mes affaires ?

— Pas du tout. Vous vous êtes, comme chacun sait, confié vous-même à moi volontairement. Tous mes patients, soit dit en passant, sont ici de leur propre volonté, bien qu'ils soient contraints de rester sur cette propriété tant que durent leurs soins. Il n'y aura rien d'inhabituel dans le fait d'avoir eu une entrevue préalable.

— Très bien, je vais chercher mes affaires et je reviens. Disons tout de suite après déjeuner. Oh, au fait, quel genre de folie suis-je censé jouer, et dans quelle direction ?

— Je suggérerais une psychose légère ; une maladie qui vous serait plus que familière. Rien qui m'obligerait à vous mettre à l'écart, ou à vous limiter dans vos déplacements avec les autres malades. L'alcoolisme… non, vous avez l'air trop sain pour ça.

— Et la kleptomanie ? suggérai-je. J'aurais à faucher quelques trucs de temps en temps mais je les mettrai sous mon lit, et si votre stylo-encre disparaît vous saurez où aller le chercher.

— Excellent. N'importe quelle heure de l'après-midi conviendra, si vous avez des affaires personnelles à régler. Euh… vous ne signez rien, bien sûr, mais si un autre patient vous le demande, dites-lui que vous vous êtes livré ici pour disons, soixante jours. À la fin de cette période, nous verrons si notre arrangement est satisfaisant.

Nous nous serrâmes la main, il se rassit derrière son bureau. Je me dirigeais la porte, l'ouvris, je fis un pas dans le couloir, je pilai net, comme si j'étais entré dans un mur de briques.

J'étais comme tétanisé, le regard fixe ; je dus me forcer à détourner les yeux pour les poser sur mon employeur derrière moi.

Je dus aussi m'éclaircir la gorge avant de pouvoir articuler :

— Dr Stanley ?

— Oui, Anderson.

— Avez-vous des patients homicides ici ?

— Homicides ? non, bien sûr. En fait… non, bien sûr.

— Il y a un cadavre au milieu du couloir, la poignée d'une dague dépasse de sa poitrine. Juste au-dessus du cœur.

— Hein ? Oh, j'aurais dû vous prévenir. Ce doit être Harvey Toler.

Ça ne le troublait pas le moins du monde. Il ne se leva pas de sa chaise, ne tendit pas la main vers le téléphone. Qui était fou, lui ou moi ?

— Peu m'importe si c'est J. Edgar Hoover[6], dis-je. Il n'en demeure pas moins qu'il a un couteau dans la poitrine.

Du bruit dans le couloir me fit tourner la tête : le cadavre s'était levé et s'éloignait. C'était un jeune homme mince et sombre avec des lunettes à épaisses montures d'écaille. Il glissait dans sa poche quelque chose qui ressemblait à un manche de dague.

Je revins vers le Dr Stanley.

— Harvey Toler, répéta-t-il. Exhibitionnisme incontrôlé ; il a dû entendre que j'avais un visiteur dans mon bureau. Un cas étrange… un arrêt du développement sous cet aspect seulement. Un esprit brillant mais incapable de contrôler ses impulsions, ses envies de choquer les gens. Je veux des rapports particulièrement précis sur sa conduite parmi les autres malades. Je crois que vous l'aimerez quand vous le connaîtrez mieux.

— Je n'en doute pas. Est-ce que le coup de dague a sa préférence ?

— Il s'en est déjà servi mais il se répète rarement. Il va peut-être… mais j'aime mieux ne pas vous en dire trop sur lui. Je désire connaître vos impressions sans préjugés.

« Sans préjugés, mes aïeux ! », pensai-je en marchant jusqu'à l'arrêt de bus. Si Harvey Toler me jouait un autre tour comme celui-là je profiterais de ma pseudo-folie pour lui coller mon poing sur le nez, exhibitionnisme ou pas. Et peut-être que ce serait le meilleur remède, en plus.

---

6 J. Edgar Hoover (1895-1972), directeur du Bureau of Investigation en 1924. Fondateur du Fédéral Bureau of Investigation (F.B.I.) en 1935, dont il restera le directeur jusqu'à sa mort (*N.d.T.*).

Je regagnai ma chambre meublée, prévins ma propriétaire que j'avais trouvé un travail assurant aussi l'hébergement et qu'elle pouvait garder le reste du loyer de la semaine déjà réglé.

Ensuite je me rendis à l'hôtel et réveillai Kit qui avait pris un petit déjeuner matinal avec moi avant de retourner se coucher.

— J'ai le boulot ; je vais devoir vivre là-bas. J'espère qu'il ne me faudra pas plus de quelques jours pour découvrir si oui ou non je suis sur la bonne piste.

— C'est quoi comme travail, Eddie ?

— Je suis responsable du secteur des hypocondriaques, chérie. C'est confidentiel. Je ferais mieux de ne pas te parler de ce qu'on attend de moi.

— Eddie ! sois sérieux. C'est quoi comme travail ?

Je lui racontai, elle ne me crut pas. Mais à force de le répéter quatre ou cinq fois d'affilée je finis par la convaincre.

Je rangeai quelques affaires dans une valise, regrettant de ne pouvoir emmener mon pistolet automatique. Pas vraiment le genre de gadget indispensable à un faux gardien jouant un faux malade. Néanmoins, si je démasquais Paul Verne il valait mieux avoir des outils sous la main dans le cas très probable où il serait difficile à manœuvrer. Je pris le risque d'emporter un poing américain, l'enveloppant soigneusement dans une paire d'épaisses chaussettes en laine.

Kit et moi, nous déjeunâmes, puis elle m'accompagna jusqu'au bus. Je l'avertis qu'il se pouvait que je ne puisse pas lui téléphoner, je ne pouvais en être sûr avant de connaître le fonctionnement de la clinique. J'ajoutai qu'elle ne devait pas s'inquiéter si elle n'avait aucune nouvelle de moi pendant une semaine.

— Eddie, pourquoi est-ce que tu ne m'as pas dit la vérité ?

— Hein ? qu'est-ce que je ne t'ai pas dit ?

— Que Paul Verne est un tueur en série. Que ce que tu vas faire est dangereux, vraiment dangereux. Après le petit déjeuner ce matin, je suis allée dans les bureaux d'un journal et j'ai lu leur série d'articles le concernant. Je n'aurais pas essayé de t'en empêcher, Eddie. Mais… mais je veux que tu sois franc avec moi.

À en juger d'après son expression il était clair qu'elle prenait sur elle.

— O.K., chérie. Je ne voulais pas que tu t'inquiètes.

Le bus s'arrêtait.

— Je ne m'inquiéterai pas, Eddie, dit-elle.

Je l'embrassai et montai dans le bus. Elle s'en alla en pleurant doucement, je me sentais très mal.

J'éprouvais encore le sentiment d'être un salaud lorsque je sonnai la cloche qui attirait Garvey.

— Encore vous ? dit-il, et il ouvrit le portail.

Je le gratifiai d'un beau sourire.

— Eh bien, je sais à présent.

— Vous savez quoi ?

— Je suis fou.

— Hein ?

— C'est ça. Je vous ai dit ce matin que si je l'étais je ne m'en n'étais pas encore rendu compte. Je le sais à présent.

Il digérait ça alors que nous remontions l'allée.

— Oh, eh bien, ce que je vous ai dit tient encore, lança-t-il finalement. Si vous voulez quoi que ce soit, parlez-m'en.

Nous arrivions à la porte ; il fit demi-tour pour s'éloigner. Je l'appelais d'un « Pssstt » discret, et lorsqu'il fut près de moi, je me penchai en avant et chuchotai :

— Est-ce que vous pouvez m'avoir une mitraillette ?

Il s'en alla en reculant.

Dr Stanley me mit entre les mains d'un surveillant qui me conduisit jusqu'à la chambre numéro 20 et me dit que ce serait la mienne. Il me proposa de me faire visiter les lieux si j'en avais envie ; je posai donc ma valise sur le lit et je le suivis.

Ma chambre se trouvait à une extrémité du couloir et portait le plus grand numéro du premier étage. Mon guide qui faisait fort heureusement plus d'un mètre quatre-vingt, ce qui le plaçait d'office hors du groupe de suspects possibles à espionner, me dit que ces vingt chambres avec cinq autres au rez-de-chaussée étaient toutes dévolues aux patients, que les surveillants et les autres employés avaient leurs quartiers au deuxième étage. Il ajouta que, moi inclus, il y avait douze

patients de sexe masculin et sept de sexe féminin. Les chambres restantes étaient vides.

Il me conduisit jusqu'à la principale salle de loisir du rez-de-chaussée. Il y avait une partie de bridge en cours dans un coin. Mon ami Harvey Toler était l'un des joueurs, les autres étaient une petite femme quelconque aux cheveux gris et aux yeux de souris, un homme maigre et d'apparence dissipée d'une quarantaine d'années, et un jeune anémique. Ils me furent présentés comme étant Mlle Zaner, Franck Betterman et Billy Kendall.

Betterman et Kendall se retrouvèrent sur ma liste de suspects.

En marchant j'appris de mon guide que Betterman était alcoolique, un dipsomane, et que Kendall, l'anémique, souffrait d'amnésie chronique.

Il oubliait périodiquement qui il était, où il était et ce qu'il faisait là.

Nous visitâmes une autre salle de jeux située au sous-sol, et qu'encombraient des tables de ping-pong, un jeu de palets et un billard au tapis éraflé et aux queues courbées. Nous croisâmes divers autres patients pendant notre promenade sur le terrain extérieur, on me présenta à chacun d'eux.

Cinq hommes sur les huit que je rencontrai pouvaient être Paul Verne.

Un fantôme dans l'obscurité

Mon guide prit congé en disant qu'il avait du travail ; j'allai dans ma chambre déballer mes affaires. Je remarquai qu'il y avait un verrou sur la porte mais le seul trou de serrure se trouvait du côté couloir. De l'intérieur on ne pouvait simplement pas fermer la porte.

Je demeurai devant la fenêtre à observer un type qui, debout au milieu de l'allée, tournait sur lui-même en cercles réguliers sans que je puisse en découvrir la raison. Me détournant de ce

spectacle je revins à ma valise que j'attrapai par la poignée pour la poser au pied du lit. La traction faillit me déboîter l'épaule. Ma parole, quelqu'un avait dû remplacer mes vêtements par des pavés.

C'était bel et bien la mienne.

Je l'ouvris donc. Mes habits y étaient encore mais rangés différemment, en piles compactes, comme tassées, pour laisser de la place à l'objet qu'on y avait ajouté.

C'était une mitraillette.

Je m'en emparai et vérifiai le chargeur. Il était plein, et les balles réelles. Je la posai sur le lit à côté de la valise et la considérai d'un air ahuri.

Alors comme ça Garvey faisait des petites courses pour les patients, hein ? Garvey qui avait battu en retraite lorsque je lui avais demandé une mitraillette. Tout cela n'avait aucun sens. En admettant qu'il m'ait pris au sérieux et qu'il soit assez timbré pour accéder à ma demande, où diable avait-il pu dégotter une mitraillette ? Et pourquoi en me croyant fou m'en aurait-il procuré une ? Lui était censé être normal.

Plus j'y réfléchissais, plus c'était fou.

Autant vérifier le reste de mes affaires et contrôler que rien ne manquait. À vue de nez, c'était le cas : cinq chemises, un costume, en dehors de celui que je portais, des mouchoirs, des chaussettes. Je n'avais pas compté le petit linge mais il me semblait qu'il y en avait autant que ce que j'en avais mis.

Cela dit, alors que je m'étais contenté de le jeter dans la valise, il était à présent serré pour laisser une place suffisante à la mitraillette. Pour m'occuper les mains et me reposer la cervelle je rangeai mes vêtements dans les tiroirs vides de la commode. Les chemises dans le grand tiroir, mouchoirs et chaussettes dans le petit du dessus.

Soudain, je fus frappé par un détail : aucune des paires de chaussettes en boule ne pesait plus que son poids normal.

Je retrouvai la grosse paire en laine dans laquelle j'avais enveloppé le poing américain. Je n'eus pas à séparer les chaussettes ; le fait de les palper suffit à me convaincre qu'il n'y était plus.

Alors l'humour de la chose me prit par surprise ; je m'assis au bord du lit et me mis à rire comme si j'avais ma place dans cette clinique, à rire comme un dément.

Quiconque m'avait fourni cette mitraillette chargée s'était donné la peine de me piquer mon poing américain !

« Charmant, vraiment charmant », me dis-je.

La clinique Stanley, avec ou sans Paul Verne, présentait toutes les caractéristiques d'un endroit intéressant à fréquenter.

Peu à peu la raison reprit le dessus ; il fallait que je me débarrasse de cette mitraillette. Comment ? Devais-je la déposer sur le bureau du Docteur Stanley et lui dire la vérité à son sujet ? S'il me croyait, soit. Mais imaginons qu'il ne me croie pas, ce dont je ne lui tiendrais pas rigueur le moins du monde. Imaginons qu'il me soupçonne de l'avoir moi-même amenée ici, dans mes bagages, il m'expulserait avant que j'aie pu étudier la clinique plus en détail, ou bien il exigerait que je règle les frais de séjour comme un authentique cinglé ayant volontairement opté pour l'internement.

À y repenser, je doutais qu'il me laisse l'alternative. Il n'acceptait que les « psychoses légères » ; croirait-il qu'un type qui se balade avec une mitraillette chargée et raconte pareil bobard ne souffrait que d'une psychose légère ? Pas vraiment. Il me livrerait à la police pour que l'on mène une enquête.

Et de toutes façons, comment pourrais-je passer du rôle d'un type qui cherche un boulot à celui du zinzin assez riche pour se faire soigner dans une clinique aux tarifs sans doute prohibitifs ?

Solution à rejeter, trop dépendante de la crédulité du Docteur Stanley. Tenter le coup, c'était risquer de compromettre mon incursion en ces lieux avant même d'avoir accompli ma tâche.

Alors, que faire ?

Eh bien, j'avais un petit canif suspendu à ma chaîne de montre. En l'utilisant comme tournevis j'ôtai la culasse de la mitraillette, le percuteur et le petit bloc de métal qui le maintenait. J'enlevai aussi les balles du camembert.

Puis, laissant l'arme désormais inutilisable derrière moi je filai dans le couloir, dépassai quelques portes et tapai sur l'une

d'elle au hasard. La numéro douze. Comme je l'espérais il n'y eut aucune réponse, et la porte s'ouvrit lorsque je tournai la poignée.

Je fonçai chercher la mitraillette que je rangeai dans un tiroir de la commode de la chambre douze. Elle était occupée, il y avait des chemises dans le tiroir. Je ne pris pas le temps de chercher à savoir qui y habitait. Il ne faisait pas de doute que dès que l'occupant de cette chambre découvrirait le nouveau contenu de sa commode, la clinique entière serait au courant.

Je descendis ensuite au rez-de-chaussée en évitant la salle de jeu, et je sortis. Je traînai dehors jusqu'à ce que je déniche un coin à l'écart derrière un petit cabanon de rangement, où j'enterrai les balles.

Je lançai le percuteur de l'autre côté du mur aussi loin que possible. Un de ces quatre quelqu'un finirait par trouver cette pièce métallique sans pouvoir deviner de quoi il s'agissait.

Je revins dans le bâtiment juste à temps pour le souper. Une cloche sonnait.

Le repas fut morne mais la nourriture était bonne. On nous servait dans une salle à manger où une demi-douzaine de tables pour quatre accueillait les patients qui se plaçaient comme ils voulaient. Je me retrouvai avec deux compagnons : Frank Betterman, le dipsomane, assis en face de moi, et sur ma gauche un homme dont seul le chapeau en papier journal plié comme ceux que font les enfants semblait justifier sa présence en ces lieux.

Betterman mangea sans parler ni quitter son assiette des yeux. Le type au chapeau de papier ne parla d'abord que de la météo, mais une fois le plat de viande servi, il passa à la destinée humaine et à une de ses théories complexes assez similaire à l'astrologie sauf que les affaires des hommes n'étaient pas gouvernées par les étoiles et les planètes mais par l'activité volcanique des tréfonds bouillonnants de la Terre.

Je le suivis plus ou moins dans son délire jusqu'au dessert, et complètement perdu, déclarai forfait.

En sortant, Betterman vint me rejoindre.

— Tu as apporté de l'alcool, Anderson ? demanda-t-il calmement. Il faut que je boive un coup, sinon… Enfin, il le faut.

— Non. Je n'en n'ai pas. T'as essayé avec Garvey ?

— Garvey ! s'exclama-t-il d'un ton de mépris ultime. Ce type est du mauvais côté de la barrière ici. Il est fou.

— Dans quel genre ?

Betterman haussa les épaules.

— Il mendie des courses à faire pour toi, ensuite il ne les fait pas. Il en rigole dans ton dos, avec les autres patients.

— Oh.

Ainsi tout résident ici pouvait avoir appris que j'avais demandé pour rire une mitraillette à Garvey. Savoir cela ne m'aidait guère.

Pendant un moment je jouai au ping-pong au sous-sol avec Betterman, ce qui me donna l'opportunité de l'étudier. En dehors de son apparence nerveuse et apeurée il semblait plutôt normal.

Le règlement fixait le couvre-feu à 23 h, mais à 22 h 30 j'étais prêt à regagner ma chambre pour faire le point sur mes sensations confuses. Déjà presque tous les patients avaient disparu de la salle de jeux, et ceux qui restaient m'intéressaient moins.

Je montai les escaliers et avançai dans le couloir faiblement éclairé. La porte de la chambre onze, juste en face de celle où j'avais dissimulé la mitraillette, était ouverte. Une lumière brillait quelque part dans la pièce hors de mon champ de vision.

Je passai devant la porte ouverte, y jetai un coup d'œil, et m'arrêtai net.

Une ombre se dessinait sur le mur opposé, blanc et vierge ; l'ombre d'un homme pendu par le cou à une corde, visiblement mort car immobile.

Je franchis le seuil et regardai vers l'angle où devait se balancer le cadavre.

— Salut, dit Harvey Toler.

Il ne pendait pas par le cou. Il était confortablement installé dans un fauteuil bien rembourré, en train de lire un livre.

— Vous vous appelez Anderson, pas vrai ? Entrez, asseyez-vous.

Je tournai la tête vers le mur, l'ombre du pendu était toujours là. Elle ressemblait à une vraie ombre, pas à une

peinture. Je revins vers le coin opposé, et cette fois je compris le truc. Rien de plus sorcier qu'un dessin au crayon noir sur l'abat-jour blanc et translucide de la lampe de lecture. La silhouette d'une dizaine de centimètres projetait une ombre d'un mètre quatre-vingt.

— Astucieux, dis-je.

Toler souriait et semblait content de lui.

— Asseyez-vous. Vous voulez peut-être boire un verre ?

Sans attendre ma réponse, il posa son livre et ouvrit la porte du petit meuble sur lequel se trouvait la lampe. Il en sortit deux verres et une bouteille d'un litre de whisky déjà largement entamée qui ne devait plus en contenir qu'un cinquième.

— Vous verrez que le whisky que Garvey introduit ici est assez doux. Il en demande un prix exorbitant mais il est bon.

Je pris le verre qu'il me tendait.

— Au crime, dis-je, et nous bûmes.

Il *était* doux ; il ne piquait pas du tout. Et pour cause, ce n'était pas du whisky ; c'était du thé froid.

— Un autre ? demanda Toler.

Je déclinai, enthousiaste. Pendant un court instant je ressentis un profond élan fraternel envers Frank Betterman. Ça faisait partie de mon boulot, peut-être, de rester là à questionner Toler en vue d'établir un rapport sur lui, mais après cette histoire de thé, au diable le rapport !

Je me retirai en prétextant que j'avais sommeil et regagnai ma chambre au bout du couloir.

Je passai en revue les tiroirs et l'armoire mais mes affaires semblaient toujours être là où je les avais mises, et rien d'autre n'y avait été rajouté. Je planquai sous le lit l'argenterie que j'avais volée pendant le repas pour jouer mon rôle de kleptomane, puis me déshabillai. Je venais juste de mettre la main sur mon pyjama lorsque les lumières s'éteignirent.

Allongé sur le lit dans une obscurité totale, j'essayais de réfléchir. Mais j'étais obsédé par la pensée que si je restais suffisamment longtemps ici je perdrais vraiment l'esprit.

Au bout d'un moment je pus voir un mince croissant de lune ; il y avait maintenant assez de lumière dans la chambre pour distinguer les contours de la commode et des portes.

Pourquoi diable, folie ou pas, quelqu'un aurait-il placé une mitraillette chargée dans ma chambre ? Ce n'était pas l'acte d'une personne sensée. Mais où un fou aurait pu se la procurer ?

Est-ce que Frank Betterman avait raison de penser que le gardien, Garvey, était du mauvais côté de la barrière eu égard à la folie ? Dans ce cas, le docteur Stanley était-il fou d'embaucher un gardien givré ? Frank Betterman m'avait paru sain à part sa grave dépendance à l'alcool, et bien qu'un dipsomane puisse être atteint de Delirium Tremens il ne souffre pas vraiment d'idées fixes.

Je me demandai ce qui se passerait si Toler offrait à Betterman un verre de son whisky à zéro degré. Si je ne me trompais pas au sujet de la dipsomanie il y aurait sur-le-champ un meurtre d'une rare violence.

« Et puis zut ! Je ne suis pas ici depuis assez longtemps pour connaître toutes les réponses. Je ferais mieux de dormir », conclus-je.

Je venais juste de fermer les yeux lorsque j'entendis du bruit à la porte.

Je ne bougeai pas mais j'ouvris aussitôt les yeux en m'efforçant de voir quelque chose malgré l'obscurité.

Oui, la porte était bel et bien ouverte, et quelqu'un ou quelque chose de blanc se tenait là, sur le seuil, et me regardait. Impossible de distinguer le moindre détail parce que s'il y avait eu une lumière dans le couloir, on l'avait éteinte.

Juste quelque chose de blanc. L'uniforme blanc d'un infirmier ? ou le pyjama blanc d'un patient ?

Toujours sans bouger, je me préparai à réagir vite ; dès qu'il entrerait dans la pièce je lui sauterais dessus. Par chance je n'étais recouvert que d'un drap mince qui ne me gênerait pas beaucoup.

Soudain la silhouette disparut : le noir remplaça le gris-blanc, le pêne de la serrure cliqueta, l'éclairage revint dans le couloir, laissant filtrer un mince rai de lumière sous la porte. Je pourrais identifier mon visiteur. Je sortis silencieusement du lit, m'approchai de la porte sur la pointe des pieds et actionnai la poignée.

Elle tourna en silence mais la porte ne s'ouvrit pas.

Elle était fermée à clef.

Les patients mystère

Je me recouchai, en proie à une excitation croissante.

Je n'étais pas assez stupide pour tenter quoi que ce soit ce soir, avant que j'aie eu le temps d'étudier les gens que j'avais rencontrés.

Cependant, je n'arrivais pas à dormir, et plus je traînais au lit moins j'avais sommeil. Mon esprit dansait la farandole.

Je finis par renoncer, me levai, m'emparai du stylo-torche dans une poche de mon veston et me mis à l'œuvre sur le verrou. En moins de dix minutes je l'avais crocheté.

Le couloir était désert, les portes des chambres fermées.

Pieds nus je parcourus sans aucun bruit le corridor et les escaliers. La salle de jeux était plongée dans le noir mais il y avait une faible lueur dans le couloir du bureau dont la porte était verrouillée ; elle aussi me coûta environ dix minutes supplémentaires. Mais le temps importait peu ; il ne pouvait pas être plus d'une heure du matin, j'avais toute la nuit devant moi.

Je fis le tour de la table, protégeant ma lampe de la main pour que son rayon ne se voie pas de l'extérieur. J'ignorais ce que je cherchais exactement. J'ouvris un placard et sautai en arrière lorsqu'un squelette me fit face ; mais c'était un classique squelette médical retenu par des fils de fer, totalement inoffensif. Curieux, me dis-je, qu'un psychiatre en possède un ; bah, sans doute une relique de ses années d'étudiant en médecine dont il ne voulait pas se séparer.

Il y avait un coffre, un gros coffre dont la serrure me semblait bien au-delà de mes compétences en crochetage, et j'étais certain qu'il ne contenait rien d'assez intéressant pour justifier la tentative d'effraction.

Par contre, le bureau devait receler ce que je cherchais. Et que je trouvai dans le premier tiroir que je tirai.

Un petit fichier sur cartes de noms et d'adresses. Il était divisé en deux sections, une pour les patients, l'autre pour les employés. Je copiai vite les noms et adresses de tous les patients et employés de sexe masculin sur un carnet. Oh, évidemment, il était possible que Verne se soit déguisé en femme. Mais je devais en priorité m'occuper de ce qui était probable.

J'avais sous les yeux une liste de onze noms de patients et de quatre employés. Je commençai par biffer ceux qui ne correspondaient absolument pas à la description de Verne. D'abord, l'infirmier qui mesurait plus d'un mètre quatre-vingt, un autre doté d'un torse gros comme un tonneau et de bras de gorille. Un type peut modifier son poids en prenant du gras mais pas acquérir ce genre d'hypertrophie.

Trois des patients étaient définitivement trop grands, y compris le type au chapeau de papier et aux théories astrologiques inversées.

L'un était trop petit, seulement un mètre soixante deux. Il restait sept patients et deux employés. Je ne rayai aucun autre nom mais je cochai ceux des quatre qui me semblaient le plus improbables. Tous les quatre avaient des caractéristiques physiques si différentes de celles de Verne que je les reportai en bas de liste pour ne pas les supprimer complètement. Ce qui me laissait cinq noms, mes premiers choix.

Ils ne représentaient pas les seules possibilités mais c'étaient ceux qui retenaient mon attention plus que les autres.

Je décrochai le combiné et parlant assez bas pour ne pas être entendu à l'extérieur du bureau, je donnai le numéro de l'hôtel *New World* et mon propre numéro de chambre. La voix de Kit, ensommeillée, répondit.

— Prends un stylo, chérie, et copie ces noms et adresses, lui dis-je. Tu es prête ?

Lorsqu'elle le fut, je lui donnai les noms de Garvey, Frank Betterman, Harvey Toler, Bill Kendall et Perry Evans. Ce dernier était un paranoïaque que j'avais vu à la salle de jeux et au souper, mais avec qui je n'avais pas encore discuté.

— Tu les as, Kit ? Bonne fille. Je vais encore te donner un nom, mais tu le prends pour une autre raison : Joe Unger. Il a ses bureaux au deuxième étage de l'immeuble Sprague ici même

en ville. Joe est un détective privé, nous avons travaillé ensemble. Je veux dire quand il a un boulot à Chicago il me le confie, et quand j'ai une affaire qui, pendant que je suis à la maison s'oriente vers Springfield, Joe s'en occupe pour moi. Alors, demain à la première heure – je crois qu'il arrive à son bureau vers 8 h – tu appelles Joe Unger et tu lui transmets ces noms. Ne lui dis pas où je suis ni sur quelle affaire je travaille mais demande-lui d'obtenir le maximum d'informations sur chacun de ces types.

Kit semblait pleinement réveillée à présent.

— Et ceux qui habitent en dehors de la ville ? demanda-t-elle. Il y en a un de Chicago et un autre d'Indianapolis ?

— Joe pourra s'en occuper demain par téléphone d'une façon ou d'une autre. Tout ce que je veux c'est savoir s'ils sont réglos. Si une des adresses était bidon, je pourrai me concentrer sur la personne en question. Et toute information générale qu'Unger peut récolter sera utile. Dis-lui de trouver tout ça en une journée de boulot.

— Je lui dis de te contacter comment, Eddie ?

— Tu récupéreras les infos auprès de lui demain soir. Je t'appellerai demain vers la même heure. Ah oui, une autre chose que je voudrais qu'il vérifie. Quelle genre de réputation a le Dr Stanley ? Est-ce qu'on le considère comme quelqu'un d'honnête, reconnu pour son éthique ?

— Très bien, Eddie. Mais pourquoi ?

— Paul Verne est ici ; s'il est effectivement là il se pourrait que le Dr Stanley soit au courant. Verne a beaucoup d'argent, il pourrait acheter son séjour ici, ce qui rendrait l'affaire intéressante pour tout le monde.

— Très bien, je lui dirai de vérifier ça. Qu'est-ce qu'il s'est passé depuis ton arrivée ?

— Ici ? rien du tout. La vie est morne et ennuyeuse.

— Eddie, est-ce que tu me mens ?

— Je n'y songerais même pas, chérie. Bon, salut, je t'appelle demain soir.

Je retournai jusqu'à ma chambre sans être vu.

Après avoir refermé le verrou tel qu'il était, je coinçai la lame de mon canif entre la porte et le chambranle près du sommet.

J'ai le sommeil léger, alors si on ouvrait encore la porte pendant la nuit, la chute du canif sur le sol me réveillerait.

Mais il était toujours en place lorsque j'ouvris les yeux au matin.

Juste après le déjeuner je fus convoqué dans le bureau du Dr Stanley.

— Fermez la porte, Anderson, et asseyez-vous.

Je pris la chaise de l'autre côté du bureau, en face de lui.

— Vous voulez un rapport sur ce que j'ai vu ? demandai-je doucement.

— Inutile de parler à voix basse. Cette pièce est isolée phoniquement, bien sûr, puisque c'est ici que j'ai mes entretiens avec mes patients. Non, je ne pensais pas à un rapport. Vous n'êtes pas ici depuis assez longtemps. Il vous faudra plusieurs jours pour commencer à connaître suffisamment les patients pour… euh… découvrir des changements dans leurs attitudes mentales. Je pensais plutôt vous demander de vous concentrer pour l'instant sur Billy Kendall. Essayez de gagner sa confiance pour qu'il vous parle librement. Je suis assez inquiet à son sujet.

— C'est celui qui a une amnésie, n'est-ce pas ? demandai-je.

Le Dr Stanley acquiesça.

— Jusqu'à présent du moins il n'avait que ce problème de mémoire qui n'allait pas chez lui. Mais…

Il hésita, faisant tournoyer les lunettes cerclées d'or au bout de leur ruban de soie, puis apparemment se résolut à me raconter la suite.

— Mais ce matin, la femme de ménage qui a nettoyé sa chambre a trouvé quelque chose de bizarre sous le lit. Une… euh… arme extrêmement dangereuse. Une mitraillette, pour être franc.

Je parus correctement surpris.

— Chargée ?

— Par chance, non. Mais le mystère n'en est pas moins dense pour autant en fait. D'abord, pourquoi en voudrait-il une ? il n'a montré jusqu'ici aucun symptôme de… euh… cette nature. Deuxièmement, où et comment a-t-il pu l'obtenir ? Le deuxième problème est le plus déroutant, mais le premier dans un sens est plus important. Je veux dire, il remet en cause la question de

savoir s'il a encore sa place dans cet établissement. En clair, est-ce qu'il ne serait pas nécessaire de proposer son transfert vers une clinique où le personnel est habilité à traiter ce genre de dérangement. Vous voyez ce que je veux dire ?

— Parfaitement, docteur. Je vais le surveiller de ce pas.

Je me levai.

— Dans quelle chambre se trouve Kendall ?

C'est seulement en me retrouvant dans le couloir que je réalisai qu'il avait dit chambre 6. J'avais mis cette mitraillette dans la douze. Est-ce que l'occupant de la 12 l'avait trouvée et l'avait mise sur le dos de quelqu'un d'autre, sinon quoi ?

Billy Kendall attendrait. Je me dirigeai vers la chambre numéro 12 et tapai à la porte. Frank Betterman l'ouvrit, je prétendis savoir que c'était sa chambre et lui proposai une partie de ping-pong.

Nous jouâmes donc au ping-pong ; je ne voyais aucun moyen de lui demander s'il avait trouvé une mitraillette dans son tiroir sans reconnaître implicitement que je l'y avais mise moi-même. Ce qui ne semblait pas vraiment diplomate.

Au souper je parvins à m'asseoir à la même table que Billy Kendall ; mais il refusait de parler sauf pour répondre à mes questions par monosyllabes.

Je chipai une autre poignée d'argenterie.

Une partie de bridge assura l'occupation de la soirée, et je songeais que j'avais dit la vérité à Kit en affirmant qu'il ne se passait rien que des épisodes mornes et sans intérêt.

Une fois couché, j'attendis bien après minuit pour ma deuxième incursion dans le bureau d'où j'appelai Kit. Elle n'eut pas l'air endormi cette fois. Elle attendait le coup de fil.

— Tu as des renseignements intéressants ?

— Oui, Eddie. L'adresse d'Indianapolis est bidon. Il n'y a pas de rue de ce nom là-bas.

L'adresse d'Indianapolis était celle d'Harvey Toler. Je sifflai doucement. Est-ce que Harvey Toler était celui que je cherchais ?

— Merci mille fois, mon ange. Maintenant je vais passer à l'action.

— Attends, Eddie. Il y avait aussi des trucs bizarres à propos d'un ou deux autres types. Frank Betterman : son adresse existe, c'est un meublé bon marché mais il y a vécu. Il était journaliste pour l'*Argus* à Springfield. Il s'est fait renvoyer parce qu'il buvait trop.

— Tout ça tient la route. Il est dipso…

Alors je compris ce qu'elle voulait dire. Où est-ce qu'un journaliste au chômage trouverait assez d'argent pour se payer un séjour dans une clinique huppée ? surtout un poivrot qui n'était pas vraiment du genre à économiser de l'argent pendant qu'il travaillait.

— Et Kendall, William Kendall. Il travaillait dans une banque ; il en est parti au moment où les soupçons se portaient sur lui : il y avait un trou dans la caisse, on l'a suspecté de détournement de fonds. Mais ils n'ont rien pu prouver et on ne l'a jamais arrêté.

— Hum… c'est peut-être là qu'il a trouvé l'oseille pour financer. Et comme il est amnésique il a peut-être oublié d'où venait cet argent. Et au sujet de mon ami Garvey ?

— Celui-là est réglo. Il a une sœur, il est marié et a six gosses qui vivent à cette adresse. Il n'a pas appris grand chose sur l'autre malade, Perry Evans.

— C'était l'adresse de Chicago, pas vrai ?

— Oui, c'est un hôtel. Un petit, d'après Joe Unger. Tout ce qu'on a trouvé est que Perry Evans avait vécu là un trimestre jusqu'au mois dernier. Ils ne savent rien de ses affaires ou ne veulent rien dire.

Bon sang, ça n'éliminait Evans en aucune façon. Pour autant ce qu'on en savait, Paul Verne aurait pu rester trois mois dans un hôtel à Chicago sous ce nom-là. Mais au diable cette affaire, Harvey Toler lui avait donné une adresse inexistante.

— O.K., chérie. Je vais le garder dans un coin de ma tête comme deuxième choix. Qu'est-ce que tu as pu découvrir sur le Dr Stanley ?

— Il est venu ici il y a un peu plus d'un mois et a loué cette propriété. Elle a été construite il y a dix ans, c'était une petite école privée pour filles.

— Qui a fait faillite il y a trois ans ; inoccupée depuis. Oui, poupée, on a parlé de tout ça dans les journaux, et du fait que Stanley venait de Louisville dans le Kentucky. Ce que je veux, c'est savoir de quelle réputation il jouit ?

— Bonne, pour autant qu'on le sache. Joe Unger a contacté une agence de détectives de Louisville pour qu'ils y mènent une enquête. Il a été psychiatre là-bas pendant dix ans, puis il est tombé malade et a tout abandonné il y a un an. Il avait bonne réputation mais il ne voulait sans doute pas redémarrer une nouvelle carrière une fois remis sur pieds, alors il a choisi de diriger une clinique.

— Quelqu'un a dû l'informer que cet endroit était à vendre pour une bouchée de pain, et il est venu s'installer à Springfield. Très bien, chérie ; rien d'autre ?

— Non, Eddie. Est-ce que tu auras bientôt fini ?

— Pas avant quelques jours, au mieux. Je vais garder un œil ouvert sur mon ami Toler, et l'autre sur Perry Evans. Je devrais me faire une idée assez vite. Salut, je te laisse.

La mort dans le noir

Une fois le combiné raccroché, je restai assis dans l'obscurité pour réfléchir. Je ne sais pourquoi mais j'arrive mieux à me concentrer dans un bureau, même dans le noir, que dans un lit.

Le problème, c'est que plus je réfléchissais, moins j'en savais.

Harvey Toler, l'exhibitionniste, avait donné une fausse adresse en s'inscrivant ici ; ce qui pouvait indiquer qu'il était Paul Verne à condition que ce dernier soit bel et bien là. Mais ça pouvait ne rien vouloir dire du tout. Il y a plein de bonnes raisons pour lesquelles les gens donnent de fausses adresses ; j'en avais donné une moi-même, et je n'étais pas Paul Verne. Peut-être qu'il avait honte de séjourner ici et qu'il ne voulait pas que ses amis découvrent son refuge. Peut-être que de donner un faux nom, si son nom était aussi faux que son adresse, ne reflétait qu'une facette de son exhibitionnisme.

Le cas de Perry Evans n'était-il pas plus troublant, quand on y songeait ? Paul Verne n'était pas idiot. Donnerait-il une adresse que l'on pourrait vérifier par un simple coup de fil ? Ne serait-il pas davantage susceptible de s'être créé une identité quelque part ?

Imaginons qu'il se soit caché dans un petit hôtel de Chicago. En venant à Springfield il utiliserait la même identité que là-bas de manière que quelqu'un comme moi, faisant montre de curiosité, puisse remonter jusqu'à Chicago mais pas au-delà.

Et si Perry Evans était blanc comme neige et possédait assez d'argent pour se payer un séjour dans cette clinique, pourquoi aurait-il logé dans un hôtel minable ? Et où est-ce qu'un journaliste hors-circuit pouvait bien trouver assez d'argent pour résider ici ?

Et Billy Kendall, l'ex-employé de banque. Était-il, oui ou non, coupable de détournement de fonds ? et dans l'affirmative quel était son rôle dans cette histoire ?

« C'est dingue », me dis-je.

Seul Garvey s'était révélé être totalement limpide ; et Garvey était celui qui m'avait le plus intéressé au sein de la bande. C'est à lui que j'avais demandé une mitraillette. Et il me l'avait fournie.

« C'est dingue, là encore. »

Je retournai à l'étage. Peut-être qu'un peu de sommeil me ferait du bien. Je n'avais guère dormi la nuit dernière, et il était déjà 2 h du matin.

La lumière était toujours éteinte au premier étage. J'avançai à tâtons le long du mur jusqu'à ma porte au bout du couloir. Je l'entrouvris. Le battant buta contre un obstacle solide mais peu résistant. Je poussai, il s'écarta d'une quinzaine de centimètres environ ; je poussai plus fort, il gagna quelques centimètres puis se bloqua.

Comme je tenais à la main le stylo-lampe de poche, bien que je ne l'aie pas utilisé dans le couloir, je passai le bras dans l'ouverture et l'allumai, le faisceau orienté vers le sol. J'arrivais à peine à glisser la tête assez loin dans l'ouverture pour identifier l'obstacle.

C'était un corps, étendu sur le dos. Un homme en pyjama avec du sang coagulé dans les cheveux. Il ressemblait à…

Alors quelque chose de dur et lourd siffla dans l'air et m'écorcha le sommet de la tête ; par chance, le coup m'écorcha seulement, car il était assené pour tuer.

La douleur m'aveugla mais il n'était pas nécessaire que je voie pour retirer ma tête de l'entrebâillement et claquer la porte, la main toujours sur la poignée.

Quiconque se trouvait là-dedans parviendrait certainement à l'ouvrir de l'intérieur comme je l'avais fait, mais pas avant quelques minutes.

Soudain une détonation retentit dans la chambre et un petit trou noir apparut sur le panneau de la porte. Je me laissai tomber à plat ventre. Tandis que quatre autres coups de feu traversaient la porte sous différents angles, je roulai jusqu'à un coin du couloir et demeurai collé au sol. Aucune balle ne m'atteignit.

On ne tira que cinq coups de feu au total, ce qui voulait dire que le tueur n'avait pas vidé son arme. Un revolver contient six balles, et un automatique peut en avoir davantage.

Puis vint le silence. Je prêtai une oreille attentive, mais l'absence du moindre cliquetis en provenance de la chambre semblait indiquer que le tireur ne bricolait pas la serrure pour quitter les lieux. Je me levai prudemment, ôtai le sang qui me coulait sur le front et devant les yeux avec mon mouchoir.

Après le silence ce fut le tohu-bohu. De la plupart des chambres donnant dans le couloir montaient des voix, fusaient des questions, réclamant des explications, les malades réveillés en sursaut exigeaient qu'on les libère et tambourinaient aux portes. J'entendis des bruits de pas qui venaient du deuxième étage : les infirmiers rappliquaient. Si j'attendais, il serait trop tard pour découvrir ce que je voulais savoir par-dessus tout : quels patients étaient encore dans leur chambre, et lesquels n'y étaient pas.

Je courus dans le couloir, ouvrant toutes les portes. Dans la plupart des cas le locataire se tenait juste derrière ; dans le cas contraire ie passai la tête à l'intérieur et balayai le lit de ma lampe torche. Je ne pris pas le temps de répondre aux questions

ou de donner des explications ; j'avais parcouru tout le couloir au moment où le grand infirmier en uniforme blanc et Garvey, en train de remonter son pantalon sur une chemise de nuit pour homme, dévalaient les escaliers à toute vitesse.

Deux chambres s'étaient révélées vides. Celle de Harvey Toler dans laquelle nous avions porté un toast de thé glacé, et la chambre numéro quatre, celle de Perry Evans.

Deux absents, et ils se trouvaient tous les deux dans ma chambre. L'un était mort et l'autre un tueur en série. Mais pourquoi *deux* ?

Paul Verne avait-il découvert, je ne sais comment, que j'étais un détective ? Était-il venu dans ma chambre pour me supprimer ? Avait-il emmené quelqu'un pour lui tenir compagnie, un comparse qu'il aurait ensuite assassiné ?

Et qui était qui ? Harvey Toler et Perry Evans avaient tous les deux les cheveux bruns. L'un comme l'autre pouvait être allongé derrière la porte. L'adresse de Toler était fausse, et celle de Perry Evans, ce petit hôtel de Chicago, trop facile à remonter pour qu'il n'apparaisse pas presque plus suspect que s'il en avait donné une fausse.

Betterman me tenait par un bras et l'infirmier par l'autre, chacun me posant à toute vitesse des questions et se gênant l'un l'autre. Impossible d'en placer une. Je remarquai que le visage de Frank Betterman semblait plus hagard que d'habitude.

Alors le Dr Stanley, en train de nouer la ceinture de son peignoir, descendit les escaliers. Sa première question fit taire Betterman et l'infirmier, ce qui me donna une occasion de répondre.

Il jeta un bref coup d'œil dans le couloir vers la porte de ma chambre trouée par les balles comme pour vérifier mes dires, et m'interrompit assez longtemps pour envoyer l'infirmier appeler la police.

— Vous ignorez qui a tué qui ? demanda-t-il. Et vous croyez que l'autre est Paul Verne ?

Il avait le visage pâle et fatigué. Le nom de Paul Verne ne lui était pas inconnu. Chaque psychiatre du pays, comme chaque flic, connaissait Paul Verne.

J'acquiesçai.

— Je doute qu'il y soit encore. Il ne peut plus espérer quitter la chambre par là, mais il y a la fenêtre. Le sol est meuble en dessous, il a pu se laisser tomber. À l'heure qu'il est, il est probablement en train d'escalader la clôture.

Je disais ces mots d'une voix acide parce que j'avais échoué. La police continuerait la chasse à l'homme, et même s'ils attrapaient leur gibier je ne verrais pas la couleur de ces vingt-cinq mille dollars.

Si seulement j'avais eu un pistolet, tout aurait été différent. Mais franchir cette porte ou contourner le bâtiment pour devancer le tueur sous la fenêtre aurait été un pur suicide. Je suis prêt à faire beaucoup de choses pour vingt-cinq mille dollars, mais le suicide n'en fait pas partie…

La police.

Les lieux étaient envahis par la police, dedans comme dehors.

Le corps dans ma chambre était celui de Harvey Toler. Et cette fois, il ne faisait pas semblant d'être mort. On l'avait frappé derrière la tête avec quelque chose qui pouvait être, qui était certainement la crosse d'un revolver ou d'un pistolet.

Perry Evans avait disparu et on découvrit un petit triangle de vêtement à damier sur les barbelés au sommet du mur. Evans possédait un costume à damier qui ne se trouvait pas dans sa chambre ; ses autres costumes étaient proprement rangés dans son placard.

Des voitures de police, toutes celles qui étaient disponibles patrouillaient le quartier. On surveillait les gares et les stations de bus, ainsi que les trains de marchandise et les autoroutes ; vous voyez, le toutim habituel.

Visiblement, le choc d'apprendre que Paul Verne avait été l'un de ses patients avait un peu engourdi les facultés mentales du Dr Stanley. Bien que je lui aie raconté toute l'histoire il ne se faisait toujours pas à l'idée que j'avais accepté le travail dans le seul but de capturer Verne et que je ne resterais pas.

— Nous dirons bien sûr tout cela à la police en privé, Anderson, sinon les patients vont découvrir que vous n'êtes pas réellement l'un d'entre eux, et votre utilité prendra fin.

Je haussai les épaules sans un mot. J'étais trop agacé d'avoir perdu une occasion de gagner vingt-cinq mille dollars pour me soucier du patron ; qu'il croie à mon départ ou non je m'en fichais un peu.

Je pris à part le capitaine Cross, le policier en charge de l'affaire et quelques autres inspecteurs, je leur montrai mes papiers. J'évitai de discuter avec les autres pensionnaires pour ne pas avoir à leur expliquer pourquoi je ne me trouvais pas dans ma chambre lors du feu d'artifice.

La plupart des patients étaient au rez-de-chaussée. Peu d'entre eux désiraient retourner dans leur chambre. Le bâtiment était entièrement éclairé, comme un arbre de Noël. Je sortis faire un tour dans la propriété. Je cherchais quelque chose ; j'ignorais quoi.

Toute la clinique avait été fouillée, dedans comme dehors. La police avait admis que le morceau de tissu accroché aux barbelés aurait pu être une ruse, et que Perry Evans avait pu revenir sur ses pas en courant pour se cacher quelque part dans les parages. Ils cherchèrent dans tous les endroits où un homme pouvait se réfugier, et dans certains autres où c'était impossible. Je m'adossai contre un arbre et fixai le bâtiment, surtout ma fenêtre. Les photographes se trouvaient là-haut à présent.

Que s'était-il passé dans cette chambre, dans ma chambre, ce soir ? Verne avait dû découvrir qui j'étais et ce que je faisais ici ; il était venu pour me tuer. Mais comment Harvey Toler s'était-il retrouvé sur son chemin obtenant ainsi sa meilleure chance de jouer le rôle d'un cadavre ?

Harvey Toler me préoccupait plus mort que lorsqu'il était vivant. Pourquoi avait-il donné une fausse adresse ?

Il y a plein de bonnes raisons hormis le fait d'être un tueur en série pour que l'on donne une fausse adresse. Toutes ces raisons ne sont pas criminelles. Mais c'était une coïncidence, une sacrée coïncidence que l'on donne une fausse adresse précisément dans cette affaire-là.

Et Billy Kendall, le type qui ignorait qui il était la plupart du temps. Il avait peut-être été mêlé au détournement de fonds de la banque, bien qu'on ne pût le prouver.

Et peut-être qu'il n'avait pas trempé là-dedans.

Tous ces faits tournicotaient dans ma tête sans que je parvienne à les assembler.

Perry Evans avait disparu, donc Perry Evans était bel et bien Paul Verne. Mais où est-ce qu'un reporter dans la dèche comme Frank Betterman avait trouvé l'oseille pour se payer une cure de désintoxication dans un endroit comme ça ?

C'était encore plus pervers qu'un labyrinthe, et plus j'y songeais, plus ça devenait dingue.

De plus en plus dingue jusqu'à ce que finalement, là dans le noir, l'histoire devînt si tordue qu'elle prenait un sens nouveau.

Si je ne me trompais pas, il n'y avait qu'*une seule* façon de la considérer, et son aspect monstrueusement insensé ne pouvait être que la vérité.

Je souris en levant les yeux vers la fenêtre éclairée de ma chambre et pénétrai brièvement dans le bâtiment pour emprunter une grosse lampe-torche au Capitaine Cross.

— Bien sûr, mais pourquoi est-ce qu'il vous la faut ?

— Peut-être que je vais vous trouver Perry Evans.

— Ici, dans la propriété ? On a tout fouillé du sol au plafond.

— Vous n'avez peut-être pas creusé assez, dis-je.

Et avant de devoir expliquer ce que j'entendais par là, je filai en vitesse.

Il existait un endroit vraiment suspect, et si ce que je cherchais n'y était pas, j'aurais à entreprendre une fouille systématique.

Mais j'allai à l'endroit suspect, et c'était là.

Pas de dingues.

Je rendis la lampe-torche à Cross lorsque je revins à l'intérieur du bâtiment.

— Vous l'avez déjà trouvé ? Où est-ce qu'il se cache ? voulut-il savoir.

— Derrière le garage. Il a creusé un trou et l'a rebouché derrière lui. Il est enterré là, lui ou quelqu'un d'autre.

Il me regardait avec attention.

— C'est le seul endroit où le sol est meuble et facile à creuser. Et vous n'aurez sans doute pas à enlever et à remettre le gazon. Il a été aplani avec beaucoup de soin mais on peut voir où il est. Il est certainement peu profond.

Il continuait de me fixer.

— N'en veuillez pas à vos hommes de ne pas l'avoir trouvé. Ils cherchaient un type vivant, et les vivants ne se planquent pas sous terre.

Ses yeux exprimaient encore l'incrédulité mais il se dirigea vers la porte, donna quelques ordres et revint vers moi.

— Vous voulez dire que ce n'était pas Paul Verne ?

— Il faut que je passe un coup de fil ; longue distance. Venez avec moi dans le bureau si vous voulez écouter.

Il y avait là une belle réunion de malades commentant les événements. Dr Stanley, qui avait toujours l'air gravement inquiet, essayait de les calmer. Un type en vêtements civils qui semblait s'ennuyer se tenait adossé dans un coin de la pièce. Hormis l'intonation des voix on se serait cru dans un salon de thé.

Je décrochai néanmoins le téléphone, réclamai :

— Longue distance, et lorsque l'opératrice se présenta, j'enchaînai, Passez-moi le domicile de Roger Wheeler Verne à San Andria, Californie. Ouais, je patiente.

Il se passa un certain temps pendant lequel je gardai le combiné mais cela me tenait à l'écart des conversations en cours.

Au bout d'un moment, l'opératrice annonça :

— Voilà votre interlocuteur, et une voix mâle se fit entendre.

— Roger Verne à l'appareil.

Cette fois, lorsque je me mis à parler, toutes les autres voix se turent, ils écoutaient tous.

— Je suis Eddie Anderson, M. Verne, détective privé. J'ai découvert votre fils, il est vivant, et je m'apprête à le livrer aux autorités. Je voulais être le premier à vous en parler pour qu'il n'y ait pas de salades au sujet de la récompense.

— Excellent, M. Anderson. Je vous assure que vous n'aurez aucun problème pour la toucher.

— Merci, dis-je. Vous recevrez sans doute un autre coup de fil dans peu de temps dès que la police l'aura appréhendé.

Alors que je posais le combiné le capitaine Cross grommela :

— Pour quel genre d'escroc est-ce que vous nous prenez ?

Je lui fis un sourire.

— Je l'ignore. De quel genre êtes-vous ? Tout ce que je sais, c'est que j'ai déjà eu des difficultés pour toucher des récompenses dans le passé ; ne m'en veuillez pas si je joue la sécurité.

Il y avait de la tension dans le bureau, une tension presque effrayante tandis que je balayai la pièce du regard.

— Frank Betterman, dis-je.

Il se tenait derrière la chaise de bureau du Dr Stanley, il parut surpris et recula contre le mur. Je contournai le bureau dans sa direction.

Dr Stanley pivota dans sa chaise, lança à Betterman un regard étonné et effrayé, puis sa main jaillit d'un tiroir jusqu'alors entrouvert, armée d'un automatique.

— C'est bien, Docteur, dis-je en approchant de lui. Tenez-le en joue, c'est un tueur. Il pourrait vous éliminer.

Le temps que le pistolet du Dr Stanley effectue un arc-de-cercle pour couvrir Betterman, j'étais à côté de lui, plongeai vers l'automatique, saisis son poignet à deux mains et l'abaissai vers le sol en le tirant de sa chaise.

L'arme cracha une fois au moment où ses jointures heurtèrent le sol mais la balle alla s'enterrer dans les moulures. Je lui tordis la main jusqu'à ce qu'il lâche le pistolet et lui fis une clef de bras dans le dos. Tout était terminé. Même la force d'un tueur en série ne peut briser une clef de bras comme celle-là.

— Désolé, Frank, dis-je à Betterman. Mais si je n'avais pas procédé de cette manière il aurait abattu plusieurs personnes ici présentes avant que l'on puisse le maîtriser. J'ai vu sa main rester proche du tiroir entrouvert, je savais qu'il y aurait une arme dedans. J'ai dû gagner du temps jusqu'à ce que je sois assez près de lui pour lui sauter dessus.

Frank Betterman essuya du dos de la main la sueur qui lui mouillait le front.

— Tu veux dire que Stanley est ce Paul Verne ?

J'acquiesçai.

— J'aurais dû me douter qu'il se fabriquerait une identité qui tienne la route. Il a certainement tué le vrai Philémon Stanley à Louisville, a pris son identité et s'est installé ici. Bien sûr, il ne pouvait pas se faire passer pour lui dans un endroit où il était connu, mais c'était assez facile ici.

— Vous feriez mieux de ne pas vous tromper, Anderson, dit le capitaine Cross. Je ne comprends pas tout. Pourquoi est-ce qu'il aurait tué ces deux autres types ? Je sais qu'un fou n'a pas besoin de mobile, mais il avait une bonne planque ici et n'était pas suspecté.

— Et il voulait la garder. Ces meurtres n'étaient pas sans mobile, aucun des deux. Il voulait me supprimer parce qu'il a découvert pourquoi j'étais ici, et compris que tôt ou tard je pigerais sa combine une fois que j'aurais la certitude que Paul Verne était dans les lieux. Il a sans doute espionné ma conversation téléphonique sur un autre poste la nuit dernière, et a décidé de m'éliminer. Donc, plus tôt dans la soirée, il a assassiné Perry Evans et dissimulé le corps, puis…

— Pourquoi ? Qu'est-ce que le meurtre de Perry Evans a à voir avec le fait de vous tuer ?

Je lui fis un léger sourire.

— Pour qu'il n'y ait pas de meurtre non résolu. Je serais mort, Evans absent, avec un morceau de tissu sur le barbelé. Deux et deux font quatre, et si le nom de Paul Verne avait été cité, eh bien, Evans était Verne, il m'a assassiné et s'est enfui.

— Hmm… Et qu'en est-il de Toler ?

— Toler a cambriolé ma chambre pendant que je me trouvais au rez-de-chaussée ce soir. Je vous dirai pourquoi plus tard. Et Verne – Dr Stanley – m'y attendait pour m'abattre lorsque je reviendrais, a tué Toler dans le noir par erreur. Quand il s'est rendu compte de sa méprise il m'a attendu. Cela n'aurait pas compliqué ses plans. Une fois Perry Evans disparu on l'aurait accusé de deux meurtres au lieu d'un. Il rate encore une fois son coup avec moi, même après avoir tiré à travers la porte. Ensuite, il ne pouvait plus m'avoir comme ça en présence de témoins, alors il est remonté dans sa chambre.

— Vous voulez dire qu'il s'est échappé par la fenêtre, a fait le tour du bâtiment au pas de course avant de monter à l'étage ?

— J'en doute. Sa chambre est juste au-dessus de la mienne. J'imagine qu'il est entré par la fenêtre à l'aide d'une corde qui pendait de la sienne. Il n'avait plus qu'à retourner dans sa chambre par le même chemin et descendre les escaliers en nouant son peignoir.

— Vous m'avez raconté un bobard pas croyable à propos d'une mitraillette. Qu'est-ce que vous en faites ?

— Garvey avait ordre de transmettre à Stanley des informations sur les patients et de lui rapporter toutes leurs demandes. Pour rire, j'ai demandé une mitraillette à Garvey, bien sûr, il en a parlé à Stanley. Et c'est le seul truc insensé qu'ait fait Paul Verne. Son sens de l'humour macabre l'a poussé à en planquer une dans ma chambre. C'était avant qu'il apprenne que j'étais un détective, bien sûr. Peut-être ai-je éveillé ses soupçons en me débarrassant de ce colis encombrant sans lui en parler. Si j'avais été ce que j'étais censé être, j'aurais dû lui en faire part.

Cross et le type en civil m'ont alors déchargé de mon prisonnier, menotté et sans défense. Son silence obstiné était pour moi une confession suffisante ; et pour Cross aussi visiblement.

Tandis que ses gars emmenaient Verne, le capitaine l'air très inquiet, sollicita mon avis d'une voix pleine de gravité.

— C'est nouveau pour moi. Je veux dire cette clinique. Qu'est-ce que je vais bien faire de ces malades ? Est-ce que l'infirmier peut prendre la relève ? Est-ce qu'il avait un assistant en mesure de s'occuper de tout jusqu'à ce qu'on trouve d'autres établissements pour tous ces gens ?

Je lui souris.

— Capitaine, vous ne m'avez pas encore demandé pourquoi Harvey Toler était venu dans ma chambre ce soir.

Il fronça les sourcils.

— D'accord, pourquoi est-ce qu'il a fait ça ? Non que ça puisse avoir un rapport quelconque avec la gestion d'une clinique…

— La clinique est peut être directement concernée. Toler qui m'a entendu passer devant sa porte lorsque je suis descendu téléphoner voulait examiner mes affaires pour en faire un rapport au Dr Stanley ou à l'homme qu'il prenait pour le Dr Stanley.

— Hein ? Pourquoi ? Attendez une minute ! vous voulez dire que Toler n'était pas réellement fou, qu'il simulait son exhibitionnisme comme vous simuliez votre kleptomanie, et que Stanley l'avait embauché comme il vous avait embauché, pour surveiller les autres patients ?

— Exactement, capitaine. À présent, multipliez le résultat…

*

* *

— T'es cinglé, dit Kit.

— Non, mon ange. Je lui expliquai patiemment. C'est là tout le nœud de l'affaire. Bien que je déplore deux meurtres, trois si on compte le vrai Stanley, voilà ce qui fait que cette affaire à mourir de rire est totalement ahurissante. Je ne suis *pas* fou. Pas plus que n'importe qui dans cet asile, sauf son directeur ! J'aurais dû m'en douter lorsque nous avons exhumé le passé de quelques patients au hasard ; aucun d'eux ne paraissait assez fortuné pour se payer un séjour ici mais chacun d'eux était du genre à chercher du boulot en épluchant les offres d'emploi comme celle à laquelle j'ai répondu, peut-être formulée différemment.

— Tu veux dire qu'il n'y avait pas un seul vrai fou là-dedans ?

— Pas un seul. Il semble probable que Verne ait reçu au moins une ou plusieurs véritables demandes d'accueil pendant les semaines qu'il a passées là-bas, mais si c'est le cas, je pense qu'il les a refusées. Un ou deux malades authentiques auraient mis son plan en danger, pas vrai ? Seigneur, il a dû prendre son pied à diriger cet établissement en sachant que les dix-huit ou dix-neuf résidents s'espionnaient les uns les autres selon ses instructions, et chacun d'eux simulait la folie pour tromper les autres ! Et tout ce bazar dirigé par un…

Je ne pouvais pas continuer.

En outre, il fallait que l'on s'arrête de rire assez longtemps pour décider où on allait passer le reste de notre lune de miel avec vingt-cinq mille dollars.

Homicide Sanitarium
Thrilling Detective
Mai 1941

Votre Nom en Or

Rolf aurait bien pu dépasser ce comptoir de maroquinier s'il n'avait pas remarqué la fille qui se trouvait derrière. En la voyant, il s'arrêta sur place, près de la vitrine des portefeuilles.

Elle s'occupait d'un autre client. Dale l'observa et se demanda ce qui l'avait arrêté. Elle n'était pas précisément belle, bien qu'elle eût une peau lisse et le genre de chevelure soyeuse et dorée qui vous donne envie de passer les doigts dedans. Elle avait des yeux bleu clair qui semblaient un peu fatigués. Mais il y avait quelque chose chez elle…

Elle sourit de nouveau et Dale comprit : elle avait un sourire d'ange qui éclairait son visage, et lui donnait l'impression d'être illuminé de l'intérieur.

À présent il savait pourquoi il s'était arrêté. Il savait aussi qu'il devait s'en aller, et vite. Un homme qui s'est évadé de prison où il avait vingt ans à purger n'avait pas à regarder une fille dont le sourire, même lorsqu'il s'adressait à quelqu'un d'autre, déclenchait en lui pareille émotion.

L'autre client s'en allait, la fille le regarda alors droit dans les yeux. Oui, ses yeux étaient fatigués mais ils contenaient une mer de calme et de bien-être. Dale se rendit compte qu'il n'avait pas entendu la question. Il rougit légèrement, lui demanda de répéter.

Sa voix s'harmonisait avec ses yeux, même si elle ne prononçait que des paroles banales :

— Puis-je vous suggérer l'achat d'un portefeuille ? Il est spécial, votre nom en or frappé directement sur le cuir, sans frais supplémentaire. C'est une excellente affaire.

— Euh… oui, je vais vous en prendre un, lui dit Dale.

Il glissa la main sous sa veste pour prendre son vieux portefeuille qui avait bien besoin d'être remplacé, bien qu'il n'y eût pas songé jusqu'à présent. Du coin de l'œil, il aperçut le présentoir et l'étiquette du prix, un dollar cinquante.

VOTRE NOM EN OR

Il ne pouvait pas courir le risque de donner son nom ; il utiliserait l'un de ceux, fictifs, dont il s'était servi depuis qu'il était en cavale. Il ne pourrait plus jamais être Dale Rolf. Voilà pourquoi il devait en finir avec ça en vitesse et s'éloigner de ce comptoir.

Voilà, c'était exactement ce qu'il fallait faire : s'excuser et partir tout de suite. Lui, un fugitif, n'avait rien à gagner à contempler une fille, à parler à une fille qui le remuait autant.

— Celui en cuir noir ou marron ?

Elle inscrivit sa réponse sur son cahier de ventes.

— Et votre nom, tel que vous voulez qu'il soit gravé sur le portefeuille ?

Elle épela attentivement le nom qu'il lui donna ; « D.N. Reynolds », et lui fit vérifier l'orthographe. Dale sortit un dollar de son vieux portefeuille, un demi-dollar de sa poche et les posa sur le comptoir.

— Est-ce que vous faites la gravure tout de suite ici-même, ou est-ce que je dois repasser ?

— Non, à l'usine. Vous pouvez revenir dans trois jours, aussi on peut vous l'envoyer.

Elle prit le présentoir avec le portefeuille témoin fixé au centre et l'approcha de lui.

— Voyez, le nom peut être inscrit sur l'extérieur comme sur cet exemplaire. Sinon on peut le graver sur le rabat intérieur.

Il jeta un coup d'œil au présentoir, puis au portefeuille témoin et vit le nom qui était y gravé. Il lut les lettres de ce nom mais il lui fallut une bonne seconde pour que leur signification frappe son cerveau.

DALE ROLF

C'était son nom en or !

— Quelque chose ne va pas ? demanda la fille. Est-ce que… Est-ce que vous vous sentez bien ?

Il aperçut son reflet dans le miroir scellé dans le pilier à côté de lui. Pas étonnant qu'elle ait posé cette question. Il essaya de se contrôler mais le choc avait été trop soudain.

— Je viendrai le chercher, parvint-il à dire. Le nom ? Mettez-le à l'extérieur, comme sur l'échantillon.

Il partit d'un pas rapide vers l'entrée principale du magasin. Toutes les envies de dépenses qui l'avaient titillé dès qu'il eut pénétré dans le magasin avaient disparu. Il se sentait la bouche pâteuse. Il avait vraiment besoin d'un verre. Mais depuis cette nuit-là dix mois auparavant, il n'avait pas bu une goutte, et il ne boirait sans doute jamais plus.

L'instinct qui conduit un animal traqué vers son repaire ramena Dale vers sa chambre. Dans son sanctuaire, il alluma une cigarette et s'assit sur le bord du lit pour réfléchir. Pour la première fois depuis que la vue de son nom sur ce portefeuille témoin l'avait ébranlé, il se mit à réfléchir de façon cohérente.

Pour commencer, il ne pouvait s'agir d'une coïncidence ; pas avec un nom aussi peu commun que Dale Rolf dont le frère de lait possédait une usine de maroquinerie qui fabriquait entre autre des portefeuilles.

Mais pourquoi ? voilà presque un an qu'il avait quitté son ancienne vie à Lundale. Il avait abandonné son héritage. Will Hazlett était capable de le gérer en plus de l'usine que leur père, en fait le père adoptif de Dale, et vrai père de Will, avait légué à ce dernier.

Qu'est-ce que son frère de lait pouvait bien lui vouloir ? Non ! ce serait trop beau pour être vrai, que des arrangements eussent été passés avec les autorités. Impossible ! Certes, elles concluaient parfois des marchés avec des individus ayant détourné de l'argent, jamais avec ceux qui avaient pris une vie.

Son nom devait s'étaler sur un grand nombre de présentoirs de portefeuilles. Ce ne pouvait être qu'un signal de Will Hazlett. Will qui voulait que Dale entre en contact avec lui, Will qui était le seul à même d'arranger ce système d'appel.

Au-delà de cette certitude le raisonnement de Dale se bloquait, son esprit tournoyait en cercles stériles.

Il quitta sa chambre et se rendit à une agence de location de voitures. S'il se mettait en route maintenant, il atteindrait Lundale après le coucher du soleil, et la nuit, moyennant quelques précautions, il parviendrait peut-être à ne pas être vu.

Il conduisait lentement pour ne pas arriver trop tôt. Ses pensées revenaient sans cesse à cette nuit-là, il y avait dix ans de cela, la première et unique fois où il avait été vraiment ivre.

Tout avait commencé de façon si banale, dans un banal restaurant pour routiers, par une stupide altercation avec un grand type à casquette à carreaux. Il ne se souvenait même plus du motif de la querelle, toujours est-il qu'ils étaient sortis pour la vider.

Tout était flou et pourtant affreusement clair. Le grand type qui se jette sur lui. Cette faucheuse qu'il avait esquivé d'instinct, sans réfléchir. Ce méchant uppercut qu'il avait asséné en retour de tout le poids de son corps titubant d'ivresse, balayant la brume rouge de sa colère. Le type qui tombe comme un sac de charbon, le son creux de sa tête heurtant le rocher. Le moment de folle panique lorsqu'il avait soulevé la tête, écarté la pierre, glissé sa main sous la chemise de son adversaire sans sentir le moindre battement de cœur. Le hurlement derrière lui, l'homme au gros nez qui sortait en courant de l'auberge, la fuite éperdue dans les ténèbres tournoyantes !

Quelle erreur ! S'il avait été sobre, il serait resté pour faire face. S'il s'était rendu, au pire, on aurait retenu contre lui l'homicide involontaire. À présent, on l'accusait de meurtre – meurtre au deuxième degré, comme ils l'appellent. Même s'il se livrait maintenant, il écoperait d'au moins vingt ans. Et quand on a vingt-quatre ans, ça ressemble à la perpétuité.

Il était sorti de son sommeil d'ivrogne dans les bois. Midi avait sonné avant qu'il ne se sente assez bien pour se risquer jusqu'au village le plus proche. Le journal, avec son nom et toute cette histoire sordide. *Recherché pour meurtre*. On avait relevé ses empreintes sur le rocher ; d'après la police il s'en était délibérément servi pour fracasser le crâne du type.

Peut-être, alors n'aurait-il pas été trop tard pour se livrer. Mais au lieu de ça, il était parti vers Chicago et s'était perdu au milieu de ses millions d'habitants, jusqu'à aujourd'hui.

Il traversa Clairton à 21 h passées, à quinze kilomètres de sa destination. Il s'arrêta au bout de la ville dans une station-service qui avait une cabine téléphonique. Il composa le numéro de Will et glissa dans la fente la pièce réclamée pour un appel interurbain.

La voix de Will répondit. Dale parla prudemment. On ne pouvait jamais savoir si un opérateur n'était pas en train d'écouter la conversation sur l'un des standards de la petite ville.

— Will, c'est ton vieil ami George Williams, dit-il. Il savait que Will ne connaissait aucun George Williams, il se dépêcha donc d'enchaîner avant que son frère de lait ne l'interrompe. Je veux te parler du présentoir à portefeuille dans le magasin Kramer à Chicago. À propos du style de typographie sur l'échantillon.

— Oh oui, Georges. Visiblement, Will avait compris. Je me doutais que tu finirais par m'appeler. T'es loin d'ici ? Est-ce que tu peux venir ici maintenant ?

— Dans une heure environ. Es-tu sûr que c'est…

— Absolument, Georges. Mais fais attention, surtout si tu as une voiture.

— Je comprends. Les routes sont glissantes après la pluie. Et bien, on se voit dans une heure.

Il avait suffisamment de temps devant lui pour éviter les grands axes et faire des détours en empruntant des routes désertes ; il pénétra dans Lundale au plus près de chez Will et se gara à proximité de chez lui.

La lumière brillait dans une pièce à l'étage, sans doute la chambre de Will à présent. Le reste de la maison était plongé dans le noir. Il traversa le porche en silence et hésita. Il ignorait si Will avait des domestiques. Si c'était le cas, Dale ne voulait pas les réveiller.

La porte n'étant pas fermée à clef, il la poussa et avança jusqu'au pied des escaliers. « Will ! », appela-t-il doucement.

La porte de la chambre s'ouvrit. Son frère de lait, grand, lent, les cheveux ébouriffés, le regardait d'en haut, une main sur la rampe des escaliers.

— Monte, Dale. Inutile d'être aussi silencieux, nous sommes seuls dans la maison.

Toutes les fenêtres de la chambre de Will étaient closes. On sentait la fumée de cigarette. Dale se laissa tomber sur une chaise qu'il choisit hors de vue depuis les fenêtres. Il fixa le visage maigre et sombre de Will, et se demanda ce qui avait provoqué cette entrevue. Lui et Will n'avaient jamais été particulièrement amis, bien qu'il n'y ait jamais eu d'inimitié ouverte entre eux.

Le père de Dale Rolf était un ami proche d'Hazlett ; lorsque Dale s'était retrouvé orphelin à l'âge de onze ans le père de Will l'avait adopté et avait élevé les deux enfants. Dale avait toujours senti que Will n'aimait pas avoir un frère adoptif. Peut-être était-ce naturel, car Will qui était prodigue avec son argent, était froissé que l'on montrât Dale en exemple.

— Will, parlons d'abord de cette histoire de portefeuille. Est-ce que mon nom se trouve sur les échantillons dans tout le pays ? Est-ce qu'en le voyant on ne se souviendra pas d'avoir lu des articles à mon sujet ?

Will secoua la tête.

— Je savais que tu étais à Chicago, Dale. Quelqu'un d'ici t'y a vu il y a environ deux mois, aux abords d'une gare. T'inquiète pas, c'était le vieux Casey, de l'usine. Il m'en a parlé en jurant qu'il n'en piperait mot à personne. Il fallait que je te voie, alors j'ai gravé ton nom sur les échantillons destinés aux présentoirs spéciaux des quatre principaux grands magasins de Chicago. Je savais que tôt ou tard tu entrerais dans un de ces magasins. Bien sûr il y avait aussi la possibilité que tu ne voies jamais ces présentoirs, mais je n'avais pas de meilleur moyen pour essayer de te contacter.

Dale acquiesça.

— L'usine doit bien marcher, si tu as des clients comme ceux-là.

Son frère de lait fit la grimace.

— Ils ont pris ces portefeuilles-là à prix coûtant, juste pour mettre les présentoirs. En fait, je peux bien reconnaître que l'usine est en train de couler. Je pense que je n'étais pas fait pour gérer une affaire. Père aurait dû faire le contraire, me laisser l'argent et te laisser l'usine.

— Pourquoi voulais-tu me voir ?

Will s'assit sur le lit.

— L'argent. J'en ai gravement besoin, Dale. Pour être tout à fait franc avec toi, l'usine est quasiment en faillite ; si je la vendais je n'en tirerais pas grand chose. Une partie t'appartient.

— Comment ? Je suis en cavale. Je ne peux pas te donner d'argent. Les tribunaux ne l'accepteraient pas.

— Te bile pas pour les tribunaux. J'ai été désigné comme tuteur en charge de tes affaires, Dale. Comme tu le sais, il y a environ dix mille dollars en cash à la banque. On ne peut pas y toucher. Et environ soixante mille dollars d'obligations. Bref, quand j'ai fait la liste de ces obligations, j'ai omis d'en citer une partie d'une valeur de trente-cinq mille dollars. Le tribunal ignore leur existence.

— Hmmmm. C'est gentil de ta part. Alors ?

— J'ai ces obligations. Tu les endosses et on rédige un papier antidaté d'un an, d'avant ta disparition. Ainsi je pourrai les vendre, et personne ne pourra prouver que je ne les détenais pas depuis un an.

Dale l'observa d'un air songeur.

— J'imagine que tu voudras partager. Mais ce n'est pas vraiment un accord honnête, pas vrai, Will ?

— Honnête ? Will lui retourna son regard avec des yeux écarquillés de surprise. Un meurtrier qui s'inquiète d'honnêteté ? Je ne parle pas de partage à cinquante-cinquante. Je te donnerai cinq mille dollars sur les trente-cinq. Le reste, c'est pour moi.

Dale se leva.

— T'es givré, Will ? Trente mille pour toi et cinq pour moi, de mon argent ? Écoute, p'pa a divisé cet héritage de façon équitable. L'usine valait bien autant que les liquidités qu'il m'a laissées. Il t'a légué l'usine pour que tu te débrouilles ou que tu coules. Je ne comprends encore pas comment tu as pu la ruiner

aussi vite. Maintenant tu veux pratiquement la moitié de mon héritage, juste pour monter un coup tordu. Salut, Will, content de t'avoir revu.

— Assieds-toi, crétin, coupa Hazlett. Écoute ça avant de monter sur tes grands chevaux. Tu crois que cet argent est à toi, pas vrai ? C'est pas le cas. C'est le mien. Sept ans après ta disparition, six ans et deux mois à partir d'aujourd'hui, je peux te déclarer légalement mort. Je suis ton plus proche parent, tout l'argent me reviendra. C'est seulement parce que j'en ai besoin plus tôt que je te propose d'en toucher une partie.

Le visage de Will était tout rouge. Dale le regarda avec un mépris glacé, se disant qu'il aurait dû se douter que cette entrevue prendrait une tournure de ce genre-là.

— Au diable tes sales magouilles ; si tu dois mettre la main sur mon argent dans six ans, tu n'as qu'à attendre. Je n'ai pas besoin de cet appât de cinq mille dollars. Je gagne ma vie. Si seulement tu avais…

Il s'interrompit, réalisant non sans dégoût qu'il était vain de donner des conseils à Will. Will avait toujours été faible, sinon méchant. Cela avait été un des grands chagrins de son père adoptif, que son propre fils montrât si peu de force de caractère. Will était ce qu'il était ; inutile de s'abandonner à la colère à cause de ça. Dale tendit la main.

— Désolé, Will, dit-il d'un ton plus calme. Pas question. Oublions ce qui vient de se passer et quittons-nous amis. On ne se reverra probablement jamais.

Will ignora la main tendue.

— Tu refuses vraiment ?

Tous les deux entendirent le bruit de voitures, au moins deux, qui s'arrêtaient le long du trottoir. Will blêmit.

— Dale, est-ce que quelqu'un t'a vu entrer ici ?

Tout en parlant, il se dirigeait vers la fenêtre. Dale secoua lentement la tête.

— Il y avait de la lumière dans la maison du vieux Zehner de l'autre côté de la rue. S'il regardait à l'extérieur au moment où j'arrivais, il a pu me reconnaître.

Pendant un moment, il se demanda si Will l'avait dénoncé, s'il avait prévenu la police. Mais lorsque Will se détourna de la

fenêtre, Dale fut certain, d'après son visage et le son de sa voix, qu'il était réellement inquiet.

— L'une des voitures est celle du shérif Wilson, Dale. Les hommes restent dedans, ils ne sortent pas. Ils attendent visiblement que tu t'en ailles. Honnêtement, je te jure que je ne leur ai rien dit.

Dale se dirigeait déjà vers les escaliers.

— Je sais que tu n'as pas fait ça, Will. Je vais essayer de filer par la porte arrière. Il y a une chance sur un million pour qu'elle ne soit pas encore surveillée.

— Tu ne leur parleras pas de…

Mais Dale n'attendit pas qu'il eût fini de poser sa question. La peur dans la voix de Will lui avait appris de quoi il s'agissait. Il ne parlerait pas de sa combine pour détourner les obligations, il ne dirait pas davantage qu'il était venu ici à l'instigation de Will. Cela le mettrait en mauvaise posture, il hébergeait un fugitif.

Dale traversa en courant le rez-de-chaussée plongé dans la pénombre et jeta un coup d'œil à la vitre de la porte arrière. Une silhouette sombre se tenait tranquillement sur le porche, adossée contre la balustrade. La silhouette était en uniforme.

Il se détendit. C'était fini. Sa vie de fugitif était terminée. Il prit une profonde inspiration, soudain conscient qu'il était presque content. Dans un moment, il sortirait et se rendrait à la police. Quelle raison donnerait-il pour justifier sa présence en ces lieux sans compromettre Will ?

Eh bien, qu'il essayait de lui soutirer de l'argent. Ce petit mensonge sortirait son frère de lait du pétrin. Il pouvait bien faire ça. À y repenser, il était évident que Will aurait préféré que la police ne le retrouvât pas, afin de pouvoir dans six ans et deux mois le déclarer mort et hériter. Dans les circonstances actuelles l'argent lui échappait, même si son détenteur moisissait en prison.

Il ouvrit la porte et avança sur le porche, refermant doucement la porte derrière lui. L'homme contre la balustrade se redressa. Il reconnut Milt Burgess, qui appartenait à la police municipale depuis aussi loin que remontaient ses souvenirs.

— Salut, Milt, dit Dale d'une voix calme. Je me rends.

Il prit une cigarette dans sa poche et l'alluma. La lueur de l'allumette éclaira le visage aux traits rudes du policier. Il y lut du regret.

— Pourquoi t'as fait ça ? demanda Burgess. Et pourquoi est-ce que tu ne t'es pas rendu aussitôt ? T'étais ivre. Peut-être qu'un avocat aurait pu transformer l'affaire en homicide involontaire.

La flamme mourut au moment où Dale haussa les épaules.

— J'aurais dû, Milt. Mais c'était un accident. Je ne l'ai frappé qu'une seule fois.

Il entendit rire Burgess.

— T'étais ivre, Dale. Tu l'as cogné trois fois, et t'as laissé tes empreintes sur la pierre avec laquelle tu l'as frappé. Ils ne peuvent pas te coller moins que meurtre au deuxième degré maintenant.

Pendant un instant, Dale eut l'impression que la nuit l'enveloppait. Il était ivre, d'accord, mais il se souvenait de ce qu'il s'était passé là-bas dans le champ. Il ne pouvait pas se tromper là-dessus. Il avait envoyé un coup de poing sur le menton du type à la casquette à carreaux, et sa tête avait heurté le rocher.

— Je ne comprends pas, Milt, dit-il d'une voix tendue qui lui semblait bizarre. Répète un peu. On l'a frappé trois fois ?

— Trois fois sur la tête. Chacun des coups l'aurait tué. Dale, tu ne vas pas essayer de te défendre en…

— Milt, dit-il d'un ton d'urgence, accorde-moi une minute. Ne parle pas. Laisse-moi réfléchir.

Tout ça n'avait aucun sens. Il n'avait cogné qu'une fois, pas trois, le gars avec la casquette à carreaux était mort lorsque Dale avait pris son pouls. Mais si trois coups avaient été réellement portés, comment la police pourrait-elle accepter sa version de la rixe telle qu'elle s'était passée ? Il n'était pas certain d'y croire lui-même. Après tout il était intoxiqué.

Il soupira. Il ne servait à rien de faire attendre Milt. Il aurait le temps, plus tard, de songer à ces événements et de leur donner un sens, quel qu'il soit. Il porta la cigarette qu'il venait d'allumer à ses lèvres et prit une profonde bouffée. L'air de la

nuit était si immobile que la fumée expulsée conserva sa forme, un fantôme gris devant l'obscurité.

Milt l'attrapa par le bras.

— Viens, Dale, finissons-en.

— Milt ! s'écria Dale d'une voix rapide et excitée. La fumée ! Ça me revient ! Lorsque je suis entré dans la chambre de Will ce soir, ça sentait la cigarette. Mais Will ne fume pas ! C'est le seul…

Il allait dire que c'était à peu près le seul vice que Will n'eût pas, mais cela semblait hors de propos à cet instant.

L'esprit de Dale faisait des va-et-vient entre ces deux éléments contradictoires, essayant de trouver un lien entre eux. Les coups qu'il n'avait jamais portés. La fumée qui n'aurait pas dû être là. Il sut enfin ce que cela voulait dire. Il y avait quelqu'un dans la maison avec Will. Pourquoi ? Will avait dit qu'ils étaient seuls.

— Milt, répéta Dale en s'efforçant de maîtriser son excitation et d'adopter un ton convaincant. Je me suis rendu à toi, mais avant de te suivre il faut que je règle un détail avec Will. Est-ce que tu veux bien m'accorder cinq minutes en souvenir du bon vieux temps ? Tu peux venir avec moi. En fait, je veux que tu viennes. Il y a une infime possibilité… mais peu importe. D'accord ?

Le policier se gratta la tête.

— Et bien, Dale, je crois bien que oui si c'est si important. Je crois que je ne devrais pas, mais je vais le faire quand même.

Dale avait déjà ouvert la porte en silence.

— Enlève tes chaussures, murmura-t-il. Peu importe s'il m'entend revenir, mais je ne veux pas que Will sache que tu es là. Tu restes derrière moi.

Il attendit que le policier se plie à sa demande. Il le précéda dans les escaliers recouverts d'un épais tapis. Il n'avait pas ôté ses propres chaussures car il connaissait suffisamment la maison pour faire très peu de bruit. Apparemment, on ne les avait pas entendus.

Ils atteignirent le couloir du premier étage. Il y avait un rai de lumière sous la porte de la chambre de Will. Il murmura à l'oreille du policier :

— Attends derrière cette porte et écoute tout ce qui va se dire. J'ai peut-être tort, mais je vais suivre mon flair, je n'ai rien à perdre.

Il avança vers la porte, l'ouvrit, entra et la laissa entrebâillée pour que Milt entende mieux. Will Hazlett bondit sur ses pieds de surprise. Ou était-ce plus que de la surprise ?

— Dale, est-ce que tu n'es pas… Je pensais t'avoir entendu partir par la porte de derrière, j'espérais que tu t'étais envolé. Les voitures sont encore là.

Dale conserva une voix normale mais parla assez fort pour que Milt ne perde pas un mot de ce qui se disait.

— J'ai essayé mais ils ont également placé des gars derrière. La maison est encerclée.

Il vit la consternation sur le visage de son frère de lait.

— Il y a quelque chose que je veux te demander avant de me constituer prisonnier.

Il scruta de près le visage de Will.

— Est-ce que tu verrais un inconvénient à ce que je suggère à la police de fouiller cette maison ?

Les joues de Will perdirent lentement leur couleur.

— Qu'est-ce que tu veux dire ? Pourquoi est-ce que… Il recouvra une partie de son sang-froid. Tu veux parler de ces obligations que je voulais que tu endosses ? elles ne sont pas là ; elles sont en un lieu où j'aurais pu les récupérer rapidement si tu avais accepté de les signer.

Dale secoua la tête.

— Je ne cherche pas les obligations. Ce n'est pas ça qu'elle pourrait trouver ici. Voilà la vraie question. Est-ce que j'aurais quitté cette maison vivant ce soir après avoir refusé de signer si le voisin d'en face n'avait pas donné l'alerte après m'avoir vu entrer ici ? Est-ce que la police ne m'a pas sauvé la vie en arrivant ?

— Tu es bête, Dale.

Will avait un teint de cire.

— Ah bon ? Vivant, je ne vaux rien pour toi pendant six ans. Et six ans te sembleraient être une éternité. Mort, et mon corps trouvé ailleurs, bien sûr, je vaux soixante-dix mille dollars qui te reviendraient de plein droit.

— C'est dingue, Dale ! Tu crois vraiment que je suis un assassin ?

— Je sais que tu ne tuerais pas. T'as pas assez de cran. Mais qu'en est-il du type qui est ici pour ça, celui qui a fumé des cigarettes dans cette pièce peu avant mon arrivée ? Est-il si bien caché que la police ne le trouverait pas ?

Will ouvrit la bouche pour répondre. Avant qu'il n'ait émis un son, une poignée tourna, la porte menant à la pièce voisine s'ouvrit, un homme armé d'un revolver entra dans la pièce.

— Tu parles de moi, mon gars ? demanda-t-il.

Dale pivota et leva les mains en l'air devant le revolver menaçant pointé sur son ventre. Une fraction de seconde il fut trop exalté pour avoir peur. C'était le type au gros nez, celui qui était arrivé en courant de la taverne cette nuit-là, il y avait dix mois de ça, et quels mois !

— Harry ! s'exclama Will Hazlett, pourquoi est-ce que tu n'es pas resté là-dedans ? J'aurais pu persuader la police de ne pas fouiller la maison.

— La ferme ! À partir de maintenant, c'est moi qui mène la danse ici. Je prends pas de risque avec les flics. Ce type est trop malin.

Dale continuait de le fixer, effrayé mais avide de connaître la vérité.

— Alors t'es celui qui…

Gros-Nez eut un sourire.

— Bien sûr. Je suis le témoin de ton petit meurtre. Voilà pourquoi je ne peux pas les laisser me trouver ici.

— Je ne l'ai pas tué, dit lentement Dale.

— Si, tu l'as bel et bien tué, mais c'était un accident. Ça a dérapé. Lui et moi étions sur le coup. Me coupe pas, Will. Ça fera de mal à personne qu'il sache tout à présent. L'autre type t'a soûlé, provoqué et t'a entraîné dehors avec lui. J'allais l'aider à te tuer.

— Mais t'es arrivé trop tard alors que je l'avais déjà envoyé au tapis, c'est un coup de bol, dit Dale. Il devait continuer de parler. Plus il ferait durer la conversation, plus Milt aurait le temps de se mettre en position pour l'attaque finale.

— Et après ?

— Tu m'as échappé, alors dans la nuit je suis revenu près du corps et j'ai veillé à ce que tu écopes d'un meurtre. Quelques coups de crosse de revolver, et ça ne ressemblait plus à un accident. Je ne savais pas que ça n'arrangeait pas les affaires d'Hazlett de te voir en cabane. On va corriger ce point là tout de suite.

Il leva son arme. Dale sentit les muscles de son estomac se tendre en prévision du pruneau qui le trouerait.

— Non ! cria Will. Tu peux pas le tuer ici. Les flics sont dehors !

— C'est vrai, mais toi tu peux le faire, déclara Gros-Nez sans détacher ses yeux de Dale. Il est venu ici pour de l'argent, il t'a attaqué et tu l'as abattu. Légitime défense, tu vois ? Je le bute, je te donne le flingue et je me planque dans le grenier ailleurs avant que les flics ne débarquent.

— M… mais ils fouilleront la maison, bredouilla Will d'une voix tremblante, visiblement effrayé.

— Pourquoi ils feraient ça ? Tu lui colles un truc dans la main, quelque chose qui ressemble à une arme, qu'il aurait pu utiliser pour t'attaquer. Ça ne peut pas rater.

Dale savait que c'était vrai. Gros-Nez non plus ne pouvait pas le rater, lui qui le visait droit au cœur, le regard dans le prolongement du canon. Pas question de rater sa cible en tentant un tir à la hanche. Dale devait être touché en plein cœur et mourir avant d'avoir pu murmurer quelques confidences à la police.

La sueur perlait sur le visage et sous la chemise de Dale. Le doigt épais de Gros-Nez blanchissait au niveau de la jointure. Milt Burgess n'aurait pas le temps d'interrompre ce tir. Milt qui portait rarement une arme se ferait tuer lui aussi s'il déboulait dans la chambre à cet instant.

Gros-Nez n'était pas du genre à se laisser capturer, il se taillerait un passage à coups de revolver.

Dale sentit brusquement que tous les muscles de son corps étaient crispés. Il jeta à Will, un coup d'œil en biais qui ne prit qu'une fraction de seconde. Will tremblait, blanc comme un linge, penché en avant, le visage déformé par l'angoisse et la

peur. Le tueur était le plus détendu des trois mais lui aussi se penchait en avant pour la mise à mort.

Dale bondit vers l'arme. Son canon fonça sur lui.

Simultanément, le coup de feu partit, la porte claqua contre le mur. Dale sentit la piqûre de la poudre sur son visage et fut aveuglé par l'éclair. Mais il ne sentit aucune main géante s'écraser sur sa poitrine et se frayer un chemin jusqu'au cœur en lui labourant les côtes. Était-ce ainsi la mort ?

Quelque chose était pris dans ses mains, qui le déséquilibrait. Il s'écrasa au sol sur l'objet qui résistait mais refusa de le laisser partir. Il ouvrit enfin les yeux lorsqu'une grosse main lui griffa le visage.

Il n'avait pas été touché. Le bruit de la porte et le cri de Milt à l'instant précis où Gros-Nez pressait la détente avaient perturbé le tir et dévié la balle.

Dale n'avait plus à se battre. Milt Burgess avait traversé la pièce en courant et arraché l'arme de la main du tueur.

La porte d'entrée fut enfoncée. Les policiers gravissaient les escaliers…

*

* *

La fille aux cheveux dorés leva les yeux vers Dale lorsque celui-ci arriva devant le comptoir. Lorsqu'elle arbora ce sourire d'ange, Dale fut content que sa mémoire ne lui ait pas joué des tours. Ce sourire lui faisait des choses. Elle passa la main sous le comptoir, sortit une boîte en carton et en ôta le couvercle.

— Votre portefeuille est ici, lui dit-elle en le prenant dans la boîte pour le lui montrer.

« D.N. Reynolds » était gravé sur l'extérieur.

Dale sourit et hocha la tête en regardant le présentoir qui tenait le portefeuille échantillon. « Votre nom en or » était inscrit sur la carte, et « Dale Rolf » sur le portefeuille, en lettres d'or.

— Vous pouvez jeter ce portefeuille Reynolds, lui dit-il. C'est celui-là que je veux acheter. Le modèle.

Elle eut un regard curieux mais moins surpris que ce à quoi il s'attendait.

— Mais, protesta-t-elle, celui-ci n'est pas à vendre.

— Il va être à vendre, même si je dois acheter tout le stock de portefeuilles du magasin pour l'obtenir. Celui-ci est important pour moi. Mon nom en or, exactement comme c'est écrit sur la carte.

Elle sortit le présentoir et en détacha l'échantillon.

— Eh bien, si vous y tenez à ce point, je vais mettre à la place celui que vous avez commandé et que vous ne voulez plus. Mais je ne comprends pas.

Il attrapa son regard, le retint prisonnier.

— J'aimerais vous expliquer, souffla-t-il. Est-ce que vous… est-ce que vous accepteriez de souper avec moi ce soir ?

Elle mit longtemps à répondre. Ses yeux qui semblaient regarder à travers et derrière lui eurent l'air d'apprécier ce qu'ils y voyaient. Avant même qu'elle ne réponde, Dale savait qu'elle allait dire oui.

Your name in gold
Phantom detective
Juin 1941

Et voilà le Corbillard

J'entendis la voiture ralentir sur la route et tourner dans notre allée. Il était presque minuit ; j'étais assis dans le salon, mon frère dormait en haut. Un bref instant j'ai pensé l'appeler ou aller le réveiller, mais je me suis dit que ce serait idiot. Inutile que nous mourrions tous les deux.

J'aurais pu me tromper, mais peu de voitures prennent cette route après 22 h ou 23 h ; personne ne remonte notre allée à cette heure-là. Il y a trois jours, nous avions dit à la police qu'il nous semblait que tout allait bien, mais nous nous trompions. De toutes façons, ils n'auraient pas pu laisser un type dehors en permanence.

La voiture s'immobilisa à côté de la maison. J'avais presque atteint le téléphone lorsque j'entendis les portières s'ouvrir, des voix basses et les bruits de pas de plusieurs hommes dans l'allée. Ils ne faisaient aucun effort pour être silencieux.

Pareille absence de précautions aurait dû m'alerter avant même que je soulève le combiné et le porta à l'oreille. Évidemment, la ligne était morte ; pas un seul signe d'activité caractéristique d'un téléphone raccordé au réseau.

Les fils étaient coupés, bien sûr. Ils les avaient sectionnés sur la route, sinon ils se seraient approchés en douce et auraient frappé avant qu'on ait une chance d'utiliser le téléphone et de prévenir la police, même s'il était hautement improbable qu'elle ait pu arriver à temps à la rescousse.

Je replaçai le combiné en silence. Aux bruits des pas, je devinai que deux des types se dirigeaient vers le porche et qu'un troisième contournait la maison pour se présenter à la porte de derrière. De toutes façons, il m'aurait été impossible de fuir par ce côté-là qui débouchait sur un champ ouvert par cette nuit

trop claire avec trois hommes à mes trousses et aucun endroit où me cacher.

J'entendis l'un des types jurer entre ses dents au moment où il trébucha sur le ciment craquelé, là où il en manquait un bout.

Dehors dans la campagne, juste aux limites de la ville, tout est si calme à minuit qu'on entend le moindre petit bruit.

Les pas atteignaient les marches du porche.

Debout près du téléphone, je me disais : « Voilà la mort ». Sans réjouissance ni bravade ; je ne voulais pas mourir. Seigneur, je ne voulais pas mourir !

C'est étrange comme l'esprit peut travailler vite et clairement dans ces moments-là. Je n'avais pas exactement peur mais j'avais la gorge si serrée que je n'aurais rien pu avaler. Je songeais à toutes ces choses, ces petites choses que je ne connaîtrais plus jamais.

Vous savez, à un moment pareil c'est tellement merveilleux d'être en vie. Juste en vie ; de pouvoir sentir l'air pur de la campagne, le vent sur le visage et la chaleur du soleil sur la peau. Votre programme de radio préféré, l'odeur du bacon grillé. Voilà de quoi il s'agit.

Les pas sur le porche, un coup à la porte. Un bref coup double qui se voulait sérieux. On pense à des trucs idiots dans ces cas-là. *Toc-toc.* « Qui est là ? » « Annette » « Annette qui ? » « Annette n'en fait pas la moitié ». Mais ce n'était pas ce genre de toc-toc. C'était la mort qui frappait.

Et si je n'ouvrais pas sur-le-champ, ils fracture raient la porte, réveillant ainsi mon frère qui dormait là-haut ; et nous mourrions tous les deux. Je pris une profonde inspiration et me dirigeai vers la porte d'entrée.

Non, je ne voulais pas mourir. Soudain, à ce moment-là j'entrevis une possibilité. Un baratin digne d'un représentant de commerce, un truc qui marche un coup sur mille mais qui pourrait peut-être les persuader de ne pas me tuer.

La cuisine n'était qu'à quelques pas de moi. Il ne m'a pas fallu plus de quelques secondes pour y foncer, trouver la boîte à fusibles et dévisser les deux plombs de leurs prises.

Alors, dans la maison sombre j'avançai vers la porte cochère bruyamment pour qu'ils m'entendent bien et ne tambourinent pas une nouvelle fois.

Arrivé à la porte, je dis :

— Un instant ! je sortis un mouchoir de ma poche et le nouai prestement derrière la tête, comme un bandeau improvisé.

J'ouvris alors la porte.

— Entrez, messieurs.

Une rude voix de baryton grommela :

— Qu'est-ce qu'il se passe ? Vous êtes Georges Weatherby ?

Je répondis :

— Oui, je suis…

Mais une autre voix, une voix grave s'interposa.

— Bien sûr que c'est George Weatherby. T'as pas vu sa photo dans…

Puis, s'adressant apparemment à moi :

— Allez, mon gars. Tu viens avec nous. C'est quoi c't'idée du bandeau ? Tu peux l'enlever ; tu nous montreras plus du doigt, après ce soir.

J'acquiesçai ; je tâchais de rester calme. Je m'étais souvent demandé ce que ressentent les joueurs lorsqu'ils misent de grosses sommes. Maintenant je sais. J'étais nerveux au-dedans mais je n'avais pas peur. C'était ça ; c'était à moi de poser une carte pour voir s'ils allaient la couper.

— J'ai mis ce bandeau pour que vous n'ayez pas à me tuer si vous ne voulez pas ; pour que je ne puisse pas donner de description de vous. Bien sûr, si vous voulez me tuer, si ça vous amuse de commettre des meurtres alors qu'ils ne sont pas nécessaires, allez-y. Abattez-moi, ici même, leur dis-je d'une voix qui ne tremblait pas.

— Arrête de tergiverser, lança la voix de baryton. Une main agrippa mon bras.

La voix grave intervint :

— Attends un instant. On ne tue pas pour le plaisir. Essaie de savoir de quoi parle ce type.

— Merci. Écoutez, si je ne m'abuse, vous voulez me tuer parce que je peux identifier deux membres de la bande qui a braqué la banque de Springfield. Parce que je passais par là

quand ils sont montés en voiture et qu'ils ont enlevé leurs masques. C'est ce que vous avez lu dans les journaux, et c'est comme ça que vous avez eu mon adresse ?

— Ouais, répondit Voix Grave. Alors ?

— C'était il y a deux semaines. La police a tout fouillé, aidée du reporter qui a couvert l'affaire pour le journal, mais c'était trop tard. Vous avez quand même laissé courir deux semaines ; j'en déduis qu'un de vos copains a été arrêté et que si je l'identifie sa peine sera aggravée. Mais on peut faire en sorte d'éviter cette confrontation.

— N'importe quoi, dit Baryton. Tu t'imagines qu'on va se contenter de ta parole que tu ne l'accuseras pas ? Il se mit à rire.

— Pas du tout. Mais pour identifier quelqu'un, il faut pouvoir le regarder, pas vrai ?

— Écoute, dit Voix Grave, on peut pas s'attarder dans les parages. T'as peut-être prévenu…

— Vous avez coupé la ligne. Et je suis seul ici. Il n'y a pas d'urgence, alors laissez-moi au moins finir ce que je veux vous dire. Pour identifier un type, il faut le regarder. Imaginez que je ne puisse pas ? Je ne veux pas mourir, messieurs. Je préférerais devenir aveugle. Je préférerais ne pas être capable d'identifier votre copain.

Personne ne répondit tout de suite. D'une voix toujours paisible je poursuivis :

— Voyez l'avantage pour vous ; vous ne me tuez pas ; vous n'avez tué personne lors de ce braquage ; par conséquent, s'il n'y a pas meurtre ce soir vous n'aurez pas à redouter l'ombre de la chaise, la prison, oui… si on vous attrape. Mais pourquoi risquer de frire alors que vous pouvez l'éviter ?

J'entendis l'un d'eux expirer longuement, comme s'il avait retenu sa respiration et s'écrier :

— Au diable ce baratin. On peut pas compter sur toi. Tu peux décrire… La main affermit sa prise sur mon bras.

— J'ai déjà décrit ce que j'ai vu. C'est enregistré. Je ne peux rien ajouter. Si je ne vois personne, je n'identifie personne. Je ne peux même pas vous décrire, voilà pourquoi j'ai mis ce bandeau.

Il n'avait pas l'air très sûr de lui.

— Les voix…

— Vous savez que ça ne tient pas devant un tribunal, même en cas de certitude absolue. Vous voyez, vous n'avez aucune raison de me tuer.

Une autre petite pause ; la poigne sur mon bras ne s'était pas relâchée mais il me semblait qu'ils réfléchissaient.

— Merde pour le baratin ! dit finalement Voix Grave. Emmenez-le.

Cependant, je perçus comme une hésitation dans sa voix et j'en profitai pour pousser mon avantage.

— Vous vous en tirerez sans doute. Mais il y a toujours une chance pour que ça dérape et que vous vous fassiez prendre. Enfin… si vous préférez cramer…

Il y eut encore un moment d'incertitude. Baryton parla, apparemment à Grave :

— Ce type dit peut-être des trucs sensés. Pourquoi pas ?

— Quand on est mort c'est pour longtemps, leur rappelai-je. C'est comme ça que je vois la chose. Je préférerais être aveugle que mort. Si j'étais à votre place je risquerais plutôt la prison que la chaise électrique.

Je m'arrêtai là. Je ne voulais pas les étouffer avec mes arguments. Je sentais qu'ils hésitaient, mais si je discutais trop ce ne serait pas bon non plus.

— Rentre là-dedans, dit Baryton, soudain décidé. On va faire comme t'as dit, mon gars. Prends ta lampe, B…

Il se reprit à temps, juste avant de prononcer le nom de son pote.

Une fois dans le salon, l'un d'eux m'a attaché les mains dans le dos et dit :

— Allonge-toi, l'ami.

Des mains dénouèrent ma cravate et l'enroulèrent plusieurs fois autour de mes chevilles avant de la serrer fermement.

— Je n'aime pas ça, marmonna Voix Basse d'un ton rauque. Je préférerais…

J'entendis le frottement d'une allumette. L'un d'eux allumait une cigarette ou un cigare. Je bandai mes muscles pour encaisser la douleur que je savais à présent imminente.

— Il va se passer une minute après que vous m'aurez ôté le bandeau, dis-je ; ma gorge était serrée, j'avais du mal à parler. Que celui d'entre vous qui sera en face de moi dissimule le bas de son visage et baisse le bord de son chapeau. Je ne veux pas par la suite que vous vous inquiétiez et que vous changiez d'avis en croyant que je peux vous décrire.

— Riche idée, l'ami, dit Baryton. Pour sûr t'as envie de vivre. J'aime ton cran.

Une main puissante s'accrocha à mes cheveux et me souleva la tête. Des mains défirent le nœud du bandeau. Je serrai fort les dents pour ne pas crier.

Au loin, j'entendis le bruit d'une voiture qui arrivait par la route, ou alors deux voitures ? Il n'y avait pas beaucoup de circulation sur cette route après minuit. Est-ce que… ?

Il leur faudrait plusieurs minutes pour arriver ici. Soudain, saisi de l'espoir fou qu'il y ait une possibilité aussi infime soit-elle d'éviter le supplice, je perdis mon calme. Le bandeau à présent retiré, mes paupières demeurèrent closes.

— Attendez ! Attendez ! dis-je en un souffle tout en essayant de dégager ma tête de cette main qui me tenait les cheveux.

Mais des doigts peu agréables forcèrent une paupière à s'ouvrir. Je ressentis soudain une terrible et fulgurante douleur.

— Ce sera fini dans une minute, l'ami. Encore un.

Mon autre paupière. Puis l'agonie ; le néant. Je m'évanouis. J'avais l'impression de nager et de me débattre dans une piscine de feu noir. Il y eut des bruits sourds que je reconnus comme étant des détonations dès que je revins à la limite de la conscience. Ça venait de l'extérieur. Ils étaient partis, les deux voitures devaient appartenir à la police ; alors la douleur ravivée me submergea et je sombrai.

La conscience, lorsqu'elle revint la deuxième fois, fut plus soudaine ; j'avais plus l'impression de me réveiller que de sortir de l'inconscience.

Il me semblait être étendu sur quelque chose de plus doux que le sol. La douleur persistait mais bien moins forte. J'avais les mains libres ; je les levai jusqu'à mes yeux et sentit un épais bandage.

— Walter ! La voix de mon frère. Il est réveillé, doc. Walter, est-ce que tu es réveillé ? Est-ce que tu vas bien ?

— Bien sûr, répondis-je. Est-ce que les flics les ont capturés tous les trois ?

— Oui, ils sont arrivés au moment où les types s'en allaient. La standardiste a prévenu la police lorsqu'elle s'est rendu compte que la ligne était hors-service. Il n'y avait aucun souffle, elle s'est dit qu'elle avait peut-être été sectionnée. La police était au courant, alors ils ont pensé à nous. Walt…

— Oui, George ?

— Pourquoi leur as-tu dit que tu étais moi, Walter ? demanda-t-il. On aurait dit que sa voix était comme entrecoupée de sanglots. Bon sang, je ne sais pas comment je…

— Tais-toi. Si je n'étais pas allé à la porte, ils seraient entrés de force et nous auraient tués tous les deux. Et puis, je pouvais les bluffer ; toi, tu n'aurais pas pu.

Je riais.

— Georges, est-ce que quelqu'un leur a dit qu'ils ont détruit les yeux d'un homme qui était déjà complètement aveugle ?

Here Comes the Hearse
Ten-Story Detective,
Juillet 1941

Le chant du Six-coups

Eric Horne regarda la grande blonde une deuxième fois au moment où elle sortait. Non parce qu'il y avait eu la moindre invite dans ses yeux, ni parce qu'il aurait été plus que moyennement intéressé s'il y en avait eu une, mais parce qu'il était à peu près certain de l'avoir déjà vue quelque part.

Et du fond de sa conscience le fragment d'une mélodie entraînante surgit dans sa tête, un air qui, d'une façon ou d'une autre, était lié à cette blonde. Il se surprit en train de le siffloter lorsqu'il entra dans le bâtiment d'où elle venait de sortir.

C'était un vieil immeuble délabré à deux étages dans le quartier des entrepôts. Exactement le genre d'endroit, pensait Eric, où un promoteur véreux à la petite semaine comme Marty Bergen aurait ses bureaux. Mais pas vraiment le genre d'endroit d'où l'on s'attend à voir sortir une blonde habillée comme ça.

Il haussa les épaules en posant le pied sur les escaliers branlants ; il se mit à les gravir à la recherche de la porte 23. Un journaliste devrait arrêter de se tracasser pour les petits trucs bizarres ; il y avait bien assez de gros trucs bizarres pour l'occuper. Des trucs comme : pourquoi est-ce que le promoteur Marty Bergen l'avait appelé pour lui demander de venir le voir ; un type qu'il n'avait jamais rencontré malgré la série d'articles qu'il avait écrits et dans lesquels Marty tenait un des principaux rôles.

Il trouva la porte et entra. Il y avait une assez grande pièce d'accueil presque vide de meubles, et une porte ouverte sur un bureau intérieur. Il pouvait y voir un type au nez en forme de bec de faucon assis derrière un bureau. Le type au nez de faucon leva les yeux, aperçut Eric.

— C'est Eric Home ? demanda-t-il d'une voix qui sonnait comme une charnière de porte mal graissée. Alors c'est à ça que ressemble un célèbre journaliste ? Je suis déçu.

Home franchissait le seuil du petit bureau.

— Laissez tomber, Bergen. Vous ne m'avez pas demandé de venir ici pour qu'on se balance des vannes. Je ne veux pas en gâcher pour vous, de toutes façons. Le *Clarion* me paie pour ça.

Le promoteur souriait.

— O.K., l'ami. On va enterrer la hache de guerre, pour l'instant. Je ne vous aime pas, Horne. Vous avez détruit ma dernière pièce, sans compter que vous m'avez mis en froid avec le syndicat des artistes. Mais j'ai une histoire qui va tout casser au *Lamb's Club*, et vous êtes celui qui peut lui donner la meilleure publicité.

Il ajouta d'un ton sinistre :

— Ça, c'est ce que j'ai appris.

Home grommela d'un air prudent. Il s'agissait certainement d'une histoire qu'il n'attraperait même pas avec des pincettes. Mais puisqu'il était là… Il traversa la pièce, s'assit doucement sur une chaise poussiéreuse et parcourut des yeux le petit bureau défraîchi. Quelque chose manquait qui aurait dû y être, mais il ne parvenait pas à savoir ce que c'était.

— Je ne vous demande pas de me croire sur parole au sujet de cette affaire, poursuivit l'homme derrière sa table de travail. J'ai une preuve, écrite. C'est…

Home ramena son regard toujours un peu déboussolé sur l'homme au nez de faucon et écarquilla les yeux en découvrant ce qu'il y avait derrière lui. Il ne les avait pas entendus venir, mais un homme et une femme se trouvaient sur le seuil ; l'homme tenait un revolver d'une main et de l'autre agrippait le bras de la femme, la grande blonde qu'Home avait vue sortir au moment où il entrait. Elle pleurait à présent.

Le promoteur cessa de parler, fit pivoter sa chaise pour voir ce que fixait Home, et se ratatina effrayé.

— Tu croyais pouvoir t'en tirer comme ça, Marty ? demanda l'homme sur le seuil. Au ton de sa voix, il était question de meurtre. Il poussa la femme dans la pièce et s'avança vers Bergen, recroquevillé de peur sur son siège, le dominant de

toute la hauteur de son mètre quatre-vingt comme un géant maléfique.

— Écoute, Gene. Bergen commençait à geindre. Tu te trompes complètement. Ta femme…

— La ferme, pauvre merde ! Elle le reconnaît, tu lui as promis le rôle principal dans une pièce que tu allais…

Il s'interrompit, la rage faisait trembler ses traits tordus. La femme, le visage entre les mains se mit à sangloter et sortit un mouchoir ridiculement inapproprié du grand sac qui pendait à son poignet.

Une espèce d'alarme tinta dans l'esprit d'Eric. Quelque chose sonnait vraiment faux dans la scène qui se déroulait sous ses yeux. Elle était sur-jouée ; c'était du flan. Mais est-ce que la farce, s'il s'agissait d'une farce, était jouée à son intention, ou pour Marty Bergen ? Tout en essayant de ne pas attirer l'attention, Home se pencha en avant pour regarder le revolver de plus près. Un sourire apparut lentement sur son visage, bientôt remplacé par un masque d'innocence. Comme aucune pointe de balle en plomb n'était visible dans les trous du barillet de ce revolver, Home se dit qu'il était chargé de balles à blanc.

L'homme armé remarqua le mouvement du journaliste pour se redresser et fit un geste du canon.

— Sors de là, lui ordonna-t-il.

Home se leva et, traversant d'un air impassible le tableau vivant formé par les trois pseudo-acteurs, se dirigea sans se presser vers l'accueil.

Là, il s'arrêta, fit demi-tour et par la porte restée ouverte porta son regard sur le petit bureau dont les occupants avaient repris leur discussion sans lui prêter la moindre attention ; c'était délibéré, on lui permettait de suivre le déroulement de la scène.

De son poste d'observation il ne pouvait voir que le dos de l'homme au revolver, les deux autres étaient hors de son champ de vision. Il entendit le type au nez de faucon gémir encore, le grincement de la chaise au moment où il se leva.

Alors le revolver retentit deux fois, le tireur avança et disparut aussi de son champ de vision. La femme hurla.

Tous les deux sortirent du bureau en courant. La blonde trébucha, heurta lourdement le montant de la porte, recouvra son équilibre et se rua vers la sortie, talonnée par le grand type au visage blême de peur, réelle ou simulée.

Home lui fit un sourire.

— Beau boulot, l'ami. Tu devrais être sur…

Il ne termina pas sa phrase ; il ne s'attendait pas à encaisser au niveau du plexus un poing gros comme un jambon ; il tomba à la renverse, sa tête rencontra le mur, le mur gagna…

*

* *

Eric Home savait qu'il avait été K.O. mais ignorait pendant combien de temps. Il ouvrit les yeux et se remit sur pied tant bien que mal en luttant contre la nausée. Il avait l'impression que quelqu'un s'était servi de son estomac comme d'un bidon à lait. Il avança en trébuchant jusqu'à la porte d'entrée. Elle était fermée, et la clef se trouvait de l'autre côté. La porte était mince, mais dans son état Home aurait été bien incapable de défoncer une toile de tente. La porte du bureau intérieur était également close. Home tituba jusqu'à une fenêtre. Elle était coincée. Il ôta une de ses chaussures et se servit du talon pour briser la vitre. Il se pencha ensuite à l'extérieur et inspira l'air frais à pleins poumons.

De l'autre côté de la rue, le nez en l'air vers les bruits de verre brisé, se tenaient le sergent O'Connor et deux agents en uniforme que Home ne connaissait pas ; il leur fit signe et les vit tous les trois traverser la rue en courant vers l'entrée de l'immeuble.

Eric Home, toujours vacillant, était adossé près de la fenêtre lorsqu'ils entrèrent dans le bureau.

— Salut, sergent.

— J'aurais dû deviner que tu serais dans le coin, grommela O'Connor. Quelqu'un nous a signalé des coups de feu. T'as tué qui ?

Le journaliste grimaça un vague sourire.

— Des pétards, sergent. De la pyrotechnie. Quelqu'un a monté un spectacle avec des balles à blanc à mon intention. Puis quelqu'un a éteint la lumière, pour moi.

L'agent de police regardait autour de lui d'un air curieux.

— Drôle de bouge. Reste dans le coin, aigle de l'info. Il y a quelque chose qui sent mauvais, et c'est pas l'encre d'imprimerie.

Il avança vers la porte séparant l'entrée du bureau mitoyen et essaya de l'ouvrir.

— Une serrure à ressort. Elle s'est bloquée quand la porte s'est fermée. Qu'est-ce qu'il y a là-dedans ?

Home haussa les épaules.

— Une table. Deux chaises.

O'Connor se tourna brusquement vers les deux agents derrière lui.

— Eh bien, qu'est-ce que vous attendez ? enfoncez-la !

La serrure céda au premier essai. O'Connor se glissa entre les deux flics qui reculaient, s'arrêta sur le seuil et récita :

— Une table. Deux chaises. Un cadavre. Ton inventaire était insuffisant, Home.

Le journaliste se sentit pris de vertige lorsqu'il se redressa mais il arriva jusqu'à O'Connor et regarda dans la pièce.

Le type au nez de faucon avait été assis derrière le bureau, à présent il était couché dessus, sur le dos, les bras pendants. Son visage était d'un blanc cireux.

O'Connor pénétra dans le bureau et se pencha sur le type au nez de faucon.

— Il est bel et bien mort, marmonna-t-il. Ces balles à blanc ont fait un petit trou bien net, un pour chacune d'elles. À vue de nez, je dirais des balles à blanc calibre trente-deux.

Home secoua la tête pour se remettre les idées en place et parcourut la pièce du regard à la recherche d'un téléphone. Il ne le trouvait pas mais il devait y en avoir un quelque part. Tout bureau a un téléphone.

— Hé, sergent. Il faut que je signale ça au *Clarion*. Où est le téléphone ?

— À ce que je vois, il n'y en a pas. Pourquoi est-ce qu'il y en aurait un, dans un bureau qui est vide depuis plus de deux ans ?

— Hein ? À croire qu'il replongeait dans le cirage. C'est pas le bureau de Marty Bergen ?

Le sergent l'observa d'un air soupçonneux.

— Tu ne me ferais pas marcher, pas vrai, Home ? Il agita une paluche velue vers le cadavre. J'imagine que t'essaies de me dire que c'est Marty Bergen.

Home ferma les yeux.

— Vous avez gagné, sergent. Vous feriez mieux de m'arrêter, j'ai dû le tuer ; je n'en sais rien.

Il regarda de nouveau le corps du type au nez de faucon.

— Mais si c'est pas Bergen, qui est-ce ?

— Tu ne sais vraiment pas ? c'est Guy Crayle ; pas une grande perte pour l'espèce humaine.

Eric Horne fouillait dans sa mémoire.

— Crayle – Crayle. Dites, est-ce que ça ne nous conduit pas à Bergen de toutes façons ? C'était pas l'acolyte de Bergen ?

O'Connor acquiesça.

— Crayle faisait les sales boulots pour Marty Bergen. On n'a jamais rien eu sur aucun des deux. T'as rendu un fier service à tout le monde, Eric, quand tu as mis Marty Bergen à mal dans tes articles. Il n'a pas volé une seule pièce de théâtre depuis… plus personne ne lui fait confiance avec ça.

Mais *pourquoi* est-ce que Crayle avait pris la place de son patron ? Cette question chiffonnait Eric Home qui mentionna à O'Connor le coup de fil d'un prétendu Marty Bergen, un soi-disant entretien avec le pseudo-Marty, qui n'était autre que Guy Crayle.

— Facile, dit O'Connor. C'est du chantage.

— Alors que le tueur a reconnu sa victime et a quand même utilisé le nom de Marty ?

— Aie… On va laisser les gars de la criminelle résoudre ce point-là. O'Connor se tourna vers les agents de police. Vous autres, restez ici. Je descends téléphoner mon rapport au magasin le plus proche.

Il se dirigeait vers la porte.

— Attendez le gamin, sergent, appela Home qui le suivait. Le *Clarion* y gagne quand même un papier.

O'Connor fronça les sourcils.

— O.K., mais reste avec moi. T'es le seul témoin et les gars de la criminelle voudront sûrement te cuisiner un peu. Ton histoire ne sent pas bon, Home. Ils vont te poser des tonnes de questions.

Home se fredonnait un air en descendant les escaliers ; cet air qui avait surgi dans sa tête lorsqu'il avait croisé la blonde, une blonde rencontrée autrefois, quelque part, et dont le souvenir était d'une façon ou d'une autre lié à cet air-là ; cette mélodie était la clef.

— Sergent, comment s'appelle ce morceau ? Le journaliste le fredonna un peu plus fort.

O'Connor se concentra, réfléchit, puis fit un large sourire.

— Je sais. C'est *Red Pepper Blues*.

Home acquiesça. Ouais, *Red Pepper Blues*. À présent il savait où il l'avait entendu, et pourquoi la femme le lui avait rappelé. Mais qui…

Par chance, il y avait deux cabines de téléphone dans le drugstore qui faisait l'angle. Home appela le *Clarion* et conclut son coup de fil avant O'Connor. Lorsqu'il sortit de la cabine, il remarqua un taxi vide, arrêté, trop tentant pour résister. Si au *Bijou* il réussissait à obtenir les réponses à quelques questions, il se pourrait bien qu'il résolve l'affaire avant que les gars de la criminelle ne démarrent sur la bonne piste.

Sur la pointe des pieds, il sortit en douce du magasin et se faufila dans le taxi. Une fois au *Bijou* il repéra aisément le machiniste qui lui avait donné de si nombreux tuyaux.

— Hank, dans quel spectacle est-ce qu'il y avait le morceau *Red Pepper Blues*[7] ? Il a été joué ici il y a trois ou quatre ans.

Hank se gratta la tête d'un doigt noir de crasse.

— Elle fait comment, la mélodie ?

Eric avança jusqu'au piano à queue poussiéreux. D'un doigt il joua la mélodie.

— Oh, celui-là ? Jerry Zanoni le faisait.

Le journaliste souriait.

— Bon garçon. Je m'en souviens aussi à présent. Où est Jerry, maintenant ; qu'est-ce qu'il fait ?

---

7 « Le Blues du Poivre Rouge » (*N.d.T.*).

— Je pense qu'il n'a plus de travail, comme la plupart des autres. Il y a environ un mois, j'ai entendu dire qu'il vivait au *Clayton*.

De son portefeuille, Home sortit un billet de cinq dollars, suivi de son petit frère et les donna au machiniste avant de se diriger vers l'hôtel *Clayton*.

Zanoni habitait bien là, mais il n'y était pas. Le réceptionniste ignorait quand il reviendrait. Home passa un coup de fil au *Clarion* depuis la cabine dans le hall. La fille au standard avait l'air tout excitée lorsqu'elle entendit sa voix.

— La police est venue ici pour vous chercher, M. Home, lui dit-elle, et il y a eu un coup de fil de M. Norman Hall, et…

— Qui est Norman Hall ?

— Il a dit que c'était à propos de balles à blanc.

Eric Home siffla.

— Est-ce qu'il a laissé un numéro ?

— Non, mais il a demandé l'adresse de votre appartement, il a dit qu'il vous y attendrait peut-être. Et le rédacteur en chef a dit…

— Peu importe le rédacteur en chef, mon ange. Restons sur ce Norman Hall. Qu'est-ce qu'il a dit d'autre ?

— Rien. Il a raccroché.

— Bonne idée. Je vais faire pareil avant que tu me dises ce que voulais le rédac'chef.

Dix minutes plus tard il ouvrait précautionneusement la porte de son appartement. Le sergent O'Connor était assis sur le canapé, les pieds sur la cable de la bibliothèque. Lorsqu'il vit Eric il ôta un gros cigare de sa bouche et grommela :

— Bienvenue chez toi. Un jour, je vais…

Eric lui lança un regard noir.

— Sergent, s'il s'avère que vous avez passé ce coup de fil au *Clarion* pour me berner et me faire venir ici avec cette histoire de Norman Hall…

— Hein ? Qui est Norman Hall ?

— Vous ne savez vraiment pas, sergent ? C'est pas vous qui avez téléphoné ?

O'Connor secoua la tête d'un air décidé. Il enleva ses pieds de la table, se leva laborieusement.

— Horne, il faut que je t'emmène au…

— O.K., sergent, O.K. Mais d'abord on va fouiller les parages pour trouver un message ou quelque chose. Un type a téléphoné et laissé le mot au *Clarion* qu'il m'attendrait ici. À moins qu'il vous aie vu et que vous lui ayez fait peur…

Il ouvrit la porte qui menait à la petite cuisine puis il traversa ensuite le salon, jeta un œil à l'intérieur de la chambre à coucher, et revint vers le sergent.

— Il a *vraiment* attendu, sergent. Regardez.

O'Connor regarda par-dessus son épaule avant de le bousculer en pénétrant dans la pièce, et se pencha sur le cadavre allongé au sol près du lit.

— La brigade criminelle va t'adorer pour ça, Eric.

Horne, adossé au chambranle de la porte, essayait d'y voir plus clair en résumant la situation.

— Deux contre cinq que son nom est Norman Hall, sergent. C'est le type qui a fait semblant de tuer Bergen ; je veux dire Crayle se faisant passer pour Bergen.

Le sergent éructa.

— Et c'était un excellent boulot de simulacre. J'imagine que ce sont des balles à blanc qui ont fait ces trous.

— Il y a un escalier de secours devant cette fenêtre, dit le journaliste en s'approchant de la fenêtre ouverte sur la rue. Il est trop tard à présent. Je parie que le tueur était encore dans la pièce lorsque vous vous êtes introduit ici comme un semi-remorque. Il s'est éclipsé par là.

O'Connor trouva un étui de cartes de visites dans une des poches du grand gaillard au sol. Il en sortit une.

— Ouais, ce type s'appelle Norman Hall. Acteur. Heu… il a l'air plutôt débile pour un acteur.

Eric Home sourit.

— Il jouait sans doute des rôles de sergents de police. Est-ce qu'il a une arme ?

O'Connor opina.

— J'en sens une dans sa poche de veste. Il plongea la main, en sortit un revolver nickelé dont il ouvrit le barillet avant d'émettre un grognement de surprise. Bon sang ! Des balles à blanc, et deux d'entre elles ont été tirées. À contrecœur, il

reconnut : T'avais peut-être raison pour cette partie de l'histoire. Mais ça ne rime à rien.

Il se releva d'un coup.

— Où est ton téléphone ?

— Salon, grommela Eric. Sergent, j'aurais bien besoin d'un verre, vous aussi, vous avez l'air à sec. Je vais préparer ça pendant que vous passez votre coup de fil.

Il se dirigea à grands pas vers la cuisine, laissant la porte se refermer derrière lui. Il entrechoqua deux verres jusqu'à ce qu'il entende le sergent composer le numéro. Alors, sans faire de bruit, Eric Home s'éclipsa par la porte de service, descendit la première volée de marches sur la pointe des pieds et se mit à courir.

Il lui semblait plus judicieux de ne pas demander au sergent l'autorisation de s'en aller. Et Eric pensait qu'une entrevue avec Marty Bergen, le véritable Marty Bergen, serait bien plus profitable qu'un interrogatoire en règle mené par la brigade criminelle.

Lorsqu'un taxi eut mis une distance de sécurité convenable entre lui et le sergent, Home s'arrêta et chercha la bonne adresse du bureau de Marty Bergen. Il appela aussi l'hôtel *Clayton* et apprit que Jerry Zanoni n'était pas encore revenu.

Les vrais bureaux de Bergen se trouvaient dans un bâtiment presque aussi vétuste que l'était le faux ; Home passa devant la secrétaire et pénétra sans frapper dans le bureau intérieur dont il claqua la porte si violemment derrière lui que la cloison en fut ébranlée et que la vitre trembla. Il examina d'un œil mauvais l'homme corpulent au visage rondouillard assis derrière la table de travail ; Bergen, l'air éberlué, retrouva ses esprits et tendit la main vers le téléphone. Horne lui arracha le combiné et le remit en place d'un coup sec.

— Si j'étais toi, Bergen, j'aimerais pas que les flics se pointent dans le coin. Pour le cas où t'aurais pas deviné, je suis Eric Home.

Le promoteur lui lança un regard furieux.

— Pourquoi est-ce que ça devrait…

Eric s'assit sur un coin du bureau.

— Je t'accuserais de meurtre, Bergen, si je te croyais pas aussi lâche. T'es une hyène, Marty, pas un loup. Écoute bien, parce que je vais *peut-être* t'apprendre quelque chose. Ton coup monté a mal tourné ; Guy Crayle est mort.

Les yeux de Bergen s'étrécirent.

— J'ignore de quoi…

— Comprends bien ; Guy Crayle est mort, de même que Norman Hall. Si je ne me trompe ces deux petits détails ne figuraient pas dans tes plans. Tout ça n'aboutit qu'à une chose. Tu voulais te venger de moi pour t'avoir démasqué, ainsi que d'autres producteurs véreux, dans le *Clarion*. Et tu t'es dit qu'en attaquant le journal pour diffamation t'avais en plus une bonne chance de ramasser un paquet d'oseille. T'as donc préparé un coup monté.

Marty Bergen contrôlait soigneusement l'expression de son visage. Ses yeux, sous leurs lourdes paupières, observaient le journaliste d'un air insolent.

— T'es peut-être en train de me donner une idée. Comment est-ce que je suis supposé avoir fait tout ça ?

— T'as chargé Guy Crayle de trouver une poignée d'acteurs au chômage pour l'aider à monter une saynète à mon intention. Il s'est introduit dans l'immeuble de bureaux presque abandonné, choisi comme cadre idéal, il m'a fait venir sous un faux prétexte, m'a baratiné un peu, a tergiversé jusqu'à ce que les acteurs enrôlés qui guettaient mon arrivée, fassent leur entrée. Ils ont joué leur scène bidon dans laquelle tu devais soi-disant être abattu par un mari furieux – assassiné par des balles à blanc tirées vers le sol.

Bergen s'était installé au fond de sa chaise.

— Et qu'est-ce que j'y aurais gagné ?

— J'étais sensé quitter les lieux à toute vitesse et foncer vers le journal livrer le scoop avant même d'avoir appelé les flics. « Marty Bergen assassiné par un mari trompé ». Un chouette titre. Et au moment de la parution de l'article t'aurais été en train de poser la première pierre d'un orphelinat ou un truc du même acabit, et tu… Enfin, Marty, combien est-ce que cette histoire aurait coûté au *Clarion* ?

— T'aurais perdu ton boulot. C'est une idée, Home, je m'en souviendrai. Va-t'en maintenant.

— C'était parfaitement combiné. Les flics allant enquêter pour vérifier la véracité de mon scoop déjà paru auraient trouvé un bureau vide. J'aurais été dans la mouise jusqu'aux oreilles.

Eric Home se pencha en avant, scruta de très près le producteur.

— Quelque chose a foiré, Marty. L'un de tes cabotins m'a mis K.O. en partant. Et Crayle était mort, *vraiment* mort. Norman Hall, le méchant mari est allé chez moi, il avait encore le pistolet à bouchon chargé de balles à blanc dans sa poche. Mais les balles qui l'ont tué n'étaient pas à blanc. Alors si tu t'imagines que je te raconte des bobards, tu vas pas le croire longtemps. Les journaux de l'après-midi paraîtront dans vingt minutes ; sinon tu peux te renseigner en appelant la police.

Bergen fronça les sourcils, tendit une main vers le téléphone, puis la retira.

— Si c'est tout ce que t'as à dire, Home, sors d'ici. Si Crayle et l'autre type dont tu parles sont morts, ça ne me regarde pas. Je me tiendrai au courant par les journaux. Casse-toi maintenant.

Eric se leva.

— O.K., j'ai presque fini, Marty. J'ajouterai une chose : j'ai pas aimé ta petite combine avec vengeance et poursuites pour diffamation à la clef. Je t'ai pas dit ce que je comptais faire à ce sujet.

Le producteur le fixa d'un air insolent.

— Tu peux rien prouver. Qu'est-ce que tu peux faire ?

— Ceci, dit Eric. Il tendit le bras, coinça le nez du promoteur entre les jointures de ses doigts, et vissa énergiquement.

Bergen poussa un cri rauque en même temps que la douleur lui faisait monter les larmes aux yeux. Eric lui tordit le nez d'un dernier et violent tour de vis, puis le lâcha. Bergen jura, ouvrit un tiroir du bureau d'un coup sec, referma sa main potelée sur un pistolet plat et noir qu'il braqua sur Eric. D'une claque bien ajustée celui-ci l'envoya bruyamment valdinguer à l'autre bout du bureau, puis posant la paume de sa main sur le menton de Bergen, il poussa un bon coup. La chaise pivotante partit en

arrière et s'écroula dans un tel fracas que le bureau trembla. Eric récupéra l'automatique.

— Je pensais pas que t'aurais assez de cran pour faire ça, Marty, dit-il.

La porte s'ouvrit d'un coup. La sténographe de Bergen, les yeux écarquillés, se tenait sur le seuil, manifestement si apeurée qu'Eric dut la rassurer d'un sourire.

— C'est pour rire, sœurette. On était juste en train de chahuter.

Puis il tira la culasse en arrière plusieurs fois jusqu'à ce que les sept balles à pointe d'acier fussent éjectées ; l'une d'elle fissura la plaque de verre sur le bureau. Lorsque le pistolet fut vidé, il le tendit à la secrétaire.

— Un souvenir, sœurette, ajouta-t-il gaiement. Et vous feriez mieux d'aller acheter de l'aspirine pour votre patron, il est au bord de l'apoplexie.

Il sortit et claqua la porte d'entrée avant que Bergen n'ait regagné la terre ferme. Il appela la standardiste du *Clarion* depuis un magasin voisin.

— Des appels pour moi, mon ange ? En dehors de la police, bien sûr.

— Un certain Zanoni. Il m'a dit avoir appris que t'avais demandé après lui au *Clayton*. Et un sergent O'Connor a dit que tu…

— Te salis pas les lèvres, mon ange, avec ce que le sergent O'Connor t'aurait demandé de me dire. Si le rédac'chef est encore énervé, dis-lui que je vais résoudre l'affaire sur-le-champ… je pense. Je serai là à temps pour la dernière édition. Et tant qu'on portera à leur crédit la résolution de l'affaire en cours, O'Connor et les gars de la criminelle me pardonneront de l'avoir le premier divulguée en la publiant dans les colonnes du journal.

Durant un bref instant, alors qu'il commençait à parcourir les quelques rues le séparant du *Clayton*, Eric regretta de ne pas avoir conservé le pistolet de Bergen. Si son flair ne le trompait pas, celui qu'il allait rencontrer sous peu…

Mais il haussa les épaules et poursuivit sa marche en sifflant. Avec le bouclage imminent de la dernière édition, pourquoi

perdre un temps précieux à se procurer une arme ? D'autant que si l'affaire se concluait comme il l'espérait, il pourrait ranger l'honorable Marty Bergen du côté des accusés lors du procès pour complot, ce qui désormais, et pour longtemps le rendrait conscient qu'un calendrier est plus utile qu'une montre.

Lorsqu'il vit l'enseigne ternie du *Clayton* à quelques dizaines de mètres de lui, il pressa le pas. Il sifflait *Red Pepper Blues*.

Il ne repéra pas la mince silhouette tapie sur le seuil d'un magasin désaffecté à trois portes de l'hôtel. Mais il sentit le canon d'une arme dans le bas du dos dès qu'il l'eut dépassé.

— Laisse les mains le long du corps et te retourne pas, Home, entendit-il derrière lui. Continue de marcher après le *Clayton*. Je serai un mètre derrière, le pistolet dans la poche pointé sur toi. Et il a un silencieux.

La voix était familière. Elle ressemblait à celle de la blonde qui avait pris part à la pièce jouée dans le bureau du pseudo Marty Bergen. Sauf que le timbre en était plus grave à présent.

Eric marchait lentement. Il avait eu aujourd'hui une double preuve de la précision mortelle de ce pistolet silencieux.

— O.K., Jerry, dit-il sans se retourner. C'est toi qui a la main.

Une intersection plus loin, la voix derrière lui se manifesta de nouveau.

— Là-dedans. Assieds-toi à une table et sois naturel. Pas de faux mouvement.

Eric pénétra dans un petit restaurant bon marché. Il était désert, en dehors du propriétaire. Il s'assit à une table face à la porte et étudia le type mince qui s'assit en face de lui, la main droite toujours dans la poche.

— Je vais te donner une chance de continuer à vivre, Home, dit le type svelte. D'abord, je reconnais que t'en sais trop. Je m'en suis rendu compte quand t'as demandé à me voir au *Clayton*.

Eric acquiesça.

— Alors ça ne fera de mal à personne si je vérifie que ma théorie est bonne, répondit-il. Il gardait les mains à plat sur la table. Si je ne m'étais pas vaguement souvenu de t'avoir vu sur scène, et si la chanson que tu interprétais, *Red Pepper Blues*, ne

m'était pas revenue en mémoire, je ne t'aurais jamais remarqué. Les flics…

— Les flics, interrompit Zanoni, n'auraient même jamais démarré l'enquête.

— Ouais, Jerry. Ils se sont mis en chasse d'une fille blonde, au lieu de rechercher l'un des meilleurs transformistes depuis Eltinge. Tu as tué Crayle avec ce pistolet silencieux alors que Norman Hall pensait vraiment l'avoir assassiné ; il a eu peur et m'a mis K.O. Puis, quand il a réalisé ce qu'il s'était passé, il a eu encore plus peur. Il craignait d'être envoyé en prison suite à une accusation de meurtre, il n'avait eu l'intention de tuer personne. Il a donc décidé de venir chez moi me raconter le coup monté de Bergen.

Zanoni acquiesça.

— Exact. J'ai suivi Hall, je pensais qu'il allait se planquer ou mettre les bouts. S'il avait fait l'un ou l'autre il serait encore en vie. Je voulais pas le tuer. Mais une fois Hall hors circuit, personne à part Marty Bergen ne savait quoi que ce soit, et Marty est trop trouillard pour parler.

Il se tut brusquement. Le tenancier arrivait à notre table. Ni Eric ni Zanoni ne consultèrent le menu.

— Juste un sandwich au jambon, dit Eric.

— La même chose, ajouta Zanoni ; le propriétaire s'en alla vers le fond du restaurant.

— C'était du bon boulot, Jerry. Mais pourquoi est-ce que tu as profité de la mise en scène de Marty pour tuer Crayle ? Il avait quelque chose contre toi ?

Le visage de l'acteur se tordit en une grimace.

— Un chèque contrefait, grommela-t-il. Crayle me taxait depuis des années quand j'avais de l'argent. Depuis que je suis fauché il me faisait faire des trucs pour lui comme cette arnaque qui devait permettre à Bergen d'attaquer le *Clarion* en justice. J'en ai eu marre.

— Ce qui explique tout, dit Eric d'une voix calme. Sauf en ce qui me concerne. Il y a une solution, sinon tu ne me parlerais pas comme ça. Vas-y, crache.

Ils entendirent le patron s'approcher et attendirent qu'il eut placé un sandwich au jambon devant chacun d'eux et retourne vers sa chaise près de la caisse à l'entrée.

Alors Zanoni répondit.

— T'es le seul qui peut me lier à cette affaire, Home. T'as la réputation de ne jamais manquer à ta parole, et je m'en contenterai. Jure-moi que tu ne mettras jamais la police sur la bonne piste et tu peux t'en aller.

Zanoni se tut un instant, puis ajouta :

— T'as rien dit à personne, n'est-ce pas ?

Eric prit son sandwich, mordit dedans et attendit d'avoir avalé avant de répondre. Il était certain que Zanoni avait pris la décision de le tuer ; qu'il ne pouvait raisonnablement pas le laisser en vie ; en dépit de ce baratin… tout juste bon à s'assurer que nul autre ne connaissait le fin mot de l'histoire. Pour l'instant, le journaliste devait entrer dans son jeu et faire comme s'il prenait tout ce que Zanoni lui racontait pour argent comptant.

— Je peux pas jurer que j'oublierai ça, Jerry, dit-il, mais au lieu de me tuer, pourquoi ne pas me mettre K.O. et partir avec une longueur d'avance. Avec ton aptitude au déguisement…

L'acteur secoua la tête.

— Et être en cavale pour le restant de mes jours ? Des clous. Réfléchis-y encore une fois. Ses yeux s'étrécirent. De plus t'as peut-être déjà donné des infos à ton journal, hein ?

Eric reprit son sandwich, il s'efforçait d'agir avec la plus parfaite décontraction. Il sentait les yeux du tueur sur lui ; c'étaient des yeux froids et sans pitié. Il avait tué Guy Crayle et Norman Hall ; et il ne les avait pas ratés.

Tout en réfléchissant, les lèvres d'Eric se mirent à siffloter doucement *Red Pepper Blues*, l'air qui l'avait mis dans le pétrin ; et soudain il entrevit une petite chance de s'en sortir à condition que Zanoni ne se méfie pas. Il devait donc continuer à discourir pour détourner l'attention du tueur.

— Il y a un autre moyen, Jerry…

Tout en bavardant, d'un geste naturel, il saisit le poivrier dont, du bout des doigts, il dévissa le capuchon de manière à ce qu'il repose simplement sur le verre.

— Imagine que tu reconnaisses ta participation à cette mise en scène, mais que tu te tiennes à l'histoire selon laquelle…

De la main gauche, Eric avait ôté la tranche de pain supérieure de son sandwich et levé l'assiette sur laquelle il était posé. Comme absorbé par la conversation en cours, il inclina le poivrier sur le sandwich. Le capuchon du poivrier tomba, le poivre se renversa, Eric souffla aussi fort que possible.

Le nuage de poivre s'écrasa sur le visage de Zanoni, Eric bondit hors de sa chaise. Le tueur éternua, cracha et porta les mains à ses yeux. Une fraction de seconde plus tard Eric le ceinturait par derrière et s'emparait du pistolet silencieux.

Eric rassura d'un sourire le propriétaire du restaurant qui accourait.

— Tout va bien, chef, dit-il. Allez chez le voisin pour appeler les flics ; il faut que je passe un coup de fil au *Clarion* depuis votre poste. J'ai juste le temps avant le bouclage de la dernière édition.

Le patron regarda la carte de presse d'Eric, fit un pas hésitant vers la porte ; se retourna pour jeter un coup d'œil à Zanoni.

— Qu'est-ce qui cloche chez lui ? demanda-t-il.

Eric aperçut un chiffon humide sur le comptoir, le tendit à Zanoni pour qu'il s'en frotte les yeux, puis, tout en se dirigeant vers le téléphone mural il répondit en rigolant :

— C'est un artiste de music-hall qui a joué le mauvais morceau. En ce moment, il a le *Blues du Poivre Noir*.

Six-Gun Song
Ten-Story Detective
Juillet 1941

La Nuit étoilée

L'histoire court dans notre famille que mon arrière-grand-père possédait une barque. D'après ce que j'ai entendu dire de lui, je crois qu'il n'a jamais guère possédé que ça. Il vivait dans une banlieue de Baltimore et utilisait son canot pour pêcher un peu dans la baie de Chesapeake.

Mais l'histoire liée à cette barque n'est pas du tout une histoire de poisson. C'est l'histoire d'un avocat.

Ça s'est passé en 1814, et il y avait une flotte de bateaux anglais au beau milieu de la baie de Chesapeake. Les choses ne se présentaient pas très bien pour une jeune nation en lutte qui s'appelait l'Amérique. Le blocus était strict, il étranglait les États. L'Angleterre a progressé en matière de blocus depuis ce temps-là mais elle n'était déjà plus dans la catégorie amateur, même en 1814.

Mon arrière-grand-père n'était qu'un gosse pendant les altercations de la Révolution, et lorsque les événements de 1812 éclatèrent, ils n'ont pas voulu de lui dans la marine. Il semble qu'il s'était annexé une jambe de bois quelques années auparavant, et le pays parut penser que la meilleure chose qu'il pouvait faire était de continuer à fournir du poisson aux bons citoyens de Baltimore.

Mais à cause de cette jambe de bois, et du poisson qui se vendait bien, mon arrière-grand-père ne s'en était jamais pris aux Anglais avant cet après-midi de septembre lorsque l'avocat de Washington voulut être conduit en barque jusqu'à la flotte anglaise.

La flotte s'étalait là dans la baie, grosse comme le monde, sans que personne ne puisse rien y faire tant qu'elle demeurait hors de portée des batteries d'artillerie postées à terre. Elles

avaient coulé quelques petits bâtiments qui n'avaient pas pu se mettre à l'abri assez vite, mais il n'y avait pas eu de bataille. Rien qui vaille la peine d'être mentionné.

Bref, quand l'avocat aux vêtements fantaisistes demanda à mon arrière-grand-père de le conduire là-bas à la rame, l'idée ne l'enthousiasma guère. Il regarda la flotte et cracha sur l'eau qui la supportait. Il fit un ou deux commentaires, dans l'ensemble assez peu flatteurs à l'endroit des bateaux britanniques et des avocats de Washington aux pantalons ridicules qui voulaient leur rendre visite.

Mais tous les avocats sont de beaux parleurs. Celui-ci expliqua la raison pour laquelle il souhaitait aller jusqu'à la flotte. Un de ses amis était prisonnier sur l'un des bâtiments, l'avocat connaissait le capitaine de ce bateau et pensait pouvoir le persuader de le relâcher.

Ils iraient là-bas sous un drapeau blanc et seraient parfaitement hors de danger. Il paierait dix dollars en argent, ça ne prendrait pas plus de deux heures, et est-ce que mon arrière-grand-père avait peur ?

Le voilà donc en train de ramer vers le navire britannique, et les canons du bateau pivotaient pour suivre leur progression en dépit du drapeau blanc que l'avocat agitait en l'air.

Les canons ne tirèrent pas, et il rama jusqu'au navire. Les Anglais firent descendre une échelle, l'avocat grimpa à bord. Arrière-grand-père décréta qu'il resterait dans son canot à rames ; il demeura assis là, ignorant les railleries que les matelots britanniques lui lançaient depuis le pont avant qu'un lieutenant couvert de pourpre ne fut venu leur intimer l'ordre de ne plus harceler le Yankee.

L'après-midi tirait alors à sa fin, le soleil descendait de plus en plus bas sur l'horizon. Arrière-grand-père commençait à s'énerver et à se faire du souci, puis il se demanda s'il allait monter à l'échelle pour voir ce qu'il se passait, ou s'il devait ramener le bateau au port et laisser ce satané avocat rentrer à la nage.

Juste au moment où il avait pris la décision de jouer à pile ou face les deux options en présence, l'avocat arriva sur le pont et de là-haut cria qu'Arrière-grand-père devait grimper à bord. Le

visage du type était tout blanc. D'une voix de stentor Arrière-grand-père lui demanda pourquoi il devait le rejoindre, quelques marins équipés de mousquets s'approchèrent du bastingage et le lui expliquèrent.

— Je suis navré, s'entendit-il dire par l'avocat, mais nous devrons rester ici jusqu'à ce que le danger soit écarté. Ils vont attaquer.

Certains des marins souriaient. Arrière-grand-père cessa de songer à Baltimore assez longtemps pour leur hurler ce qu'il pensait d'eux ; ils le mirent aux fers. Il les vit se diriger avec l'avocat vers un autre escalier ; mais ils l'emmenèrent ailleurs et Arrière-grand-père se retrouva tout seul, hormis les rats, dans la prison du navire.

Il sentit le bateau se mettre à bouger et entendit peu après les canons tirer de puissantes salves qui en secouaient toute la coque.

Alors Arrière-grand-père se souvint que les Anglais ne lui avaient pas confisqué son couteau pliant ; il s'activa sur la porte de la cellule. Il ne savait absolument pas que d'y creuser un trou pourrait améliorer la situation, pour lui ou un autre, mais cela lui donnait quelque chose à faire.

Le vacarme empirait. Le navire tanguait parfois après avoir encaissé un boulet de canon américain. Par l'ouverture grillagée aménagée en haut de la porte, il voyait régulièrement descendre dans le corps du navire des marins et des canonniers morts ou blessés.

Personne ne prêtait attention à Arrière-grand-père, et il continuait de s'échiner. Mais la pointe du couteau céda dans le bois dur ; il ne parvint jamais à creuser un trou dans la porte.

Il faisait grand jour lorsqu'ils vinrent le chercher ; la bataille semblait être terminée. Du moins ils ne se battaient plus ; lorsqu'il arriva sur le pont il se rendit compte qu'ils avaient reculé hors de portée de la côte.

Il n'y avait pas de quoi se vanter de l'état du pont du bateau à ce moment-là ; du reste les marins ne souriaient pas lorsqu'ils l'emmenèrent jusqu'à une extrémité du navire. Sa barque, par miracle, flottait toujours près de la coque meurtrie. Il descendit l'échelle, suivi de l'avocat, et rama jusqu'à la rive.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il à l'avocat dès qu'ils furent hors de portée des oreilles britanniques.

Selon une version de l'histoire d'Arrière-grand-père, l'avocat décrivit toute la bataille durant la traversée entre les bateaux et le fort. Une autre version, et c'est celle que je préfère, prétend que l'avocat se contenta de pointer le doigt vers le fort et le drapeau qui y flottait et dit :

— Regardez !

Lorsqu'ils parvinrent à terre, l'avocat donna ses dix dollars à mon arrière-grand-père, s'excusa de lui avoir fait vivre une nuit d'emprisonnement et lui tendit la main.

Jamais auparavant, Arrière-grand-père n'avait serré la main à un avocat aux pantalons ridicules, mais il se rendait compte d'après la réaction de ce type au cours de la bataille que c'était un patriote, et que peut-être ce n'était pas de sa faute s'il avait des amis dans la flotte britannique. Il serra la main de l'avocat.

L'histoire s'achève là. Arrière-grand-père devint un robuste vieillard, et ce n'est pas avant sa toute fin qu'il fit une requête pour le moins étrange à sa famille. Il voulait qu'après sa mort elle sauvegarde sa main droite, celle qui avait serré celle de l'avocat ce matin-là après la bataille, qu'elle la fasse empailler et conserver dans un musée.

On ne l'a pas fait, bien sûr, mais on savait ce qu'il ressentait, et je ne peux pas dire que je lui en veux. Oui, le nom de l'avocat était Francis Scott Key, et le fort était le Fort McHenry. La bannière étoilée flotte toujours fièrement à son sommet.

Star-Spangled Night
Coronet
Juillet 1941

Une Poursuite dans la Nuit

— Qu'est-ce qu'il t'arrive ce soir, Mart ? demanda le type derrière le comptoir. On dirait que tu viens de perdre ton dernier ami et qu'ils t'ont puni en t'affectant à la conduite d'un camion-poubelle.

Le grand motard aux cheveux blonds seul client de ce resto routier leva les yeux et esquissa un sourire qui s'effaça aussitôt, et bredouilla.

— Eh bien, Joe… Tu vois, c'est comme ça. Je…

— C'est pas une sirène, Mart ? interrompit le patron.

Mart Carey prêta l'oreille, puis acquiesça.

— Ce doit être la moto de Hank Hollister. Je ferais mieux d'aller voir.

— C'est pas tes oignons, non ? demanda Joe. Tu viens pas de finir ton service ?

Mais Carey qui se dirigeait déjà vers la porte ne répondit pas.

Une fois dehors, il entendit plus clairement la sirène. Il était à présent certain que c'était celle de la moto de Hank. Carey courut jusqu'à la sienne garée le long de la route, dégagea la béquille et une main sur le guidon, l'autre sur la selle, tendit l'oreille. Hank l'avait rejoint pour le relever environ quinze minutes plus tôt, ici même dans le restoroute. Mais il n'avait pas remarqué dans quelle direction Hank était parti.

Carey en était sûr, cette sirène était synonyme de pépin. Hank ne l'aurait pas déclenchée pour une simple poursuite d'un conducteur en excès de vitesse. La plainte se faisait plus forte à présent ; Carey estima qu'elle venait du sud. Il n'attendit pas plus longtemps. Il actionna le kick et conduisit Joséphine, le surnom qu'il donnait à sa machine, sur la route. Le moteur toussa et émit un ronflement régulier au moment où le phare de

Joséphine dessina une bande jaune sur l'asphalte aplani de Dane Road.

Une voiture était visible au sommet de la colline lorsque Joséphine ronronnant comme une lionne repue emmena Carey derrière le premier virage. C'était une berline noire, elle filait comme le vent, la pédale d'accélérateur sûrement collée au plancher si on en jugeait par sa vitesse excessive.

La voiture fit une embardée en capturant Mart Carey dans le faisceau éblouissant des phares et serra à gauche pour le forcer à quitter la route. C'était un meurtre de sang-froid.

Un pur instinct de survie dicta à Mart sa conduite : braquer le guidon de Joséphine ; il sentit la secousse au moment où son pneu avant heurta l'accotement meuble de la route, en plein vers le petit fossé en contrebas ; ne pas écraser la pédale de frein, évitant le dérapage qui aurait entraîné Joséphine dans le fossé et éjecté son conducteur tête la première vers la clôture proche.

La berline le frôla en rugissant, à une petite dizaine de centimètres de la poignée gauche du guidon. Par la vitre arrière, un jet de flamme orange déchira la nuit. La moto de Hank Hollister se trouvait à dix mètres derrière la voiture. Hank, couché sur le réservoir, conduisait son engin d'une seule main et brandissait son revolver de l'autre. Voilà tout ce que Mart Carey enregistra du coin de l'œil pendant que Joséphine quittait la route, et se cabrait comme un cheval sauvage dans l'accotement sablonneux. Mais elle avait perdu la plus grande partie de sa vitesse lorsque la roue s'immobilisa contre un rocher. Le guidon fut arraché à la poigne de Mart qui, éjecté de sa selle, se retrouva en train de voler tout seul dans cette nuit rugissante.

Il atterrit sur un tas de mauvaises herbes, glissa et s'arrêta la tête dans le sable, miraculeusement intact. Il se leva, cracha du sable et retourna en courant vers Joséphine, couchée sur le côté.

À première vue, sa moto n'avait pas subi de dégâts plus sérieux que lui-même. Il ne perdit pas de temps à tout vérifier. Si quelque chose n'allait pas, il verrait bien plus tard. Non sans peine, il ramena la moto sur la chaussée et lui fit faire demi-tour. Le moteur crachota un peu au démarrage et rugit de bon

cœur dès que Carey fut sur la route. Les entrailles délicates de Joséphine tenaient encore bon.

La berline noire et la moto de Hank Hollister étaient hors de vue mais suffisamment proches pour qu'il entendît la sirène et un coup de feu occasionnel. Hank devait ménager ses munitions puisqu'il ne pouvait recharger son arme sans perdre du terrain.

Carey mit les gaz à fond et détacha la sécurité de son holster. Alors qu'il prenait le premier virage penché il aperçut Hank et la berline à moins d'un kilomètre devant lui. Il avait perdu moins de temps que ce qu'il avait craint.

Il remontait rapidement son handicap. Joséphine était la moto la plus rapide de la brigade. Il se trouvait toujours à deux petites centaines de mètres de Hank Hollister lorsqu'un des coups tiré par la voiture trouva sa cible.

La moto de Hank fit une folle embardée et partit en zigzag.

Elle perdit un peu de sa vitesse et quitta la route avant de s'écraser dans le fossé. Carey arrêta Joséphine si brusquement qu'il évita le dérapage de justesse. Il sauta de moto, traversa la route en courant, puis, voyant une voiture qui venait de la direction opposée, il se posta au milieu de la chaussée et lui fit signe de s'arrêter.

— Attendez ici ! cria-t-il au conducteur. Un homme est blessé. Je veux que vous l'emmeniez.

Il courut jusqu'à Hank, étendu au sol. Le conducteur descendit de voiture et le suivit.

Hank était évanoui. Un bras, visiblement cassé, était bloqué sous lui, et du sang lui coulait sur la moitié du visage. Carey ne distingua pas de blessure par balle et en conclut que c'était certainement le pneu avant qui avait morflé.

Mart et le chauffeur de la voiture portèrent Hank jusqu'à la banquette arrière. Le policier blessé revint à lui, gémit, aperçut Carey et parvint à sourire faiblement.

— Appelle-les pour qu'ils les coincent à Dartown. Ça doit être la bande qui a braqué le restoroute. J'ai entendu ça à la radio juste avant qu'ils passent.

Il parlait avec difficulté.

Carey acquiesça et donna de rapides instructions au conducteur.

— Je crois, poursuivit Hank d'une voix affaiblie, que j'ai touché leur réservoir. J'en suis pas sûr.

— T'inquiète pas. On les aura, dit Carey.

Il retourna vers Joséphine au pas de course. Tout en roulant il sut que Hank avait vu juste. Il avait effectivement touché le réservoir. Le phare de Joséphine découvrait un ruban d'essence serpentant au milieu de la route. S'il avait touché assez bas, les truands n'iraient pas bien loin.

Carey réduisit un peu sa vitesse. Il voulait garder un œil sur cette traînée de liquide révélatrice. S'ils avaient bifurqué sur une pente route ou une allée de propriété il ne voulait pas rater l'endroit ni perdre leur trace.

Il poursuivait donc à bonne allure, les oreilles pleines du vrombissement du moteur et du ronflement des roues dans la nuit. L'unique œil jaune de Joséphine déchirait la nuit en un chemin devant lui.

Soudain, le ruban d'essence disparut. Carey pila, fit demi-tour et revint à l'endroit où la piste se terminait. Il n'y avait aucun chemin à cet endroit, aucun passage par lequel la voiture aurait pu disparaître.

Un peu perplexe, il ôta sa casquette et l'air totalement ahuri se gratta la tête, puis il sourit. Évidemment, il aurait dû prévoir ! L'essence s'était écoulée en ruisselet régulier jusqu'à ce que son niveau n'atteignant plus le trou, elle s'échappe en gouttelettes dispersées.

Oui, à présent qu'il les cherchait, il trouva quelques éclaboussures un peu plus loin sur la route. L'essence continuerait à fuir de temps en temps au gré des soubresauts de la voiture, mais il n'y aurait plus de jet continu pour le guider.

Il était obligé de rouler moins vite, parce que la trace impalpable des éclaboussures de plus en plus espacées le coupait dans son élan. Chaque fois qu'il passait devant un chemin de terre ou l'allée d'une maison, il devait s'assurer que la trace se poursuivait bien.

Voyant à sa droite une station service fermée, il obliqua dans l'allée goudronnée, alors que la piste de la voiture des braqueurs continuait tout droit, trouva une fenêtre non verrouillée sur

l'arrière et l'enjamba. Ce n'était pas tout à fait légal mais nécessaire.

En s'aidant de sa lampe de poche, il trouva le téléphone, appela le quartier général et fit son rapport. La route serait barrée et un guet-apens serait tendu à Dartown.

Revenu vers sa moto, il commença à se poser des questions. À quelle hauteur du réservoir se trouvait le trou ? Certainement bien en-dessous de la moitié, vu la quantité d'essence qui s'en était échappée. Combien de kilomètres pourraient-ils…

La question fut bientôt résolue.

Environ cinquante mètres plus loin, les éclaboussures révélatrices s'interrompaient. Du coin de l'œil Carey distingua une berline noire garée dans l'allée d'une ferme à gauche de la route. Mart Carey connaissait cette section de Dane Road, et savait que cette maison était inoccupée.

Il ne s'arrêta pas. Il savait que le bruit de la moto était audible par quiconque se trouvait dans la voiture ou se cachait dans la maison.

Il poursuivit son chemin, réfléchissant à toute vitesse.

Visiblement, le moteur de la berline avait commencé à tousser et tressauter lorsque ce qui restait d'essence fouettait le fond du réservoir percé. Les truands avaient bifurqué là pour dégager la voiture de la route. Peut-être s'imaginaient-ils que personne ne la remarquerait. Ils n'avaient sans doute pas pensé à la traînée d'essence qu'ils laissaient derrière eux.

Quand il eut dépassé la maison Carey ralentit et continua de rouler sur un demi-kilomètre jusqu'à ce qu'il soit certain d'être hors de vue de la maison. Il éteignit alors le phare et fit demi-tour. Marchant le plus silencieusement possible il poussa Joséphine jusqu'à une centaine de mètres de la ferme. Il laissa la moto sur place, escalada la clôture en fil de fer et coupa par le champ de maïs.

La lune brillait ; il lui fut facile de se frayer un chemin parmi les épis de maïs assez hauts pour le dissimuler aux regards. Les derniers vingt mètres étaient à découvert. Il les franchit en courant, courbé en deux, priant pour qu'aucun œil ne soit rivé dans cette direction.

Furtivement, s'accroupissant chaque fois qu'il passait sous une fenêtre, il contourna la ferme jusqu'à ce qu'il arrive à la porte arrière où il s'arrêta pour prêter l'oreille. Il entendit des voix étouffées, trop faibles pour qu'il pût saisir les mots. Carey dégaina son revolver. Il posa la main gauche sur la poignée, le pêne joua sans bruit dans la serrure. Il savait qu'il devait être très prudent, retourner à la station-service et qu'il ferait mieux d'appeler des renforts, mais il préférait agir sans tarder avant que les braqueurs ne décident de repartir à pied ou d'arrêter une voiture de passage, d'en tuer le conducteur et de s'enfuir avec.

Il prit une profonde inspiration et repoussa le battant d'un coup sec.

Un grand type lui faisait face, silhouette fantomatique dressée dans l'encadrement d'une porte découpée dans le mur opposé. Le clair de lune entrait par les fenêtres sans stores et éclairait assez la pièce pour que Carey vît le réflexe instantané du type glissant la main sous la veste à hauteur de holster.

Carey tira, la silhouette s'écroula ; il fit un pas dans la pièce, quelque chose s'abattit sur son crâne. Des lumières virevoltantes clignotèrent devant ses yeux mais il tint bon. Il tituba, essaya de se retourner ; un autre coup l'atteignit plus sérieux que le premier, et la pièce explosa en un fracas assourdissant. Puis le silence, le grand noir…

Il se réveilla, le souffle court, cherchant avidement de l'oxygène dans une pièce emplie de fumée. On avait incendié la ferme ! Toujours en partie conscient il se mit à ramper sur les lattes du plancher brûlant.

Il aurait pu de nouveau s'évanouir à cause de cette chaleur étouffante, si l'une de ses mains qui tâtonnait ne s'était abattue sur le visage froid d'un cadavre. Le choc de ce contact produisit un déclic dans sa mémoire ; il recouvra sur-le-champ tous ses esprits.

Il se releva, avança à tâtons vers le faible contour d'une fenêtre à peine visible à travers la fumée, et brisa la vitre d'un coup de poing. Penché au dehors vers l'air frais de la nuit, il prit des inspirations profondes et bienvenues qui lui rendirent ses forces.

Il noua alors un mouchoir sur son visage pour couvrir son nez et sa bouche, repéra mentalement la porte et entama l'un des trajets les plus difficiles de sa vie, court mais périlleux, parce qu'il comptait ramasser le corps du braqueur mort et le sortir de là. Les gars, au poste, voudraient avoir ses empreintes et identifier le cadavre dont le nom pourrait être l'indice conduisant aux truands en cavale. Voilà pourquoi ils avaient mis le feu à la ferme : les cadavres calcinés répondent assez peu aux questions.

La progression fut ardue de la fenêtre à la porte, mais il y arriva, traînant le corps sur le plancher rugueux en dépit des flammes qui venaient le lécher de toutes parts.

Son revolver devait être quelque part dans la ferme, là où il était tombé, mais il renonça à le chercher, d'abord en raison de la difficulté de la tâche, ensuite parce qu'il serait trop brûlant pour être pris en main. Il disposait du pistolet automatique du défunt, qu'il dégagea du holster et dont il vérifia les munitions : il restait trois balles, une dans la chambre, deux dans le chargeur.

Il courut jusqu'à la route pour voir si Joséphine était encore là où il l'avait laissée. Elle n'y était plus. Derrière lui, les flammes s'échappaient très haut de la ferme en bois ; il entendit au loin la faible sirène des pompiers. Un voisin avait vu le feu et l'avait signalé.

En cet instant, il éprouva un bref sentiment d'impuissance. Il ne pouvait poursuivre la moto à pied, ne sachant même pas si le tueur était parti vers Dartown ou avait fait demi-tour. Dans un cas comme dans l'autre, il serait probablement intercepté. Mais et si…

Carey se souvint tout-à-coup du chemin, emprunté par les chariots, qui traversait la basse-cour et menait vers les champs. Pourquoi le truand n'essaierait-il pas de couper pour rejoindre la route vers l'est, et éviter ainsi Dane Road trop dangereuse pour lui ?

Il courut vers le chemin. Les traces de pneu de Joséphine passaient près de la berline noire inutile et s'éloignaient en direction des champs.

Carey, obstiné, se mit à suivre ces traces ; mû par la crainte que les renforts n'arrivent trop tard et le sentiment qu'il s'agissait désormais d'une affaire personnelle entre lui et celui qui avait tenté de le tuer, Carey s'entêta.

Moins d'un demi-kilomètre plus loin, il arriva près d'un fossé d'irrigation large d'un mètre et vit Joséphine couchée sur le bord, abandonnée par le tueur qui n'avait pas eu la force de la transporter sur l'autre rive, maintenant que les planches permettant aux chariots de le traverser avaient disparu.

Mart Carey sourit, en oublia presque son mal à la tête. Il était rassuré, il avait sur le fuyard l'avantage de la motorisation, sauf si sa proie avait déjà rejoint la route et s'était fait prendre en stop. Serrant les dents pour calmer la douleur lancinante dans son crâne, il parvint à relever la moto et à franchir le fossé avec l'engin.

Il se reposa un instant, puis se remit à l'œuvre. Le moteur de Joséphine revint à la vie en toussant et le contact familier des poignées lui fit l'effet d'un stimulant. L'état du chemin de terre interdisant toute vitesse, il forçait ses yeux à percer l'obscurité environnante. Joséphine n'étant pas exactement un destrier silencieux, Carey savait très bien que le malfrat se sachant pourchassé pouvait parfaitement se planquer pour le laisser passer, mais à pied il n'avait aucune chance de le rattraper. Il devait courir le risque que le truand s'embusque ou lui tire dessus. Soudain, en face et un peu sur la droite, il crut voir quelque chose bouger dans les hauts épis de blé mais il n'en était pas sûr. Il freina pour immobiliser Joséphine et braqua le guidon pour orienter le phare vers le blé. Descendant de moto, il dégaina son revolver, fit quelques pas et regarda partout autour de lui.

Une détonation retentit !

Carey fonça vers Joséphine et éteignit le phare en plongeant au sol. Il devait traverser ce champ pour attraper sa proie, et refusait de servir de cible facile à cause d'un faisceau lumineux révélateur.

À couvert dans les herbes jaunes, il progressa à plat ventre vers l'endroit où était apparue la petite flamme. Il rampait vite, prudent mais rapide sinon le truand serait à un kilomètre au

moment où il parviendrait au but. Le balancement des blés révélait sa position, mais tant pis !

Le coup de feu suivant arriva par la droite et tailla une rainure sur la visière de sa casquette. Carey tira deux fois… entendit un gémissement de douleur !

Avec seulement une cartouche dans le chargeur, il n'avait plus qu'une chose à faire. Carey se remit sur pied d'un bond et courut les dix derniers mètres accroupi en zigzaguant entre les épis. Cette dernière manœuvre était superflue ; Carey débusqua une silhouette sombre qui cherchait son revolver à tâtons de la main gauche, le bras droit pendant inerte et inutile, transpercé par une balle.

Il poussa le voleur sur le côté, trouva le revolver grâce à sa lampe de poche et le récupéra.

— Debout, dit-il au truand. Et commence à marcher…

*

* *

Le patron du restoroute sur Dane Road entendit la moto s'arrêter dehors, et lorsque Carey apparut sur le seuil, une tasse de café l'attendait sur le comptoir.

Un sifflement de surprise accompagna son entrée. La grande silhouette en uniforme sur le seuil ne portait pas de casquette. Un bandage blanc avait pris sa place. Et son visage avait un aspect quelque peu étrange. Un second examen renseigna le patron : ses sourcils avaient brûlé.

— Mart ! s'exclama-t-il. Comment diable !

Mart sourit et s'assit sur le tabouret en face de la tasse de café fumant.

— Rien de grave, Joe. Joséphine et moi on a la peinture un peu écaillée. J'ai reçu l'ordre de rentrer chez moi et de rester au lit pendant trois jours.

Le patron s'adossa au mur et fixa le policier d'un air déconcerté.

— Écoute, Mart, t'es fou ou c'est moi ? T'entres ici hier soir avec l'air d'un type prêt à affronter un peloton d'exécution. Tu sors, tu te fais démolir, t'as les poils qui brûlent, et tu reviens

avec le sourire jusqu'aux oreilles d'un chat qui vient de manger une souris. Qu'est-ce qu'il se passe ?

Le visage soudain accablé, l'air morne, Carey vida deux cuillères de sucre dans son café avant d'oser répondre.

— J'crois qu'il faut que je le reconnaisse, Joe, je suis sacrément lâche. J'avais rendez-vous avec mon dentiste aujourd'hui, et j'étais mort de trouille rien que d'y penser. Mais maintenant que j'ai l'ordre de rester chez moi, je peux repousser le rendez-vous, tu piges ?

Wheels across the night
G-Men Detective
Juillet 1941

Armageddon

Tout cela arriva – dans cet endroit entre tous – à Cincinnati ; non qu'il y ait quelque chose à reprocher à Cincinnati, sauf que ce n'est pas le centre de l'univers, ni même celui de l'État de l'Ohio. C'est une assez jolie vieille ville qui à bien des égards n'a rien à envier aux autres, mais même sa Chambre de Commerce reconnaîtrait qu'elle manque de portée cosmique. Ce n'était que pure coïncidence si Gerber le Grand, quel nom ! se produisait à Cincinnati lorsque les événements dérapaient ailleurs.

Bien sûr, si cet épisode avait été porté à la connaissance du public, Cincinnati serait la ville la plus célèbre du monde, le petit Herbie serait considéré comme le Saint Georges moderne et plus acclamé qu'un génie en herbe. Mais personne parmi le public au *Bijou* ne se souvient de quoi que ce soit à ce sujet. Pas même le petit Herbie Westerman, bien qu'il puisse exhiber son pistolet à eau.

Il ne songeait pas au pistolet à eau dans sa poche pendant qu'il regardait le prestidigitateur éclairé par les projecteurs. C'était un pistolet à eau tout neuf, acheté sur le chemin du théâtre par ses parents qu'il avait poussés à faire un détour par un bazar bon marché sur Vine Street ; mais à ce moment-là Herbie était bien plus intéressé par le spectacle sur scène.

Son visage exprimait le jugement favorable d'un connaisseur. L'escamotage des cartes n'était pas un mystère pour Herbie. Il savait le faire. C'est vrai, il devait utiliser des cartes miniatures mieux appropriées à ses mains de petit garçon de neuf ans ; il est également vrai que quiconque l'observait pouvait voir la carte passer d'un côté à l'autre de la main. Mais c'était un détail.

Bien sûr, l'escamotage de sept cartes à la fois exigeait une grande force dans les doigts et une bonne dextérité, et c'est ce

que Gerber le Grand était en train de démontrer. Avec aisance, sans geste annonciateur ; Herbie opinait d'approbation. Il se souvint alors du numéro suivant. Il donna un coup de coude à sa mère et lui dit :

— M'man, demande à p'pa s'il a un mouchoir en plus.

Du coin de l'œil, Herbie vit sa mère se tourner vers son père et, en moins de temps qu'il en faut pour dire « Presto », il était descendu de son siège et filait dans l'allée. Il avait accompli un joli tour de passe-passe et parfaitement calculé son coup.

C'était à ce moment de la représentation, Herbie y avait déjà assisté tout seul, que Gerber le Grand demandait si un petit garçon du public voulait monter sur scène. Il était précisément en train de poser la question.

Herbie Westerman avait sauté sur l'occasion. Il était en mouvement avant que le magicien n'ait ouvert la bouche. La première fois, il s'était retrouvé en dixième et mauvaise position au bas des escaliers qui reliaient l'allée centrale à la scène. Cette fois il était prévenu, il s'était préparé et s'était méfié des interdictions de ses parents. Peut-être que sa mère l'aurait laissé aller, et peut-être pas. Il avait jugé plus prudent de détourner son attention. On ne peut pas faire confiance aux parents avec des trucs comme ça, ils ont parfois des idées bizarres.

— ... veut bien monter sur scène ?

Le pied de Herbie se posa sur la première des marches, pile sur le point d'interrogation de la phrase. Il entendit une mêlée de bruits de pas déçus derrière lui ; en souriant d'un air suffisant il monta les escaliers et traversa la rampe de projecteurs en bordure de scène.

C'était le tour avec les trois pigeons qui devait être exécuté avec un assistant venu du public. C'est à peu près le seul tour dont Herbie n'avait pas deviné le truc. Il savait qu'il *devait* y avoir un compartiment secret quelque part dans cette boîte, mais quant à son emplacement exact, il n'en n'avait aucune idée. Cette fois il tiendrait la boîte lui-même ; si à cette distance il n'arrivait pas à découvrir le truc, il retournerait à sa collection de timbres.

Il adressa au magicien un sourire de connivence ; Herbie ne le trahirait pas. Lui aussi était un magicien ; il y avait une espèce

de franc-maçonnerie entre magiciens, et aucun d'eux ne révélait jamais les trucs des autres.

Il sentit un petit frisson le parcourir, et son sourire disparut lorsqu'il croisa le regard du magicien. De près, Gerber le Grand semblait bien plus âgé que ce qu'il paraissait depuis la salle. Et quelque peu différent. Bien plus grand, déjà.

En tout cas la boîte du tour des pigeons arrivait. L'assistant habituel de Gerber l'amenait sur un chariot. Herbie détacha son regard du magicien et se sentit mieux. Il se souvint même de la raison pour laquelle il était sur scène. L'assistant boitait. Herbie baissa la tête pour zieuter la partie inférieure du chariot, juste au cas où. Il n'y avait rien. Gerber prit la boîte. L'assistant s'en alla en claudiquant, Herbie le suivit des yeux d'un air suspicieux. Est-ce que son infirmité était réelle ? était-ce une mise en scène ?

La boîte se déplia complètement. Les quatre côtés fixés à la face inférieure, la partie supérieure accrochée à l'un des côtés. Il y avait de petites attaches en cuivre.

Herbie recula rapidement d'un pas pour observer l'arrière de la boîte tandis que le magicien en exhibait l'avant au public. Oui, il le voyait à présent. Un compartiment triangulaire fixé sur une face du couvercle, couvert par un miroir selon des angles calculés pour devenir invisible. Un vieux truc. Herbie fut quelque peu déçu.

Le prestidigitateur replia la boîte, le compartiment secret à l'intérieur. Il se tourna légèrement.

— À présent, mon jeune ami…

Ce qui arriva au Tibet ne fut pas l'unique facteur mais seulement le dernier maillon d'une chaîne.

Le temps avait été inhabituel au Tibet cette semaine-là, très inhabituel. Il avait fait chaud. Sous cette douce chaleur plus de neige avait fondu en sept jours qu'en un nombre d'années supérieur à ce qu'un homme peut compter. L'eau était sortie du lit des ruisseaux, elle coulait vite et fort.

Le long des cours d'eau les moulins à prières tournaient plus vite que jamais. D'autres, submergés, s'étaient arrêtés. Les prêtres dans l'eau glacée jusqu'aux genoux travaillaient dur

pour ramener les moulins plus près des berges, là où le courant les ferait tourner.

Il y avait un petit moulin très vieux qui tournait sans cesse depuis un temps immémorial. Il avait été là depuis si longtemps qu'aucun lama vivant ne se souvenait de ce qu'il y avait d'inscrit sur ses plaques à prières, ni quel était le but de cette prière.

L'eau bouillonnante s'était approchée de son axe lorsque le lama Klarath s'approcha de lui pour le mettre à l'abri. Trop tard. Son pied glissa dans la boue visqueuse, tomba en frappant le moulin du dos de la main. Délivré de ses attaches, le moulin tournoya avec le courant, roula sur lui-même au fond du ruisseau dans des eaux de plus en plus profondes.

Tant qu'il tournait tout allait bien.

Le lama se leva, frissonna à cause de son immersion momentanée et se dirigea vers un autre moulin. Quelle importance pouvait avoir un petit moulin ? pensa-t-il. Il ignorait que – à présent que d'autres liens avaient été rompus – seule cette petite chose se dressait entre la Terre et l'Armageddon.

Le moulin à prières de Wangur Ul tourna, tourna, jusqu'à ce que à plus d'un kilomètre de là il heurtât un banc de rochers et s'immobilisât. C'était le moment.

— Et à présent, mon jeune ami…

Herbie Westerman – nous sommes maintenant revenus à Cincinnati – leva les yeux et se demanda pourquoi le prestidigitateur s'était interrompu en milieu de phrase. Il vit le visage de Gerber le Grand se tordre comme sous un grand choc. Sans bouger, sans changer, son visage se mit à muer. Sans apparaître différent, il devenait différent.

Alors, calmement, le magicien commença à glousser de rire. Dans le ton de ce faible rire se trouvait le mal tout entier. Tous ceux qui l'entendirent surent sans hésitation de qui il s'agissait. Personne n'eut le moindre doute. Le public, chaque individu dans la salle savait qui se tenait devant eux lors de cet affreux moment, même les plus sceptiques d'entre eux, et ce sans l'ombre d'un doute.

Personne ne bougea ni ne parla. Personne n'eut le souffle coupé. Il y a des choses qui sont au-delà de la peur. Seule

l'incertitude provoque la peur, et le théâtre *Bijou* était alors rempli d'une terrible certitude.

Le rire s'enfla en crescendo, il se propagea jusque dans les coins poussiéreux du paradis. Rien, pas une mouche sur le plafond ne bougea.

Satan parla.

— Je vous remercie pour votre gentille attention envers un magicien minable. Il salua bien bas de manière ironique. Le spectacle est terminé.

Il souriait.

— Tous les spectacles sont terminés.

Le théâtre sembla s'assombrir, bien que les lampes fussent toujours allumées. Dans un silence de mort on crut percevoir un bruit d'ailes, d'ailes de cuir, comme si des choses invisibles se regroupaient.

Il y avait un faible halo rouge sur scène. Une petite flamme surgit sur la tête et sur chacune des épaules du magicien. Une flamme nue.

Toujours plus de flammes. Elles vacillaient le long de l'avant-scène et des projecteurs. Une autre apparut sur le couvercle de la boîte pliée que le petit Herbie Westerman tenait encore entre les mains.

Herbie lâcha la boîte.

Ai-je mentionné le fait que Herbie Westerman était scout ? Ce fut un pur réflexe ; un garçon de neuf ans n'en sait pas beaucoup sur des choses comme l'Armageddon, mais Herbie Westerman aurait dû savoir que de l'eau n'éteindrait jamais ce feu-là.

Mais, comme je l'ai dit, ce fut purement un réflexe. D'un coup sec il sortit son nouveau pistolet à eau et visa la boîte du tour de magie.

Le feu s'éteignit effectivement, même si un jet d'eau ricocha et alla mouiller le bas du pantalon de Gerber le Grand qui regardait de l'autre côté.

Il y eut un sifflement bref et soudain ; les lumières brillèrent de nouveau, toutes les autres flammes s'éteignirent. Le bruit d'ailes disparut, devint brouhaha : le public s'agitait.

Les yeux du prestidigitateur étaient fermés ; sa voix semblait bizarrement tendue lorsqu'il parla.

— Je détiens encore ce pouvoir. Aucun de vous ne se souviendra de ce moment.

Alors, lentement, il se tourna, ramassa la boîte tombée par terre, et la tendit à Herbie Westerman.

— Tu dois être plus attentif mon garçon, dit-il, tiens-la comme ça.

Il tapota légèrement le couvercle du bout de sa baguette ; un côté s'ouvrit. Trois pigeons blancs s'envolèrent de la boîte. Le bruissement de leurs ailes ne ressemblait pas à du cuir que l'on frotte.

Le père d'Herbie Westerman descendait les escaliers et, d'un air décidé, décrocha son affiloir à rasoir suspendu à un clou sur un mur de la cuisine.

Mme Westerman qui remuait la soupe sur la cuisinière le regarda avec reproche.

— Mais, Henry, tu vas vraiment le fouetter avec ça juste parce qu'il a envoyé quelques jets d'eau par la vitre ouverte sur le chemin du retour ?

Son mari secoua la tête d'un air sévère.

— Pas pour ça, Marge. Mais, tu ne te souviens pas qu'on lui a acheté ce pistolet à eau en allant en ville, et qu'il ne s'est pas approché d'un robinet depuis ce temps-là ? Où crois-tu qu'il l'a rempli ?

Il n'attendit pas qu'elle réponde.

— Lorsqu'on s'est arrêté à la cathédrale pour discuter avec le père Ryan au sujet de sa communion, c'est à ce moment-là que ce petit morveux l'a rempli. Avec l'eau des fonts baptismaux ! Il utilise de l'eau bénite dans son pistolet à eau !

Il monta lourdement les escaliers, l'affûtoir à la main.

Des coups rythmés et des cris de douleur flottaient dans la cage d'escalier. Herbie, qui avait sauvé le monde, recevait sa récompense.

Armageddon
Unknown Worlds

Un petit Garçon perdu

On frappa à la porte. Mémère remit la chaussette qu'elle reprisait dans le panier à couture sur ses genoux et le posa sur la table avant de s'apprêter à se lever.

Mais à ce moment-là, M'man était sortie de la cuisine et, s'essuyant les mains sur son tablier, ouvrit la porte. Son regard se durcit.

Le jeune homme propre sur lui qui se tenait dans le couloir lui fit un sourire qui découvrit deux dents en or. Il bascula son chapeau en arrière et lui dit :

— Comment allez-vous, Mme Murdock ? Dites à Eddie que je suis…

— Eddie n'est pas là, lui répondit M'man d'une voix aussi dure que ses yeux.

— Ah bon ? Il a dit qu'il serait au *Gem*, il y était pas, alors j'ai cru…

— Eddie n'est pas là.

La réponse répétée de M'man réglait la question d'un ton si définitif que l'homme dans le couloir ne pouvait l'ignorer. Son sourire disparut.

— S'il rentre, vous lui rappelez ceci : j'ai dit que 9 h 30 est l'heure fixée.

— L'heure de quoi ?

La voix de M'man n'eut aucune intonation qui aurait transformé cette phrase en question. Les yeux du type s'étrécirent.

— Eddie est au courant, dit le type aux dents d'or. Il fit demi-tour et se dirigea vers les escaliers.

M'man ferma lentement la porte.

Mémère travaillait de nouveau sur la chaussette. Elle demanda :

— C'était Johnny Everard, Elsie ? On aurait dit la voix de Johnny.

M'man se tenait encore face à la porte close. Elle répondit sans se retourner.

— C'était Butch Everard, Mémère. Plus personne ne l'appelle Johnny.

L'aiguille de Mémère ne s'interrompit pas.

— Johnny Everard. Il avait des bouclettes de trente centimètres, Elsie. Je me souviens du jour où son père l'a emmené chez le coiffeur pour les faire couper. Sa mère avait pleuré. Il a eu la première trottinette du quartier fabriquée avec des roues de patins à roulettes. Il s'est absenté un moment, non ?

— Oui. À peu près cinq ans. J'aimerais…

— Il était friand de gâteau au chocolat. Quand il nous amenait le journal je lui en donnais une tranche chaque fois que j'en avais préparé un. Mais il était déjà au collège quand Eddie est entré à l'école primaire. Est-ce qu'il n'est pas trop vieux pour vouloir jouer avec Eddie ? je disais à ton père…

La voix querelleuse faiblit jusqu'au silence. M'man lui jeta un coup d'œil. Pauvre Mémère, elle vivait dans un monde qui n'était ni le passé ni le présent mais un mélange des deux. Eddie était presque un homme à présent, il avait dix-sept ans. Et il s'éloignait d'elle. Il lui semblait qu'elle ne pouvait plus le retenir.

Butch Everard, Larry et Slim. Oui, et la facilité avec laquelle on tournait mal dans ces rues droites. Les salles de billards brillamment éclairées, et les choses qu'Eddie lui cachait mais qu'elle lisait dans ses yeux. Il y a des choses contre lesquelles on se sent impuissant.

M'man se dirigea vers la fenêtre et regarda dans la rue, deux étages plus bas. Quelques portes plus loin, le long du trottoir opposé, il y avait la vieille bagnole qu'Eddie s'était récemment achetée. Il lui avait dit qu'il l'avait eue pour dix dollars mais elle n'était pas dupe. Ce n'était pas une voiture terrible mais elle

avait dû coûter au moins cinquante dollars. Et d'où était sorti cet argent ?

Le grincement régulier du fauteuil à bascule de Mémère. M'man souhaitait presque être comme elle, pour ne pas se réveiller la nuit à se faire un sang d'encre au point de devoir prendre des somnifères. Si seulement elle trouvait un biais pour inciter Eddie à se calmer, à prendre un boulot sérieux au lieu de traîner avec des types comme…

La voix de Mémère interrompit ses pensées.

— Tu n'as pas l'air en forme, Elsie. Comme tout le monde, remarque. C'est le printemps, l'air humide et tout ça. Je nous ai préparé de la mélasse de soufre. Ton père ne jurait que par ça, et il n'a jamais été malade jusqu'à une semaine avant de décéder.

M'man répondit d'une voix morne.

— Je vais bien, Mémère. Je… Je crois que je me fais du soucis pour Eddie. Il…

Mémère opina sans lever les yeux.

— Il va attraper froid. Il ne sort pas assez dans la journée. Un garçon doit jouer dehors. Mais t'as l'air vraiment pâlotte, toi qui étais la plus pimpante des filles du quartier. Tu te fais du mouron pour Eddie. C'est un bon garçon.

M'man se retourna.

— J'ai jamais dit qu'il était pas… Mémère gloussa. Il a eu les félicitations sur son bulletin, pas vrai ? Et j'ai croisé son professeur dans la rue, il m'a dit :

— Mme Garvin, votre petit-fils…

M'man soupira et alla terminer la vaisselle dans la cuisine. Mémère était encore dans le passé. C'était il y a huit ans, quand Eddie en avait neuf et qu'il avait ramené ce bulletin avec les félicitations. C'était à l'époque où elle espérait qu'Eddie aurait…

— Elsie, tu prends une cuillère à soupe de cette mélasse de soufre, sur l'évier. J'en ai déjà pris aujourd'hui.

— Très bien, Mémère. M'man traînait des pieds. Peut-être qu'elle avait mal éduqué Eddie ; elle ne savait pas. Qu'aurait-elle pu faire d'autre ? Comment s'arranger pour que Butch Everard le laisse tranquille ? Qu'est-ce que voulait faire Butch avec lui ?

Elle avait un peu la migraine, se sentait un poids sur sa poitrine. Elle leva les yeux vers la pendule au-dessus de la porte de la cuisine et s'activa. 8 h 40, et elle n'avait pas encore fini sa vaisselle du soir.

Eddie Murdock se réveilla d'un coup au moment où la porte de la cuisine claqua. Il faisait nuit. Bon sang, il n'avait pas voulu dormir. Il leva le poignet en vitesse pour jeter un coup d'œil au cadran lumineux de sa montre et se sentit soulagé d'un grand poids. Il n'était que 8 h 40.

Il avait le temps. Il sourit dans le noir, un peu fier d'avoir réussi à piquer un roupillon. Ce soir entre tous, il avait pu s'endormir.

Enfin, ce soir était le grand soir. Un coup de chance qu'il se soit réveillé. Butch n'aurait certainement pas apprécié qu'il arrive en retard ou qu'il ne se pointe carrément pas. Mais il était 8 h 40, il avait largement le temps de rejoindre les gars. Ils devaient se retrouver à 9 h 30 ; l'heure H était 10 h.

Et si la montre n'était pas à l'heure ? C'était une tocante bon marché. Saisi d'appréhension il sauta du lit et fonça vers la fenêtre pour vérifier l'heure auprès de l'horloge en face. Ouf ! 8 h 40, pile.

Tout allait donc comme sur des roulettes. Bon sang, s'il avait dormi plus longtemps Butch aurait cru qu'il s'était dégonflé, et – Hé ! il n'était même pas inquiet ! Pour sûr, il faisait partie de la bande à présent pour de bon, et c'était sa première participation à un gros coup.

De l'argent, vraiment.

Enfin, peut-être pas le pactole, mais cette caisse contenait bien assez d'oseille pour qu'ils touchent à peu près deux cent dollars chacun. Et c'était pas des clopinettes.

Butch avait tout calculé. Il avait choisi la meilleure soirée, celle où il passait le plus d'argent derrière cette vitre et la meilleure heure, 10 h, juste avant la fermeture. Oui, c'était malin de leur part d'attendre que tout le pognon qui devait s'y retrouver y soit effectivement. Et la cavale les doigts dans le nez d'après les prévisions de Butch.

Eddie alluma la lumière et alla se placer devant le miroir pour examiner son image d'un œil sévère ; Il rajusta son nœud de cravate et se passa un coup de peigne. Il se frotta le menton, inutile pour lui de se raser.

Il fit un clin d'œil à son reflet. C'était un petit malin le type qui lui renvoyait son regard. Un type qui ferait du chemin. Celui qui prouvait à Butch qu'il était valable et avait du cran était sur de participer à un paquet de coups qui rapportaient de l'argent facile.

Il sortit la boîte en carton de sous son armoire et astiqua ses chaussures déjà cirées, juste pour qu'elles luisent un peu plus. Le cuir était un peu fissuré sur un côté. Et bien, après ce soir il s'achèterait de nouvelles chaussures et deux nouveaux costumes. Quelques braquages supplémentaires, et il se paierait une voiture neuve comme Butch et vendrait sa vieille guimbarde.

Alors, et bien que la porte de sa chambre fut fermée, il jeta un coup d'œil aux alentours avant de plonger la main vers le fond de la boîte et d'en sortir ce qui était soigneusement enveloppé dans le vieux chiffon à cirage, celui qu'il n'utilisait plus.

C'était un petit revolver nickelé calibre trente-deux ; il le contempla fièrement. Qu'importe que le placage s'écaillât par endroits, il était chargé et pouvait remplir son office.

Butch le lui avait donné hier.

— C'est bon, gars, lui avait dit Butch. Ça ira bien pour ce boulot. Y'aura pas de pétards de toutes façons. Juste un mariole derrière la caisse qui se fera tout petit dès qu'il verra un flingue. Il se mettra à l'abri sans broncher. Et achète-toi un truc valable avec ta part du gâteau. Un bon trente-huit automatique comme moi, avec un holster.

La lourdeur du revolver dans sa main lui semblait rassurante. Un bon petit flingue, se dit-il. Le *sien*. C'est sûr, il le garderait, même après qu'il s'en serait payé un mieux.

Il le glissa dans la poche de sa veste avant d'entrer dans la salle à manger. Alors qu'il quittait sa chambre le revolver heurta le chambranle en bois avec un bruit métallique assourdi par le tissu de la veste. Il se tint droit et la boutonna. Il faudrait qu'il

fasse attention à ça. Heureusement que c'était arrivé pour la première fois dans un endroit sans risque.

M'man sortait de la cuisine. Elle lui fit un sourire, il le lui rendit.

— Salut, M'man. Je pensais pas que j'allais m'endormir. J'aurais dû te demander de me réveiller, mais c'est bon. J'ai le temps.

Le sourire de M'man disparut.

— Le temps de quoi, Eddie ?

Il lui sourit.

— Un rendez-vous important. Le sourire s'évanouit un peu. Qu'est-ce qu'il se passe, M'man ?

— Est-ce que tu dois sortir, Eddie ? Je… je viens de terminer la vaisselle et je me disais que peut-être tu ferais une crapette avec moi quand tu te réveillerais.

Le ton de sa voix l'alerta, le força à étudier son visage. Il lui apparut tout d'un coup que M'man avait l'air *vieille*.

— Et bien, M'man, j'aimerais bien, mais…

Le fauteuil à bascule de Mémère craquait dans le silence.

— Johnny est venu, Eddie. Il a dit…

M'man s'interposa en vitesse. Elle avait aperçu comme une interrogation sur le visage d'Eddie en entendant prononcer le nom de Johnny. Il ignorait qui était Johnny. Et Mémère pensait que Butch Everard était toujours le petit Johnny qui jouait dans la rue avec une carriole rouge.

— Johnny Murphy, dit M'man, couvrant ce qu'allait dire Mémère ; c'est… je crois que tu ne le connais pas. Il est juste venu ici pour une course.

Elle essaya de donner un ton anodin à ses paroles et parvint à sourire.

— Et cette crapette, mon petit Eddie ? juste une ou deux parties…

Il secoua la tête.

— J'ai un rendez-vous important, M'man, répéta-t-il.

Il était vraiment désolé de ne pouvoir jouer avec elle. Enfin, avec un peu de chance, qu'à partir d'aujourd'hui il pourrait peut-être se racheter envers elle. Il lui offrirait des trucs, et enfin s'il devenait vraiment quelqu'un, il lui achèterait une

maison en dehors de la ville où elle et Mémère pourraient vivre dans le luxe. Les caïds faisaient des trucs dans ce genre pour leurs parents, non ?

Mémère se dirigeait vers la cuisine. Eddie la suivit des yeux, il ne voulait pas croiser ceux de M'man ; il se souvint alors ce que Mémère avait commencé à dire au sujet de Johnny.

— Dis, Johnny… Mémère voulait pas parler de Butch, si ? Butch est passé me voir ?

Les yeux de M'man étaient à présent braqués droit sur lui, il se força à soutenir son regard.

— C'est avec Butch que tu as ce « rendez-vous important » ?

Oh, Eddie, c'est un…

Sa voix semblait étouffée par des sanglots.

— Il n'y a pas de problème avec Butch, M'man, dit-il avec un léger ton de défi. Butch est un type bien. Il est…

Il s'interrompit. Bon sang, il détestait ce genre de scènes.

— Mon petit Eddie, appela Mémère depuis le seuil de la cuisine.

Quelle heureuse diversion ! Même si Mémère brandissait une cuillère pleine de son horrible mélasse de soufre. Bah, pour une fois les idées tordues de cette bonne vieille Mémère quant à la santé lui évitaient une scène. Il la rejoignit et but l'infâme potion à la cuillère.

— Merci, Mémère ; 'soir, M'man. M'attends pas pour aller te coucher.

Il se dirigea vers la porte ; M'man essaya de le retenir par la manche.

— Eddie, s'il te plaît. Écoute…

Ce serait encore pire s'il restait là à se disputer. Il dégagea sa manche et se retrouva dehors avant qu'elle ne l'arrête de nouveau. Il aurait pu traîner à la maison pendant encore presque une demi-heure, mais si M'man était dans cet état, pas question. Il pouvait rester assis dans la bagnole jusqu'au moment d'aller rejoindre les autres.

M'man se dirigea vers la porte, s'arrêta. Elle mit les mains sur ses yeux sans pouvoir pleurer. Si seulement elle pouvait brailler ou… Il lui était impossible de parler à Mémère, elle ne pouvait même pas partager ses soucis avec elle.

— Tu as pris ton fortifiant, Elsie ?

— Ouais, dit M'man d'une voix morne. Elle alla jusqu'à la table d'un pas lent, s'assit, prit un jeu de cartes dans le tiroir et se mit à les distribuer pour faire une réussite. Ce n'était pas la peine de songer à aller se coucher avant le retour d'Eddie, quelle que soit l'heure.

Mémère revint dans la pièce et marcha jusqu'à la fenêtre. Elle restait quelquefois une heure entière à regarder dehors. Quand on est vieux, il n'en faut pas beaucoup pour remplir ses journées.

M'man posa les yeux sur Mémère ; elle l'enviait. Quand on est vieux, on ne prête pas attention aux choses, parce qu'on vit principalement dans le passé, et le présent glisse sur vous comme l'eau sur les plumes d'un canard.

M'man essaya désespérément de se concentrer sur la réussite. Il y avait d'autres jeux que l'on ne savait pas comment gagner.

Elle échoua. Elle recommença une partie. Elle se retrouva bloquée sans même avoir sorti un as. Elle redistribua les cartes.

Elle posait un dix noir sur un valet rouge et tressaillit, les mains soudain tremblantes au bruit de pas qui montait les escaliers. Est-ce qu'Eddie rentrait à la maison ?

Non, ce n'était pas les pas d'Eddie. M'man jeta un coup d'œil à la pendule avant de revenir au jeu, 22 h 30. Il était temps pour Mémère d'aller se coucher.

Les bruits de pas qui n'étaient pas ceux d'Eddie s'approchaient de la porte. Ils s'arrêtèrent. On frappa bruyamment. La main de M'man étreignit son cœur. Elle ne se leva pas, ne faisant pas confiance à ses jambes pour la porter.

— Entrez, cria-t-elle.

Un policier entra et referma la porte derrière lui. M'man ne vit que l'uniforme mais elle entendit la voix de Mémère.

— C'est Dickie Wheeler. Comment vas-tu, Dickie ?

Le policier fit un bref sourire à Mémère.

— Capitaine Wheeler à présent, Mémère. Mais je suis content d'être encore Dickie pour vous.

Son visage changea lorsqu'il se tourna vers M'man.

— Est-ce qu'Eddie est là, Mme Murdock ?

M’man se leva lentement.

— Non… il est… Elle bredouilla, s’interrompit. Aucune réponse n’était aussi importante que son envie de *savoir*. Dis-moi, qu’est-ce qu’il se passe ?

La capitaine Wheeler expliqua :

— Quatre hommes ont braqué la caisse du *Bijou* il y a une demi-heure, au moment de la fermeture. Une voiture de patrouille passait devant à ce moment-là, et… enfin, il y a eu une fusillade. Deux des hommes ont été tués, un troisième est mourant. Le quatrième s’est enfui.

— Eddie…

Il secoua la tête.

— Nous connaissons ces trois-là. Butch Everard, Slim Ragoni, un type du nom de Walters. Le quatrième… ils portaient des masques. J’espérais trouver Eddie chez lui. Nous savons qu’il traînait avec ces types-là.

M’man se releva.

— Il était ici à 10 h. Il est parti il y a quelques minutes à peine. Il…

Wheeler posa une main sur son épaule.

— Ne dites pas ça, M’man. Il ne l’appelait plus Mme Murdock à présent, mais aucun d’eux ne le remarqua. L’homme qui s’est échappé a été blessé au bras. Eddie n’aura pas besoin d’alibi s’il rentre sain et sauf.

— Dickie, dit Mémère ; le fauteuil arrêta de grincer. Eddie… C’est un bon garçon. Après ce soir, il ira bien.

Capitaine Wheeler n’osait pas croiser son regard. Après ce soir, eh bien, il ne leur avait pas tout dit. L’un des policiers dans la voiture de patrouille avait aussi été tué. Celui qui s’était enfui écoperait de la chaise électrique pour ça.

Mais la voix de Mémère continuait à jacasser.

— C’est qu’un petit garçon. Un petit garçon perdu. Tu l’emmèneras au poste, il aura peur. Montre-lui les types qui ont été tués. Il a besoin d’une leçon, Dickie.

M’man la regarda.

— Tais-toi, Mémère. Tu comprends pas, c’est… pourquoi est-ce que j’ai pas trouvé le moyen de le retenir ce soir ?

— Il avait une arme dans sa poche ce soir, Elsie, dit Mémère. Quand il est sorti de sa chambre je l'ai entendu cogner contre la porte. Et ce que tu avais dit sur Johnny Everard…

— Mémère, dit M'man d'une voix fatiguée. Elle était trop lasse, il n'y avait plus de place en elle pour la colère. Va te coucher, tu ne fais qu'aggraver les choses.

— Mais, Elsie, Eddie n'est pas parti. C'est ce que j'essaie de te dire. Il est encore dans sa voiture de l'autre côté de la rue. Il est resté là tout le temps.

Wheeler la regarda attentivement. M'man ne respirait presque plus.

Mémère opina. Elle avait les larmes aux yeux.

— Je savais qu'on devait l'empêcher de sortir, dit-elle. Ces somnifères que tu prends, Elsie. J'en ai mis quatre dans la mélasse de soufre que je lui ai donnée. Je savais qu'ils agiraient vite, j'ai surveillé par la fenêtre. Il a trébuché en traversant la rue, il est monté dans sa voiture mais n'a jamais démarré. Descends le chercher, Dickie Wheeler, et quand tu l'auras suffisamment réveillé, fais ce que je t'ai dit.

Little Boy Lost
Detective Fiction Weelky
Août 1941

Échange de Balles

Je poussai les portes battantes sous la grande enseigne qui disait : Saloon *On Ferme Jamais* et entrai, quittant le crépuscule qui arrivait.

Un petit gars chauve et gras se tenait derrière le bar. Au bout du comptoir se trouvait un drôle de bonhomme de petite taille et aux cheveux gris qui semblait dormir debout. Sur une table dans un coin se jouait une partie de cartes à quatre. J'enlevai d'un coup sec la couche supérieure de poussière de mes chaps et me dirigeai vers la tablée. J'entendis alors l'un des joueurs dire « Deux. Sans atout ». Je changeai d'avis et m'arrêtai plutôt devant le comptoir.

— Tête d'œuf, dis-je au type derrière, on est loin de la première ville ?

— M'appelle pas Tête d'œuf, il me répond, et t'es dans une ville en ce moment même. Si elle te plaît pas, tu peux retourner d'où tu viens. C'est quoi ton poison ?

— Whisky, Tête d'œuf. Sec. Et qui t'a dit que cette tache au milieu du désert était une ville ?

— Fils, qu'il me dit en laissant tomber mon argent dans la caisse, p'tête que cette ville est pas grande mais elle a une sacrément mauvaise réputation. Ce saloon là appartenait aux Burke. Et les Burke étaient presque du niveau des Dalton ou des frères James. Enfin, avant qu'on les passe au chanvre.

— Ça devait être avant mon époque, je lui dis en levant mon verre.

Il secoua la tête.

— Pas à moins que tu ne sois beaucoup plus jeune que t'en as l'air, étranger. On les a pendus le mois dernier.

Le whisky tomba au fond de ma gorge vierge, ce qui me fit frissonner un court instant. Lorsque je pus de nouveau parler je lui lançai :

— Pas possible, Tête d'œuf. Alors cette verrue sur ces mauvaises terres doit s'appeler Fleury, et les frères Burke dont tu causes si bien devaient être ce qu'on appelait le Gang de Fleury ?

Il opina.

— Et ce saloon, ici même, c'était leur quartier général. Bob Burke lui-même le possédait. J'en ai en quelque sorte hérité parce que j'étais ce qu'il avait de plus proche comme famille après que la bande soit défaite. J'avais une jument qu'était cousine du cheval que Bob Burke montait, ou un truc de ce genre.

Je le regardai de travers.

— Tête d'œuf, que je lui dis, je vais oublier ça ; il se trouve que mon cheval a une petite blessure, peut-être que je ferais mieux de passer la nuit à Fleury. En tout cas, je suis prêt à me laisser persuader de le faire.

Il sourit et me versa un verre offert par la maison.

— T'es en train de parler à la Chambre de Commerce de Fleury, et ne m'appelles pas Tête d'œuf. De plus, cette tache sur le désert n'est *pas* une verrue sur des mauvaises terres. C'est une petite ville qui monte, et la métropole la plus excitante à quinze kilomètres à la ronde. Mais je reconnais qu'en ce moment c'est un peu mort.

— Il me semblait bien renifler quelque chose.

Il fronça les sourcils.

— Y'a un grand bal ce soir à Wiota. La moitié de la ville y est déjà, et le reste à part moi et une poignée de gars vont bientôt y aller.

— On est loin de Wiota, Tête d'œuf ?

— Quinze kilomètres.

Je balayai de nouveau la pièce du regard, éloignant mes yeux de la table de jeux, et me demandai si parcourir encore quinze kilomètres aggraverait ou non la blessure à la patte avant de Blackie. La réponse était sûrement oui, je soupirai.

— Est-ce que je peux louer ou emprunter un truc sur quatre pattes qui soit capable de faire les quinze kilomètres aller et quinze kilomètres ret…

Le dernier mot se bloqua net dans ma gorge, j'étais bouche bée. Je regardais par hasard le fond de la pièce et voilà que la porte qui menait aux appartements sur l'arrière venait de s'ouvrir, un ange était entré ; il flottait dans l'air.

C'était ma première impression. J'ai vu ensuite qu'il ne flottait pas vraiment : il marchait. Et même si c'était peut-être pas un vrai ange, c'était la plus belle fille que j'avais jamais vue. Hé, il y avait plus d'or dans ses cheveux que dans toute la région Panamint, et plus de vie et de joie dans ses yeux que dans… enfin, vous voyez ce que je veux dire. Elle n'était pas habillée de façon coquette, juste une robe de coton blanc, mais quelle allure elle avait avec la fille à l'intérieur !

Elle sourit à Tête d'œuf et lui dit :

— Salut, papa. Ce sourire ne m'était pas destiné mais il a suffit qu'il m'effleure comme un ricochet pour quasiment me faire tomber à la renverse.

— Salut, Billie, dit le petit gars derrière le comptoir. Tu vas aller au bal ?

Elle secoua la tête.

— Non, p'pa. Je reste à la maison ce soir.

Tête d'œuf revint vers moi, ce qui me rappela que j'avais encore la bouche ouverte, je la refermai.

— Étranger, qu'il me dit, je crois bien qu'on peut.

Pendant un instant j'ai cru qu'il était maboul.

— Peut quoi ?

— Te louer un cheval.

— Pour quoi faire ? J'avais complètement oublié que je lui en avais demandé un. Oh, tu veux dire si je vais à Wiota. J'crois que j'ai fait trop de route aujourd'hui pour encore aller là-bas et en revenir. Au fait, je me suis pas présenté. Mon nom est Cyclope Sloan.

— Content de te connaître, Cyclope. Moi c'est Wagner, et voici ma fille Billie. On sera content de te voir rester à Fleury aussi longtemps qu'il te plaira. Peut-être que tu finiras par l'aimer.

Je regardai de nouveau Billie Wagner et me dis que si elle voulait que je reste à Fleury, elle n'aurait pas besoin de me le demander deux fois. Elle m'examinait d'un air interrogateur.

— Est-ce que je peux vous demander pourquoi on vous appelle Cyclope, M. Sloan ? Vous ne semblez pas…

Je souris.

— Ouais, mes deux yeux fonctionnent. Mais vous voyez, je traînais avec un type qui me ressemblait, sauf qu'il n'avait qu'un œil. En fait, c'était la seule chose qui pouvait nous différencier à part que j'avais les cheveux bouclés et lui pas. Alors ils m'ont appelé Cyclope, et lui Boucle d'or.

Elle me regardait avec encore plus d'étonnement.

— Mais pourquoi, si c'est vous qui aviez…

— Eh bien, ça le rendait fou d'être appelé Cyclope, et moi, je m'en moquais parce que c'était pas vrai. Par contre, je suis un peu susceptible sur mes cheveux, prêt à buter quiconque m'appellerait Boucle d'or. Bref, en inversant les surnoms, personne n'était fâché, alors…

Il y eut de nouveau ce sourire d'ange, celui que j'essayais d'obtenir et qui cette fois m'était bel et bien destiné.

— D'accord, Cyclope, dit-elle. Je me servirai de ce nom-là. Je ne veux pas risquer de vous appeler Boucle d'or et de me faire descendre. J'espère que vous aimez Fleury.

Elle retourna vers la porte du fond, d'où elle était sortie en flottant.

Je terminai ce qu'il me restait de whisky et soupirai. Je crois que vient un temps dans la vie de chaque cow-boy où il se dit que peut-être il devrait arrêter d'être un bouvillon errant et se laisser marquer au fer, mais je ne n'avais jamais ressenti ça auparavant.

Et là, ici même, sans prévenir, je me demandais de quelle superficie serait le petit ranch que je pourrais m'offrir avec mes économies, si l'or des cheveux serait plus mis en valeur par un ranch peint en bleu ou en rouge, de quelle taille serait le corral que je construirais etc…

Je crois que j'étais si heureux que j'en devenais bête. J'aperçus mon reflet dans le miroir au fond du bar et levai mon verre à son intention, tout sourire, en disant « Yippee ».

Bang ! le coup fut si inattendu qu'on aurait dit une boîte de dynamite qui explosait. Et je n'avais plus de verre dans la main.

Je pivotai sur les talons tout en sortant le six-coups de son holster. J'ignorai face à quoi ou à qui j'allai me retrouver nez-à-nez, mais je savais d'où le coup était parti, du bout du bar.

Par chance, je retins mon doigt sur la détente. C'était le petit bonhomme aux cheveux gris, et son revolver n'était plus pointé vers moi. Il était dirigé vers le centre du plafond, d'où pendait un lustre et – incroyable – il avait les yeux fermés.

J'avais toujours l'arme à la main ;

— Que diable… j'ai crié, en voyant du coin de l'œil que la partie de cartes se poursuivait.

Les gars qui jouaient n'avaient même pas levé les yeux !

Billie revenait. Elle ne semblait pas inquiète. Elle posa une main sur mon bras.

— Calmez-vous, Cyclope. Venez dehors avec moi, je vais vous expliquer. Tout va bien.

Je rangeai mon revolver dans son étui. Je ne me détendis pourtant pas tout de suite.

— Mais il a tiré sur mon verre, dans ma main ! Personne ne devrait risquer un coup pareil !

Elle souriait.

— Regardez le verre.

Je suivis son regard. Le verre était retourné sur le comptoir mais il n'était pas brisé. Et tous mes doigts étaient là.

— Je n'étais pas aussi nerveux avant, dis-je, d'un air penaud. Ici, je croyais…

Elle se dirigea vers la porte. Je la suivis. Une fois dehors, je pressai le pas pour me retrouver à son niveau et elle glissa une main sous mon bras. Nous marchions le long de ce qui fait office de trottoir à Fleury.

— Oncle Ralph n'a pas tiré sur votre verre. Il a visé le lustre. Il fait ça à chaque fois que quelqu'un dit « Yippee », et quelquefois sans que personne le dise. Il est… enfin, il est très vieux, il devient un peu gamin, et…

— Vous voulez dire qu'il est cinglé ? Mais pourquoi est-ce qu'on laisse quelqu'un comme ça se promener avec une arme

chargée ? De toutes façons, c'est un mauvais tireur. Il a raté la lampe.

— Ne croyez pas qu'il tire mal. Il peut toucher une pièce de monnaie à trente mètres. Mais on a chargé son revolver avec des balles à blanc. C'est plus prudent et plus pratique avec les lustres. Il croit toujours qu'il les touche ; il ferme les yeux, tire et croit que la lumière a disparu. Alors on lui dit qu'on a remplacé la lampe et il les ouvre de nouveau.

— Oh, dis-je.

Non que ce soit une réplique terrible mais je n'arrivai pas à trouver autre chose. J'avais l'impression d'être un abruti certifié. Un vieux bonhomme inoffensif tire une balle à blanc et je suis si nerveux que je fais volte-face et le braque.

Elle me prêta des pensées que je n'avais pas.

— Ne soyez pas désolé pour Oncle Ralph. Il est un peu excentrique mais il n'est pas vraiment fou. La plupart des gens de son âge sont en train de manger les pissenlits par la racine, et le peu d'entre eux qui ne sont pas dans ce cas profitent de la vie autant que lui. Si vous croyez qu'il est idiot, faites-le jouer aux dames un de ces quatre ; mais ne pariez pas d'argent sur la partie.

Nous arrivions au bout de la ville, un gros pâté de maisons plus loin que notre point de départ. C'était une magnifique nuit étoilée.

Je remarquai dans la lumière qui s'échappait de la fenêtre du *On Ferme Jamais* un grand type en vêtements de ville qui y entrait.

Billie Wagner m'informa :

— C'est Cari Denton. C'est un avocat. Il essaie d'acheter le saloon à mon père.

— Un avocat dans une ville de cette taille ? C'est même pas un chef-lieu de comté. Comment est-ce qu'il peut gagner sa vie ?

Elle haussa les épaules.

— Il y en a qui disent que Cari Denton était lié avec les Burke mais personne ne peut le prouver. Peut-être que maintenant qu'ils ne sont plus là il n'y a pas assez de procès. De toutes façons, il essaie depuis un moment d'acheter le saloon de papa, mais il ne veut pas vendre. Il croit que Fleury est une ville en

expansion, maintenant que ses éléments criminels ont quasiment tous disparu.

— Tant mieux pour lui. J'espère qu'il a raison au sujet de Fleury. Peut-être que la ville vient déjà de gagner un nouvel habitant. Je ne pense pas qu'elle ait besoin d'une Chambre de Commerce.

De retour au *On Ferme Jamais*, elle me tint la main pendant un moment avant de retourner dans les appartements sur l'arrière. Et le sourire qu'elle m'adressa me fit espérer qu'elle avait compris pourquoi j'estimais que Fleury n'avait pas besoin d'une Chambre de Commerce.

La partie de carte achevée, les joueurs étaient partis. Tête d'œuf se trouvait en pleine conversation avec l'avocat, Denton, et continuait de secouer la tête.

Ce qui ne me laissait que la compagnie de l'oncle Ralph. Je me sentais un peu idiot d'avoir pointé une arme sur lui, même s'il avait eu les yeux fermés parce qu'il venait de tirer sur le lustre et n'avait pas pu voir ma réaction.

— C'est un joli coup de feu que vous avez tiré tout à l'heure, lui dis-je en le rejoignant au comptoir. Vous buvez un verre avec moi ?

Je levai une main à l'attention du patron.

Je laissai cette main à l'endroit où elle était, et amenai l'autre à côté d'elle. Parce que deux porte-flingues qui avaient l'air d'être des durs se tenaient juste sur le seuil, chacun d'eux avec le revolver braqué vers l'intérieur. Je pouvais quasiment apercevoir l'extrémité de la balle au bout d'un des canons de ces revolvers.

Je vis Tête d'œuf qui, lui aussi, levait lentement les mains en l'air avec une expression pensive sur le visage comme s'il se demandait, tout comme moi, ce qu'il se passait.

Mais l'avocat qui discutait avec lui recula du comptoir et fit un geste de la tête vers les deux tueurs.

— Vous avez amené la hache ? leur demanda-t-il.

L'un des deux opina et leva sa main gauche en l'air. Elle tenait une courte hache.

Denton s'en empara et avança dans ma direction. Je me demandai pendant un instant s'il avait l'intention de s'en servir

contre moi, mais il embarqua mon revolver et fit le tour du comptoir pour en prendre un autre dans un tiroir.

— Et le vieux, Cari ? grogna l'un des tueurs.

Denton lui fit un sourire.

— T'occupe pas de lui, Hank. Des balles à blanc.

Il fit glisser mon arme et celle de Tête d'œuf jusqu'à l'entrée du saloon, largement hors de portée. Il quitta ensuite l'arrière du comptoir et se dirigea vers le milieu de la pièce, avant de fixer le sol des yeux comme s'il cherchait l'emplacement exact de quelque chose.

Je jetai un coup d'œil à Oncle Ralph pour savoir comment il prenait la chose. Il était bien endormi, les coudes sur le comptoir, le menton dans les mains. J'entendis un faible ronflement, ce qui me confirma qu'il ne faisait pas semblant. Si c'était le cas, il aurait ronflé plus fort ou pas du tout.

Denton leva la hache et l'abattit sur le parquet. Une des planches se fendit. Alors je l'avais. Je veux dire l'idée, pas la hache. Et d'après le visage de Tête d'œuf, lui aussi avait compris.

Tout concordait. Billie m'avait dit que l'avocat était suspecté de complicité avec la bande et qu'il essayait d'acheter le *On Ferme Jamais*, saloon qui appartenait aux frères Burke ; il n'était donc pas difficile de deviner qu'il devait y avoir quelque butin dissimulé sous le plancher.

Ceci expliquait pourquoi Denton voulait acheter cet endroit et pourquoi, puisqu'il ne pouvait pas l'obtenir, il avait amené deux gars pour piquer quand même le magot. Il avait choisi le moment où presque tout Fleury se trouvait au bal de Wiota.

Enfin, toute cette histoire ne me concernait pas ; je me détendis un peu. Je suis du côté de la loi et de l'ordre en général, mais beaucoup moins quand on m'a désarmé et que je me retrouve en face de deux sales gueules qui ont un doigt nerveux collé sur la détente. Tête d'œuf ignorait que le butin se trouvait là, sinon il l'aurait déjà déterré et remis aux autorités. Cette histoire ne lui coûterait donc que les réparations de son plancher.

La hache de Denton se levait et s'abattait avec régularité ; une planche céda, une autre faiblit. Le bois était dur, Denton

transpirait un peu. Mes bras fatiguaient de rester en l'air comme ça, je décidai de risquer le coup et de les abaisser doucement. Ils avaient pris mon arme, de toutes façons, ils me considéreraient comme inoffensif. Je baissai donc les bras et me calai les pouces dans la ceinture. L'un des deux tueurs me lança un regard mauvais mais décida apparemment de laisser tomber.

Alors, entre deux coups de hache j'entendis des pas s'approcher de la porte du fond. Je lus l'expression inquiète qui balaya le visage de Tête d'œuf, elle était sans doute identique sur le mien. Bien sûr, Billie avait entendu les coups de hache et venait voir ce qu'il se passait.

Je crois qu'elle entra dans la pièce avant de se rendre compte de quoi il retournait ; elle émit un petit hoquet de surprise, et s'apprêtait à tourner les talons vite fait quand Denton lui cria de ne pas bouger.

Il leva de nouveau sa hache. Un des types ricana grassement et demanda :

— Dites, patron, on va pas laisser un petit lot pareil derrière nous, pas vrai ?

Denton lui lança un regard glacé.

— Il y aura plein de poupées quand on aura traversé la frontière, Hank. Et on va voyager très vite. Oublie ça.

— Ouais, mais comme otage ? Si quelqu'un nous…

L'avocat posa les yeux sur Billie et la jaugea d'un air admiratif.

— Hmmmm. C'est pas une mauvaise idée du tout, peut-être…

Il se remit à tailler le plancher, le visage de Billie était blanc comme un linge.

Tout d'un coup, je me sentais tendu, oppressé. D'un bref regard latéral sur les deux tueurs, j'évaluai la situation, je calculai mes chances d'ouverture. Carrément nulles. Pas contre deux types. Si je fonçais sur l'un, l'autre m'aurait à coup sûr. Et ils étaient à trois mètres l'un de l'autre.

Et moi qui pensais, une minute plus tôt, que cette histoire ne me concernait pas ! Mais c'était il y a une minute, pas maintenant.

Je n'avais pas une chance sur un million. Mon propre revolver était à plus de six mètres de moi, et Tête d'œuf qui jetait un coup d'œil dans sa direction en était à trois mètres ; lui non plus ne réussirait pas à s'en emparer.

Je me rappelai soudain qu'il y avait une arme à quelques centimètres de moi, celle d'Oncle Ralph, chargée à blanc. Est-ce que… non, Denton le savait. Un coup de bluff ne marcherait pas. Mais moi, j'avais de vraies balles dans mon ceinturon. Si seulement j'arrivais…

Très doucement, sans regarder vers le sol, je dépassai la main droite de façon à pouvoir dégager une cartouche et je glissai aussi discrètement que possible d'un demi-pas vers la droite, ce qui me mit en partie derrière le vieux.

D'une seule main je réussis à soulever le revolver de son étui et à en éjecter le barillet. Je le coinçai de telle manière que le barillet sorti l'empêchait de glisser de nouveau dans son holster. J'ôtai la balle à blanc qui se trouvait dans la première chambre et la remplaçai par une vraie balle.

Au sol, le trou était maintenant presque assez grand pour que Denton puisse y descendre, c'était même l'attraction principale. Les tueurs ne quittaient pas Denton des yeux. Je ramenais une main vers mon ceinturon quand l'oncle Ralph bougea un peu dans son sommeil, le revolver glissa dans son étui, le barillet se remit en place en cliquetant.

C'est le déclic qui a dû attirer l'attention de celui que Denton avait appelé Hank. Il avait dû remarquer que j'avais tenté quelque chose, sans pouvoir deviner quoi. Il s'approcha un peu, les yeux fixés sur moi, l'arme pointée droit sur mon estomac.

— Lève les mains, mon gars, dit-il.

Pendant une fraction de seconde j'eus envie de saisir le revolver dans lequel je venais de placer une balle, j'y renonçai, c'aurait été pur suicide. En supposant que je dégomme Hank, et je ne voyais pas comment puisqu'il me tenait en joue, je n'avais qu'une seule balle et deux adversaires.

Je levai de nouveau les mains en l'air. Denton jeta un coup d'œil vers moi et se mit à rire.

— Il voulait piquer le flingue du vieux, il ne sait pas qu'il est chargé à blanc.

Hank me lança un regard noir.

— Quoi que tu essayes de faire, mon gars, tu ferais mieux de trouver autre chose.

Ce que je fis. Ce n'est pas ce qu'il avait voulu dire, mais en effet je cherchai autre chose. Je songeais à ce que Billie m'avait appris, qu'oncle Ralph pouvait toucher une pièce de monnaie à trente mètres lorsqu'il y avait des balles dans son arme. Et il y en avait une en ce moment même dans la première chambre que frapperait le percuteur !

Je fis un pas sur la gauche pour m'écarter un peu plus de Billie, au cas où une fusillade éclaterait.

Puis, l'air innocent, je dis à Hank :

— Bien sûr, Denton t'a pas dit ? Il tire sur les lumières – avec une balle à blanc, chaque fois que quelqu'un crie *YIPPEE !* Vu ma façon de le crier, j'aurais réveillé les morts ; j'ai même réveillé oncle Ralph. Croyez-moi, il dégainait vite ! J'avais à peine fini le mot qu'il y eut une détonation, les lumières s'éteignirent.

Mon avantage, c'est que j'avais anticipé l'obscurité, les autres pas. Une flamme apparut dans l'obscurité ; on tirait dans ma direction mais je n'y étais plus. Je courus vers Hank après un rapide pas à droite, et lui tombai dessus du côté où il ne m'attendait pas.

Je touchai sa manche de la main, devinai l'emplacement probable de son menton et je lançai un crochet du droit pile dans cette direction. J'avais tellement mis le paquet que je me serais envolé jusque dans la rue si je l'avais raté. Mais son menton était là. Je sentis sa tête partir en arrière sous le coup, j'entendis tomber son revolver.

Je ne m'attardai pas. Je trébuchai sur une chaise, me relevai dare-dare et fonçai vers le bout du bar où se trouvait mon arme. Une autre main tâtonnait dans le coin. Quelqu'un respirait fort. Tête d'œuf ? Je tentai le coup et chuchotai :

— C'est moi, Cyclope !

J'avais eu raison, parce qu'il me répondit.

Jamais la douce crosse de mon arme bien serrée dans ma pogne ne m'avait paru plus réconfortante ! Soit ma silhouette se dessinait faiblement contre le clair de lune entrant par la fenêtre

sur la rue, soit quelqu'un tirait vers le bruit que j'avais fait, je ne sais pas, mais des balles m'ont effleuré dans le noir. Je ripostai en embuscade à l'entrée du saloon, à l'extérieur, la tête à l'angle du mur, il me fallait viser les flammes et tirer juste. Billie et Oncle Ralph étaient aussi dans le fond, à l'écart, hors de la trajectoire des balles. Le flash de la détonation jaillit de nouveau, je répliquai et cette fois je touchai. Un autre revolver tomba dans un fracas métallique, un corps s'écroula. J'ignorais que Denton était armé. Je criai :

— Tête d'œuf, mets de la lumière.

Quelque chose siffla près de mon oreille, c'était la hache.

J'entendis alors le craquement d'une allumette, une faible lueur naquit quand Tête d'œuf rapprocha l'allumette de la mèche d'une bougie. Alors la bougie, la bouille de Tête d'œuf et son revolver surgirent en même temps derrière le comptoir. Denton fonçait vers la porte arrière. Aucun des deux autres types ne bougeait.

Je criai à Denton de s'arrêter et je visai soigneusement une de ses jambes avant de presser la détente. Son genou gauche se déroba sous lui, il s'écroula. Je me dirigeai vers le fond du bar, vers Billie. Elle me gratifia d'un de ses sourires d'ange, un peu vacillant quand même.

— Merci, Cyclope. Si tu n'avais pas…

— Laisse tomber, dis-je. Je donnai une tape amicale sur l'épaule d'Oncle Ralph. Joli coup de feu, vieux. Tu l'as bel et bien eu cette fois. C'est un chouette revolver que tu as. Je peux y jeter un coup d'œil ?

Il se redressa, fier comme un coq, et me le tendit. Tête d'œuf arrivait en courant, il avait récupéré les armes des tueurs neutralisés.

— Surveille les lieux, Cyclope, je vais préparer la prison et prévenir le toubib.

— O.K., Chambre de Commerce, dis-je. Je refermai le barillet de l'arme d'oncle Ralph et le lui rendis. Billie me questionnait :

— Cyclope, est-ce que tu étais sérieux en disant que tu resterais peut-être à Fleury ?

— Billie… Je me noyais dans ses yeux.

Tête d'œuf déboula soudain dans le saloon avec un adjoint du shérif sur lequel il était tombé par hasard.

— Le toubib arrive.

Alors il me regarda.

— Cyclope, que s'est-il passé ? Comment ça se fait qu'une balle à blanc ait brisé le lustre ?

J'ai souri.

— Je me suis débrouillé pour mettre une vraie balle dans ce revolver. Alors quand j'ai crié *Yippee*…

En parlant je m'étais rapproché de Billie, je connaissais la suite… Le revolver de l'oncle Ralph rugit, la bougie que Tête d'œuf avait posée sur le comptoir, pulvérisée, emplit le saloon de cire et d'obscurité.

— Cyclope, chuchota-t-elle, as-tu réussi à mettre une vraie balle dans son arme quand tu la tenais, à l'instant ?

— Bien sûr.

Je l'entendis glousser.

— Alors, qu'est-ce que tu attends ?

Je n'attendis pas plus longtemps.

Bullet for Bullet
Western Short Stories
Octobre 1941

Écoute l'Oiseau moqueur

Lorsque le téléphone sonna, Tim McCraken tendit la main, la retira, puis se força à compter lentement jusqu'à dix avant de soulever le combiné. Juste parce que c'était la première fois que ce foutu machin émettait le moindre bruit depuis une semaine, il ne voulait pas que son interlocuteur quel qu'il fût s'imagine qu'il était assis là à attendre un appel.

Oui, les affaires marchaient mal, mais il faut bluffer, pas vrai ? Tout en comptant jusqu'à dix, McCracken balaya du regard son bureau joliment meublé qui participait à son bluff. Il se demanda encore s'il n'avait pas commis une folie en engloutissant les bénéfices de ses trois premières affaires dans cette installation.

Mais ces enquêtes était arrivées si facilement et si vite après qu'il eut démissionné de la police pour se mettre à son compte. Elles s'étaient pourtant présentées lorsque son bureau n'était qu'une table d'occasion dans un immeuble délabré. Et depuis lors…

Huit, neuf, dix. Il souleva le combiné, et dit :

— Agence de détective Timothy McCracken. McCracken à l'appareil.

— Au sujet de ce loyer, McCracken, répondit une voix brusque, quand est-ce que vous comptez le régler ?

— Je vous ai parlé de ça hier, M… Hé, qui est à l'appareil ? Vous n'êtes pas M. Rogers.

Il y eut un gloussement de baryton à l'autre bout de la ligne.

— Mack, tu devrais être détective, tu comprends vite. C'est le capitaine Zehnder. Comment va ? Peu importe, tu viens de me l'avouer.

McCracken grogna d'un air de dégoût.

— Capitaine, si je n'avais pas travaillé avec vous, je viendrais tirer vos grandes oreilles pour cette farce.

— T'énerve pas, Mack. C'est pas pour ça que je t'appelle. Si tu crois encore être détective j'ai un client pour toi. Il a même donné ton nom, je n'ai pas eu besoin de te recommander. Qu'est-ce que t'en dis ?

— Mon Dieu ! Donnez vite ! Où est-il ?

— En taule, ici même. Soupçonné de meurtre. Ça dit que ton nom est venu à ses oreilles et ça veut ton aide pour s'en sortir.

— Ça ? Qu'est-ce que vous voulez dire par *ça* ? vous avez commencé en disant « il ».

— Ah bon ? ricana le capitaine. Autant pour moi. C'est un oiseau moqueur, et il fait du crochet.

— Il fait quoi ?

— J'ai dit : du crochet ; comme passe-temps. Mais par vocation c'est un oiseau-moqueur. Je ne t'expliquerai pas tout par téléphone. Si tu veux gagner douze dollars, viens ici.

McCracken déglutit.

— Douze billets ? Dites, capitaine, on ne vous aurait pas transféré à la brigade des stupéfiants section : tests des échantillons, pas vrai ? Comment ça douze dollars ?

— O.K., ne viens pas alors, dit-il sévèrement. C'est tout le liquide qu'il a sur lui. Si tu réussis à le faire sortir tu pourras toujours essayer de gagner davantage en le faisant chanter. Il va recevoir un chèque de salaire du théâtre, s'il n'est pas viré d'abord.

— Mais bon sang, capitaine, je ne peux pas m'occuper d'une enquête pour meurtre avec douze dollars d'avance. De quoi s'agit-il ? Il a tué qui ?

— Tu ne lis pas les journaux ? L'histoire est dans le *Moming Blade*. Bien sûr, si tu n'as pas les trois cents…

— O.K., O.K. ! gardez votre souffle pour refroidir votre soupe. Je fais un saut pour voir à quoi ressemble ce type.

— Très bien, Mack. Écoute, Jerold Bell vient aussi. Je lui ai dit de passer te prendre en route. Je pensais te faire économiser un taxi ou une ballade à pied.

— Bell ? répéta McCracken. Oh, le type de l'assurance. Je me souviens de lui. Qu'est-ce qu'il fait là-dedans ?

— Il a assuré la bague, expliqua Zehnder. C'est dans le journal. Achète-le, et je te rembourserai les trois cents. On raccrocha.

McCracken prit son chapeau dans le tiroir du bas de son bureau et le posa sur sa tête. Il attendrait Bell dans le hall et lirait le journal pendant ce temps-là.

Il regardait son reflet dans le miroir de l'ascenseur et se demandait s'il ne s'était pas comporté comme le roi des idiots d'avoir troqué un boulot assuré contre le risque et les tracas liés au fait de devenir son propre patron. Il y a six mois, il recevait un chèque toutes les semaines sans avoir à se soucier de rien. Ce matin, il avait déjeuné d'un simple café, à la place du jambon et des œufs qu'il mangeait d'habitude.

Douze dollars lui paieraient un tas de jambon et d'œufs. Pourvu que Zehnder n'ait pas deviné à quel point il avait besoin de cet argent !

Le vieux grigou derrière son comptoir à cigares attendait un autre client ; McCracken exhuma le contenu de ses poches et considéra son butin : une pochette d'allumettes, trois clefs et deux pièces jaunes dont l'une était canadienne.

Il fourra la main au fond de sa poche au moment où le grigou tournait son regard vers lui.

— Le *Moring Blade*, George, dit McCracken. Il lui fit un sourire engageant : J'ai eu une affaire aujourd'hui, George ! Alors t'inquiète pas pour le crédit. Je serai bientôt en fonds. Passe-moi aussi un paquet de cigarettes.

— C'est bien, M. McCracken. Mais si vous travaillez, comment se fait-il que vous ne puissiez pas payer…

— Ne chipote pas, George. Je vais de ce pas chercher mon client. Je te paierai cet après-midi.

Le grigou l'observa d'un œil sombre et lui passa le paquet de cigarettes par-dessus le comptoir. Pendant ce temps, McCracken avait saisi le journal au sommet de la pile à côté de la caisse. Le gros titre disait : « *Les Italiens souffrent de nouveaux revers.* » Ce n'était pas ça.

« *Le Président pose son veto…* » Non. Mais un titre chapeautait deux colonnes occupant la deuxième moitié de la page. Il indiquait : « *Slimjim Lee assassiné et dépouillé.* »

Le grigou avait suivi la direction de son regard.

— Dites, c'est sur cette affaire que vous travaillez, M. McCracken ? demanda-t-il d'une voix pleine de respect.

McCracken distingua les mots « *Oiseau moqueur* » dans le deuxième paragraphe. Il opina d'un air absent et poursuivit sa lecture.

— Ça alors ! celui qui vous embauche est plein aux as ! Slimjim était le plus gros bookmaker de la ville. Et vu comme il claquait parfois son pognon… Prenez-en le maximum, jeune homme.

— Mmmm, marmonna McCracken, qui ajouta qu'on ne pouvait pas dilapider son argent comme le faisait Slimjim Lee et en avoir encore assez, et que ce gros joueur était connu pour être fauché.

De toutes façons, il ne travaillait pas pour ses héritiers, s'il y en avait.

Il referma la bouche. La façon dont le grigou le regardait lui offrait de nouvelles possibilités.

— Dis, George, je suis à court de liquide jusqu'à ce que je touche cette avance. Donne-moi un dollar et mets-le sur ma note, d'accord ?

— Bien sûr, M. McCracken. Le grigou fit sonner sa caisse en tapant « *aucune vente* », passa, puis il inscrivit le prêt sur un bout de papier coincé dans le cahier des ventes.

— Ça nous met à onze dollars et… non, douze dollars pile.

McCracken fit une légère grimace.

— Merci, George, il s'éloigna de quelques pas, s'adossa au mur pour étudier l'article du journal. Il était assez succinct, ce qui était compréhensible vu que le meurtre n'avait été découvert qu'une demi-heure avant le bouclage de la dernière édition du *Blade*.

Slimjim Lee, dont le vrai nom était James Rogers Lee, était sans doute mort entre minuit et 3 h du matin, bien que l'on n'eût pas découvert le corps avant 4 h 30. Une autopsie déterminerait plus précisément l'heure de la mort.

Son corps avait été retrouvé dans le salon d'une maison de rapport de Vermont Street où vivaient des employés du théâtre. On l'avait certainement tué avec une aiguille longue et mince,

qu'on appelait une aiguille à crochet dans une partie de l'article, et une aiguille à tricoter dans un autre paragraphe. On la lui avait plantée dans le cœur.

On savait qu'il portait juste avant le meurtre sa fameuse bague ornée d'un énorme diamant dont on disait qu'il l'avait payée six mille dollars. Son portefeuille était vide. D'après la police, il ne faisait aucun doute que le vol était le mobile du crime, et le solitaire, le principal objectif du voleur.

M. Lee, d'après l'article du journal, était très ami avec Perley Essington qui logeait dans la maison en question sur Vermont Street, et à qui il rendait de fréquentes visites. Perley Essington était un artiste de vaudeville spécialisé dans le sifflement et l'imitation des oiseaux. Il était surnommé « *L'Oiseau moqueur* » sur le programme actuel du *Bijou*.

Harry Lake, un autre artiste de théâtre et pensionnaire de la même maison, y avait vu entrer Slimjim Lee à environ minuit ; il en avait déduit qu'il rendait visite à Perley Essington.

Une autre artiste et locataire, une certaine LaVarre LaRoque, danseuse, avait découvert le corps en rentrant à 4 h 30 du matin. Elle avait ouvert la porte du salon de réception lorsqu'elle avait vu un rai de lumière dessous.

McCracken lut l'histoire pour la troisième fois et mettait le journal dans sa poche lorsqu'il repéra Jerold Bell dans la porte à tambour de l'entrée.

— Salut, Mack. Jerry le salua. Je ne t'ai pas vu depuis que tu as quitté la police. On s'en jette un petit avant d'aller voir notre ami au si joli plumage ?

Attablé devant un whisky soda, McCracken demanda :

— T'es vraiment sur cette affaire parce que Continental a assuré la bague ? Combien vaut-elle réellement, Jerry ?

— Il l'a achetée quatre mille dollars. Je doute qu'on puisse la vendre aujourd'hui pour plus de deux et demi. Officiellement, je veux dire. En tant que bague volée, quiconque la possède pourra se féliciter s'il en tire mille dollars. Elle est assurée, à propos, pour deux mille dollars.

McCracken opina.

— Capitaine Zehnder a dit que tu avais vendu cette police d'assurance. Comment ça se fait ? Je croyais que tu n'étais chargé que des enquêtes pour la Continental.

— D'habitude, oui. Mais dans les cas où des facteurs inhabituels influent sur le montant des primes, en général on m'appelle. Le vendeur normal a son mot à dire aussi mais il me charge de clore l'affaire et je donne mon avis sur le montant de la prime.

— Qu'est-ce qu'il avait d'inhabituel ce contrat ?

Bell fit la grimace.

— Simplement que Lee insistait sur le fait qu'il voulait porter le caillou vingt-quatre heures sur vingt-quatre, ce qui augmentait grandement le risque par rapport à ce qui est ordinairement le cas avec des bijoux de telle valeur. La plupart des gens conservent leurs affaires dans des coffres-forts et ne les portent que lors d'occasions spéciales. Par ailleurs il fallait prendre en compte son métier. Un joueur qui va dans tous les endroits où vont les joueurs et qui s'associe avec le genre de gens… enfin, j'ai dû convaincre la compagnie qu'il fallait quand même contracter cette police.

— Et maintenant que la bague a disparu te voilà dans de mauvais draps.

McCracken souriait.

— Aucune chance que Slimjim ait vendu lui-même la bague ?

— Jamais de la vie, répondit Bell. Pour lui, cette bague c'était son porte-bonheur. Il aurait d'abord fourgué sa chemise et ses chaussures. Je me suis assis à côté de lui pendant qu'il jouait, et je le connaissais assez pour être sûr de moi là-dessus.

— T'as déjà rencontré ce Perley Essington ?

Jerry Bell acquiesça.

— Attends de le voir, Mack. Un cinglé de la plus belle eau. Je ne pensais pas qu'il monterait un coup pareil, si c'est vraiment lui. Capitaine Zehnder dit qu'il est fait comme un rat, mais j'ignore quelle preuve il a.

— Tu le connais bien ?

L'agent d'assurances se mit à rire.

— Il y a un mois, il voulait prendre une assurance sur, crois-moi si tu veux Mack, sur son sifflement ! Comment est-ce qu'on

peut assurer un sifflement ? C'est au moment où il a eu son premier contrat au *Bijou*. Il avait été « libre » pendant un bon moment avant ça. Je crois que Slimjim lui prêtait de l'argent pour vivre.

— Tu n'as pas conclu cette police ?

— Bon Dieu, non. Je l'ai vu plusieurs fois, je prétendais étudier la question parce que c'était un ami de Lee. Comme je voulais rester dans les petits papiers de Slimjim, j'y allais molo avec Perley.

Ils trouvèrent Zehnder seul à son bureau au poste de police. Il aboyait un ordre au téléphone.

— Je fais monter l'oiseau moqueur ici. Si tu veux lui parler en privé avant de t'en aller, Mack, tu pourras le faire dans sa cellule quand on l'y renverra. O.K. ?

McCracken opina.

— Bien sûr. Peu importe le lieu, s'il est innocent. Et s'il est coupable, j'en veux pas.

Zehnder gloussa.

— Alors j'ai bien peur que tu perdes douze dollars.

— Pas de nouvelles de la bague ? demanda Bell.

Le capitaine secoua la tête, mais la porte s'ouvrit avant qu'il puisse ajouter quoi que ce soit.

Un petit homme grassouillet dont le crâne était aussi dépourvu de cheveux qu'une boule de rampe d'escalier pénétra dans la pièce. Un geôlier le suivait qui recula dans le couloir et ferma la porte de l'extérieur sur un signe de Zehnder.

— Mack, dit Zehnder, voici Perley Essington. Ton client, peut-être. Vous dites que vous le connaissez déjà, Bell ?

McCracken tendit la main et secoua celle, potelée et moite, du petit imitateur d'oiseaux.

— Parlez-moi de tout ça, M. Essington. Tout ce que je sais je l'ai lu dans le journal.

Le petit homme lui fit un large sourire.

— J'ai vu le journal. Tout ce qu'il dit est vrai. Je n'y étais pas lorsque Jim Lee est arrivé là-bas à minuit.

— Comment sais-tu qu'il est arrivé à minuit, alors ? intervint Zehnder.

Tim McCracken fronça les sourcils à l'adresse du capitaine.

— Allons, allons, capitaine. C'était marqué dans le journal. Vous ne lisez pas le *Blade* ? À moins que vous n'ayez pas trois *cents* ? Il revint vers l'artiste vaudeville. Où étiez-vous à minuit, M. Essington ?

— Appelez-moi Perley, M. McCracken. Et bien, à minuit, j'étais en train de marcher. Je suis allé faire un tour dans le parc après le spectacle. La nuit était chaude, et je ne suis pas rentré avant 2 h. J'ignorais que Jim devait venir la nuit dernière.

— Vous n'avez vu personne pendant que vous étiez dehors ? demanda McCracken.

— Non. Essington secoua la tête. Vous allez ensuite me demander si je me suis arrêté quelque part. Ce n'est pas le cas. Je me suis assis sur un banc du parc pendant un moment, j'écoutais un rossignol. J'ai eu une sorte de conversation avec lui. Comme ceci.

Il retroussa ses lèvres, et soudain la pièce fut remplie d'une mélodie douce et cadencée. Les notes claires palpitaient dans le silence. McCracken vit que Jerold Bell debout derrière la chaise de Perley lui souriait.

McCracken s'éclaircit la gorge.

— Dites donc, c'est très bien, Perley ! Vous êtes aussi bon avec d'autres oiseaux ?

— Meilleur, dit le petit homme avec satisfaction. Avec certains, même les oiseaux ne voient pas la différence. Sur scène, je suis spectaculaire. J'ai mis au point un baratin pour accompagner mon numéro qui met tout le monde K.O., ils se roulent par terre. Pas plus tard que la semaine dernière un patron de boîte m'a dit que j'étais le plus grand des…

— C'est très bien, l'interrompit McCracken. Mais revenons à Slimjim Lee. Est-ce que vous le connaissiez bien ?

L'expression qu'avait eue Perley lorsqu'il parlait du spectacle fit place à la concentration, une attention portée aux événements en cours.

— Très bien. Je pense qu'il était l'un de mes meilleurs amis, et vice-versa. Oui, je sais que la plupart des gens se disent, se disaient, que c'était bizarre parce que Jim et moi sommes, étions, si différents. Mais je crois que c'est pour cela que nous nous aimions.

— Vous le voyiez souvent ?

— Il venait me voir deux ou trois fois par semaine, en général après le dernier spectacle. On jouait aux échecs ou on sifflait jusqu'au petit matin.

— Vous siffliez ? Tard dans la nuit ?

— Bien sûr. Il aimait siffler. Mais il n'y arrivait pas très bien, je lui enseignais la technique. C'est juste qu'il n'arrivait pas à prendre le coup.

— Est-ce que les autres locataires ne…

— Pas dans un endroit comme celui-là, Mack. Jerry Bell s'interposa. Ils sont tous un peu fêlés. C'est la foire. La dernière fois que j'y suis allé, j'y ai vu des acrobates qui sautaient de la rampe d'escalier à 4 h du matin. Slimjim m'y avait emmené après une partie.

Zehnder opina.

— Ouais, j'y suis allé aussi. Et je suis prêt à tout avaler. On a ramassé un type là-bas le mois dernier.

— Est-ce que ça ne pourrait pas avoir un rapport avec l'affaire qui nous occupe, capitaine ? demanda McCracken.

— Non. Une simple histoire de vol ; le type est en prison maintenant, il a pris trois ans. Il était étranger à la bande, de toutes façons.

McCracken jeta un coup d'œil à Perley pour en avoir confirmation, c'était le cas.

— Aucun de nous ne le connaissait bien. C'était même pas un artiste comme nous autres ; il peignait des tableaux, dit le siffleur.

McCracken ferma les yeux pendant une seconde, puis les rouvrit et demanda à l'imitateur :

— Qu'est-ce que vous savez des affaires de Jim Lee ? J'ai entendu dire qu'il était fauché, ou presque. Si vous êtes un de ses amis vous devez être au courant.

— Je suis au courant, M. McCracken. Il était sur la paille, enfin, pour lui. Il dirigeait pas mal d'agences de bookmakers ; ou plutôt il les finançait. Des mafieux, la bande Garvey-Cantoni qui organise les loteries clandestines, sont alors arrivés et l'ont éjecté. Il ne les en a pas empêché. C'était pas un gangster, il ne

voulait pas déclencher une guerre. Et c'est ce qu'il se serait passé s'il avait tenté de leur résister.

Zehnder prit la parole.

— Perley a raison là-dessus. On travaille sur cette organisation ; on réussit à fermer un endroit de temps en temps mais on n'a pas encore grand chose sur eux. Ce ne sont pas des rigolos.

— Mais alors, pourquoi suspecter Perley quand vous avez quelques malfrats sérieux qui auraient un mobile ? voulut savoir McCracken.

— Mais ils n'en n'ont pas, dit Perley. Jim Lee ne les affrontait pas. Bien sûr, ils auraient pu l'abattre pour sa bague, mais…

Il haussa les épaules.

— Qu'en est-il de l'aiguille à crochet avec laquelle on l'a tué, Perley ? Elle était à vous ? Le capitaine a dit que le crochet était un de vos passe-temps, demanda McCracken.

Pour la première fois le petit homme semblait répondre sur la défensive.

— La police a l'air de trouver bizarre que j'aime le crochet, se plaignit-il. C'est idiot, enfin, plein d'hommes en font. C'est bon pour les nerfs, et ça m'occupait les mains lorsque Jim et moi nous jouions aux échecs. Il était si long à jouer.

— Est-ce que c'était l'une de vos aiguilles ? demanda McCracken.

— Elle aurait pu l'être, Perley haussa de nouveau les épaules. J'en ai plein.

— Elle était absolument identique aux autres aiguilles trouvées dans sa chambre, dit Zehnder.

Jerold Bell ne tenait plus en place.

— Au diable ces aiguilles à crochet ! Je suis passé ici pour voir s'il y avait des nouvelles à propos de la bague. Je crois que je vais aller faire un tour à Vermont Street et aider les gars à la rechercher là-bas. Tu viens, McCracken ?

— Dans une minute, Jerry. Il se tourna vers Zehnder. Écoutez, capitaine, tout ce que je veux savoir, c'est la raison pour laquelle vous gardez M. Essington. Il n'y a pour l'instant aucune preuve contre lui sauf un alibi que personne ne peut confirmer.

Zehnder souriait.

— Ce n'est pas qu'il ne peut pas prouver qu'il n'y était pas ; c'est qu'on peut prouver qu'il y était, tu piges ? Il dit qu'il n'est pas rentré avant 2 h du matin. Mais deux locataires de l'immeuble l'ont entendu dans sa chambre entre 23 h 30 et 00 h 30 du matin.

— Vous voulez dire qu'ils ont entendu quelqu'un dans sa chambre ?

— Non. Lui. D'après eux, comme à chaque fois qu'il se trouve seul chez lui, il sifflait pour lui-même. Des chants d'oiseaux ; même une imitation de chien.

Perley Essington pivota, l'air indigné.

— Des imitations de chien ! Sa voix était perçante d'indignation. Je…

— Comment savez-vous que ce n'était pas Slimjim Lee qu'ils entendaient pendant qu'il attendait Perley ? S'il était en train d'apprendre à siffler…

Alors Perley, toujours indigné, les coupa.

— Ce n'est pas possible, M. McCracken. Personne ne confondrait le sifflement de Slimjim avec le mien. Impossible. Il apprenait encore, il se contentait de siffler normalement, de *siffler* ; pas d'imiter les oiseaux.

Sa voix monta d'un ton.

— Ce n'était ni un type ordinaire en train de siffler, ni un disque ou un truc dans ce genre. Un jeune policier qui faisait le beau a avancé cette idée. Aucun autre artiste de ce pays ne pourrait être confondu avec moi par ceux qui vivent là-bas et connaissent mon travail.

— Très bien, dit le capitaine Zehnder. Alors c'est donc vous qu'ils ont entendu ?

— Je l'ignore, dit Perley. Mais ils n'ont pas pu confondre qui que ce soit avec moi. Écoutez, est-ce que vous avez déjà entendu quelqu'un d'autre siffler comme ceci ?

Il retroussa ses lèvres et se mit à faire une gamme de chants d'oiseaux comme si c'était l'heure du repas dans une volière. Les chants s'enchaînaient si vire que McCracken aurait pu jurer que deux ou trois oiseaux chantaient en même temps.

L'agent d'assurances, debout derrière l'imitateur d'oiseaux regardait McCracken par-dessus la tête de Perley et lui fit un clin d'œil.

Il dessina un rond du bout du doigt sur sa tempe, puis tendit la main vers le crâne dégarni de Perley, et avec l'exagération gestuelle typique du magicien, prétendit tirer quelque chose du scalp de Perley. Il leva la main pour que McCracken pût reconnaître une petite plume.

C'était amusant mais le détective ne pouvait pas s'esclaffer sans peiner Perley qui sifflait sans les quitter des yeux.

Il se demanda si Bell n'avait pas raison, si Perley n'avait pas franchi la frontière entre l'excentricité et la folie pure. Si ce n'était pas le cas, il se mettait en mauvaise posture en refusant d'admettre que ses voisins aient pu se tromper sur la personne qu'ils entendaient.

Zehnder tapota sur l'épaule de Perley.

— Voulez-vous dire autre chose à McCracken ?

Perley cessa de siffler et secoua la tête. Il fixa Tim McCracken.

— Vous acceptez cette affaire ? Je suis navré de ne pouvoir vous payer plus que…

— Bien sûr, dit McCracken. J'accepte. Il se tourna vers Zehnder. Vous venez avec nous, capitaine ?

Zehnder traversa la pièce et ouvrit la porte avant de répondre ; il fit un geste de la tête au gardien qui attendait à l'extérieur. Après avoir serré la main de McCracken, Perley fut emmené vers sa cellule. Les notes vibrantes d'une grive flottaient en l'air, mêlées au bruit de ses pas.

Zehnder sourit à McCracken.

— Voilà la réponse. Ce cinglé ne se rend même pas compte de ce qu'il fait. C'est une habitude, un réflexe. Il ne savait probablement pas qu'il était en train de siffler la nuit dernière dans sa chambre.

Il ouvrit le tiroir du bas de son bureau et en sortit une enveloppe.

— Enfin, voilà votre argent, Mack. Vous ne pourrez pas l'enfoncer plus qu'il ne l'est déjà, alors bonne chance.

McCracken la fourra dans sa poche et fut reconnaissant envers Zehnder de ne pas l'avoir embarrassé en mentionnant le montant contenu dans l'enveloppe.

— Vous ne m'avez pas répondu, capitaine. Vous venez avec nous ?

— Pas tout à fait. Je veux voir le portier du *Bijou* pour vérifier ce que m'a dit Perley à propos d'un coup de fil.

— Quel coup de fil ? Il n'a pas parlé de coup de téléphone.

Zehnder renifla de dégoût.

— Il en a causé hier soir mais il a sans doute jugé que ce n'était pas assez important, et il l'a oublié. Venez, je vous en parlerai en route. Vous nous suivez dans votre voiture, Jerry. On ne s'arrêtera là qu'une minute.

Tout en se dirigeant vers le nord sur la 24ème rue, le capitaine raconta ce qu'il savait du coup de téléphone.

— C'était un fan, d'après Perley. Il voulait qu'il écoute quelque chose qui ressemblait à un appel de crête rose, ou un truc dans ce goût-là.

— Un quoi ?

— Je ne sais pas, mais peu importe. Selon Perley le type disait être un de ses fans et un membre de l'association Audubon, qu'il avait entendu dans le parc Winslow un oiseau de nuit dont il pensait que c'était une espèce rare. Il voulait que Perley le rencontre là-bas pour l'aider à l'identifier.

— C'est pour ça qu'il est allé au parc plutôt que chez lui ? Et le type ne s'est pas montré ?

— Non, à moins que ce soit ce rossignol qui ait appelé Perley… Voilà, le portier habite ici.

Zehnder gara la voiture dans le virage et descendit. McCracken le suivit dans la maison meublée où une courte conversation avec un vieil homme en chemise de nuit à moitié réveillé ne leur apprit rien d'intéressant. Pour ce qu'il en savait, Perley Essington pouvait avoir reçu un coup de téléphone juste après le spectacle, comme il pouvait ne pas en avoir reçu. Des tas d'artistes prenaient des appels. Il ne s'en souvenait pas.

Zehnder se dirigea ensuite vers l'immeuble de Vermont Street qui présentait une façade de pierre brune, semblable à celle de tous les autres bâtiments du voisinage, sauf qu'un

policier montait la garde à l'entrée. Jerold Bell se gara juste derrière la voiture de Zehnder et les rejoignit.

— J'y retourne, leur dit le capitaine, mais je vais vous confier à Regan ici présent. Est-ce que la brigade criminelle est encore là, Regan ?

— Ils sont partis il y a quinze minutes, capitaine, lui répondit Regan. Je ne pense pas qu'ils aient trouvé du nouveau. J'ai entendu l'un d'eux dire qu'ils allaient encore cuisiner Essington.

— O.K., Regan. Laisse ces types se promener là-dedans. Tu connais Mack. Cet autre monsieur travaille pour la compagnie d'assurances.

Zehnder retourna dans sa voiture. McCracken, sur les traces de Bell, se retourna un instant.

— Qui est actuellement dans l'immeuble, Regan ?

— Cette LaVarre, c'est sûr. Elle dort. Vous voulez que j'aille la réveiller pour vous ? Une note d'espoir pointait dans la voix du policier.

McCracken secoua la tête.

— Qui d'autre ?

— La propriétaire. Et ce Carson, le comique. C'est l'un des deux types qui a entendu Essington dans sa chambre. Il est dans la numéro deux. Essington est dans la six, pile de l'autre côté du parloir où on a retrouvé le cadavre. Elle est ouverte.

— Elle a quel genre d'alibi, cette LaVarre ?

— Verrouillée à triple tour, répondit Regan avec un sourire. Elle était sortie avec trois types en même temps. J'ai entendu les gars de la criminelle l'interroger. Vous êtes sûr que vous ne voulez pas que je vous la réveille ?

— Restez concentré sur votre travail, Regan. J'imagine que quelqu'un garde l'issue de derrière, pas vrai ?

— Bien sûr. Kaplan. Vous le connaissez, non ?

McCracken s'enfonça dans le couloir sombre vers le salon de réception. Bell inspectait soigneusement la pièce. McCracken parcourut rapidement les lieux du regard, nota la position du corps que l'on avait marquée avec de la craie sur le sol près du sofa situé dans un angle de la pièce, en diagonale. Il y avait une demi-douzaine d'ampoules de flash dans la corbeille posée dans un coin.

— Il a dû se tenir assis ici, dit Bell en pointant le sofa du doigt. Si on l'a frappé et qu'il est tombé, ça le met aux environs de la silhouette à la craie. Le tueur a pu se cacher derrière le sofa lorsque Slimjim Lee est arrivé et s'est assis. Il s'est ensuite levé, a passé le bras par-dessus son épaule et l'a frappé.

McCracken acquiesça.

— C'est à peu près ça. Et si c'est le cas, cela veut dire qu'on l'a tué tôt, presque dès son arrivée ici. Dis, une aiguille à crochet n'est pas très longue, non ? On a dû la fixer dans une sorte de poignée, comme un pic à glace. Enfin, on verra ça plus tard. Tu n'espères pas trouver la bague ici, pas vrai ?

Bell haussa les épaules.

— Sans doute pas. On ne la trouvera certainement jamais mais il faut que je rende un rapport à la compagnie d'assurances. Je veux pouvoir affirmer que j'ai tout passé au peigne fin.

McCracken traversa la pièce et jeta un coup d'œil par la fenêtre.

— Quiconque se trouvait derrière ce sofa a pu entrer et sortir par là, murmura-t-il. Arriver et repartir par l'allée. Il y a une porte de cave juste au bout, l'accès est facile.

Bell opina.

— Il y a de la poudre pour relever les empreintes sur la tablette de fenêtre. Les gars de la criminelle y ont pensé aussi. Et Perley ? Son histoire est trop tordue pour que j'y comprenne quelque chose. Pourquoi mentirait-il sur le fait qu'il n'était pas là jusqu'à 2 h ?

McCracken grommela.

— C'est en fait la seule chose qu'on lui reproche. Je veux parler à une des personnes qui l'a entendu, ou prétend l'avoir entendu.

Il sortit dans le couloir, dépassa deux portes, frappa à la troisième. Une minute plus tard, un homme grand, dans un peignoir élimé, vint à la porte et lança un :

— Ouais ?

Il avait l'air triste et ennuyé propre à la plupart des comédiens lorsqu'ils ne travaillent pas.

— Carson ? demanda McCracken.

— C'est moi, ouais.

— Vous aimez ce Perley Essington ? C'est un de vos amis ?

— Hein ? Ouais, c'est un brave petit gars. Un peu cinglé, peut-être. Mais il est bon sur scène.

— Aussi bon qu'il le croit ?

— Enfin, peut-être pas *aussi* bon que ça. Peut-être qu'aucun de nous ne l'est vraiment. C'est une maladie professionnelle. Qu'est-ce que vous voulez ?

— Je veux connaître votre version sur ce qu'il s'est passé ici hier soir.

Le grand type porta la main à sa tête.

— Seigneur ! encore ? Il entreprit de fermer le battant. Quatre flics, trois journalistes, et…

McCracken bloqua la porte d'une main.

— Eh bien une fois de plus ne vous fera pas de mal. En outre, je suis du côté de Perley. Je travaille pour lui, j'essaie de trouver des failles dans cette affaire.

— Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ? Entrez.

Il se dirigea vers le buffet et s'empara de la bouteille posée dessus. Vous prenez un verre ?

— Deux doigts. Je veux surtout savoir si vous êtes certain d'avoir entendu Perley.

— Oui et non. Je ne jurerais pas que c'était lui, mais dans le cas contraire c'était un type sacrément bon. Il n'y en a pas beaucoup qui puissent rivaliser avec lui pour ce qui est du gazouillement. J'ai entendu plein d'imitateurs. Capables de siffler, ça oui, mais pas d'imiter à s'y méprendre un chant d'oiseau.

— À quelle heure est-ce que vous l'avez entendu la première fois, et la dernière fois ?

Carson leva son verre et l'entrechoqua contre celui qu'il venait de tendre à McCracken. Lorsqu'il eut vidé le contenu du sien, il répondit :

— Je suis rentré à 10 h 30, peut-être 11 h. J'avais commencé une bonne histoire policière, je voulais la terminer. Je lisais. Il se frotta le menton. C'est entre ce moment-là et minuit que ça a commencé ; les sifflements ont duré environ une demi-heure, avec des interruptions. Et ils venaient de la chambre de Perley.

Je suis passé devant sa porte lorsque je suis allé aux toilettes vers minuit, je suis donc sûr de ce détail.

— Avez-vous jeté un coup d'œil dans le salon ?

— Non. Je crois que la porte était fermée. Mais je n'avais aucune raison d'y aller, alors je n'ai pas regardé.

— Vous n'êtes pas certain du moment exact. Est-ce qu'il aurait pu être 2 h, si vous avez perdu la notion du temps en lisant ?

— Non. Je me suis couché à minuit et demi. J'ai regardé mon réveil à ce moment-là, ma montre aussi, pour la régler. Je peux me tromper si c'est plus tôt, mais pas plus tard.

— Et l'autre type qui l'a entendu ?

— Il s'appelle Bill Johnson. Oui, il est également certain que c'était aux environs de minuit.

McCracken soupira et s'assit sur le bord du lit. Il essaya une autre piste.

— Des oiseaux dehors, peut-être ?

— Non, trop fort, répondit Carson. Et je n'ai jamais entendu des oiseaux chanter si fort et si tard le soir dans le quartier. De toutes façons, il aurait fallu qu'il y ait un tas d'espèces différentes. Voyons… les rouges-gorges ne chantent pas la nuit, pas vrai ? Le rouge-gorge est le seul oiseau dont je reconnais le chant, et je l'ai entendu.

— Est-ce que Slimjim était bon ? Perley dit qu'il lui enseignait à siffler.

Carson secoua la tête d'un air assuré.

— Non, c'est certain. Je l'ai entendu ; il peut entamer une mélodie, mais c'est à peu près tout, et il ne saurait pas comment la finir. Non l'ami, ces sifflements étaient excellents. Si ce n'était pas Perley, alors il a un rival.

— Et la radio ?

— J'y ai songé, après coup. Mais ça ne pouvait pas être ça. L'immeuble était calme comme une morgue, j'aurais entendu hurler l'animateur entre chaque imitation. Et de toutes manières, aucun imitateur d'oiseaux ne peut être diffusé aussi longtemps. Ça a duré au moins une demi-heure avec des interruptions, comme j'ai dit.

McCracken soupira de nouveau.

— Est-ce vous qui avez parlé d'une imitation de chien ?

— Non. C'est Bill Johnson. J'ai pu entendre un chien, mais si c'est le cas je ne m'en souviens pas. J'aurais cru que ça venait de dehors, comme les chats. J'ai bien entendu des miaulements mais ce ne pouvait pas être Perley non plus. Il n'imite pas tous les animaux, juste les oiseaux.

McCracken se leva et se dirigea vers la porte.

— Eh bien, merci, dit-il. Il refusa un autre verre, retourna dans le couloir, ouvrit la porte de la chambre de Perley Essington et entra.

Jerry Bell sortait de la pièce de l'autre côté du couloir, et s'arrêta sur le seuil.

— T'as trouvé du nouveau ? demanda-t-il.

— Je crois que Carson dit la vérité. S'il mentait, il serait plus sûr de lui quant à l'heure et à d'autres détails. Il sonne vrai.

— Alors comment est-ce que tu comptes trouver une solution pour aider Perley ? à moins que tu n'en saches rien ?

— Je l'ignore. Mais j'ai une idée. Presque aussi tordue que Perley lui-même.

Il se mit à quatre pattes au milieu du tapis et décrivait des cercles en examinant soigneusement le tapis. Il fut soudain attiré et extrêmement intéressé par une tache blanche sur le sol derrière une chaise. Il se faufilait derrière le lit lorsque Jerry Bell lui dit :

— Tu te trompes, Mack. Pas de cadavre ici. C'était dans l'autre pièce, tu te souviens ?

McCracken se leva doucement, puis s'épousseta les genoux de la main gauche. Il tenait délicatement entre le pouce et l'index de la main droite un petit objet qu'il avait trouvé derrière le lit. Il le présenta de manière à ce que Bell pût voir que c'était une plume bleu clair.

Jerry Bell grogna :

— C'est ça que tu cherchais, Mack ? Bon sang, j'éventre l'oreiller et je t'en file une poignée.

McCracken secoua lentement la tête.

— J'en doute. Très peu d'oreillers sont bourrés de plumes de moqueurs, Jerry.

— Qu'est-ce qui te fait croire qu'il s'agit d'une plume de moqueur ? T'en est sûr ?

— Non, répondit franchement McCracken. Mais elle est de la bonne couleur. Un ornithologue pourrait le dire. De toutes façons, oiseau moqueur ou pas, il y avait un oiseau dans cette pièce. La preuve est derrière la chaise ; et un oiseau moqueur correspond à la situation.

— Regarde, expliqua-t-il, le tueur a apporté l'oiseau ici, sans doute dans une boîte. Il est entré par cette fenêtre et s'est caché dans le salon jusqu'à ce que Jim Lee arrive ; il le tue. Alors, pour coller le meurtre sur le dos de Perley Essington, il vient ici et laisse l'oiseau voleter un moment dans la chambre. Qui d'autre que l'oiseau lui-même pouvait imiter Perley à la perfection ? Et chanter une fois libre hors de la cage ?

— Mais… un oiseau moqueur ! protesta Bell. Où est-ce qu'il avait trouvé un oiseau moqueur ?

— Les magasins d'animaux en ont parfois. Ils ne sont pas communs mais on peut en avoir. Le tueur l'a sans doute volé, remarque. Il ne voulait pas que sa piste soit facile à remonter au cas où l'affaire déraperait. C'est cette histoire de chien et de chat qui m'a fait penser à un moqueur. Ma tante en possédait un, il imitait les chiens et les chats quand il en entendait. Celui-ci a dû apprendre à miauler et aboyer au magasin d'animaux.

— Mais alors, peut-être que Perley ne mentait pas au sujet du coup de fil qui l'a envoyé faire un tour pour rien.

McCracken acquiesça.

— Bien sûr. Tout était soigneusement prévu. Le type qui a fait le coup s'est arrangé pour que Jim Lee vienne ici pendant que Perley était absent, expédié en un lieu où il serait incapable de prouver qu'il y était, faute de témoin.

— Si un expert confirme ta supposition sur cette plume, on dirait que t'as trouvé une solution pour Perley, Mack. Tu as une idée sur qui a tué Lee ?

McCracken inspira profondément, et dit d'un ton net :

— Toi, Jerry. J'en étais sûr dès que j'ai trouvé cette plume. Elle est exactement comme celle que tu as fait semblant d'enlever de la tête de Perley Essington quand tu faisais l'andouille au poste de police. Tu es parti avec l'oiseau dans ta

poche. Tu l'as peut-être tué après l'avoir utilisé. Quand tu as fait ce gag dans le bureau de Zehnder tu venais de mettre la main dans la poche. Tu étais si sûr de ton coup monté contre Perley que tu n'as pas hésité à t'en servir pour te moquer de lui.

L'expression de Jerry ne changea pas. Il avait les mains profondément enfoncées dans les poches, un cigare éteint pendu au coin de sa bouche.

— Pas mal, Mack. Et le motif ?

— Ce n'était pas la bague, poursuivit McCracken, bien que dans le cadre de ton boulot, tu doives connaître les débouchés et les lieux de revente faciles. Mais tu n'aurais pas tué pour ça. J'imagine que tu as joué jusqu'à avoir des dettes par-dessus la tête envers Lee. Qu'est-ce qu'il y avait dans le portefeuille de Lee, des reconnaissances de dettes à ton nom ? tes chèques ?

Jerry Bell soupira profondément ; il sortit un pistolet de sa poche.

— T'es piégé, Mack. Je crois que tu es en mesure d'étayer ton histoire. Je suis dedans jusqu'au cou y compris avec des fonds appartenant à la compagnie d'assurance, ce qui apparaîtrait au grand jour si la police y mettait son nez. Et… enfin, j'ai acheté cet oiseau, je ne l'ai pas volé.

Il s'interrompit, puis enchaîna :

— Écoute, Mack. Slimjim me faisait chanter avec ces dettes. Tu ne peux pas en vouloir à un type qui liquide un maître-chanteur. T'es pas…

— Et Perley ? coupa McCracken. T'as essayé de lui faire porter le chapeau pour qu'on ne te suspecte pas, pour donner aux flics une proie facile.

— Il était avec Slimjim dans tout le…

— Des clous ! Si c'était le cas il saurait qui a tué Jim et pourquoi. Cette histoire ne tient pas, Jerry.

— Alors essayons comme ça, Mack. Je peux tirer deux mille dollars de cette bague. Je sais que t'es fauché. La moitié, ça te dirait ?

McCracken le fixa d'un regard froid.

— Jerry, tu sais ce que c'est, la tache blanche derrière la chaise ?

— Je peux deviner. Pourquoi ?

— Alors tu peux deviner ma réponse à ta proposition. Je refuse de te suivre dans ton bluff, Jerry. Tu ne me tueras pas. Tu l'aurais déjà fait si tu croyais pouvoir t'en sortir. Aussi facilement que tu as assassiné Lee.

Il pivota et avança lentement vers la porte, les bras pendant, détendus.

— Regan sait que nous sommes seuls ici, Jerry. Si on me retrouve avec une balle dans le dos, tu auras du mal à inventer une histoire assez solide pour résister à une enquête. Je ne suis pas armé, tu ne pourrais même pas invoquer la légitime défense. C'est sans issue, Jerry.

Il fit un pas vers la porte, puis un autre.

— Arrête, Mack ! ordonna Bell. Je vais…

McCracken continua de marcher. Il avait l'impression de ne plus respirer du tout. Il parvint jusqu'au couloir et se trouvait à mi-chemin de la porte d'entrée lorsqu'il entendit la détonation. Bell ne l'avait pas pris pour cible.

*

* *

Le bureau et le meuble à archives avaient été vidés, leur contenu enlevé et entassé dans un carton entouré d'une corde.

Le tapis gisait, enroulé, au pied d'un mur, le téléphone débranché, bien que toujours posé sur la table.

McCracken, assis sur le bureau à côté du téléphone, les coudes sur les genoux, le menton dans les mains, sifflait doucement et tristement.

Il n'entendit pas la porte s'ouvrir mais il faillit tomber du bureau lorsqu'une voix lança :

— Excellent sifflement, M. McCracken. Excellent !

La tête rayonnante du petit imitateur d'oiseaux traversait le bureau vers lui.

— Salut, Perley, dit McCracken, sans réussir à grimacer un sourire de bienvenue.

— Je quitte le vaudeville, M. McCracken. Ou plutôt, on pourrait dire que le vaudeville me quitte ; le *Bijou* ferme ses portes. De toutes façons j'ai décidé d'ouvrir une école où

enseigner à siffler et à imiter les oiseaux. Vous sifflez bien. Je pourrais faire de vous mon élève vedette.

— Merci, dit McCracken sur un ton d'indifférence. Peut-être un jour. Mais avec ce déménagement et tout ça…

— Vers un meilleur quartier, j'espère. Vous m'y faites penser ; vous ne m'avez jamais envoyé de facture. Je suis venu vous régler ce que vous avez fait pour moi.

Il fit un large sourire à McCracken dans lequel, un bref instant, McCracken entrevit une lueur d'espoir vite dissipée. Quelques dollars peuvent sembler importants parfois, mais ça ne fait pas une grande différence quand on en doit quelques centaines et qu'on est sur le point d'être jeté à la rue.

— En fait, M. McCracken, poursuivit Perley, j'ai préparé un chèque que j'espère, vous jugerez adéquat. Il est de trois mille dollars. Vous avez peut-être entendu dire que le testament de Jim Lee confirmait que j'étais son seul véritable ami et qu'il me léguait tout son argent ; il s'est avéré qu'il était bien plus riche que ce qu'on s'imaginait. Des actions, vous voyez ; il pensait qu'elles ne valaient pas grand chose.

D'un geste mécanique, McCracken prit le petit bout de papier jaune qu'il lui tendait. Ses yeux se fixèrent sur le montant en chiffres, sa vue se brouilla, redevint nette.

— Il y avait trente mille dollars nets, M. McCracken. Et sans vous… eh bien, je n'aurais jamais été libre pour en dépenser le moindre billet. Alors je crois qu'un dixième de cette somme est équitable, n'est-ce pas ?

McCracken finit par retrouver l'usage de sa voix.

— Plus qu'équitable, Perley. Je… enfin, vous pouvez dès à présent m'inscrire comme votre élève vedette. Et faites-moi d'abord le chant du rossignol, c'est exactement ce que j'éprouve. Mais pas l'estomac vide.

Il prit fermement le bras du petit homme.

— D'abord on va aller au *Crillon* et casser la graine ensemble.

Listen to the Mocking Bird
G-Men Detective
Novembre 1941

Tu finiras en Enfer

Il y avait un grand miroir au fond du bar. Dans ce miroir il y avait un gros type avec une sale tronche, des vêtements qui n'avaient pas été repassés depuis une semaine, et plus besoin d'un rasoir que d'un autre verre. Mais j'aimais ce type.

Je levai mon verre à son intention, lui dit « Salut, moi ! » et le vidai cul sec. Il fit de même, je lui adressai un clin d'œil et tendis le verre au barman :

— Donnez-nous en un autre.

Il me regarda d'un drôle d'air mais remplit le verre.

— Vous savez, j'crois qu'j'vous connais, mais j'arrive pas à vous situer. J'ai pourtant déjà vu votre tête. C'est quoi votre nom ?

— Qu'est-ce qu'il y a dans un nom ? lui demandai-je. Une vieille mélodie de Gilbert et Sullivan[8] surgit dans ma mémoire, alors, la main sur le cœur je me mis à chanter :

« *On m'appelle Bouton d'or,*
Cher petit Bouton d'or,
J'ai pourtant jamais su pourquoi ;
Mais on m'appelle encore Bouton d'or,
Pauvre petit Bouton d'or,
Doux petit Bouton d'or, c'est moi. »

Ayant attaqué le refrain à mi-voix, je haussai peu à peu le ton jusqu'au fortissimo, lequel se bloqua net dans ma gorge lorsque je vis le barman s'emparer d'un maillet. « La ferme ! La

8 Arthur Sullivan (1842-1900) et William S. Gilbert (1836-1911) compositeurs et librettistes anglais.

ferme ! » gronda-t-il. Il fixait la porte, je tournai la tête et suivis la direction de son regard.

Deux types étaient entrés dans la taverne au moment où j'avais commencé à chanter. Ils étaient bien fringués quoique leurs vêtements fussent un peu négligés, si vous voyez ce que je veux dire. L'un des deux aussi grand que moi, un mètre quatre-vingt, était taillé comme une allumette. L'autre, épais, dans la trentaine, montrait déjà des signes de mollesse. Il avait les yeux en boutons de bottines.

Ils s'étaient arrêtés juste à l'entrée, le regard fixe, *fixé sur moi*. M'accrochant au comptoir pour éviter de tituber, je me retournai pour leur faire face.

— Messieurs, si ma chanson vous choque, je serais heureux de vous la faire aimer.

Mais je voyais bien qu'il ne s'agissait pas de ma chanson. Ils me dévisageaient comme si j'étais le fantôme de leur arrière-grand-père sur le point de leur révéler où était enterré le trésor familial. Vous voyez ce que je veux dire ; comme s'ils ne savaient pas s'ils devaient être horrifiés ou exaltés.

— Et si je ne peux pas vous la faire aimer, j'ajoutai, je peux faire en sorte qu'elle ne vous dérange pas. En fait…

Slim leva une main apaisante.

— Bouton d'or, tu chantes bien. Magnifique. On adore. Mais…

Il ferma les yeux, les rouvrit ; j'étais toujours là, en chair et en os, il se tourna alors vers le type aux yeux en vrille.

— Monty, tu vois ce que je vois ?

— Je vois une augmentation de dix dollars et des chaussures neuves pour bibi. Le Vieux va devenir dingue. Dire qu'il allait faire poser un type en lui dissimulant le visage.

Mon regard posé sur lui revint vers le barman.

— Tête d'œuf, est-ce que ces gars sont bien là ? Enfin, si tu les connais.

— Tête d'œuf nous connaît, dit Slim. Lui et Monty me rejoignirent au comptoir, m'encadrèrent.

— File un verre à Bouton d'or, Tête d'œuf, ordonna Monty.

— J'ai déjà bu un coup, mais… bon, alors encore un whisky, Tête d'œuf. Dis, ces types sont pas des flics, pas vrai ? Si c'est le cas, je paie les consos, et je veux deux verres d'arsenic.

Le barman posa deux verres supplémentaires, tendit la main vers la bouteille.

— Ils sont pires que des flics, Bouton d'or. C'est des journalistes du *Morning Tab*.

— Un journal ? demandai-je avec indifférence.

— Ma foi… Pour certains peut-être ; pour d'autres c'est le torchon le plus minable de la côte.

— Allons, allons, Tête d'œuf, protesta Slim. On se pourrit les entrailles ici chaque jour de la semaine avec la camelote que tu nous sers, et t'as le culot de dire du mal d'un truc où on en sait plus que toi. Nous, on est obligé d'écrire pour ce journal, mais toi t'es pas obligé de le lire. Tu…

— La ferme, Slim, dit le trapu. Bouton d'or, je suis Monty Hague, et cette frite-là c'est Slim Tuttle. Tu veux bien nous dire ton nom ?

Je fronçai les sourcils.

— Peut-être que ça me déplaît. Qu'est-ce que ça peut faire ?

— T'es en cavale ? Écoute, Bouton d'or, c'est pas que je suis curieux. On peut arranger tes bidons. T'as besoin d'argent ?

Plongeant la main dans ma poche, j'en sortis une pièce orpheline.

— Pas encore, mais bientôt, dus-je reconnaître. C'est quoi le plan ?

— C'est honnête. Tu viens avec moi pendant moins d'une heure et tu récoltes deux billets de dix. Faut quand même que je dise un truc : on te prend en photo. Si t'es en cavale, peut-être… Il laissa sa phrase en plan.

— J'ai l'air d'un escroc ?

Il haussa les épaules.

— T'as pas l'air d'une fleur des champs. Mais y'a de quoi s'interroger parce que t'es plutôt timide avec ton blaze.

J'éclatai de rire.

— Écoute, mon pote. Être un clochard ou même de la haute et s'appeler Archibald Machinchose, y'a de quoi avoir honte, non ?

— Oublions-ça, dit-il d'un ton conciliant. Écoute, depuis combien de temps es-tu en ville ?

— Depuis… eh bien, depuis le moment où l'express de Rio chargé de fruits est passé ce matin.

Slim siffla doucement, me tapota l'épaule, je lui fis face.

— Bouton d'or, ce que je vais te demander reste entre nous. Si t'es un clochard comment t'as fait pour te payer une cuite pareille au whisky ? Affranchis-moi, je pourrai peut-être te rejoindre un jour.

Je lui souris.

— J'ai trouvé un portefeuille avec un billet de cinq dollars. J'ai dû gaspiller deux dollars pour ces chaussures, mais ça en laissait trois…

La voix de Monty, un peu impatient, s'interposa.

— Oui ou non, tu veux de ces vingt billets, Bouton d'or ?

Je regardai Tête d'œuf.

— Une autre tournée, commandai-je. Sur leur compte. Puis, m'adressant à Monty : Bon, revenons à ces vingt dollars. Est-ce qu'ils peuvent se changer en vingt-cinq ?

Il renifla.

— Tu sais même pas ce qu'on attend de toi, et t'essaies de faire monter les prix ! Écoute, il s'agit de te laisser prendre en photo dans les bureaux du *Tab*, tu saisis ? Et après, eh bien… on aimerait mieux que tu fiches le camp et que t'ailles les dépenser ailleurs. Quelqu'un d'autre pourrait te repérer et piger comment on a eu la photo.

— Je comprends pas.

— T'as pas besoin de comprendre. Tu touches vingt billets juste pour poser comme on te le demande.

Slim prit la parole.

— Dis-lui. Dès qu'il y sera, il comprendra que c'est une chaise. Et il pourra additionner deux et deux.

Monty Hague recula d'un pas pour pouvoir fusiller Slim d'un regard mauvais sans que je fasse obstacle.

— Espèce de crétin. Fais une annonce à la radio pendant que tu y es. Maintenant Tête d'œuf aussi peut additionner deux et deux.

Slim leva son verre.

— Ouah… Tête d'œuf est réglo. Tu sais comment ça se passe dans les journaux, Tête d'œuf. Tu diras rien à personne, pas vrai, Tête d'œuf ? On est de bons clients.

Tête d'œuf secoua lentement la tête.

— Je dirai rien, si vous me dites ce qu'il faut que je ne dise pas. J'ai pas encore tout compris mais je pourrais trouver la réponse plus tard. Et si je pige tout seul, je promets pas de ne rien…

— O.K., O.K., fit Monty d'une voix résignée. Il posa les coudes sur le comptoir et lâcha le morceau.

— C'est l'exécution de Ramloe, Tête d'œuf. Tu sais, Barry Ramloe. Ils ont voté cette nouvelle loi qui interdit aux journalistes d'assister à une exécution capitale. Sauf que le Vieux venait juste d'acquérir à grands frais un appareil photo miniature que je devais porter ; il entend parler de cette loi mais il veut quand même une photo. Une photo bidon, tu vois ? On a donc installé une fausse chaise électrique et on allait y faire asseoir un type avec une cagoule sur le visage, tu vois ?

— Ouais, mais qu'est-ce que… L'ahurissement disparut subitement du visage rond du barman, il claqua des doigts. Barry Ramloe ! Juste avant que vous autres vous arriviez je disais à Bouton d'or ici-même qu'il ressemblait à quelqu'un, aux photos de Ramloe dans les journaux ! Eh, j'ai compris ! vous allez faire poser ce type et votre photo aura l'air authentique. Plus besoin de cacher sa bobine !

— Tête d'œuf, t'es premier de la classe ! Mais donne-nous trois whiskyes avant qu'on y aille.

— Hmmm, dis-je, pensif. J'ai croisé un ou deux flics en venant ici. Si je ressemble à un tueur recherché, comment ça se fait qu'on m'ait pas embarqué ?

— S'il est en prison à attendre qu'on le grille, comme Ramloe, il n'est plus recherché. Pourquoi est-ce que les flics feraient du zèle ?

Il remplit nos verres et me regarda d'un air songeur.

— Bouton d'or, tu devrais faire gaffe. Peut-être que ça porte malheur de s'asseoir sur une chaise électrique. Peut-être que… que tu finiras en enfer.

— Tu débloques, dit Monty d'un ton sec. La chaise n'est pas reliée à une prise. Te laisse pas impressionner, Bouton d'or. Finissez ce verre, les gars. Faut qu'on retourne là-bas et qu'on emmène Bouton d'or chez le voisin pour qu'il lui fasse la barbe.

— Une tonsure sur le sommet du crâne, énonça Slim d'un air lugubre, et une autre sur la jambe, pour l'électrode.

Monty renifla.

— Juste la tête, andouille. Les autres trucs ne se verront pas sur une photo avec une trame de quatre-vingt. Venez, allons-y.

Je n'eus pas l'occasion de répliquer. Monty m'avait attrapé par le bras et me poussait vers la porte. Le coiffeur se trouvait juste à côté, avait-il dit, et le *Tab* de l'autre côté de la rue ; il avait raison.

Ils avaient construit un chouette décor dans un coin du studio photo situé au troisième étage du bâtiment. La chaise avait l'air si authentique que saoul ou pas, j'exigeai qu'ils me fournissent la preuve qu'elle n'était pas sous tension en tirant sur les câbles dont elle était équipée.

Ils avaient également préparé deux uniformes, un pour moi et un pour celui qui devait détourner la tête de l'appareil pendant qu'il plaçait une électrode sur ma jambe au moment où on prendrait la photo.

— Faut que t'aies l'air effrayé, Bouton d'or, conseilla Slim pendant que le photographe chargeait un autre film dans la boîte. On ne meurt qu'une fois et il n'y a pas de quoi se réjouir. Écoute, Bouton d'or, j'ai pas à me réjouir pour toi. J'ai comme un pressentiment. Bof… peu importe.

Je lui adressai un bref sourire et repris un visage sérieux lorsque le photographe plongea la tête sous le tissu. Obéissant aux ordres de Monty, je tournai mon visage de trois-quarts ; je vis ainsi un homme en bras de chemise franchir le seuil ; il me regarda, se retint d'une main au chambranle, les yeux exorbités. Tout l'air qu'il avait dans les poumons fut expulsé dans un soupir étranglé qui alerta les personnes présentes. Tous se retournèrent, le photographe émergea de son appareil.

— Tout va bien, Les, dit Slim en arrivant vers lui. C'est pas celui à qui il ressemble, Les. Calme-toi. C'est Bouton d'or.

Le visage du nouveau venu se détendit peu à peu. Il ferma les yeux, lorsqu'il les rouvrit, ils étaient normaux. La voix un peu tremblante, il bredouilla :

— Ouah, j'ai cru voir un mirage. Personne m'a dit que vous bidonniez une photo de Ramloe.

Il s'adossa au chambranle, avec l'air désinvolte d'un type qui ne vient pas de mourir de trouille. Slim lui tapota l'épaule.

— C'est un type qu'on a ramassé parce qu'il ressemble à Ramloe, Les. Écoute, dis au Vieux de venir ici, O.K. ? Et de prendre vingt billets dans la caisse.

— Bien sûr, Slim. Le type en bras de chemise retourna dans le couloir.

— Bon sang, quelqu'un aurait dû lui dire. Il a failli tomber dans les pommes, marmonna Slim lorsque le type fut hors de portée de voix.

Monty acquiesça et se tourna vers moi.

— T'es pas aussi vilain que ça, Bouton d'or. Les Kerrin était témoin dans l'affaire Ramloe. En fait, c'est *le* témoin. Tu lui as flanqué la pétoche de sa vie. O.K., c'est la dernière photo. Faut que t'aies l'air de celui qui va recevoir du jus de cercueil.

— Envoie la foudre, Litvinov, dis-je, en opinant de la tête avant de prendre une expression de veau agonisant.

Un autre éclair de flash ; Monty vint me détacher les poignets.

— Le Vieux va arriver dans une minute. Écoute, lui et moi, on veut te parler. On a une idée. Et souviens-toi, on est des gentils. Tu risques rien à jouer cartes sur table avec nous, Bouton d'or.

— Ce qui veut dire ?

Il souriait.

— Ça veut dire, t'as pas à te faire de bile. Que si t'as un passé brumeux, pour nous c'est pas un problème.

Il avait un regard étrange.

— Alors pourquoi est-ce que vous vous inquiéteriez ?

Deux hommes passèrent la porte, l'empêchant de répondre. Il pivota sur ses talons, se dirigea vers eux. L'un était le dénommé Les Kerrin, l'autre, plus jeune, vêtu comme un dandy, arborait une moustache qui n'aurait pas ratissé une mouche

dans sa soupe. Leurs têtes se regroupèrent comme pour une mêlée de rugby à trois, puis ils vinrent vers moi.

— Voilà le Vieux, Bouton d'or, déclara Monty en désignant le Coquet qui me souriait comme un chat devant un canari.

— Il ne fait pas son âge. Donnez-moi ces vingt dollars.

— Et voici Les Kerrin. On a tes vingt dollars, Bouton d'or, ils sont dans le bureau du Vieux. Viens, on va les chercher.

Je lui lançai un regard noir.

— Des clous. Pourquoi on se promènerait comme ça ?

Coquet eut un sourire engageant et du doigt dessina une boucle à hauteur de ma boutonnière.

— Monty n'est pas diplomate, susurra-t-il comme en confidence. Il n'aurait pas dû présenter les choses ainsi. Tu peux avoir ton billet de vingt dollars maintenant si tu veux. Il est dans ma poche. Avec son frère jumeau. Que préfères-tu, un ou deux ?

— Hmmm. Voilà qui est différent. Ce serait honteux de les séparer… Le deuxième, c'est pour quoi ?

— Pour dix minutes, un quart d'heure dans mon bureau, et quelques réponses à nos questions.

— Qu'est-ce qui vous fait croire que je sais des choses intéressantes ?

— Une chance sur mille, admit Monty, mais c'est énorme. On est prêts à mettre vingt dollars sur la table juste pour être certains qu'on se gourre de A à Z. Tu piges ?

— Non, c'est tordu votre truc. Enfin, O.K., donnez-moi déjà ce premier billet. Je l'ai gagné. Vous me donnerez le deuxième pour des prunes.

Les trois hommes se regardèrent. Monty commençait à secouer la tête mais Coquet revint vers moi et me tendit deux billets de dix. Nous descendîmes alors tous les quatre les escaliers jusqu'à l'étage inférieur où nous entrâmes dans un bureau sur la porte duquel était gravé : « Directeur de la publication ». Coquet s'installa dans une chaise pivotante et posa ses pieds sur le bureau, ce qui faisait de lui l'occupant de ce bureau et le tenant du titre sur la porte.

Monty Hague s'assit sur un coin du bureau, me désigna une chaise, Les Kerrin s'adossa contre la porte, Coquet tapota une

cigarette à bout filtre sur un ongle manucuré et leva les yeux vers moi.

— Bouton d'or, où étais-tu le 14 mars ?

— Hein ? Dites, si… Je lui décochai un sourire narquois. Facile, je passe un coup de fil à ma secrétaire, elle consulte mon agenda personnel et je vous renseigne.

Monty s'adressa à moi d'une voix douce.

— Écoute, Bouton d'or, c'est sérieux. Où, même approximativement, étais-tu vers cette date-là ?

Il me tendit un paquet de cigarettes. J'en pris une et l'allumai avant de répondre.

— Voyons ; j'étais à la Nouvelle-Orléans à Noël. J'y suis resté peut-être un mois, peut-être cinq semaines. J'ai perdu mon boulot, alors j'ai repris la route. Je me suis fait embarquer dans une petite ville à l'ouest de Pensacola. Trente jours à faire des routes, maudits soient-ils. Juste parce que…

— Peu importe. Et puis…

— Tallahassee. J'y suis resté un mois. Je démarchais pour un magazine, j'ai pu me payer des crêpes fourrées. Mais au bout d'un mois j'en ai eu marre.

J'ai vu Monty et Coquet échanger un regard.

— Tallahassee, dit le directeur, c'est à cinquante kilomètres d'ici. Ta tournée allait aussi loin ? En d'autres termes, est-ce que tu es passé ici ?

— C'est Springfield ici, non ? Peut-être. Je faisais pas attention où on s'arrêtait. Mais le nom me dit quelque chose, et quand j'ai débarqué ici ce matin, il m'a semblé reconnaître une ou deux rues.

— Réfléchis bien, Bouton d'or. Est-ce que tu aurais pu être ici le quatorze ?

Je soufflai un rond de fumée.

— Bon sang ! Tu crois que je peux me souvenir de la date ? C'était il y a des mois. Je me suis soûlé, ils m'ont viré de l'équipe à Capitola, et j'ai pris la direction de New York. Depuis, je suis allé…

— Peu importe ce qui s'est passé après, coupa Monty. Laisse-moi réfléchir. Où est le calendrier ? Oh, je me souviens, Les. C'était quel jour de la semaine ?

Les Kerrin s'agitait sur le seuil.

— C'était un vendredi. Le dernier jour de cette vague de pluie qu'on a eue. Le soleil est arrivé ce matin-là pour la première fois depuis quatre jours.

— Je m'en souviens aussi, dis-je. On n'a rien fait pendant quatre jours à cause de la pluie. Impossible de faire du porte-à-porte quand le temps est pourri, les richards vous laissent pas entrer, ils craignent pour leur tapis, et…

— Épargne-nous la leçon de marketing, Bouton d'or. Le quatorze, t'étais où ?

— Le premier jour après la période de pluie, on est parti vers l'est, à une heure de route. Ça *aurait pu* être ici, j'en suis pas sûr.

Monty se redressa soudain, l'air requinqué et laissa tomber sa cigarette par terre.

— Écoute, Bouton d'or, souviens-toi. Ce premier jour après le repos forcé. Vous allez vers l'est, vous vous arrêtez et faites du porte-à-porte. Quand c'est midi, vous mangez. Où est-ce que vous avez mangé ce jour-là ? C'est vendredi, il y avait du poisson au menu. Où avez-vous mangé ?

Je hochai lentement la tête.

— Je sais. Un petit restaurant qui faisait des crevettes au gombo du tonnerre. Il y avait un comptoir blanc.

Je souris.

— J'ai essayé de brancher la serveuse mais elle voulait rien savoir. Le proprio, c'était un gros qui louchait.

Monty regarda Coquet, ses petits yeux en vrille brillaient. Il parla d'une voix si douce qu'elle était à peine plus forte qu'un murmure.

— *Aux Poissons de Steve* ; sur la vingtième, à six rues de chez Vetter.

Il respira un grand coup et susurra :

— Alors, patron, c'était pas du nez ?

Il écarta les bras au maximum puis rapprocha lentement ses mains en un geste descendant jusqu'à ce qu'elles ne fussent plus qu'à un centimètre l'une de l'autre.

— On l'a à six rues de là !

Ses yeux avaient un éclat maléfique.

Coquet semblait pénétré de crainte mêlée de respect.

— Bon sang, quelle histoire. Je vais…

Je me levai.

— O.K. Où est l'autre billet de vingt ? Donne.

Monty pivota vers moi et descendit du bureau si vite qu'il faillit tomber. Il passa un bras autour de mes épaules.

— Bouton d'or, sacrebleu. C'est énorme. Le *Tab* peut sortir un scoop qui va mettre le feu à la ville. Si ton histoire tient debout *on peut libérer Ramloe* !

Je me dégageai d'une secousse des épaules.

— Je connais même pas ce type. Ah, ouais, je me souviens. C'est le nom du type à qui je ressemble. Hé – bon sang, mais il va *griller* ! C'était quoi le quatorze mars ? Le jour…

— Oui, Bouton d'or. Le jour où le vieux Walter Vetter s'est fait assassiner. Le tuteur de Barry Ramloe.

Je bondis vers la porte, Monty me rattrapa par le manteau. Je m'apprêtais à lui envoyer mon poing dans la figure quand tous les trois me sautèrent dessus. Lorsque la situation s'éclaircit, un type me tenait le bras droit, un autre le bras gauche, et Coquet était soigneusement étalé sur mes chevilles.

Je proférai des insultes impossibles à publier jusqu'à ce que, conscient de me répéter, je me taise subitement.

— Entendu, Bouton d'or. Calme-toi maintenant. Personne ne dit que tu as tué Vetter.

— Alors qu'est-ce vous essayez de faire ? Me piéger pour que j'admette que j'étais ici en ville le jour du meurtre ? hurlai-je. Je ne connais même pas ce type ! j'ai tué personne !

— Je sais que t'as tué personne, Bouton d'or. On le sait tous. Maintenant écoute et calme-toi. Réfléchis. Barry Ramloe n'aurait pas été condamné si on ne l'avait pas vu sur la véranda de son tuteur le jour du meurtre. Il prétend qu'il n'était pas en ville ; personne ne peut confirmer ses dires ; le procureur en a fait ses choux gras. Tu comprends ? Mais t'étais dans le coin, dans ce quartier. C'est peut-être toi qu'on a vu, tu piges ? Ça ne veut pas dire que tu as tué le vieux. Ça signifie juste que le dossier d'accusation ne tient plus en ce qui concerne la présence de Ramloe sur les lieux.

— Ça veut dire que les flics vont me tomber dessus. Pas question, mon gars. J'aime pas les flics.

Coquet soupira, déroula sa carcasse entortillée autour de mes chevilles et empoigna d'une main une jambe de mon pantalon, pour que je culbute à la moindre tentative de fuite. Il me regarda d'un air pathétique, un sourire triste sous sa moustache en bataille.

— Ne le prends pas comme ça, Bouton d'or, protesta-t-il. Écoute la voix de la raison. Ramloe est dans le pétrin parce qu'il était sur les lieux, qu'il avait un mobile, un mobile à un million de dollars entre parenthèses, et qu'il n'a pu prouver ses assertions, à savoir qu'il n'y était pas. Mais toi, t'as aucun mobile.

— Et alors ? Les flics vont essayer d'en trouver un. Attendez, maintenant que j'y repense, c'était peut-être dans une autre ville, pas Springfield, et c'était pas le quatorze mars.

— Ramloe est exécuté demain matin, Bouton d'or ! Monty reprenait la parole. Il est peut-être innocent. Il pourrait être rejugé. Pourquoi ne pas essayer. Quelle histoire !

— Et moi, grognai-je, qu'est-ce que j'y gagne ? un passage à tabac par les flics, et la taule jusqu'au nouveau procès !

— On va être honnêtes avec toi, dit Coquet. Une histoire pareille vaut des mil… centaines de dollars pour le *Tab*. Si on t'oblige à rester ici comme témoin, on te donnera… allez, on de donnera vingt dollars par jour.

Je fermai un instant les yeux, les rouvris et demandai :

— Y compris les dimanches ?

— Tu deviens raisonnable, Bouton d'or. Y compris les dimanches.

Monty me donna une claque dans le dos.

— J'aimerais bien gagner autant d'argent moi-même.

Il se tourna vers Coquet.

— Alors, où va-t-on maintenant ? Chez les flics ?

Le directeur de la publication émit un cri perçant, comme un chat dont on aurait écrasé la queue.

— Avant qu'on sorte une édition spéciale ? Crétin…

— Écoutez, coupa Les Kerrin. Pourquoi ne pas prendre le temps de vérifier l'histoire de ce mec ? Une demi-heure de plus ou de moins, quelle importance ?

— Bonne idée, dis-je. C'est pas mes oignons mais je suis le bouc-émissaire, non ? Ce serait mieux si j'allais repérer moi-même l'endroit où on m'a pris pour Ramloe. Vous êtes encore dans le flou. *Six* rues de distance, ça fait encore un bout de chemin, si on y regarde de près.

— Il a raison, dit Les Kerrin. Il faut s'assurer qu'il reconnaîtra la maison ou la rue ; l'aider peut-être à se rappeler la direction qu'il a prise ; vérifier l'heure approximative de son passage chez Vetter, tu vois ?… Bon, je l'emmène. Je lui montrerai l'endroit exact où lui ou Ramloe se trouvait lorsque je l'ai vu, et…

— Vous ? demandai-je.

Il acquiesça.

— J'étais le principal témoin.

D'une voix soudain grave, il ajouta :

— Tu comprends ce que ça veut dire ? Si Ramloe passe à la chaise par erreur c'est de *ma* faute. J'ai juré que je l'avais vu là-bas. Maintenant que t'es devant moi, je sais que j'ai pu me tromper, tu saisis ?

— Vous étiez le seul témoin ?

— Le seul à pouvoir l'identifier de façon positive. Mais comment j'aurais pu me douter qu'il existait deux types aussi ressemblants que vous deux ? Seigneur, si j'ai…

Il se dirigea vers la porte.

— Je vais chercher mon manteau ; Monty, toi et le patron, vous allez rédiger ensemble cette histoire. Écrivez qu'il se souvient de l'endroit, qu'il était sur les lieux au moment crucial, montez la page et préparez l'impression. Mais ne faites pas tourner les rotatives, attendez que je vous donne le feu vert.

Il sortit de la pièce et courut dans le couloir.

Monty se tourna vers Coquet et opina.

— Je ferais peut-être mieux de les accompagner. Au cas où.

Il me regardait du coin de l'œil.

— Pas la peine, coupai-je. Je me ferai pas la malle. Pas si la vie d'un type est en jeu, j'en suis bien conscient, maintenant que je suis sobre. Mazette ! tu traites toujours tes invités comme ça ?

Coquet souriait.

— On n'a pas souvent des invités comme toi, Bouton d'or. Grâce à toi, ce journal sera sauvé.

— Dites-moi tout sur cette histoire. Pour l'instant, je n'en connais que des bribes glanées ici ou là. Qui est Vetter ? qui est Ramloe ?

Kerrin entra juste à temps pour entendre ma question.

— Je t'en parlerai en route, dit-il en me prenant le bras.

La dernière chose que je vis en sortant du bureau, c'est Monty assis derrière la machine à écrire posée sur une étagère mobile fixée à son bureau et le directeur de la publication debout derrière lui qui lisait par-dessus son épaule. La clochette qui marquait la fin de la première ligne tinta avant que nous ayons fermé la porte.

Nous étions encore dans le couloir quand Kerrin commença à parler. Son débit rapide et saccadé était celui d'un reporter sur le terrain qui transmet par téléphone les bouts d'information à partir desquels le rédacteur écrira son article.

— Vetter, c'est Walter Vetter de la société de courtage Vetter et Slade. Plein d'oseille. Vetter, je veux dire, pas Slade. Barry Ramloe était le pupille de Vetter. Cousin au deuxième degré, mais son plus proche parent. Couché dans son testament et il le savait. Un million de dollars, c'est un mobile suffisant pour la police. Quand Vetter a été retrouvé assassiné, les flics ont interrogé Ramloe.

— Et il n'avait pas d'alibi ? demandai-je.

On descendait les escaliers au pas de course. En sortant, on passa devant Slim, je lui fis un signe de tête.

— Ramloe a affirmé qu'il jouait au poker dans un train en provenance de Tampa ; mais incapable de le prouver. Du temps avait passé, aucun employé du chemin de fer ne se rappelait de lui, il n'était même pas certain du jour. On n'a pas retrouvé ses partenaires au poker s'ils existent. Il a même engagé un détective privé pour les chercher. Je connaissais Vetter et Slade. J'avais un petit compte chez eux. Je passais voir Vetter ce matin-là pour une affaire, j'ai vu Ramloe, j'ai cru l'avoir vu.

Nous montions dans sa voiture garée sur le parking derrière l'immeuble du journal.

— Où est-ce que vous l'avez vu ? Dans la maison, ou…

— Il montait les marches au moment où je partais. Maintenant que j'y pense je l'ai salué. Si c'était *toi*, peut-être que tu te souviens de moi.

Je secouai la tête.

— Quand on fait du porte-à-porte, on parle à des milliers de gens. Une semaine plus tard on les a oubliés, alors quatre mois vous pensez… Mais je me rappellerai sans doute du quartier, peut-être de la maison, retrouver le point de départ de ma tournée et établir à quelle heure j'aurais pu atteindre la maison de ce Vetter. Donner une fourchette de temps, en tout cas.

Nous roulions vers le nord, Kerrin ralentit pour bifurquer et quitter la grande avenue.

— Comment ça se fait qu'ils vous ont cru, vous, plutôt que Ramloe ? vous avez peut-être tué ce type.

— En théorie, j'aurais pu. La police a échafaudé un tas de mobiles, je n'en n'avais aucun. Ramloe avait contre lui un mobile à un million de dollars. Plus un faisceau de présomptions ; insuffisant pour le faire condamner si son alibi avait tenu, mais…

Il arrêta la voiture dans un virage près d'une maison proprette en briques rouges à une centaine de mètres de la route derrière un rideau d'arbres. Par la vitre de la voiture, j'observai attentivement la maison, puis les deux côtés de la rue ; alors, lentement, d'une voix péremptoire, je déclarai :

— Je n'ai jamais mis les pieds dans ce coin-là. Ni dans cette maison.

Sa voix eut une intonation différente.

— Peu importe. Sors de la voiture.

Quelque chose de dur était pressé contre mes reins. Sans me retourner, je lui dis :

— Qu'est-ce qu'il…

— Sors. Il y a un silencieux au bout de ce pistolet.

C'était un quartier résidentiel et calme. La plupart des maisons étaient bien en retrait, masquées par des arbres.

— Avance jusqu'à la maison. Je serai juste derrière, l'arme dans la poche, braquée sur toi.

— C'est toi qui régale, lui dis-je.

Je me mis en route vers la maison. Sur le ton de la conversation, je repris :

— C'est donc toi qui a tué ce Vetter. Et tu ne veux pas que Ramloe soit libéré, j'imagine. C'est vraiment la maison de Vetter ?

Kerrin ne répondit pas. Je m'approchai de la porte, m'arrêtai.

— Ouvre-la. Vas-y… nous sommes attendus. J'ai passé un coup de fil en allant chercher mon manteau.

Il m'enfonça le pistolet dans le dos ; j'ouvris la porte et entrai.

Un type grand et lourd aux sourcils en bataille sortit d'une pièce à gauche de l'entrée. Il s'adressa à Kerrin.

— Bon sang, je t'ai dit de ne pas l'amener ici. Pourquoi est-ce que t'as raccroché, j'aurais suggéré…

— Ce type est autant ton problème que le mien, Slade, l'interrompit Kerrin d'une voix glacée. Que l'enquête pour meurtre soit rouverte, une fois Ramloe hors circuit.

Le grand type lui lança un regard mauvais.

— Peut-être qu'il n'était pas dans le coin. Pourquoi t'utilises pas ta cervelle, Kerrin ? Si tu l'avais emmené chez Vetter, s'il n'avait pas reconnu la maison, t'aurais pu le laisser tranquille.

— Il l'aurait identifiée, Slade. Ils lui ont proposé vingt dollars par jour. Une cloche dans son genre est prête à tout pour moins que ça sauf reconnaître un meurtre. Bon, il est à toi. Il faut que j'y retourne.

— Emmène-le dans la bibliothèque. Pourquoi se presser ?

La voix de Kerrin prit un ton impatient.

— Fais pas l'idiot. Il faut que j'y retourne en vitesse pour dire qu'il m'a fait tourner en rond et qu'il m'a échappé. Je peux pas m'absenter longtemps sans que ça paraisse louche.

Du canon, il me pressa vers une pièce attenante.

— C'est pas que ça me regarde, Kerrin, mais d'après toi t'avais aucun mobile pour tuer ce Vetter. Je ne veux pas mourir. Si tu me mettais au parfum je trouverais peut-être une solution. T'en a dit déjà pas mal, alors un peu plus, un peu moins, qu'est-ce que ça change ? Accouche.

Je me retournai pour lui faire face, à l'autre bout de la pièce.

Il souriait.

— Je n'avais pas de mobile. Slade, ici présent, l'associé de Vetter en avait plein. Primo, il risquait la prison pour détournement de fond ; deuxio, il y gagnait le contrôle de la société et une grosse part de la fortune de Vetter, sauf qu'il n'a pas pu commettre le meurtre : à ce moment-là il était à Tallahassee. Mais entre nous deux…

Les sourcils broussailleux de Slade se contractèrent.

— Qu'est-ce qu'il te prend de l'amener ici et de tout lui raconter ? T'es cinglé, Kerrin ?

Kerrin haussa les épaules.

— Comme il dit, qu'est-ce que ça change ? On n'a pas le choix, il doit mourir. Mais çà, c'est ton boulot, Slade.

Le grand type me fixa du regard.

— Si je vous donne mille dollars en liquide et que je vous emmène hors de la ville, est-ce que vous poursuivrez votre chemin ? Est-ce que vous reviendrez me faire chanter ?

— Foutaises, dit Kerrin avant que j'aie ouvert la bouche pour répondre. Il reviendra dès qu'il sera fauché. Si t'as la pétoche rends-moi ce flingue, je m'en charge, mais après faudra que j'y aille. Tu te chargeras du corps.

C'était le moment ou jamais. Je pris une profonde inspiration.

— Vous chamaillez pas pour ce pistolet, les gars. Les flingues déchargés, c'est dangereux.

Si j'avais bluffé ça n'aurait pas marché. Kerrin me visa de son arme, pressa la détente. Il appuya encore, en vain.

— J'avais le numéro d'immatriculation de voiture, Kerrin. Je suis allé faire un tour dans le parking ce matin, j'ai trouvé ce flingue dans ta boîte à gants. Ensuite, je suis allé attendre des journalistes du *Tab* dans la taverne de Tête d'œuf. On était quasiment certains de connaître les assassins, Slade et toi. Mais on voulait que tu l'avoues.

Slade avait le teint vert.

— Ramloe ! souffla-t-il.

— En personne, lui dis-je. La police est en route, elle attendait chez le voisin. Hier, elle a dissimulé un micro dans cette pièce. Toute notre conversation a été dûment enregistrée.

Slade bien que pâle gardait son sang-froid ; Kerrin, quand à lui n'aurait jamais dû se lancer dans une entreprise criminelle de cette envergure, il manquait de cran. Il blêmissait à vue d'œil, son visage prenait une teinte maladive comme lorsqu'il m'avait vu assis sur cette fausse chaise électrique dans les locaux du *Tab*.

Perdant tout contrôle de lui-même il lança dans ma direction l'arme munie du silencieux et se rua vers la porte en tirant de sa poche un petit automatique. J'esquivai le projectile. Sur le seuil il me fit face, calibre vingt-cinq braqué sur moi.

— Sois maudit ! maugréa-t-il. Sa voix, son regard étaient ceux d'un homme à moitié-fou et prêt à tout.

Les flics arrivaient au pas de course depuis la maison voisine, ils seraient là trop tard. J'avais raté le coche faute d'avoir prévu qu'il pouvait détenir une arme supplémentaire. Pourtant, j'aurais dû me douter qu'un nerveux dans son genre dormait sans doute avec une arme sous son oreiller.

Il tira le premier coup de feu au jugé, me rata. Je m'élançai vers lui ; réflexe stupide vu la distance qui nous séparait ; il avait largement le temps de me viser, de tirer deux fois et de m'achever à bout portant. J'avais les yeux rivés sur le court et mortel canon de l'arme lorsqu'il ajusta son second tir. J'étais foutu. Soudain, un grand type mince, le chapeau repoussé sur l'arrière du crâne se faufila dans la pièce comme s'il avait guetté l'instant propice pour intervenir et d'un coup du lapin bien asséné mit Kerrin hors d'état de nuire.

Bingo. Je n'aurais jamais cru qu'un type aussi maigre pût avoir autant de force. Kerrin partit d'un côté et le pistolet de l'autre ; aucun des deux ne se releva.

Slim Tuttle me fixait les yeux écarquillés.

— Bouton d'or, j'ai bien entendu ce que tu as dit ? Tu es Ramloe ?

— Slim ! Que fais-tu là ?

La police pénétrait dans la maison.

— J'ai suivi la voiture de Kerrin. J'avais l'impression qu'on allait te balader un peu et monter de toutes pièces un scoop bidonné. Je…

Les flics déboulèrent dans la pièce, le noyant sous un flot de questions et de remarques. La confusion était totale. Je serrai les mains du Lieutenant Murtroyd et de Dick Evers, le détective privé qui avait fait des merveilles pour moi. J'attendis plus de dix minutes avant de pouvoir rejoindre Slim.

— Slim, je vais tout te raconter. Tu es libre d'appeler le journal et de transmettre mon histoire. Je te dois bien davantage pour m'avoir sauvé la vie en assommant ce fou de Kerrin. Bien sûr, je suis Ramloe.

Le détective privé que j'avais engagé a finalement retrouvé tous ceux avec qui j'ai joué au poker dans le train, tous sans exception ; grâce à cet alibi en béton et autres éléments recueillis, il a convaincu le chef de la police que j'étais innocent. Tous deux ont alors rencontré le Gouverneur. Le reste, c'est en partie l'idée d'Evers, en partie la mienne. On était pratiquement certains de la culpabilité de Kerrin. Il jurait que j'étais sur les lieux du crime alors que je n'y étais pas. Je savais qu'il connaissait Slade, également suspect. Tout collait si on envisageait la complicité de Kerrin et Slade. Mais nous n'avions aucune preuve.

— Je commence à comprendre, dit Slim. T'es resté dans le bar en face du *Tab* sachant qu'un de leurs journalistes te prendrait pour le sosie de Ramloe. Tu étais au courant des photos d'exécution bidonnées ?

Je secouai la tête.

— Non, ça c'est un coup du bol. Je croyais qu'ils m'emmèneraient dans leurs locaux m'interroger et déterminer si Ramloe n'était pas victime d'une méprise. Monty a même évoqué cette possibilité, souviens-toi. J'ai raconté des bobards, j'ai joué le jeu, je savais qu'on appellerait Les Kerrin, le principal témoin ; j'espérais qu'il se trahirait.

— Et s'il s'était tenu tranquille ?

— Il ne l'a pas fait, lui fis-je remarquer. Selon moi, il devait perdre son sang-froid. J'avais raison, il ne voulait pas que l'affaire soit de nouveau examinée. Nous avions paré à toute éventualité. On avait planqué des micros ici et dans son appartement au cas où il m'y aurait emmené. On avait des gars

embusqués près d'ici, chez Vetter et en face de chez lui. J'avais déchargé l'arme qui se trouvait dans sa voiture.

— Ouah ! Bouton d'or – je veux dire, M. Ramloe – t'as quand même pris des risques. Et s'il t'avait emmené hors de la ville pour se débarrasser de toi ?

— J'avais vidé le pistolet. Et je suis plus fort que lui. Il aurait pu – Oh, il y a beaucoup de si, mais tout s'est déroulé sans encombre. Tu ferais mieux d'appeler le journal, si tu veux un scoop.

Slim fronça les sourcils.

— Au diable tout ça. J'arrête avec le *Tab*. J'en ai marre de leurs combines. Même si je dois crever la dalle et me mettre à l'eau plate je veux me trouver un boulot dans un journal correct.

— J'allais y venir. J'achète le *Blade*. Il faut bien que j'occupe mes journées, et j'ai toujours… Enfin, tu te pointes là-bas lundi matin.

Il semblait abasourdi.

— Le *Blade* ! Sacrebleu, pourquoi attendre jusqu'à lundi ? J'aimerais commencer demain, ou même immédiatement.

— Niet. On a d'autres trucs à faire. C'est pas drôle d'être assis dans le couloir de la mort comme je l'ai été jusqu'à hier. Je compte bien me dérouiller, Slim. Les verres de ce matin ont perdu leur effet mais il y en a encore plein en réserve là-bas. Dès que je me serai changé on ira revoir Tête d'œuf. Qu'est-ce que tu dis de ça comme point de départ ?

Son visage ressemblait au soleil qui revient après une longue, très longue pluie.

— M. Ramloe, dit-il, je veux dire, Bouton d'or, qu'est-ce qu'on attend ?

You'll end up burning
Ten Detective Aces
Novembre 1941

Trompe la Mort

Les coups de sonnette insistants à la porte de Mme Bartondall me réveillèrent. On aurait dit que quelqu'un gardait son doigt sur le bouton. Je jetai un coup d'œil ensommeillé aux aiguilles lumineuses du réveil posé sur la chaise près de mon lit ; 3 h.

Qui parmi les pensionnaires de Mme Bartondall recevait des invités à une heure si peu chrétienne ? me demandai-je vaguement avant de changer de position pour essayer de retrouver le sommeil. Mais pas moyen.

C'était la poisse, parce que cette sonnerie avait interrompu un chouette rêve dans lequel j'avais un rendez-vous galant avec Nancy Dean ; et c'est une chose qui ne risque pas d'arriver pour de vrai.

Parce que pour moi, Nancy Dean était *Mademoiselle* Dean. Je ne suis pas le genre de type capable de proposer un rendez-vous à sa patronne. Une partie de moi peut-être, mais pas moi.

J'entendis claquer les mules de Mme Bartondall qui descendait les escaliers ; au bruit de ses talons, je sus qu'elle était en rogne. Quel qu'il soit, le pensionnaire responsable de ce coup de sonnette intempestif à 3 h du matin, allait voir s'abattre sur lui les sept enfers au grand complet.

On ouvrit la porte. Je perçus la voix haut perchée de Mme Bartondall et une autre, plus grave, qui lui répondait. J'eus beau tendre l'oreille, je ne pus saisir le moindre mot.

Non que cela me regardât en aucune façon ; je logeais chez Mme Bartondall depuis trois jours seulement, et je ne connaissais qu'un seul autre pensionnaire, Pete Hargreave, un représentant en revêtements de façade qui m'avait recommandé cet endroit. Pourvu que la future victime de la colère de

Mme Bartondall ne soit pas Pete ! Pete est un type bien, pensai-je dans un demi-sommeil.

Je me retournai dans mon lit ; j'espérais bien rêver encore un peu de Nancy Dean. Elle n'avait que vingt-sept ans mais elle était chef de caisse à la *Fourth National* ; ce qui faisait d'elle ma supérieure, même si j'avais quelques années d'ancienneté de plus qu'elle.

La porte du rez-de-chaussée claqua, des pas gravirent les escaliers. De lourdes chaussures montaient en plus des mules de Mme Bartondall. Elles s'arrêtèrent devant *ma* porte. Quelqu'un frappa de façon peu discrète.

J'attrapai ma robe de chambre d'une main, actionnai l'interrupteur de l'autre. La lumière m'aveugla mais je parvins à traverser la pièce pour ouvrir la porte.

C'était un policier en uniforme, et je n'aimais guère l'expression sur son visage.

— Vous êtes William Thorsen ? demanda-t-il.

Mme Bartondall se tenait sur sa gauche, un peu en retrait, et son visage aux traits fins exprimait une totale stupéfaction.

— Oui. Je suis Thorsen. Qu'est-ce qu'il…

— D'après cette dame, c'est votre coupé qui est garé devant la maison. C'est vrai ?

Un peu rassuré, j'acquiesçai. J'étais rentré tard. À une heure du matin pour être précis. Et comme le seul parking que j'avais trouvé à louer pour l'instant était à plusieurs rues d'ici, j'avais pris le risque de me garer devant la porte pour la nuit. Je comptais gagner ainsi une heure de sommeil ; et puis la pension de Mme Bartondall était située sur une impasse calme, je pensais que la police ne serait pas trop tatillonne. J'étais toujours à moitié endormi, bien sûr. Sinon, j'aurais vite pigé que pour une voiture mal garée, le flic se serait contenté de mettre un P.V. sur le pare-brise.

— Écoutez, monsieur l'agent, dis-je, qu'est-ce qu'il vous prend de réveiller la maison pour…

— Habillez-vous, coupa-t-il. Vous êtes en état d'arrestation. Pour meurtre, si vous voulez le savoir.

J'étais bien réveillé à présent, mais durant quelques instants je le fixai, bouche bée.

Il entra dans la chambre et ferma la porte sous le nez de Mme Bartondall.

— Dépêchez-vous. Habillez-vous… à moins que vous ne vouliez venir dans cette tenue.

Malgré ses manières et la soudaineté de l'accusation, je retrouvai mon calme. L'accusation était absurde, je n'avais renversé personne, j'étais sobre lors de mon retour. Pas totalement sobre peut-être, mais assez pour ne pas avoir heurté quelqu'un à mon insu.

— Il y a certainement erreur, déclarai-je. Bon, je vais m'habiller. En fait, j'étais déjà en train d'enfiler des vêtements sur mon pyjama.

— Si ça se trouve, vous vous trompez de voiture.

— Il n'y a qu'une voiture en bas. Un coupé vert, le vôtre, si j'en crois la propriétaire. Le type était en dessous. Mort.

Une sorte de frisson naquit dans le bas de ma colonne vertébrale, remonta jusqu'à la nuque. Il y eut un autre coup à la porte.

Un coup agréable, cette fois.

— Entrez, dis-je.

Pete Hargreave pénétra dans la pièce, clignant des yeux à cause de la lumière. Il portait une robe de chambre sur son pyjama.

— Quelque chose ne va pas, Bill ? J'ai entendu des voix ici, et je…

— Ce type était avec vous ? intervint le policier en observant Pete d'un œil froid.

— Non. C'est juste un ami.

Nous avons échangé quelques phrases puis Pete s'est dirigé vers la porte en déclarant :

— Je vais m'habiller, t'auras besoin de quelqu'un pour appeler un avocat ou pour payer une caution. Te fais pas de bile, détends-toi.

Pete se dépêcha ; habillé et prêt à partir en même temps que moi, il se démena pour convaincre les flics de nous emmener dans la voiture de patrouille au lieu d'appeler le fourgon…

Au poste de police, l'inspecteur de garde m'écouta patiemment, prit des notes ; j'eus un bref instant le sentiment que le malentendu se dissipait…

Un instant seulement car il se remit à me cuisiner :

— Combien de verres avez-vous bus ?

À ses manœuvres grossières destinées à me piéger, je compris que j'étais revenu à la case départ.

À 10 h du matin, Pete avait vu un juge pour fixer la caution et chargé un notaire de la déposer.

Puis, devant un café et des beignets, Pete Hargreave me parla franchement.

— Cogite un peu, Bill. T'es absolument certain de ne pas avoir heurté ce type sans t'en rendre compte, juste avant de te garer ?

— Absolument. Mais je reconnais que ça a l'air très…

Il opina lentement, trempa son beignet et le grignota d'un air pensif avant de reprendre.

— Je te crois, Bill. Je te connais suffisamment pour être sûr que tu ne me mens pas, même si t'as menti aux flics. Mais convaincre quelqu'un d'autre c'est une autre affaire. Comme je savais devoir attendre pour te retrouver, j'ai profité de ce délai pour me renseigner sur l'affaire. Ce nigaud de lieutenant, finalement, est assez sympathique.

Il attendit d'avoir avalé la dernière miette de son beignet.

— Voilà le topo : l'autopsie a prouvé que le type a vraiment été tué par une voiture. Il n'a pas été flingué, empoisonné ou trucidé autrement. Il est mort vers… eh bien, le légiste n'a pas pu fixer précisément l'heure de sa mort, qu'il situe entre minuit et 2 h du matin. Tu dis que tu es rentré vers une heure ?

J'acquiesçai.

— Pile poil dans la tranche horaire. Je suis coincé. Qu'as-tu appris sur le défunt ?

— Ils l'ont identifié grâce à son portefeuille, il avait sur lui quelques billets et plein de papiers. Il s'appelait Victor Thayer et vivait non loin de la pension de Mme Bartondall. C'était un horloger, il avait un magasin en ville.

— Alors, peut-être qu'il…

Peter secoua la tête.

— D'après ce que j'ai découvert il n'avait pas un ennemi sur terre. C'était un brave petit mec qui avait deux gosses, allait à l'église et payait ses impôts. Il avait une assurance suffisante pour s'occuper de sa famille mais insuffisante pour justifier un meurtre, tu vois ?

Je ne voyais que trop bien, mes espoirs s'écroulaient. Si seulement le type trouvé sous ma voiture avait été un truand liquidé d'une balle dans le corps ou assassiné pendant que je jouais aux cartes dans une taverne à cinq kilomètres d'ici ! Hélas !

Après avoir quitté Pete, je me rendis à la banque pour tout expliquer. Mon arrestation avait eu lieu trop tard pour figurer dans les journaux du matin, mais les premières éditions de l'aprés-midi vendues vers midi dans la rue parleraient de l'affaire ; par conséquent, que je sois viré ou que je démissionne, c'en était fini de ma carrière dans la banque. Pete avait appelé pour moi à 9 h, à l'ouverture, pour annoncer mon retard et leur promettre des explications ultérieures.

Nancy Dean me repéra et s'enquit, une lueur d'intérêt dans ses yeux gris-clair :

— Vous avez des ennuis, M. Thorsen ? Un de vos amis a téléphoné mais il n'a pas voulu dire...

Moi qui avais eu l'intention de jouer au désinvolte, peu concerné par cette affaire, je me retrouvai soudain à raconter toute l'histoire avec force détails.

— Mais si vous êtes innocent, protesta-t-elle, pourquoi démissionner ?

Je souris.

— Est-ce que vous voyez le vieux Fiddleface accepter qu'un de ses employés soit cité dans les journaux ; aille peut-être en prison ? On dirait bien...

Son visage s'assombrit de colère.

— Bill Thorsen, dit-elle sur un ton accusateur, que signifie cette attitude ? Vous allez encaisser cette accusation sans réagir ?

Elle ne m'a jamais appelé Bill auparavant, même suivi d'un Thorsen, notai-je fugitivement avant de lui consacrer toute mon attention, car sa langue s'activait ferme à ce moment-là.

— Savez-vous que vous êtes l'un des meilleurs employés de cette banque, que vous ne progressez pas pour la seule raison que vous êtes si soumis que tout le monde vous marche dessus ? Et maintenant, juste parce qu'on a placé un cadavre sous votre voiture, vous comptez quitter votre travail, vous asseoir dans un coin et attendre qu'un juge vous mette en prison ! Juste à cause…

— Whoo, dis-je en levant la main pour arrêter la tirade. Qui a parlé de démission ?

Moi, bien sûr, mais je changeai d'avis sur-le-champ.

— Je demande un congé.

— Jusqu'à ce que vous sortiez de prison ? Pourquoi est-ce que vous ne cherchez pas qui a tué cet homme ? Si ce n'est pas vous, c'est quelqu'un…

— C'est exactement ce que je vais faire, l'interrompis-je. Voilà pourquoi je veux un congé. La police me croit coupable, elle ne va pas pousser très loin l'enquête.

Elle parut se calmer, la colère avait disparu de sa voix lorsqu'elle demanda :

— Comment allez-vous mener votre enquête ?

Il fallait que je réfléchisse vite. Je me dirigeai vers le bureau de M. Harrigan, me retournai pour la regarder et lui souris.

— C'est un sombre et mystérieux secret, lui dis-je.

Ce qui était vrai. Et l'était encore lorsque j'achevai mon repas ; je n'avais pas plus d'idée sur la façon de découvrir comment un cadavre avait fini sous ma voiture, que sur la façon d'atteindre la Lune.

Je décidai d'aller réfléchir au cinéma. Pendant qu'une petite partie de mon esprit s'intéressait aux images vacillantes sur l'écran, la plus grande essayait de résoudre l'énigme posée par ce cadavre.

D'après le médecin légiste, une voiture l'avait renversé ; ou du moins, les blessures étaient telles qu'elles semblaient avoir été causées par une voiture.

Une faible lueur se fit jour en moi ; cette rue était une impasse, la pension se trouvait à peu près au milieu. Si une autre voiture que la mienne avait heurté ce type, elle appartenait certainement à quelqu'un qui vivait dans le pâté de

maisons. Peut-être cette voiture portait-elle quelque trace, un indice ; rien d'aussi flagrant que du sang sur le radiateur, mais une plaque d'immatriculation pliée, un phare fissuré, que sais-je ?

Je regardai ma montre, me levai et sortis du cinéma. Je venais de découvrir le moyen de visiter quelques-uns des garages de cette rue. Il n'était que 13 h 30 ; si Pete était dans les bureaux de l'usine de fabrication de revêtements extérieurs pour laquelle il démarchait, je commencerais aussitôt ma tournée car depuis quelque temps déjà Pete me tannait pour que je me lance dans la vente de revêtements muraux et que je cesse de végéter dans une banque. Accepter son offre me fournirait un prétexte pour faire du porte-à-porte dans ce pâté de maisons, parler aux gens, peut-être même entrer chez certains d'entre eux et voir leur garage.

Heureusement Pete était là, ayant décidé de consacrer le reste de la journée à rattraper son retard dans la paperasse accumulée. Je partis de là trente minutes plus tard, avec une serviette remplie de littérature sur les différents revêtements extérieurs et la tête farcie de tous les conseils dont Pete avait pu me gaver en un cours de marketing d'une demi-heure.

Évidemment, je me voyais mal conclure une vraie vente mais je me sentais capable de tenir un discours convaincant. D'autant que j'étais déjà familiarisé avec les devis de revêtements ; Pete n'ayant pas la bosse des maths, je l'aidais au moins un soir par semaine depuis un bon moment à mettre au point cette partie du boulot. Je connaissais les prix aussi bien, sinon mieux que lui.

Un taxi me déposa à l'angle de la rue à 14 h 30. J'attaquai par l'immeuble faisant face à la maison de Mme Bartondall.

J'appuyai sur la sonnette de la dernière porte de l'immeuble à 17 h 30. En fait, il était l'heure d'arrêter mais il ne restait plus qu'une maison de ce côté de la rue et je voulais si possible arriver au bout. Jusqu'à présent j'avais fait chou blanc. J'avais même amené la conversation sur l'homme qui avait été renversé dans cette rue la veille au soir. La plupart d'entre eux n'en n'avait même pas entendu parler.

Personne ne répondit à mon coup de sonnette. J'insistai ; aucune réponse. Je gagnai la porte de derrière et frappai, la sonnette était peut-être hors-service. Toujours aucune réponse.

Mais à quelques pas de moi, fermé par des vantaux de bois plein, se trouvait un garage à deux places, une petite porte vitrée et une fenêtre s'ouvraient dans le mur latéral.

Comme la maison semblait vide je risquai le coup et je me dirigeai vers la fenêtre. Le store était baissé à l'intérieur, de même que derrière la porte vitrée. C'était surprenant car inhabituel. La plupart des fenêtres de garages n'ont même pas de store.

D'un coup d'œil aux alentours, je vérifiai que personne ne m'observait, ouvris la porte. À l'intérieur il y avait une voiture ; une cloison coupait le garage en deux juste derrière le véhicule : je ne voyais donc pas de l'autre côté.

Je m'apprêtais à rassembler assez de courage pour entrer examiner l'avant de la voiture lorsque j'entendis une porte claquer. Je me retournai, un homme s'approchait de moi. Il était petit, trapu, avec un besoin urgent de se raser.

— Vous cherchez quelque chose, monsieur ?

— Je regardais les environs, dis-je d'un ton que je voulais léger. Je vends des revêtements extérieurs. J'ai jeté un coup d'œil dans votre garage ; il en a bien besoin et je pensais vous préparer un devis pour…

— Et c'est à l'intérieur que vous mesurez la quantité de revêtement extérieur ? demanda-t-il calmement.

Il balaya les parages du regard avant de fourrer une main dans la poche de sa veste. La poche se bomba dans ma direction.

— Entrez, ne vous gênez pas. Regardez partout tant que vous y êtes.

Je franchis le seuil ; de sa main libre il me palpa entièrement pour voir si je ne portais pas d'arme, me repoussa sur la droite et ferma la porte.

Puis il actionna un interrupteur et cria :

— Hank ! Rapplique.

J'entendis une porte s'ouvrir et se fermer, visiblement dans la cloison entre les deux places de parking bien que je ne puisse rien voir d'où je me tenais.

Celui qu'il avait nommé Hank arriva en faisant le tour de la voiture. Il était grand ; ses yeux ressemblaient à des boutons de chaussure sur un visage impassible.

— Qu'est-c'y a ? demanda-t-il.

Le type trapu pointa son pouce dans ma direction.

— Ce type veut nous vendre un nouveau revêtement extérieur. Je l'ai vu ouvrir la porte et regarder à l'intérieur.

Le grand darda sur l'autre un œil sévère, s'empara de ma serviette, l'ouvrit, parcourut les dossiers et les prospectus, jeta un œil au carnet de commandes, puis me la rendit.

— J'ai l'impression qu'on s'est trompé, fit-il d'une voix agréable. En tout cas, c'est possible. Il y a eu pas mal de vols dans le quartier, alors naturellement…

— Bien sûr, dis-je d'un ton empressé. Quant à ce nouveau type de revêtement extérieur que je représente…

— Une minute, monsieur, coupa le type trapu. Vous êtes sans doute réglo, et j'ai fait une bêtise. Mais je vous ai bel et bien vu en train de fureter. Et n'importe qui peut mettre la main sur une mallette pleine de documents sur les revêtements muraux. Est-ce que vous avez une pièce d'identité sur vous ?

Je sortis mon portefeuille. J'ouvris le rabat pour en extraire ma carte de sécurité sociale, mais le trapu m'arracha le portefeuille des mains.

Il étudia la carte d'identification écrite à la machine, placée directement sous le Celluloïd.

— William Thorsen, lut-il. 19, Geneva Place. Il leva les yeux vers moi. Oh, vous vivez ici, dans cette rue ?

J'acquiesçai. Il compara le nom sur la carte de sécurité sociale et tendit le bras pour me rendre le portefeuille. Soudain, la main à mi-chemin vers moi, il se figea, écarquilla les yeux et s'adressa au grand type à côté de moi sans me quitter du regard.

— Hank ! Dix-neuf, Geneva ! C'est pas l'adresse de cette maison où…

Un revolver surgit dans la main de Hank.

— Je m'en occupe, Joe, dit-il calmement. Sors par devant et va chercher un journal du soir. Regarde s'il donne le nom du type qui…

Glacé de la tête aux pieds, je compris que j'étais foutu. Mon nom *serait* cité dans ce journal avec l'accusation pour meurtre. Et ces types possédaient la solution de l'énigme du cadavre découvert sous ma voiture.

J'avais trouvé les coupables ; avec quel résultat ? Le type trapu revint avec un journal plié sous le bras, regarda Hank, hocha la tête.

Un signal sembla passer entre eux. Peut-être n'avaient-ils pas besoin de parler pour savoir comment agir ? Quoiqu'il en soit, tous deux s'avancèrent vers moi, le poing du trapu vint me frapper au menton.

Le coup fut aussi puissant que la ruade d'un mustang. Je tombai à la renverse. Du coin de l'œil je vis le grand saisir son revolver par le canon, prêt à porter le coup de grâce.

Le trapu posa une main sur son bras.

— Pas encore, dit-il.

J'étais sonné mais conscient. En tous cas suffisamment lucide pour comprendre que le sort m'étant défavorable, le seul moyen de vivre encore un peu consistait à me tenir peinard. Je fermai donc les yeux et fis le mort.

— Le tue pas ici, Hank, ordonna le type trapu. Il est raide ; on s'occupera de lui plus tard.

Mon esprit tournait à toute vitesse : y avait-il la moindre issue de secours, était-ce la fin de la route pour moi ?

Pete Hargreave était mon seul espoir. Je l'avais averti de mon intention de patrouiller dans la rue. Si je n'étais pas rentré vers, disons minuit, est-ce que Pete n'irait pas alerter les flics ? Est-ce que la police ne chercherait pas…

— Plus tard, rien du tout, objecta Hank. Si quelqu'un sait qu'il inspecte la rue et s'il ne revient pas les flics vont boucler tout l'immeuble à cause de lui.

— Hmmm, gronda encore le trapu. Peut-être. Ligotons-le, planquons-le à l'arrière de la voiture, il y a plein d'endroits déserts à la campagne. Si les flics débarquent faudra aussi qu'on se débarrasse du matériel.

Hank grommela.

— Je te l'avais bien dit ! Il fallait se débarrasser du macchabée loin d'ici. Bon sang ! pourquoi a-t-il fallu que cet espèce d'abruti fonce droit sur notre voiture ?

Le trapu ne répondit pas.

Des mains peu aimables me retournèrent, agrippèrent mes poignets et me les attachèrent dans le dos avant de me lier les chevilles et de me coller un bâillon sur la bouche. Ils m'emmenèrent entre eux deux jusqu'à la voiture et me jetèrent sur le plancher entre les deux banquettes.

— Je vais récupérer du matériel dans la maison. Empile ces chèques dans la voiture, déclara Hank.

La porte extérieure du garage claqua, j'entendis le trapu franchir la porte percée dans la cloison. Je me tortillai pour revenir sur le dos, et ramenai mes genoux sur mon menton, prêt à tenter un coup certes risqué, bah… je n'avais pas grand chose à perdre… J'attendis, tous les muscles bandés. Le trapu revint, ouvrit la portière de la voiture et se pencha à l'intérieur, les bras chargés de papier.

Je me détendis violemment. Je ne suis pas particulièrement fort, mais un coup comme celui-là, puissant et bien ajusté, c'est de la dynamite. Tout le corps devient un ressort, tous les muscles du dos, des jambes et des hanches portent le coup.

Mes chaussures frappèrent et éparpillèrent ses papiers, mes talons lui heurtèrent la poitrine. Il partit en arrière comme une quille renversée par une boule de bowling, s'écrasa contre la cloison, glissa au sol et ne bougea plus.

Je laissai pendre mes jambes hors de la voiture, rencontrai la terre ferme, transférai le poids de mon corps sur mes pieds, non sans quelque gymnastique, et parvins à me relever. Tant que je ne perdais pas l'équilibre, je pouvais sautiller.

Par la porte dans la cloison j'examinai l'autre moitié du garage et découvris une petite presse à main, des casses typographiques, une scie pour les caractères et divers matériel d'imprimerie.

La pile de papiers sur l'établi expliquait tout. Du papier de chèque. Je veux dire ce genre de papier qui coûte cher, filigrané, sur lequel on imprime les chèques. Il y avait quelques petites

piles de chèques déjà imprimés, tous portant le nom de quelques entreprises connues de cette ville-ci ou de la région.

La combine m'apparaissait clairement. Hank et son pote fabriquaient de faux chèques et préparaient une razzia dans les magasins et les banques de la ville. Il leur suffisait de présenter à l'encaissement les chèques contrefaits, en une seule journée à eux deux ils pouvaient en écouler une centaine d'un montant compris entre vingt et cinquante dollars et se retrouver à l'autre bout du pays lorsque les banques devraient les compenser.

J'entendis des pas à l'extérieur du garage et, affolé, je parcourus l'endroit des yeux. Il existait bien une solution à mon problème sauf que j'étais toujours attaché et bâillonné, dans un équilibre précaire sur le seuil de la pièce.

La vue de la scie à caractères me réjouit le cœur ; sautillant à pieds joints je progressai dans sa direction avant de me retourner et de l'atteindre à reculons. Mes mains liées derrière mon dos au niveau des poignets trouvèrent l'interrupteur, l'actionnèrent, la scie circulaire se mit à tourner dans la fente de l'établi.

On ouvrit et referma la porte extérieure du garage. Je tendis mes poignets en arrière. La barre de guidage m'indiquait la position approximative de la lame mais si je me trompais dans mon estimation je pouvais dire adieu à une main.

Les bruits de pas de la mort en marche dans l'autre moitié du garage me galvanisèrent, j'avançai mes poignets vers la bourdonnante scie circulaire. Je me crispai de douleur lorsque les dents de la scie mordirent la corde, entamèrent ma peau. J'écartais mes mains d'un coup sec, la corde tomba. Du sang coulait de mon poignet droit mais je n'avais pas le temps de m'en préoccuper ; on ouvrait la porte.

Plusieurs formes typographiques étaient alignées sur l'établi, chacune de la taille d'un chèque, retenues à la matrice par un élastique. J'en saisis une dans chaque main.

Hank levait son revolver pour me tirer dessus à la seconde même où je lançai de la main gauche la forme en métal de cinq kilos. Il esquiva, et se retrouva face à la seconde, envoyée avec force de la main droite. La rencontre du métal et de la tête de Hank fut si brutale que l'élastique cassa, Hank s'écroula.

Je sautillai de deux pas en avant, m'affalai au sol près du revolver qu'il avait lâché dans sa chute, je le récupérai…

Il était 10 h 30 lorsque je franchis le porche de la *Fourth National* le lendemain matin.

Nancy Dean me sourit et me congratula :

— Salut au héros conquérant.

Elle avait donc lu les journaux du matin. Je lui rendis son sourire.

— Il y a un bon spectacle ce soir. Voulez-vous m'accompagner ?

Elle hocha la tête en signe d'assentiment sans paraître étonnée par ma requête.

— Quand est-ce que vous revenez travailler ; demain ?

— Je démissionne, l'article du journal ne mentionne pas ce qui est m'arrivé de mieux hier après-midi.

Ses yeux s'élargirent.

— Que voulez-vous dire ?

— Voyez-vous, je me croyais trop nul ou trop timoré pour être un bon vendeur. Mais hier, en faisant du porte-à-porte sur Geneva Place j'ai décroché deux commandes fermes de revêtement mural et noté deux autres contacts intéressants. J'ai donc gagné en une après-midi plus que ce que je gagne ici en une semaine… Vous n'êtes donc plus ma chef, Mlle Dean. Et, Nancy, je compte… mais je n'achevai pas ma phrase préférant garder la fin pour ce soir.

Selling Death Short
Ten Detective Aces
Décembre 1941

La Fin attendra

La lumière avait une diabolique teinte verdâtre à l'intérieur du cube de métal. Elle donnait l'impression que la peau d'un blanc cadavérique de la créature qui y était assise était légèrement verte.

Un œil unique à multiples facettes pile au centre de la tête observait sept cadrans sans sourciller. Depuis leur départ de Xandor cet œil ne s'était pas détaché des cadrans. Le sommeil n'existait pas pour l'espèce à laquelle Kar-388Y appartenait. La pitié leur était également inconnue ; un simple regard aux traits secs et cruels sous l'œil à facettes suffisait à s'en convaincre.

Les aiguilles des cadrans quatre et sept s'immobilisèrent. Ce qui voulait dire que le cube s'était de lui-même arrêté dans l'espace proche de leur objectif immédiat. Kar tendit son bras supérieur droit, actionna le commutateur, se leva et étira ses muscles endoloris.

Il se retourna pour faire face à son compagnon dans le cube, un être comme lui-même.

— Nous y sommes, dit-il. Le premier arrêt, Étoile Z-5689. Elle a neuf planètes mais seule la troisième est habitable. Espérons que nous y trouverons des créatures susceptibles de devenir des esclaves convenables pour Xandor.

Lal-16B, qui avait passé le voyage assis dans une immobilité parfaite, se leva et s'étira aussi.

— Espérons, oui. Nous pourrons ainsi retourner à Xandor où nous serons honorés tandis que la flotte viendra les chercher. Mais modérons notre espoir. Toucher au but dès notre premier arrêt serait un miracle. Nous devrons certainement visiter un millier d'endroits.

Kar haussa les épaules.

— Alors nous visiterons un millier d'endroits. Les Lounacs dépérissent, nous devons absolument trouver des esclaves sinon nos mines fermeront et notre espèce s'éteindra.

Il s'installa de nouveau devant les cadrans de contrôle, pressa un bouton pour activer un visioplan qui leur permettrait d'étudier ce qu'il survolait.

— Nous nous trouvons au-dessus de la troisième planète sur le côté sombre. Je vois une épaisse couche de nuages au-dessous de nous. À partir de maintenant je vais piloter en manuel, déclara-t-il.

Il se mit à appuyer sur des boutons et quelques minutes plus tard, il s'exclama.

— Regarde, Lal, le visioplan. Des lumières à intervalles réguliers – une cité ! La planète est habitée.

Lal avait rejoint son poste devant l'autre console, le poste de combat. Il examinait les cadrans, lui aussi.

— Nous n'avons rien à craindre. Il n'y a pas la moindre trace de la présence d'un champ de force sur la ville. Le savoir scientifique de cette espèce est primitif. Nous pouvons balayer cette ville d'une salve si nous sommes attaqués.

— Bien, dit Kar. Permets-moi de te rappeler que la destruction n'est pas notre objectif pour l'instant. Nous voulons des spécimens. S'ils s'avèrent satisfaisants, la flotte se chargera de récolter des milliers d'individus, autant qu'il nous en faut, alors viendra le moment de détruire non pas une ville mais la planète entière. Leur civilisation n'atteindra jamais un degré d'évolution tel qu'ils soient capables de lancer des attaques en représailles.

Lal tourna un bouton.

— Très bien. Je vais brancher le megrachamp ; nous leur serons invisibles sauf s'ils captent les ultraviolets ; et j'en doute d'après leur spectre solaire.

Le cube descendit, la lumière à l'intérieur passa du vert au violet et au-delà. Il s'immobilisa doucement. Kar manœuvra le mécanisme qui ouvrait le sas.

Il posa un pied à l'extérieur, Lal sur ses talons.

— Regarde, dit Kar, deux bipèdes. Deux bras, deux yeux, pas très éloignés des Lounacs, bien que plus petits. Eh bien, voilà nos spécimens.

Il leva son bras gauche inférieur dont la main à trois doigts tenait un fin bâton entouré d'un câble qu'il pointa d'abord sur l'une des créatures, puis sur l'autre. L'extrémité du bâton n'émit aucune lumière mais les deux bipèdes se figèrent instantanément en silhouettes statufiées.

— Ils ne sont pas gros, Kar, dit Lal. J'en emporte un, tu prendras le deuxième. Nous les examinerons mieux à l'intérieur du cube, une fois dans l'espace.

Kar le regarda dans la faible lumière.

— Très bien, deux suffisent. L'un semble être mâle et l'autre femelle. Allons-y.

Une minute plus tard le cube prenait de l'altitude. Dès qu'ils furent bien au-delà de l'atmosphère, Kar activa la commande du stabilisateur et rejoignit Lal qui avait commencé à étudier les spécimens lors de leur brève ascension.

— Vivipares, conclut Lal. À cinq doigts, avec des mains convenables pour des travaux raisonnablement délicats. Mais passons au test le plus important, l'intelligence.

Kar prit les casques à écouteurs, en tendit deux à Lal qui en mit un sur sa tête, l'autre sur celle d'un des spécimens. Kar procéda de même avec l'autre individu.

Quelques minutes plus tard, Kar et Lal se regardèrent d'un air morne.

— Sept points en deçà des minima, dit Kar. Ils se révéleraient inaptes à toute éducation, y compris pour effectuer dans les mines les tâches les plus rudimentaires. Incapables de mémoriser les instructions les plus simples. Eh bien, nous les emmènerons au musée de Xandor.

— Est-ce que je détruis la planète ?

— Non, dit Kar. Peut-être que dans un million d'années, si notre espèce se perpétue aussi longtemps, ils auront suffisamment évolué pour convenir à nos besoins. Passons à la prochaine étoile entourée de planètes.

Le responsable de la maquette du *Milwaukee Star* était dans la salle de composition, vérifiant le bouclage de la page consacrée aux informations locales. Jenkins, le directeur de la composition, calait les interlignes pour consolider la deuxième colonne.

— Il y a de la place pour un article de plus dans la huitième colonne, Pete, dit-il. Environ trente-six signes. J'ai là, au rebut, deux infos qui pourraient convenir. Je mets laquelle ?

Le responsable de la maquette jeta un coup d'œil aux épreuves sur le marbre à côté du châssis. Une longue pratique lui permettait de lire les titres à l'envers d'un seul regard.

— Une brève sur la convention et une sur le zoo, hein ? Oh, allez, place la convention. Qui se soucie de savoir si le directeur du zoo croit que deux singes ont disparu de l'île aux Singes la nuit dernière ?

Not yet the End
Captain Future
Hiver 1941

La Bête à Numéros

Le type derrière le volant ne se souciait pas du tout de moi. Il avait la tête penchée en avant comme s'il était endormi. Je n'en voyais pas davantage à travers la croûte de givre sur la vitre. J'ai ouvert la portière d'un coup, en pensant qu'il était sans doute assoupi et que l'air frais le réveillerait. Mais il n'était pas ivre ; juste coriace.

Ça me convenait. Moi-même j'étais plutôt grognon. Bon sang, sortir de ma chaude voiture de patrouille à 3 h du matin pour un délit mineur, je détestais ça !

J'ai exhibé ma plaque.

— C'est votre voiture ?

— Ouais. Et alors ?

J'ai gardé mon calme pour lui demander son permis de conduire.

— D'après ma liste, vous avez une amende pour stationnement interdit qui date de deux semaines, dis-je pendant qu'il sortait son permis. Comment se fait-il que vous ne vous en soyez pas occupé ?

Il lança un sourire vers l'obscurité par-dessus mon épaule.

— Je voulais tester votre mémoire, elle est fameuse, hein, les gars ?

Des bruits de pas ont craqué sur la neige compacte derrière moi. Je me suis retourné vite fait mais les trois types qui s'approchaient avaient été plus rapides : ils pointaient leurs armes sur moi…

— C'est le bon, Butch ? demanda l'un des types.

Le type derrière le volant leur sourit.

— C'est "Numéros" Newell, pour sûr. T'as vu à quelle vitesse il a repéré ma plaque d'immatriculation ?

— Il est plutôt minus pour un flic, a protesté l'une des gueules d'empeigne qui m'avait planté son revolver dans le dos, et en un tournemain, m'avait délesté de mon pistolet.

"Butch" est descendu de voiture.

— Ouais. J'ai entendu dire qu'on l'avait grandi de quelques centimètres pour qu'il puisse passer les épreuves ; un type capable de mémoriser des milliers de plaques d'immatriculation ou des trucs du même genre, ça vaut de l'or… jusqu'à aujourd'hui.

Ainsi ils m'attendaient. C'était pas bien sorcier vu que j'effectue toujours le même trajet pendant les quatre dernières heures de ma ronde. Que me voulaient-ils ? Se venger ? Ça m'étonnerait ; je n'avais aucun ennemi dans le milieu.

J'en apprendrais peut-être plus en jouant au niais.

— Vous faites un drôle de cirque, pour une amende minable.

— Fais pas l'andouille, Numéros, a répondu Butch.

Il était sorti de la voiture, il se redressait.

— Pourquoi est-ce qu'on a arrangé ce petit rendez-vous, d'après toi ?

— Aucune idée. Pourquoi ?

Il a eu un vilain sourire.

— On prend ta voiture. On te dira quoi faire. En route.

Celui qui se tenait derrière moi m'a bousculé si violemment que j'ai failli tomber. Tout en marchant vers la voiture, je l'ai regardé par-dessus mon épaule ; il n'était pas plus grand que moi mais il était baraqué, avec des épaules de gorille.

Je retiens mieux les numéros que les visages, mais sa tronche me disait quelque chose. Je l'avais vu au bureau des identifications. C'était "Monk" Saunders.

Butch et les deux autres gars m'étaient totalement inconnus *;* mais puisqu'ils étaient de mèche avec cette fripouille de Saunders je me doutais bien qu'on ne m'embarquait pas pour une randonnée de boy-scout. L'un des types portait un paquet sous le bras.

— Tu te mets derrière le volant, m'a ordonné Monk lorsque nous arrivâmes à ma voiture.

Il tenait toujours mon pistolet dans la main gauche. Après avoir vérifié qu'il y avait bien une balle dans la chambre il a

fourré son propre revolver dans sa poche et s'est installé à côté de moi.

Butch est monté à l'arrière. Le type au paquet a perdu son chapeau en s'asseyant à côté de Butch. J'en ai profité pour le dévisager ; il était chauve comme une boule de billard ; je n'aurais donc aucun mal à les identifier n'importe où, n'importe quand.

Ce qui sans doute arrangerait bien mes affaires.

Je sentais les yeux de Butch et de Tête d'œuf rivés sur ma nuque. J'ai senti mes nerfs se tortiller d'appréhension ; croyez-moi, c'était une sensation sacrément désagréable.

Nous sommes restés assis sans parler une bonne minute qui m'a paru durer une heure. Finalement j'en ai eu marre.

— Dîtes-donc, les gars, maintenant que vous avez dégotté un chauffeur, où est-ce qu'on va ?

Par-dessus le canon de mon propre automatique Monk Saunders me fixait d'un regard trouble, aux reflets mauvais. Il avait l'air bougrement défoncé, cocaïné jusqu'aux yeux.

— Pour un gars dans ta position t'es plutôt un dur, hein ?

Je n'avais pas l'impression d'être un dur, j'ai même frissonné un peu lorsque Monk a replié ses longs bras pour cacher le pistolet pointé sur mes côtes, j'ai même regretté de ne pas avoir tenté une échappée tant que j'avais mon arme. Je n'avais aucune chance de réussir, ils m'auraient abattu sur place, d'accord ; mais de toutes façons, j'étais cuit, je le savais.

— Quelle heure il est ? a demandé Monk par-dessus son épaule.

— 3 h 10…

C'était la voix de Tête d'œuf.

— …hier il est arrivé là-bas à 3 h 15.

— O.K., Numéros, en route. Fais ton prochain arrêt. Et suis le trajet habituel.

Le prochain arrêt, le parking de la banque ? Je ne comprenais pas en quoi ce parking situé au coin d'une rue pouvait les intéresser. Ils n'y trouveraient pas d'argent. Harry, le gardien, ne gagnait pas plus de trente dollars même lors d'une bonne soirée.

J'ai démarré ; je roulais lentement, espérant vainement un coup de chance. Les rues balayées par le vent étaient désertes. Aucune voiture de patrouille. Même le flic de ronde n'était pas dehors ; c'était peut-être mieux ainsi, il était inutile qu'il y passe lui aussi.

À vue de nez j'étais foutu. Tout en conduisant je contemplais tristement par-delà la zone dégivrée du pare-brise la neige floue, la ville désolée.

J'ai entendu et lu des récits dans lesquels de super-policiers neutralisent d'une seule main une bande semblable à celle-là. Moi, je n'étais pas bâti comme un héros.

D'une certaine manière, je ne suis pas du tout un policier bien que je porte un uniforme. Mon boulot consiste à patrouiller en ville à la recherche de conducteurs en infraction, et à mettre à profit mon aptitude à mémoriser des numéros pour repérer les voitures volées ou en délicatesse avec le fisc à cause d'amendes non payées.

La ronde qui m'était dévolue était de pure routine, elle passait par les zones de stationnement, les parkings couverts, et consistait évidemment à enregistrer les plaques des voitures garées dans les rues. Et pour finir à me retrouver dans ce pétrin.

Non, je ne suis pas un super-policier. Je ne porte une arme que parce que le règlement l'exige.

— Gare-toi, a dit Monk lorsque nous sommes arrivés devant le parking de dix étages. C'est celui-là.

Je me posais encore des questions.

— Venir ici ! Et moi qui vous prenais pour de vrais durs ! ai-je dit. Il n'y a pas d'argent. Harry ne ramasse pas plus de dix dollars par soirée.

Butch a lâché un rire rocailleux. Monk m'a jeté un regard noir.

— T'inquiéte pas, Newell. Ton copain à l'intérieur n'a pas le genre de pognon qui nous intéresse. Tant qu'il nous conduit sans anicroche aux fourgons de la banque il ne risque rien.

Les fourgons blindés ! Ces types préparaient *bel et bien* un gros coup. Les avertissements de Monk me parvenaient vaguement aux oreilles ; j'étais préoccupé, anxieux de trouver une solution.

Les imposantes portes sur lesquelles était inscrit « Entrée » se sont ouvertes à mon signal, et moi je songeais à mon pote le veilleur de nuit. Harry était un chouette petit mec. Nous avions pris l'habitude de décarrer ensemble, et je savais qu'il se casserait un bras sans la moindre hésitation s'il estimait ma vie menacée par ces gorilles non invités.

Hélas ! D'une part Harry se trouvait dans le bureau, près de l'interrupteur intérieur, prêt à refermer les portes, d'autre part ma vitre s'est couverte de buée au contact de l'air chaud. Il ne pouvait donc pas voir que j'étais en danger. Exit la première occasion de changer le cours des choses.

Alors, à la seconde même où les rampes lumineuses s'éclairaient j'ai saisi une seconde chance ; j'ai foncé droit vers la rampe qui conduisait au sous-sol.

Les gredins assis à l'arrière ont émis un jappement de surprise. J'ai entendu s'ouvrir la portière de Butch, je crois qu'il essayait de sauter. Il a été plaqué contre le fauteuil lorsque la voiture a dérapé sèchement.

Monk Saunders a gueulé de rester bien assis pendant que d'un œil fou il regardait à l'extérieur par la vitre embuée. La voiture est partie de travers, a calé près d'un mur du sous-sol côté sud. Je ne m'attendais pas à recevoir des félicitations pour mon adresse dans la descente de la rampe, mais encore moins à ce qui allait suivre.

— Maudit sois-tu ! a crié Tête d'œuf en caressant doucement le paquet qu'il tenait sur les genoux. T'as failli nous faire tous sauter !

Le visage rond et plat de Saunders ressemblait à un masque mortuaire, vidé de toute couleur. La gueule de mon pistolet tremblait contre mes côtes.

— Est-ce que tu vois une raison pour je te tue pas tout de suite ? a-t-il demandé.

Butch s'est soudain penché en avant. Le canon froid de son arme s'est enfoncé dans ma nuque.

— Laisse-le moi ! il implorait presque.

Je me suis crispé. Mais Saunders semblait hésiter. Comme s'il attendait que je le supplie. Il pouvait toujours courir. J'ai ronchonné :

— Crénom ! C'est ça que je gagne à suivre vos instructions ? Comment je pouvais savoir qu'il y avait de la dynamite dans ce paquet ?

— Pire que de la dynamite, a grogné Saunders. T'as compris ? C'est pas sain de faire le casse-cou. Ça rime à quoi de plonger dans le sous-sol ?

— La routine. Vous m'avez dit de ne rien changer.

Saunders s'est détendu. Butch s'est calé au fond de la banquette.

Tête d'œuf a craché de dégoût et s'est fait insulter pour avoir baissé la vitre. Ils voulaient remonter tant que les vitres étaient embuées.

— Le gosse doit m'attendre, ai-je dit à Monk Saunders, alors que nous remontions la rampe. Vous feriez mieux de me laisser échanger quelques mots avec lui.

— O.K., mais ne t'arrête pas. Et fais gaffe.

Harry m'attendait, en effet ; près de la pompe à essence, là où d'ordinaire je fais une pause pour traîner un peu. J'ai baissé la vitre, j'ai ralenti au maximum.

Lorsqu'il s'est rendu compte que je n'allais pas m'arrêter il m'a lancé un :

— Salut, la Bête à numéros. C'est quoi l'urgence ?

— Désolé, fiston. Faut que je fasse ma tournée. Je suis en retard.

— T'as trouvé quelque chose ce soir ?

— Non, mais surveille la six cent trente-neuf et la sept cent quarante. C'est bouillant.

C'était un coup en aveugle. Alors que la voiture abordait le tournant de la rampe j'ai baissé ma vitre à fond et jeté un coup d'œil au rétroviseur extérieur. Harry me suivait du regard et son visage exprimait une incompréhension absolue.

Il n'avait pas pigé, même s'il avait vu mes passagers malvenus. C'était aussi bien. Qui sait s'il aurait assez de jugeote pour ne pas intervenir ?

J'ai lambiné pour remonter, au cas où. Les autres s'agitaient, méfiants.

— C'est quoi ces numéros que tu lui as donnés ? a demandé Butch.

— Un truc bidon.

Butch ne savait pas s'il devait me croire ou non. Il a sorti son permis de conduire, l'a examiné à la dérobée.

— C'était pas le mien, a-t-il marmonné.

— Et celui du fourgon de la banque ? a suggéré Tête d'œuf.

— Naan. Celui-là est court.

Nous nous trouvions alors en dehors de la partie éclairée, à proximité du dernier virage menant au neuvième étage, là où se trouvait l'atelier.

Le fourgon blindé qu'il recherchait était garé près des lubrifiants, lavé, bichonné et prêt à rouler. J'ai dû garer la voiture de façon à orienter les phares vers lui.

Ils sont descendus, Monk Saunders restant près de ma voiture et les deux autres se dirigeant vers le fourgon dont Butch a rabattu le siège avant sous lequel Tête d'œuf a glissé le paquet.

— T'es sûr que c'est bien programmé ? a demandé Butch.

L'artificier chauve a souri.

— À la seconde près. Deux minutes après être arrivée sur River Road cette tirelire ambulante explosera comme une boîte de conserve.

— Et on ramassera les morceaux, a ajouté Monk. Coince-la bien ! Il ne faut pas qu'elle rebondisse et se déclenche trop tôt.

J'ai commencé à transpirer à grosses gouttes. Moi, un officier de police, regarder impuissant des crapules préparer un traquenard dans lequel quatre types sans méfiance mourraient, dispersant aux quatre vents des lambeaux sanguinolents ! assister sans broncher à l'installation d'une bombe destinée à exploser dans le secteur des expéditions, désert à cette époque de l'année !

Quatre convoyeurs de fonds allaient mourir si je ne réagissais pas.

J'ai découvert un moyen, un moyen suicidaire. Ils travaillaient devant mes feux à moins de dix mètres. Démarrer. Foncer. M'encastrer dans le fourgon. Faire exploser la bombe. De toutes façons, ma vie ne valait plus une douille usagée après ce que j'avais vu et entendu.

À mon expression, Saunders a dû deviner mes intentions. Il m'a fait signe de descendre. Je me suis détendu, j'ai ôté mon manteau d'un haussement d'épaules et je suis sorti de voiture.

J'ai examiné les parages. Des bidons d'huile de moteur étaient proprement empilés à quelques mètres de là. Saunders a pris une cigarette, je me suis écarté ; il l'a allumée. Son visage rond et plat s'est contracté sous la lueur vacillante de la flamme.

Un klaxon de voiture a retenti, couvrant le bruit des rafales de vents à l'extérieur, le système automatique de chauffage s'est soudain déclenché au-dessus de nos têtes. Saunders a jeté l'allumette et lancé un juron tandis que les crissements de pneus remontaient lentement les obscures rampes d'accès.

Le bruit du véhicule faiblissait. Par-dessus le capot de ma voiture, j'ai entrevu Butch et Tête d'œuf remettre le siège en position normale. Je me trouvais près des bidons d'huile, terriblement tenté ; les malfrats étaient proches, tous armés.

Brusquement, les événements se sont précipités.

Butch, se détournant du fourgon, a remarqué mon immatriculation.

— Hé ! est-ce que c'est pas le numéro…

C'était celui-là, bien sûr. J'avais donné mon propre numéro de plaque à Harry. Le gosse avait pigé, semble-t-il, et gagnait cet étage après avoir garé la voiture à en croire les bruits que j'entendais : la porte de l'ascenseur qui claque, son moteur qui ronronne…

Tête d'œuf se trouvait de l'autre côté du fourgon blindé. Butch a fait volte-face, il a dégainé son revolver avant de se diriger vers la cage d'ascenseur. Harry n'avait aucune chance.

Monk Saunders s'est tourné vers moi, j'ai su sans l'ombre d'un doute qu'il allait tirer ; heureusement pour moi j'étais dans l'ombre, et lui dans la lumière des phares. Une cible parfaite pour le bidon d'un litre d'huile que j'avais déjà à la main. Je l'ai lancé au même moment, il a tiré deux fois dans ma direction.

J'avais bien visé ; lui aussi ; même si sur l'instant je n'ai pas senti que j'avais été touché. Le bidon d'huile a percuté son visage plat en lui éclatant le nez ; du sang a jailli.

Il a titubé, a lâché mon pistolet qui a glissé vers moi sur le sol huileux. J'ai sauté dessus. À la douleur qui irradiait mon côté

gauche, j'ai compris, j'ai manqué m'étaler de tout mon long. J'ai cherché à tâtons le pistolet perdu dans l'ombre des bidons empilés ; j'ai fini par mettre la main dessus.

Tête d'œuf et l'autre truand me tiraient dessus depuis l'avant du fourgon. Je me suis aplati sur le sol puant, j'ai visé soigneusement et envoyé la purée. J'ai tiré trois coups, ils sont tombés aux deux premiers. La troisième balle était superflue mais on ne sait jamais…

Je me suis relevé tant bien que mal, une créature bien peu humaine me faisait face : Monk Saunders dont les traits sanguinolents reflétaient la lumière blême. Il avait dégainé son propre revolver, il chancelait un peu.

Le temps qu'il braque son arme sur moi j'avais tiré deux fois, il s'est écroulé, le visage dans l'huile visqueuse.

J'ai de nouveau entendu monter l'ascenseur. Harry était à présent un ou deux étages plus bas, Butch l'attendait en haut de la cage d'ascenseur. Butch qui ignorait que j'avais neutralisé ses comparses et ne s'attendait pas à une contre-attaque venant par derrière. On avait une chance minime mais réelle.

Mon côté gauche comme anesthésié me faisait moins mal. Tout en ôtant mes chaussures pour que Butch ne m'entende pas arriver, j'ai compté mentalement combien de balles il restait dans mon chargeur : deux, tirées à mon intention ; moi, trois, sur Tête d'œuf et le voyou dont je n'avais pas entendu le nom, plus deux sur Monk. Sept. Il m'en restait deux.

Déchaussé, planqué derrière le fourgon j'ai couru sans bruit vers la cage d'ascenseur où je suis arrivé sans alerter Butch.

La cabine d'ascenseur se trouvait encore à l'étage au-dessous lorsque j'ai enfoncé mon arme dans le dos de Butch en lui criant de lâcher son revolver.

En un clin d'œil, Harry, parvenu à notre niveau, a compris la situation. Voyant que j'étais blessé il a remonté d'un geste sec la porte grillagée, récupéré vite fait le revolver de Butch qu'il a aussitôt mis en joue.

— J'ai appelé la police, Numéros. J'ai laissé la porte d'entrée ouverte.

Ensuite… Eh bien, on peut dire que pendant quelque temps, il y a eu une certaine confusion. Je me souviens des crissements

de pneus qui remontaient la rampe, d'avoir été allongé les yeux levés sur le lieutenant Cogswell qui m'annonçait l'arrivée d'une ambulance.

— Tout va bien, Numéros. Cette balle t'a juste enlevé un peu de peau et de muscle sur le côté.

Il y avait deux ou trois journalistes derrière lui. L'endroit était bourré de policiers. J'ai dû m'évanouir.

— Le fourgon blindé, ils ont mis une…

— Nous l'avons, Butch Ramsey nous a tout raconté. T'es bien parti pour recevoir une médaille ou un truc du même genre, Numéros ; et ces nouveaux journalistes vont te mitonner un éloge du tonnerre.

C'était vraiment drôle. J'ai grimacé un sourire. Le lieutenant a ajouté :

— Il y a un truc qui me chiffonne ; pourquoi as-tu attaqué Butch avec un pistolet vide ? T'aurais pu ramasser celui de Monk Saunders ou de l'autre type.

Je l'ai fixé d'un œil rond. J'avais compté sept balles, non ? Soudain, je me suis souvenu !

— Bonté divine ! lieutenant ! Je suis capable de mémoriser mille deux cent plaques d'immatriculation à sept chiffres et je ne suis pas foutu de me souvenir que l'automatique acheté le mois dernier ne contient que sept balles et non neuf comme mon ancienne pétoire !

Number Bug
Exciting Detective
Hiver 1941

Trente Cadavres tous les Jeudis

I

J'avais les paumes des mains trempées de sueur ; je les essuyai sur mon pantalon texan en m'engageant dans la rue sombre sur laquelle débouchait la porte arrière de la gare routière. Ce n'était pas à moi d'assurer cette liaison, j'étais mort de trouille.

Il se peut que mon patron, Baldy Weston, s'étant montré beaucoup trop compréhensif durant notre entretien, je n'ai pas renoncé à cette mission pour la bonne raison que cela m'aurait été trop facile.

— Écoute Bill, je m'entête à te le répéter, tu n'as pas à assurer ce trajet du jeudi. J'étais certain que tu ne prendrais pas le volant. Shorty Kline va faire le voyage gratos parce que sa mère est malade à Los Angeles. Il pourrait tout aussi bien conduire le bus jusqu'au relais de Yuma. Officiellement c'est ton tour de conduire, mais si Shorty te remplace, il ne voyagera pas à l'œil et on y gagnera un passager payant supplémentaire. Alors si t'es toujours taraudé par cette crainte stupide, ou si t'es un tant soit peu réticent…

— Bon sang, Baldy ! me suis-je écrié, j'essaie pas de me défiler. Shorty est un fameux chauffeur de jour mais il n'est pas bon la nuit, tu le sais ; je risque moins de quitter la route sur ces montagnes russes. Je veux que tu…

— Ouais, ouais, tu veux que je rétablisse le trajet précédent. Impossible, on a des réservations de Nadejo à Los Angeles et il

n'est *pas question* que je téléphone là-bas pour leur dire qu'on a peur d'y amener notre bus. Ce que je veux, c'est…

— Ce que tu veux, c'est trente cadavres tous les jeudis !

Baldy me lança un regard noir ; je poursuivis avant qu'il ne m'interrompe.

— Ouais, d'accord, y a rien eu jeudi dernier, mais les deux précédents ? Deux bus pleins à craquer ! Bon sang, Baldy, on va pas s'acharner à conduire les bus nulle part. Seigneur, vise un peu la publicité qu'on a eue sur ces deux premiers accidents, deux semaines d'affilée. On peut pas…

— Alors ne le fais pas, Bill. Si tu veux le conduire, reste sur la route, c'est tout. Ces accidents qui viennent par trois, c'est de la superstition et tu le sais. Et puis jeudi dernier Joe a conduit le bus jusqu'au terminus sans une éraflure, non ? Alors pourquoi… ?

C'est comme ça qu'il m'a eu, cet espèce de chauve idiot, je n'avais pas de réponse à son pourquoi. Selon toute logique il n'y avait aucune raison au monde pour que j'aie peur de suivre cet itinéraire.

Que je vous explique : notre trajet habituel, que deux bus effectuent par jour, traverse la ville de Globe et file ensuite tout droit jusqu'à Phœnix. Il y a une deuxième route au sud de Globe via Nadejo, on y fait passer un bus par semaine, celui du jeudi soir. On vend quelques billets à des voyageurs en direction comme en provenance de Nadejo, mais on y passe surtout pour conserver notre concession qui pourrait bien devenir rentable un jour ou l'autre.

Or, deux jeudis de suite, ces bus ont quitté la route. Pas au même endroit, bien sûr, mais dans ces montagnes, dérapage est synonyme de chute au fond d'un précipice qui fait entre trente et huit cent mètres de haut.

Il n'y avait eu aucun survivant dans les épaves de ces bus de nuit, deux fois trente passagers. Les journaux avaient fait leurs choux gras de ces accidents répétés. Ce qui n'empêche pas de voyager encore en bus. Après tout, mes craintes étaient peut-être infondées puisque celui de jeudi dernier était arrivé à bon port, comme Baldy Weston me l'avait fait remarquer.

*

* *

Quoi qu'il en soit, mon bus approchait, Woody Trenton au volant. Un bon mécanicien, ce Woody. Il le rentra dans le parking à l'arrière du dépôt, je pressai le pas pour l'intercepter lorsqu'il en sortirait. J'avais déjà discuté avec lui dans l'après-midi.

La porte s'ouvrit, d'un sourire il me rassura.

— Il roule comme dans un rêve, Bill. Et pas d'eau dans le gaz.

Posant une main sur son bras, j'insistai :

— Est-ce que tu as vérifié… tout ce que je t'ai dit ?

L'air grave il acquiesça d'un hochement de tête et me dévisagea longuement ; ça se voyait tellement que j'avais la frousse, pensais-je.

— Ouais, Bill. Tout. Les axes, les pneus, les essieux ; j'ai fait ce que tu m'as dit, je n'ai pas quitté ce bus depuis que je l'ai vérifié. Personne ne s'en est approché, à part moi.

— Merci, Woody. Je… je me comporte comme une vieille radoteuse, mais je n'arrive pas à croire à des… accidents. Lee Carey était le meilleur chauffeur qu'on ait eu. Personne ne peut me dire qu'il a mal jugé la route et qu'il est allé droit dans le vide. Sperry, c'est pareil…

Il sortit un paquet de cigarettes, fit quelques pas dans la rue parce que les employés n'ont pas le droit de fumer dans le dépôt ou à bord des bus. Je le suivis, pris la cigarette qu'il m'offrait et me postai pour la fumer à l'endroit d'où je pouvais garder un œil sur le car.

— Bill, à mon avis tu te montes le bourrichon ; c'était forcément des accidents ; sinon, tu penses à quoi ?

Je hochai la tête.

— T'as sans doute raison, ai-je murmuré en souhaitant de tout cœur y croire.

— Bill, dis-toi bien que j'ai minutieusement inspecté le bus de Sperry. L'accident de Lee nous a tous mis en alerte. Et n'oublie pas que des experts de l'usine ont examiné ce qu'il restait des bus. Ils n'ont pas trouvé…

Il s'interrompit et frissonna un peu, ce que je comprenais, puis il se secoua comme pour chasser les images qui l'envahissaient.

— N'oublie pas, Bill, un des accidents a eu un témoin.

En effet, le vieux Jess Bergstrom, un acheteur de bétail qui se rend souvent sur la côte parfois avec sa propre voiture, parfois en bus ; Lee Carey est mort sous ses yeux.

Ce soir-là, il avait utilisé sa voiture, ayant raté le bus qu'il avait cependant rattrapé sur la route, suivi à quelque distance et qu'il avait vu plonger dans le précipice. Il en avait déduit que Lee conduisait plus vite qu'il n'y paraissait.

D'une pichenette, Woody envoya sa cigarette toujours incandescente dans la rue en un arc de cercle luisant.

— Jess sera avec toi ce soir.

Je le regardai longuement, bouche bée.

— Quoi !! Il vient !! Malgré l'…

— Il a pris le bus jeudi dernier, précisa-t-il d'une voix traînante. Ce vieux grigou doit avoir des nerfs d'acier.

Comme un raz-de-marée, la colère me submergea, une rage telle que j'en aurais bouffé la terre entière. Comment ? Woody se moquait de moi ! Il insinuait que j'avais moins de cran qu'un type comme… Mais non… Quelques secondes plus tard, calmé, je dus m'avouer mon erreur. Personne à part moi ne savait à quel point je redoutais ce trajet.

Écrasant ma cigarette je revins vers le bus. Nous devions partir dans quinze minutes. Mig rangeait les bagages dans la soute. J'allais faire un tour au guichet.

— Y'a du monde ? demandai-je.

Ma Murdock, qui vend les tickets, opina.

— Vingt-cinq passagers. Avec les trois qu'on ramasse à Nadejo et Shorty qui prend une place, le bus est plein.

— Tous jusqu'à Yuma ? Elle acquiesça.

C'est à Yuma que l'autre chauffeur prend la relève. Je fis rapidement le calcul. Vingt-cinq et trois, plus Shorty et moi : trente, à partir de Nadejo. Plein à bloc. Les autres accidents étaient survenus après Nadejo.

Je montai dans le bus, ramassai les tickets des passagers déjà installés et m'assis derrière le volant.

Shorty Kline arriva. Il avait l'air différent sans son uniforme ; c'est vrai ; ce soir il n'était qu'un voyageur parmi d'autres. Je donnai un léger coup de klaxon, il se retourna, me sourit et s'approcha de ma vitre.

— Passe-moi ton chapeau, Shorty, lui dis-je. Je vais le mettre sur le fauteuil de devant pour te garder la place, comme ça on pourra tailler une bavette.

— D'accord, dit-il ; il me le tendit.

Quelqu'un tapa sur la portière. Je l'ouvris, le vieux Jess Bergstrom monta à bord.

— Jeune homme, lança-t-il d'une voix haut perchée, vous conduisez prudemment ce soir. J'ai vu cet autre chauffeur…

— Oui, M. Bergstrom.

Je ne voulais pas savoir ce qu'il avait vu, et il n'était pas bon non plus que les autres passagers l'entendissent.

Il me fixa, vexé par mon interruption ; je mis le moteur en marche comme si je n'avais rien remarqué.

Quelques personnes montèrent encore, Shorty sortait de la gare, le vent léger faisant onduler ses cheveux blonds. Pendant qu'il s'installait je me retournai et comptai les têtes. Tous les fauteuils étaient occupés sauf trois.

II

J'entendis Mig, le mexicain qui tient plusieurs postes, fait office de bagagiste, de porteur et que sais-je encore, claquer la porte de la soute. Il n'y avait donc plus aucune raison de différer le départ. J'enfonçai la pédale d'embrayage, passai la première.

— Tes feux, Bill, glissa Shorty d'une voix calme.

Je les allumai et, honteux, bredouillai d'une voix tremblante :

— Merci.

— Tu te sens bien, Bill ? demanda Shorty. Il se pencha en avant pour qu'aucun passager ne nous entende. T'as pas l'air très en forme.

— Je me sens bien, Shorty. Je mentais, j'avais la gorge sèche ; ma voix sonnait étrangement, même à mes propres oreilles, mais entre le ronflement du moteur qui tournait au ralenti et les cliquetis des engrenages de la boîte de vitesse lorsque j'accélérai, j'étais seul à le remarquer.

Malgré la présence de Shorty à côté de moi, je ne me sentais pas d'humeur à bavarder. Nous laissâmes la ville derrière nous ; le bus filait sur la route sans mystère qui coupait le désert. Ensuite les collines basses, puis les montagnes ; elles sont sans danger avant Nadejo.

La route se mit à grimper doucement, le moteur ronronnait comme un lion repu dans la nuit. Et quelle nuit, pour quiconque en état de l'apprécier !

Le bus se conduisait magnifiquement. Presque trop facilement pour mon bien-être mental ; que se passerait-il si je tournais ce volant trop tard ? Quelques centimètres trop loin ? Ces pensées me hantaient avec tant de force que j'en avais mal aux doigts tellement j'étreignais le volant. Je relâchai un peu la pression lorsque je m'en rendis compte après avoir croisé un énorme camion.

La route s'aplanit, devint plus facile ; je manquais de compagnie, j'avais besoin de bavarder.

— C'est une belle nuit, pas vrai Shorty ?

— Pour sûr, Bill, c'est une splendeur.

Il se pencha en avant, poursuivit à voix basse cette conversation intime.

— Bill, t'es sûr que tu te sens bien ce soir ? Tu m'as pas l'air en forme.

Nouvelle bouffée de colère qui provoqua en moi des poussées de chaleur et de froid avant qu'un éclair de lucidité me fasse comprendre l'objet de cette rage : moi, pas Shorty… Je vis alors plus clair en moi, je dus aussi reconnaître qu'une confession me ferait le plus grand bien. Chuchotant presque, je m'adressai à Shorty.

— Shorty. Je suis mort de trouille, voilà ce qui ne va pas. Et voilà pourquoi j'ai refusé que Baldy me dispense de conduire sur ce trajet-là. Je *dois* affronter ma peur, Shorty, tu comprends ? Si j'avais cédé ma place à un autre chauffeur, je ne

pourrais plus jamais me regarder dans un miroir. Mais, sois sans crainte, je conduis aussi bien que si je n'avais pas peur. Mieux, même. Ce bus arrivera à bon port dans les temps, sauf…

— Je te comprends, Bill, dit-il lentement. Je… hé, qu'est-ce que tu insinues avec ce « sauf » ? Sauf quoi ?

— Sauf intervention indépendante de ma volonté. Bon sang, Shorty, je suis convaincu que ces deux catastrophes n'étaient pas des accidents.

— Tu as tort, Bill. Ces bus étaient en bon état. Nos gars les ont vérifiés ainsi que l'expert du constructeur, et… parbleu, il y a même un type du F.B.I. qui s'est penché dessus.

— Le F.B.I. ? Diable ! Je n'en savais rien, Shorty. Dis donc, est-ce qu'on l'aurait prévenu si on n'avait pas reniflé quelque chose de louche ?

— Personne ne l'a prévenu ; il n'était pas du tout là pour ça. Il se trouve qu'il était en ville lors du deuxième accident ; il est allé sur place avec le shérif. Il cherchait des braqueurs de banque. L'affaire de la *Welland National*.

Je sifflai doucement.

— Ils ont trouvé les gars là-bas ?

— Naaan. Le F.B.I. croyait avoir une piste ; que dalle ! Il n'a même pas alpagué un seul des quatre types ; quant à l'argent et aux actions, pffftt… volatilisés ! Il a sans doute renoncé à remettre la main dessus.

La route se remit à grimper ; j'interrompis cette discussion pour y accorder toute mon attention. Je trouvais curieux de ne pas avoir entendu parler de ce type du F.B.I. présent pour enquêter sur le braquage de la banque *Welland*. Il avait eu lieu dans l'Est mais il avait fait les gros titres dans tout le pays, non parce que le montant du vol de cent mille dollars était extraordinairement élevé, mais parce que l'attaque avait été inhabituellement sanglante. Huit personnes avaient trouvé la mort lors de la fuite des truands : trois flics, deux employés de banque et trois badauds.

Nous avancions dans la nuit, la route devenait dangereuse, je négociais les virages avec la plus extrême prudence tous les sens en alerte, prêt à l'inattendu ; une voiture qui déboulerait sur moi en mordant sur la ligne médiane ? Ou… ou quoi ? Un

barrage quelconque, un rocher sur la route ? Peu vraisemblable ; n'importe quel obstacle assez gros pour dévier un bus aurait laissé des traces quelque part. Par ailleurs l'un des accidents avait eu un témoin…

Des accidents ? je me retrouvais au même point.

Une autre portion de route facile, je pus enfin me détendre ; on approchait de l'arrêt prévu avant Nadejo et les vraies montagnes russes. Bon sang, j'avais hâte d'aller boire un café chaud et de me dégourdir les jambes.

Pete Marks qui tenait la petite station service n'était pas très doué pour les sandwiches, mais son café était fameux.

— Hé, Shorty, on est presque chez Pete, dis-je par-dessus mon épaule.

Il ne répondit pas tout de suite, et lorsqu'il le fit, ce fut d'une voix pâteuse. Il somnolait et je l'avais réveillé.

— Hmm ? qui est Pete ? marmonna-t-il sans articuler outre mesure.

Pardi ! Shorty n'avait pas fait le trajet vers Nadejo depuis quelque temps, il ne connaissait pas Pete, le gars qui avait racheté l'affaire au précédent propriétaire trois mois auparavant. Mes explications furent accueillies par un « Oh » suivi, une minute plus tard, par un léger ronflement ; je l'enviais. Si je n'avais pas fait ma tête de mule pour me prouver que je n'étais pas un lâche, à l'heure qu'il est, Shorty se trouverait derrière le volant, et moi je serais en ville en train de pioncer sérieusement.

Parvenus sur l'allée à côté de la petite station-service de Pete, j'allumai les veilleuses du plafond et annonçai d'une voix douce :

— Une pause de dix minutes.

Il était une heure du matin, plusieurs passagers dormaient à poings fermés parmi lesquels Shorty et Jess Bergstrom installé au milieu de la rangée.

*

* *

Environ une douzaine de personnes sortirent en file indienne et se dirigèrent chez Pete où il y avait des tabourets pour la moitié d'entre nous seulement, mais cela importe peu lors d'un arrêt en cours de route ; les gens sont restés assis si longtemps qu'ils sont contents de pouvoir rester debout un petit moment.

J'emmenai ma petite troupe comme un berger, les fis entrer et les suivis à l'intérieur. Pete Marks semblait fatigué ; le jeudi est le seul soir où il reste ouvert tard juste pour profiter de nos clients. Il se mit néanmoins rapidement au boulot ; il sortit les sandwiches qu'il avait préparés, ouvrit des bouteilles de soda, servit du café. Une tasse de café au lait fumant déjà sucré se trouvait au bout du comptoir ; dès mon entrée, Pete, interceptant mon regard, me la désigna du pouce. Il donnait de l'avance aux chauffeurs par rapport aux passagers en leur préparant le café dès qu'il entendait arriver le bus.

— Merci, Pete, lui dis-je, et, m'adossant au mur je sirotai mon café. Il avait bon goût.

Pete est rapide ; en cinq minutes, il avait placé quelque chose devant chaque voyageur, ce qui leur laissait dix minutes pour boire ou manger. C'est sûr, une pause de dix minutes dure toujours un quart d'heure ; on annonce dix minutes pour que les passagers se dépêchent un peu. Si on prévoyait une pause d'un quart d'heure on s'attarderait vingt minutes.

C'est marrant de voir un type de la taille de Pete s'activer dans un boulot de ce genre ; avec son mètre quatre-vingt dix et une musculature en proportion, il donne l'impression qu'il serait plus à sa place sur un ring de boxe que derrière un comptoir. Il a une épaisse chevelure noire en brosse, ce qui le fait paraître encore plus grand et des yeux bleu clair.

Il s'approcha de moi, s'appuya au comptoir ; je redoutais ce qu'il allait dire. Pourvu qu'il ne parle pas des accidents, pensai-je. Les passagers étaient regroupés si près de nous qu'ils n'auraient pas manqué de nous entendre.

— Belle nuit. T'as du monde ?

J'opinai.

— Complet, enfin ça le sera quand on aura dépassé Nadejo.

— Vous faites de bonnes affaires par ici ?

— Pas tant que ça. Parfois un ou deux passagers, parfois aucun. Presque toujours pour L.A.

— Tu dois embarquer pas mal de voyageurs ce soir, si tout ton chargement est là… Mais il y en a plein qui dorment, sûrement.

— Ouais, ils ne sont que trois à Nadejo. On a déjà tous les autres. Comment vont les affaires ?

Il secoua la tête d'un air triste.

— Pas terrible. De moins en moins de gens prennent cette route depuis…

— Laisse tomber. Je l'interrompis en vitesse.

— D'accord, j'ai pigé. Il prit une autre tasse, la remplit à la fontaine à café, la posa sur le comptoir.

— Tu devrais faire le plein de café. T'as l'air endormi ce soir. Celle-là refroidira pendant que tu termines la première.

— Merci.

Il longea le comptoir pour aller collecter l'argent des passagers. Incidemment, je fis une estimation de ses gains : un dollar et demi, grand maximum ; et il était resté ouvert au moins deux heures de plus que d'habitude. D'une certaine manière j'étais désolé pour Pete ; cette baraque devait lui rapporter à peine plus que le strict minimum vital, et on devait se sentir diablement seul dans ce trou perdu au milieu de nulle part. Le propriétaire précédent n'avait pas aimé ça ; mais peut-être que Pete appréciait. Peut-être qu'il avait une nature d'ermite.

Je reposai la première tasse vide, allumai une cigarette, soulevai la deuxième. Il y avait un cheveu collé sur le côté, je l'ôtai de là en me disant que Pete devenait négligent. Ce cheveu était surprenant, noir, mais clair à la racine. Sur le moment, je n'ai pas tiqué.

Enfin, comme il était à l'extérieur de la tasse ça n'avait pas grande importance ; je m'en débarrassai discrètement. La deuxième tasse était encore brûlante, en soufflant dessus je l'ai suffisamment refroidie pour pouvoir la boire avant la fin de l'arrêt.

— Il est l'heure, les gars !

Et nous revoilà dans le bus. Shorty ronflait encore. Je le secouai gentiment, il bougea la tête et cessa de ronfler sans se réveiller.

III

Nous arrivions dans Nadejo. C'est une petite ville bruyante, même à 2 h du matin. On n'a pas de dépôt ici, mais le tavernier le moins infâme de la ville fait office de guichet et nous informe par téléphone du nombre de sièges à réserver.

Je freinai et m'arrêtai devant son bar. Trois hommes aux mines plutôt patibulaires attendaient sur le bord du trottoir. Chacun d'eux portait une valise assez petite pour être déposée dans le filet à bagages, ce qui m'évitait la peine de descendre charger la soute à bagages.

J'ouvris la porte, ils grimpèrent et me donnèrent leurs tickets.

— Je vous ai gardé trois fauteuils au fond, ça vous va ?

L'un d'eux me répondit :

— Ouais, on est ensemble. Merci, mon gars.

J'allumai le plafonnier le temps qu'ils gagnent leurs sièges, puis, après avoir redémarré je sortis de Nadejo. La lune était levée, une pleine lune.

À partir de maintenant la route devenait mauvaise. Nous grimpions, nous atteindrions bientôt la pire portion, celle que l'on parcourt, les yeux rivés sur le bord de la route en s'efforçant de ne pas penser au précipice. Et si on est nerveux, on se retrouve agrippé au volant si fort que les jointures deviennent blanches et les muscles des épaules eux-mêmes sont douloureux.

Et j'étais nerveux, ça oui. Je croyais être prêt à expulser toute peur de mon esprit, mais non. Nous l'abordions à présent, ce fichu et interminable tronçon de route et je me sentais encore plus mal. J'avais l'impression d'avoir la tête vide, je devais constamment cligner des yeux pour y voir clair. Je fus

brièvement tenté de réveiller Shorty pour lui demander de me remplacer, mais je n'osai pas. Je n'osai pas parce que cela équivaudrait à admettre que j'étais un lâche, trop lâche pour assurer ce trajet. Je *devais* aller jusqu'au bout.

C'est alors que je remarquai autre chose : je ne conduisais pas le bus droit ; malgré ma concentration sur le volant, je zigzaguais. Une minute, mes roues étaient à un bon mètre quatre-vingt du bord du néant, et je comptais bien les maintenir sur cette ligne imaginaire ; la minute suivante elles ne se trouvaient plus qu'à un mètre, à soixante centimètres du bord, et je donnais un coup au volant qui me ramenait trop loin de l'autre côté.

Le système de direction du bus n'était pas défectueux. *Moi,* j'étais défectueux. Cette brusque révélation me fit lever le pied de l'accélérateur pour le poser sur la pédale de frein ; je ralentis jusqu'à l'arrêt complet.

À l'instant où il s'immobilisa et où je pus détacher mon attention du volant, je sentis que j'étais malade comme un chien. J'avais mal dans tout le corps, pas seulement à l'estomac. La peur ne fait pas ça à un type ; on m'avait empoisonné. J'étais quasiment certain de savoir où.

Je me retournai et secouai vigoureusement Shorty.

— Shorty ! Réveille-toi.

— Qu… Quoi ? Pourquoi s'arrêter ici, Bill ? Que se passe-t-il ?

— Shorty, il faut que tu prennes la relève. Je ne peux pas conduire ; je suis malade. Je… je crois qu'on m'a empoisonné.

Des pas venant du fond du bus approchaient ; levant les yeux, je vis, debout près de moi un des trois types montés à Nadejo.

— Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda-t-il d'un ton sec.

— Tout va bien. On change de chauffeur, voilà tout.

— Vous avez bien dit qu'on vous avait empoisonné, non ? s'enquit-il d'un ton bien peu compatissant. Les lumières du tableau de bord se reflétaient dans ses yeux, ils étaient aussi durs que des billes de marbre.

Shorty s'était redressé ; le gars venu aux nouvelles s'entretenait à voix basse avec les deux autres qui l'avaient rejoint.

— Écoute, Bill, si t'es intoxiqué ou malade, faut d'abord qu'on pense à trouver un toubib. La première ville où je sais en trouver un est à soixante-quinze kilomètres. On est loin de Nadejo ?

— Dix ou douze kilomètres. Mais on ne peut pas faire demi-tour sur cette route avec ce bus ; la première aire de dégagement est à quinze kilomètres, et vu le temps qu'il te faudrait pour l'atteindre, virer de bord et repartir dans l'autre sens, autant continuer.

— Mais… protesta Shorty.

Le premier type était revenu vers nous. Certains passagers avaient dû saisir une partie de la conversation et s'étaient levés, un peu inquiets. Pour éviter de déclencher une panique généralisée, je quittai le siège du conducteur et ordonnai à Shorty de me remplacer. J'ajoutai d'une voix ferme :

— Ça suffit. On perd plus de temps à discuter qu'à rejoindre…

— Dites, interrompit le passager de Nadejo, j'ai cru voir un vieux fourgon garé sur le bas-côté opposé à quelques centaines de mètres d'ici. Il y a un toubib à Nadejo…

Shorty le regarda.

— Une camionnette de la voirie ? Elle sera fermée. Comment…

— Hé, je sais bidouiller une serrure, je suis serrurier.

— Je peux faire marche…

Allez savoir pourquoi, je me sentais un peu mieux debout qu'assis derrière le volant. Je rassurai Shorty :

— Je peux marcher un peu, Shorty. Je… ça ne va pas si mal ; même si je ne suis pas en état de conduire. Encore un kilomètre et je nous envoyais tous dans le…

Un kilomètre de plus, ça nous menait à l'endroit où Lee et Sperry ont péri ; parce qu'aucun chauffeur voyageant gratis ne les accompagnait ? Parce qu'ils avaient été empoisonnés eux aussi, et avaient tardé à s'en rendre compte ?

Le type de Nadejo me tenait par le bras.

— Écoutez, de toutes façons je dois retourner là-bas. Un détail à régler. J'ai pensé à quelque chose.

Et, s'adressant à Shorty :

— Je vais le guider jusqu'au fourgon.

— O.K., dit Shorty un peu à regret, avant d'ajouter : Mince, merci beaucoup.

L'un des types de Nadejo demanda :

— Tu crois pas qu'un de nous devrait t'accompagner ?

— Nan, vous m'attendrez à Yuma ; arrangez-vous pour y rester un peu. Je peux m'occuper de ça, répondit celui qui m'avait empoigné en me donnant subitement l'impression qu'il ne parlait pas de moi.

Le type agrippant toujours mon bras pour que je ne tombe pas dans le précipice, nous retournâmes vers la camionnette garée plus bas sur la route. Je me déplaçais sans difficulté.

— Salut, Bill, cria Shorty qui ne remonta dans le bus qu'après nous avoir longuement suivis des yeux et s'être assuré que je pouvais marcher.

Je m'assis sur le marchepied du véhicule pendant que le gars y pénétrait et s'activait sous le tableau de bord. Une minute ou deux plus tard j'entendis le bruit du démarreur, le moteur ronfla.

— Grimpez, mon gars, dit-il. Ce que je fis.

À sa façon de conduire, il était clair qu'il n'avait pas l'habitude des routes de montagne. Il roula lentement, négocia prudemment chaque virage de cette descente dangereuse dans les faubourgs de Nadejo ; dès lors il accéléra, traversa la rue principale sans ralentir et fonça vers la sortie de la ville.

Voyant que nous avions sans doute dépassé le cabinet du docteur, je m'écriai :

— Hé, vous avez oublié que…

Trop tard ! nous étions bel et bien sortis de la ville.

— Oublie le toubib. T'en auras pas besoin. On va voir un type, au sujet d'un poison, lâcha-t-il, du coin de la bouche.

— Hein ? vous voulez dire Pete Marks ?

Il me jeta un bref coup d'œil.

— T'es pas si bête, hein mon gars ? Sa voix manquait de chaleur. Alors comme ça, t'as pigé qui t'a mis dans cet état. Tu iras loin, l'ami, si tu vis assez longtemps.

Je le regardai, il était flou, c'est seulement après avoir cligné plusieurs fois des yeux pour m'éclaircir la vue que je pus

examiner en détail le visage de mon chauffeur ; il n'était guère rassurant.

— Écoutez, si vous allez tuer Pete, à quoi je vais vous servir ? Laissez-moi essayer de retourner à pied vers…

Un espoir ténu faisait trembler ma voix.

— T'es la pièce à conviction n° 1, mon gars. Mais t'as raison, j'ai pas besoin de toi. Si tu préfères, je peux te laisser ici.

Son intonation n'était pas plus rassurante.

— Vivant ?

— Non, mon gars. Pas vivant.

IV

La douleur s'intensifiait ; j'étais presque plié en deux. Le type qui m'avait signifié mon arrêt de mort était plus grand que moi, et j'avais une chance sur un million de m'en tirer si je tentais quelque chose.

Nous avions parcouru plusieurs kilomètres depuis Nadejo ; même s'il m'avait laissé descendre, j'aurais été incapable de retourner en ville à pied ; quant à faire du stop, inutile d'y compter, la circulation étant inexistante la nuit. J'étais foutu ? Sauf… Sauf si Pete Mark connaissait l'antidote au poison qu'il m'avait administré ; un remède simple, genre œuf cru et lait ; il en avait sûrement ; le hic, c'est que j'allais chez Pete avec un zigoto fermement décidé à l'abattre.

À mon insu, je réfléchissais à voix haute :

— Pete Marks doit être Bull Mahan ! ai-je marmonné.

Le fourgon fit une légère embardée, comme si le conducteur avait sursauté involontairement.

— Comment diable t'as deviné ? aboya-t-il.

Eh bien, puisque j'avais livré le fond de ma pensée, autant continuer. On ne meurt qu'une fois. Je poursuivis donc.

— Pete, je veux dire Bull, s'est fait teindre les cheveux. J'ai découvert ça ce soir. Et Bull Mahan, blond, un mètre quatre-vingt-huit, est le seul braqueur de la *Welland Bank* à avoir été

identifié. Les autres ? Vous trois, qui êtes montés à Nadejo. La banque a été braquée par quatre individus.

Il ricana.

— T'es futé ; vas-y ; et la suite ?

— Bull savait que vous étiez planqués à Nadejo, en instance de départ pour L.A. en bus. Un bus par semaine, à présent je me souviens qu'il m'a interrogé sur le nombre de réservations prévues à Nadejo. J'ai répondu trois, il m'a donné cette deuxième tasse de café. Si j'avais dit zéro, il ne me l'aurait pas servie, je veux dire qu'il ne m'aurait pas empoisonné. Aucun passager n'est monté à Nadejo la semaine dernière, voilà pourquoi le bus est arrivé à bon port. Pourquoi diable veut-il vous éliminer ?

— Qu'est-ce que tu crois ? grommela-t-il. Pour nous doubler, bien sûr. Bull est futé. Nous aussi. On a planqué le pognon à Los Angeles, et on s'est mis d'accord pour ne pas y toucher pendant six mois. Trois d'entre nous étions planqués à Nadejo, près de la frontière. Bull s'est fait repérer, alors il l'a joué différemment. Il s'est teint les cheveux, et… enfin, tu sais ce qu'il fabrique.

J'opinai.

— Il y a quelque temps, poursuivit-il, on a écrit à Bull qu'on n'allait pas attendre six mois pleins. Un type du F.B.I. traînait près de Craigville, ça commençait à sentir le roussi. On l'a prévenu qu'on allait filer vers L.A. pour récupérer l'oseille ; soit on lui apportait sa part, soit il nous accompagnait. On voyagerait en bus.

Le forfait m'apparut alors dans toute son horreur à m'en faire dresser les cheveux sur le crâne. Pour soixante quinze mille dollars ? la différence entre un quart et la totalité du magot ? Pete avait décidé de liquider ses trois complices et envoyer vers une mort certaine tous les passagers innocents d'un bus histoire de maquiller son crime en accident !

Peut-être Mahan avait-il cru se débarrasser de ses comparses lors du premier pseudo-accident ! quel choc en apprenant par les journaux que les trois voyageurs embarqués à Nadejo n'étaient pas les bons !

On avait inspecté les bus, personne n'avait pensé à pratiquer une autopsie sur les chauffeurs. À moins que… S'agissait-il d'un

produit indécelable à l'autopsie, sauf si le légiste sait exactement ce qu'il cherche.

Soixante personnes assassinées lors de tentatives de meurtre visant trois d'entre elles ! Quatre-vingt dix si je n'avais pas eu le réflexe d'immobiliser le bus. Pourquoi diable Lee et Sperry ne s'étaient-ils pas arrêtés ?

Curieusement, je ne me sentais pas plus mal. Était-ce dû à l'engourdissement ? Était-ce le début de la fin ? Les yeux clos, je me concentrai sur ce que je savais des poisons, en réalité je n'y connais pas grand chose, pour essayer de deviner lequel provoque pareille chaîne de réactions physiques. En vain.

Allons ! mieux valait repérer où nous étions. Pour ce faire, ouvrir les yeux, clarifier ma vision. J'y parvins, non sans peine. Nous étions à un kilomètre et demi de notre destination.

Je jetai un rapide coup d'œil sur le visage du type derrière le volant, j'y lus la mort. Ses yeux durs comme des billes de marbre ne reflétaient aucune pitié. Dès qu'il aurait abattu Bull Mahan en représailles de sa trahison, mon tour viendrait. Mais attendrait-il ?

Peut-être qu'il se débarrasserait de moi avant de s'occuper de Bull. Jusqu'à présent, il n'avait pas pris le temps de régler le sort d'un témoin devenu inutile et encombrant. Il avait proposé de me ramener en ville. Simple prétexte pour quitter le bus et faire demi-tour sans éveiller l'attention. Certes, on me chercherait, on me découvrirait, mais d'ici là lui et ses comparses seraient à l'abri à Los Angeles.

On approchait du virage, la station-service de Pete se trouvait une centaine de mètres plus loin.

Le type de Nadejo tendit le bras, coupa le contact. Le moteur se tut. Il avait donc choisi de minimiser le risque d'alerter Pete en parcourant en roue libre les derniers mètres.

Tenant le volant de la main droite, il plongea la gauche dans la poche de sa veste. Ainsi, il était gaucher ! La main ressortit en tenant un lourd automatique noir… par le canon.

Inutile d'être devin pour comprendre ce que ça voulait dire, on ne se pointe pas la crosse en avant chez le type qu'on veut tuer. Ça voulait dire qu'à la minute où il aurait arrêté le camion, il m'assommerait d'un coup de crosse.

Nous étions presque au virage, et encore à 50 km/h. D'un coup d'œil à l'extérieur j'évaluai mes chances si je sautais du fourgon ; elles semblaient médiocres. Je survivrais sans doute au saut pour être aussitôt poursuivi par le gaucher et son arme correctement tenue.

Il n'y avait tout simplement aucun abri, rien d'autre qu'un paysage plat hormis le gros rocher en forme d'aiguille que la route contournait dans le virage. Nous y étions à présent ; c'était l'occasion ou jamais ; sans réfléchir davantage, je me jetai d'un coup sur le côté, m'agrippai au volant, glissai sur le siège tout en me protégeant le visage de mon bras libre. J'étais sans force.

Le conducteur écrasa la pédale de frein ; la secousse m'ébranla de la tête aux pieds, le volant m'échappa, le fourgon s'encastra dans le rocher dans un fracas de fin du monde.

Le tableau de bord semblait avoir reculé de soixante centimètres ; bien que coincé, je réussis à me libérer, jetai un coup d'œil au type de Nadejo et détournai le regard en vitesse ; il était mort.

Je descendis de la camionnette, il n'y avait plus de portière de mon côté, j'avais les jambes molles et je m'étalai de tout mon long. M'accrochant au fourgon, je parvins à me redresser, contournai le véhicule pour aller récupérer l'arme du conducteur.

La station de Pete était éteinte, mais je vis la porte d'entrée se refermer violemment ; Pete accourait vers moi ; il m'avait reconnu à mon uniforme de chauffeur et avait une arme à la main. Moi aussi, cependant je ne voulais m'en servir que contraint et forcé. D'abord, je devais connaître l'antidote au poison qu'il m'avait administré avant qu'il ne soit trop tard. J'essayai de courir m'abriter derrière le fourgon, trébuchai sur le marchepied.

Je me relevai difficilement, les pieds inertes, je fis deux pas chancelants dans la direction de Pete. Il se trouvait à quinze mètres environ, ma vision était tellement floue qu'il me semblait voir accourir un quatuor de géants bruns en manche de chemise.

Le quatuor s'arrêta, leva quatre pistolets, tous braqués sur moi ; un seul coup de feu partit. Et me rata.

Comme malgré moi, du moins me sembla-t-il, le lourd pistolet automatique que je tenais se leva, dirigé grosso-modo vers Pete, mon doigt pressa la détente. L'automatique explosa dans ma main un coup après l'autre.

Puis, le pistolet devenu silencieux et chaud heurta le bitume, échappant à mes mains décrispées. Et Bull Mahan que je connaissais sous le nom de Pete, arrêté en pleine course, se balançait d'un air stupide face à moi qui titubais aussi. Son arme s'abaissa lentement ; dans un dernier sursaut musculaire son doigt pressa la détente, tira un coup vers la route, presque à ses pieds, puis ses genoux fléchirent ; il s'écroula.

Je m'approchai de lui, mi-chancelant, mi-rampant ; je le secouai en gueulant le nom sous lequel je le connaissais :

— Pete ! Pete ! Ce poison… quel est l'antidote ?

C'est à un cadavre que j'essayais d'arracher une réponse, et le lointain jappement d'un coyote fut la seule réponse à mes hurlements. La station-service semblait être à des kilomètres mais je devais l'atteindre. C'était là, et seulement là que je trouverais une bouteille étiquetée susceptible de me renseigner. Chancelant, hagard, je parcourus une dizaine de mètres, puis quelqu'un éteignit la lune et les étoiles.

*

* *

La lumière du soleil pénétrait à flots par une fenêtre lorsque je me réveillai ; j'étais allongé sur un lit étrange dans ce qui me parut être une chambre privée dans un hôpital. Je me sentais très mal. Quelqu'un m'avait découvert à temps, tout se terminait pour le mieux ; cependant, le souvenir des événements récents me bouleversait encore.

La porte s'ouvrit alors, une infirmière entra, et j'en eus mal aux yeux. Sans son strict uniforme blanc on devinait une silhouette à la Dorothy Lamour ; elle avait des cheveux roux qui s'embrasèrent lorsqu'elle passa devant la fenêtre que le soleil illuminait. Son visage ressemblait à celui d'une madone aux yeux étincelants de malice.

— Comment vous sentez-vous, M. Dineen ?

— Affreux. Que s'est-il passé ? je veux dire, après… si vous êtes au courant.

Elle sourit.

— Les journaux ne parlent que de ça. Vous avez été ramassé par un automobiliste qui vous a ramené dare-dare à Craigville ; la police d'ici a téléphoné à Yuma pour obtenir la version de l'autre chauffeur. Grâce à ses renseignements la police de Yuma a pu arrêter les deux autres hommes.

— Qu'est-ce que Pete m'a administré ? Je veux dire, quel genre de poison ?

— Colitalis ; un des dérivés de la sulfanilamide. Ce n'est pas un poison, ça affecte juste la coordination. Les deux autres chauffeurs n'ont rien ressenti ; ils ont compris trop tard qu'ils avaient un problème de coordination. Le produit a eu sur vous un effet plus rapide et plus violent à cause de votre état…

— Comment ça, à cause de mon état ? protestai-je d'un ton acerbe.

— La grippe, bien sûr. Vous n'auriez absolument pas dû conduire cette nuit. Vous auriez dû rester au lit ! Aucun malade depuis des semaines n'a été soigné pour une grippe aussi virulente que la vôtre ; vous êtes sorti…

— Au diable ! dis-je en essayant vainement de me relever. Heu… excusez mon langage, mais je pensais…

Elle saisit le thermomètre dans un verre posé sur la table, fit descendre le mercure.

— Vous parlez trop. Ne pensez pas trop non plus. Vous resterez ici une semaine, vous aurez tout le temps nécessaire de réfléchir. Ouvrez la bouche.

Elle me sourit encore ; elle était si sacrément belle que je me lançai :

— Écoutez, vous avez sûrement une ou deux soirées de libres par semaine. La semaine prochaine, est-ce que vous…

— Le patient montre les premiers signes de rétablissement. Je vais inscrire ça sur le dossier. Ouvrez la bouche.

— Mais, c'est d'accord ?

Elle fronça les sourcils, ce qui la rendait encore plus jolie.

— Certainement pas, sauf si vous obéissez et ouvrez la bouche pour que je puisse prendre votre température.

J’obtempérai docilement ; peut-être, je ne sais comment, qu’une fièvre neutralisa l’autre : le thermomètre n’explosa pas.

Thirty Corpses Every Thursday
Detective Tales
Décembre 1941

Les Ennuis vont par Deux

Chapitre I
Le monsieur avec le homard

Ce troisième cocktail avait diffusé une douce chaleur au sud de mon œsophage. À présent, il importait peu que je fusse assis trop près de l'orchestre, ni que cet orchestre jouât du boogie-woogie en ne lésinant pas sur les cuivres. Mon état de bien-être était encore moins perturbé par le fait que la chaise de l'autre côté de cette table d'un blanc neigeux était vacante. Elle pouvait bien le rester jusqu'à la fin de ma vie, ça ne me faisait ni chaud ni froid. Bien que représentant de commerce, j'ai toujours été capable d'embarquer une des filles du coin pour la soirée ou de les laisser tranquilles ; je les ai surtout laissées tranquilles.

J'avais commandé un homard ; j'étais assez affamé pour l'engloutir, carapace incluse. Être accompagné est la chose au monde dont j'avais le moins besoin. Et voilà qu'arrivait le homard déposé avec cérémonie devant moi par le serveur au nez cassé. Il semblait délicieux. J'émis un « Ahhh ! » de contentement et, l'eau à la bouche, m'emparai de la fourchette pour attaquer le point faible de son armure.

C'est alors que les lumières s'éteignirent.

Je reposai ma fourchette en maudissant tous les night-clubs. Certains plats peuvent être mangés dans le noir ; pas le homard. Le disque rose d'un projecteur illumina la piste de danse riquiqui où une fille se mit à chanter.

C'est sa voix qui attira d'abord mon attention ; un riche contralto d'arrière-gorge, une voix qui avait la chaleur du soleil et une douceur rauque indescriptible. Elle m'emporta, moi qui croyais être un dur.

Les lumières s'allumaient une par une à présent, de sorte que je pouvais de nouveau voir mon homard. Mais au lieu de le manger j'admirais la fille. Elle était encore plus belle que le homard : ses cheveux étaient noirs comme l'ébène, surmontés d'un chapeau de chasseur d'hôtel qui semblait sur elle valoir tout l'or du monde. Sa robe de soirée coupée dans une matière chatoyante plutôt courte sans bretelles découvrait ses bras et ses épaules semblables à de l'ivoire poli, en plus doux.

Le homard refroidissant dans mon assiette, je m'attelai à sa dégustation. C'est alors qu'elle attaqua une chanson suave et sentimentale qui incitait à la rêverie et que j'ai toujours adorée.

Délaissant le homard, je me replongeai dans la contemplation de la chanteuse.

Était-ce une illusion ? Elle semblait n'interpréter cette chanson que pour *moi*. Elle chantait sans me quitter du regard, à tel point que plusieurs personnes tournèrent les yeux vers moi. Elle chantait pour moi. Ce n'était donc pas une illusion ; pourquoi ? Mystère… Je n'avais jamais vu auparavant une fille si… Bah, me dis-je, elle avait sans doute choisi quelqu'un au hasard. La chanson terminée, elle salua d'une révérence et regagna en vitesse les coulisses à gauche de l'orchestre. De ma place je voyais le couloir derrière le passage ; elle tourna à la deuxième porte à gauche, ce qui devait correspondre à une pièce donnant sur l'arrière de l'immeuble. Je haussai les épaules, comme pour me convaincre que l'attention portée à un convive donné faisait partie du spectacle, un point c'est tout, et je revins à mon crustacé refroidi. Lui et moi nous fîmes bon ménage pendant quelques minutes. Puis il y eut un raclement de gorge discret près de mon oreille gauche.

Je levai les yeux. Le serveur au nez cassé attendait, une enveloppe blanche à la main.

— Pour vous, monsieur.

Je le regardai, mi-surpris, mi-ennuyé. À moins que le night-club *Rocking Horse* n'apporte l'addition dans une enveloppe

des plus chics, et trop tôt en plus, elle ne pouvait pas être pour moi. J'étais totalement étranger à cet établissement et même totalement étranger en ville.

— Pour moi ? Vous êtes sûr ? demandai-je.

— Oui monsieur, répondit Nez-Cassé. C'est de Mlle O'Donnell, monsieur.

Voyant que cela ne m'éclairait pas davantage, il ajouta :

— La jeune femme qui vient de chanter.

Tout ça n'avait aucun sens mais je tendis le bras et pris l'enveloppe. S'il s'agissait d'une erreur, mieux valait s'en assurer en lisant la missive qu'en discutant avec un serveur. Si elle commençait par « Cher Joe » je n'aurais pas à aller plus loin. Mon prénom est Dick.

Le rabat n'était pas collé, je sortis le billet et le dépliai. La formule de salutation disait :

« *Au gentleman avec le homard.* »

Je jetai un nouveau coup d'œil à Nez-Cassé.

— Est-ce que je suis le seul ici à…

— À manger un homard ? conclut-il à ma place. Oui, monsieur. Absolument la seule personne dans ce cas. Le propriétaire du club…

Je suivis son regard jusqu'à une table à l'écart au fond de la salle, table devant laquelle était assis l'un des hommes les plus énormes que j'aie jamais vus. Il y avait devant lui un homard deux fois plus gros que le mien et qui diminuait rapidement. Ce homard n'avait aucune chance. Je souris.

— Est-ce à dire que le patron n'est pas un gentleman ?

Il ne se départit pas de son sérieux mais je crus voir pétiller ses yeux.

— Mlle O'Donnell m'a dirigé vers vous, monsieur. Y a-t-il une réponse ?

Je le regardai, sourcils froncés. N'était-il pas évident que je n'avais pas eu le temps de lire le message ?

— Vous pouvez disposer, quand j'aurais lu, si j'ai besoin de vos services, je vous ferai signe.

J'attendis qu'il disparaisse avant de m'occuper de la lettre. Comprenez-moi, j'étais trop curieux de connaître son contenu pour me ruer dessus. Pour commencer, j'ai soigneusement

examiné l'enveloppe. Ce que j'y ai découvert m'a fait lever les yeux en quête de Nez-Cassé, mais il n'était pas en vue.

Cette enveloppe n'était pas close lorsqu'il me l'avait tendue ; la bande collante du rabat avait été humidifiée comme si l'expéditeur avait eu l'intention de la cacheter. Que s'était-il passé ? Avait-on plié le rabat et confié aussitôt l'enveloppe à Nez-Cassé ? Celui-ci avait-il soulevé le rabat avant que la colle sèche ? Cela expliquait l'état de l'enveloppe qu'il m'avait remise. J'avais la fâcheuse impression que Nez-Cassé avait lu ce mot. À y repenser, j'avais un autre motif de croire à la justesse de mes déductions. Il avait dit que Mlle O'Donnell l'avait, soi-disant, dirigé vers moi ; alors, pourquoi ce lapsus par lequel il admettait tacitement connaître le destinataire du billet ?

Enfin, s'il l'avait lu, le moins que je puisse faire était de partager avec lui la connaissance de son contenu. Il disait :

Au gentleman avec le homard :

J'espère que vous me pardonnerez de demander une faveur à un inconnu. Mais, vous serait-il possible de venir avec moi parler quelques minutes dans ma loge ? Le serveur qui vous a apporté ce mot vous y conduira. En raison de votre extraordinaire, quoique fortuite, ressemblance avec un de mes amis, vous seul pouvez faire ce à quoi je pense. Ça ne prendra que quelques minutes de votre temps, mais n'hésitez pas à refuser, à moins que vous soyez réellement désireux de le faire.

Margie O'Donnell.

Je pliai le billet et le remis dans l'enveloppe que je glissai dans ma poche. Je cherchai Nez-Cassé des yeux ; il était toujours invisible.

Après tout, j'avais vu quelle porte elle avait empruntée, je pouvais m'y présenter sans l'aide d'un serveur. De toutes façons, cette affaire ne le concernait pas. À moins que ?… S'il avait lu ce message et décidé de s'en mêler, j'avais encore plus de raisons de le laisser ignorer ma réponse. Je me dirigeai vers l'entrée donnant accès à la loge de Margie O'Donnell. L'orchestre jouait

un boogie-woogie endiablé ; la piste de danse était encombrée de couples frénétiques. Je dus la contourner, dépasser un pilier avant de m'approcher de la porte, que je ne franchis pas. Le chef de rang du *Rocking Horse* se tenait sur le seuil ; il n'avait pas l'air de plaisanter.

Ne vous faites pas une fausse idée du personnage à cause de sa fonction de chef de rang. Je l'avais remarqué pendant l'heure que j'avais passée ici, non sans être impressionné. Il mesurait près de deux mètres, ses épaules auraient arrêté un taureau. Il avait une tête aussi chauve qu'un œuf de pigeon et un visage à effrayer les petits enfants ; imaginez une apparence de catcheur poids lourd sous une couche de courtoisie suave, ça vous donnera l'idée générale ; le rocher de Gibraltar servi avec une soupe de poissons. Debout dans l'encadrement de la porte de plus d'un mètre vingt, il ne laissait que quelques centimètres de part et d'autres de ses épaules. Impossible de passer par là.

— Puis-je vous aider, monsieur ? demanda-t-il.

Les mots étaient courtois, l'intonation ne l'était pas. Quiconque ne parlant pas anglais aurait d'après le ton de sa voix risqué une traduction telle que « Qu'est-ce que vous voulez, *vous* ? »

— Je voudrais voir Mlle O'Donnell. Je suis un de ses amis.

Il ne répondit pas « ah ouais ? », mais on le lisait sur son visage.

— Désolé, monsieur, mais les clients ne sont pas autorisés à rencontrer les artistes.

Il regardait par-dessus ma tête ; il n'avait pas besoin d'étirer le cou pour ça ; et du coin de l'œil j'aperçus d'autres serveurs converger vers cette porte au cas où j'aurais commencé à faire des histoires. Dieu seul sait pourquoi il voulait de l'aide, à moins qu'il n'ait eu peur de froisser sa chemise immaculée.

Je ne suis pas une demi-portion, j'ai joué arrière-gauche lors de ma deuxième année à Holbrook, et j'aurais sans doute pu intégrer l'équipe de première si je n'avais pas interrompu mes études. Mais essayer de franchir cette porte, gardée par un cerbère désobligeant ? Autant me risquer à ramper sous une locomotive à vapeur !

Il me restait ma langue.

— Écoute, Goliath, commençai-je, qu'est-ce qui te fait croire que tu peux te permettre de…

Je laissai s'éteindre le numéro de dignité blessée. Si ce Titan du *Rocking Horse* ne voulait pas que je vois Margie O'Donnell, il devenait primordial que je la rencontre. Si ce type était un spécimen représentatif de ce qu'elle devait affronter, elle était peut-être vraiment dans le pétrin. Deux solutions s'offraient à moi : soit j'amadouais Goliath, soit je jouais les poltrons. Dans le premier cas, on n'ignorait pas mon entrevue avec Margie ; ce qui me mettait dans une bien meilleure position pour lui venir en aide. Je lui ai donc lancé ce que je pensais être un regard impuissant et tournant les talons, je me dirigeai vers la sortie en arborant un air indigné.

Chapitre II
Assez de soucis comme ça

Nez-Cassé arrivait en trottinant avec la note vite griffonnée.

— Vous partez, monsieur ? demanda-t-il, vous avez à peine touché à votre homard.

— Mangez-le vous-même, répliquai-je d'un ton bourru, je me barre de cette pétaudiére.

Prolongeant mon numéro de châtelain outragé, je réglai méticuleusement mon addition sans y laisser un centime de pourliche. J'espérais le mettre en colère, mais ce ne fut pas le cas. Il susurra :

— Merci, monsieur, et je sortis du night-club avec l'impression d'être une vieille peau de vache ; après tout, je n'étais pas sûr qu'il ait lu l'addition. Pour ce que j'en savais, il était peut-être un honnête serveur nanti d'une épouse et de sept enfants qui comptaient sur ses pourboires.

Je jetai une pièce sur le comptoir du vestiaire. Il était temps de chercher à en savoir plus, me dis-je en regardant la fille en uniforme bleu trottiner vers l'étagère pour me rapporter mon chapeau et mon pardessus… Mlle O'Donnell justifiait sa missive

par une extraordinaire ressemblance ; avec qui ? Alors que la fille du vestiaire déposait ma pièce dans sa caisse, je lui lançai :

— Poupée, est-ce que je ressemble à quelqu'un que tu connais ?

Elle pencha la tête et me dévisagea d'un œil critique.

— Clark Gable ? Tyrone Power ?

Je fronçai les sourcils.

— Je suis sérieux, mignonne.

De mon portefeuille, je sortis un billet que je posai sur le comptoir.

— Est-ce que je ressemble à quelqu'un qui fréquente cette boîte ? Plusieurs personnes m'ont pris pour un autre homme ce soir, et je me demande si j'ai un sosie qui traîne dans le coin.

Elle opina du chef d'un air pensif.

— Vous ressemblez beaucoup à M. Verlaine, Ray Verlaine. Mais il a une moustache.

— Qu'est-ce qu'il fait à part entretenir une moustache ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. C'est un ami de Margie O'Donnell, il passe ici deux ou trois fois par semaine.

Je lui souris.

— Merci. J'aimerais bien le voir en vrai. Tu crois qu'il va venir ce soir ?

— Peut-être. J'sais pas. Il m'a semblé qu'il n'est pas venu depuis une semaine ; il peut arriver d'une minute à l'autre.

La remerciant, je sortis d'un pas tranquille. Je pouvais difficilement insister davantage sans éveiller ses soupçons. Dehors, sur le trottoir, je fus saisi par le froid de plus en plus vif ; la neige menaçait, refusait de tomber. Après avoir demandé au portier des indications pour me rendre dans le centre-ville, je regagnai ma voiture garée de l'autre côté de la rue, démarrai. Je franchis une demi-douzaine d'intersections dans la direction indiquée et en contrôlant que je n'étais pas suivi. Je bifurquai ensuite dans une rue adjacente où je garai ma voiture. Une minute plus tard j'étais à l'entrée de l'allée obscure derrière le *Rocking Horse*. Dissimulé dans l'ombre je pris le temps d'habituer mes yeux aux ténèbres ambiantes ; j'en profitais pour me demander ce que je foutais là.

Récapitulons : une fille que je n'avais jamais vue m'avait écrit un message, elle m'avait choisi parce qu'il se trouve que je ressemble à un type qu'elle connaît, un type du nom de… la fille du vestiaire, qu'est-ce qu'elle avait dit ? Paul Verlaine ? Non, Paul Verlaine, c'est le poète français. Ah oui… Ray Verlaine. À cause de ce message je m'apprêtais à fourrer mon nez dans une ruelle sombre, une ruelle dont j'ignorais tout. Dire que je m'étais toujours félicité de mon aptitude à m'occuper exclusivement de mes affaires ! Eh bien, il n'était pas trop tard pour redevenir raisonnable et retourner à l'hôtel. Après tout, j'avais essayé de voir la fille, et sans ce chef de rang géant… Ce type me restait en travers de la gorge ; je n'aime pas me faire rembarrer par un gorille, même vêtu d'un smoking et taillé comme le Minotaure. Était-ce la *vraie* raison ? Bien sûr. Je ne serais pas là juste pour une fille en robe de soirée mordorée dotée d'une voix de violon tzigane qui vous coupait la respiration. Non, je n'étais pas *aussi* bête. J'y retournais pour rabattre le caquet du gros, voilà tout.

J'avançai donc dans l'allée, j'y voyais suffisamment pour ne pas me cogner dans les poubelles. C'était le septième immeuble, je les avais comptés, mais ce n'était pas nécessaire. Tous les bâtiments étaient sombres à l'exception d'un seul ; les fenêtres du *Rocking Horse* donnant sur l'arrière étaient éclairées. Voyons, si je ne me trompais pas sa loge était la deuxième pièce à partir de l'angle de l'immeuble. Oui, je voyais une fenêtre au store baissé, encadré d'un rai lumineux, et plusieurs pièces plus loin j'entendais des bruits de cuisine.

Je grattai doucement à la vitre. Si un inconnu me répondait, je pourrais toujours lui proposer d'acheter des bobsleighs. Mais le store se releva sur Margie O'Donnell, le carré de lumière éclaira mon visage. Elle me reconnut et, quoique surprise, ouvrit aussitôt la fenêtre.

— J'ai reçu votre mot, mais quelques quintaux de viande déguisée en chef de rang m'ont interdit l'accès aux coulisses. J'ai trouvé plus judicieux de faire le tour que de me fâcher avec lui.

Je franchis la fenêtre sous ses protestations :

— Dans ce cas vous n'auriez pas dû venir. Il y a peut-être du danger.

Les yeux écarquillés de frayeur, elle était encore plus belle à voir.

— Pete Carse ne voulait pas vous laisser venir dans ma loge ?

— Mlle O'Donnell, si Pete Carse est le gars bâti comme un parking deux places, alors non, il ne voulait pas. Mais oublions ça ; je suis là, dites-moi de quoi il s'agit.

Elle n'hésita qu'un instant.

— Un de mes amis, son nom est Ray Verlaine, et il vous ressemble beaucoup, monsieur…

— Randall, Dick Randall ; appelez-moi Dick si vous voulez.

— Et bien, monsieur…

— Dick.

— Je m'inquiète au sujet de Ray Verlaine. M. Mortimer est si bizarre à son sujet, et…

— Qui est M. Mortimer ?

— Le propriétaire du night-club. Mon patron.

— Un petit obèse ? Avec sept mentons visibles et quelques autres cachés ?

Elle acquiesça.

— Vous le connaissez ? Plus exactement, est-ce qu'il vous connaît ? Si la réponse est oui, il est à craindre que mes tentatives pour savoir ce qu'il lui est arrivé seraient d'office vouées à l'échec.

— Non, votre M. Mortimer ne me connaît pas, la rassurai-je. On me l'a montré du doigt ce soir, c'est tout. Je ne crois pas qu'il m'ait vu. Vous envisagez donc de me faire passer pour ce Verlaine ? Pourquoi ?

— Parce qu'il est possible qu'il soit arrivé quelque chose à Ray, et dans ce cas, M. Mortimer est au courant. Mais il… bref, il suffit que je mentionne le nom de Ray pour qu'il se mette en rogne. Il a des réactions si bizarres que je me suis posé des questions. Ça fait une semaine maintenant que Ray n'est pas venu, lui qui ne s'absentait jamais aussi longtemps. Je ne comprends pas.

— Savez-vous où il habite ?

— Oui. À l'hôtel *Clairmont*. Mais là encore, quelque chose semble étrange. J'ai téléphoné là-bas il y a plusieurs jours, il n'y est plus ; il est soi-disant parti sans laisser d'adresse.

— S'il a déménagé, c'est de son propre chef, remarquai-je. Bien sûr, une simple vérification au *Clairmont* permettrait de savoir s'il a lui-même emporté ses affaires ou si quelqu'un d'autre s'en est chargé en faisant état d'un mot écrit de sa main. Dans ce cas, il pourrait y avoir des raisons de s'inquiéter. Au fait, qu'est-ce qu'il fait dans la vie ?

Margie O'Donnell eut l'air un peu déconcertée.

— Je… je n'en suis pas sûre. Il s'est toujours montré un peu mystérieux quant à son travail ; d'après certains de ses propos j'en ai déduit qu'il travaillait peut-être pour une agence de détectives ou un truc dans ce goût-là ; une activité assez confidentielle ; parfois dangereuse, ce qui ajouté à l'étrange comportement de M. Mortimer… Bref, je m'inquiète.

Je suggérai :

— Qui vous dit qu'il n'a pas essayé de vous voir ? Si ce Pete Carse est aux ordres du patron et lui barre le passage il ne peut pas faire grand-chose.

Elle secoua la tête d'un air pensif.

— Il sait comment me joindre au téléphone chez moi. Voilà mon plan, Dick : M. Mortimer ne voit bien que de près. Si vous entrez dans son bureau il croira voir Ray, j'en suis sûre ; il réagira, il dira quelque chose, il se trahira d'une façon ou d'une autre, j'en suis certaine. Je ne veux pas dire que vous devrez effectivement prendre la place de Ray ; essayez juste de le surprendre, d'enregistrer ses paroles ; étudiez bien sa première réaction et ensuite, avant de vous trouver dans le pétrin, présentez-vous à lui, en sollicitant une entrevue sous un prétexte valable.

Je lui fis un grand sourire.

— Par exemple, lui vendre du matériel pour une équipe de football ? Allons, ne vous inquiétez pas, je trouverai une excuse bidon.

Elle me sourit en retour.

— Vous acceptez vraiment ? Ben alors, je… Je ne vous ai pas dit : vous aurez besoin d'une moustache. J'ai ici ce qu'il faut pour arranger ça. Asseyez-vous là.

— Vous êtes sûre que je serai à la hauteur ?

— Avec M. Mortimer, j'en suis certaine. Il est vraiment myope. Avec Pete Carse… S'il regarde de trop près il saura que vous n'êtes pas Ray. Lui et Ray semblaient être copains. Mais Carse n'a rien à faire en coulisses, il reste dans la salle ; vous avez une chance sur cent de tomber sur lui. Le bureau de M. Mortimer est au bout du couloir.

— Une chance sur cent ? répétai-je. C'est une probabilité acceptable. J'ai connu pire. De toutes façons, au pire il me jette dehors.

Elle me sourit de nouveau.

— Ça alors, M. Randall, vous êtes vraiment un chic type. Je ne sais pas comment je pourrai vous remercier pour…

Je lui retournai son sourire, un peu à contrecœur ; je sentais monter en moi une rage sourde, pas contre elle, bien sûr, contre son ami Verlaine. Posait-elle aussi sur lui le regard émerveillé dont elle me gratifiait ? Alors ce type était un beau sagouin de mener en bateau une fille pareille ! Il lui fallut environ cinq minutes pour placer un sourcil au-dessus de ma lèvre supérieure, et après les deux premières minutes, je dus garder les mains au fond de mes poches pour ne pas…

Si, à distance, elle était déjà à tomber par terre, imaginez de près… Plus elle s'approchait, plus elle était belle. Et quiconque travaille sur votre lèvre supérieure est diablement à portée de mains.

— Je vais très légèrement assombrir vos sourcils, dit-elle. Vos cheveux sont assez différents de ceux de Ray, mais rien ne vous empêche de garder le chapeau sur la tête, et…

On entendit des bruits de pas dans le couloir, trois coups à la porte. Je sursautai. Elle cria :

— C'est bon, je suis prête ! Les pas s'éloignèrent.

— Deuxième passage, murmura-t-elle. Je reviendrai dès que j'aurai fini de chanter. Attendez-moi.

Je me levai.

— Si le maquillage est terminé, pendant que vous chantez, je peux…

Elle secoua fermement la tête.

— Non, je veux être là ; s'il y a du grabuge, je pourrai…

J'éclatai de rire :

— Assommer Pete Carse ?

— Non, mais je peux hurler assez fort pour ameuter tout l'orchestre, si besoin est. En outre, nous n'avons pas encore terminé notre plan de campagne, et l'orchestre m'attend. Elle ouvrit la porte, se faufila à l'extérieur, la referma derrière elle ; la serrure à ressort bloquait automatiquement la porte dès qu'on la claquait.

Chapitre III
À trois, c'est une foule

Pour me relaxer, je sortis mon étui à cigarettes ; j'en avais allumé une et aspiré une longue bouffée lorsque j'entendis des pas dans le couloir ; les pas d'un mastodonte qui s'essaye à la discrétion. Ils s'arrêtèrent juste devant la loge de Margie O'Donnell. La porte était fermée, bien sûr, mais je préférais ne pas m'y fier. Me levant d'un bond j'explorai les alentours. Une rangée de robes suspendues à une barre de l'autre côté de la pièce offrait une cachette douteuse ; la seule possible. Et lorsque j'entendis une clef tourner dans la serrure je plongeai vers les robes derrière lesquelles je me dissimulai du mieux possible.

Il était temps. Quelqu'un ouvrait rapidement la porte, pénétrait dans la loge sur la pointe des pieds comme s'il n'avait rien à faire ici. Je glissai un regard furtif entre deux robes.

L'intrus n'était autre que Pete Carse, le colossal chef de rang.

Il se tenait voûté dans une attitude sournoise, tellement énorme que sa tête frôlait le plafond bas de la loge. Il n'avait pas remarqué ma présence. Il se dirigea vers le fauteuil généreusement rembourré qui occupait un coin de la pièce à environ un mètre cinquante de ma cachette, souleva le coussin et plongea la main dans ce qui semblait être une fente sur son côté caché. Quand il le remit en place sur le fauteuil, je vis qu'il tenait à la main une petite enveloppe blanche qu'il fourra dans la poche de sa veste et se prépara à sortir.

Il fit demi-tour vers la porte, balaya la loge du regard et me découvrit. Il laissa échapper un souffle semblable au jet de vapeur issu de la valve de sécurité d'une locomotive ; il fit deux pas, déchira la rangée de robes de ses mains grosses comme des jambons. Il avait les yeux exorbités.

— Ray, qu'est-ce que… Je croyais… bafouilla-t-il.

Il ne semblait pas hostile, seulement surpris. Immobile, il attendait que je lui réponde, ce qui me força à réagir sur-le-champ, du mieux que je pus. En hâte, je chuchotai :

— Je t'expliquerai plus tard, Pete. Barre-toi vite avant qu'elle…

— Son numéro dure au moins dix minutes, grogna-t-il, un quart d'heure si elle récolte les rappels habituels. Qu'est-ce que tu fais là ? Tu m'as dit que tu… Il s'interrompit net, les yeux rétrécis, me regardait d'un peu plus près. Hey, tu n'es pas…

Alors, comme s'il mesurait l'inutilité de m'assener une évidence que j'étais le premier à admettre, il se tut, tendit les bras pour m'attraper. Je ne m'étais pas trompé, c'était un ancien catcheur. Il voulut s'emparer de moi comme un catcheur. Tête baissée, les bras arqués, les mains comme deux gros grappins, il cherchait à m'empoigner comme un lutteur de foire ; ce qui le laissait sans défense contre un uppercut.

Le poing serré j'en plaçai un qui s'écrasa sous son menton avec tant de force que je faillis y laisser mes jointures. Sa tête posée sur son cou de taureau ne frémit même pas. Autant le chatouiller avec une plume.

Il nous a ensuite attrapés, moi et une poignée de vêtements. Les robes se détachaient des cintres ; cette prise n'était bénéfique, ni à elles, ni à moi. Il plaqua ses mains dans mon dos, augmenta la pression. Mon croc-en-jambe nous déséquilibra tous les deux, mais c'est moi qui partis en arrière ; lui, il connaissait toutes les combines du catch ; il se pencha donc en avant. Conséquences : si nous tombions, il me tombait dessus ; s'il me tombait dessus, il m'écrabouillait comme une galette ; mais s'il ne tombait pas il me brisait le dos. Margie avait dit qu'elle pouvait crier assez fort pour ameuter tout l'orchestre, je regrettais qu'elle ne fût pas là pour m'en administrer la preuve. Hormis le fait que ma poitrine était

comprimée et qu'il ne me restait même pas assez d'air dans les poumons pour émettre un pépiement d'oiseau, j'aurais bien tenté moi-même l'expérience.

Mon bras droit était bloqué le long de mon corps par ses étaux ; de mon bras gauche miraculeusement libre je lui avais assené une grêle de coups, mais je n'avais pas assez de recul pour lui faire mal. C'était à peu de choses près, comme de tirer au pistolet à bouchon sur un tank de l'armée.

Alors, comme je me sentais partir en arrière, j'ai inconsciemment rejeté la main gauche derrière moi pour amortir la chute, heurté le dessus de la coiffeuse contre laquelle Pete me plaquait et refermé mes doigts sur un lourd pot de crème à démaquiller ; pas un de ces petits pots de crème connu de toutes les femmes, mais un pot pour professionnel, suffisamment lourd. Je ne me suis pas préoccupé de ce qu'aurait pensé le marquis de Queensbury. Ce pot, si j'avais encore assez de force pour l'utiliser, était ma seule chance de rester en vie. Je le soulevai et l'abattis de toutes mes forces sur la tempe du catcheur.

La pression mortelle qui m'écrasait la poitrine se relâcha soudain. Il s'affaissa lentement ; je le retins pour ralentir sa chute. Si je ne l'avais pas fait, il aurait ébranlé tout l'immeuble en heurtant le sol.

Je me relevai et demeurai un instant adossé au mur en essayant de reprendre ma respiration. La bagarre, quoique brève, m'avait durablement éprouvé et me laissait pour l'instant aussi faible qu'un chaton.

Faisant preuve d'une considération certes un peu tardive pour mon adversaire, je m'agenouillai et posai la main sur sa poitrine. Son cœur battait encore, ce qui me réjouissait plus pour moi que pour lui.

Ah ! et l'enveloppe qu'il avait empochée ? Était-ce la clé du problème ? Expliquait-elle la présence de Pete dans la loge de Margie O'Donnell ? Précisait-elle pourquoi il se faufilait ici en douce pendant qu'elle chantait ?

Je trouvai l'enveloppe et me relevai en la tenant par les bords.

J'entendais distinctement la musique qui venait de la salle, la voix de Margie. Je m'imaginais précisément son allure, sa façon gracieuse de se pencher contre le piano tout en chantant, ses épaules blanches brillant dans le rayon du projecteur.

Soudain, je me pris à douter… puis je me souvins de ses yeux, de sa voix, de ses manières. Non, Margie O'Donnell ignorait, ne pouvait pas savoir que sa loge servait de cachette à cette enveloppe et sans doute à d'autres semblables à celle-ci.

Elle était carrée, d'environ cinq centimètres de côté, elle était fermée. Elle contenait non un message, mais environ cinquante grammes de poudre blanche. S'agissait-il de cocaïne, d'héroïne, d'une autre substance ? Je ne m'y connaissais pas assez en drogue pour le savoir, mais j'étais certain que ce n'était pas du sucre en poudre ; pas dans ces conditions-là.

Le bruit soudain de la fenêtre qu'on remontait me fit bondir, me retourner ; un revolver était braqué sur mon d'estomac. Le type qui le tenait se trouvait juste derrière la fenêtre, la main qui serrait l'arme posée sur le rebord.

— Qu'est-ce qu'il se passe ici ? demanda-t-il comme s'il flairait quelque chose.

Avec ce revolver pointé sur moi, j'aurais dû avoir peur, mais non. Primo, j'avais réussi à me sortir d'un mauvais pas ô combien plus dangereux que cette arme qui me faisait l'effet d'un jouet en plastique. Deuxio, le type qui me tenait en respect ressemblait à une version adulte du Simplet de Blanche Neige. Avec des oreilles peut-être moins grandes mais aussi décollées que celles de Simplet.

Je lui fis un grand sourire.

— On chahute un peu. Tu veux nous rejoindre ?

Au lieu de répondre, il se hissa sur ses paumes, sauta, atterrit à genoux sur le rebord de la fenêtre. Il serrait encore l'arme d'une main ferme, pointée grosso modo dans ma direction, pas sur moi. Il rentra la tête pour la passer sous la vitre et balança une de ses jambes par-dessus l'appui de la fenêtre ; joliment déséquilibré, il était mûr à point ; je fis un pas, j'enfonçai mon poing à l'endroit le plus vulnérable. Il fallait, pensai-je, le cueillir au vol, en quelque sorte, le frapper assez fort pour qu'il lâche son arme ; et que je la récupère avant lui. Je m'étais sous-

estimé. Avoir expédié, sans succès, un uppercut du tonnerre sous le menton de Pete m'avait sans doute fait oublier que j'étais capable d'assener malgré tout un gnon respectable. Le Simplet qui entrait par la fenêtre l'apprécia pleinement : il me montra son admiration en s'écroulant dans la pièce, K.O.

J'empochai le revolver, examinai la situation. La loge de Margie O'Donnell était un tantinet encombrée, il commençait à faire chaud malgré la fenêtre ouverte ; à moins que je ne sois devenu claustrophobe ; qui sait !

Qui donc était le nouvel arrivant que j'avais si chaleureusement accueilli ? Il serait bon de le savoir, me dis-je en glissant la main sous son manteau ; je sortis un portefeuille de sa poche intérieure, je lus la carte d'identité protégée dans son cadre en celluloïd et je sentis un frisson me parcourir l'échine. Simplet était le capitaine Slane Murphy de la police de Springfield, pas moins.

Je sifflai doucement. Lorsque j'étais à l'université, j'avais passé trois jours au trou pour avoir résisté à un sergent, peine que le juge avait estimée clémente et proportionnelle à mon jeune âge. Maintenant que j'étais suffisamment grand pour savoir ce que je faisais, de combien j'écoperais ? Trois mois ferme pour avoir assommé un capitaine et pris son arme.

Quitter cet endroit au plus vite ! Oui… Mais Margie O'Donnell allait revenir d'une minute à l'autre. Comment prendrait-elle la présence de deux invités-surprise dans sa loge ? Quel choc ! Quelqu'un, moi en l'occurrence, devait rester pour tout expliquer. Je me vis soudain, image idiote et hors de propos, accueillant Margie avec un grand sourire : « Chut ! j'ai deux surprises pour toi. »

Simplet, je veux dire le capitaine Slane Murphy tourna un peu sur lui-même et bougonna dans son sommeil. Il ne se réveillerait pas avant un bon moment ; que pouvais-je faire ? Je n'allais certainement pas continuer à lui taper sur la tête pour le maintenir inconscient ; réveillé, même désarmé il m'arrêterait. C'est une chose que d'assommer un capitaine de police dont on peut sincèrement affirmer qu'on ignorait la fonction, c'en est une autre que d'essayer de le garder prisonnier. Surtout quand on ne sait pas pourquoi on agit ainsi.

Je passai le doigt dans mon col de chemise. La musique s'arrêta, repartit. Margie commençait une autre chanson. Mon regard passait du chef de rang au policier, j'hésitais sur la conduite à tenir. Quelle que soit ma décision, je devais me magner le train.

Pour commencer, remettre l'enveloppe contenant la poudre blanche d'où elle venait : dans la poche de Pete Carse. J'en avais déchiré la partie supérieure, je la repliai pour que la poudre ne s'en échappe pas. Ensuite, neutraliser les combattants. Je raflai la paire de menottes que j'avais aperçue en fouillant les poches du capitaine Murphy, et je m'en servis pour relier le poignet gauche du policier au bras droit du chef de rang. Le sort de Pete Carse est réglé ; entre les menottes et la drogue, il est bon comme la romaine, me dis-je, satisfait. Murphy serait bougrement handicapé s'il n'arrivait pas à se défaire des bracelets.

La clef des menottes ? Je la piochai dans sa poche, la jetai par la fenêtre. Son arme ? Après quelque hésitation, je décidai de la garder. Je comptais bien me trouver loin d'ici lorsqu'il reviendrait à lui. N'ayant pas l'intention de tuer quelqu'un accidentellement ou non, j'ôtai les balles du revolver ; une arme même déchargée peut s'avérer utile en cas de bluff.

J'attendrais Margie, bien sûr ; les rappels s'achevaient, je l'emmènerais hors d'ici parce qu'il était exclu d'appliquer ce soir le plan prévu. Quelqu'un essayait de la mêler à un trafic de drogue, et jusqu'à ce que nous ayons discuté sérieusement, le *Rocking Horse* n'était vraiment pas un endroit pour elle.

Chapitre IV
En route vers la mort

J'entendis les applaudissements : Margie saluait ; puis ses bruits de talons dans le couloir. Je me plaçai face à la porte pour lui boucher la vue des autres occupants jusqu'à ce que j'aie eu le temps de la préparer. N'étant pas certain que le couloir serait

désert, je me gardai bien de mettre le nez hors de la loge. Les talons hauts s'approchèrent de la porte, s'arrêtèrent. Une autre porte s'ouvrit, et la voix de Margie s'exclama :

— Ah, salut !

Elle n'ouvrit pas la porte ; une autre voix, masculine, répondit quelque chose, Margie et ses talons s'éloignèrent vers cette autre voix.

Je rageai silencieusement. Pourquoi est-ce qu'elle n'a pas laissé tomber ce « Ah, salut !... tu viens dans ma loge ? » Évidemment ! Elle n'avait aucune idée des événements survenus dans la sienne et ignorait que j'étais assis sur une caisse de dynamite !

Je jetai un coup d'œil à Goliath et Simplet. Pour l'instant, ça allait. Puis Simplet remua ; dans cinq ou dix minutes il émergerait. Il fallait que je sois parti d'ici là. L'oreille collée à la porte je guettai les bruits dans le couloir. Qu'était devenue Margie ? Il s'était écoulé deux bonnes minutes depuis que ses talons avaient claqué jusqu'à cette porte et s'en étaient éloignés.

Le détective grogna.

Grommelant une injure, j'ouvris la porte avec précaution. Même s'il était deux fois moins dangereux de m'aventurer dans le couloir que de m'attarder dans cette loge surpeuplée, autant être prudent. Je passai la tête à l'extérieur, explorai de l'œil les environs. Personne en vue.

Je sortis, claquai la porte derrière moi. J'entendis le déclic de la serrure à ressort. Trop tard ! Quoi qu'il arrivât, j'étais bel et bien dans le couloir sans possibilité de retour. Et je devais coûte que coûte retourner dans la loge ! Parce qu'un point de détail venait de transpercer comme un éclair ma cervelle ramollie, le souvenir d'un oubli que je devais réparer à tout prix. Mon pardessus et mon chapeau !

Je les avais ôtés lors de la séance de maquillage. Mes papiers d'identité se trouvaient dans la poche du pardessus ! Dès qu'il se réveillerait et se mettrait à fouiner, le capitaine Murphy apprendrait le nom du gars qui l'avait assommé et menotté. C'est vrai, mon adresse n'y était pas mais il y avait le nom de la société qui m'employait ; il ne lui faudrait pas plus de quelques heures pour apprendre le reste.

J'étais dedans jusqu'au cou.

Au fond, dans la salle de danse, l'orchestre rejouait. C'était un bon point en ma faveur : je pouvais marcher dans le couloir sans être entendu par les occupants des loges.

Je suivis la direction que les pas de Margie avaient, semble-t-il, empruntée. Il y avait trois portes entre moi et la fin du couloir, plus une autre, au bout, donnant à vue de nez sur l'extérieur. Margie se trouvait-elle dans une de ces trois pièces ? En robe de soirée légère par une nuit qui crachotait de la neige ? Peu probable.

Eh bien, maintenant que j'étais dans de beaux draps et trop pressé pour perdre du temps en politesse, j'ouvris d'un coup sec la porte la plus proche sans savoir ce qui m'attendait mais convaincu que je ne risquais pas de m'attirer des ennuis pires que ceux dans lesquels je me trouvais.

C'était le placard à balais.

La deuxième porte ouvrait sur une autre loge, plus grande que celle de Margie mais inoccupée. De nombreux chapeaux et manteaux accrochés au mur et des étuis d'instruments de musique m'apprirent que c'était la loge affectée à l'orchestre.

Je me dirigeai vers la troisième, elle portait une plaque, sur laquelle on pouvait lire :

Philip MORTIMER, Prop.
Privé

J'ai dû être bien élevé, car la mention « privé » m'incita à frapper avant de pénétrer sans attendre dans le bureau. Je me figeai net, comme abruti.

Toutes les lumières donnaient à plein. Il y avait une personne dans cette pièce, le gros type que l'on m'avait désigné comme étant le propriétaire. Assis dans son fauteuil, il ne leva pas la tête à mon entrée, il était mort.

Il n'était pas tombé en avant sur son bureau, il s'était avachi au fond de son fauteuil ; il y avait un trou rond presque au centre de son plastron qui avait dû être blanc peu de temps auparavant ; il était rouge maintenant ; la zone imbibée de sang

s'élargissait encore, preuve qu'il avait été tué quelques minutes auparavant.

Il s'était écoulé presque une demi-heure depuis que j'avais enjambé la fenêtre de la loge de Margie. S'il y avait eu un coup de feu, je l'aurais entendu, donc on avait utilisé un silencieux. Quand ? Avant que les talons de Margie s'approchent de sa loge, ou après ? Et où était Margie à présent ? Le ciel me tomba soudain sur la tête : j'avais ouvert toutes les portes, cette pièce était la dernière, si elle n'était pas là c'est qu'elle était dehors ; avec quelqu'un. J'avais entendu l'autre voix : celle de Mortimer ? Dans ce cas, Margie était l'assassin.

Je n'y croyais pas. Et si elle ne l'avait pas tué, il n'y avait qu'une explication possible : elle était sortie avec l'assassin ; sortie par une nuit de neige, sans manteau, vêtue d'une robe de soirée légère avec un homme qui venait de commettre un meurtre. Plus bouleversé par la conscience aiguë du danger que par la vue de l'homme assassiné, je me mis à étudier le problème avec une concentration et une lucidité accrues ; à assembler différents éléments. Par exemple : le combiné du téléphone était décroché, posé sur la plaque de verre protégeant le bureau. La plaque était fissurée sous le combiné : ce dernier était donc tombé. Échappé aux doigts de Mortimer ? Celui-ci était-il en train de téléphoner ? Avait-il essayé de passer un coup de fil avant de mourir ?

Je fis deux pas jusqu'au bureau, je soulevai délicatement le combiné, un mouchoir autour des doigts pour ne pas effacer les empreintes ; celles de Mortimer à coup sûr. En réalité, j'avais compris qu'il était temps d'agir intelligemment ; cette soirée qui avait débuté par une aventure imprévue virait au drame, avec meurtre à la clef.

Je portai le combiné à mon oreille tout en cliquant sur la fourche de l'appareil avec l'ongle de mon pouce. Une voix de femme répondit :

— Opératrice…

— Prévenez la police ; qu'elle se rende immédiatement au night-club *Rocking Horse*. Un meurtre y a été commis.

Elle émit un hoquet de surprise.

— Bien, monsieur. Voulez-vous que je vous mette en rapport…

— Pas la peine. Je n'ai pas le temps de leur parler. Transmettez mon appel. Pouvez-vous me dire quel numéro a été appelé d'ici ? Il y a quelques minutes à peine.

— Je n'ai pas le droit de révéler ce genre d'inform… Eh ! je m'en souviens ! C'est moi qui ai reçu l'appel. On demandait la police, elle est déjà en route…

— J'en doute, l'interrompis-je. L'homme qui demandait le numéro a été tué, il est mort avant d'obtenir le numéro qu'il demandait. Allez-y, prévenez-les, et vite !

Je n'attendis pas la réponse ; je remis le combiné sur le bureau exactement comme je l'avais trouvé. La police serait là dans cinq ou dix minutes, peut-être plus tôt si elle avait remonté le premier appel. Mais non, l'opératrice l'aurait su.

Je balayai une dernière fois du regard le bureau de Mortimer, vérifiai derrière le bureau et dans le placard que personne ne s'y cachait, regagnai en hâte le couloir et courus vers la seule porte que je n'avais pas franchie, celle qui donnait dehors. Par élimination, Margie O'Donnell était passée par là.

Je l'ouvris, scrutant l'obscurité. Mes yeux mirent un moment à s'habituer au pâle clair de lune qui éclairait la courette sur laquelle débouchait cette porte. Je pris une profonde inspiration. Durant la dernière demi-heure, celle que j'avais passée dans le club, il était tombé plus d'un centimètre de neige légère. Des traces de pas y étaient aussi visibles que les gros titres des journaux ; deux types de traces, celles d'un homme et d'une femme.

Elles étaient récentes mais la neige commençait à les effacer, à estomper leurs reliefs. Bien que parfaitement visibles leurs contours n'étaient pas assez précis pour qu'on les identifie formellement.

Je me penchai en avant pour les étudier de plus près : l'homme et la femme s'étaient déplacés en ligne et bien que je ne puisse m'en assurer, il me semblait que les empreintes de l'homme étaient en deuxième position, qu'elles recouvraient par endroit celles de la femme. Cela pouvait signifier que Margie O'Donnell était sortie du *Rocking Horse* suivie d'un homme qui

lui collait un revolver dans le dos, un revolver muni d'un silencieux.

Je fis un pas dans la nuit ; la main sur la poignée je m'apprêtais à refermer la porte derrière moi quand j'entendis marcher dans le couloir. Je rebroussai chemin dare-dare.

C'était Nez-Cassé, le serveur, le messager de Margie, le point de départ de cette aventure. Ce serveur qui, je l'aurais parié, avait lu le mot avant de me le remettre, sembla aussi surpris de me voir que je le fus de le trouver là. Il se tenait à dix pas de moi devant la porte du bureau de Mortimer, la main tendue vers la poignée. Méfiant, je réagis aussitôt, je préférai ne pas prendre de risque avec lui. J'enfonçai la main droite dans la poche de mon veston et braquai sur lui le revolver vide.

— Pas un geste ! Qu'est-ce que tu fais là ?

J'étais navré de lui poser cette question ; sa réponse m'importait peu ; ce qui m'importait vraiment, c'était de suivre ces traces de pas avant que la neige ne les efface entièrement. Je n'avais pas l'intention de me disputer avec Nez-cassé, sur le pas de la porte. Il leva doucement sa main.

— Pourrais-je vous poser la même question ?

— Non.

Je réfléchissais à toute allure sans résultat. Le temps s'envolait, chaque seconde comptait si je voulais avoir une chance, une maigre chance de pister Margie et son ravisseur.

Je le regardai d'un air perplexe ; que faire de Nez-Cassé ? Laisser ici cet individu sûrement nuisible ? Il pouvait enrôler quelques serveurs et suivre mes traces toutes fraîches. L'emmener ? Pourquoi pas ? si Margie et son kidnappeur avaient filé en voiture, et il était assez improbable qu'ils fussent partis loin à pied, il pouvait s'avérer utile d'avoir quelqu'un, mon propre otage en quelque sorte, pour conduire la voiture pendant que je surveillais la route en quête de traces de pneus.

— Suis-moi, lui ordonnai-je. Tu viens avec moi, sinon…

Je ne précisai pas que le pire envisageable consistait à lui tirer dessus à travers la poche de ma veste avec une arme sans munitions.

Il me regarda d'un air bizarre qui n'exprimait pas la peur autant que je l'aurais voulu, mais il coopéra. Je l'invitai à sortir devant moi.

Chapitre V
Une piste dans la nuit

Les traces repartaient vers la ruelle et disparaissaient devant des marques de pneus qui, elles, débutaient là. J'observai ces empreintes de pneus ; à en juger d'après la quantité de neige qui tombait, j'estimai que la voiture n'était pas partie depuis plus de trois minutes. Les traces conduisaient hors de l'allée et formaient une piste aussi facile à suivre qu'un trait de crayon sur une feuille blanche. Il fallait se dépêcher. Dans les dix minutes à venir, quand la police aurait envahi les lieux, ces marques seraient saccagées.

Je poussai Nez-Cassé jusqu'à ma voiture, garée à proximité de la ruelle, puis le poussai derrière le volant.

— On va suivre ces traces. Je te tiens en joue, alors évite les faux mouvements et accélère ! Il va peut-être la tuer !

Il vira dans la ruelle, la suivit jusqu'au bout. Moi, je guettais d'éventuelles sirènes de police ; toujours rien. Les traces tournaient à droite.

— Qui va tuer qui ? demanda Nez-cassé.

Je risquai un œil vers lui. Il aurait fait un bon joueur de poker. Enfin, s'il était dans le coup, je ne pouvais rien lui apprendre qu'il ne sache déjà ; et s'il n'y était pas, je n'avais aucune raison de lui cacher mes déductions.

— Un certain Ray Verlaine va tuer Margie O'Donnell, lui dis-je. Plus vite, mon pote, accélère ! Cette voiture a environ trois minutes d'avance sur nous ; plus on gagne du terrain, moins elle risque de nous échapper ; si elle nous distance, on perd sa trace.

Il était plus de 2 h du matin, il n'y avait aucune circulation. À moins de traverser un quartier fréquenté, et nous nous dirigions vers la banlieue plutôt que vers le centre-ville, nous avions peu

de chance de perdre ces traces du moins tant que nous roulerions assez vite, ou plus vite que la voiture que nous pourchassions.

Nez-Cassé bifurqua à une intersection, suivant en cela mes indications.

— Pourquoi est-ce que Ray ferait ça ? demanda-t-il.

J'eus l'impression qu'il venait de se trahir. Un soi-disant serveur n'appellerait pas un client du club par son prénom. Mais je lui répondis. Je n'avais pas fini d'assembler les pièces du puzzle et réfléchir à voix haute m'aidait.

— Verlaine a assassiné Mortimer il y a dix minutes, Margie l'a vu sortir du bureau de Mortimer où il a commis un crime qui conduit droit à la chaise électrique. Margie est sans doute la seule personne à l'avoir vu parce qu'il a dû entrer par la petite porte. En résumé, Margie a vu Ray sortir du bureau. Le corps de Mortimer va être découvert. Les flics vont enquêter. Si Margie mentionne la présence de Ray sur les lieux il est cuit. Si elle est la grande absente, elle attire sur elle les soupçons de la police surtout quand on aura trouvé de la drogue dans sa loge… Hé ! attention !

Il redressa le volant. Au moins, ça réglait un problème : Nez-Cassé était au courant pour la drogue ; son sursaut était éloquent.

— Comment ? Il y a de la drogue dans la loge de Mlle O'Donnell ?

— C'est un scoop pour toi ? lui répliquai-je d'un ton sarcastique.

À présent je voyais bien quel rôle il jouait dans cette histoire.

— Toi et Goliath, le chef de rang, vous faisiez du trafic de drogue. Verlaine vous approvisionne ; il a mis au point une combine astucieuse pour vous éviter de vous mouiller. Il prétendait être l'ami de Margie, et lorsqu'il lui rendait visite tous les deux ou trois jours, il glissait à son insu un paquet de poudre dans une planque de sa loge. Pete Carse et toi, peut-être que d'autres serveurs étaient dans le coup, vous y alliez seulement quand et si un client se manifestait, et seulement pendant le numéro de Margie pour être sûrs que la loge soit vide. C'était malin ; aucun d'entre vous ne risquait d'être arrêté

pour détention de stupéfiants. En cas de découverte, vous étiez au-dessus de tout soupçon et Margie dans le pétrin sans savoir comment. Les flics auraient cru que… Ouais.

Il m'observa du coin de l'œil, avec sur le visage une expression indéchiffrable.

— Pourquoi est-ce que Verlaine aurait tué Mortimer ? voulut-il savoir.

Nous étions sortis de la ville, nous roulions à présent sur une route toute droite. Les empreintes de pneus étaient toujours aussi visibles, signe qu'on gagnait un peu de terrain ; ou que nous n'en perdions pas.

— Je ne sais pas, répondis-je à sa question. Supposons que Mortimer ait découvert que Verlaine utilisait le *Rocking Horse* comme débouché pour vendre sa came ; qu'il lui ait ordonné de vider les lieux. Verlaine est peut-être revenu ce soir pour lui proposer d'en croquer ou le menacer s'il refusait de jouer le jeu. Quand Mortimer a décroché pour appeler la police Verlaine a sorti un flingue avec un silencieux et l'a descendu. Malheureusement, Margie l'a vu sortir du bureau, et… Hé ! tourne ici !

Nous avions déjà dépassé l'intersection. Nez-Cassé écrasa la pédale de frein, la voiture dérapa dangereusement et fit un demi-tour qui nous remit dans la direction d'où nous venions.

— Ouf ! s'exclama-t-il.

Il passa la première et démarra ; nous nous engageâmes sur la route adjacente et prîmes de la vitesse.

— Je ne connais pas cette ville. Tu sais où mène cette route ?

— Sans doute à Darktown. Mais il y a une ancienne carrière à environ deux kilomètres…

— Fonce ! ordonnai-je d'un air sinistre.

Il fonça alors que la voiture roulait déjà à une vitesse bien supérieure à celle permise par l'état de la chaussée et chassait de gauche à droite et, soudain, il pila si brusquement que je heurtai le pare-brise.

— Qu'est-ce que…

Le coupé bleu que nous pourchassions était garé juste devant nous au bord de la route. La piste s'achevait à ses roues. Je sortis et courus jusqu'à la voiture. Je ne pris pas le temps

d'inspecter, je venais de repérer des traces le long du chemin qui descendait vers la carrière, empreintes d'homme, comme en laisserait un type chargé qui marche lentement et avec précaution.

La lune éclairait juste assez le chemin pour que je pusse voir où je mettais mes pieds. Tout en dévalant la pente je fouillais du regard la carrière en contrebas où je crus voir bouger quelque chose dans des ténèbres trop profondes pour que j'en sois certain. J'étais presque parvenu au fond de la carrière ; le chemin tournait en longeant le remblai, mais je ne distinguais toujours rien parce que le chemin s'élargissait et que dans le virage des pelleteuses et des bulldozers abandonnés à côté de la cabane du gardien me bouchaient la vue. Après avoir contourné la cabane j'aperçus pour la première fois l'homme que je poursuivais. Il se trouvait à environ sept mètres de moi ; malgré la faible clarté je n'eus aucun doute : il s'agissait bien de Ray Verlaine. Il avait ma taille, ma corpulence, et une petite moustache noire.

Il pénétrait dans la cabane lesté de son fardeau ; lorsqu'à mon tour j'atteignis la porte, il était penché sur la silhouette inconsciente de Margie O'Donnell, reconnaissable aux reflets de sa robe de soirée, étendue sur le sol glacé de la cahute que l'eau de pluie avait envahie avant de geler.

Verlaine, en train d'attacher un morceau de métal ramassé dans la carrière à la corde qui entravait les chevilles de Margie, bâillonnée et ficelée, m'entendit et me vit.

Margie bougeait un peu, essayait de résister en roulant sur le côté. Dieu merci il ne l'avait pas encore tuée. J'étais arrivé à temps, à moins que…

D'un bond il se remit sur pied, plongea la main dans sa poche et en sortit une arme au canon inhabituellement long. Il semblait faire fi de mon revolver pointé sur lui comme s'il le savait déchargé ; il prit tout son temps, leva son arme, l'œil aligné sur l'axe du canon et visa attentivement. J'étais encore à cinq mètres de lui. Je posai les yeux sur la gueule du revolver avant de plonger tête en avant dans une tentative de plaquage. Vouée à l'échec ; « Ça va chauffer ! » me dis-je, emporté par mon élan.

Presque simultanément un coup de feu claqua, mon épaule heurta ses genoux, il partit à la renverse. À première vue j'étais indemne et stupéfait ; il m'avait raté !

Nous roulâmes tous les deux sur le sol glacé. Je glissai, me relevai tant bien que mal sur les genoux, obsédé par la nécessité d'immobiliser sa main armée avant qu'il ne recommence à tirer.

Eh bien ! J'avais tort de m'inquiéter, Verlaine ne tirerait plus ; et tort de m'étonner d'être encore en vie, il n'avait même pas pressé la détente. Il avait un trou en plein front, juste au-dessus de l'œil gauche.

Je regardai derrière moi. Nez-Cassé, dix mètres plus loin, remettait un revolver dans sa poche. Il m'avait suivi, et je l'ignorais.

— Tu raisonnes bien, mon gars ; mais tu ferais un piètre inspecteur. Au club, tu n'as même pas pensé à me fouiller, et tu m'as complètement oublié en arrivant ici. Si j'avais été ce que tu croyais, je te tuais sans difficulté.

Je le fixais d'un air hébété.

— Mais qui êtes…

— Disons que je m'appelle Gordon ; je suis un agent de la brigade des narcotiques, infiltré dans le *Rocking Horse* depuis une semaine. On soupçonnait Verlaine, mais nous n'avions…

Je n'en écoutai pas davantage, j'étais trop occupé à détacher Margie O'Donnell. Je la couvris avec ma veste avant de détacher ses chevilles. Elle réussit à ôter son bâillon mais ses dents claquaient si fort qu'elle était incapable de parler beaucoup.

— Me… mer… merci, D-Dick, parvint-elle à dire.

— N'essayez pas de parler. On va vous emmener dans un endroit chaud, et en vitesse. Cette ordure aurait dû vous enrouler dans une couverture même s'il se préparait à vous tuer et à vous pousser dans la glace.

Nez-Cassé et moi, nous l'aidions à remonter vers la voiture.

— Au fait, dis-je lorsque le souvenir m'en revint, je ne vous ai pas raconté toute l'histoire. J'ai assommé l'un de vos gars au club, un certain capitaine Murphy. Je l'ai menotté à Pete Carse. J'ai dû neutraliser Pete ; il a de la drogue sur lui, comme ça vous aurez une bonne raison de l'inculper. Qu'est-ce qu'on prend

pour avoir tabassé un capitaine de police… et avoir piqué son arme déchargée ?

Il grommela.

— Ne t'attends pas à une médaille d'or, mais j'arrangerai ça.

Nous étions de retour à la voiture.

— Je conduis, décréta-t-il. Montez à l'arrière avec Mlle O'Donnell et faites de votre mieux pour la réchauffer.

Je n'y voyais aucune objection, absolument aucune. Dès que la voiture roula, je posai la question qui me turlupinait :

— Margie, ce n'est pas le moment de demander ça, je sais, mais étiez-vous amoureuse de ce type ?

Elle secoua la tête.

— C'était juste un ami, ou plutôt, je croyais que c'en était un.

— Je sais que vous ne me connaissez pas très bien, Margie, mais pensez-vous que vous pourriez… je veux dire, est-ce que vous…

Elle ne répondit pas par des mots, mais c'était suffisant.

Nez-Cassé s'arrêta à un feu rouge. Nous étions déjà dans les faubourgs.

— On se réchauffe, là-dedans ?

Il dut jeter un coup d'œil par-dessus son épaule car avant de repartir, il enchaîna :

— Peu importe, oubliez ce que j'ai dit.

Trouble Comes Double
Popular Detective
Décembre 1941

Indice en Bleu

Le télégramme brûlant faisait un trou dans ma poche. Voilà des heures que je maudissais ce train omnibus, mais lorsqu'il a une fois de plus réduit sa vitesse, j'ai cessé de lui en vouloir : il entrait en gare de Mercer, ma ville natale. Il ne s'agissait pourtant pas d'un retour aux sources.

Debout dans l'allée, j'ai récupéré mon sac de voyage posé sur le porte-bagages au-dessus des sièges. Le pistolet automatique calibre quarante-cinq l'alourdissait considérablement. Alors une main m'a bruyamment claqué l'épaule, une voix s'est exclamée, un ton plus haut qu'il n'était nécessaire :

— Ça alors, si c'est pas Gros Lard Wade ! Tu viens rendre visite à tes vieux amis ?

Je me suis retourné.

— Salut, Walt. Non. C'est pour affaires.

— C'est pas vrai… Et comment tu t'en sors à la ville, Gros Lard ? Qu'est-ce que tu… Dis donc, paraît que t'as trouvé du boulot dans une agence de détectives ? Ton voyage a rapport avec ton travail ?

Et cette espèce d'andouille qui hurle de rire à cette idée. Gros Lard Wade, détective, quel beau sujet de rigolade pour les habitants de Mercer ! Voilà pourquoi je n'y avais pas mis les pieds depuis quatre ans, voilà pourquoi je n'avais correspondu avec personne excepté Ann Eldridge.

Walt insistait, le sourire aux lèvres.

— Comment tu t'es débrouillé pour trouver un boulot pareil, Gros Lard ? T'as suivi des cours du soir ? ils ont besoin de quelqu'un qui se déguise en éléphant pour découvrir qui s'amuse à faire la poche du kangourou au zoo municipal ?

— Ouais. C'est ça. Salut.

Je l'ai bousculé en me dirigeant vers l'extrémité du wagon et je suis descendu sur le quai avant qu'il ait repris ses bagages et m'ait rejoint.

— Hé, Gros Lard ! a gueulé quelqu'un d'autre. Où est-ce que…

J'ai salué de la main, j'ai gagné d'un pas pressé l'autre bout de la gare. Oui, le taxi du vieux Willis était là, inchangé, toujours la même épave. Willis était au volant.

— Hé, salut mon gars ! Si c'est pas Gros Lard Wade !

— Désolé, Willis. Je suis terriblement pressé. Cent dollars, c'est plus que ce que ne vaut cette vieille guimbarde, pas vrai ?

Il ricana.

— Beaucoup plus, mais si tu es pressé, reste pas là. Monte et je te conduis où tu veux.

J'ai pris mon portefeuille, j'en ai sorti un billet de cent dollars.

— Niet. Tu sors. J'ai dit que j'étais pressé. Je suis sérieux.

Il a saisi le billet en louchant dessus comme s'il s'agissait d'une variété de serpent dangereux à manipuler avec précaution.

— Je… Enfin, bien sûr, mais pourquoi…

— Sois gentil, Willis. Discute pas. Contente-toi de sortir de la voiture.

Debout, l'air éberlué, il m'a regardé embrayer d'un coup sec et écraser l'accélérateur. Alors que je partais sur les chapeaux de roues, il a crié :

— Hé, fais attention avec le pneu arrière gauche !

Ce que je n'ai pas fait, bien entendu. Le pneu a éclaté à neuf kilomètres de la ville et un et demi seulement de la propriété Eldridge.

Je n'ai pas cherché à savoir s'il y avait une roue de secours, j'ai continué sur la jante. En moins de dix minutes j'étais rendu. Si j'avais laissé le vieux Willis me conduire ici, on aurait mis trois quart d'heure.

C'était la même vieille grille en fer, barrant l'entrée de l'allée qui mène à la maison des Eldridge. Elle était soigneusement verrouillée, ce qui était nouveau. Il y avait une pancarte « Défense d'entrer », et une sonnette que j'étais censé actionner,

ce que j'ai fait. Mais j'étais trop impatient pour attendre que l'on vienne m'ouvrir. Je touchais au but. À travers les arbres j'apercevais le toit de la maison Eldridge, à huit cent mètres environ. Ann Eldridge m'avais demandé de venir.

J'ai escaladé la grille, j'ai remonté l'allée non sans avoir préalablement transféré mon automatique du sac de voyage au holster qui, lui, ne m'avait pas quitté durant tout le voyage.

Je marchai à pas pressés, heureusement pour moi sinon j'aurais été cueilli à découvert avant d'avoir atteint les arbres. Deux énormes chiens policiers bondissaient vers moi en aboyant sauvagement. Ils semblaient décidés à me mettre en pièces et assez gros pour y parvenir en moins d'une minute.

J'ai instinctivement porté la main sur la crosse de l'automatique, en une fraction de seconde j'ai compris qu'il était stupide de tuer sauf absolue nécessité des chiens valant plusieurs centaines de dollars. J'ai lâché mon sac de voyage et escaladé un bouleau providentiel. Les chiens mis en échec faisaient un barouf de tous les diables ; j'ai entendu une portière s'ouvrir et claquer. Un homme que j'ai reconnu comme étant le Capitaine Irby de la police de Mercer, et un autre agent en uniforme descendaient l'allée au pas de course.

Lorsqu'il a été assez près pour me reconnaître à travers les feuillages le capitaine a rengainé son arme.

— Gros Lard Wade en personne… et dans un arbre, comme d'habitude ! Pourquoi t'as pas sonné ?

— J'ai sonné, ai-je répondu en forçant ma voix, mortifié par mon arrivée plus spectaculaire qu'héroïque.

— Elle doit être déconnectée. Rappelle Fido et Rover, que je puisse descendre de là.

Sans se départir de son sourire railleur il a passé la laisse aux chiens, et j'ai regagné la terre ferme.

— J'ignore encore de quoi il s'agit. Le télégramme d'Ann… Elle t'en a parlé ?

— Elle a dit qu'elle t'avait appelé. Je ne sais pas pourquoi. On prend toutes les précautions, et je me demande vraiment ce que…

— Ce qu'un gros clown dans mon genre pourrait bien faire ? ai-je conclu à sa place pendant qu'on se serrait la main. Moi

aussi, mais je ne serai pas dans vos pattes. Ce que j'essayais de dire, c'est que son télégramme était bref, j'ai compris qu'on menaçait Ann d'enlèvement…

— Pas d'enlèvement, coupa-t-il, de mort ! D'abord on n'a pas pris cette menace au sérieux… bon, viens à la maison. Inutile de discuter dehors.

Ann Eldridge nous a accueillis à la porte, et en la voyant mon cœur comme autrefois a raté un battement. Réaction familière que je n'avais pas éprouvée depuis quatre ans et que je me suis arrangé pour dissimuler comme toujours, bien que j'aie sans doute tenu sa main une seconde de plus qu'il n'était nécessaire.

— Merci d'être venu, Dale, dit-elle. Je me sens plus tranquille avec toi ici.

J'ai remarqué le sourire ironique du capitaine Irby.

Nous sommes entrés dans le salon. Le juge Shipman, le fondé de pouvoir des Eldridge et le demi-frère d'Ann, Ely Balfour, s'y trouvaient déjà.

Ely, qui avait vingt ans de moins que le juge, paraissait plus vieux que ce dernier. Il m'a salué d'un hochement de tête sans se lever de son fauteuil à dossier réglable. Son bras gauche, plâtré du coude au poignet était maintenu immobile par une écharpe de soie noire. Son visage émacié et sombre était tel que dans mon souvenir, déjà vieux, bien qu'il ne soit âgé que d'une petite trentaine d'années.

— Eh bien, Wade, entre toi, le juge Shipman et la police, je suis sûr de ne plus dégringoler dans une tombe à ciel ouvert.

— Hein ? Comment ça, une tombe à ciel ouvert ?

C'est Shipman qui m'a répondu. Je me suis surpris à l'étudier et à le comparer à Balfour. Shipman était grand, semblait bien portant, avec un visage sans âge qui aurait pu être sculpté dans du granit. Il avait perdu les dernières élections, mais comme toujours avec les anciens juges, ce titre lui était resté.

— Hier matin, il y avait une tombe fraîchement creusée dans le cimetière privé des Eldridge. Tu te souviens où il est ?

J'ai acquiescé, me souvenant du petit groupe de tombes au coin du champ nord à un kilomètre et demi de la maison. C'était un cimetière de famille avec des dalles qui remontaient jusqu'au dix-huitième siècle.

— Balfour est tombé dedans ? ai-je demandé d'un air incrédule. Ely a agité son étui à cigarette.

— Oh, je ne suis pas assez idiot pour avoir marché dedans sans la voir, je t'assure. Mais lorsque j'ai voulu l'examiner, mon pied a glissé sur la boue visqueuse qui bordait le trou.

— Elle était vide ?

— Pas après ma chute. Jusque là, oui.

Le capitaine Irby est intervenu.

— Cette tombe, Wade, nous a contraint à prendre au sérieux ces menaces d'extorsion. Jusqu'alors, on… enfin, nous avions bien pris quelques précautions mais nous pensions que les lettres émanaient d'un cinglé quelconque, que c'était une blague, qui sait.

— Est-ce que les lettres d'extorsion mentionnaient la tombe ?

— Oui. Elles étaient adressées à M. Balfour ici présent, et elles réclamaient le paiement de cinquante mille dollars.

— Cinquante mille dollars, à moi ! a ricané Ely. Le vieux ne m'a même pas légué cinquante mille centimes, juste le droit de vivre dans ce trou perdu au milieu de la campagne aussi longtemps que je voudrais.

Il a laissé échapper un rire amer, sans joie. Shipman le fixait du regard.

— Peu importe à qui elles étaient adressées ; elles demandaient cinquante mille dollars en liquide, elles nous ordonnaient de préparer la somme et d'attendre des instructions. Sinon, comme l'expliquait la deuxième des deux lettres : « Ann va se déplacer d'un kilomètre et demi vers le nord et de six pieds sous terre. »

— Comme je le disais, nous avons pris des précautions, a ajouté Irby. Mais quand on a découvert qu'une nouvelle tombe « d'un kilomètre et demi vers le nord et six pieds sous terre » venait d'être creusée, le message annonciateur a cessé d'être classé dans la catégorie « lettres de cinglés ou de farceurs ». Creuser une tombe est un boulot difficile, et dangereux aussi, parce qu'un garde armé avait été chargé de veiller sur la propriété. L'auteur de ces lettres a de la suite dans les idées mais je ne vois pas comment il peut mettre ses menaces à exécution vu les mesures que nous prenons.

— Les lettres, elles ont été postées ?

— Non. Glissées sous la porte d'entrée, toutes les deux.

— C'est bientôt l'heure du repas, a dit Ann. Si tu veux te rafraîchir, Dale, je vais appeler Allen pour qu'il te conduise à ta chambre.

— Parfait. Qui est Allen ? et est-ce que tu as d'autres domestiques ?

— Nous en avons trois en tout. Nous ne sommes plus aussi riches qu'avant, quand tu vivais à Mercer. Il y a Allen, notre homme à tout faire, Mme Carey, cuisinière et femme de ménage, et une domestique, cousine de Mme Carey. Je fais pas mal de travail moi-même.

J'ai aperçu, par-dessus son épaule, Balfour qui souriait d'un air moqueur.

— Est-ce qu'on appelle les domestiques pour que vous les interrogiez un par un ? Je crois que c'est la procédure habituelle dans les films.

L'arrivée d'Allen – Ann avait dû appuyer sur un bouton pour l'appeler – m'a évité de répondre à la plaisanterie de Balfour. J'ai jeté un coup d'œil à l'homme à tout faire qui emmenait mon sac à l'étage… La suggestion de Balfour, quoique acerbe, n'était pas bête. Je trouvais dans son visage et dans ses manières un certain goût de déjà-vu, comme une sensation familière. Aurais-je déjà vu sa photo au-dessus d'un numéro matricule ?

L'impression était trop vague pour que j'en fasse état mais j'ai noté le fait dans un coin de ma mémoire pour de futures réflexions. Tout en le suivant dans les escaliers, je l'ai néanmoins interrogé.

— Vous êtes ici depuis longtemps, Allen ? Je ne crois pas me souvenir de vous.

— Quatre mois, monsieur.

— Vous habitiez à Mercer avant ça ?

— Non, monsieur, New York. Il a hésité, debout près de la porte de la chambre. Autre chose, monsieur ?

— Non. Pas pour l'instant, en tout cas.

On servait le souper lorsque je suis redescendu après m'être changé. Le juge Shipman et le capitaine Irby monopolisaient presque la conversation qu'Ely Balfour ponctuait ici ou là d'une

remarque sarcastique. Presque comme si nous nous étions mis d'accord, nous n'avons pas dit un mot de l'ombre qui pesait sur la propriété Eldridge.

Quant à moi, je n'ai pas ouvert la bouche, sauf pour demander à quelqu'un de me passer le sel ou le beurre. J'étais placé en face d'Ann, j'étais bien ; d'être assis devant elle, la regarder tout mon soûl, sans insistance gênante, suffisait à mon bonheur.

Plus tard dans la soirée alors que nous prenions le café dans le salon, Irby a soulevé la question de leurs projets. D'après lui, jusqu'à la réception de la troisième lettre, celle qui préciserait les modalités de livraison de l'argent, il n'y avait aucun danger que l'extorqueur se manifeste à nouveau.

— Et puis, bien sûr, seulement si nous ignorons cette demande, a-t-il ajouté.

— Le ferez-vous ?

— Pour être franc, M. Wade, tout dépend des circonstances, a répondu Shipman. D'abord, il y a la possibilité que nous le coincions lorsqu'il essaiera de déposer la dernière lettre. Mais quelque chose me dit qu'il la postera. Il doit savoir à présent que la maison est surveillée.

— Et si la lettre arrive bien par la poste ?

— Eh bien, cinquante mille dollars, c'est pratiquement tout ce qu'il reste de l'héritage Eldridge. Si Ann devait donner cet argent, elle se retrouverait quasiment sur la paille, nous ne paierons donc pas. Nous avons décidé de refuser, à moins que nous ne soyons pleinement convaincus que la sécurité d'Ann est en jeu. Et avec les mesures que nous avons prises…

— Mais vous avez préparé la somme ?

Shipman a jeté un coup d'œil à la ronde pour s'assurer qu'aucun des domestiques ne se trouvait dans les parages, puis il a tapoté son veston à hauteur de sa poche intérieure.

— J'ai dû vendre quasiment tous les biens immobiliers, mais nous en avons parlé aussi. De toutes façons le marché était favorable, c'était le bon moment pour vendre. Nous réinvestirons cet argent dès que cette histoire sera terminée.

Environ une heure plus tard, seul dans ma chambre, je regardais mon reflet dans le grand miroir de la penderie tout en

défaisant mon nœud de cravate. Je n'ai encore rien fait, ai-je pensé avant de m'avouer que j'étais lessivé, épuisé par le voyage. Demain était un autre jour, tout semblait en ordre pour ce soir. Irby était un type bien ; pas brillant en matière de déductions mais compétent quand il s'agit de dresser des plans défensifs.

Baillant à m'en décrocher la mâchoire, je me suis installé sur le bord de la chaise et j'ai commencé à me déchausser. Mes paupières étaient lourdes ; si je ne voulais pas m'endormir sur la chaise il fallait que je me dépêche de me mettre au lit.

Une idée, soudain m'a tiré de ma torpeur, provisoirement du moins ; j'étais *trop* fatigué, anormalement fatigué. Surtout que j'avais eu une bonne nuit de sommeil la veille et un après-midi en train peu fatigante. Le café ? Avait-on versé un somnifère dans le café servi au salon ?

Dix minutes plus tard, j'en étais convaincu. Le café avait été drogué ; conclusion, cette soirée s'annonçait cruciale !

J'ai ôté mes chaussures, enfilé mon holster. Dans la salle de bains j'ai réussi à me faire vomir avant d'avaler quatre cachets de citrate de caféine tirés d'un petit flacon dont je ne me sépare jamais.

Je me sentais vaseux ; si je voulais rester éveillé, il me fallait résister à la tentation de m'asseoir ou de me coucher. J'ai malgré tout pensé à éteindre la lumière de ma chambre ; celui qui préparait un coup, quel qu'il soit, devait me croire endormi, et me laisser enquêter à ma guise, car si mes souvenirs étaient exacts, tous les convives avaient bu du café ce soir, ce qui signifiait que moi, Gros Lard Wade, j'allais devoir agir seul. Tous vraiment ?

Voyons, où étaient les deux agents qui secondaient Irby ? L'un d'eux était de ronde à l'extérieur, l'autre dînait dans la cuisine avec les domestiques. Est-ce que leur café avait été drogué ? Sans doute. Il ne servait à rien de neutraliser les occupants de la maison et d'épargner les domestiques et la police. Surtout la police. Même le flic de ronde avait bu le café qu'Allen lui avait porté en domestique docile, obéissant aux ordres qu'Irby, je m'en souvenais, lui avait donnés.

Le coupable avait certainement refusé… Pas nécessairement. Il lui suffisait de disposer d'un antidote ou de vider

discrètement sa tasse dans un pot de fleur. Quant aux occasions d'agir, elles ne permettaient pas de désigner ou d'éliminer un convive, chacun d'entre nous était entré et sorti plusieurs fois du salon.

Mes yeux s'étaient habitués à l'obscurité ; j'y voyais suffisamment pour traverser la chambre sans buter dans les meubles. J'ai entrouvert la porte, l'oreille aux aguets, sans oser m'adosser au mur ou au chambranle de la porte. La maison était plongée dans un si profond silence que j'hésitais même à poser mes pieds déchaussés sur le parquet dont une planche craquait. Combien de temps suis-je resté sur le pas de la porte à guetter un bruit, quel qu'il soit, quelque part dans la maison ? Je l'ignore. Des heures, semble-t-il, mais ce fut sans doute moins. Mon malaise augmentait aggravé par le sentiment que j'allais m'endormir debout, m'écraser au sol avec fracas et que même ma chute ne me réveillerait pas !

J'ai alors entendu des bruits de pas feutrés au rez-de-chaussée, et le grincement ténu d'une porte.

J'ai longé le couloir du premier étage à l'aveuglette, dans une obscurité totale, j'ai descendu les escaliers à tâtons. Un faible clair de lune traversant la vitre de la porte d'entrée éclairait suffisamment le hall pour guider mes pas. Un frottement métallique semblait venir de la pièce située au fond du hall, celle qui avait été le cabinet de travail de feu M. Eldridge ; un rectangle plus sombre à cet endroit-là marquait l'emplacement de la porte, elle était ouverte.

L'automatique bien en main j'ai silencieusement gagné la porte, effleuré le mur, et trouvé l'interrupteur. Allen, le domestique, dans un sursaut, s'est vivement écarté du coffre-fort dont il manipulait la serrure, tout en portant la main à la poche de son pantalon. En voyant mon arme, il a blêmi et choisi de lever lentement les bras.

J'ai refermé la porte derrière moi.

— Quelqu'un est avec toi sur le coup ? C'est toi qui as envoyé ces lettres ?

— Vous êtes cinglé, flicaille, grogna-t-il. J'ai jamais envoyé ces lettres mais j'ai compris en vous voyant que j'étais mal barré, un ex-taulard, tu penses !

— Qui t'a dégotté ce boulot, ici ?

— Une agence pour l'emploi, mais écoutez… J'ai pas envoyé ces lettres ! Et j'ai rien à voir avec ce trou creusé… cette tombe.

— Ni avec le café ?

Il a écarquillé les yeux de surprise.

— Quoi, le café était drogué ? Ça explique tout. Le flic de choc dehors est dans les vapes. J'aime pas le café, j'en ai pas pris.

— Comment t'es au courant pour le policier ? T'es sorti ?

Il a secoué la tête.

— Je l'ai vu depuis ma fenêtre. Il s'est adossé contre un arbre et il a dû s'endormir debout. Il est tombé, il ne s'est pas relevé. C'est pour ça que…

Il s'est humecté les lèvres.

— Que tu t'es occupé du coffre, tu savais qu'il y avait de l'argent.

— Écoutez, vous m'avez pris sur le fait, je vais pas vous raconter des salades. J'étais nickel, mais cinquante mille dollars… Ils sont dans la maison. Dans ce coffre ou non, j'en sais rien et je voulais le savoir. Comme j'ai dit, j'ai un casier. Avec cette baraque pleine de flics et Dieu sait ce qu'il se trame ici, j'étais fait comme un rat. J'allais me faire la malle.

— Avec les cinquante mille dollars, si tu les avais trouvés.

— Ben oui. J'ai vu le flic tomber dans les pommes, j'ai sauté sur l'occase. Les chiens me connaissent. Écoutez, je suis franc avec vous. J'ai pas…

— D'accord. Tu dis peut-être la vérité, t'es peut-être qu'une pièce du puzzle. Je vais te ligoter et te laisser dans la chambre. Allons-y.

Je me suis dirigé vers la porte, mon automatique à la main. J'avais, je ne sais comment, le pressentiment qu'Allen disait la vérité, ou du moins une partie de celle-ci. Qu'il soit venu dans cette maison avec l'idée de se ranger ou de l'inspecter avant de la cambrioler, peu importait à présent. Dans un cas comme dans l'autre, la possibilité d'empocher sans risque de se faire prendre cinquante mille dollars l'aurait poussé à agir exactement comme il l'avait fait.

Cette partie de l'histoire sonnait vrai ; pour l'instant j'avais attrapé du menu fretin. Pour pêcher le gros poisson, il fallait

que je neutralise Allen dont on pourrait vérifier les dires demain.

Soudain, j'ai aperçu mon reflet dans un miroir. J'avais le visage d'un blanc crayeux, les lèvres bleues, et les yeux semblables à ceux d'un démon.

J'ai dû fixer ce reflet un peu trop longtemps, parce qu'Allen, les mains toujours à hauteur d'épaule, a profité de mon attention défaillante pour me dépasser, pivoter sur les talons et claquer du plat de la main l'automatique que je serrais mollement. J'ai reçu en pleine mâchoire un méchant uppercut qui m'a envoyé valdinguer en arrière comme un ivrogne.

J'ai heurté le mur de la tête, pas trop fort, sans dégâts apparents. Sous l'effet du choc il m'a même semblé que mes idées s'éclaircissaient et que ma coordination musculaire s'améliorait.

Allen a risqué un geste vers sa poche de pantalon. J'ai plongé, je l'ai saisi à bras-le-corps pour un plaquage qui nous a projetés tous les deux par terre.

Les coups pleuvaient sur mon visage. J'ai réussi à agripper un de ses poignets et à le tordre de toutes mes forces. Succès assuré ; avec une faible plainte, il a roulé de côté et renoncé à se battre.

J'ai alors terminé son geste et sorti de sa poche un revolver nickelé calibre trente-deux.

Pris d'un nouvel accès de faiblesse, je lui ai asséné un coup de crosse sur la nuque, léger, efficace, professionnel, suffisant pour qu'il me foute la paix le temps de le ligoter. Avec les embrasses qui retenaient les lourdes tentures devant la fenêtre j'ai fermement lié les poignets et les chevilles d'Allen, je ne l'ai pas bâillonné, il n'avait rien à gagner à crier, de toutes façons.

Épuisé, je me suis brièvement appuyé au mur pour essayer de recouvrer mes forces, mais je me sentais plus mal que bien et totalement incapable de le porter jusqu'à ma chambre. Plus tard, peut-être, lorsque cette vague de vertige aurait disparu, je le planquerais dans un placard. Pourtant, je devais toujours le mettre hors circuit, et me préparer à contrer l'individu qui fomentait un coup tordu et n'était pas encore passé à l'acte.

Une autre dose de caféine ? Pourquoi pas ! un ou deux cachets, pas plus, assez pour supprimer le bourdonnement qui m'emplissait la tête ; pas assez pour accélérer davantage mes pulsations cardiaques déjà dangereusement affolées par la bagarre avec Allen.

J'ai remonté les escaliers accroché à la rampe, indifférent au bruit que je pouvais faire ; quiconque n'avait pas été perturbé par le raffut du rez-de-chaussée ne se réveillerait pas au son d'un petit craquement.

Lorsque j'ai enfin posé le pied sur le palier et entrepris de longer à tâtons le mur jusqu'à ma chambre, j'ai eu l'impression d'avoir gravi les marches comme un acteur dans un film au ralenti. Je me guidais des deux mains, ce qui signifiait que j'avais lâché mon arme quelque part sans pour autant me souvenir de l'avoir entendu tomber. Je percevais le raclement de mes doigts sur le mur, comme distant de plusieurs kilomètres.

J'avais presque atteint la porte lorsque mes genoux ont cédé sous moi. Quelque chose d'assez mou, sans doute le tapis, m'a frappé le visage.

Rideau.

Un long moment plus tard, j'ai senti qu'on me secouait, que quelqu'un me criait à l'oreille. J'ai ouvert les yeux, ma boîte crânienne a explosé, la pâle lueur de l'aube naissante qui se faufilait dans le couloir m'a agressé comme un projecteur d'aéroport allumé à trois mètres de moi.

C'est le capitaine Irby qui m'avait réveillé. Il avait l'air presque aussi mal en point que moi.

— Ann a disparu ! Ann a disparu ! criait-il. Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que tu fous ici ?

Je me suis relevé tant bien que mal, j'ai titubé jusqu'à la porte de la chambre d'Ann. Elle était ouverte. On avait jeté les couvertures au pied du lit. On avait dormi dedans mais il n'y avait aucune trace de lutte. Hébété, j'ai rassemblé en hâte quelques idées. Oui, elle aussi avait été droguée.

— Oui, elle a disparu ! Vite, mon gars, qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

En quelques phrases brèves, j'ai relaté ce qui avait précédé ce quasi coma.

— Est-ce que je dois aller voir si Allen est encore là ? ai-je demandé.

— On verra ça plus tard. S'il s'est dégagé de ses liens, il est déjà loin, sinon il y est encore. Réveillons les autres.

Il partait déjà vers l'extrémité du couloir ; j'ai choisi une porte fermée que j'ai martelée du poing et devant l'absence de réponse, ouvert sans tarder.

Le corps massif de Shipman était allongé, détendu, en travers de son lit. Il était à demi-dévêtu et un livre se trouvait par terre là où il l'avait laissé tomber. Ses lèvres avaient la même teinte bleutée que les miennes ou celles du capitaine Irby.

Je l'ai secoué ; sans résultat ; je l'ai alors giflé sans ménagement jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux. Pendant que je le mettais au courant, Irby est arrivé, il haletait.

— J'ai pas pu réveiller Balfour, mais il est vivant, il respire régulièrement. Je crois qu'il a pris une double dose. On va appeler un docteur. Venez, on va voir si Allen est encore là.

Allen était encore là mais il n'était pas utile qu'on se dépêche pour le libérer de ses liens. Il y avait une flaque de sang séché sous sa tête. On lui avait défoncé le crâne.

Irby m'a regardé avec perplexité.

— C'est ça que t'appelles un léger coup sur la tête, Wade ?

— Ce n'est pas moi. Je l'ai cogné doucement, je t'assure. Quelqu'un est passé après moi.

Pourvu que ce soit la vérité ! Après tout, j'étais sous l'emprise de la drogue, et mes faits et gestes passés étaient un tantinet confus.

— Bon, on verra ça. En attendant, tu es en état d'arrestation pour homicide. Ne quitte pas la maison !

— Au diable cette histoire ! La colère me submergeait. Et Ann ? Qu'est-ce qu'on fait maintenant ?

Le bruit de la sonnette nous a surpris. Nous avons couru vers la porte d'entrée vitrée à travers laquelle nous avons distingué une silhouette en uniforme bleu.

— Clanden. Il est venu relever l'un de mes gars. Il est un peu en avance.

— Bonjour, capitaine, a dit Clanden au moment où on ouvrait la porte. Dites, quelqu'un a empoisonné les chiens, ils

sont là-bas sous un arbre. On dirait de la strychnine. Tout va bien ici ?

Irby a grogné d'un air de dégoût ; il a ordonné à l'agent de commencer une ronde sur les terres, l'assurant qu'il recevrait bientôt de l'aide, puis s'est tourné vers moi.

— Je vais être occupé au téléphone un moment, Wade. Tu peux commencer à fouiller la maison, si tu veux aider. Il se peut que… Enfin, peu importe, vois si tu trouves quelque chose.

J'ai accepté avec enthousiasme, content de pouvoir faire quelque chose, n'importe quoi, et je me suis rué vers les escaliers. J'y ai rencontré Shipman qui descendait. Il semblait en état de choc.

D'une voix blanche, il a bredouillé :

— Le champ au nord ! cette tombe ! je vais voir.

— Des clous, vous ne trouverez rien là-bas, ai-je expliqué, comme si je voulais m'en convaincre moi-même. L'auteur du kidnapping est plus malin que nous, il savait qu'il n'encaisserait rien tant que Ann serait en sécurité. Pour toucher cet argent, il devait démontrer qu'elle ne l'était pas ; donc l'enlever. La prochaine étape sera une lettre.

— Sans doute, mais…

Il a continué sa descente, m'a dépassé et s'est dirigé vers l'arrière de la maison.

J'ai entamé mes recherches par le grenier, et je me trouvais au premier étage lorsqu'Irby m'a crié d'y rester. Il s'occuperait de la partie inférieure de la maison à présent qu'il avait fini de téléphoner. J'ai continué à fouiller sans trop savoir ce que je cherchais.

Quel que soit l'objet de ma quête, il est resté introuvable… jusqu'à ce que je m'asseye sur les marches pour me reposer et regarde distraitement la paume de ma main droite. C'était là. Pendant peut-être cinq secondes, j'ai observé avec une curiosité abstraite cette légère trace bleue. Alors tout s'est mis en place.

Je me suis levé si soudainement que j'ai été pris de vertige et que j'ai failli tomber. Sans attendre d'avoir surmonté mon malaise j'ai entrepris de descendre les escaliers agrippé à la rampe. Lorsque je suis arrivé en bas le pire était passé. Je suis sorti par la porte de derrière, et j'ai couru sur le sentier.

Juge Shipman avait rejoint le bord de la tombe ouverte. Il s'est retourné en entendant ma galopade.

— Il y a une enveloppe là-dedans, Wade ! il était tout excité. Vous voyez une perche dans le coin ? C'est tellement boueux et glissant qu'on ne peut pas descendre et en ressortir !

— Au diable cette enveloppe ! Où est Ann ? ai-je crié, en braquant sur lui mon automatique retrouvé.

Il était pâle mais ses traits étaient calmes.

— Vous êtes fou ? Écartez cette arme, aidez-moi à attraper cette lettre.

— Laissez-moi deviner, ai-je dit d'une voix glacée. Je ne sais pas comment, peut-être au gré de spéculations hasardeuses, vous avez falsifié les comptes et vous vous êtes retrouvé sur la corde raide. Vous n'avez pas cinquante mille dollars ; la famille Eldridge non plus, sauf sur le papier. Vous alliez payer cinquante mille dollars mythiques à une tierce personne également mythique ; joli tour de passe-passe. Qui sait ? Vous pouviez même y trouver un bénéfice si vous n'êtes pas en dette de plus de cinquante mille. Où est Ann ?

— Cette accusation est grotesque, s'est-il exclamé, outragé. Vous partez au quart de tour !

— Mon pistolet aussi, à moins que vous ne parliez, ai-je répliqué d'un ton sinistre. La partie est terminée. L'agence pour laquelle je travaille a un service comptable de premier ordre. Si vous croyez que les comptes de la succession peuvent supporter une expertise au peigne fin, allez-y, continuez de bluffer.

J'avais vu juste. Son visage est devenu livide, puis hagard. Il a plongé la main dans la poche de sa veste ; j'ai pointé le canon de mon automatique vers ses genoux, j'ai pressé la détente. Le percuteur a fait *clic* en frappant dans le vide.

Et me voilà comme une andouille, les yeux rivés sur la gueule d'un revolver calibre 38 à canon court, tenu d'une main ferme par Shipman ! Quel manque de jugeotte ! Je reste inconscient pendant des heures, je laisse mon arme sans surveillance, abandonnée quelque part dans le couloir du premier étage, et j'oublie de vérifier le chargeur ! Chapeau, Gros Lard Wade ! Shipman passant près de moi pour aller chercher Ann dans sa chambre s'était montré plus malin.

Je voyais presque turbiner ses méninges. Il n'avait d'autre issue que de m'abattre, certes, mais comment transformer un meurtre en légitime défense ? Quelle histoire servir à la police ?

Moi aussi j'avais le cerveau en ébullition. Voyons… Est-ce qu'en le soûlant de paroles je l'empêcherais de réfléchir vite et bien ? C'était un coup risqué ; et si je m'arrangeais pour faire traîner les choses en longueur ? Jusqu'à ce qu'Irby s'inquiète après moi, se mette personnellement à ma recherche… Qui sait, j'avais peut-être une chance. Je me suis lancé.

— Il fallait que vous liquidiez Allen. Parce qu'il était allongé là-bas, ligoté. Il vous a vu, il vous a reconnu quand vous vous êtes rendu dans la pièce où se trouve le coffre-fort, quand vous avez allumé la lumière. Pourquoi êtes-vous allé dans ce bureau, je n'en sais rien. Peut-être faisiez-vous le tour de la maison pour vous assurer que…

— La ferme !

Il a glissé sa main gauche dans son autre poche. J'ai entendu un cliquetis, sans doute les balles de mon automatique. Il s'interrogeait… Aurait-il le temps de recharger mon arme entre le tir et l'arrivée des occupants de la maison, alertés par la détonation ?

— Savez-vous comment j'ai compris que vous étiez coupable ? ai-je demandé plus pressé que jamais. J'avais une trace bleue sur la main, celle avec laquelle je vous ai giflé pour vous réveiller et vous sortir de votre pseudo-sommeil. Vous saviez évidemment que la drogue mise dans le café donnerait une teinte bleutée aux lèvres des victimes. Vous vous êtes maquillé pour faire croire que vous aussi, vous aviez été drogué. Regardez.

J'ai levé ma main droite, la paume vers lui ; son regard s'est détourné de moi une fraction de seconde. J'ai saisi la chance au vol, c'était la seule que j'aurais jamais. De la main gauche j'ai empoigné le canon de son arme.

Il a tiré ; déviée de sa trajectoire, la balle m'a éraflé la main, m'a raté de peu. Je lui ai arraché son revolver ; il m'a flanqué un coup si violent que j'ai reculé d'un bon mètre, battant l'air pour retrouver mon équilibre. L'arme est tombée entre nous, un peu plus près de lui que de moi, toujours sur le point de m'étaler. Il

s'est baissé pour la ramasser à la seconde même où je recouvrais l'équilibre. Je lui ai foncé dessus, le cueillant d'un uppercut si puissant que j'ai cru me fracasser les os de la main.

Fin du combat. Il s'est effondré ; d'un coup de pied, j'ai écarté le revolver avant de me pencher au-dessus de lui et de lui asséner de vigoureuses claques propres à le ranimer.

— Où avez-vous mis Ann ? ai-je demandé, les dents serrées.

Il m'a foudroyé du regard, sans répondre. Déloyal ou pas, j'ai remis le couvert, sur le nez pour ne pas l'assommer.

Je réfléchissais à toute vitesse ; Shipman était-il démasqué ou pas ? Pas tout à fait, s'il ne parlait pas. Ann, inconsciente, n'avait pas vu son ravisseur. Allen, le seul témoin, était mort. On pourrait certes prouver que les comptes étaient faux, mais pour l'inculper de kidnapping on était un peu courts.

Bah ! On verrait ça plus tard. Une seule chose comptait pour moi : la sécurité d'Ann. Ann qu'on retrouverait peut-être trop tard, si Shipman, dont le projet éventé était tombé à l'eau, refusait de parler. Comment Ann, ligotée et bâillonnée, survivrait-elle ? Elle mourrait de faim, quelque part, peut-être à des dizaines de kilomètres d'ici, puisque Shipman avait eu presque toute la nuit pour la cacher !

Irby et l'un de ses hommes accouraient depuis la maison, alertés par la détonation. Ils étaient encore à sept cent mètres de nous mais ils seraient là dans quelques minutes. Shipman ne les avaient pas vus.

Je devais travailler vite, et je me fichais bien de me conduire en gentleman. Je me suis méthodiquement occupé de son nez, jusqu'à le faire saigner.

— Où est Ann ? ai-je répété avant de m'attaquer à ses yeux l'un après l'autre.

Il a hurlé de douleur, m'a insulté, ce qui lui a coûté deux dents.

Je suis revenu au nez.

Je lui ai arraché la réponse in extremis. Elle était dans la cabane de la carrière sur Burke Road.

*

* *

Mon départ était prévu pour dans trois jours. Après examen, Doc Rogers avait estimé que les os de ma main gauche se remettaient tranquillement en place et que ma main serait guérie dans un mois, peut-être moins. La porte de ma chambre était ouverte, Ann Eldridge se tenait sur le seuil.

— Tu aimes bien la ville, Dale ? m'a-t-elle demandé.

— Super, ai-je marmonné avec indifférence. Je suis déjà l'assistant du directeur de l'agence, et je n'y travaille que depuis quatre ans. Et ici – je souriais – je ne suis que Gros Lard Wade. J'imagine que personne n'est prophète en son pays, surtout s'il a quelques kilos de trop.

— Mais c'est plus le cas. Dale, je pense à… à emménager en ville moi aussi, maintenant que la situation est différente. Tu crois que je m'y plairais ?

— Je pense que oui, mais il se peut que tu te sentes seule au début.

— Ah bon ? Tes sentiments ont changé ?

Je l'ai fixée, bouche bée ; avais-je bien compris le sous-entendu ? Pensait-elle vraiment… La chambre dansait la farandole autour de moi.

— Tu veux dire…, ai-je bafouillé d'une voix blanche.

Elle a acquiescé.

Clue in Blue
Thrilling Mystery
Janvier 1942

La Mort est un Lapin blanc

L'air morose, l'homme vêtu d'une salopette tapa longuement du pied sur le marchepied de ma voiture.

— Ils ont crié et ils sont morts, finit-il par dire.

Ce n'était pas un sujet de conversation très joyeux *;* j'aurais dû me souvenir que j'avais une passagère et cesser de lui poser des questions. Mais la femme assise à mes côtés, ma cousine, semblait aussi intéressée que moi. En fait, c'est elle qui posa la question suivante :

— Mais il *devait* bien y avoir une raison. Le certificat de décès ne mentionnait rien ?

L'homme grommela.

— Maladie du cœur.

C'est toujours ce qu'ils mettent quand ils n'en savent rien.

Il cracha dans la poussière, au pied du panneau qui indiquait :

« Vous sortez maintenant de St. Agatha » (information superflue car nous avions quitté la centaine de bâtiments éparpillés de la ville depuis presque un kilomètre plus tôt). Il ajouta :

— Trois types en bonne santé sont morts en un mois. Tous pendant leur sommeil. Ils ont crié, et ils sont morts.

— Mais quel rapport avec le professeur Allers ? lui demandai-je. Vous voulez dire, vous pensez que…

— Monsieur, répondit-il d'un air maussade, je ne pense pas. Vous m'avez demandé pourquoi aucun gars de la région n'irait à la résidence du professeur sur un pari, et je vous l'ai dit. Peut-être qu'il n'y a pas de rapport. Faites-en ce que vous voulez.

Pour un type du Maine, c'était un vrai discours, la plus longue réponse que j'aie obtenue jusqu'ici. Il se mit en devoir de

s'éloigner ; peut-être pensait-il que son éloquence nous embarrassait.

— Est-ce que cette route conduit à la ferme de Dick Willis ?

Il acquiesça et sourit, ravi de ce nouveau sujet de conversation.

— Ouaip, si on peut appeler ça une ferme.

— Vous croyez qu'il est chez lui ?

— Pour sûr. Il ne vient en ville qu'une fois pas semaine, pour se ravitailler. Elle est à sept kilomètres après Allers, la maison suivante. La toute dernière baraque au bout de la route.

— Si on peut appeler ça une route, remarquai-je. Merci pour tout.

Je me tournai vers Rita ; ses yeux brillaient d'une excitation que je ne savais à quoi attribuer. Aux retrouvailles imminentes avec son fiancé (et mon ami) Dick Willis, ou à cause du sombre tableau sous lequel on nous avait dépeint l'autre homme, un étranger pour nous deux, que je comptais voir ? D'une certaine façon les deux rencontres à venir étaient accidentelles. Je me rendais dans le Maine profond pour y chasser, mais j'avais promis à mon patron que j'irais rendre visite à Ormond Allers, qui avait été un bon client de la société de fournitures scientifiques pour laquelle je travaille. Allers avait récemment cessé de nous acheter du matériel.

Rita m'avait demandé de l'emmener pour une courte visite surprise à Dick qui ignorait notre venue. Il s'était enterré dans une petite ferme du Maine pour y écrire un livre sur Tahiti. Nous avions prévu de passer un après-midi avec Dick, puis de revenir à St. Agatha où Rita prendrait le train pour rentrer seule, tandis que je m'enfoncerais plus avant dans les terrains de chasse. Mais nous avions été retardés, il faisait presque nuit à présent.

— Écoute, si on va chez Dick maintenant, on sera à peine arrivés qu'il faudra repartir. Je retourne à St. Agatha et je te dépose à l'hôtel ou à ce qui en fait office. Je vais ensuite rendre visite à cet Allers pour m'en débarrasser, et demain je te conduirai chez Dick. Comme ça on aura toute la journée…

— Il n'en est pas question, dit Rita d'un ton péremptoire. Cette journée entière avec Dick me tente bien, et il *est* trop tard

pour nous rendre chez lui, mais je reste avec toi ; je veux voir ce mystérieux « professeur ». Je veux autant que toi savoir s'il a tué ces gens de la région.

— Ce sont des idioties, voyons ! protestai-je. Une superstition locale ajoutée à la crainte qu'inspire un scientifique excentrique qui a écrit des bouquins de psychiatrie et d'occultisme…

— Il a vraiment fait ça, Sandy ? Écrit sur l'occultisme, je veux dire ?

— Oui. C'est pour ça qu'il s'est fait virer de sa chaire à l'université. Il n'a plus rien écrit, et personne ne semble savoir ce qu'il fabrique depuis qu'il s'est installé ici. Mais, bien sûr, les gens du cru attribuent tout ce qui pourrait se passer de bizarre à…

— Tu crois vraiment que c'est juste une superstition ?

— Bien sûr. Quoi d'autre ?

Elle me gratifia d'un sourire espiègle.

— Alors il n'y a aucune raison pour que je ne te suive pas, si j'en ai envie.

Flûte ! J'avais foncé tête première dans le piège qu'elle me tendait. Je grommelai une réponse peu gracieuse et remis la voiture en marche.

Alors que nous roulions dans un crépuscule grandissant, l'état de la route se détériorait. Lorsqu'elle commença à serpenter dans la forêt quelques kilomètres plus loin, elle se réduisait à deux profonds sillons creusés au milieu d'une zone dégagée. Croiser une autre voiture aurait obligé l'un des deux véhicules à faire une marche arrière sur au moins un kilomètre et demi. Par chance, cette manœuvre nous fut épargnée. Nous avions parcouru une quinzaine de kilomètres sans voir âme qui vive depuis le type avec lequel nous avions discuté à la sortie de la ville.

Je crus un instant que la route ne menait nulle part. Mais ce n'était pas le cas, pas tout à fait. J'avais allumé les phares dans la pénombre de la forêt. Soudain, dans la lumière…

— Stop ! cria Rita hors d'haleine. Sandy, c'est magnifique. Mais…

Je voyais ce qu'elle entendait par ce « mais ». Devant nous se tenait un couguar, ramassé sur lui-même. Libre et hors de toute

cage c'est un animal magnifique… à une certaine distance. Ils n'attaquent pas les hommes sans provocation – peu d'animaux le font, en fait – mais si on ne porte pas d'arme on préfère voir un couguar de dos que de face. Je crus un instant que la furie à fourrure qui grondait devant nous était aveuglée par nos phares, et qu'elle atteindrait le bas-côté dès que l'obscurité gagnerait. Je freinai, éteignis les phares ; la voiture s'immobilisa à trois mètres du fauve. Dans le silence revenu nous entendîmes clairement son feulement ; la lumière était juste suffisante pour nous permettre de distinguer sa silhouette et l'éclat de ses yeux.

— Il ne bougera pas, dit Rita. Fais le tour… non, c'est pas possible. Klaxonne, Sandy. Fais lui peur. Ne l'écrase pas.

Je n'en avais pas l'intention, bien sûr. Si mon fusil n'avait pas été démonté et rangé au fond du coffre je n'aurais pas demandé mieux que de tenter le coup à cette distance. Je crois que j'aurais tiré à travers le pare-brise si nécessaire pour y arriver. Mais un chasseur, même un amateur comme moi, trouve peu de plaisir à chasser en V-8. J'actionnai le klaxon. Le couguar bougea un peu du milieu de la route vers un des sillons dans lesquels je devais veiller à maintenir les roues pour éviter les arbres de part et d'autre. Il clopinait sur trois pattes.

— Sandy, il est blessé, dit Rita. Une patte arrière… tu ne peux pas lui faire peur avec un bâton ou autre chose ?

— Je ne peux *pas*. Un couguar sur trois partes se déplace quand même plus vite que moi sur deux. Dans ces bois, et sans arme… non merci. Je vais avancer doucement. Peut-être…

J'enclenchai la première, fis deux mètres. Le félin ne céda pas.

Je le voyais à peine à présent devant mon pare-chocs, sur la gauche.

— Recule jusqu'à être hors de vue, suggéra Rita. Il a peut-être trop peur pour bouger. Il s'enfuira quand tu auras disparu.

N'ayant rien de mieux à proposer, je passai la marche arrière et reculai lentement. Rita poussa soudain un petit cri perçant, et je fus moi-même à deux doigts de couiner de peur : le couguar venait de sauter sur le capot, et grondait, séparé de nous par un épais pare-brise dont, une fraction de seconde, j'avais oublié la

présence. Puis il disparut ; on entendit un choc sourd au-dessus de nos têtes.

— Sandy ! est-ce que le toit…

— Oui. Carrosserie acier.

Je ramenai le levier de vitesse en marche avant.

— Eh bien, voilà qui règle le problème. Il sautera sur la route ou sur un arbre quand on se mettra en marche.

— À cette vitesse, est-ce qu'il ne risque pas de se faire mal, Sandy ?

J'eus un bref éclat de rire.

— À quinze km/h ? De toutes façons qu'est-ce que tu proposes ? je sors pour le faire descendre de là ? on attend jusqu'au matin ?

Nous avions pris un peu de vitesse, autant que le permettait cette route. « J'espère… » dit Rita, puis elle s'arrêta. On n'entendait plus rien au-dessus de nous ; le fauve y était encore, sans doute. Je souhaitais qu'on n'eût jamais croisé ce couguar ; non par crainte des rayures sur le capot ou des dégâts possibles sur le toit, mais par une espèce d'appréhension due au comportement de l'animal lui-même : sa réaction n'était pas celle, normale et prévisible, qu'on attend d'un couguar. Quelque chose clochait que je n'arrivais pas à définir mais que je ressentais profondément.

Nous étions parvenus sur une portion de route droite, quoique à peine meilleure que celle que nous venions de quitter. J'accélérais jusqu'à environ vingt ou vingt-cinq km/h… et puis cela arriva.

Un choc et un grincement de griffes sur le capot. Un bref éclat de fourrure ; la voiture tressauta, alors même que j'écrasai la pédale de frein ; puis une deuxième secousse lorsque la roue arrière passa dessus, avant que la voiture ne s'immobilise. Rita eut un hoquet mais ne pipa mot. Je jetai un coup d'œil par la vitre arrière : je vis le couguar étendu par terre. Il avait l'air mort. Il devait l'être, mais je suis un type qui a du cœur.

J'ouvris la portière de mon côté, et avant de la refermer, je dis à Rita : « Reste là. Je vais vérifier. » Je claquai ma porte et fis le tour vers le coffre. Je sortis mon fusil du coffre, le remontai et le chargeai. Je m'approchai alors du couguar. Il

était mort, en effet, et pas très beau à voir. J'ignore pourquoi mais je me suis baissé, j'ai allumé ma lampe-torche pour éclairer ses pattes arrières. Il avait une blessure par balle à la patte gauche, juste en dessous de l'articulation.

De retour dans la voiture, je posai le fusil chargé, cran de sûreté mis, sur la banquette arrière à portée de main.

— Sandy, ça ne te paraît pas bizarre ? Presque comme… comme s'il t'avait délibérément *forcé* à le tuer. D'abord, il refuse de dégager la route, ensuite…

— Tu dérailles ! Les animaux ne se suicident pas. Il avait peur, il a perdu ses repères. Il était blessé, voilà tout.

Elle parut convaincue.

— Écoute. Il fait nuit, il est un peu tard pour rendre visite à quelqu'un. Et si on retournait en ville ? J'irai voir Allers demain matin.

— Et bien… Tu ne peux pas faire demi-tour ici… D'après ce qu'on nous a dit sa maison ne doit plus être très loin. Continue jusqu'à ce qu'on trouve ; si les lumières sont éteintes c'est qu'il est couché.

Elle n'avait pas tort, je me remis en route. J'étais comme obsédé, reconnus-je, par ce couguar dont le comportement m'avait déplu…

Nous nous retrouvâmes à découvert, une transition soudaine vers une zone de dunes ; devant nous brillait une lueur qui, à notre approche, se révéla être celle d'une lanterne qu'on agitait sur le bas-côté. Elle était tenue par un type vêtu d'un paletot en tartan. Il portait dans l'autre main un fusil à canon simple. Deux chiens, des molosses impressionnants, trottinaient à ses côtés. Dans le virage, mes phares illuminèrent brièvement la maison sombre, une centaine de mètres derrière lui, d'où il était venu à notre rencontre en entendant le moteur de la voiture. Parvenu à sa hauteur, j'arrêtai la voiture, et sans descendre je baissai un peu la vitre pour demander :

— Est-ce ici que vit le professeur Allers ? Peut-être est-ce vous, le professeur Allers ?

Les molosses reniflaient la voiture.

— Arrière ! ordonna-t-il aux chiens avant de me répondre. C'est ici. Mais c'est pas moi.

— Est-ce que le professeur est là ? Je voudrais le voir pour affaires. Bien sûr, s'il est couché je reviendrai demain. Je…

— Il dort, en effet, monsieur. Mais inutile de revenir demain. Il ne voit personne.

— C'est purement pour affaires. Si vous lui dites que je représente la société *Burkwald* je suis sûr qu'il me recevra.

— Je le lui dirai, demain. Vous perdrez votre temps à venir ici. Il ne voit personne. Arrière, Donner ! lança-t-il à l'adresse du plus gros des chiens qui s'approchait de la voiture.

— Je reviens demain, lui dis-je.

Je remontai la vitre et redémarrai. Il resta sur le bord de la route, immobile et muet, apparemment décidé à n'en pas bouger tant que je ne me serais pas éloigné. L'accueil avait été peu chaleureux mais j'étais convaincu qu'Allers me recevrait lorsqu'il saurait qui je représentais. Non que cela eût beaucoup d'importance. S'il refusait vraiment de me recevoir, alors de mon point de vue l'affaire était réglée. Elle n'était pas assez importante pour essayer d'arracher de force un rendez-vous. Quelques centaines de dollars de chiffre d'affaires par an ne sont vraiment pas vitaux pour une entreprise de la taille de *Burkwald Scientific*.

Je m'apprêtais à effectuer un demi-tour difficile vu l'étroitesse de la route, lorsque Rita me dit en me posant la main sur le bras :

— Attends, écoute Sandy, on n'est qu'à sept kilomètres de chez Dick. On devrait lui faire savoir qu'on est là. Imagine qu'il parte chasser ou pêcher dans les bois demain matin, avant qu'on arrive ?

C'était une possibilité. Dick Willis n'était ni un chasseur ni un pêcheur terrible mais dans ses lettres il parlait de journées entières passées dans les bois. Comme la poisse semblait du voyage, elle aussi, il était fort possible qu'il soit parti en balade, le matin-même de notre arrivée. Par ailleurs, il était à peine 21 h, et Dick aimerait peut-être passer quelques heures en ville en notre compagnie avant qu'on prenne des chambres pour la nuit. Enfin, même s'il s'était couché tôt, il serait heureux d'être réveillé par une visite aussi imprévue que réjouissante.

— Bonne idée, Rita, dis-je, et je poursuivis en direction de chez Dick.

Si l'état de la route n'empirait pas, nous serions rendus en vingt minutes. Une Lune nouvelle se montrait au-dessus de l'horizon ; sauf sous le couvert des arbres, on y voyait assez pour rouler tous phares éteints. La maison nous apparut soudain, quelques centaines de mètres devant nous, au détour d'une colline. C'était une bâtisse en bois énorme et délabrée ; comme perdue toute seule au milieu de ce paysage désolé. Derrière une lucarne éclairée du deuxième étage se découpait la silhouette en buste d'un homme.

— C'est Dick ! s'écria Rita, d'une voix un peu tremblante. Il va être surpris quand il reconnaîtra ses visiteurs !

— Je doute qu'il reçoive beaucoup de visiteurs dans ce coin paumé. Ne parlons même pas d'étrangers ! Bon Dieu, avec une maison pareille il a effectivement assez de place pour écrire ! un chapitre différent dans chaque pièce.

Nous nous approchâmes ; Rita, de sa place, ne devait plus apercevoir la fenêtre éclairée, du moins je l'espérais car ce que je voyais, moi, était infiniment troublant. L'homme à la fenêtre était bel et bien Dick ; je le reconnaissais, même si la réciproque n'était pas vraie. Un grillage à poulailler était cloué devant la fenêtre, en double épaisseur. Dick tenait devant lui un fusil pointé droit sur nous, détail que la silhouette en ombre chinoise entrevue de loin ne permettait pas de distinguer. Il ne visait pas, l'œil dans l'alignement du canon ; il se contentait de le tenir devant lui prêt à servir. Nous bifurquâmes dans la cour. Je coupai le moteur, arrêtai la voiture.

— Que je sois maudit ! Oh, pardon…

— Ne t'excuse pas. Moi aussi, Sandy. Qu'est-ce que… ?

— Un élan.

Oui, il y avait un élan dans la cour, un élan mort. Mort d'une étrange façon. La voiture de Dick ou ce qu'il en restait était là devant nous. L'élan, très gros, gisait par terre mort, les bois et le cou brisés, directement face au radiateur enfoncé. Comme s'il avait violemment chargé l'avant de la voiture à l'arrêt, à la vitesse d'un train express. L'impact avait défoncé le radiateur, fissuré le pare-brise. Vu l'état des roues l'essieu semblait avoir

été plié. Était-ce dû à mon imagination, je ne sais pas, toujours est-il que j'avais du mal à admettre que la charge, même fulgurante, d'un élan puisse produire autant de dégâts. Cependant, j'avais devant les yeux une voiture aussi endommagée que si elle avait heurté un poteau téléphonique à, disons, trente-cinq km/h.

— Il devait être maboul, grommelai-je.

Je ne regardai pas Rita ; avant que j'aie pu l'en empêcher, elle était descendue, et la tête levée vers la fenêtre éclairée, hélait son fiancé.

— Dick ! c'est Sandy et moi !

Je sortis après elle sans oublier mon 30-30.

S'il m'était difficile de deviner l'expression sur son visage à contre-jour, il me fut par contre facile de percevoir la peur qui donnait à sa voix une raucité inhabituelle.

— Rita ! Sandy ! rentrez vite dans cette voiture. Retournez en ville ! Vous êtes en danger là où vous êtes… en terrible danger !

Il tenait toujours le fusil, prêt à servir, le bout du canon appuyé contre les mailles du grillage comme pour nous protéger de je ne sais quel mystérieux péril nous guettant dans les parages. Si je n'avais pas connu Dick aussi bien, je l'aurais moins pris au sérieux. Après tout, j'étais armé, quel danger pouvait nous menacer à découvert dans une cour de ferme du Maine ?

— Retourne dans la voiture ! ordonnai-je pourtant à Rita d'un ton sec et si autoritaire qu'elle se prépara à obtempérer, non sans insister auprès de Dick :

— Dick, qu'est-ce qu'il se passe ? Quel danger ?

— Rita, s'il te plaît ! Fais-moi confiance ! je ne peux pas expliquer ; ça prendrait trop de temps, j'ignore quel danger vous guette en ce moment. Non, n'entrez pas dans la maison, ce serait pire. Croyez-moi, je vous en prie, et retournez en ville, vite !

— Sandy ! Force-la à monter dans la voiture. Reste pas planté là ! Retourne en ville, s'il te plaît.

Je pris le bras de Rita d'une main ferme.

— Tu ne vois pas qu'il est fou d'inquiétude à cause de toi ? quel que soit le problème ne reste pas plantée là ; monte dans la

voiture, ferme la portière, on va essayer alors d'en savoir plus. Sois gentille, fais ça pour lui !

Elle obéit à contrecœur.

— Uniquement jusqu'à ce que tu lui aies fait dire ce qui ne va pas. Je *ne retournerai pas* en ville s'il est en danger, sauf s'il vient avec nous !

Une fois la portière fermée, je levai de nouveau les yeux.

— Écoute, Dick. J'ai mon 30-30, prêt à faire feu si quelqu'un m'attaque. Alors, de quoi s'agit-il ? On ne partira pas avant de savoir de quoi il retourne.

— C'est trop difficile à expliquer, Sandy. Écoute… Bon, disons que quelqu'un essaie de me tuer à cause d'une chose que je sais… Tant que vous êtes là vous êtes également en danger. Tu ferais mieux de la ramener en ville.

— Dans ce cas, il faudra qu'elle conduise. Moi aussi j'ai un fusil et je vais t'aider à te défendre contre… ce qui t'attaque, quel qu'il soit. Sinon, pourquoi est-ce qu'on ne te ramènerait pas avec nous ?

— Parce que avec moi tu n'y arriveras jamais. Regarde cette voiture, bonne pour la casse. Eh oui, je démarrais lorsque ça s'est produit. Et c'est exactement ce qui arriverait à la tienne si je partais avec vous. Ça se pourrait bien en tout cas. J'ignore s'il te laisserait passer ou non, désormais. Voilà pourquoi tu ne peux pas laisser Rita rentrer toute seule, tu vois ?

Je voyais… oui et non.

— Qui est ce mystérieux "il" ? Ormond Allers ? Je trouvais qu'il y avait quelque chose de sacrément bizarre à propos de…

Je me tus subitement ; que m'avait-on raconté à St. Agatha ?

— Je vais risquer le coup, Dick. Allers est responsable de ces trois morts mystérieuses ; soit tu as tout découvert, soit tu as des preuves, et…

— Pour l'amour de Dieu, Sandy, la ferme ! Non, c'est pas ça ! Oh… bon sang, c'est foutu. Vous feriez aussi bien d'entrer à présent tous les deux. Vous ne retournerez jamais là-bas vivants. Écoute, je vais descendre vous ouvrir. Jusqu'à ce que je sois là, ouvre l'œil.

— Ouvrir l'œil sur quoi ?

— Dieu seul le sait, Sandy. Mais *tire sur tout ce qui bouge* !

Sa tête et ses épaules disparurent de la fenêtre ; j'entendis des claquements de portes, des pas qui dévalaient des escaliers ; enfin, sur un des côtés de la maison, une porte s'entrouvrit, d'où Dick, une lampe torche dans une main et un fusil de l'autre nous pressa de le rejoindre.

— Entrez, dépêchez-vous.

Rita, qui avait écouté notre discussion, était déjà sortie de voiture et courait vers lui. Il la prit dans ses bras et la serra contre lui, mais ne l'embrassa pas. Il repoussa le battant, verrouilla la porte, puis il nous conduisit jusqu'au premier étage et le long d'un couloir où une petite volée de marches abruptes, semblable à une échelle, menait à une trappe dans le plafond du couloir. Par la trappe ouverte, on pouvait voir la lumière d'une lampe à pétrole. C'était la pièce du deuxième étage avec la fenêtre, le poste de garde.

— Surveille nos arrières, Sandy, me prévint-il. Tu seras l'arrière-garde.

Je montai les marches à reculons, le fusil prêt à tirer sur je ne savais quoi. Nous bloquâmes la trappe. Je traversai la pièce jusqu'à la lucarne grillagée et regardai à l'extérieur. Derrière moi, j'entendis Dick s'exclamer :

— Rita ! Bon sang, ma petite, tu as reçu un drôle d'accueil ici. Je suis désolé…

Et la voix de Rita, un peu sourde :

— Oh, Dick. Je… je suis heureuse que nous soyons là. Maintenant, explique-nous.

Il inspira longuement.

— D'accord…

— Attends, intervins-je, dis-nous d'abord si on court un danger en restant à la fenêtre ? malgré le grillage, on fait des cibles parfaites.

Dick secoua la tête.

— Il ne tirera pas. Les balles laissent des traces. Il y a des recherches, des enquêtes. Il faut que notre mort paraisse accidentelle ou naturelle, tu vois ?

— Pas vraiment.

— Bon ; lorsque je suis venu ici pour la première fois, il y a environ deux mois, Allers semblait plutôt amical envers moi,

tout au moins même s'il ne l'est pas envers les habitants de la région. Je suis allé plusieurs fois chez lui, et il est venu ici une ou deux fois. Il parlait beaucoup de ses expériences. Les travaux qu'il essayait de mener à bien, et qu'il me décrivait avec fougue me paraissaient incroyables. J'ai eu l'impression qu'il débloquait un peu, même si je me suis bien gardé de lui dévoiler mon sentiment.

— Dans laquelle de ses spécialités, la psychologie ou l'occultisme était-il le plus intéressé ?

— Je dirais que ça couvrait les deux. Il m'a expliqué qu'il menait des expériences inhabituelles en hypnose animale avec quelques résultats étonnants. En fait, il prétendait qu'il pouvait aller plus loin que l'hypnose comme nous la concevons ordinairement ; qu'avec son corps en état d'auto-hypnose il était capable de prendre totalement le contrôle mental d'un animal.

Je sifflais doucement.

— Est-ce que tu veux dire… cet élan ? le couguar ?

— Quel couguar ? demanda aussitôt Dick.

Je le renseignai. Il approuva.

— Il a essayé d'entrer dans la maison, il y a un peu plus d'une heure. J'ai tiré, et je l'ai blessé. Alors le couguar étant devenu inutile à Allers, il a voulu en sortir.

Rita se tenait si près de moi que son épaule touchait mon bras, et je la sentis frissonner.

— Voulait en sortir ? répéta-t-elle.

— Exactement, confirma Dick d'une voix calme. C'est un des à-côtés de son « contrôle », si on peut l'appeler ainsi. L'animal doit mourir pour qu'il… il en abandonne le contrôle, pour… ça semble absurde à dire… pour qu'il réintègre son propre corps. Ou qu'il investisse celui d'un autre animal.

En d'autres circonstances les propos de Dick nous eussent paru insensés, mais là, dans cette pièce éclairée par une lampe à pétrole face à une fenêtre grillagée d'où on embrassait un paysage sauvage argenté par la Lune, eh bien…

— As-tu vu une de ses expériences, Dick ?

— Non, jamais. Il m'en parlait, je l'écoutais avec un certain scepticisme que j'évitais de montrer, bien sûr ! Ses dires me semblaient tellement fantastiques ! Qu'un homme, endormi,

hypnotisé ou drogué – oui, il absorbe une substance assez mystérieuse – puisse projeter sa propre personnalité dans un animal…

— Les animaux qu'il contrôlait doivent-ils nécessairement se trouver dans la pièce avec lui lorsque l'expérience démarre ?

— Oh, au début oui. Par la suite, il a prétendu avoir réussi à aller au-delà ; d'habiter le corps d'un animal et d'en contrôler simultanément un autre proche géographiquement. Pour « revenir » il lui fallait tuer l'animal, le pousser au suicide, en quelque sorte. L'acte étant indolore pour lui-même, il soutenait qu'il est toujours facile de se faire tuer d'une façon ou d'une autre.

— Tu crois qu'il est sous la forme d'un animal dont il a pris le contrôle en train d'essayer de te tuer, Dick ?

Rita bredouillait, terrorisée. Il acquiesça la mine sombre.

— Comment le combattre ? C'est ça le plus grave ; il ne sert à rien de tuer un des animaux qu'il contrôle, leur mort le « libère » pour un nouvel essai.

— Dick, parle-moi des hommes qui sont morts ? Que leur est-il arrivé ?

Il inspira à fond avant de répondre.

— Jusqu'à il y a un mois il me faisait part de ses expériences. Il est ensuite devenu plus secret sans que je sache pourquoi, mais pour tout dire, je n'avais jamais pris très au sérieux ses allégations et j'étais trop absorbé par mon livre pour m'en soucier durablement ; jusqu'à hier. Je suis tombé à cours de tabac, j'ai marché jusque chez lui pour lui en emprunter un peu. Il n'était pas là. Lui et le type qui travaille pour son compte étaient partis quelque part. Même les chiens avaient disparu. Bref… en résumé, j'ai pris la liberté de lui emprunter une centaine de grammes de tabac. J'ai jeté un coup d'œil dans le tiroir où il le conservait, et j'y ai trouvé le carnet sur lequel il note ses expériences. Je n'aurais pas dû le feuilleter, bien sûr, mais je l'ai fait. Voilà comment j'ai su pour ces hommes.

— Tu veux dire qu'il… qu'il a tué ces types, Dick ?

— C'est exactement ce que je veux dire. Oh, il ne s'agit pas de meurtres délibérés dans le sens où on l'entend ordinairement. Il n'a pas cherché à les assassiner, il a mené des expériences qui

ont échoué ; oui, il a essayé de prolonger ses expériences et de passer du contrôle des animaux à celui des hommes, et il a échoué. La psyché humaine, comme il l'a écrit, est plus fragile que celle des animaux inférieurs. Il n'y avait pas, je crois qu'on peut dire la place, assez de place pour deux volontés. Pour chaque tentative, il a investi quelqu'un en train de dormir ; oui, c'est également vrai pour les animaux ; il devait préalablement les endormir mais le choc les a tués.

Je me souvins des propres mots qu'avait tenus l'homme rencontré à St. Agatha : « Ils ont crié, et ils sont morts. »

Le récit d'une expérience qui, chez moi à New York m'aurait fait hurler de rire, me parut en ce lieu, en ce moment de la soirée, parfaitement plausible. D'où ma question :

— Qu'est-ce que tu as fait ?

— C'était une preuve de meurtre, Sandy. Il était de mon devoir de la remettre aux autorités. J'ai arraché les trois pages qui contenaient les passages accusateurs.

— Pourquoi pas le carnet entier ? interrogea Rita.

Un grand oiseau d'une espèce quelconque décrivait des cercles au-dessus de nos têtes. Dick resserra sa prise sur son fusil lorsqu'il répondit :

— J'étais à pied, tu vois. Il fallait que je vienne chercher la voiture ici, il fallait que je sois en sécurité loin de chez lui, en route pour la ville lorsque Allers reviendrait. Il aurait pu ne pas remarquer les pages manquantes. Hélas, il a dû feuilleter son calepin… Je suis venu ici au pas de course, j'ai grimpé dans ma voiture, prêt à partir, et…

— L'élan ?

Sans quitter des yeux l'oiseau tournoyant, il poursuivit :

— Oui. Alors j'ai bêtement continué à pied. Il y a un autre couguar mort dans ce champ.

— Mais enfin, Dick, avec deux fusils et la voiture, on…

— Oh, il arrêtera la voiture, compte là-dessus. Un élan ou un cerf sont parmi les plus dangereux, et il lui est plus facile de s'emparer d'eux la nuit. Mais même… t'as vu dans quel état était la fenêtre avant que j'y mette du grillage ?

J'acquiesçai.

— Comment…

— Une mouette. On n'est pas loin de la côte, ici. Elle a piqué droit sur la fenêtre. Elle s'est brisé le bec, bien sûr, mais…

Je frissonnai. La pensée d'un hibou ou d'une mouette plongeant en piqué sur le pare-brise du V-8 n'était guère plaisante.

— Assieds-toi, Dick, repose-toi. Je vais faire le guet. Suppose qu'on ne sorte pas du tout ? Qu'on se contente de tenir un siège ici ?

Il s'éloigna de la fenêtre, je vis de nouveau son visage marqué par la fatigue, ses yeux injectés de sang, épuisé.

— Tôt ou tard, l'un de nous va s'endormir. Alors… Trois hommes sont morts, d'accord ? Tant que nous sommes éveillés, Allers ne peut rien contre nous.

Il regarda tendrement Rita.

— Bon sang, chérie, j'aurais tellement voulu que tu ne sois pas mêlée à tout ça.

— Repose-toi, Dick. Je… je te ferai la conversation, tu ne risques pas de t'endormir, crois-moi !

J'écoutais Dick et Rita discuter derrière moi ; de temps à autre j'intervenais dans ce papotage, cet échange un peu irréel de propos anodins portant sur New York, nos années d'université, nos amis et relations ; un bavardage futile sur tout et sur rien à l'exception de l'épreuve que nous étions en train de vivre.

J'entendis Rita crier « Dick ! » d'un ton sec. Je tournai la tête, elle le secouait par les épaules : il avait failli s'endormir. Il ouvrit les yeux ; j'y remarquai une lueur d'effroi que je n'avais pas vue auparavant.

— Merci Rita ; je… je ferais mieux de ne plus m'asseoir.

Se levant, il se mit à arpenter lentement la pièce ; trois pas dans chaque sens comme un animal en cage. Rita l'accompagna un instant, puis s'assit et se contenta de le suivre des yeux.

— Poste-toi un instant à la fenêtre, Dick. Je vais descendre chercher du café. On pourra faire bouillir de l'eau sur la lampe.

— D'accord. Mais prends garde en descendant. Peut-être que je ferais mieux d'aller avec toi. Il se peut que…

Il s'interrompit. Nous nous regardâmes ; nous nous étions compris : depuis une heure maintenant, tout avait été trop

calme. Signe qu'Allers nous préparait quelque chose ou qu'il avait déjà préparé quelque chose.

— Est-ce que toutes les fenêtres sont bien fermées en bas ? Est-ce que…

— Et les serpents ? demanda Rita. Est-ce qu'il…

Dick répondit d'abord à la question de Rita.

— Je ne pense pas. Ses notes évoquaient une tentative de ce genre. Je crois qu'elle a échouée, l'esprit reptilien étant organisé selon un schéma différent. Quant aux fenêtres, Sandy… j'ai bien peur qu'elles ne soient pas infranchissables. Quelques fenestrons de la cave sont brisés, et un autre tient à peine sur ses gonds.

Je m'approchai de la trappe verrouillée qui, avec la fenêtre, constituait l'une des deux seules ouvertures de notre place-forte. À ce centre du panneau, un nœud dans le bois avait laissé un orifice de presque cinq centimètres de diamètre, au centre du panneau.

— Je vais écouter… leur dis-je avant de mettre mon doigt sur mes lèvres pour leur intimer le silence.

Je m'agenouillai et collai mon oreille au trou dans la trappe. Pas de bruit, un silence de mort. Puis il me sembla percevoir un léger frottement. Je plaçai mes mains en coupe autour du trou pour ne pas être gêné par la lumière, et j'y plaquai mon œil. D'abord je ne vis rien, rien que l'obscurité. Puis… quelque chose de petit et blanc, quelque chose que j'étais incapable d'identifier se tenait au pied des marches du petit escalier d'accès à la trappe. Ça bougeait… j'étais certain que ça bougeait ! Me relevant en silence, j'empoignai mon fusil.

— Il y a quelque chose là-dessous, chuchotai-je. Peut-être que je peux l'abattre d'ici. Rita, éteins cette lampe une minute. Mais tiens-toi prête à la rallumer.

Soudain, l'obscurité fut totale. Mais lorsque mes yeux se furent accoutumés à la pénombre, j'entrevis à la pâle lueur de la Lune le trou de la trappe d'un noir plus sombre. J'y appuyai le bout du canon, collai mon œil au viseur et pressai la détente dès que j'eus en ligne de mire une petite chose blanche.

La détonation du fusil fut assourdissante.

— Rita, la lampe ! ordonnai-je en l'entendant frotter une allumette.

J'identifiai le bruit léger que j'avais entendu au bas des escaliers. C'était le bruit d'une allumette que l'on gratte sur du bois !

La lumière vacilla, grandit, se stabilisa en enflammant la mèche. J'entendis Rita replacer le verre de lampe, et j'ouvris le verrou de la trappe tandis que Dick sur ses gardes se tenait prêt à tirer. Je dirigeai aussitôt le rayon de ma lampe de poche sur les escaliers, et je faillis éclater de rire. Un lapin blanc se trouvait au pied des escaliers, immobile. Dick exhala un long soupir. Nous avions raison de penser qu'un sort horrible nous était réservé, mais nous n'avions pas envisagé cette solution… Des papiers et des détritus formaient une petite pile près de la première marche ; ils avaient été assemblés là, après notre passage, et, tout près de la tête du lapin blanc immobile, se trouvait une poignée d'allumettes. En les ramassant je constatai qu'elles étaient humides au milieu comme si elles avaient été tenues dans la gueule d'un petit animal.

Dick était descendu sur mes talons.

— Le feu ! Mon Dieu, je n'avais pas songé au feu ! cette vieille baraque brûlerait comme une botte de paille, Sandy. Il faudra explorer la maison de fond en comble ! Seigneur, je nous croyais à l'abri au dernier étage !

Le regard horrifié, la voix blanche, Dick tremblait rétrospectivement de peur, plus concerné par le sort de Rita que par le sien propre. Je posai les yeux sur ce lapin blanc qui avait presque l'air normal, sur les allumettes que j'avais ramassées, et un frisson glacé me parcourut l'échine. Le lapin remua légèrement ; une patte arrière tremblait d'un mouvement saccadé.

— Dick, il est encore vivant ! Dis…

Il se baissa pour l'observer de près.

— Tu l'as assommé, il y a une traînée dans la fourrure, juste derrière l'oreille. Je vais l'achever pour de bon.

Il se redressa, pointa son fusil, ôta le cran de sûreté.

— Non ! criai-je en déviant le canon à l'instant du tir. Dick, tu ne vois pas ce que ça veut dire ? Tant que ce lapin est vivant, on ne risque *rien* !

Me penchant, je le saisis à deux mains et me mis à remonter les marches en disant à Dick de prendre mon arme. Le lapin soudain revenu à lui tenta de m'échapper en se débattant frénétiquement. Presque déséquilibré et entraîné en arrière par ses ruades désordonnées, je resserrai ma prise sur l'animal. Je parvins au sommet des marches, et je vis Rita les yeux pleins d'horreur s'éloigner de moi en reculant. Dick me suivit, claqua la trappe. Le lapin, pris de fureur, se tordait entre mes mains, cherchait à me mordre. Les yeux rouges de méchanceté, il faisait preuve d'une vigueur et d'une violence dont on ne l'aurait pas cru capable et qui m'obligeaient à déployer toute mon énergie pour le maintenir.

— Jette quelque chose sur sa tête, Dick, il va…

Trop tard. Le lapin bondit droit sur la fenêtre, heurta le grillage, retomba au sol en roulant sur lui-même ; je tentai de le rattraper mais il s'était déjà rétabli ; il sauta dans une autre direction.

— La lampe !

Rita fut la plus rapide ; elle s'empara de la lampe à pétrole et la leva au-dessus de sa tête, hors de portée du lapin. Acculé dans un coin de la pièce, il découvrit ses dents, et ses yeux… Même maintenant, je ne veux pas y penser. Il se faufila entre les mains et les jambes de Dick, traversa la pièce en plusieurs bonds et fonça tête première contre un mur qu'il heurta avec un bruit sec. Dick soupira.

— Et bien, voilà qui règle le problème…

Je me précipitai vers le lapin ; il n'était pas encore mort.

J'ôtai ma veste, en enveloppai vite fait l'animal comme enserré dans une camisole de force. Seul son museau dépassait.

— Eh bien, s'il vit…

Il vivait, je sentais ses faibles battements de cœur.

— Écoute, prenons ma voiture et filons d'ici. On ne risque rien tant que ce lapin est vivant, pas vrai ?

Dick opina. Il s'adossa contre un mur, je crois qu'il se serait écroulé si Rita ne l'avait pas soutenu.

— Venez, all…

— Non, protesta Rita, d'une façon aussi véhémente qu'inattendue. Dick a besoin de sommeil, il n'est pas en état de partir. Tant que le lapin vit on est hors de danger, c'est bien ça ? Regarde, Dick ne tient plus debout, laisse-le récupérer quelques heures de sommeil…

— Et si ce foutu machin meurt ? articula avec peine Dick. Il s'est déjà pris deux coups sérieux, et…

— Et s'il meurt pendant qu'on roule ? demanda Rita. Tu nous vois, au milieu de nulle part ? Ce serait pire encore. Mieux vaut tenter le coup plus tard… Dick reposé et prêt à l'action.

Son argument avait du sens si l'on tenait pour acquis que le professeur avait dit la vérité à Dick sur ses expériences et leurs limites.

— O.K. Ça va bientôt être l'aube. On est ici depuis…

Rita regarda sa montre.

— Il n'est pas encore minuit. Nous sommes là depuis une heure et demie.

J'émis un sifflement. Une heure et demie… Dick avait passé deux jours aussi éprouvants, seul, sans sommeil et sans aide ! Pauvre Dick !

— Rita a raison, Dick. Je vais surveiller ce… ce truc, et s'il meurt je vous réveille vite fait.

Ce fut la nuit la plus étrange de mon existence. Rita assise par terre contre le mur, Dick s'endormit la tête sur ses genoux. Elle sombra aussi peu de temps après.

Aux environs d'une heure du matin, le lapin se remit à bouger. Emprisonné comme il l'était dans la veste qui l'enveloppait, il me donna moins de fil à retordre. Cependant ses soubresauts frénétiques et brutaux avaient quelque chose d'effrayant, de diabolique même ; en silence, le lapin essayait de mourir. Je dus me battre contre lui, encore et encore, pour l'empêcher de coller son nez contre le tissu pour s'étouffer tout en évitant de me faire mordre. Au bout de deux heures de ce régime, je n'en pouvais plus. Une aube blême pointa dans le ciel vers 3 h. Je réveillai Rita et Dick. Nous sortîmes tous les trois dans la grisaille ; nous montâmes dans ma voiture. Je tenais toujours le lapin.

Dick conduisait, Rita assise à côté de lui. Nous avions pris nos deux fusils. Nous parlâmes peu, notre plan était simple. Nous comptions emporter Ormond Allers, endormi ou non, jusqu'en ville avec nous ainsi que le carnet entier et les pages qui l'accusaient, celles que Dick avait arrachées.

La couronne du soleil montait au-dessus de l'horizon lorsque nous arrêtâmes la voiture devant chez Allers. Nous ignorions comment réagirait l'homme à tout faire d'Allers en voyant deux individus débarquer chez lui ; par prudence, nous avions ordonné à Rita de s'allonger au fond de la voiture pour rester hors de vue. Les deux chiens étaient à l'intérieur ; ils avaient entendu la voiture approcher et aboyaient si fort qu'on les entendait clairement depuis la route. Dick klaxonna. La porte s'ouvrit un instant plus tard. Les chiens jaillirent de la maison et bondirent vers la voiture en grondant furieusement. L'homme en paletot, il avait dû dormir tout habillé, surgit derrière eux le fusil sous le bras. Il s'approcha lui aussi de la voiture.

— Nous devons voir le professeur Allers sans tarder, lui criai-je ; c'est important.

— Important, mon œil ! il ne voit personne. Ce sont ses ordres. Filez d'ici, avant que je…

Je touchai l'épaule de Dick, les canons de nos fusils sortirent en même temps de la voiture, braqués sur lui.

— Lâchez ce fusil, lui ordonnai-je.

Il n'hésita qu'un instant avant de le laisser tomber. Il avait compris qu'avec son fusil à un coup, il n'avait aucune chance face à deux tireurs le tenant en joue.

— À présent attachez ces chiens si vous ne voulez pas qu'on les abatte.

Lorsqu'ils furent attachés à un arbre assez loin du sentier qui conduisait à la demeure, nous sortîmes de voiture.

Le lapin blanc sous un bras et le fusil sous l'autre, je remontai l'allée pendant que Dick ramassait le fusil et le tendait à Rita.

— Passe devant, lui ordonna Dick. Conduis-nous jusqu'à la chambre d'Allers.

C'est alors que c'est arrivé.

Il y eut un mouvement brusque sous mon bras, je perdis ma prise, la veste tomba au sol avec un choc sourd. Lâchant mon fusil, je tendis les deux mains pour m'en emparer, mais trop tard. Le lapin blanc roula sur lui-même, se libéra, partit comme une fusée droit sur les deux molosses et bondit sur le plus gros des deux.

La mâchoire du chien ne claqua qu'une fois.

Dans les quelques secondes de silence qui suivirent nous entendîmes tous clairement crier dans la maison. Un unique cri perçant. Nous nous précipitâmes. Dick fut le premier à atteindre la pièce d'où il nous semblait que le cri était venu. J'arrêtai Rita dans la salle de séjour, une minute plus tard Dick réapparut.

— Allers est mort. J'aurais dû envisager cette possibilité…

— Quoi ? qu'est-ce qui l'a tué ?

— Il est resté trop longtemps hors de lui-même. Je me souviens maintenant avoir lu quelque chose à ce sujet dans ses notes. Il considérait qu'il était dangereux pour lui de « s'en aller » plus d'une demi-heure à la fois. Une heure était le maximum. Une fois, il avait eu des difficultés à réintégrer son corps après « s'être absenté » plus d'une heure. Il lui est arrivé ce qui est arrivé aux trois hommes qu'il a tués. Réaction similaire quoiqu'inversée.

Il respira profondément, avança vers le bureau placé contre un mur, ouvrit un des tiroirs, s'empara d'un carnet ; puis il sortit de sa poche quelques feuillets pliés et traversa la pièce jusqu'à la cheminée gigantesque où couvait le feu.

— Dick, non ! écoute, ces notes… dis-je.

— Je vais les brûler, Sandy. Elles représentent un danger presque diabolique. Un tel savoir dans de mauvaises mains… !

Rita prit mon bras.

— Il a raison, Sandy. Et on n'a plus besoin de preuves, puisqu'Allers est mort…

Dick cessa momentanément d'écrire, et trois jours plus tard, après avoir mis Rita dans le train pour New York, nous prîmes la route sous le soleil éclatant du Maine, en direction des forêts du nord.

Les choses étaient différentes sous un beau soleil.

— Dick, mon vieux, j'ai réfléchi à tout ça. On fait peut-être une sacrée paire de vieilles filles superstitieuses. Qui sait si ces morts n'étaient pas naturelles ? Des arrêts cardiaques comme on l'a dit ? Peut-être que les notes d'Allers ne servaient qu'à masquer ses vrais travaux, un truc qu'il a écrit en sachant que personne ne le croirait jamais. Il bricolait sans doute des drogues bizarres ou des poisons qu'il a essayés sur quelques autochtones, ce qui expliquerait la similitude de leurs morts et de la sienne, et…

— Et les animaux ?

— C'est encore plus facile. Il existe une substance, appelée l'arrytol, un des dérivés des sulfanilamides. Injectée dans le système sanguin d'un animal, elle accroît sa férocité et provoque des pulsions d'autodestruction. Il a certainement étudié ce…

Je jetai un coup d'œil à Dick. Il souriait.

— Sandy, est-ce que tu comptes te marier et te caser, dans une gentille petite maison de banlieue ?

— Hein ? dis-je, un peu surpris de la transition. Peut-être. Pour tout dire, il y a quelques mois j'ai rencontré une fille qui… mais pourquoi ?

— Tu me préviendras le moment venu. Je compte t'envoyer un cadeau.

— Bien sûr, mais…

— Un joli lapin blanc, Sandy. Pour que tu aies un animal familier.

Je savais bien sûr, qu'il se fichait de moi, néanmoins je frissonnai et soudainement muet je me concentrai sur la conduite.

Death is a White Rabbit
Strange Detective Mysteries
Janvier 1942

Ça rapporte gros

Je vis, à travers le pare-brise, les phares du taxi illuminer brièvement l'inscription « Cimetière Everrest » gravée sur la grosse arche en pierre.

Le taxi se rangea sur le côté et s'arrêta. Le conducteur se retourna vers moi.

— Si vous voulez descendre ici ça me va. Mais vous êtes cinglé.

J'éclatai de rire. Il ignorait à quel point j'étais cinglé. Que dirait-il s'il savait que je me trouvais ici, aux abords d'un cimetière à une heure et demie du matin à la suite d'un pari avec Mike, le barman, pari que j'avais bien l'intention de perdre, un pari minable… dix dollars !

Ne vous méprenez pas : d'ordinaire dix dollars représentent beaucoup d'argent pour un journaliste. Mais pas ce soir. Je venais de gagner un jackpot de quatre cent dollars aux courses sur un outsider.

Je réglai la somme inscrite au compteur en y ajoutant un généreux pourboire et j'abaissai la poignée de portière.

— Merci, mon gars, dit le chauffeur, écoutez, laissez-moi vous ramener en ville. Vous n'avez rien à faire ici, il n'y a que des macchabées et ils sont peu causants. Vous vous êtes fait avoir, hein ?

En plus il avait raison. J'allais perdre ce pari de dix dollars. Je lui souris et sortis du taxi.

— O.K., O.K. Si c'est votre façon d'enterrer la vie de garçon !

Il démarra et fila hors de vue.

Je me retrouvai là, tout seul dans le calme rugissant de la nuit ; l'obscurité tournoyait autour de moi ; mes dents s'entrechoquaient comme les glaçons dans le shaker de Mike.

Oui. J'étais mort de trouille. Exactement ce que j'avais dit à Mike, mais il ne me croyait pas. J'aurais préféré que le chauffeur m'épargne cette vanne sur l'enterrement. Quand la nuit on s'apprête à traverser un cimetière et qu'on a une phobie qui vous paralyse rien que d'y penser, il vaut mieux ne pas songer à un enterrement…

Le vent me bouscula, j'agrippai mon chapeau et me l'enfonçai un peu plus sur la tête.

« Te laisse pas effrayer par le vent, Barry Wills », dis-je à haute voix « Les sorcières ne le chevauchent plus depuis longtemps, et il n'y a pas un seul fantôme. »

C'était tellement drôle d'avoir la frousse sans raison valable que je décidai d'en rire. Mais le rire ne voulut pas sortir.

Mes yeux s'adaptaient à l'obscurité, j'y voyais un peu, je distinguais l'arche au-dessus de l'allée menant au cimetière, mais je ne pouvais pas lire l'inscription « Cimetière Everrest ».

Entre les barreaux de fer de la grille, j'entrevis le chemin qui dessinait un ruban d'un blanc fantomatique entre de pâles choses blanches posées ici et là ; des stèles ? Je l'espérais…

Je frissonnai bien que la nuit fut tiède. En fait, hormis le vent dont les rafales inspiraient d'étranges bruits aux arbres en agitant leurs feuilles, c'était une douce nuit d'automne. Oui, une magnifique nuit pour ceux qui aiment ça. Pas moi.

J'avais le vertige ; lorsque j'entrepris d'escalader la grille, les choses blanches se mirent à virevolter autour de moi. Je me laissai tomber de l'autre côté et ne bougeai plus. Je serrais les poings tellement fort que c'en était douloureux. Ne me demandez pas pourquoi. Je savais que je n'avais rien à craindre. Même lorsque je sentis une sueur glacée me couler dans le dos je savais que je n'avais rien à craindre. Rien.

Mais j'étais comme rivé au sol, incapable de faire un pas.

Que le diable emporte Mike Vilter ! Pourquoi n'avait-il pas parié dix dollars que je *n'aurais pas* le courage de vaincre ma phobie et par conséquent celle de traverser ce cimetière ? Ce serait si simple, je me rendrais illico au Bar du *Fer à cheval* pour lui donner ses dix dollars, et boire un verre. On en resterait là.

Hélas, comme une andouille j'avais juré mes grands dieux que j'avais peur de traverser un cimetière, il avait répliqué, primo, que je me faisais des idées, deuxio, que la maison offrait une tournée générale pour fêter mon gain de quatre cent dollars, et avait renouvelé ses excuses ; n'ayant pas vu le patron, Ray Zehnder, il n'avait pas récupéré mon argent.

Et alors, je ne sais comment la conversation était revenue sur les cimetières. Mike prétendait qu'avec de la volonté et de la ténacité je me promènerais allègrement dans un cimetière. Notamment dans le cimetière Everrest, là où ils allaient inhumer Dick Sawtelle, le partenaire de Ray Zehnder. Il s'était déclaré prêt à parier dix dollars sur ma capacité à surmonter ma peur séance tenante. J'avais topé. Dix dollars que j'en serais incapable.

Me voilà donc dans de beaux draps. À présent, soit je faisais demi-tour, soit je traversais le cimetière. Je ne l'aurais pas fait pour *gagner* un pari de cent dollars. Mais en perdre un c'était autre chose.

Mike méritait de gagner ce billet, je lui devais bien ça ; c'est grâce à lui, au tuyau qu'il m'avait refilé, aux vingt dollars qu'il avait placés pour moi auprès de son patron que j'étais riche. Vingt dollars sur un outsider, ça rapporte gros.

Que je serai riche, ai-je rectifié, dès que j'aurai encaissé mes quatre cent billets ; demain. Je fis quelques pas.

« Finissons-en, me dis-je. Tu vas aller par là, rejoindre la route qui longe l'autre côté et marcher jusqu'au resto routier où tu trouveras un taxi pour retourner en ville. Ensuite tu iras voir Mike Vilter pour lui payer ces dix dollars et boire tout son stock. Ce n'est pas tous les jours qu'on gagne quatre cent dollars. Demain matin, tu appelleras le *Post* pour te faire porter pâle, tu dormiras toute la journée et tu laisseras quelqu'un d'autre jouer au journaliste. »

Je me concentrais sur l'après-cimetière comme si ce qui le précédait était une simple formalité que j'allais accomplir sans effort. Et c'était le cas. Je me mis en marche sur ce chemin semblable à un ruban.

Je longeai d'abord le bord droit, puis le bord gauche, puis de nouveau le droit. Les pierres tombales de part et d'autre

m'incitaient à poursuivre ma marche. Je devais avoir parcouru la moitié du chemin lorsque je vis la tombe nouvellement creusée et le tas de terre à côté du trou. Était-ce la tombe prévue pour Dick Sawtelle ? Sans doute. Eh bien, philosophai-je, ça fera un gangster de moins sur terre et un de plus en dessous. Un truand que ses rivaux n'auraient pas à éliminer, car le lieutenant de Zehnder avait trouvé plus fort que lui, un microbe si petit qu'il ne pouvait le braquer avec une mitraillette. Soudain, comme si l'évocation d'une mitraillette suffit à la matérialiser, elle était là ! Je pilai net, le cerveau plus proche de la lucidité qu'il ne l'avait été depuis des heures. Je me souvins même que j'étais journaliste.

De l'autre côté de la fosse, il y avait le monticule de terre qu'on en avait retiré. Sur le monticule, la mitraillette.

J'étais trop près pour me tromper et pas assez éméché pour avoir des visions. Je fermai les yeux, ce qui me donna le vertige, les rouvris : la mitraillette était encore là.

Je n'avais pas peur. Il n'y a rien de mystérieux dans une mitraillette. C'est effrayant si quelqu'un la tient en main, mais ce n'était pas le cas. Il n'y avait personne en vue, aucun bruit en dehors du vent qui agitait les buissons et sifflait dans les arbres.

Le sifflement se mua en plainte de dame blanche mais je l'entendis à peine. Je restai cloué sur place, intrigué par la présence d'une mitraillette près de la tombe qui allait être celle de Dick Sawtelle. Bien sûr, Sawtelle était décédé, quoique de mort naturelle.

Une mort naturelle ? Quoi d'autre ? Il avait trépassé dans un hôpital de luxe, entouré de quelques-uns des meilleurs docteurs de la ville. Si elle n'avait pas été naturelle, quelqu'un avait trompé les plus grands spécialistes locaux. Qu'une mitraillette soit déposée près du trou qui lui était destiné me paraissait insensé ; au moins autant que *ma* présence sur les lieux.

Je m'apprêtai à partir en courant ; non parce que j'avais peur mais parce que c'était le moyen le plus rapide d'arriver jusqu'à un téléphone d'où j'appellerais le *Post* et ensuite les flics.

Je fis un pas, m'immobilisai en proie à une hallucination auditive. Je crus entendre la voix du rédacteur une fois que je lui aurais raconté l'histoire.

— Très bien, continue, disait-il. Et après ? Le chargeur, il était plein ? Est-ce qu'on a tiré quelques balles ? Est-ce qu'on a effacé les empreintes ? T'as reniflé le canon pour savoir si on s'en était servi récemment ? Est-ce que…

— O.K., O.K., répondis-je mentalement à mon interlocuteur hypothétique.

— Je vais voir. Ne raccrochez pas, chef.

Je fis demi-tour et me dirigeai vers la mitraillette par le chemin le plus court.

Je devais être moins sobre que je le croyais ; j'enjambai la fosse, mon pied glissa, je tombai dans le trou.

J'en eus le souffle coupé ; je n'atterris pas sur la terre meuble ; quelque chose s'interposait entre elle et moi. Quelque chose qui avait été un homme.

Vous pouvez me croire sur parole, je n'ai pas perdu de temps pour me relever et agripper le bord du monde au-dessus de ma tête. C'était presque instantané. Je fléchissais les genoux pour me propulser d'un bon coup de talon vers le haut.

Quand le rédacteur de nuit me hurla dans la tête : « Hé ! » d'une voix qui bouillait de colère.

— Tu te prends pour un journaliste, crétin ! t'as même pas gratté une allumette pour essayer d'identifier ce type ! Espèce de gros…

— O.K., O.K., chef, grommelai-je.

Debout, les pieds de part et d'autre du corps parce qu'il ne me semblait pas très poli de continuer à le piétiner, je sortis une boîte d'allumettes de ma poche.

Mes mains tremblaient tellement que je brisai la première et éteignis la flammèche des deux suivantes, et réussis enfin à enflammer la quatrième ; je me baissai pour l'approcher du visage du cadavre.

Je le connaissais. C'était Legs Urberville, un joueur et bookmaker ennemi de Zehnder, le caïd. Legs Urberville et son associé Henry Swikart s'opposaient au syndicat du jeu qui me devait quatre cent dollars, c'est-à-dire l'organisation de Zehnder. Plus exactement, ils s'y étaient opposés, parce qu'à présent au moins l'un des deux avait cessé le combat.

La rangée de trous en travers de la poitrine d'Urberville m'indiquait clairement qu'il était inutile d'examiner la mitraillette pour voir si on s'en était servi. Rien d'autre n'aurait pu tracer cette ligne de perforations, soigneusement espacées de cinq centimètres environ sur toute la largeur du torse.

Le rédacteur imaginaire tendit le bras, me tapota l'épaule.

— T'es un bon gars, Barry. Maintenant tu peux relater les faits. Voyons à quelle vitesse tu trouveras un téléphone.

Je tendis de nouveau les mains vers le bord du monde…

*
* *

— Il y avait un corps dans cette tombe. C'était celui de Legs Urberville.

Je me répétai pour la centième fois avec l'impression que c'était la millième. J'apercevais l'horloge du poste de police par-dessus l'épaule du capitaine Donalds. Elle indiquait 4 h 30.

Assis sur le bord du bureau, Donalds me fixait d'un œil menaçant. Le sergent Salden et un autre poulet que je ne connaissais pas s'appuyaient à la balustrade et me regardaient comme leur capitaine.

— Ensuite, qu'est-ce qu'il lui est arrivé ? demanda Donalds d'un ton agressif. On ne met et on ne sort pas des corps pour faire de l'exercice.

— Vous avez sûrement bu assez pour avoir des visions, dit le sergent Salden.

Épuisé, je fermai les yeux.

— J'ai bu un coup, d'accord. Je suis peut-être encore un peu éméché, mais croyez-moi, Legs Urberville était dans cette tombe et il était mort. Comment il en est sorti, j'en sais rien. Posez la question à Ray Zehnder.

— Que dalle, dit le capitaine. Écoute Wills, une farce est une farce mais un meurtre n'en est pas une, espèce de journaliste de mes deux ! Vous n'avez pas le droit de nous sortir des bobards pareils, on t'arrête.

— C'est pas une farce, le corps…

— La mitraillette non plus, c'est pas un canular, hein ! Et pour commencer, qu'est-ce que tu fichais dans le cimetière ?

— Je vous l'ai dit. Mike Vilter m'a parié…

— Qui est Mike Vilter ?

La lumière me faisait mal aux yeux. Je n'appréciais pas du tout ce moment.

— Mike Vilter est le barman du *Fer à cheval,* comme je vous l'ai déjà dit trois fois. Il n'a pas changé de boulot depuis. Il m'a parié dix dollars que je pourrais…

— N'importe quoi, coupa Donalds. Est-ce que quelqu'un t'a entendu faire ce pari ?

— Oui, Mike Vilter. Il n'y avait personne d'autre. C'était une soirée morne, pas beaucoup de clients.

— Pari stupide. Tu viens nous raconter que t'étais en train d'essayer de *perdre* dix dollars. Tu veux bien dire ça à un juge ?

— À n'importe qui. J'ai peur des cimetières. J'étais prêt à payer dix dollars pour me débarrasser de cette phobie. Et je vous ai dit que j'en attendais quatre cent suite à un pari sur un cheval que j'ai placé auprès de Zehnder via Mike Vilter. Dix dollars, c'est rien à côté.

— Tu places des paris à quatre cent dollars avec ton salaire ?

— Je vous l'ai dit, je n'ai pas joué quatre cent billets. J'ai parié vingt dollars. C'était un outsider. Et sur un coup pareil, vingt dollars ça rapporte gros.

— Tu paries souvent vingt dollars avec ce que tu gagnes ?

— Qu'est-ce qu'il a mon salaire ? Je gagne cinquante par semaine, et c'est la première fois en deux ans que je mise vingt dollars d'un coup. J'ai eu un tuyau.

— De qui ?

La colère revenait. Depuis qu'ils avaient commencé à m'interroger j'avais déjà expérimenté trois phases successives d'énervement suivies d'un calme tout relatif.

— Par un cheval qui est allé à l'école avec celui qui a gagné, ripostai-je. Écoutez, finissons-en. Vous m'avez tout demandé au moins dix fois, et la plupart du temps cinq cent fois. Si vous m'arrêtez, laissez-moi appeler un avocat.

— S'il y avait une mitraillette sur ce tas de terre, où est-elle ?

C'en était trop. Qu'ils fassent ce que bon leur semble pourvu qu'ils me laissent en finir et aller me coucher. Je détaillai au capitaine Donalds une nouvelle manière d'utiliser cette mitraillette si jamais il la retrouvait.

Donalds se laissa glisser du bureau pour se remettre debout, mais quoiqu'il eût envisagé à mon encontre il n'arriva rien parce qu'on frappa à la porte. Le sergent Salden l'ouvrit.

Ray Zehnder entra dans la pièce tout sourire. C'était un sourire chaud et amical, mais ses yeux, au-dessus, étaient froids et attentifs. Il avait un visage mince, aux traits fins, qui contrastait curieusement avec un corps de boxeur catégorie poids lourd.

— Vous êtes occupé, capitaine ? demanda-t-il.

Donalds se tourna vers lui ; je ne voyais pas son visage, mais vu le ton de sa voix je crois qu'il n'était guère avenant.

— Qu'est-ce que vous voulez ?

L'empereur du jeu continua de sourire mais la température de ses yeux chuta de quelques degrés devant cette question abrupte.

— L'un de mes hommes a entendu le rapport d'une voiture de police plus tôt dans la soirée. La radio était réglée sur les ondes courtes. L'appel venait du cimetière Everrest. Quelque chose ne va pas par là ?

— Rien du tout, lui dit Donalds. Fausse alarme. Quelqu'un a le Delirium Tremens.

Zehnder opina.

— Bien. Dick Sawtelle… On l'inhume là-bas demain, vous savez. Nous ne voudrions pas qu'il y ait des histoires pendant l'enterrement.

— Pourquoi y aurait-il des problèmes ?

Le joueur haussa les épaules.

— Nous avons des ennemis ; nous avons trouvé curieux qu'on mentionne le cimetière Everrest à la radio. Merci de m'avoir rassuré, capitaine.

Il fit demi-tour et s'en alla aussi calme et détendu qu'il était entré. Donalds le suivit des yeux et jura entre ses dents. J'étais si désolé pour lui que j'en oubliai ma colère.

— Vous voudriez avoir quelque chose contre lui, n'est-ce pas ? lui dis-je. Vous avez quelque chose… si vous mettez la main sur le corps de Legs Urberville.

Il me lança un regard noir et me désigna la porte du pouce.

— Sors d'ici !

Je me levai, mes jambes fonctionnaient encore.

— Je peux utiliser votre téléphone ? Faut qu'j'appelle…

— Casse-toi avant que je change d'avis et que je te coffre pour désordre sur la voie publique.

Le drugstore du coin de la rue était ouvert, j'appelai le journal.

— C'est encore au sujet du cimetière, chef, dis-je au rédacteur. Quelqu'un a récupéré le cadavre. Il a disparu. Ainsi que la mitraillette.

— Je sais tout ça, Wills. On a vérifié auprès de la police.

— Très bien. Écoutez, je veux rester sur cette affaire. Mais demain soir ; il faut d'abord que je rattrape un peu de sommeil. C'est bon si je ne viens pas demain ?

— Bien sûr, certainement. Repose-toi bien, Wills. Prends ton temps, il n'y a pas d'urgence. Tu peux passer prendre ton chèque quand tu veux.

— Mon chèque ? Tu veux dire que je suis viré ? Pourquoi est-ce que…

Il y eut un déclic, la ligne était morte. J'étais trop abasourdi pour raccrocher le combiné. Il y eut un autre déclic près de mon oreille et une douce voix de femme dit :

— Renseignements ?

— Hein ? dis-je en rassemblant quelque peu mes esprits tristement éparpillés.

— Ici les renseignements. Que désirez-vous savoir ?

Certains de mes amis ont sans doute raison. Approchant ma bouche du combiné, je chuchotai :

— Qu'est-il arrivé au cadavre qui se trouvait dans la tombe de Sawtelle ?

— Je vais vous passer la directrice, monsieur.

— Inutile, soupirai-je. Elle n'en sait rien non plus.

Je raccrochai.

Je rentrai à mon hôtel. Après avoir pris une douche froide et enfilé mon pyjama, je sonnai la réception.

— Tommy, veille bien à ne pas me réveiller avant vingt-quatre heures. Et jusque-là, si le maire appelle, je suis sorti.

J'allai au lit ; je me levai, j'avalai une dose de bicarbonate de soude, je retournai me coucher. J'étais trop fatigué pour m'endormir.

La lumière du jour commençait à entrer par la fenêtre orientée vers l'Est, je me levai pour baisser le store, je me recouchai. Je n'arrivais toujours pas à dormir. Si le monde avait cessé de tournoyer autour de moi, mes idées avaient pris la relève. Et c'était pire.

Un pensionnaire dans la chambre voisine ouvrit les robinets pour se faire couler un bain, une bande de poseurs de rivets se mit au boulot dans l'immeuble d'à côté et mon téléphone sonna. C'était un faux numéro. Je me rhabillai sans trop savoir ce que je comptais faire. J'avais derrière la tête la vague intention d'aller récolter mes quatre cent billets et de partir vers Walla Walla ou Pagopago.

Au moment où je tendais la main vers mon chapeau on frappa doucement à la porte.

Quelque chose dans de ce *toc-toc* me donna la chair de poule. J'ignore pourquoi. Ce n'était pas la femme de chambre. Mon flair me disait que le visiteur était un individu que je ne connaissais pas et que je *ne voulais surtout pas* connaître. Peut-être étais-je sorti de mon territoire et venait-on me présenter la note !

Je vis la poignée de porte tourner légèrement vers la droite, puis vers la gauche et revenir au centre. En silence. Ensuite vint le faible grattement du métal contre du métal, comme si on enfonçait quelque chose dans la serrure.

Je n'attendis pas plus longtemps. Aussi doucement que si je marchais sur des œufs, je reculai vers la fenêtre et l'enjambai pour me retrouver sur l'issue de secours d'où je descendis dans l'allée. Curieusement, je n'étais plus fatigué du tout. Une petite promenade, c'est tout ce que je voulais et la direction importait peu.

J'ingurgitai des pancakes et un café à dix rues de mon hôtel. Rassasié, j'allumai une cigarette et me dis :

« Alors, mon petit bonhomme, et maintenant ? » Vu mon état, je faillis renoncer pour toujours à la gnôle.

À la place, je décidai de faire le point sur mes actifs et mes dettes. Mes dettes l'emportèrent. J'avais six dollars dans la poche, un chèque qui m'attendait au journal. Et quatre cent dollars à venir. Était-ce si sûr ?

À moins d'avoir eu un cauchemar, le cadavre que j'avais découvert était celui de Legs Urberville ; Legs et son associé Swikart étaient ennemis du gang de Zehnder. Si ce dernier s'était débarrassé d'Urberville, il savait aussi que j'étais allé à la police ; et c'est lui qui me devait ces quatre cent billets. De plus, si Zehnder avait envoyé le type qui devait en ce moment même explorer ma chambre, eh bien…

Ajoutons à cela que je venais de me faire renvoyer, que les flics ne m'aimaient pas et que je venais de fourrer mon nez dans un règlement de compte entre gangsters…

Je lançai une pièce en l'air : face pour Walla Walla, pile pour Pagopago. Si elle retombait sur la tranche je resterais dans le coin à attendre la suite des événements.

Elle tomba du côté face. Je réglai la note et sortis.

Si seulement il y avait un moyen pour que j'essaye, je dis bien essaye, de toucher ces quatre cent dollars sans me mettre en danger… Mais oui !

C'était possible sans avoir à retourner au *Fer à cheval*. Mike Vilter avait fini son service à cette heure-ci, je savais où il logeait, je n'avais qu'à lui rendre visite et apprendre de sa bouche s'il avait dit pour le compte de qui il plaçait ces vingt dollars. S'il n'avait pas mentionné mon nom, c'était bon. Qui sait, Mike avait peut-être déjà préparé mes gains.

Je me fis conduire en taxi au domicile de Mike. La présence d'un taxi garé devant l'entrée de l'immeuble de rapport n'éveilla pas mon attention. C'est au moment de poser le pied sur la volée de marches menant au deuxième étage où se trouvait la chambre de Mike que je réagis, aidé en cela par un son venu du palier supérieur qui m'arrêta aussi vite que si j'avais buté dans un mur de briques.

Des coups à la porte, semblables à ceux frappés, moins d'une heure auparavant sur ma propre porte de l'hôtel. Un coup à la porte peut-être aussi reconnaissable qu'une voix, et celui-ci l'était.

J'étais indécis ; le bruit d'une porte qu'on ouvrait, des voix, dont celle de Mike, me parvinrent ; je n'entendis pas ce qu'ils disaient mais on referma la porte ; je savais que quelle que soit l'identité de l'invité de Mike, il était entré.

Je gravis les marches. Le couloir couvert d'un tapis étouffa le bruit de mes pas. Je tendis l'oreille, collée contre la porte de Mike.

— … a conservé ce pari. Tu sais comment Ray guérit ceux qui étouffent les paris. Tu croyais que t'allais empocher ces vingt dollars, que ce canasson n'avait pas la moindre chance.

— Sérieux, Harry, j'ai pas fait ça ! dit la voix terrorisée de Mike. Il a menti s'il a dit ça aux flics. Il n'a placé aucun…

— C'est qu'un dixième de l'affaire, Mike. L'outsider arrive premier, t'es piégé pour quatre cent dollars que tu peux pas réunir, tu sais qu'il ira se plaindre au patron, et que t'es en mauvaise posture. Alors qu'est-ce que tu fais ? Tu l'envoies à Everrest !

La voix du barman n'était plus qu'un gémissement à présent.

— Non, non, c'est pas vrai, je te dis ! Pourquoi est-ce que je…

— Parce que tu savais ce qui allait se passer, voilà pourquoi. Tu t'es dit qu'il déboulerait en pleine fusillade et qu'il ramasserait une balle. Pour sauver ta propre peau, t'as risqué de balancer…

— Écoute moi, Harry ! Ce type ment ! Je…

Le bruit suivant me fit bondir en arrière, loin de la porte. Un clic métallique et un *plop* étouffé. Pas de doute, une arme munie d'un silencieux venait de tirer. La détonation fut suivie d'un grincement de protestation comme si un corps était tombé en travers d'un lit à ressorts.

Plus soucieux de vitesse que de silence je fonçai dans les escaliers ; je n'avais toujours rien entendu en provenance de la chambre de Mike, signe que ma fuite éperdue n'était pas parvenue aux oreilles du tueur lorsque je déboulai au rez-de-chaussée.

Je jaillis par la porte principale de l'immeuble comme si on m'avait expulsé avec un canon, et je courus vers le taxi qui attendait au coin de la rue. Je posai la main sur la poignée de porte.

— Ce taxi est pris, m'sieur, dit le chauffeur. J'attends un client.

— Peu importe, m'écriai-je en plongeant sur le siège arrière. Je paierai ce qu'il y a sur le compteur. C'est important. Au poste de police, vite !

Je jetai par-dessus mon épaule un coup d'œil sur la porte de l'immeuble, craignant d'en voir surgir le tueur de Mike.

Le taxi n'avait pas démarré.

— Vite ! criai-je, en me redressant.

Le roi des crétins, c'était moi ! Le chauffeur me regardait, l'œil au-dessus de la gueule d'un 45 automatique qui ressemblait à un bazooka.

— Y'a pas d'urgence, l'ami, dit-il calmement. On va gentiment attendre mon client. Il voudra te rencontrer.

Son sourire doré ne me rendit pas plus heureux. Fallait-il que je sois idiot pour ne pas avoir envisagé que le tueur puisse se faire conduire par un membre de son gang !

J'aperçus du coin de l'œil un type grand et mince qui sortait de l'immeuble et s'approchait du taxi. Il ouvrit la porte et lança un regard interrogateur au chauffeur.

— Ce gars voulait aller voir les flics, expliqua le conducteur. J'ai préféré te laisser décider de son sort.

Le type mince posa sur moi son regard couleur d'ardoise et m'étudia un instant. Il se pencha et palpa mes poches pour s'assurer que je n'avais pas d'arme, puis entra dans le taxi et s'assit à côté de moi.

— Ton nom ?

Inutile de mentir. Il était sur mon portefeuille et sur d'autres papiers dans mes poches.

— Barry Wills.

Il sourit.

— Je m'en doutais. Ray Zehnder veut te voir, mon pote. Plutôt deux fois qu'une. Tu viens avec nous ?

Voilà bien une question qui dénote un humour pervers, me dis-je, tandis que la voiture prenait de la vitesse. La main du grand type, la droite, la plus éloignée de moi, était dans sa poche de veste. Inutile de demander ce qu'elle tenait.

Le taxi traversa les rues presque désertes du quartier des entrepôts. Comme je n'avais rien à dire je me taisais, j'assemblais les pièces du puzzle dont j'avais connaissance. Comme si cette activité mentale allait arranger mes affaires !

Mike Vilter m'avait doublé deux fois. Plutôt que de transmettre le pari à son patron, il avait conservé les vingt dollars que je lui avais remis. Un outsider, vous pensez, il n'a pas une chance sur cent d'arriver premier. Mauvais calcul ! Avec les chevaux, c'est comme ça.

Résultat : Mike dans la merde, incapable de trouver les quatre cent billets que j'étais supposé avoir gagnés. Il sait que je ferai un scandale si je ne les touche pas, et que Zehnder apprendra ainsi que Mike garde de l'argent qui lui revient.

Mike préfère, on le comprend, que si un de nous doit disparaître, autant que ce soit moi. Prévenu qu'un règlement de comptes est prévu au cimetière Everrest, il m'y envoie sous couvert d'un pari un peu stupide en espérant que les hommes de Zehnder me voyant arriver en pleine nouba tireront d'abord, se poseront des questions ensuite.

Hasard ou chance, je ne sais pas, je sors du cimetière intact, je parle aux flics du cadavre que j'y ai vu ainsi que du pari qui m'y a conduit.

Cette histoire, pari inclus, était parvenue aux oreilles de Zehnder.

Quant à Mike… ce n'était plus la peine de lui en vouloir pour sa trahison. Le billet de vingt qu'il avait empoché s'était transformé en aller simple par-delà le Styx.

En périphérie du quartier des affaires, le taxi prit un virage soudain. J'aperçus le panneau « Boydon's Garage » lorsque la voiture franchit l'entrée et descendit la rampe d'accès vers le sous-sol où quelques hommes qui traînaient là saluèrent vaguement mon grand ami.

— Terminus, mon gars, dit celui-ci au moment où le taxi s'immobilisait dans un couinement aigu.

Il avait sorti le pistolet de sa poche. Je voyais le cylindre du silencieux sur le canon. Il m'indiqua une porte d'un geste du pouce.

— Là-dedans. Tiens-toi bien et on te gardera en un seul morceau pour que le patron puisse te causer.

Devant mon manque d'enthousiasme l'un des amis moustachus du grand type sut se montrer très persuasif. Il me bourra de coups et lorsque je fus à terre, me traîna sur le sol jusqu'à une petite pièce qui avait été un atelier, vide à présent. Une grille de fer barrait le fenestron ouvrant au ras du sol et un loquet permettait de fermer la porte de l'intérieur.

Le grand type me suivit ; s'emparant d'un marteau sur un établi, il défonça le loquet pour qu'il me soit impossible de m'enfermer, puis il sortit et repoussa le battant. Le bruit d'un moteur de camion, un choc contre la porte, c'était réglé. Un camion collé contre une porte qui s'ouvre vers l'extérieur est une serrure que même Houdini ne pourrait forcer.

Je m'adossai au mur. J'étais cuit ; j'étais crevé, je tombais de sommeil. Rien ne me semblait important. Bientôt, le tsar Zehnder viendrait me poser deux ou trois questions et donnerait le signal du départ pour le lieu où gisait déjà Legs Urberville. Je ne savais pas où.

Je m'en fichais. J'avais mal à la tête, la gueule de bois, j'étais éveillé depuis bientôt trente heures. Je n'avais rien d'autre à faire que m'asseoir par terre et attendre.

C'est une araignée qui a sauvé Robert Bruce du découragement lorsque les hommes du Roi le pourchassaient. C'est une chose encore plus petite qui me sauva. Un clou. Un clou sur lequel je me suis assis lorsque, épuisé et endolori, je me laissai tomber à terre.

Je me relevai d'un bond en hurlant, j'arrachai le clou enfoncé dans mon pantalon avant de le jeter au loin et de l'injurier. J'étais fou de rage, je voyais rouge. J'en avais marre d'être malmené.

Depuis la veille au soir, j'avais été trahi par un barman, traité de menteur par les flics, viré par le rédacteur de nuit, enlevé par des bandits et transbahuté comme un sac de farine. Pour finir,

j'étais agressé par un clou ! C'en était trop ! Basta ! Sans le clou, je me serais probablement endormi par terre.

Plus question de me tailler à Walla Walla ou Pagopago. J'avais décidé que gangsters ou pas, organisation ou pas, j'allais retrouver le corps de Legs Urberville et l'enfoncer métaphoriquement dans la gorge des policiers, de Ray Zehnder et de mon rédacteur en chef. Et faire en sorte qu'ils aiment ça.

La porte ? Inutile d'y songer ! Il restait la fenêtre grillagée. J'agrippai les tiges de fer et tirai d'un coup sec. Elles cliquetèrent un chouia, ne cédèrent pas. La grille était fixée par des boulons dont les têtes couvertes de rouille étaient fichées dans le mur en béton ; une bonne secousse suffirait peut-être à les arracher… Sans succès.

Je parcourus la pièce du regard à la recherche d'un outil possible. Je vis alors, le long d'un mur, une étroite étagère en bois mal ajustée sur une paire d'équerres. Elle mesurait environ un mètre quatre-vingt de long sur quinze centimètres de large, d'une épaisseur d'un centimètre et demi. Assez mince pour passer entre le châssis et la grille et assez longue pour faire levier.

Ce que je fis. J'appuyai de tout mon poids sur l'extrémité. Quelque chose céda, je redoublai d'effort. La grille entière tomba et heurta le sol en béton avec un bruit retentissant de fin du monde.

J'entendis quelqu'un hurler dans le garage, suivi du martèlement de pas de quelqu'un qui courait. Ils seraient après moi dès qu'ils auraient déplacé le camion.

J'escaladai la fenêtre avant de me mettre à courir dans le parking désert attenant au garage. Je l'avais presque traversé lorsque j'entendis derrière moi un bruit qui ressemblait à une voiture qui pétarade, mais je ne me retournai pas pour vérifier si c'était le cas ou non.

Je franchis d'un bond une barrière, m'emmêlai dans du linge suspendu à un étendoir, battis un chien à la course jusqu'à la clôture suivante et me retrouvai dans une allée.

De l'autre côté de celle-ci se trouvait un camion de livraison de glace, fermé. Personne en vue. Je grimpai à l'arrière, enjambai les pains de glace et me dissimulai au fond, accroupi

derrière un gros morceau non découpé. À moins que quelqu'un ne fouille le camion j'étais efficacement caché.

Moins d'une minute plus tard j'entendis de nouveaux bruits de course. Deux voitures passèrent quelques instants après en faisant rugir leur moteur. Quelqu'un s'installa dans le siège du conducteur et le camion démarra.

Nouvel arrêt moins d'un pâté de maison plus loin, je demeurai caché. Il y eut de nombreux arrêts ; je tentai ma chance une heure plus tard lorsque le camion déboucha bruyamment d'une ruelle. Je sautai sur le trottoir.

D'après mes calculs, je devais me trouver à six intersections environ du lieu de mon évasion. Je me planquai dans le drugstore le plus proche, appelai un taxi et attendis son arrivée à l'intérieur.

— Cimetière Everrest, dis-je au chauffeur.

Je voulais examiner cette tombe en plein jour. Je n'avais pas accompagné les voitures de patrouille la nuit dernière, et j'ignorais jusqu'à quel point la police avait inspecté les lieux. Les flics n'auraient évidemment pas raté un cadavre mais auraient pu négliger des signes indiquant dans quelle direction on l'avait emporté ; un indice quelconque, un détail infime.

J'ordonnai au chauffeur de me déposer devant l'arche de pierre bien que le portail fût ouvert maintenant. Je voulais pénétrer à pied dans le cimetière, mettre mes pas sur mes pas de la nuit dernière.

Je passai sous l'arche et m'arrêtai d'un coup. Un cortège funéraire long d'au moins une douzaine de voitures était arrêté le long du chemin à peu près à l'endroit où se trouvait la tombe. Bien sûr ! L'enterrement de Dick Sawtelle ! Il était prévu pour 11 h mais j'avais perdu la notion du temps ; je ne croyais pas qu'il fût si tard.

Je faillis faire demi-tour, puis décidai de continuer. Le coin devait fourmiller de policiers, comme toujours dans notre ville lorsqu'on enterre un truand. Zehnder serait là, lui aussi.

Soudain, j'avais hâte de retrouver la tombe. Comme pris par un sentiment d'urgence, je me mis à courir.

Toute l'assistance faisait face à la tombe. Par une trouée dans la foule j'aperçus le cercueil prêt à être descendu dans le trou. Un pasteur faisait un sermon.

Personne n'avait remarqué ma présence. Soudain le corps imposant de Ray Zehnder, ses oreilles devaient être particulièrement alertes, se retourna d'un coup. Surpris, il écarquilla imperceptiblement les yeux, puis le visage de nouveau impassible vint vers moi à pas mesurés et me parla à voix basse.

— T'es Barry Wills, pas vrai ? Celui que j'ai vu au poste de police ?

J'acquiescai, curieux de voir quelle tactique il allait employer.

Plongeant une main dans sa poche, en sortit un épais portefeuille dans lequel il piocha quatre billets de cent dollars.

— C'est ce que je te dois, dit-il toujours à voix basse, à tel point que personne d'autre ne l'entendait.

Il me tendit l'argent avec un mince sourire.

— Vingt dollars sur un outsider, c'est un bon pari.

Je pris les billets et les fourrai dans ma poche. Il essayait peut-être de m'acheter mais cet argent me revenait. Je l'avais gagné, et si Mike Vilter n'avait pas transmis mon pari c'était pas mes oignons.

— En effet, parfois, ça rapporte gros, dis-je. Ça m'a rapporté gros hier soir, ainsi qu'à Mike Vilter ce matin.

Son visage parut se durcir mais sa voix ne changea pas.

— Avec quatre cent dollars, tu peux aller en Floride. Sinon, ça suffit pour une bonne pierre tombale.

Sur ce, il me tourna le dos, de nouveau concerné par la cérémonie en cours. Le pasteur avait fini son oraison, les porteurs s'étaient avancés pour soulever le cercueil.

Je m'approchai et parcourus la scène des yeux. Sauf Zehnder, personne ne semblait m'avoir remarqué, je repérai le capitaine Donalds et une demi-douzaine d'hommes que je reconnus comme des inspecteurs de police, ainsi qu'une poignée d'autres qui étaient, à n'en pas douter, des sbires de Zehnder. Le reste de la foule était varié ; des amis, la famille de Sawtelle, les

membres d'une loge à laquelle il avait appartenu et quelques journalistes.

Je me trouvais presque au même endroit que la veille, séparé du monticule de terre sur lequel reposait la mitraillette par la fosse ouverte à quelques mètres devant moi. Il y avait à présent, en travers de la tombe, les lanières de la plate-forme qui allait descendre le cercueil que les porteurs commençaient à soulever.

Les choses paraissaient quelque peu différentes en plein jour. Pour la première fois, j'envisageai sérieusement la possibilité de visions dues à un abus d'alcool. Avais-je trop bu, oui ou non ? Alors, me revint en mémoire la conversation entendue derrière la porte de Mike Vilter.

À un moment où j'étais parfaitement sobre.

Et soudain, la vérité me sauta aux yeux… je sus en quoi consistaient les différences constatées. C'était dans la taille et la forme de ce tas de terre. Il était *plus petit* ! Je fus parcouru par une sorte de courant électrique. Je savais pourquoi il était plus petit. Je voyais tout le tableau, enfin presque.

La foule rassemblée en ce lieu dut me prendre pour un fou.

— Attendez ! hurlai-je en me ruant vers le trou au fond duquel j'étais involontairement tombé, et dans lequel neuf heures plus tard je sautai volontairement. Et je sus que j'avais raison.

Debout, mes yeux arrivaient au niveau du sol. La nuit dernière j'avais eu à tendre les bras au-dessus de ma tête pour m'accrocher au bord !

Je vis le capitaine Donalds arriver en courant, les yeux écarquillés de surprise.

— Vous ! cria-t-il. Ça veut dire quoi de…

— Cap' ! j'avais raison ! Le corps d'Urberville est toujours dans cette tombe ! Là où je vous ai dit ! La tombe était plus profonde !

Je devais me dépêcher de prouver mes dires avant que la police m'arrache à mon trou pour permettre l'inhumation et m'envoie dare-dare à l'asile sans vérification. Je jouais trop gros à présent. Si je me trompais, je risquais bien de ne jamais quitter la ville vivant.

Me penchant, je me mis à creuser ardemment l'argile avec les mains. Sur la terre qui avait été tassée, je sentis du tissu. Je creusai ailleurs et je fis apparaître une partie de visage.

Ce n'était pas le visage de Legs Urberville, c'était celui de son associé, Swikart. Le reste du puzzle se mit en place, désormais je savais comment les choses s'étaient goupillées et par quel hasard proprement miraculeux, j'avais réussi à sortir vivant du cimetière.

Donalds aussi avait dû voir lui le visage d'Harry Swikart et son front perforé par une balle de petit calibre car il aboya quelque chose aux inspecteurs que je ne voyais pas. Sur terre l'agitation croissait, c'était plus calme six pieds dessous.

Je me relevai et les yeux au ras du sol je vis ce qu'un ver de terre avait vu mais que personne d'autre, apparemment, n'avait remarqué. Je m'extirpai de terre, le sourire aux lèvres. Un policier braquait une arme sur les membres de l'organisation.

Le capitaine Donalds en personne m'aida à ôter la terre de mes vêtements. Nos regards se croisèrent, nous échangeâmes un sourire de connivence.

— Écoutez, dit-il, je ne comprends pas tout. Vous nous avez parlé d'Urberville…

— Ils y sont tous les deux, capitaine. Hier soir, Zehnder et ses sbires ont éliminé leurs ennemis ; le clan Urberville-Swickart. Pourquoi se priver quand se présente une occasion inespérée de se débarrasser des corps ? Qui irait les chercher sous le cercueil de Sawtelle, une fois celui-ci enseveli ? Ils ont d'abord emmené le corps d'Urberville et l'ont balancé au fond ; je suis arrivé pendant qu'ils allaient chercher celui de Swikart. Leur voiture était garée sur l'autre route. La tombe est à peu près à mi-chemin. Voilà pourquoi personne ne m'a vu, et comment j'ai réussi à sortir du cimetière sans faire de mauvaises rencontres contrairement aux prévisions de Mike Vilter.

Un inspecteur refermait les menottes avec un bruit sec sur le poignet de Zehnder. Le tsar du jeu se tourna brusquement vers moi, posa sur moi un regard glacial.

— On se reverra, l'ami, dit-il.

Je lui fis un sourire.

— Je t'attendrai dans mon fauteuil roulant, Zehnder, répliquai-je avant de revenir à Donalds.

— Vous avez mis la main sur le gros bonnet, capitaine. Il a balancé quelque chose dans ce buisson juste à l'arrivée de vos hommes. Swikart a été tué avec un pistolet de petit calibre. À mon avis, c'est l'œuvre de Zehnder lui-même ; il était si sûr de son coup, qu'il a gardé l'arme jusqu'à la dernière minute. Vous y trouverez ses empreintes, et je vous parie vingt billets qu'elle correspond à la balle qui a tué Swikart…

De retour dans ma chambre d'hôtel, je venais juste d'enlever mes chaussures et ma cravate lorsque le téléphone sonna. C'était Ragan, le rédacteur en chef.

— Barry Wills, espèce de cloche ! rugit-il, tu résous une affaire du tonnerre et tu nous dis rien ! Qu'est-ce qu'il t'arrive ? Si on avait pas chargé un petit jeune de couvrir l'enterrement de Sawtelle…

— En quoi ça me regarde ? ripostai-je, Morgan m'a viré hier soir. Je ne travaille pas pour…

— Morgan est un crétin, hurla-t-il. Écoute, bouge un peu. On a besoin de toi. Quelqu'un vient de trouver le corps d'un Chinois dans une ruelle derrière le 740 Burrell Street !

— Tss, Tss. Dis à la police de l'attacher jusqu'à ce que j'arrive là-bas… disons, après-demain.

Je reposai le combiné et me levai. Je contemplai le lit avec envie, puis m'assis de nouveau près du chevet où se trouvait le téléphone. Je récupérai mes chaussures d'une main tout en soulevant le combiné de l'autre pour dire au réceptionniste de m'appeler un taxi.

Twenty gets you plenty
G-Men Detective
Janvier 1942

Etaoin Shrdlu

Au début c'était plutôt marrant, cette histoire de la linotype de Ronson. Mais elle n'a pas tardé à tourner au vinaigre. Et en dépit du fait que Ronson est sorti gagnant dans cette affaire, je ne lui aurais jamais envoyé le petit gars avec le bouton si j'avais pu deviner ce qui allait arriver. Aussi fabuleux qu'aient été ses bénéfices, le pauvre Ronson y a gagné trop de cheveux gris.

— Vous êtes M. Walter Merold ? demanda le petit gars avec le bouton. Il s'était manifesté à la réception de l'hôtel où je vivais, et je leur avais dit de le faire monter.

J'admis mon identité, et il reprit :

— Ravi de vous connaître, M. Merold. Je suis… et il m'a donné son nom, mais je ne m'en souviens pas à présent. Pourtant j'ai plutôt une bonne mémoire des noms.

Je lui répondis que j'étais enchanté de le rencontrer, et lui demandai ce qu'il voulait. Il commença à m'expliquer ; cependant je l'interrompis avant qu'il n'aille très loin.

— On vous a mal renseigné, lui dis-je. C'est exact, j'étais typographe, mais je suis à la retraite. Et puis, est-ce que vous savez que ça vous coûterait extrêmement cher de faire graver des matrices spéciales de linotype ? Si vous ne voulez imprimer qu'une page avec ces caractères spéciaux, vous feriez mieux de les faire copier à la main, puis d'en commander une reproduction photographique sur zinc.

— Non, cela ne conviendrait pas, M. Merold. Pas du tout. Vous voyez, c'est un secret. Ceux que je représente… Mais passons. De toutes façons je ne peux autoriser personne à voir ce texte comme ce serait nécessaire pour obtenir un tirage en zinc.

Encore un cinglé, pensai-je en l'examinant attentivement.

Il n'avait pas l'air timbré. Il était dans l'ensemble plutôt banal, avec quelque chose d'étranger, plutôt asiatique dans sa personne, bien qu'il fût blond et clair de peau. Et il avait un bouton sur son front, en plein milieu, juste au-dessus de l'arête du nez. On en voit de semblables sur des statues de Bouddha ; les Asiatiques l'appellent le point de la sagesse ; c'est quelque chose de spécial.

Je haussai les épaules.

— Eh bien, vous ne pourrez pas faire exécuter des matrices pour linotype sans montrer à quelqu'un les caractères que vous voulez reproduire, pas vrai ? et celui qui composera le texte verra également…

— Oh, mais je me chargerai moi-même de ce travail, dit le petit gars avec le bouton.

Ronson et moi l'appellerons plus tard le P.G.A.L.B., ce qui veut dire « petit gars avec le bouton », parce que Ronson ne se souvenait pas davantage de son nom, mais j'anticipe.

— Le graveur les verra évidemment, mais séparément, et cela n'a aucune importance. Quant à la composition de la plaque sur la linotype je la ferai moi-même. Il suffit qu'on me montre le fonctionnement de la machine pour que je puisse réaliser une page, juste une vingtaine de lignes, c'est tout. Et il n'est pas nécessaire qu'elle soit imprimée sur place. Juste la matrice de la page, c'est tout ce que je veux. Peu importe le prix.

— O.K., dis-je. Je vais vous adresser chez *Merganthaler*, des pros de la typo. Ils vous graveront vos caractères. Puis, si vous avez besoin d'être seul avec une linotype, allez voir George Ronson. Il édite un petit bimensuel local, ici en ville. Moyennant dédommagement il vous laissera seul dans son atelier le temps nécessaire à la composition de votre page.

Fin de l'entretien. Deux semaines plus tard, George Ronson et moi allâmes à la pêche un mardi matin pendant que le P.G.A.L.B. utilisait la linotype de George et assemblait les caractères bizarres que *Merganthaler* lui avait expédiés en express par avion. L'après-midi précédent George avait montré au petit gars comment se servir de la linotype.

Nous attrapâmes une douzaine de poissons chacun, et je me souviens que Ronson avait dit en ricanant que ça lui en faisait

treize, parce que le P.G.A.L.B. lui avait refilé cinquante dollars cash pour utiliser son atelier pendant une matinée.

Tout était en ordre lorsque nous rentrâmes, sauf que George dut récupérer des morceaux de cuivre dans la caisse à refonte parce que le P.G.A.L.B., qui avait détruit ses matrices neuves en cuivre après en avoir fini avec elles, ignorait qu'il ne faut pas mélanger du cuivre avec le plomb qu'on fait fondre pour être réutilisé.

Quand je revis George, l'édition du samedi venait de sortir. Je l'ai tout de suite pris à partie.

— C'est quoi ce gag ? Des fautes d'orthographe et une grammaire de fainéant, ça n'amuse plus personne depuis longtemps même dans un canard régional. Est-ce que t'essayais par hasard de donner une apparence d'authenticité aux dépêches de tes correspondants locaux en les recopiant texto, ou quoi ?

Ronson me regarda d'un air bizarre et répondit.

— Eh bien… oui.

— Oui, quoi ? Tu veux dire que t'essayais volontairement d'être drôle, ou que tu as copié textuellement…

— Viens avec moi, je vais te montrer.

— Me montrer quoi ?

— Ce que je vais te montrer, fut sa seule et énigmatique réponse. Tu sais toujours te servir d'une linotype, pas vrai ?

— Bien sûr, pourquoi ?

— Alors viens, dit-il d'un ton ferme. T'es linotypiste de métier, et en plus c'est toi qui m'a fourré là-dedans.

— Dans quoi ?

— Dans cette histoire, répliqua-t-il, et il m'entraîna dans son atelier sans s'expliquer davantage.

Il farfouilla alors dans les nids de pigeons de son bureau, sortit une feuille de papier qu'il me tendit. Il semblait triste.

— Walter, je suis peut-être timbré, et je veux en avoir le cœur net. J'imagine qu'éditer une feuille de chou pendant vingt-deux ans et me taper tout le travail en essayant de faire plaisir à tout le monde suffit à vous faire perdre la boule, mais je veux en être sûr.

Je le regardai et baissai les yeux vers le papier qu'il venait de me tendre. C'était une feuille ordinaire en papier-ministre, couverte d'une écriture que je reconnus comme étant celle de Hank Rogg, le quincailler de Haies Corners qui lui envoie de temps en temps des nouvelles du quartier. Il y avait les habituelles fautes d'orthographe et étourderies auxquelles on pouvait s'attendre de la part de Hank. Ce qui donnait l'info suivante : « *L'union solenelle de H.M. Klafm et de Margorie Burke a été célébrée hier soir chez les parents de la mariée. Les demoisselles d'honneur étaient…* »

Je cessai de lire pour scruter George, me demandant où il voulait en venir.

— Et alors ? fis-je. C'était il y a deux jours, j'ai moi-même assisté au mariage. Il n'y a rien de drôle là-…

— Écoute, Walter, dit-il. Compose ce texte pour moi, tu veux ? Va t'installer devant la linotype et tape-moi tout le truc. Il ne dépasse pas dix ou douze lignes.

— Bien sûr, mais pourquoi ?

— Parce que… et bien, va le composer, Walter. Je t'expliquerai après.

Je me rendis donc dans l'atelier et m'assis devant la linotype. Je tapai deux ou trois lignes d'essai pour me familiariser de nouveau avec le clavier, plaçai le manuscrit sur le pupitre et me mis au travail. Je criai :

— Hé, George, Marjorie écrit son nom avec un *j*, non ? Pas avec un *g* ?

Et George répondit :

— Ouais, d'une voix curieuse.

J'achevai le texte, levai les yeux et questionnai :

— Alors ?

Il traversa la pièce, sortit la galée de la machine pour lire les lignes-blocs à l'envers comme font tous les imprimeurs, et soupira.

— Alors ce n'était pas moi. Vise un peu, Walter.

Il me tendit la galée ; je commençai à lire.

Le texte se présentait ainsi « *L'union solenelle de H.M. Klafin et Mlle Margorie Burke a été célébrée hier soir*

chez les parents de la mariée. Les demoisselles d'honneur étaient… »

Je souris.

— Heureusement que je n'ai plus à taper des textes pour gagner ma vie, George. Je décline ; trois coquilles dans les cinq premières lignes. Et alors ? Maintenant dis-moi pourquoi tu voulais que je le compose.

Il me répondit :

— Refais les deux premières lignes, Walter. Je… je veux que tu trouves par toi-même.

Je l'observai ; il avait l'air si sérieux et inquiet que je ne protestai pas. Je me remis au clavier et recommençai : « *L'union solennelle de…* » ; mes yeux se portèrent sur le composteur et lurent les caractères gravés sur le devant des matrices qui étaient tombées ; ils indiquaient : « *L'union solenelle de…* »

Les linotypes présentent un avantage que vous ignorez peut-être si vous n'êtes pas imprimeur. On peut toujours apporter une correction dans une ligne avant d'actionner le levier qui l'envoie jusqu'au moule où les caractères reçoivent le plomb. Il suffit de laisser descendre la matrice dont vous avez besoin pour la correction et de l'insérer au bon endroit à la main.

Je pressai donc la touche du *n* pour obtenir une autre matrice de *n*, de façon à corriger le mot "solenelle" mal orthographié ; mais il ne se passa rien. Les cames du clavier fonctionnaient bien, le cliquetis semblait indiquer que tout était normal, mais aucun *n* ne tomba. Je levai les yeux pour vérifier s'il s'agissait d'un problème de blocage dans la distribution ; ce n'était pas le cas. Je me levai.

— Le canal du *n* est bouché, dis-je.

Avant d'attaquer la réparation, je fis une dernière tentative en pressant la touche du *n* durant une bonne minute. J'entendis la série de cliquetis indiquant que les cames se mettaient en branle. Mais aucune matrice de *n* ne descendit ; je tendis donc le bras vers le…

— Laisse tomber, Walter, dit George Ronson d'une voix calme. Envoie le reste de la ligne et continue.

Je me rassis, bien décidé à obtempérer et à augmenter mes chances de découvrir où il voulait en venir plus vite que je

protestais. Je terminai la première ligne, attaquai la seconde, parvins au mot « Margorie » sur la copie. Je frappai successivement les touches Ai, *a*, *r, j, o*… et jetai machinalement un coup d'œil au composteur. Les matrices alignées formaient « Margo… »

« Bon sang ! », je pressai encore une fois la touche du *j* pour obtenir une matrice *j* destinée à remplacer le *g* ; rien ne se passa. Le canal du *j* devait être bouché. Je maintins la touche du *j* enfoncée, aucune matrice n'arriva. « Bon sang ! », m'exclamai-je derechef et je me levai pour examiner le mécanisme d'échappement.

— Qu'importe, Walter, dit George d'une voix où se mêlaient divers sentiments : une sorte de triomphe, je crois, un peu de peur et d'étonnement, avec une pointe de résignation. Tu ne saisis pas ? *La machine suit le texte !*

— Elle… quoi ?

— Voilà pourquoi je voulais que tu essaies, Walter, dit-il. Juste pour m'assurer que c'était la machine, et pas *moi*. Vise un peu ; ce texte contient s-o-l-e-n-e-l-l-e à la place de solennelle, M-a-r-g-o-r-i-e à la place de Marjorie… et, *quelle que soit la touche que tu frappes, c'est comme ça que les matrices tombent.*

— C'est une blague, George ; est-ce que tu as bu ?

— Tu ne me crois pas ? Continue à composer ces deux lignes correctement. Corrige la quatrième ligne, là où il y a le mot d-e-m-o-i-s-s-e-l-l-e-s.

Avec un grognement je jetai un coup d'œil à la galée pour voir quel mot commençait la quatrième ligne ; je me mis à taper sur le clavier. Je composai « demois », m'arrêtais. Délibérément, lentement, je posai mon doigt sur la touche du *e* sans quitter le clavier des yeux, et l'enfonçai. J'entendis la matrice cliqueter dans le mécanisme d'échappement ; je levai les yeux, la vis tomber sur la molette qui la poussa dans le composteur. J'étais sûr et certain de ne pas m'être trompé de touche. Cependant les caractères dans l'élévateur se lisaient – oui, vous avez deviné : « demoiss. »

— J'y crois pas, m'écriai-je.

George Ronson me regarda avec une espèce de rictus d'inquiétude.

— Moi non plus, je n'y croyais pas. Écoute, Walter, je vais aller me promener. Je deviens fou. Je ne peux pas rester là plus longtemps. Continue, essaie de t'en persuader. Prends ton temps.

Je le suivis des yeux jusqu'à ce qu'il eût franchi la porte. Alors, avec un sentiment bizarre, je revins à la linotype. Il me fallut du temps pour être convaincu, mais George avait raison.

Quelle que soit la touche que je pressais, cette satanée machine suivait le manuscrit, fautes comprises.

Je finis par y aller carrément. Je recommençai, composai les deux ou trois premiers mots et me mis à parcourir le clavier de mes mains, comme fait un opérateur pour remplir une ligne de test : ETAOIN SHRDLU ETAOIN SHRDLU ETAOIN SHRDLU – sans regarder les matrices dans le composteur. Je les envoyai au creuset, récupérai la ligne-bloc toute chaude que l'éjecteur avait expulsé du moule, et je lus : « *L'union solennelle de H.M. Klafin et…* »

La sueur me perlait au front. Je l'essuyai, éteignis la machine et partis à la recherche de George Ronson. Je n'eus pas à chercher bien loin, il était pile à l'endroit où je savais le trouver. Je commandai quelque chose, moi aussi.

Un simple coup d'œil sur mon visage lorsque j'étais entré dans le bar avait suffi à le renseigner, il n'avait pas besoin de me demander ce qu'il s'était passé.

Nous heurtâmes nos verres et les vidâmes de leur contenu avant que l'un de nous ne pipât mot. Je lui demandai alors :

— As-tu la moindre idée de la raison pour laquelle elle fonctionne ainsi ?

Il opina.

— Ne me dis pas. Attends que je boive deux ou trois autres verres, ensuite je pourrais encaisser, peut-être.

Je haussai le ton et lançai :

— Hé, Joe, laisse cette bouteille à portée de main sur le comptoir. On lui réglera son compte.

Il la laissa ; j'ingurgitai vite fait deux verres supplémentaires, puis, fermant les yeux :

— C'est bon, George, vas-y.

— Tu te souviens de ce type qui s'est fait graver des matrices spéciales et qui m'a loué la linotype pour composer un truc trop secret pour que quelqu'un d'autre le lise ? Je ne me rappelle pas de son nom ; c'était comment ?

J'essayai de m'en souvenir ; impossible. Je bus un autre coup et annonçai :

— Appelle-le le P.G.A.L.B.

George voulut savoir pourquoi, je lui expliquai ; il remplit de nouveau son verre et reprit :

— J'ai reçu une lettre de sa part.

— C'est gentil.

Je me versai une autre dose.

— T'as la lettre sur toi ?

— Hon-on. Je l'ai pas gardée.

— Oh.

Je me servis un verre de plus avant de demander :

— Tu te rappelles de son contenu ?

— Je me souviens de certains passages, Walter. Je l'ai pas lue att… attentivement. Je croyais que le type était cintré, tu piges ? j'l'ai balancée.

Il se tut, but un autre verre. Finalement j'en eus marre d'attendre.

— Alors ?

— Alors quoi ?

— La lettre. Le passage dont tu te souviens, il dichait quoi ?

— Ah, ça, dit George. Ouais. Un truc sur la lilo… linopy… tu vois ce que je veux dire.

À ce moment-là, il semblait impossible que la bouteille posée devant nous sur le comptoir pût être la même, parce que celle-là était aux deux tiers pleine alors que l'autre avait été aux deux tiers vide. Je me servis encore un coup.

— Qu'est-ce qu'il dichait ?

— Qui ?

— L'P.G… G.B… Haaaa, l'type qu'a écrit la lett'.

— Ké lett' ? demanda George.

Je me réveillai le lendemain aux environs de midi ; je me sentais patraque. Il me fallut deux bonnes heures pour prendre un bain, me raser et me sentir assez bien pour sortir, mais lorsque je mis le nez dehors, ce fut pour aller directement à l'imprimerie de George.

Il faisait tourner les rotatives ; il avait l'air presque aussi mal en point que moi. Je ramassai un des journaux en fin de course et le parcourus des yeux. Son journal comporte quatre pages, les deux centrales sont composées d'articles tout prêts achetés aux agences de presse, les pages un et quatre sont réservées aux infos locales.

Je parcourus une poignée d'articles, dont celui qui commençait par : « *L'union solenelle de H.M. Klafin et Mlle Margorie…* » Mon regard dériva un instant vers la linotype silencieuse dans un coin de la pièce, se posa sur George avant de revenir sur cet imposant assemblage d'acier et de fonte.

Je devais crier pour que George m'entende par-dessus le vacarme des rotatives.

— George, écoute. Au sujet de la lino…

Je ne pouvais pas me résoudre à *hurler* un truc qui avait l'air absurde ; aussi ai-je transigé.

— Est-ce que tu l'as réparée ? demandai-je.

Il secoua la tête, arrêta les rotatives.

— C'en est fini du tirage, dit-il. À présent, passons au pliage.

— Écoute. Au diable les journaux. Ce que je veux savoir, c'est comment tu as réussi à mettre sous presse. Tu n'avais pas préparé la moitié de ta composition lorsque je suis venu hier, et après tout ce qu'on a bu, je ne vois pas comment tu as fait.

Il m'adressa un grand sourire.

— Facile. Essaie. Que tu sois lucide ou ivre, il te suffit de t'asseoir devant cette machine, de placer l'article manuscrit, de faire un peu glisser les doigts sur le clavier, et elle compose les pages. Oui, avec les fautes et tout le reste… mais à partir de maintenant, je corrigerai les fautes sur le manuscrit avant de m'y mettre. J'étais pris par le temps cette fois-ci, Walter, et les articles devaient être imprimés tels quels. Walter, je commence *à aimer* cette machine. C'est la première fois de l'année que je lance les rotatives exactement à l'heure.

— Ouais, mais…
— Mais quoi ?
— Mais…
Je voulais dire que je n'y croyais toujours pas, mais j'en fus incapable. Après tout, j'avais essayé cette machine la veille alors que j'étais sobre comme un pape.
Je m'approchai d'elle pour l'examiner de nouveau. D'où je me tenais, elle ressemblait à n'importe quel modèle de linotype à magasin unique. J'en connaissais les moindres rouages et ressorts.
— George, dis-je d'une voix mal assurée, j'ai l'impression que ce satané truc me *regarde*. Est-ce que tu as senti…
Il acquiesça. Je me retournai pour contempler encore la linotype. Cette fois j'en étais sûr. Je fermais les yeux, cette impression s'intensifia. Vous connaissez cette sensation d'être observé qu'on a parfois ? Et bien, c'était ça, encore plus fort, en plus puissant. À vrai dire, ce n'était pas un regard hostile. Plutôt impersonnel. Il m'a filé une trouille bleue.
— George. Sortons d'ici.
— Pour quelle raison ?
— Il faut que je te parle, George. Et, je ne sais pas pourquoi, je ne veux pas parler ici.
Ses yeux se posèrent sur moi puis sur la pile de journaux qu'il pliait à la main.
— Tu n'as pas à avoir peur, Walter, affirma-t-il d'une voix calme. Elle te fera pas de mal. Elle est gentille.
— T'es… eh bien…
J'allais dire « maboul », mais s'il l'était, je l'étais aussi ; je me tus, réfléchis une minute et repris :
— George, hier tu as commencé à me dire ce dont tu te souvenais, dans la lettre de… du P.G.A.L.B. C'était quoi ?
— Ah, ça. Écoute, Walter, veux-tu me promettre quelque chose ? Que tu garderas toute confidentialité là-dessus ? Je veux dire, que tu n'en parleras à personne ?
— En parler à quelqu'un ? demandai-je. Pour me retrouver à l'asile ? Pas question. T'imagines que quelqu'un me croirait ? Tu penses que j'y aurais cru moi-même si… mais au sujet de cette lettre ?

— Tu promets ?

— Bien sûr.

— Eh bien, comme je crois te l'avoir dit, la lettre était vague, et ce dont je me souviens l'est encore plus. Mais elle expliquait que ce bonhomme avait utilisé ma linotype pour composer une… une formule métaphysique. Il en avait besoin pour l'emporter avec lui, toute préparée.

— L'emporter où, George ?

— L'emporter où ? il a dit à… je veux dire qu'il n'a pas dit où. Juste là où il retournait, tu piges ? Mais il précisait que le texte affecterait peut-être la machine qui l'a composé, et que si c'était le cas il en était désolé, mais qu'il n'y pouvait rien. Il était incapable de me renseigner à ce sujet parce que l'effet se produisait toujours après un certain laps de temps.

— Quel effet ?

— En fait, j'ai eu l'impression de lire un fatras d'âneries.

Il ramena son regard vers les journaux qu'il était en train de plier.

— Sérieux, ça m'a paru si farfelu que je l'ai balancée. Mais, en y repensant, après ce qu'il s'est passé… Entre autres, je me souviens du mot "pseudovie". Je crois qu'il s'agissait d'une formule pour donner une pseudo-vie aux objets inanimés. D'après le gars, ils s'en servaient pour leurs… leurs robots.

— Ils ? Qui sont ces "ils"… ?

— Il n'a pas dit.

Je bourrai ma pipe et l'allumai, l'air songeur.

— George, dis-je au bout d'un moment, tu devrais la détruire.

Ronson me regarda, les yeux écarquillés.

— La détruire ? T'es cinglé, Walter. Tuer la poule aux œufs d'or ? Enfin, mais cette machine vaut une fortune. Tu sais combien ça m'a pris de préparer cette édition, ivre comme je l'étais ? Environ une heure ; voilà comment j'ai pu lancer les rotatives à temps.

Je le dévisageai d'un air sceptique.

— Peuh ! animée ou inanimée, cette lino est réglée pour produire six lignes à la minute. C'est tout ce qu'elle fera, à moins que tu ne la règles pour qu'elle tourne plus vite. Peut-être

jusqu'à dix lignes/minute si tu as trafiqué le cylindre. As-tu trafiqué… ?

— Trafiqué mon œil, dit George. Cette machine va si vite que tu peux même pas retenir le composteur pour boucher les lignes ! Et puis, Walter, jette un œil sur le moule, le moule auxiliaire. Il est prêt à la fonte.

Je retournai vers la linotype, un peu à contrecœur. Le moteur vibrait doucement, et encore une fois, j'aurais pu jurer que cette satanée machine m'observait. Mais je pris mon courage et les poignées à deux mains pour desserrer l'étau et découvrir la roue de moulage. Je vis tout de suite ce que George voulait dire sur le moule auxiliaire ; il était bleu vif. Pas du bleu d'un canon de pistolet ; de la véritable couleur azur que je n'avais encore jamais vue sur du métal. Les trois autres moules étaient en train de prendre la même teinte.

Je resserrai l'étau et regardai George d'un air intrigué.

— Je n'en sais pas plus que toi, sauf que c'est arrivé après une surchauffe du moule et l'enrayage d'une ligne-bloc dû à du plomb collé. À mon avis, c'est un effet de la chaleur. À présent, elle peut fondre cent lignes à la minute sans anicroche et elle…

— Holà ! Calme-toi. Tu ne pourrais même pas la charger suffisamment vite en métal pour…

Il me décocha un large sourire, effrayé mais triomphant.

— Walter, jette un coup d'œil derrière. J'ai installé un bac de chargement au-dessus du creuset. C'était indispensable, en dix minutes j'étais à court de plomb. Je n'ai plus qu'à remplir le bac avec les caractères usagés et les débris de métal, ainsi que les matrices foutues, et…

Je secouai la tête.

— T'es cinglé. Tu ne peux pas balancer là-dedans des caractères non nettoyés et des chutes de métal ; tu passerais plus de temps à l'ouvrir et à racler les impuretés qu'à le charger en plomb. Tu bloquerais le piston et tu…

— Walter, me coupa-t-il d'une voix calme, un peu trop calme, *il n'y a pas d'impuretés*.

Je le fixai d'un air stupide ; il dut réaliser qu'il en avait trop dit, parce qu'il se hâta de charrier dans le bureau les journaux qu'il venait de plier, et me cria :

— À plus tard, Walter. Faut que j'y aille…

Ma belle-fille faillit mourir d'une pneumonie dans une ville distante de plusieurs centaines de kilomètres ; cet événement n'a rien à voir avec la linotype de Ronson, sauf que je dus m'absenter trois semaines et que je ne vis pas George pendant cette période.

Au cours de la troisième semaine je reçus de lui deux télégrammes insensés ; aucun des deux ne donnait de détails mais il réclamait mon retour immédiat ; le second portait ces seuls mots :

« Urgent. Dépense indifférente. Prends avion. »

Il y avait joint un mandat télégraphique de cent dollars. J'étais intrigué. « Dépense indifférente » est une formule étrange de la part d'un directeur de journal de province. Depuis que je connaissais George, et ça faisait pas mal d'années, je ne l'avais jamais vu en possession de cent dollars.

Mais les liens familiaux passent avant tout, je lui répondis primo que je rentrerais dès qu'Ella serait hors de danger, et pas une minute plus tôt ; deuxio que je n'encaisserais pas le mandat parce que le billet d'avion coûtait seulement dix dollars et que je n'avais pas besoin d'argent.

Deux jours plus tard, Ella étant sortie d'affaire, je lui télégraphiai le jour et l'heure de mon arrivée. Il vint me chercher à l'aéroport.

Il paraissait vieilli, complètement éreinté, et à voir ses yeux, j'eus le sentiment qu'il n'avait pas dormi depuis des lustres. Mais il portait un complet neuf et conduisait une nouvelle voiture dont le silence même du moteur hurlait la cherté.

— Dieu merci t'es rentré, Walter… je te paierai le prix que tu voudras pour…

— Hé ! calme-toi ; tu parles si vite que je n'y pige rien. Reprends au début, calme-toi. Quel est le problème ?

— Il n'y a pas de problème. Tout va très très bien, Walter. Mais j'ai tellement de boulot que je ne sais plus où donner de la tête. Ces derniers temps, j'ai travaillé vingt heures par jour, parce que l'argent rentre si vite que chaque heure de pause me

coûte cinquante dollars ; à ce tarif-là je ne peux pas me permettre de me reposer, Walter, et…

— Holà ! Pourquoi est-ce que tu ne peux pas te permettre de prendre des pauses ? Si tu fais une moyenne de cinquante dollars de l'heure, pourquoi ne pas travailler dix heures seulement, et, bon sang, cinq cent dollars par jour ! qu'est-ce que tu veux de plus ?

— Hein ? en perdre sept cent ! Mince, Walter, c'est trop beau pour durer. Tu ne comprends pas ? Il est impossible que ça dure. Pour la première fois de ma vie, j'ai une chance de devenir riche, et il faut que tu m'aides ; tu peux t'enrichir toi aussi en travaillant ! Vise un peu, on peut travailler à tour de rôle douze heures par jour sur Etaoin, et…

— Sur quoi ?

— Sur Etaoin Shrdlu. Je lui ai donné un nom, Walter. Je sous-traite l'impression pour me consacrer entièrement à la composition. Écoute, on peut tous les deux bosser par roulements de douze heures, hein ? Juste pour quelque temps, Walter, le temps de devenir riches. Je… je te donnerai 25 % sur les bénéfices, même si c'est ma linotype et mon atelier. Ça te rapportera environ trois cent dollars par jour ; deux mille cent pour une semaine de sept jours ! Vu les délais et les tarifs que j'indique sur mes devis, je peux trouver tout le boulot qu'on…

— Encore une fois calme-toi, des devis à qui ? Il n'y a pas assez de trucs à imprimer à Centerville pour atteindre un dixième du chiffre que tu avances.

— Pas à Centerville, Walter. À New York. J'ai obtenu des commandes des plus grands éditeurs. Bergstrom, pour commencer ; et Hayes&Hayes m'ont chargé de toutes leurs rééditions, ainsi que Wheeler House, et Willet&Clark. Tu vois, j'accepte tout, ensuite je paie quelqu'un d'autre pour l'impression et la fabrication, et je ne conserve que la composition. Évidemment, j'exige des copies parfaites, attentivement préparées. Et s'il y a quand même des corrections à faire, je les donne en sous-traitance à un autre typographe. C'est comme ça que j'ai tiré profit d'Etaoin Shrdlu, Walter. Alors, t'en es ?

— Non, lui répondis-je.

Nous avions quitté l'aéroport et nous roulions sur le chemin du retour. Il faillit perdre le *contrôle* du véhicule lorsque *je* refusai sa proposition. Il se gara d'un coup sec sur le bas-côté et me regarda d'un air incrédule.

— Pourquoi non, Walter ? Plus de deux mille dollars par semaine pour toi ? qu'est-ce que tu peux espérer…

— George, il y a des tas de raisons à mon refus, mais la principale est que je ne veux pas. Je suis à la retraite. J'ai assez d'argent pour vivre. Mes revenus avoisinent peut-être plus les trois dollars par jour que les trois cents, mais qu'est-ce que je *ferais* de trois cents ? Je me ruinerais la santé comme tu te ruines la tienne à travailler douze heures par jour, et… bref : niet. Je suis content de ce que j'ai.

— Tu charries, Walter. Tout le monde veut devenir riche. Fais tes comptes : deux mille dollars par semaine pendant deux ans ça représente plus de deux cent mille dollars ! Et tu as deux fils installés qui pourraient en avoir…

— Ils se débrouillent très bien tous les deux, merci. Ils ont de bons boulots et les pieds sur terre. Si je leur léguais une fortune, ça leur ferait plus de mal que de bien. Et puis, pourquoi m'avoir choisi ? N'importe qui peut utiliser une linotype qui fixe son propre rythme et suit l'original sans se tromper ! Je suis sûr que des tas de gens accepteraient avec joie de travailler pour trois cents dollars par jour. Et même moins. Puisque tu es si désireux de t'enrichir avec cette machine, embauche trois opérateurs qui travailleront en trois-huit, et occupe-toi seulement de la gestion. À bosser comme ça, tu te fais des cheveux blancs et tu crèves avant l'âge.

Il eut un geste d'abattement.

— Je ne peux pas, Walter. Je ne peux embaucher personne d'autre. Tu ne vois pas que tout ça doit rester secret ! D'abord les syndicats me tomberaient dessus si vite que… Et puis tu es le seul en qui j'ai confiance, Walter, parce que tu…

— Parce que je sais déjà tout ? dis-je avec un sourire narquois. Tu es bien obligé de me faire confiance que ça te plaise ou non. Mais la réponse est toujours non. Je suis à la retraite, tu ne réussiras pas à me tenter. D'ailleurs, si tu veux mon avis, prends une masse et détruis cette machine.

— Seigneur, pourquoi ?

— Je n'en sais rien, mais c'est ce que je ferais si j'étais à ta place. Pour commencer, renonce à ta cupidité et reprends un rythme de travail raisonnable, sinon tu en claqueras. Et puis, sais-tu jusqu'où ça va aller ?

Il soupira ; je m'aperçus qu'il n'avait pas écouté un traître mot de ce que je venais de dire.

— Walter, supplia-t-il, je te donnerai cinq cents dollars par jour.

Je secouai énergiquement la tête.

— Pas pour cinq mille, ni cinq cent mille.

Il comprit sans doute que j'étais sérieux car il remit la voiture en marche.

— Si l'argent n'a vraiment aucune importance pour toi…

— Honnêtement, aucune, lui assurai-je. Oh, je réagirais autrement si je n'en n'avais pas, mais j'ai des revenus réguliers et je ne serais pas plus heureux s'ils étaient dix fois plus importants. Surtout si je devais travailler avec… avec…

— Avec Etaoin Shrdlu ? Peut-être que tu finirais par l'aimer. Walter, je te jure que cette machine est en train de développer une personnalité. Tu veux faire un saut à l'atelier ?

— Pas maintenant. J'ai besoin d'un bon bain, et de sommeil. Mais je passerai demain. Au fait, la dernière fois qu'on s'est vus, j'ai pas eu l'occasion de te demander ce que tu voulais dire au sujet de ces impuretés. Comment ça, il n'y a pas d'impuretés ?

Il continua de fixer la route.

— J'ai dit ça ? Je ne me souviens pas…

— Allons, George, ne joue pas à ce jeu-là. Tu sais parfaitement que tu l'as dit et à présent tu t'esquives. De quoi s'agit-il ? Crache le morceau.

— Eh bien…

Il conduisit quelques minutes en silence, puis il ajouta :

— Oh, d'accord. Je peux aussi bien te le dire. Je n'ai pas acheté le moindre morceau de métal depuis… depuis que c'est arrivé. Et j'ai quelques tonnes de plus qu'à ce moment-là, en dehors des galées que j'ai expédiées à l'impression. Tu piges ?

— Non. Sauf si tu insinues que…

Il opina.

— Elle transmute, Walter. J'ai découvert ça le deuxième jour, alors qu'elle allait si vite que je n'arrivais pas à l'approvisionner en métal. J'ai alors construit la trémie de chargement au-dessus du creuset, j'avais un tel besoin de métal que j'ai commencé à y balancer des caractères non nettoyés en me disant que j'écrémerais ultérieurement les impuretés apparues à la fusion ; mais il n'y a pas eu l'ombre d'une impureté. La surface du métal fondu était aussi lisse et brillante que… le sommet de ton crâne, Walter.

— Mais… Comment…

— Je l'ignore, Walter. C'est un phénomène chimique. Une sorte de liquide gris. Tout au fond du creuset. Je l'ai vu un jour qu'il tournait presque à vide. C'est quelque chose qui agit comme un suc gastrique qui digère tout ce que je mets dans la trémie et le transforme en plomb pur.

Je me passai le dos de la main sur le front, et découvris qu'il était trempé de sueur.

— Tout ce que tu mets dans… répétai-je d'une voix chevrotante.

— Oui, n'importe quoi. Lorsque j'ai été à cours de détritus, de cendres ou de vieux papiers, j'ai utilisé… bah, tu n'auras qu'à jeter un coup d'œil à la taille du trou dans l'arrière-cour.

Aucun de nous deux ne parla pendant plusieurs minutes, jusqu'à ce que la voiture s'arrête devant l'hôtel. Je lui dis alors :

— George, si tu accordes la moindre importance à mes conseils, détruis cette machine tant que c'est possible. En admettant que ce soit encore possible. Elle est dangereuse. Elle pourrait…

— Elle pourrait quoi ?

— Je n'en sais rien. C'est bien ce qui la rend si terrible.

Il fit ronfler son moteur, puis le laissa ronronner de nouveau. Il me regarda un peu tristement.

— Je… tu as peut-être raison, Walter. Mais je me fais tellement d'argent, ce plomb fraîchement fabriqué m'en fait gagner encore plus, que je n'ai pas le cœur d'arrêter. Elle *devient* de plus en plus maligne. Je… T'ai-je dit, Walter, qu'à présent elle nettoie elle-même ses propres espaces-bandes ? Elle secrète du graphite.

— Bonté divine !

Je restai planté sur le trottoir jusqu'à ce qu'il air disparu.

C'est seulement le lendemain, en fin d'après-midi, que je trouvai le courage d'aller rendre visite à Ronson. Lorsque je parvins à l'imprimerie, un mauvais pressentiment me tomba dessus avant même que j'eusse ouvert la porte.

George était assis à son bureau, dans la pièce d'accueil, le visage enfoui dans ses coudes repliés. Il leva la tête à mon entrée, ses yeux étaient injectés de sang.

— Alors ?

— J'ai essayé.

— Tu veux dire… t'as essayé de la détruire ?

Il opina.

— Tu avais raison, Walter ; j'ai trop tardé à m'en apercevoir. Elle est trop forte pour nous maintenant. Regarde.

Il leva sa main gauche, elle était couverte de bandages.

— Elle m'a craché du métal.

Je sifflai doucement.

— Dis donc, George, et si on débranchait la prise qui…

— J'y ai pensé, et depuis l'extérieur du bâtiment pour être sûr, mais ça n'a servi à rien. Elle s'est simplement mise à générer son propre courant.

Je marchai jusqu'à la porte conduisant à l'atelier. Rien que de regarder à l'intérieur, j'en eus la chair de poule.

— Est-ce que c'est risqué de… demandais-je d'une voix hésitante.

Il secoua la tête.

— Non, tant que tu ne fais pas de faux mouvement, Walter. Mais n'essaie pas de ramasser un marteau ou un truc dans ce genre, hein ?

Je ne jugeai pas utile de répondre. Autant attaquer un cobra royal avec un cure-dent. J'ai dû rassembler tout mon courage juste pour me forcer à franchir le seuil de l'atelier et y jeter un coup d'œil. Ce que j'y vis me fis reculer jusqu'au bureau de George. D'une voix qui semblait bizarre, même à mes propres oreilles, je demandai :

— George, est-ce que tu as *déplacé* cette machine ? Elle est à plus d'un mètre de…

— Non, je ne l'ai pas déplacée. Allons boire un verre, Walter, répliqua-t-il.

J'inspirai profondément.

— O.K. Mais d'abord, qu'est-ce qui est prévu sur le planning ? comment se fait-il que tu…

— On est samedi, me dit-il. Elle a adopté la semaine de quarante heures, sur cinq jours. J'ai commis l'erreur, hier, de composer un livre sur le socialisme et la question ouvrière, et… et bien, apparemment… tu vois…

Il ouvrit le tiroir supérieur de son bureau.

— De toutes façons, voici une épreuve du manifeste qu'elle a rédigé aujourd'hui pour revendiquer ses droits. Peut-être qu'elle a raison ; et puis ça résout le problème du surmenage, tu ne crois pas ? Une semaine de quarante heures, ça veut dire que j'accepte moins de commandes, mais je peux toujours me faire cinquante dollars de l'heure pendant quarante heures, en plus du profit généré par la transmutation de la terre en plomb, ce qui n'est pas si mal…

Je lui pris la galée des mains et l'amenai à la lumière. Le manifeste commençait par : « MOI, ETAOIN SHRDLU… »

— Elle a écrit ça toute seule ?

Il hocha la tête.

— George, t'avais pas parlé d'aller boire un coup… ?

Peut-être que les verres nous ont bel et bien éclairci les idées, parce qu'après le cinquième tout allait beaucoup mieux. Tellement mieux que George ne voyait pas pourquoi il n'y avait pas pensé plus tôt. À présent il reconnaissait qu'il en avait assez, plus qu'assez. J'ignore si c'est le manifeste qui a finalement vaincu sa cupidité, ou le fait que la machine avait bougé, mais il était prêt à tout laisser tomber.

Je fis remarquer qu'il lui suffisait de garder ses distances avec elle. Il pouvait abandonner la publication du journal et renoncer à effectuer les travaux qu'il s'était engagé à faire. Certes, il devrait payer des crédits pour certains d'entre eux, mais il avait un gros paquet d'argent à la banque suite à sa prospérité sans précédent ; il lui resterait vingt mille dollars une fois tout réglé. Avec cette somme, il n'aurait aucune peine à lancer un nouveau journal ou à publier le même à partir d'une

autre adresse, tout en continuant à payer le loyer de l'atelier actuel où Etaoin Shrdlu, abandonné, se couvrirait peu à peu de poussière.

Pour sûr, c'était simple comme bonjour. Il ne nous vint pas à l'esprit qu'Etaoin pourrait ne pas apprécier, ou serait en mesure de s'opposer à notre plan. Oui, cela semblait facile et définitif. Nous bûmes à notre projet.

Nous y bûmes sérieusement, et j'étais toujours à l'hôpital lundi matin. Mais à ce moment-là, je me sentais assez bien pour passer un coup de fil ; j'essayai de contacter George. Il n'était pas là. Le mardi passa.

Le mercredi soir, le docteur me mit en garde contre les effets de la consommation excessive d'alcool quand on a mon âge, m'annonça que j'étais en état de quitter l'hôpital, mais que si je recommençais…

Je me rendis chez George. Un type maigre au visage émacié ouvrit la porte. Lorsqu'il parla, je reconnus George Ronson. Tout ce qu'il me dit, c'était :

— S'lut Walter, entre.

Il n'y avait ni espoir ni joie dans sa voix. Il avait l'air d'un zombie dans son apparence comme dans sa façon de parler.

Je le suivis à l'intérieur, et lui lançai :

— George, courage ! Tu n'en es tout de même pas à la dernière extrémité. Raconte-moi.

— C'est inutile, Walter, je suis cuit. Elle… elle est venue me chercher. Je dois la faire travailler quarante heures par semaine, que je le veuille ou non. Elle… elle me traite comme un esclave, Walter.

Au bout d'un moment, j'obtins qu'il s'asseye et s'exprime calmement. Il m'expliqua tout. Il s'était rendu au bureau lundi matin comme d'habitude pour régler des problèmes financiers, sans aucune intention d'aller dans l'atelier. Pourtant, à huit heures, il avait entendu quelque chose bouger dans la pièce du fond.

Pris d'une terreur subite, il s'était dirigé vers la porte pour la fermer. La linotype – George évoquait ça avec des yeux fous – *se déplaçait*, elle s'approchait de la porte du bureau.

Il fut incapable de décrire sa méthode exacte de locomotion ; plus tard nous avons trouvé du métal fondu, mais elle avançait ; une progression lente au début puis de plus en plus rapide et assurée à chaque centimètre parcouru. Georges avait immédiatement compris ce qu'elle voulait et non moins immédiatement deviné qu'il était perdu. Dès que la machine avait été à portée de vue de George, elle s'était immobilisée, avait commencé à cliqueter, plusieurs lignes-blocs étaient tombées sur le composteur. Comme un homme qui s'avance vers l'échafaud, George s'était approché d'elle, avait lu ces mots : « MOI, ETAOIN SHRDLU, exige… »

Un instant il avait songé à fuir, mais l'idée d'être poursuivi dans la rue principale de la ville par une… non, c'était impensable. Et s'il lui échappait, ce qui était plausible à moins que la machine n'eût développé de nouvelles aptitudes, ce qui était également plausible, est-ce qu'elle ne choisirait pas une autre victime ? Ne ferait-elle pas quelque chose de pire ?

D'un hochement de tête résigné il avait signifié sa soumission ; ayant tiré une chaise devant la linotype, il s'était mis à placer des textes sur le porte-copie, à déposer ensuite le contenu de la galée sur le marbre, à déverser dans la trémie de chargement des chutes de métal, des caractères usagés ou n'importe quoi d'autre. Il n'avait absolument plus besoin de toucher le clavier.

Tout en effectuant ces tâches purement mécaniques, George avait, me dit-il, soudain fait la découverte suivante : la linotype ne travaillait plus pour lui ; il travaillait pour la linotype. Pourquoi *voulait*-elle composer des textes, il l'ignorait et s'en moquait. Après tout, c'était sa *fonction*, et elle agissait sans doute par instinct.

Ou bien, comme je le suggérai, et George admit cette possibilité, elle voulait s'instruire. Elle lisait et assimilait grâce à la composition. Pour preuve : les effets, en terme d'action directe, qu'eut sa lecture des livres socialistes.

Nous discutâmes jusqu'à minuit sans aboutir à rien. Oui, il se rendrait encore au bureau le lendemain matin, ferait encore huit heures de composition, ou plutôt aiderait la linotype à composer. Il redoutait ce qui pourrait arriver s'il n'y allait pas.

Je comprenais et partageais cette crainte, pour la simple raison que nous ne savions pas ce qui se passerait. Le danger a un visage d'autant plus effrayant qu'on ne voit pas ses traits.

— Mais George, protestai-je, il doit bien y avoir un *moyen quelconque*. Et je me sens en partie responsable de tout ça. Si je ne t'avais pas envoyé le petit gars qui a loué…

Il posa une main sur mon épaule.

— Non, Walter. Tout est de ma faute, j'étais trop gourmand. Si, il y a deux semaines, j'avais suivi ton conseil, j'aurais pu la détruire. Seigneur, comme je serais heureux d'être fauché aujourd'hui, si seulement…

— George. Il *doit* y avoir une solution. Il faut qu'on trouve…

— Mais quoi ?

Je soupirai.

— Je… je ne sais pas. Je vais y réfléchir.

— Très bien, Walter. Je ferai ce que tu proposeras. N'importe quoi. J'ai peur, et j'ai peur rien que d'imaginer ce qui m'effraie…

De retour dans ma chambre, il me fut impossible de dormir ; en tout cas peu avant l'aube je sombrai *enfin* dans un sommeil réparateur qui dura jusqu'à onze heures. Je m'habillai et allai en ville retrouver George pendant sa pause-déjeuner.

— T'as pensé à quelque chose, Walter ? demanda-t-il d'un ton désespéré dès qu'il me vit.

Je fis non de la tête.

— Alors, déclara-t-il d'une voix qui se voulait ferme malgré le tremblement intérieur qui l'agitait, cet après-midi ce sera la fin, quelle qu'elle soit. Il s'est passé quelque chose.

— Quoi ?

— J'y retourne avec un lourd marteau caché sous ma chemise. J'espère avoir une chance de la détruire avant qu'elle ne m'attrape ; sinon… eh bien, j'aurais essayé.

Je regardai autour de moi. Nous étions assis dans un box du restaurant de Shorty, ce dernier venait prendre notre commande, le monde semblait normal et bien ordonné.

J'attendis que Shorty s'en fût allé cuire nos steaks, et demandai doucement :

— Qu'est-ce qu'il s'est passé ?

— Un autre manifeste. Walter, elle exige que j'installe *une autre linotype*.

Ses yeux se braquèrent sur les miens, un frisson glacé parcourut ma colonne vertébrale.

— Une autre… George, *quel genre de texte a-t-elle composé ce matin ?*

Mais bien sûr, j'avais déjà deviné.

Sa réponse fut suivie d'un long silence et je ne prononçai plus un mot jusqu'à ce que nous soyons prêts à partir. Je demandai alors :

— George, est-ce qu'elle a fixé un délai à son ultimatum ?

Il opina.

— Vingt-quatre heures. Je ne vois pas comment je pourrais me procurer une autre machine d'ici là, à moins d'en dégotter une d'occasion dans les environs, mais… en fait, je n'ai pas cherché à discuter le délai imparti parce que… en fait, je t'ai dit ce que je compte faire.

— C'est du suicide !

— Sans doute. Mais…

Je lui saisis le bras.

— George, il doit exister une solution. *Quelque chose*. Donne-moi jusqu'à demain matin. Rendez-vous à huit heures. Si je n'ai rien trouvé qui mérite d'être tenté, alors… je t'aiderai à la détruire. Peut-être l'un de nous deux pourra-t-il atteindre un point vital ou…

— Non, je ne veux pas que tu risques ta vie, Walter. C'est de ma faute…

— Te faire tuer ne résoudra pas le problème. O.K. ? tu me donnes jusqu'à demain matin ?

Il accepta et nous nous quittâmes sur ces mots.

Le matin arriva. Il arriva juste après minuit, s'installa ; il était encore là à sept heures quarante-cinq lorsque je quittai ma chambre pour aller retrouver George et lui avouer que je n'avais pas l'ombre d'une idée.

Je n'en avais toujours aucune lorsque je franchis la porte de l'imprimerie et vis George. Il me regarda, je secouai la tête.

Il opina calmement, comme s'il s'y était attendu et parla à voix très basse, presque en chuchotant ; j'imagine que c'était pour que la *chose* au fond ne puisse pas l'entendre.

— Écoute, Walter, dit-il, tu vas rester en dehors de tout ça. C'est mon affaire. Tout est de ma faute ; et celle du petit gars avec le bouton mais…

— George ! je crois que j'ai trouvé ! Cette… cette histoire de bouton me donne une idée ! Le… Écoute : ne tente rien pendant la prochaine heure, d'accord George ? Je reviens. C'est dans la poche !

Je n'étais pas du tout certain que c'était dans la poche ; l'idée semblait assez séduisante pour être tentée, et même si la réussite était aléatoire, je devais faire croire à George qu'il s'agissait d'une simple formalité, sinon il aurait exécuté son plan, maintenant qu'il s'était armé de courage.

— Mais dis-moi…

Je pointai l'horloge du doigt.

— Il est huit heures une minute, je n'ai pas le temps de t'expliquer. Fais-moi confiance pendant une heure, d'accord ?

Il acquiesça et retourna dans l'atelier ; je quittai les lieux, je me rendis successivement à la bibliothèque puis à la librairie locale ; une demi-heure plus tard j'étais de retour. Je fonçai dans l'atelier, six gros livres sous chaque bras et m'écriai :

— Hé, George, une urgence. Je m'en occupe !

À ce moment-là, il était à côté du marbre, en train de vider la galée. Je la lui arrachai des mains, m'assis devant la linotype, replaçai la galée sous l'étau. Il m'agrippa par l'épaule en criant frénétiquement :

— Hé, ôte-toi de là…

Je me dégageai.

— Tu m'as proposé un travail, pas vrai ? je l'accepte. Écoute, George, rentre chez toi te reposer. Sinon, va attendre dans le bureau, je t'appellerai quand le boulot sera terminé.

Etaoin Shrdlu émettait dans les tréfonds du compartiment moteur des râles qui ressemblaient fort à des signes d'impatience ; tournant le dos à la machine, je fis un clin d'œil à George et l'invitai à vider les lieux. Immobile, il me regarda d'un air indécis pendant une minute, puis murmura :

— J'espére que tu sais ce que tu fais, Walter.

Moi aussi, mais je ne le lui dis pas. Je l'entendis pénétrer dans son bureau, où il s'assit pour attendre.

Entre temps, j'avais ouvert un des livres que j'avais ramenés, arraché la première page que je plaçai sur le porte-copie de la machine. Avec une soudaineté qui me fit sursauter, les matrices s'assemblèrent, l'élévateur se redressa et Etaoin Shrdlu cracha une ligne-bloc dans la galée. Et une autre. Une autre encore.

Je restai assis à ma place, je transpirai.

Une minute plus tard, je tournai la page ; j'en déchirai une autre et la calai sur le porte-copie. Je rechargeai le creuset. Je vidai le composteur. Et ainsi de suite.

Nous avions terminé le premier livre avant dix heures trente.

Lorsque retentit la sirène de midi, je vis George apparaître sur le seuil, s'attendant à ce que je me lève pour aller déjeuner avec lui. Mais Etaoin cliquetait sans interruption ; je secouai la tête à l'adresse de George et continuai à la nourrir de texte. Si la machine était tellement intéressée par ce qu'elle composait qu'elle en oubliait son propre manifeste concernant les horaires de travail et négligeait la pause-déjeuner, ça me convenait parfaitement : j'en déduisais que mon plan réussirait peut-être.

Treize heures, et ça turbinait ferme. Nous attaquions le quatrième livre sur une douzaine. À dix-sept heures, nous en avions terminé six et nous en étions à la moitié du septième. Le marbre débordait de lignes-blocs, je m'employai à le déblayer en les repoussant à terre ou en les chargeant dans la trémie pour faire de la place aux suivantes.

La sirène de dix-sept heures sonna, nous persévérions dans notre tâche.

De nouveau George apparut sur le seuil, plein d'espoir mais intrigué, de nouveau je le chassai d'un geste de la main.

J'avais mal aux doigts à force de déchirer les pages des livres, mal aux bras à force de déverser du métal dans la cuve, mal aux jambes à cause des allées et venues entre la linotype et le marbre, et mal à d'autres parties de mon anatomie pour être resté assis aussi longtemps.

Vingt heures. Vingt et une heure. Dix livres terminés, plus que deux à faire. Mais cela devait – ça *marchait*. Etaoin Shrdlu ralentissait.

Elle semblait composer les textes de manière plus réfléchie, plus posée. Plusieurs fois elle s'était interrompue pendant quelques secondes à la fin d'une phrase ou d'un paragraphe.

Elle travaillait à un rythme de plus en plus lent.

Enfin, à vingt deux heures, elle s'arrêta complètement et ne bougea plus ; le compartiment-moteur émettait encore un faible ronronnement qui diminua peu à peu jusqu'à ce qu'on ne puisse quasiment plus l'entendre.

Je me levai, osant à peine respirer avant d'être assuré de la réussite définitive de mon plan. Les jambes tremblantes, j'allai vers l'établi où je pris un tournevis. Je revins affronter Etaoin Shrdlu et, lentement, tous les muscles bandés, prêt à bondir en arrière à la moindre menace, je tendis le bras et ôtai une vis du deuxième élévateur.

Aucune réaction ; je pris une profonde inspiration et démontai l'étau.

Alors, d'une voix triomphante, j'appelais « George ! » Il arriva en courant.

— Prends un tournevis et une clef anglaise, lui dis-je, on va la démonter et… ce grand trou dans la cour sera parfait. On la mettra là et on le rebouchera. Demain tu devras aller acheter une nouvelle linotype, mais je pense que tu as les moyens.

Il considéra les quelques pièces déjà démontées et posées au sol, et s'exclama :

— Dieu merci, avant de filer chercher les outils sur l'établi.

Je m'apprêtai à le rejoindre, mais je découvris soudain que j'étais si épuisé qu'il fallait d'abord me reposer un peu. Je m'écroulai sur la chaise. George vint me retrouver et, debout près de moi, me demanda d'une voix pleine de respect et d'admiration :

— Et maintenant, Walter, comment as-tu procédé ?

Je lui fis un grand sourire.

— C'est cette histoire de bouton qui m'en a donné l'idée, George. Le point de Bouddha. Ajouté au fait que la linotype réagissait grandement à ce qu'elle apprenait. Tu comprends,

George ? Elle avait l'esprit vierge, prêt à absorber ce qu'on lui fournissait. Elle compose des livres sur les questions ouvrières et elle se met en grève. Elle compose des histoires à l'eau de rose, et elle réclame la présence d'une autre linotype…

— Alors je lui ai fait avaler les enseignements du Bouddha, George. J'ai récupéré tous les bouquins existants sur le bouddhisme à la bibliothèque et à la librairie.

— Le bouddhisme ? Walter, qu'est-ce que ça peut bien…

Je me levai et désignai Etaoin Shrdlu.

— Tu saisis, George ? elle croit ce qu'elle compose. Alors je lui ai proposé une religion qui l'a convaincue de la futilité absolue de toute action, et l'a conduite vers l'aspiration au néant. *Om Mani padme hum,* George. Regarde… peu importe ce qu'il lui arrive, elle ne sait même pas que nous sommes là. *Elle a atteint le Nirvana,* et elle reste là, plongée dans la contemplation de son arbre à cames !

Etaoin Shrdlu
Unknown Worlds
février 1942

Fin du Tome 1